



MAZ & MANZ, DRUCKER, REGENSBURG

689

Ausführung u. nach d. Kunst-Vorlage

S. Albertus Magnus.

Das Original befindet sich im Dominicanerkloster zu Altona.

Verantwortung vorbehalten.

Eigentum u. Verlag von G.J. Manz in Regensburg.

(1862)

ALBERT LE GRAND

SA VIE ET SA SCIENCE

D'APRÈS LES DOCUMENTS ORIGINAUX

PAR

M. LE DOCTEUR JOACHIM SIGHART

Professeur de Philosophie au Lycée royal de Freising

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR UN RELIGIEUX

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS



PARIS

LIBRAIRIE DE M^{me} V^o POUSSIELGUE-RUSAND

RUE CASSETTE, 27

—
1862

(RECAP)

B765

.A4xS54

Nous soussigné, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, bachelier en sacrée théologie, ayant lu et examiné un livre ayant pour titre : *Albert le Grand, sa vie et sa science, d'après les documents originaux, par M. le docteur Joachim Sighart, professeur de philosophie au lycée royal de Freising, traduit de l'allemand par un religieux de notre Ordre*, l'avons approuvé et jugé digne d'être livré à la publicité.

Donné dans notre couvent de Saint-Maximin, le 18 mai 1862.

FR. AUG. MARTIN,
des Frères Prêcheurs.

Lu et approuvé par nous, soussigné, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, examinateur des livres.

Fait à notre couvent de Saint-Maximin, le 22 mai 1862.

FR. BERNARD CHOCARNE,
des Frères Prêcheurs.

IMPRIMATUR

FR. N. SAUDREAU,
Ord. Præd. Provincialis.

A LA MÉMOIRE

DE

R. P. H. D. LACORDAIRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1542 J5-9936

Le livre du docteur Sighart a reçu en Allemagne l'accueil le plus flatteur. J'aime à croire qu'en France, où depuis quelques années on travaille avec tant de zèle et de succès à la résurrection des grandes gloires du moyen âge, Albert le Grand rencontrera les mêmes sympathies.

Je n'ai rien changé au consciencieux et magnifique travail du savant abbé Sighart. J'ai cru devoir me borner à le traduire aussi fidèlement qu'a pu me le permettre le génie de la langue française. Peut-être suis-je resté au-dessous de ma tâche? Le public sera juge. Quoi qu'il puisse résulter de cette traduction, je la

dépose avec amour et reconnaissance sur la tombe à peine fermée de cet autre enfant de saint Dominique, dont le monde catholique tout entier déplore la perte, et qui fut pour l'Église et pour la société au xix^e siècle ce qu'Albert le Grand avait été au xiii^e.

Placée à l'ombre de ce nom illustre et vénéré, elle affrontera avec plus de confiance, je l'espère, les hasards de la publicité.



PRÉFACE DE L'AUTEUR



Jusqu'ici les monuments artistiques, et surtout les églises du moyen âge répandues dans la Bavière, notre patrie, ont été l'objet de nos recherches et de nos leçons publiques. Nous venons maintenant offrir à nos lecteurs, dans l'exécution la plus fidèle possible, l'image d'un grand homme qui appartient aussi à cette époque et à notre sol natal. Nous ne croyons pas en le faisant nous placer sur un terrain nouveau. Si, comme l'a dit un respectable écrivain de ce siècle, l'homme saint est la plus magnifique des cathédrales, la plus aimable statue, le tableau le plus expressif et le plus éclatant; si l'existence de l'homme vertueux est une musique dont les délicieux accords ravissent le ciel et la terre, le poëme le plus parfait qui puisse se chanter à l'honneur du Très-Haut, nous n'avons encore fait dans cette histoire que décrire une magnifique œuvre d'art conduite à sa perfection par le concours simultané de la grâce divine et de la liberté humaine. Albert n'a point quitté ce monde avec le seul éloge dû à l'homme vertueux, il a mérité aussi l'impérissable couronne de la sainteté. Toute son existence et sa puissante action

pendant cet admirable XIII^e siècle, qui contempla aux côtés d'Albert, de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure, les Marc Pol, les Roger Bacon et les Wolfram d'Eichenbach, n'ont-elles pas de grandes et magnifiques analogies avec nos cathédrales du moyen âge? Celles-ci, en effet, s'élèvent au milieu d'un océan de constructions qu'elles surpassent toutes par la majestueuse hauteur de leurs flèches et de leurs voûtes : et ne dirait-on pas qu'elles envient aux cieux leur élévation? Tel parut Albert au milieu de ses contemporains, par rapport à l'extension et au développement de sa science prodigieuse. Il les surpassa tous de l'épaule, pour nous servir de l'expression d'un vieux biographe, comme Saül surpassait autrefois tous les guerriers d'Israël.

Mais comment nous sommes-nous arrêté au choix de cette personnalité du moyen âge?

Le voici en quelques mots : Sur la voie des recherches les plus diverses nous rencontrons toujours le nom d'Albert. La légende ne tarit pas sur ce grand homme ; l'histoire de l'architecture au moyen âge, la science de fabriquer des orgues dans nos temps modernes, répètent à l'environ son nom glorieux ; les connaissances du moyen âge en météorologie, en mécanique, en astronomie, en géographie, en minéralogie, en botanique, en zoologie, en physiologie et en physionomique, nous montrent toujours la sublime figure d'Albert ; et la logique, la métaphysique et l'histoire de la philosophie ne sauraient plus négliger ses travaux. Si

nous recherchons l'origine de la méthode d'exposition de certains dogmes théologiques, et même de plusieurs termes très-usités dans cette science aujourd'hui, nous finissons souvent par aboutir à l'enseignement d'Albert. Ces surprenantes observations nous excitaient donc puissamment à soumettre une bonne fois à un rigoureux examen la vie et les œuvres de ce grand homme; à débarrasser, dans sa vie, le tronc de la vérité historique des rameaux parasites de la fable; à séparer enfin à l'aide des documents primitifs, ses véritables travaux de toutes les connaissances qui lui furent attribuées plus tard. Il y a plus : cet homme, intéressant à tant de titres, appartient, par sa naissance et sa qualité d'évêque de Ratisbonne, à notre patrie bavaroise. Et cependant, quoiqu'il soit le plus grand savant du moyen âge, ses mérites sont malheureusement trop peu connus et encore moins appréciés par les philosophes, par les théologiens et par ceux qui s'occupent d'histoire.

Toutes ces considérations nous ont engagé à entreprendre le travail que nous soumettons avec une certaine hésitation au public sérieux. Nous disons avec hésitation : car, bien que nous ayons profité avec soin de tous les matériaux dont l'usage nous fut partout concédé avec une exquise bienveillance; bien que nous ayons nous-même parcouru et étudié la plupart des ouvrages innombrables d'Albert; bien que nous ayons visité presque tous les lieux consacrés par sa présence pour con-

naître par nous-même les traces et les reliques de son activité; la prodigieuse étendue de ses travaux scientifiques ou littéraires, le grand nombre de pays, théâtres de son action; la diversité de sa science, la pénurie des anciens documents, ou enfin les difficultés de connaître et de consulter les sources locales, nous font craindre qu'il ne se soit glissé dans cette histoire bien des imperfections, bien des défauts, peut-être même des erreurs. Nous aimons à croire cependant que le lecteur indulgent reconnaîtra dans ce travail une consciencieuse application. Il comprendra que le seul amour du vrai a été le mobile de toutes nos recherches; car nous aimons à redire avec le vieux biographe Pierre de Prusse : *Non enim sancti nostris delectantur mendaciis, qui jam veritatis lumen sunt adepti.*

Puisse cette grande image exécutée par nous, dans l'espace de plusieurs années, avoir au moins quelque ressemblance avec le bienheureux Albert qui, comme chrétien, religieux, évêque et prédicateur; comme écrivain, naturaliste, philosophe et théologien, mérite à juste titre le surnom de Grand! On peut incontestablement voir en lui un des plus magnifiques phénomènes du moyen âge, et même de toute l'histoire.

Freising, jour de la Pentecôte de l'année 1857.

D^r SIGHART.

CHAPITRE I

PATRIE, NAISSANCE ET JEUNESSE DU BIENHEUREUX ALBERT.

Sur les bords du Danube supérieur, au commencement du XI^e siècle de notre ère, de grandes et magnifiques cités grandirent à l'ombre de ces vieux châteaux romains construits pour défendre l'agonie de l'empire contre les flots tumultueux des barbares. A l'époque surtout des invasions hongroises, on vit tout ce qui pouvait fuir abandonner les campagnes et se réfugier dans ces villes, dont les remparts et les larges fossés offraient un asile contre la fureur de ces hordes sauvages. Plus tard un grand nombre d'entre elles parvinrent, par l'habileté de leurs habitants, par le développement de l'industrie et du commerce, à une célébrité, à un bien-être et à une prospérité considérables. Lauingen, située dans la Souabe bavaroise et dépendante du diocèse d'Augsbourg, avait su acquérir une position prépondérante parmi toutes ses rivales. On dit même que, dans la bataille livrée près du Lechfeld, les citoyens de Lauingen se battirent avec une remarquable bravoure. Il paraît qu'à une époque

ancienne cette intéressante cité avait reçu dans ses murs une famille qui jusque-là avait habité le château de Bollstædt, distant de deux lieues. On ignore si cette émigration se fit par prudence et pour jouir des avantages de la vie des villes, ou par suite d'une mission royale dont cette famille aurait été investie. Les plus anciens documents se prononcent pour cette dernière hypothèse, puisqu'ils désignent le père d'Albert le Grand tantôt sous le nom de chevalier ¹ et tantôt sous celui d'officier de cour royale ². C'était probablement un membre de la petite noblesse, un ministre chargé de représenter dans la ville les droits de son maître, l'empereur de la maison de Habsbourg ³. Les anciens récits disent aussi expressément que cette famille était abondamment pourvue des biens de la fortune. La joie cependant n'y fut à son comble, dit un vieux chroniqueur ⁴, que quand les parents, déjà avancés en âge, aperçurent de loin l'aimable et gra-

¹ Rodolphe et Prussia. « Parentes erant ex militari ordine ».

² Aventin et V. Hund, spécialement versés dans ces matières, disent : « Albertus Suevus natione, in agro Laugiensi clarissimis « crepundiis et regulis Bolstadensibus ortus. » *Metrop. Salisb.*, p. 136. Les historiens indigènes sont les sources les plus sûres pour ces sortes de questions.

³ Quand les légendes et les livres postérieurs donnent à Albert le titre de comte de Bollstædt, ils sont inexacts. De même quand Heumann (*Act. Philos.*, III, 756) pense, d'après Vives, que Magnus fut le nom de sa famille (Grotus), ce n'est encore là qu'une de ces puérités qui ne méritent pas la réfutation. On l'appelait à Cologne Albert *de grote*, expression patoise pour *der grosse*. (Voir *Fabricii Bibl. med. lat.*, I, p. 113.)

⁴ Rodolphe. Pierre de Prusse croit que son nom renfermait déjà la prophétie de sa grandeur future. En effet, AL (*altus*), BER (*fons*, source) rus, (*thus*, encens). Prussia. *Vit. Albert*, p. 330.

cieux sourire d'un Isaac. Cet enfant de bénédiction fut Albert, dont nous allons parler dans ce livre.

Il est impossible de déterminer l'année et encore moins le jour de sa naissance, bien que les témoignages les plus accrédités prétendent qu'Albert vint au monde l'an 1193 ¹. Les traditions de Lauingen désignent encore dans un coin de la place du marché la maison autrefois habitée par les seigneurs de Bollstœdt, et dans laquelle, par conséquent, naquit notre grand maître ².

¹ Rodolphe dit à ce propos : « Natus est circa annum incarnationis Domini M CXCIII, Cœlestino tertio totam Ecclesiam regente. » Mais Célestin siégea depuis l'an 1292-1298. Les traditions de Lauingen, sa ville natale, se prononcent aussi pour notre première date, puisque 1193 apparaît sur une tour de la maison comme année de la naissance. Encore une fois, il n'y a que les données locales qui puissent décider juste dans ces sortes de questions et pour cette période du moyen âge. Altamura est de ce sentiment. Le critique Echard et les historiens de Cologne semblent tous penser ainsi. Le plus grand nombre des écrivains postérieurs produisent l'année 1205 comme date de la naissance. Ainsi Jammy, l'auteur de la *Vie des Saints*, etc., sans toutefois s'appuyer sur aucun témoignage certain. Cette dernière opinion n'est évidemment qu'une hypothèse propre à infirmer plus facilement la longue vie d'Albert, ses études prolongées à Padoue, et sa prodigieuse activité jusque dans la vieillesse la plus décrépite. Quoi ! dit-on, il aurait encore enseigné à Cologne à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ! Mais il n'y a rien là d'impossible. On a vu des hommes, en ce temps-là, qui furent des géants quant aux forces du corps et de l'intelligence. C'est ainsi que le pape Célestin ne monta sur le siège pontifical qu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Raymond de Pennafort vécut et travailla jusqu'à sa quatre-vingt-dix-huitième année.

² Il est inutile sans doute de faire remarquer que la maison actuelle, bien que très-ancienne, n'est point celle qu'habitèrent les seigneurs de Bollstœdt au XII^e siècle.

Les jours de son enfance sont environnés de ténèbres presque impénétrables. Nous trouvons ici le même phénomène qui se reproduit aux yeux de l'historien pour toutes les grandes célébrités du moyen âge. Ce n'est que quand l'éclat de leurs vertus, la renommée de leurs œuvres, remplissent le monde, que les contemporains tournent leurs regards étonnés vers ces sublimes personnages, et se demandent d'où ils sont venus et quelle route ils ont suivie. Mais alors la plupart des témoins capables de jeter quelque jour sur leur enfance, sont depuis longtemps déjà descendus dans la tombe. Eux-mêmes, remplis qu'ils sont de l'esprit de la véritable humilité chrétienne, se décident très-rarement à nous faire connaître leur vie personnelle ¹. Albert, dans ses nombreux écrits, ne parle jamais de sa patrie, de sa famille, ou de ses jeunes années; ses biographes, eux aussi, ne nous laissent sur cette première époque de sa vie que quelques détails rares et incomplets. Il est vrai, du reste, que l'enfant n'a pas encore d'histoire propre; son existence manque de cette individualité, de ce caractère de grandeur et d'intelligence qui éveille l'attention; elle suit trop la nature pour qu'elle puisse devenir l'objet d'un récit étendu. Il en est de la vie des enfants nés dans une certaine classe sociale comme du visage, qui, dans un grand nombre d'entre eux, présente des traits frap-

¹ Ceci est également propre au moyen âge. Pendant que dans un ravissant langage il expose les magnifiques objets de la science, il s'efface complètement lui-même. Quel contraste avec nos temps modernes, où les historiens comme les poètes ne savent qu'exalter leur moi personnel !

pants de ressemblance. Albert lui-même nous apprend seulement qu'il avait encore un jeune frère, du nom de Henri, qui, comme lui, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et mourut prieur du couvent de Wurtzbourg. Dans le testament que nous reproduisons plus loin, il le nomme son frère selon la chair, et le met au nombre de ses exécuteurs testamentaires ¹.

Il est à croire que, docile aux sages conseils de son aîné, le cadet abandonna la mer orageuse du monde et le suivit dans le port tranquille de la vie monastique.

Tout ce que les biographes racontent de l'enfance de notre héros se réduit aux quelques traits suivants :

« Albert, disent-ils, reçut dès l'aurore de sa vie une éducation soignée. On lui enseigna les commandements de Dieu et les principes des sciences ². La première de ces données a sans doute rapport aux soins prodigués à notre jeune noble dans la maison paternelle. Qui pourrait douter, en effet, que cette précieuse plante ne fut de bonne heure soumise, sous la garde d'un père énergique, à une sévère discipline, puisque nous lui voyons plus tard porter de si abondants fruits de sagesse et de régularité? Il n'est

¹ Comme Albert, dans ce même testament, gratifie d'une donation le monastère de Sainte-Catherine d'Augsbourg, il est à croire qu'il y avait une sœur ou quelque parente. Les religieuses s'y étaient établies en 1250, d'après l'*Histoire d'Augsbourg* de Stetten. V, 70.

² Rodolphe. Prussia dit : « Hic à piis parentibus viam Domini « à pueritiâ est edoctus; traditus ab iisdem litteris imbuendis. » P. 78.

pas moins certain qu'il reçut dès l'âge le plus tendre, de la bouche d'une mère pieuse, le lait fortifiant des leçons religieuses. Enfin, il est hors de doute que le corps du jeune noble acquit à cette époque, dans les exercices de la vie chevaleresque, une fraîcheur, une souplesse et une force qui procureront plus tard à son esprit, jusque dans l'âge le plus avancé, le vigoureux instrument d'une prodigieuse activité. Mais à cette éducation domestique s'ajouta bientôt, comme l'indiquent les auteurs cités, l'initiation aux principes des sciences. Nous ne savons pas si ce fut dans la maison paternelle ou dans quelque monastère du voisinage, si ce fut de la bouche d'un chapelain ou d'un moine qu'il reçut ces premières leçons. Les écoles élémentaires, dans le sens qu'on attache aujourd'hui à ce mot, n'existaient pas encore ; elles n'étaient ouvertes que dans les cathédrales et les couvents, asiles sacrés où les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique et les enfants de la noblesse recevaient l'éducation et l'enseignement. Nous pouvons néanmoins nous former une certaine idée du système d'éducation que reçut notre Albert. La vieille méthode des Bénédictins, ces grands maîtres dans l'art d'élever les peuples et les individus, était partout en vigueur ; et leur loi de ne jamais déroger, sans un pressant besoin, aux coutumes reçues, sert depuis ce temps de règle fondamentale à l'Église et à ses instituts.

Nous avons entre les mains un livre de la fin du XII^e siècle qui peut nous donner des notions exactes ¹

¹ C'est le *Doctrinale puerorum*, faussement attribué à Boèce,

sur la méthode d'enseignement suivie à cette époque; et nous devons croire que le jeune Albert fut aussi dirigé dans cette voie.

Arrivé à l'âge de sept ans, le jeune élève se rendait à l'école pour apprendre d'abord à lire et à écrire; mais, comme ce genre d'exercice demandait peu de temps, dit le livre cité, on lui faisait bientôt faire la connaissance de quelque grammairien latin, comme Donat, Priscian ou Didyme. Pour qui sait la valeur qu'avaient les livres à cette époque, il sera facile de comprendre que le nombre des élèves en état de se procurer ces auteurs classiques était peu considérable.

On était donc le plus souvent contraint de graver les règles dans la mémoire de l'étudiant, par des répétitions fréquentes, ou de les leur dicter : mesure qui ne servait pas seulement pour la grammaire, mais aussi pour les auteurs classiques. On dictait presque toujours le texte par fragments; l'explication avait lieu ensuite. L'enfant était-il parvenu à se rendre maître des premiers principes de la langue latine, il recevait avant tout le Psautier, dont il devait apprendre les chants par cœur pour y puiser des sentiments et des pensées pieuses, et aussi pour prendre part dans les églises à la psalmodie publique.

Les paroles du chroniqueur semblent assez indiquer que cette méthode fut suivie à l'égard de notre Albert lorsqu'il dit : « Albert donna bientôt des marques certaines de ce qu'il serait un jour. Au lieu de s'adonner aux amusements frivoles des compagnons de son
mais réellement originaire de la fin du XIII^e siècle. DANIEL *les Études classiques dans la société chrétienne* .

« âge, il aimait à visiter les églises et à y chanter avec les clercs les hymnes et les psaumes ¹. » Cette donnée montre évidemment qu'Albert avait lu le Psautier de bonne heure et s'en était profondément gravé les magnifiques chants dans la mémoire. Comment serait-il possible d'en douter quand on lit ses écrits, qui dénotent à chaque page une prodigieuse connaissance de ce livre de chant en usage dans l'Église? On peut dire que tout le Psautier est aussi familier à Albert que le *Pater*. Il n'y a que ce que l'homme a confié à sa mémoire dès sa plus tendre jeunesse qui puisse se conserver si fidèlement et avec tant de vivacité dans le sanctuaire de son âme. En ce temps-là, les règles et les formes du langage ne composaient pas seules les études grammaticales; la lecture des écrivains profanes de l'antiquité, surtout celle des poètes, en formait une partie essentielle. On unissait alors, intimement, la pratique à la théorie. On faisait lire aux enfants, depuis leur neuvième jusqu'à leur douzième année, les fables d'Ésope, les poésies de Théodule ², et les sentences de Caton le moraliste. De là le jeune élève était ensuite introduit dans une galerie plus vaste des écrivains de l'antiquité. On lui faisait lire des fragments de Sénèque, dont la morale pure offrait des avantages particuliers; des extraits d'Ovide, de Perse et d'Horace, également regardés comme les prédicateurs inspirés de la morale naturelle; mais surtout les

¹ Rodolphe.

² Poète du x^e siècle qui opposa aux fables du paganisme les prodiges de l'Ancien Testament dans des vers pleins d'une verve et d'un charme dignes de l'art antique.

œuvres de Lucain, de Stace et de Virgile, qui semblaient des prophètes au milieu des ténèbres du paganisme, en annonçant, pour ainsi dire, l'aurore d'une ère nouvelle et l'avènement prochain d'un libérateur ¹. Après cette première et vaste préparation, qui embrassait plusieurs années, les jeunes gens passaient à l'étude des autres arts libéraux, surtout de la logique et de la rhétorique, aux principes desquelles on s'initiait par la lecture de Cicéron, de Quintilien et d'Aristote. Ces écrits ne devaient pas seulement être lus, il fallait encore en faire l'objet de méditations profondes, et se les graver en grande partie dans la mémoire ². On avait à cette époque l'intime conviction que la lecture et l'étude des auteurs païens renferment d'immenses avantages.

« Bien que privés des lumières de la foi, dit Vincent de Beauvais, contemporain d'Albert le Grand, « ils n'en ont pas moins parlé d'une façon merveilleuse « du Créateur et de ses créatures, de la vertu et des « vices; ils ont connu un grand nombre de vérités que « la foi aussi bien que la raison annoncent hautement ³. » Albert dit lui-même, dans son traité du *Sacrifice de la messe*, en expliquant le *Kyrie* : « La « plus sublime sagesse qu'il y eût au monde florissait « dans la Grèce. De même que les Juifs connurent

¹ Ozanam dit avec raison que la quatrième églogue ouvrit à Virgile les écoles du moyen âge. Le Dante n'a pas entouré ces poètes d'une auréole moins éclatante.

² Car il est dit dans le *Doctrinale puerorum*, cité plus haut : « Senecæ traditio, Lucani inxpletio indaganda memorialique « cellulæ commendanda ». DANIEL, l. c.

³ *Speculum doctrinale*, lib. I, cap. XII.

« Dieu par les Écritures, les philosophes païens le
« connurent par la sagesse naturelle de la raison et
« lui furent pour cela redevables de leurs hommages.
« Ce fut encore chez les Grecs que s'observèrent d'a-
« bord les lois, comme le démontrent les Pandectes et
« les statuts des Douze Tables, qui, venus de la Grèce,
« sont encore estimés chez nous : et c'est par cette
« justice qu'ils connurent la justice de la loi du Christ,
« et méritèrent de la recevoir les premiers parmi les
« gentils ¹. » On voit en quelle estime les scolastiques
du moyen âge avaient les œuvres littéraires de l'anti-
quité païenne. Et il ne faut pas s'étonner de voir la jeu-
nesse chrétienne de ce temps se presser avec zèle sous
le vestibule du temple des études classiques, puisque
les vieux auteurs ne devaient pas seulement être lus,
mais même appris de mémoire. On ne peut toutefois
méconnaître, dans les deux passages que nous venons
de mentionner, une appréciation des auteurs anciens
diamétralement opposé à celle qu'on en faisait à des
époques antérieures. Ainsi, pendant que les docteurs
de la primitive Église admiraient, surtout dans les
classiques, les beautés du discours et l'élégance des
formes, nécessaires alors au savant chrétien pour l'ex-
position des vérités du christianisme, comme autrefois
David se servit du glaive de Goliath pour le tuer
lui-même; au moyen âge, on méprisait la forme si
attrayante des anciens pour ne reconnaître que le vrai,
enfoui dans leurs ouvrages. C'est le propre de la scolas-
tique de ne recherche partout et toujours, de n'esti-

¹ Nous reproduirons en entier cet admirable passage quand nous parlerons du Traité d'Albert sur le sacrifice de la Messe.

mer et de ne vénérer que le vrai, tandis qu'elle s'occupe moins des attraits brillants de la forme.

Telle était la méthode d'enseignement partout en honneur dans les écoles chrétiennes du moyen âge.

L'uniformité qu'on remarque dans les corporations de cette époque nous autorise à croire que notre Albert parcourut la même voie sous la direction des moines. Nous en serons encore plus convaincus, si nous considérons l'intime familiarité dans laquelle vécut le grand homme avec tous les auteurs profanes de l'antiquité. Elle va si loin, que ses nombreux traités, ses sermons même, ne sont, pour ainsi dire, qu'un tissu des maximes de la sagesse antique; comme de Cicéron ¹, de Virgile et de Juvénal.

La lecture a donc nécessairement dû lui en être proposée dès son enfance. Combien de temps Albert demeura-t-il attaché à ce genre d'études? Quels progrès son intelligence fit-elle dans le savoir et la vie à l'ombre du sol natal? nous l'ignorons. Nous lisons seulement qu'il passa son enfance dans l'étude, les exercices pieux et une sainte innocence ².

Paroles concises, sans doute, mais suffisantes pour nous convaincre une fois de plus que cette grande âme chercha avant tout le soleil des esprits, comme le tournesol regarde sans cesse l'astre de la lumière terrestre, et qu'elle fut préservée de la corruption du monde. On ne peut expliquer sans cela cette clarté et cette péné-

¹ Ce philosophe lui est si familier, qu'il l'appelle souvent : noster Tullius.

² Rodolphe. Jammy fait remarquer qu'Albert aimait déjà beaucoup, à cet âge, la méditation, la réflexion et les monologues.

tration du regard intellectuel dans les vérités supérieures que nous aurons à admirer. « Car il est impossible qu'une âme impure atteigne jamais à la science spirituelle. Personne versa-t-il jamais une liqueur d'un grand prix dans un vase infect ? Le baume prendrait plutôt la mauvaise odeur du vase que de le faire participer à son parfum ¹. »

Quand les heureuses années de l'enfance se furent enfuies, et qu'Albert eut touché aux joyeux rivages de la jeunesse, il fallut songer à l'avenir et choisir une carrière. Celle des armes, suivie avec gloire par ses ancêtres, lui offrait des honneurs, de l'éclat et des charges, surtout au milieu des luttes ardentes de l'Orient et de l'Occident. Les croisades présentaient au brave chevalier l'occasion de se distinguer et d'acquérir de la gloire et des richesses. La maison impériale de Souabe, au service de laquelle se trouvait le comte de Bollstœdt, brillait de son plus vif éclat et se trouvait engagée dans des guerres interminables ; mais, d'un autre côté, la science attirait son âme candide par tous ses charmes. Albert répondit à cet appel. Il ne lui sembla pas possible d'hésiter entre l'étude paisible, légitime et noble des sciences, et le bruit tumultueux des armes, les triomphes trop souvent injustes et désastreux de l'homme de guerre. Peut-être aussi eut-il l'obscur pressentiment qu'un jour il deviendrait le Godefroy de Bouillon dans la croisade des idées ; c'est-à-dire qu'il pourrait reconquérir à la domination du Christ et de son Église, par la puissance de la pensée, la Jérusalem

¹ Saint Anselme, dans le livre intitulé : *De Spirituali scientiâ*, cap. v.

salem de toutes les connaissances humaines, tombée au pouvoir des païens et des sectateurs de Mahomet. Il ne se décida donc pas pour le métier des armes, mais il se voua au progrès de la science; et, comme à cette époque le savoir frayait une route sûre aux plus influentes dignités ecclésiastiques et politiques, les parents d'Albert ou les amis chargés de son éducation ne purent désavouer un semblable projet.

Albert fut obligé de dire adieu au pays natal. Le temps était déjà venu où l'enseignement secondaire avait fui le silence des cloîtres pour se jeter au milieu de l'agitation du monde. Les vieilles écoles des cathédrales et des monastères avaient vu leur éclat éclipsé et leur influence détruite par les universités nouvellement établies. Dans plusieurs grandes villes, s'étaient réunies, dès le XII^e siècle, des corporations de professeurs publics autour desquels accoururent bientôt une foule d'étudiants avides de connaître. Telle fut l'origine de ces fameuses universités qui, protégées par les papes et par les princes, enrichies par les donations des particuliers, arrivèrent à un prodigieux développement de pouvoir et d'influence, et s'arrogèrent presque exclusivement l'enseignement supérieur des arts libéraux et des sciences industrielles.

Telles étaient les écoles que devait rechercher tout esprit désireux de connaissances plus profondes et d'un savoir plus étendu. Et, comme au XIII^e siècle aucune université¹ de ce genre ne s'était encore fondée en Alle-

¹ L'Université de Prague, la première d'Allemagne, ne fut fondée qu'en 1348.

magne, la jeunesse de ces contrées était obligée de se rendre dans de lointains pays, lorsqu'elle voulait goûter les douceurs de l'étude. Les trésors de l'intelligence se payaient alors plus cher que de nos jours. On ne pouvait conquérir la toison d'or de la science qu'en voyageant à grands frais, en souffrant beaucoup de peines, et en s'exposant à de nombreux périls. Albert s'y résolut avec bonheur. Mais pourquoi choisir Padoue plutôt que Paris ou Bologne, que leurs universités avaient rendues plus célèbres? l'histoire l'ignore. Il est probable que l'oncle qui depuis ce moment apparaît aux côtés d'Albert, était noble et officier de l'empereur. Il habitait Padoue et avait sans doute promis de se charger de la conduite de son jeune parent. Ce qui le décida peut-être aussi, c'est que Padoue se distinguait surtout par la culture des arts libéraux ¹. Et c'était précisément une connaissance plus approfondie de ces mêmes arts que l'esprit avide d'Albert désirait avant tout acquérir ². Il partit donc le cœur tout joyeux, et dirigea sa route, à travers les Alpes, vers les délicieuses campagnes de la Lombardie.

Demanderons-nous en quelle année eut lieu ce pèlerinage dans la Péninsule? L'histoire n'offre sur ce point aucune indication. Mais, comme d'ordinaire les hautes écoles se fréquentaient de seize à vingt

¹ Voir Ersch et Gruber, *Encyclop. des arts et des sciences*, III, à l'article PADOUÉ, p. 116. Un des professeurs de l'Université de Padoue, Olfrede, rapporte que cette école comptait déjà en 1262 près de dix mille étudiants, et que ce furent principalement les professeurs des arts libéraux qui attirèrent le plus grand nombre d'étrangers.

² C'est ce que dit expressément Rodolphe, cap. 1.

ans ¹, nous pouvons admettre qu'Albert s'y rendit vers l'an 1212. Ici s'ouvre un nouveau et intéressant chapitre dans la vie de notre bienheureux maître.

CHAPITRE II

VIE DU BIENHEUREUX ALBERT A L'UNIVERSITÉ DE PADOUE.

Padoue, la vieille ville épiscopale, assise au milieu d'une vaste plaine cultivée comme un jardin, sur les rives enchantées du Bachiglione, possédait depuis longtemps des écoles claustrales suffisantes pour l'éducation de la noblesse et des clercs ; mais lorsque, après une longue et glorieuse lutte contre la maison des Hohenstauffen, elle eut conquis, par le traité de paix signé à Constance en 1183, sa liberté et le droit de se gouverner elle-même, on vit se développer rapidement, au soleil de sa jeune indépendance, de grandioses entreprises. Des ponts, des canaux, des murailles d'enceinte flanquées de tours crénelées, le magnifique palais communal, s'élevèrent en même temps que la fondation de nouveaux instituts religieux et que la culture des arts et des sciences donnaient à la ville une activité glorieuse. Le clergé et la bourgeoisie appelèrent des savants distingués qui enseignèrent les arts

¹ D'après Prussia, Albert se serait encore trouvé dans la maison paternelle à seize ans, et aurait joui, à cette époque, d'une apparition de la Mère de Dieu.

libéraux et attirèrent un nombre considérable d'écoliers. Tels furent les commencements de cette grande école, à laquelle, plus tard, de nouveaux professeurs venus de Bologne (1222) ¹ donnèrent les larges proportions d'une université célèbre. Paris porta dans les siècles suivants le sceptre de l'enseignement théologique; Bologne jouit de la plus haute autorité en matière de droit civil et canonique; mais Padoue eut la gloire de posséder les plus habiles maîtres dans les arts libéraux. C'est à cette dernière école qu'Albert vint apaiser sa soif des sciences. Nous n'avons encore que des notions incomplètes et des conjectures sur le temps qu'il y passa, les études qui y furent l'objet de ses efforts et les succès qui couronnèrent ses travaux. Rodolphe dit expressément qu'il s'adonna toujours aux arts libéraux. La grammaire, la dialectique, la rhétorique, la musique, la géométrie, l'arithmétique et

¹ L'époque de la fondation de l'Université de Padoue est diversement fixée par les auteurs. Ersch et Gruber, ainsi que le *Lexique ecclésiastique* de Wetzer et Welt, vol. II, p. 442, donnent l'année 1222. Il est dit, du reste, dans la *Vie de Duns Scott* (Patav., 1671), p. 106 : « Universitas Patavina, omnium princeps et parens « fecunda heroum. » Ce fait, qui ne fait remonter la fondation de l'Université de Padoue qu'à l'an 1222, a sans doute dû être une des raisons pour lesquelles on a choisi l'année 1205 comme époque de la naissance d'Albert; vu que, sans cela, le jeune Souabe eût déjà atteint l'âge de vingt-neuf ans à son arrivée à Padoue. Rodolphe dit seulement : « Il se rendit à Padoue pour « y étudier les *artes liberales* », et non pas : Il alla à l'Université. Cette ville possédait néanmoins, auparavant, une école renommée pour les études philosophiques. Il y avait même une école de droit vers la fin du *xii*^e siècle, puisque Gérard Pomedella est appelé professeur de droit à l'Université de Padoue. La théologie n'y fut enseignée que vers le *xiv*^e siècle. (Voir le vol. supplément. du *Lexique ecclésiastique* de Wetzer et Welt, p. 917.)

l'astronomie furent les sciences qu'il étudia sous la direction de savants maîtres. Il s'avança ensuite vers le redoutable sanctuaire de la logique comme vers un arsenal où le soldat trouve les armes dont il a besoin pour conquérir la vérité et défendre sa possession contre les attaques de ses ennemis.

Il étudia sans doute la logique d'Aristote dans la pauvre traduction latine qu'on possédait depuis longtemps, et que commentaient les vieux maîtres. Il assista aussi aux interprétations publiques de quelques autres ouvrages du même philosophe ¹, de l'éthique et de la politique, par exemple, connues depuis peu en Occident, et il se prit d'enthousiasme à la vue des trésors de sagesse qu'ils renferment. Il faut y ajouter plusieurs autres livres de sciences naturelles du grand Stagyrte, qui charmèrent la passion de connaître de notre jeune Allemand. N'est-ce pas de cette époque que datent cet amour et cette vénération profonde pour le prince de la philosophie antique, qu'il sut comprendre et admirer plus que tous ses condisciples? Albert posait ainsi les fondements de ces vastes connaissances qui nous étonneront bientôt en lui, et qui le firent si souvent soupçonner de magie. Il acquit même les connaissances médicales, qui ne sont que l'application des sciences naturelles au corps de l'homme ². Les expli-

¹ Voir l'incomparable travail de M. Jourdain sur l'histoire des ouvrages d'Aristote au moyen âge.

² Dans ses sermons, Albert donne comme comparaison l'histoire de toutes les formes que peut revêtir une maladie. C'est ainsi que dans l'évangile du lépreux, de la femme attequée d'un flux de sang, pour la fête de sainte Marguerite, de la sainte Croix, de la Conversion de saint Paul, il indique des remèdes. Jamais

cautions de ces divers ouvrages, comme les autres leçons publiques, se faisaient en langue latine. Albert n'apprit pas le grec; nous prouverons qu'il en ignorait les règles et les formes. Il est possible cependant qu'il ait connu la signification d'un certain nombre de mots grecs par les rapports qu'il eut avec des lettrés de cette nation.

Mais ce n'était pas seulement dans les livres et les cours publics que notre jeune noble travaillait avec ardeur à conquérir la toison d'or de la science et de la sagesse, il avait l'œil incessamment ouvert sur le grand livre du monde extérieur et s'appliquait à en lire les pages merveilleuses. Il faisait de nombreuses excursions, avec ses amis, dans les villes et les provinces voisines, observant d'un regard pénétrant tous les phénomènes, et cherchant à les expliquer. Il raconte lui-même dans son histoire naturelle comment, étant encore jeune, *juvenis*¹, il trouva en Italie, à Venise, de grands blocs de marbre destinés à la construction d'une église. Lui et ses compagnons furent étonnés de voir dessinée, dans une de ces pierres, l'image parfaite d'un roi couronné, dont le front seul leur parut avoir trop de roideur; sur la demande de ses amis stupéfaits, il donna l'explication de ce singulier phénomène.

il ne parle des minéraux sans faire connaître leur vertu curative.

¹ Ce mot ne voudrait-il pas dire qu'il avait alors passé sa vingtième année? On pourrait le conclure de ce fait, que ses compagnons s'adressent à lui pour en recevoir une explication du phénomène. C'est donc un signe qu'Albert consacra de longues années à l'étude de la philosophie.

² *De Mineral.*, lib. II, tract. III, c. 1. Il prétend que cette pierre

Une autre fois ¹, à Padoue même, Albert remarqua que des hommes, descendus successivement dans un puits dont l'orifice avait été bouché pendant un temps considérable, expirèrent aussitôt : et il en donna pour cause la corruption de l'air. Dans une autre ville de Lombardie il fut témoin d'un tremblement de terre dont il observa les diverses phases ².

Albert se désaltérait ainsi avec ardeur aux sources des sciences naturelles ; la sagesse humaine avait avant tout charmé son cœur, et il en était devenu le chevalier fidèle. C'est à ce fait, sans doute, que se rattache la charmante tradition qui nous montre Albert agenouillé, dans un songe, aux pieds de la Mère de Dieu, lui demandant la science de la nature, et n'obtenant, en punition de son mépris pour la divine théologie, que la subite privation de toutes ses connaissances quelques années avant sa mort ³.

avait été formée de vapeurs durcies. La force de la chaleur les aurait contraintes, selon lui, à s'élever sans ordre et outre mesure au centre du bloc.

¹ *Meteor.*, III, tract. II, c. XII.

² Lib. *Meteor.*, p. 98.

³ Cette légende n'est pas très-ancienne. Elle ne se trouve que dans Flaminius, Léandre, Jammy et les biographes postérieurs. Ce n'est donc qu'une fable ; mais elle est trop charmante pour être omise tout à fait. Elle est à peu près conçue en ces termes : Albert, en ce temps-là, cherchait sérieusement à pénétrer dans le sanctuaire de la science ; mais, vains efforts ! ce qu'il avait appris la veille s'évanouissait le lendemain. Ce qu'il croyait comprendre devenait bientôt d'impénétrables ténèbres. Il voulut alors dire un éternel adieu à l'étude et s'en retourner au foyer paternel. Mais voilà que soudain sa chambre brille d'un éclat extraordinaire, et trois jeunes vierges d'une ravissante beauté (Marie, Barbe et Catherine, selon le symbolisme du moyen âge) apparaissent à ses regards stupéfaits. L'une d'elles voulut connaître

Aucun biographe ne fait mention du temps consacré par Albert aux études philosophiques à l'Université de Padoue, mais nous pouvons croire qu'il fut assez long. Car si le fondateur et le patriarche des Frères prêcheurs, saint Dominique de Gusman, consacra six années à l'étude de la philosophie, dont cependant il était peu satisfait parce qu'elle n'est point la sagesse de Dieu¹; il est probable qu'Albert, que tourmentait sans cesse la soif des sciences, y consacra un temps bien plus considérable. Comment comprendre d'ailleurs l'immensité de ce savoir qui embrassait toutes les branches des connaissances positives, sans admettre qu'il y consacra de nombreuses années? Ces études prolongées donnèrent peut-être lieu à cette autre légende, qui lui attribue un esprit excessivement lent pour l'intelligence des vérités abstraites. Voici ce que raconte à

le motif de son découragement; il répondit que c'était la pesanteur de son intelligence. La Vierge alors le consola, et lui dit de demander à sa Maitresse ce qu'il désirait. Au comble du bonheur, Albert s'approche de la Reine du Ciel, se jette à ses genoux, et la conjure de lui accorder une vaste connaissance de la sagesse humaine. La sainte Vierge lui dit alors : « Qu'il te soit « fait selon que tu le demandes; tes progrès vont devenir si « extraordinaires, que tu n'auras pas ton égal en philosophie. « Je te protégerai toujours, et ne permettrai pas que, circonvenu « par les pièges des sophistes, tu périsses en t'éloignant de la « vraie foi. Mais afin que tu saches que c'est à ma bonté, et non « aux efforts de ton intelligence, que tu es redevable de cet « immense savoir, il te sera complètement enlevé avant ta mort. »

On trouve une apparition analogue dans la *Vie de saint Dominique*, où Cécile et Catherine apparaissent aux côtés de la Mère de Dieu. (Voir Lacordaire.)

¹ *Vie de saint Dominique*, par le R. P. Lacordaire; Landshut, 1841, p. 26.

ce sujet un des biographes ¹. « Les commencements
 « des sciences lui parurent très - difficiles, et la route
 « qui y conduit trop épineuse pour ses pieds délicats.
 « Mais, aidé d'une infatigable application, il surmonta
 « tous les obstacles. Le marbre reçoit difficilement la
 « forme de statue, mais la conserve d'autant mieux
 « une fois que le ciseau de l'artiste la lui a donnée ;
 « telle aussi fut l'intelligence d'Albert. »

Il est possible, en effet, que notre bienheureux maître ait eu pendant sa jeunesse une faculté de conception plus lente que les Italiens, bien que ses contemporains n'en parlent pas. Après ce que nous venons de dire, nous pouvons admettre qu'Albert consacra dix ans aux études philosophiques, ce qui, du reste, n'était pas surprenant au moyen âge. Il aurait étudié à Padoue comme artiste et philosophe, et, par conséquent, jusqu'à la trentième année de son âge. Il nous est facile de nous figurer Albert à cette époque et de nous le représenter vêtu d'un justaucorps en soie, les reins ceints d'une épée, la tête couverte d'une toque surmontée d'une plume ondoyante, traversant les rues étroites et tortueuses de Padoue, qui s'embellirent peu à peu de maisons bâties en pierres, de vastes et magnifiques églises ², de monastères et de palais.

¹ Jammy, l. c.

² Déjà existait la magnifique église de Sainte-Justine, la perle des églises de Padoue. On venait aussi d'achever la nouvelle cathédrale (1124), qui fut malheureusement remplacée par un bâtiment de la Renaissance. Déjà florissaient les églises de Saint-Daniel, de Saint-Nicolas près du Lido, et de Sainte-Marie-Maggiore. Aux nombreuses communautés religieuses existantes à Padoue, vinrent se joindre les Dominicains, en 1217, et les Fran-

La nature avait répandu sur son visage les charmes d'une mâle beauté, elle l'avait doué d'une constitution robuste, nerveuse et capable des plus longs et des plus pénibles travaux ¹. Chaque jour il se rendait du palais de son oncle aux écoles, où les maîtres de la science expliquaient les livres d'Aristote. Avec quelle avidité écoutait-il les paroles échappées de leurs lèvres! Quelle scrupuleuse attention devait-il prêter à la solution des nombreuses difficultés que présentaient ces défectueuses traductions! Quelle ardeur devait-il mettre à se procurer des copies de ces précieux ouvrages ²! Que d'heures, que de nuits passées à les lire! Avec quelle soif d'apprendre assistait-il à tous ces solennels exercices de l'école, principalement aux controverses publiques! Puis, quand se présentait quelque fête, il se réunissait à ses compatriotes, qui se connaissaient tous à Padoue, sur des coursiers richement caparaçonnés, pour faire ces joyeuses excursions dans les villes et les provinces environnantes, où nous l'avons déjà rencontré.

Quant à ses progrès extraordinaires, et à la réputation dont il jouissait, il suffit, pour s'en convaincre, d'entendre ses maîtres aussi bien que ses condisciples

ciscains, en 1220. (Voir l'article PADOUÉ, dans le vol. supplément. du *Lexique ecclésiastique*, p. 917.)

¹ Les ossements en fournirent la preuve quand on les déterra pour la translation. Nous pouvons nous en convaincre encore par la chasuble autrefois à son usage. Un prêtre la porterait difficilement aujourd'hui.

² Les moyens pécuniaires mis à sa disposition pouvaient lui permettre d'en acheter sur parchemin ou de se les faire transcrire. Nous ferons voir plus loin qu'il s'était, en effet, procuré une collection de versions d'Aristote.

l'appeler, dans leur admiration, le sage ¹ ou le maître des philosophes.

Toutes ces données, cependant, ne suffisent pas à faire connaître notre jeune savant à cette époque. Il manque un trait essentiel que les biographes ont soin de nous conserver. Toute cette activité scientifique ne lui faisait pas oublier les soins religieux de son âme. Au milieu de la vie tumultueuse et souvent débauchée de la jeunesse des écoles, il pensait fidèlement à ses fins éternelles. De là ses nombreuses visites aux églises et la fréquentation des hommes de Dieu ², surtout des Frères prêcheurs établis à Padoue depuis l'an 1217 ³, et auxquels il avait sans doute confié la direction de sa conscience.

Les chroniqueurs nous font voir aussi quels moyens Albert employa pour affermir son âme contre les conséquences d'une éducation intellectuelle trop exclusive, et contre les pièges de la séduction qui, surtout dans les villes italiennes, menaçaient la vertu des étudiants. Par la prière et les exercices spirituels, il faisait continuellement descendre sur lui la rosée fortifiante de la grâce, et il brillait, au milieu de la corruption de son entourage, comme une fleur précieuse dans les sables arides de l'Orient. Il se conserva pur au milieu d'un monde d'écoliers dissolus, qui abusaient trop souvent d'une liberté à l'abri de tout contrôle.

¹ Ainsi parlent Rodolphe et Prussia. A en croire Jammy, on l'aurait honoré du titre de *Philosophus à magistris*.

² Rodolphe, Prussia, Jammy, etc.

³ Rodolphe.

CHAPITRE III

LUTTES D'ALBERT DANS LE CHOIX D'UNE VOCATION. — SON ENTRÉE
DANS L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Le moment était venu de prendre une détermination. Albert était resté assez longtemps sous le beau péristyle des sciences générales ; il atteignait l'âge où il lui fallait sérieusement songer à l'avenir et choisir entre l'étude du droit, qui le conduirait aux plus hautes dignités politiques, et le service des autels, dont les horizons n'étaient pas moins splendides. Il existait dans ce dernier domaine une carrière à laquelle il avait souvent pensé, la vie religieuse, qui attirait par ses charmes mystérieux sa belle et grande âme. Les souffrances morales, ces redoutables avant-coureurs d'une vie nouvelle, lui causèrent alors d'étranges combats. Notre bienheureux réfléchissait sans cesse au poste qui lui était destiné dans le monde, sans pouvoir jamais rien décider. Il ne comptait pas sur lui-même ; mais il se tourna vers Dieu avec larmes et le conjura de lui faire connaître sa véritable vocation. Un jour qu'il était dans l'église des Dominicains, la sainte Vierge, devant la statue de laquelle il s'était agenouillé, sembla lui adresser ces paroles : « Albert, mon fils !
« quitte le siècle et entre dans l'ordre des Frères Prê-
« cheurs, dont j'ai obtenu la fondation de mon divin

« fils pour le salut du monde. Tu t'y appliqueras courageusement aux sciences selon les prescriptions de la règle, et Dieu te remplira d'une telle sagesse, que l'Église tout entière sera illuminée par les livres de ton érudition ¹. »

Cette révélation d'en haut a pris, sous la plume des biographes, une importance plus grande et des couleurs plus variées; on ne peut cependant en nier la possibilité, à moins de désertier le domaine de la foi et de rejeter le témoignage de l'histoire, qui nous rapporte souvent des faits semblables dans la vie des saints. Ce fut donc aux pieds de la sainte Vierge que l'avenir d'Albert se décida. Il résolut de quitter cet océan du monde, si fertile en naufrages, et de se réfugier dans le port assuré de la vie monastique ². Le spectacle des effroyables tempêtes qui bouleversaient les peuples; les luttes sauvages qui ensanglantaient les villes italiennes; les querelles toujours renaissantes entre les papes, protecteurs des libertés de l'Église, et le grand despote Frédéric II, qui eût appelé notre jeune Souabe sous ses drapeaux; les amères déceptions qui suivirent les espérances qu'avaient fait concevoir les croisades: tels furent sans doute les motifs qui éloignèrent de l'âme d'Albert le désir de rester dans le monde et de prendre part à ses agitations. N'éprouvait-il pas aussi un suprême dégoût pour la dépravation morale qui l'entourait, pour ce bien-être et ce luxe effrené, conséquences inévitables des rapports de l'Europe avec les peuples orientaux?

¹ Rodolphe.

² *Idem.*

D'un autre côté, les deux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, qui se répandaient et semaient partout la paix et la concorde avec la rapidité des conquérants, devaient lui apparaître comme deux arbres de vie, plantés par la main divine dans le jardin de l'Église pour le salut des peuples; et il songea naturellement à se donner à l'une de ces saintes familles, pour se prémunir ainsi contre la perversité du siècle, et travailler lui-même à guérir les hommes de l'erreur et du péché. Nous comprendrons aisément qu'il ait préféré l'ordre de Saint-Dominique, dont les premiers enfants se proposaient avant tout de reconquérir le monde au Seigneur par le glaive de la prédication et les saintes clartés de la science. La science avait depuis longtemps passionné l'âme d'Albert.

Il était donc décidé à se faire religieux. Mais ce projet était difficile à réaliser, des obstacles insurmontables se dressaient devant lui. L'oncle qu'il chérissait avec l'affection d'un fils, et qui remplaçait, ce semble, son père ¹, était loin d'approuver les plans de son neveu ². Il lui défendit toute communication avec les moines dominicains, et lui arracha la promesse qu'il n'accomplirait son dessein qu'après un temps déterminé. Le noble seigneur voulait sans doute épargner

¹ Depuis cette époque il n'est plus question des parents d'Albert. Ils étaient morts, sans doute. Ce qui est d'autant plus vraisemblable qu'ils étaient déjà vieux à sa naissance.

² Rodolphe, cap. 11. Raderus décrit au long cette scène : « Ob-
« stitit præsens cognatus qui ætatem illius ex majorum auctori-
« tate regebat et meliora juvenis consilia intercipient. » *Bavaria sancta*, p. 283. On trouve plus de détails encore dans les *Vitæ fratrum*, invoquées par Prussia et Quetif dans le tome I, p. 164.

à son pupille une démarche irréfléchie. Peut-être aussi rêvait-il pour lui quelque éclatante carrière, et n'entendait-il pas sacrifier ses espérances. Les luttes morales les plus pénibles avaient donc commencé pour notre jeune chevalier. La voie d'en haut et l'inclination de son cœur le poussaient vers la vie religieuse, et la main paternelle d'un ami qu'il ne voulait point contrister l'arrêtait. Tout, jusqu'aux songes, tourmentait son imagination. Il lui semblait qu'il ne serait jamais qu'un objet de honte pour l'Ordre et qu'une pierre de scandale pour le siècle. Il passa plusieurs années dans ces cruelles incertitudes, et comprit bien cette parole du Sauveur : « Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive ! » Il sentait le trait qui déchirait son cœur, et il n'avait pas le courage de l'en arracher. Dieu eut enfin pitié de ses angoisses.

Un jour Albert, l'âme accablée de tristesse, visitait l'église des Frères Prêcheurs ; le disciple et successeur de saint Dominique, le bienheureux Jourdain de Saxe ¹, venait d'arriver de Bologne. Peu d'hommes, dans l'histoire, ont possédé autant que lui le merveilleux talent d'attirer les âmes. Son mérite personnel, la sainteté de sa vie, l'éclat de sa doctrine et le don des miracles exerçaient une action irrésistible. On dit qu'à lui seul il retira de la mer orageuse du monde

¹ C'était un membre de la noblesse allemande, originaire des environs de Paderborn. Gagné à l'Ordre à Paris par saint Dominique, il fut général des Dominicains de l'an 1221 à 1236. Thomas de Catimpré décrit sa vie avec beaucoup d'enthousiasme, dans son *Liber de Apibus*. Les Bollandistes en donnent la biographie au 13 février. Lacordaire raconte son entrevue avec Dominique, p. 236.

avec le filet de la parole, et revêtit de la blanche tunique de son ordre naissant plus de mille jeunes gens des Universités de Paris et de Bologne¹. Un grand nombre de ceux qu'il avait ainsi gagnés au Seigneur devinrent plus tard, par leurs vertus et leur science, de brillantes lumières dans l'Église. Tels furent entre autres les cardinaux Hugues de Sainte-Sabine (saint Cher), célèbre interprète des livres saints²; son compagnon Humbert de Romans, cinquième général de l'Ordre³; Raymond de Pennafort, le fameux docteur en droit ecclésiastique⁴; Vincent de Beauvais, l'auteur des Miroirs⁵, dans lesquels toutes les connaissances

¹ Textuel d'après Rodolphe. Son zèle pour le salut de la jeunesse, et l'affection que celle-ci portait à sa personne, sont décrits par Quetif dans sa *Vie de Jourdain*, l. c. Un autre religieux prêchait-il aux étudiants, si Jourdain se trouvait au sermon, ceux-ci n'avaient de repos que quand il leur adressait quelques paroles à son tour.

² Il entra dans l'Ordre en 1225, étant déjà d'un certain âge, et fut nommé cardinal en 1244. Son édition correcte de la *Bible*, sa concordance et ses *Postillæ in universâ Bibliâ*, sont connus comme travaux importants d'exégèse.

³ Originaire du diocèse de Vienne, il entra dans l'Ordre en 1224, et en fut général jusqu'en 1263. Il est renommé comme chef d'Ordre, comme conseiller du pape, et comme écrivain homilétique.

⁴ Né en Espagne, il vint à Bologne en 1204, y enseigna le droit canon jusqu'en 1219, retourna dans sa patrie, et prit l'habit de l'Ordre en 1222. Auteur de la *Summa casuum conscientiæ* et compilateur des *Décrétales*, il fut promu au généralat de l'Ordre en 1238, et mourut en 1275, âgé de près de cent ans.

⁵ On ignore le lieu de sa naissance. Il étudiait sans doute à Paris vers l'an 1220 à 1225, entra dans l'Ordre, et fut envoyé à Beauvais en 1228, dans le couvent qu'on venait d'y fonder. Grand ami de Louis IX, roi de France, il écrivit sa célèbre encyclopédie appelée *Speculum majus*, dans laquelle il a déposé en trois

de ce temps sont exposées avec une érudition si étendue, que bien peu l'ont égalé.

Maitre Jourdain, qui s'était fait de semblables disciples, avait voulu visiter Padoue pour y répandre la semence de la parole de Dieu, et pour gagner aussi, sans doute, à la nouvelle maison que l'Ordre venait d'y établir, quelques sujets distingués. Le bruit de sa présence s'étant bientôt répandu par toute la ville, un nombre prodigieux d'auditeurs, parmi lesquels se trouvait Albert, envahit l'église des Frères Prêcheurs pour goûter sa doctrine, plus douce que le miel. Le célèbre prédicateur, étant donc monté en chaire, peignit en traits si enflammés et avec un enthousiasme si céleste les pièges employés par Satan pour détourner les hommes du soin de leur salut ¹, qu'Albert fut profondément ébranlé et sentit naître tout à coup en lui un courage admirable pour mettre à exécution son projet.

Cette fois il n'hésite plus ; à peine l'éloquente prédication est-elle achevée que, brisant toute entrave, il vole à la porte du monastère, se jette aux genoux du père Jourdain en s'écriant : « Père, vous avez lu dans
« mon âme ! » et il demande avec larmes son admission dans l'Ordre. Il faut dire que les jours d'épreuve

parts, *Speculum naturale, doctrinale et historiale*, toutes les connaissances de son époque. Le *Speculum morale* est apocryphe. Vincent de Beauvais mourut vers l'an 1224.

¹ Jammy. D'après les *Vitis fratrum*, Jourdain disait : « Le
« diable trompe par des songes. Ceux qui veulent entrer dans
« l'Ordre voient dans un rêve comment ils en sont chassés, et
« comment, vêtus de camisoles rouges, ils courent çà et là,
« montés sur des coursiers fougueux. »

déterminés par l'oncle, et qu'Albert avait promis de garder fidèlement, étaient écoulés ¹.

Jourdain de Saxe, dont le coup d'œil avait été exercé par ses longs rapports avec la jeunesse, reconnut aussitôt ce que deviendrait Albert. Il le reçut avec joie et lui donna l'habit. Le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu avait heureusement brisé les chaînes pénibles qui le retenaient encore. Ceci se passait l'an 1223.

CHAPITRE IV

LE B. ALBERT RELIGIEUX. — SES PROGRÈS DANS LES SCIENCES
ET LA VERTU.

Notre jeune noble avait atteint le but de ses plus ardents désirs. L'opulent écolier, déjà célèbre par sa science ², qui avait si longtemps parcouru les rues de

¹ Il est probable qu'il s'était engagé à attendre sa trentième année. Tous les personnages mentionnés plus haut étaient également hommes faits à leur entrée dans l'Ordre.

² C'est ce que dit Albert dans son fameux discours d'adieu : « Je me distinguais déjà dans les sciences, lorsque, obéissant à un avertissement de la sainte Vierge et à l'inspiration de l'Esprit-Saint, j'entrai dans l'Ordre. » Ce fait ressort également du contexte des passages sur les figurations dans les pierres que nous reproduisons encore par la suite. Car pour ce qui est du phénomène de Venise, il raconte seulement qu'il y fut présent. Quant au merveilleux coquillage qu'il lui fut donné de voir à Paris, il nous dit : « Bien des années après, lorsque j'étais à Paris, parmi

Padoue avec tout le luxe des riches du siècle, et qui avait vécu au sein de l'abondance dans un palais de marbre, était devenu un pauvre moine. L'austère pénitence avait rasé sa tête et couvert ses épaules d'un froc de laine blanche et grossière avec un scapulaire de même couleur; il était réduit, pour tous ses besoins, au strict nécessaire se contentant d'une chétive cellule, d'une couche incommode, et soumettant sans cesse par l'obéissance sa volonté à celle des autres. Quel changement! il avait librement, et pour l'amour de Dieu, renoncé à tous les biens terrestres, aux plaisirs et aux espérances que pouvait lui offrir le monde! Mais ne trouvait-il pas une riche compensation dans les jouissances de l'esprit dont allaient l'enivrer le silence du cloître, ses rapports plus intimes avec Dieu et la paisible culture des sciences sacrées?

Il ne pouvait, du reste, demeurer plus longtemps à Padoue, car les études théologiques n'y florissaient pas encore, et la présence de ses parents pouvait être un inconvénient. On l'envoya donc à Bologne pour y achever ses études et acquérir la science divine ¹. Le couvent de Saint-Nicolas, deuxième berceau de l'Ordre, possédait depuis quelques années la dépouille mortelle du saint patriarche, qui pendant sa vie aimait à

« les docteurs et de grege sancti Dominici, je vis, etc. » Il n'était donc pas encore dans l'Ordre lors du premier événement.

¹ D'après Rodolphe il serait resté à Padoue. D'autres, même Quéatif, citent Paris comme lieu de ses études définitives. Cette dernière donnée n'est point connue des anciens auteurs. La première est invraisemblable par la raison mentionnée ci-dessus. Bologne reçut aussi du pape, comme relique, un bras d'Albert, en souvenir du séjour qu'y avait fait le grand homme.

l'habiter : ce fut là que ce nouveau disciple réunit les forces nécessaires à la construction d'un magnifique et gigantesque édifice, celui d'une science universelle et chrétienne. Il y reçut les leçons des plus célèbres professeurs d'une Université qui passait pour le second centre du monde scientifique.

Si nous consultons les historiens sur la vie et les progrès d'Albert à cette époque, Rodolphe ne nous offre que ces quelques mots : « Ainsi transplanté dans
« le jardin du Seigneur, le jeune guerrier s'appliqua
« avec un saint zèle à conserver la pureté de son âme,
« à se consacrer tout entier aux études et à marcher
« de vertu en vertu. » Il croissait donc en sagesse et en grâces comme son sublime et divin modèle Jésus-Christ.

Des biographes postérieurs ¹ parlent encore de grandes difficultés qui auraient alors entravé la marche de ses études, d'une certaine pesanteur d'intelligence, de nuages qui auraient obscurci son esprit et l'auraient retenu à la dernière place parmi ses condisciples. Ils racontent que le désespoir s'était emparé de lui et qu'il avait déjà formé le dessein de s'enfuir du monastère, lorsque la Mère de Dieu le consola dans un songe, et l'enrichit de facultés si extraordinaires, qu'à partir de ce moment ses progrès furent admirables ².

¹ Léandre, Jammy, etc. Peut-être la légende mentionnée plus haut ne doit-elle trouver sa place qu'ici.

² C'est ce qui donna à Bayle, comme on sait, l'occasion de faire cette plate plaisanterie : savoir, qu'Albert fut métamorphosé par la Mère de Dieu, d'âne qu'il était en philosophe, et plus tard de philosophe en âne.

Cette pieuse tradition a subi bien des variantes sous la plume des auteurs; mais nous ne pouvons l'admettre comme fait historique. Comment, en effet, supposer qu'Albert étudiant à Bologne se soit montré sans facilité et sans talent après l'avoir vu se livrer, à Padoue, pendant dix années, aux études philosophiques avec un succès qui lui valut le glorieux surnom de maître? Du reste, les chroniques contemporaines ne parlent pas de ce fait. Albert dit seulement dans son discours d'adieu, dont l'authenticité même est mise en doute, qu'il s'était toujours senti intérieurement excité par la sainte Vierge à étudier avec courage ¹; que ce qu'il ne pouvait acquérir par le travail, il l'avait toujours obtenu par la prière; que demandant un jour la lumière d'en haut avec une ardeur toute spéciale, la bienheureuse Vierge lui apparut, le consola, l'avertit de persévérer dans l'étude des sciences comme dans la pratique de la vertu, et lui fit enfin la promesse que jamais son savoir ne lui ferait perdre la vraie foi. Elle lui assura de plus qu'il perdrait toute sa science avant son trépas et qu'il mourrait dans l'innocence et la candeur d'un petit enfant.

Tel est évidemment le germe d'où sera sortie la légende avec ses riches et nombreux rameaux. Elle prouve seulement qu'Albert se sentit sans cesse poussé vers la culture des sciences, qu'il fut en butte à la tentation de l'abandonner ², en pensant que la foi,

¹ Il n'y est point fait mention de l'époque dans laquelle aurait eu lieu ce fait. Cette scène a même pu se passer plus tard, pendant le cours de son professorat.

² C'était l'époque où les enfants de saint François commen-

jointe à la sainteté de la vie, suffit pour le salut, auquel peuvent nuire les études ; et que par cette vision, par un songe que lui envoya la Mère de Dieu, il obtint des consolations et un nouveau courage pour ses travaux scientifiques. Quoi qu'il en soit, il est certain que le bienheureux surmonta tous les assauts du tentateur, et qu'à Bologne, comme à Padoue, au moyen d'une infatigable application et de continuelles prières il fit d'admirables progrès. « Il avait pour « pratique, dit Rodolphe, de recourir à l'égide de « l'oraison et de pourvoir, selon l'avis du prophète, « ses ailes spirituelles de plumes fraîches pour un « vol plus hardi. » Il eut bientôt surpassé tous ses condisciples, et maître Jourdain avait rassemblé dans le couvent de Saint-Nicolas la fleur de la jeunesse savante. Tout ce qui embrasse le cercle des connaissances se découvrit à son intelligence, les ténèbres les plus épaisses se dissipèrent devant lui, et nulle difficulté ne fut capable d'enchaîner sa passion de savoir ¹. Nous ignorons quels furent les maîtres dont Albert suivit alors les leçons théologiques.

Il n'est pas aussi difficile de déterminer le cadre et la marche des matières enseignées à cette époque. Tout scolastique devait d'abord s'approprier la connaissance approfondie de la sainte Écriture. Chacun des livres qui la composent était expliqué par les professeurs, d'après la méthode allégorique que l'on connaît et qui est si propre à procurer l'édification des âmes, en tant

cèrent à conquérir le ciel pour eux-mêmes, et le monde au Seigneur par la folie du saint amour.

¹ Jammy et autres.

qu'elle sait donner aux faits et aux mots de l'Écriture un sens pratique, profond et spirituel tout à la fois. Tant que les élèves assistaient à ces cours, ils s'appelaient *biblici*, étudiants de la Bible; et ils y demeuraient exclusivement attachés, car l'étude simultanée d'un grand nombre d'auteurs n'était pas adoptée dans les écoles du moyen âge. On voyait pendant quelques années la sainte Écriture et la sainte Écriture seule, et ce système était justifié par d'éclatants succès. On ne peut douter que notre Albert n'ait suivi ce plan : lorsqu'on parcourt ses écrits, les passages des livres saints s'y succèdent avec le plus original à-propos. L'Ancien et le Nouveau Testament lui sont tellement familiers, qu'il peut expliquer et comparer leurs textes avec une étonnante facilité.

A l'étude des livres saints succédait celle des Sentences de Pierre Lombard, nous dirions aujourd'hui le dogme et la morale. C'était l'ensemble des doctrines et l'Église réunies par le grand professeur de Paris, avec les éclaircissements et les amplifications des maîtres postérieurs qui soumirent les matières à une analyse plus profonde encore, cherchèrent de nouvelles preuves et résolurent tous les doutes. Le professeur pouvait apporter en chaire le livre de Pierre Lombard, mais à condition d'exposer aux auditeurs, sans aucun secours étranger, les explications et les développements. Pendant toute la durée de cette étude, qui embrassait plusieurs années, les théologiens s'appelaient *Sententiarii*, étudiants des sentences. On exigeait enfin, avec la science des saintes Écritures et des doctrines de Pierre Lombard, une connaissance

parfaite des ouvrages de ces hommes éclairés que l'Église vénère comme ses pères et ses docteurs, comme les témoins et les interprètes-nés de la révélation. Ne sont-ce pas, en effet, les Pères de l'Église qui donnent de l'Écriture l'exégèse la plus parfaite et la plus respectable? Leurs écrits sont un arsenal pour le dogme et la morale. Les œuvres d'Albert prouvent le zèle infatigable avec lequel il puisa à ces sources pures de la divine sagesse. Il cite sans cesse les écrits de ces hommes vénérables, surtout ceux des Pères latins : de saint Jérôme ¹, de saint Augustin ², de saint Ambroise ³, de saint Grégoire le Grand, de saint Hilaire, de saint Bernard ⁴ et de saint Isidore de Séville. Quant aux écrivains grecs, Denys le Pseudonyme ⁵, saint Jean Chrysostome et saint Jean Damascène paraissent seuls lui avoir été accessibles. L'étude des dogmes demandait naturellement la connaissance et l'appréciation des erreurs soulevées pendant les siècles contre la vérité catholique. Albert ne demeura pas plus étranger à cette branche de l'histoire ecclésiastique qu'à tout le reste. Il parle souvent des hérésies de Bérenger, d'Arius, de Sabellius, de Gilbert de la Porrée et de David de Dinando. Il les attaque et les réfute toujours en pleine connaissance de cause et avec une grande supériorité d'esprit.

¹ Serm. de Michaelæ, Archang.

² *P. ex de Appreh.*, p. 61. Sermo de Matthæo, Apost., etc.

³ *De Sacrificio Missæ*, p. 9.

⁴ Serm. de B. Mauritio.

⁵ Voyez les commentaires de notre grand maître sur ses écrits, et d'autres endroits encore.

Telles furent à peu près les matières qui, à cette époque, tinrent en haleine, dans le silence de la cellule ou au milieu de la foule des écoles, l'esprit actif du jeune religieux. Nous ne trouvons, du reste, sur ses études, leur durée et sur son admission au sacerdoce aucun renseignement positif. Toutefois les usages et la méthode d'enseigner du moyen âge nous font croire qu'Albert passa au moins cinq à six ans dans le sanctuaire des études théologiques. Tout ce que Rodolphe nous apprend encore sur cette période de la vie du grand maître se réduit aux données suivantes : « Albert, dit-il, fut un véritable amant de la sagesse, « même dans son apparence extérieure. Il ne recher- « chait point la gloire passagère du temps, mais la « sagesse seule, et mettait tous ses soins à rassembler « dans le jardin de son cœur, plus doux que le miel, « les fleurs de toutes les vertus. Ses supérieurs vou- « lurent enfin récompenser ses travaux et sa science, « qui le mettaient à la tête de ses frères; ils l'élevèrent « au grade de lecteur, et lui remirent son obéissance « pour Cologne, la fameuse métropole de l'Alle- « magne. »

Ainsi cette précieuse plante, venue des rives du Danube, avait grandi sous l'influence de la grâce divine et du beau ciel d'Italie, jusqu'à devenir un arbre majestueux et plein de vigueur; transplanté maintenant en Allemagne, il va réjouir et fortifier, par ses riches fruits de sagesse et de vertus, des milliers d'âmes dans la science et la vie. Quand et par quel chemin s'opéra ce retour d'Albert au pays natal? nous ne le savons pas. Il est vraisemblable que ce fut dans

l'intervalle de 1228 à 1230; notre jeune lecteur, par conséquent, avait atteint sa trente-sixième année.

CHAPITRE V

LE B. ALBERT PROFESSEUR ET PRÉDICATEUR DANS LES VILLES ALLEMANDES.

Le nouvel ordre de Saint-Dominique avait jeté partout, en Allemagne comme ailleurs, avec une incroyable rapidité, de profondes et vigoureuses racines. Tous les nobles esprits étaient persuadés que la vie publique avait besoin d'être renouvelée et régénérée par un élément nouveau. On voyait encore apparaître çà et là quelque vertu; les œuvres de piété, les actes de charité et de sacrifice n'étaient pas rares, et on admirait des créations grandioses dans les sciences et les arts; la société cependant, prise en général, était atteinte d'une honteuse corruption. Les altercations permanentes entre les évêques et les villes au sujet des droits seigneuriaux, la haine des partis dans les communes et les contrées entières, les richesses immenses acquises par le commerce, et, ce qui en est l'inévitable résultat, l'envie, la soif des plaisirs et le luxe dans les habits ¹; l'esprit mondain, l'ambition et

¹ Albert dépeint même dans ses sermons tous ces maux de l'époque, surtout les danses, les théâtres, le luxe, la débauche,

la vaine gloire, qui corrompaient la plus grande partie du clergé : tout faisait comprendre l'impérieuse nécessité d'une réforme. On regardait avec raison comme des instruments suscités de Dieu pour cette renaissance morale les ordres mendiants, qui, par leur extérieur même, prêchaient contre ces déplorables abus. Aussi le pape leur donnait des pouvoirs apostoliques qui de droit n'appartiennent qu'aux évêques, les envoyait annoncer partout l'Évangile et entendre les confessions des fidèles. Les bons évêques, qui voyaient avec douleur la dépravation des mœurs monter comme les flots d'une mer agitée, s'empressaient d'appeler dans leurs diocèses ces messagers célestes. C'est ainsi que, dès l'an 1221, les Frères prêcheurs avaient passé de Paris à Cologne, la cité si justement fière de ses nombreuses et magnifiques églises ; ils étaient sous la conduite de frère Henry, entré dans l'Ordre avec le célèbre Jourdain de Saxe, à Paris même, où ils avaient reçu ensemble le grade de bachelier. Ces religieux descendirent dans la rue de Stolk (*vicus Stolkorum*), non loin de la cathédrale, et obtinrent là un hospice avec sa chapelle, consacrée à sainte Marie-Madeleine ¹.

Ils gagnèrent bientôt, par une vie entièrement con-

les honteuses superstitions des femmes et la paresse des chanoines, qui ne se donnaient même pas la peine d'ouvrir suffisamment la bouche au chœur. Voir le III^e sermon *de Nativ. B. M. V.*, de *Sacrificio Missæ*, serm. *de Assumpt.* m. II ; mais surtout le sermon pour le IV^e dimanche après l'Épiphanie. Ses plaintes contre les évêques et le clergé se trouvent principalement dans son Commentaire sur S. Luc.

¹ Rodolphe, c. III.

forme à leur règle et à la sainte pauvreté, la confiance du peuple, qui accourut en foule auprès d'eux. Plusieurs prêtres séculiers se plaignirent au noble archevêque Engelbert de ce que les moines envahissaient la moisson d'autrui, et enlevaient aux curés le cœur des fidèles, en se les attachant par leurs éloquents prédications. Mais le digne pasteur, sans se laisser ébranler, se contenta de leur répondre : « Tant que nous ne verrons que du bien, laissez-les faire !

— Nous craignons, reprirent les adversaires, que ce ne soient là ces moines dont la pieuse vierge Hildegarde annonçait, sous l'inspiration du Saint-Esprit, qu'ils mettraient le clergé en péril et la ville sous l'oppression.

— Si cette prédiction vient de Dieu, dit Engelbert, il faudra bien qu'elle s'accomplisse. »

Les moines-prêcheurs poursuivirent donc leur œuvre, et gagnèrent au Christ d'innombrables âmes. Le plus habile était le prieur du petit monastère, frère Henry, que son supérieur et ami, Jourdain de Saxe, nous dépeint sous les plus charmantes couleurs. « Nous ne
« nous rappelons pas, dit-il, avoir connu avant lui,
« à Paris, un prédicateur plus aimable et plus éloquent. Dieu avait rempli ce vase d'élection de tous
« les trésors de sa grâce. Son obéissance était prompte,
« sa patience inaltérable, sa douceur séduisante, et
« sa charité s'épanchait sur tout ce qui l'entourait.
« Ses mœurs étaient pures, son cœur franc et sa
« chair virginale. Jamais il ne regarda et n'aborda,
« pendant toute sa vie, une femme d'une façon inconvenante. Il avait une conversation modeste, une

« parole facile, un esprit délié, un visage gracieux,
 « une beauté remarquable. Il écrivait bien, ensei-
 « gnait parfaitement, et sa voix avait une douceur
 « angélique. Jamais on ne le vit triste ou troublé; il
 « était toujours calme et joyeux. En lui rien d'aus-
 « tère; il était tout à la miséricorde. Il s'attachait
 « tellement les cœurs, il se montrait si aimable pour
 « tous, qu'il paraissait, après un instant d'entretien,
 « vous aimer seul au monde. Dieu avait vraiment mis
 « en lui un attrait irrésistible, et, malgré cette supé-
 « riorité évidente, malgré cette perfection en toute
 « chose, il ne s'enorgueillissait jamais, parce qu'il
 « avait appris du Christ à être doux et humble de
 « cœur ¹. »

Après une telle peinture, faut-il s'étonner de voir le peuple de Cologne accourir autour des nouveaux religieux, comme autrefois la foule à la suite de Notre-Seigneur? Lorsque frère Henry fut retourné au ciel ², et que frère Léon l'eut remplacé dans ses fonctions de prieur, le nouvel astre qui venait de se lever sur l'Ordre, frère Albert, arriva dans la métropole de l'empire germanique pour travailler à la gloire de Dieu, au salut des âmes et à l'accroissement de la famille dominicaine; son œuvre principale fut la fondation d'une école qui devait rendre témoignage à la vérité catholique et lui attirer de nombreux disciples. La grâce de Dieu l'avait fait grandir en piété et en

¹ Quetif et Echarde, *Script. Dom.* I, p. 94.

² Ce fut vers l'an 1228 à 1233, car en 1234 Jourdain de Saxe parle de frère Henry comme d'un homme déjà mort. (Voy. plus haut.)

savoir comme un arbre fécond, et ce fut à Cologne qu'il commença à distribuer aux autres ce qu'il avait puisé lui-même aux sources du Sauveur. Il prit possession de cette chaire qu'il occupa pendant plus d'un demi-siècle. On ne trouve nulle part indiquées les matières qu'il enseigna dans cette école, d'où devait un jour sortir une université célèbre. L'histoire dit seulement qu'Albert vint à Cologne pour y enseigner les sciences naturelles et les divines¹. Il professa sans doute les arts libéraux et expliqua les livres d'Aristote sur la logique, l'éthique et la physique, et aussi quelques parties de l'Écriture sainte et des Sentences². Un nombre prodigieux de disciples s'empressèrent de venir l'entendre. Parmi eux se distingua Thomas de Cantimpré, qui avait pris l'habit de l'Ordre en 1232, et qui se glorifiait plus tard d'avoir, pendant de longues années, entendu les leçons d'Albert³. Nous n'en savons pas davantage sur le premier séjour de notre bienheureux à Cologne. Prussia se contente de dire qu'il y enseigna, à deux reprises différentes, les Sentences, ce qui peut indiquer un intervalle de quatre années. Comme le soleil répand au loin ses bienfaisants rayons et développe partout une vie nouvelle, Albert ne ren-

¹ Jammy. En ce temps-là, la philosophie n'était point encore séparée de la théologie; on ne la regardait point comme une faculté spéciale. Les professeurs enseignaient souvent la logique et d'autres sciences.

² Prussia. « Philosophiam et theologiam e superiori loco do-cuit. » Voy. Echard, *Script. Dom.* I, p. 162.

³ Dans l'ouvrage cité *Bonum universale de apibus*, qui lui valut un nom célèbre, et dans lequel il décrit la république des abeilles comme l'image d'une communauté spirituelle.

ferma pas dans la seule ville de Cologne son heureuse influence. A peine eut-il consacré quelques années, dans le silence de la retraite, à ses études chéries et aux devoirs de son premier lectorat, que la voix de ses supérieurs l'appela aux postes où ses talents étaient nécessaires. Toutes les fois qu'il s'établissait dans une ville d'Allemagne un couvent de Frères prêcheurs, Albert recevait l'ordre de s'y rendre, afin de faciliter par sa réputation, sa sagesse et ses vertus le succès et l'avenir de cette nouvelle fondation. C'est ainsi, d'après l'histoire, qu'il résida à Hildesheim, à Strasbourg, à Fribourg en Brisgau et à Ratisbonne ¹. On dit même qu'il se rendit à cette époque à Paris pour ses propres études. Il nous est impossible de déterminer exactement la date du séjour du bienheureux dans chacune de ces villes. Mais ce dont nous sommes certain, c'est que ces savantes missions durèrent dix années, de 1232 à 1243.

A Hildesheim, la ville fondée par Louis le Pieux et illustrée par de grands évêques, les Frères Prêcheurs avaient obtenu une maison sous le gouvernement de Conrad II (1221-1249). Ce pontife, autrefois étudiant, puis professeur de théologie à Paris, appela sans doute à Hildesheim les enfants de saint Dominique, qu'il avait appris à connaître, pour faire reflourir, avec leur secours, les mœurs et les sciences dans toute l'étendue de son diocèse. Albert ne pouvait être oublié, lui dont la science avait jeté tant d'éclat sur le couvent de Cologne. Rodolphe et Prussia disent qu'il arriva à Hil-

¹ Rodolphe, Echard, I, p. 163. Jammy, etc.

desheim en 1233. Mais les paroles du bienheureux font croire que ce fut plus tard, puisqu'il raconte avoir été témoin en Saxe, l'an 1240, avec un grand nombre de personnes, de l'apparition d'une comète ¹; c'était évidemment à Hildesheim.

Strasbourg avait de bonne heure, elle aussi, ouvert ses portes aux ordres mendiants. L'évêque Henri II de Beringen appela les Dominicains en 1223, et leur école devint bientôt célèbre parmi tous les établissements de la grande cité impériale ². Il était nécessaire que là précisément, où depuis longtemps les autres écoles possédaient des maîtres d'une habileté reconnue, les nouveaux Ordres envoyassent un homme qui les surpassât tous par l'éclat de sa science et le talent de la parole. Cet homme fut Albert, que nous voyons, en effet, ouvrir un cours public entre 1230 et 1240. Ne serait-ce pas à cette époque aussi que furent commencées les constructions de la modeste mais charmante église dominicaine qui subsiste encore de nos jours? Il est également probable que le séjour du bienheureux à Fribourg se rattache à celui de Strasbourg, mais les documents nous manquent à ce sujet ³.

¹ Isag., *in lib. Meteor*, cap. xxx.

² Quand Heideloff prétend qu'Albert y séjourna si longtemps, qu'il lui en resta le surnom d'Argentinus : il faut remarquer qu'Albertinus Argentinensis est un personnage tout à fait différent, un historien du xiv^e siècle, sous le pontificat de Berthold II, comme l'a déjà démontré le docteur Schneegans, de Strasbourg. Voir Heideloff. *Die Kleine altdentsch*.

³ Prussia nomme d'abord Fribourg, ensuite Ratisbonne, puis Strasbourg.

Quant à Ratisbonne, les traditions nous ont conservé quelques traces de l'enseignement d'Albert dans cette ville. Ratisbonne, d'abord ancienne forteresse des ducs de Bavière, devenue ensuite puissante ville épiscopale et impériale, offrit aux Dominicains une cordiale hospitalité. Après avoir, dès l'an 1218 déjà, pris possession de ce poste important, et occupé une modeste habitation d'où ils sortaient pour aller répandre aux alentours la semence du salut par la prédication et la conduite des âmes, ces religieux obtinrent de l'évêque Siegfried la vieille église romane de Saint-Blaise, avec l'autorisation de construire un couvent dans son voisinage. Grâce aux largesses du peuple, du clergé, de la noblesse et de la bourgeoisie, ils se mirent à l'œuvre, et bâtirent un magnifique monastère ¹ qui leur permit d'étendre leur action bienfaisante. Là comme ailleurs, ils eurent en vue avant tout l'enseignement secondaire, qui est la préparation de l'avenir. Ces hommes de génie employèrent ce moyen pour attirer la jeunesse de Ratisbonne, dont l'élite augmenta bientôt la nouvelle phalange du Christ, et ils gagnèrent ensuite les autres à la vérité chrétienne et aux commandements du Seigneur par des prédications publiques et les armes de la science. Déjà nous trouvons, en 1230, une école chez les Frères Prêcheurs de Ratisbonne. Albert reçut l'ordre

¹ Solemne monasterium, est-il dit. C'était donc un édifice important. Voy. Gumpelzheimer, I, p. 291, ainsi que le plan qu'en a publié, dans le supplément de la Gazette des Postes du 17 avril 1856, notre jeune et savant ami A. Niedertmayr, élève du grand séminaire épiscopal de Ratisbonne.

de s'y rendre à cette époque ¹, pour l'éclairer de sa doctrine, et la tradition montre encore le local dans lequel le maître aurait, dit-on, rompu le pain de la science. Le cloître de l'ancien couvent dominicain aboutit, en effet, à une salle carrée de grandeur moyenne ² qui porte encore aujourd'hui le nom d'école du bienheureux Albert.

On y voit même, dans toute son intégrité, la fameuse chaire du haut de laquelle il faisait, dit-on, entendre son éloquente parole. Bien que ce cloître et le local adjacent, dans sa riche ornementation, ne remontent pas au delà du xv^e siècle, il est néanmoins fort probable que leur disposition appartient au temps d'Albert, et que cette salle fut respectée en mémoire du grand maître des leçons duquel elle avait si souvent retenti. La chaire peut-être avait primitivement une forme plus simple et plus en rapport avec les humbles commencements d'une maison religieuse; mais plus tard, quand se réveilla le souvenir d'Albert, elle aura été embellie et ornée du portrait d'un autre maître. Quoi qu'il en soit, ce lieu est pour nous d'un haut intérêt, car le plan des cloîtres au moyen âge était partout le même, et nous pouvons croire que nous avons ici une indication fidèle de la méthode suivie à l'époque d'Albert dans l'enseignement et les études. Tout autour des murs sont placés des sièges dont les dossiers

¹ L'opinion qui prétend qu'Albert n'enseigna à Ratisbonne que plus tard, entre 1248 et 1260, époque qui l'aurait vu élever à la dignité épiscopale, contredit le témoignage des historiens. Prussia dit qu'Albert passa deux ans à Ratisbonne à cette époque.

² Elle a environ cinq mètres de haut sur dix de largeur.

présentent un couronnement au milieu duquel se trouvent des inscriptions latines. Ce sont des sentences de la sainte Écriture, et des canons propres à exciter au travail et à la vigilance contre les assauts du tentateur ¹. Sur ces sièges, comme aussi sur des bancs placés sans doute au milieu de la salle ², étaient assis les écoliers. Il est possible que ceux qui ne trouvaient pas de place le long des murs étaient tenus de se contenter du centre ³. Il était difficile de prendre note des paroles du maître, puisqu'il n'y avait que des sièges sans pupitre. Mais il se rencontrait cependant quelque plume assez habile, apte pour reproduire les expositions du professeur ⁴. Les autres étaient forcés de les graver dans leur mémoire, et de les y conserver vivantes par des questions, des controverses et des répétitions faites entre eux. Un certain nombre,

¹ Voici ce qu'elles disent : « Ama scientiam Scripturarum , et « vitia carnis non amabis. (Jérémie). Qui addit scientiam , addit « et laborem. (Salom. Eccl.). Quia scientiam repulisti , repellam « te , ne sacerdotio fungaris mihi. (Osée). Bonitatem et discipli- « nam et scientiam doce me. (Ps. 118). Qui fecerit et docuerit , « hic magnus vocabitur in regno cœlorum. (Matth.) Videte , ne « quis vos decipiat per philosophiam secundum elementa mundi « et non secundum Christum. (Coloss.) »

² Sur la gravure qui sert de frontispice à la légende d'Albert par Rodolphe, on trouve des bancs de cette nature, placés au milieu de la salle, devant la chaire du professeur.

³ Il paraîtrait qu'à cette époque, à Paris, les étudiants s'asseyaient sur de la paille répandue par terre. De là le nom de rue du Fouarre, du lieu où se faisait le cours public. DANIEL, *Études classiques*, p. 119.

⁴ Echard raconte avoir vu plusieurs exemples de ces écritures rapides dans la bibliothèque de la Sorbonne. *Script. Dom.* I, p. 164.

de retour au logis, notaient l'enchaînement des idées¹. A cette époque, l'habitude d'écrire n'était pas aussi générale que de nos jours, et l'enseignement ne reposait guère que sur la tradition orale. Au milieu de la salle s'élevait une chaire, du haut de laquelle descendaient les flots de la sagesse. Ce monument, en bois de chêne, autant qu'il est possible d'en juger par l'ensemble de la structure des sièges de Ratisbonne, se divise en deux parties : double et d'une profondeur de plus de deux mètres, il pouvait contenir deux lecteurs à la fois. Dans la salle en question, la partie postérieure et la plus haute se trouve enclavée dans la muraille, et possède un dossier remarquable par les magnifiques rinceaux de feuillages sculptés qui l'embellissent. Le dossier de la chaire inférieure offre des décorations plus riches encore, et les ornements y sont disposés de manière à former comme une couronne autour du chiffre de Jésus-Christ. Quant à la partie antérieure, elle porte l'image d'un Dominicain donnant sa leçon debout devant un pupitre. Une guirlande dont il est environné nous fait connaître les paroles qu'il prononce : *Timete Deum et date illi honorem, quia veniet hora judicii ejus.* (Apoc., 14.) Une seconde banderole, placée au bas, porte le nom du docteur : *Vincentius*. Sur un des côtés se voit encore un novice attentif, avec la tête couverte du capuchon. Ce docteur ne peut être que Vincent Ferrier (1357,-1419), le grand professeur de dialectique

¹ C'est ce que fit S. Thomas d'Aquin pour l'explication de l'Éthique d'Aristote par le B. Albert.

et l'Ange du jugement général, dont l'image était ainsi offerte aux regards des étudiants. Nous le répétons, ces ornements et la chaire elle-même peuvent appartenir à une époque plus récente ¹, mais il n'en est pas moins vrai que nous y trouvons un renseignement précieux sur la manière d'enseigner au temps d'Albert.

Le grand homme occupait le siège le plus élevé : au-dessous prenait place le bachelier ou licencié ² choisi par le maître pour expliquer, sous sa surveillance, les introductions aux livres d'Aristote ou des *Sentences*, et diriger les répétitions et les controverses sur les matières expliquées. Il était, du reste, interdit au lecteur comme à son assistant de lire la leçon écrite. Tout devait être gravé dans la mémoire. Exposition libre, telle était la règle ³. Quand, après un temps plus ou moins considérable (deux à trois ans), un gradué avait fourni, par ces répétitions scientifiques, les preuves de sa capacité pour les fonctions professorales, il était alors seulement reçu au nombre

¹ Il est remarquable qu'aucun des anciens historiens ne fasse mention de ce précieux monument, tandis qu'ils nous entretiennent au long des autres reliques d'Albert. Harry Hortel prétend qu'à Naples aussi, on montre encore une chaire occupée jadis par saint Thomas d'Aquin.

² Ces dénominations tirent leur origine des universités. Il n'y avait naturellement aucun grade de ce genre dans les écoles monacales allemandes ; mais les dispositions universitaires étaient imitées en petit. Il existe encore dans les universités anglaises un institut analogue : celui des fellows. Nous dirions assistants.

³ Echard, I, p. 165. Dans Daniel il est dit qu'il était loisible au professeur d'apporter en classe le texte écrit d'Aristote, des lois et des sentences, mais jamais leur explication. C'était là un privilège octroyé plus tard.

des maîtres, et pouvait lui-même présider les leçons publiques ¹. Il est probable que le séjour d'Albert dans chacune des villes mentionnées ne se prolongeait pas au delà du temps nécessaire à la formation d'un digne successeur choisi parmi cette foule presque innombrable de jeunes nobles qui, en Allemagne comme ailleurs, accouraient de toutes parts sous les blanches livrées de l'Ordre. Tout ce qui brille de l'éclat du matin, tout ce qui porte l'empreinte d'une jeunesse sans tache et d'une virgine innocence attire irrésistiblement les cœurs. Aussi les deux jeunes ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, en Allemagne, gagnèrent à leurs saintes phalanges, avec une douce violence, les grands et généreux esprits de cette époque. La main miséricordieuse de Dieu n'avait-elle pas planté un nouveau paradis au milieu d'un monde corrompu ?

Les matières scientifiques dont Albert fit l'objet de ses leçons dans toutes ses écoles furent sans doute les mêmes que celles qu'il avait déjà enseignées à Cologne. Il semble de plus avoir enseigné la grammaire, et professé les mathématiques et l'astronomie ². Mais c'était surtout à l'étude de la logique et de la philosophie que l'Ordre des Frères Prêcheurs attachait le plus d'importance ³. Il est expressément dit dans un décret de chapitre : « L'étude des arts libéraux et des

¹ C'est ainsi que Thomas d'Aquin devint à Cologne assistant puis remplaçant d'Albert, comme nous allons le voir bientôt.

² Dans les vieux catalogues de ses ouvrages donnés par Prussia et Rodolphe, on trouve plusieurs livres sur les mathématiques et sur la grammaire.

³ Voyez Jourdain, l. c., p. 212.

« sciences renferme de grands avantages pour la
 « chrétienté. Elle est utile pour la défense de la foi,
 « attaquée non-seulement par les païens et les héré-
 « tiques, mais encore par les philosophes. La forma-
 « tion dans les sciences libérales est donc très-néces-
 « saire dans l'Église ¹. » Un général de l'Ordre,
 contemporain d'Albert, Humbert de Romans († 1277),
 attaque énergiquement ceux qui méprisent ces études,
 et les compare à ceux qui, comme il est dit au Livre
 des Rois, ne voulaient voir aucun forgeron dans
 Israël, de peur que les Hébreux n'en vinssent à fabri-
 quer des glaives et des lances. « L'étude de la philo-
 « sophie, dit-il dans un autre endroit, est indispen-
 « sable pour la défense de la foi, précisément parce
 « que les païens s'en servent comme d'une arme
 « invincible pour la combattre. Elle est nécessaire
 « pour l'intelligence de l'Écriture, parce qu'on ne
 « peut en comprendre certains passages qu'à l'aide
 « de la philosophie. Elle rehausse la réputation de
 « l'Ordre, car le monde méprise les moines igno-
 « rants. Elle montre enfin combien elle est insuffi-
 « sante. Un grand nombre, en effet, de ceux qui ne
 « connaissent pas les matières dont s'occupent les
 « philosophes en font plus de cas qu'elles ne le mé-
 « ritent; mais, après y avoir regardé de plus près,
 « la philosophie devient pour eux peu de chose, sur-
 « tout en la comparant à la théologie ². » Il est donc
 incontestable que les leçons données par Albert dans
 les différents collèges de l'Ordre avaient pour objet

¹ Jourdain, p. 213.

² *Expos. Regulæ S. Aug. pars IX in Bibl. max.* 55.

les doctrines philosophiques, et embrassaient par conséquent la logique, la physique (histoire naturelle), et la métaphysique. Il se servit en ces circonstances des livres d'Aristote, qui depuis longtemps avaient été traduits du grec en latin. Peut-être avait-il aussi, comme à Paris, des ouvrages du même philosophe traduits de l'arabe? Ces travaux ne l'empêchaient pas de présider aussi des cours de théologie et d'Écriture sainte, bien qu'aucune université ne lui eût encore conféré le bonnet de docteur. Les écoles monastiques n'étaient point soumises en cela aux lois universitaires. Notre grand maître parcourut donc pendant dix années l'Allemagne, pour y établir par l'enseignement de nouveaux foyers scientifiques destinés à enflammer les esprits et conquérir les cœurs à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. En 1243 il fut rappelé à Cologne pour y prendre la direction de l'école déjà florissante du couvent. C'est là que Dieu va lui amener un disciple digne de lui.

CHAPITRE VI

LE B. ALBERT REVIENT PROFESSEUR A COLOGNE. — ARRIVÉE
DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

Albert revint à sa vigne bien-aimée du professorat, et se mit à la cultiver à la sueur de son front ¹. Une

¹ Rodolphe et d'autres écrivains postérieurs prétendent qu'Al-

jeunesse avide de science accourait des pays lointains autour de la chaire du maître dont le nom avait déjà retenti au loin. On voyait à ses pieds des hommes qui se glorifièrent toujours d'avoir été ses disciples, lorsqu'ils devinrent plus tard d'éclatantes lumières dans l'Église. Nous ignorons si Thomas de Cantimpré, dont nous avons parlé, se trouvait encore à Cologne; mais il est certain qu'à cette époque cette ville possédait un homme dont la célébrité devait presque faire oublier son maître. La profondeur de son génie, l'étendue de son érudition, le nombre de ses œuvres et la sainteté de sa vie l'ont rendu pour jamais l'idéal du docteur et du sage de l'Église. Cet homme est Thomas d'Aquin, dont l'histoire est trop mêlée à celle d'Albert pour ne pas en donner ici une légère esquisse.

Thomas, on le sait, descendait des comtes d'Aquin en Calabre, et vint au monde en 1226¹. Sa famille confia de bonne heure son éducation première aux moines du célèbre mont Cassin, et l'envoya ensuite à l'Uni-

bert avait aussi été vicaire général de l'Ordre, de 1236 à 1238, qu'il avait même été proposé pour la charge de Maître général; qu'il fit en 1238 le voyage d'Espagne, pour remettre entre les mains de Raymond de Pennafort les sceaux de l'Ordre. Les plus profonds connaisseurs de l'histoire des Dominicains, Echard et Quetif, disent que la première de ces assertions n'est justifiée par aucun ancien document et que, d'après les constitutions de l'Ordre, le Vicariat devait passer au Provincial de Lombardie. Ces mêmes critiques nient absolument sa lutte avec Hugues de Saint-Cher pour le généralat. Du reste, les travaux d'Albert comme professeur à cette époque pouvaient difficilement lui permettre de semblables voyages et encore moins la gestion d'une charge aussi importante. Voy. *Script. Dom.*, I, p. 164. Nota.

¹ Voir Harry Hortel, Thomas d'Aquin et son époque. Augsbourg, 1846. Et surtout *Acta Sanctorum, Martius*.

versité de Naples, qui venait d'être fondée. Il y reçut les savantes leçons de Pierre Martinus pour la logique, et celles de Pierre d'Hibernie pour les sciences naturelles. Mais les désordres d'une jeunesse qui prostituait dans la débauche les privilèges de la naissance et de la fortune, le triste spectacle d'un monde corrompu et les bouleversements politiques causés par la longue lutte de la maison de Souabe et de l'Église, inspirèrent à notre jeune noble, comme autrefois à Albert, le dégoût et l'horreur du siècle, et le forcèrent, pour ainsi dire, à chercher un refuge dans la solitude du cloître pour s'y livrer à la contemplation du vrai et mettre à couvert la pureté de son âme. Il prit donc aussi l'habit de Saint-Dominique, dont l'Ordre brillait alors de tout l'éclat d'une ferveur naissante et triomphait dans toutes les œuvres entreprises à la gloire de Dieu. Quel combat cet admirable jeune homme eut à soutenir contre une famille irritée de sa détermination, avant qu'il lui fût permis de porter paisiblement le blanc scapulaire des Frères Prêcheurs ! Aucun moyen ne fut capable de vaincre cet athlète de seize ans. Les larmes de sa mère, les caresses de ses sœurs bien-aimées, les rigueurs de la prison, les mauvais traitements et les abominables tentations de séduction employées par des frères indignes de ce nom ne parvinrent jamais à ébranler son généreux dessein. L'affaire fut portée devant le tribunal du pape. Thomas défendit sa cause, en présence d'Innocent V, avec un saint zèle, sans amertume et sans orgueil, mais aussi sans faiblesse. Il montra dans un langage de feu la répugnance que lui avaient inspirée

les biens périssables du monde et l'invincible vocation qui le poussait vers la vie religieuse. Cet éloquent plaidoyer persuada aux juges que Thomas obéissait à Dieu lui-même, et qu'il avait été fidèle dans toute sa conduite à une grâce spéciale. Il sortit donc victorieux du combat. Selon quelques auteurs ¹, Innocent V, soit à cause de l'impression que lui avait faite ce jeune homme de dix-neuf ans, soit pour adoucir l'amère douleur de sa famille, lui aurait offert peu à près l'abbaye du Mont-Cassin; c'était une des plus hautes dignités de l'Église en Italie, et celui qui en était revêtu ne tardait pas à recevoir la pourpre romaine. Mais Thomas refusa humblement, et supplia le Saint-Père de mettre le comble à ses bontés en lui permettant de mener une vie pauvre et cachée conforme à sa règle. Le pape consentit à sa prière, et Thomas, délivré de l'ambition de sa famille, put désormais, dans la paix du cloître, suivre sans obstacles les conseils de la perfection évangélique. Il ne s'agissait plus pour ses supérieurs que de lui procurer les moyens de développer ses rares et précieux talents. Jean le Teutonique, successeur de Raymond de Pennafort, quatrième maître général de l'Ordre, reconnut bientôt que cette plante deviendrait le flambeau de l'Église, la gloire des sciences et l'honneur de son Ordre. Aussi s'empressa-t-il de chercher un maître capable de compléter l'éducation de l'illustre Italien. Les Universités de Paris, de Bologne et de Salamanque possédaient de savants professeurs domi-

¹ Les critiques modernes regardent cette donnée comme inexacte.

nicains, mais Albert de Cologne fut celui qu'il jugea le plus digne de polir ce magnifique diamant. Et il voulut lui conduire lui-même son nouveau disciple.

L'année 1245 avait été fixée pour la tenue d'un chapitre général à Cologne; maître Jean ne pouvait rencontrer une occasion plus favorable pour réaliser son projet. Ils se mirent en route au mois d'octobre 1244, voyageant comme des apôtres, c'est-à-dire à pied, n'ayant que leur bréviaire et leur habit religieux, et ils arrivèrent à Cologne au commencement de l'année suivante, après s'être un instant arrêtés dans la capitale du royaume de France. Quel spectacle, dit fort bien un auteur, de voir entrer silencieux et sans faste, dans la vieille métropole, ces deux enfants de saint Dominique, dont l'un, en sa qualité de maître général, régnait sur un peuple de trente mille religieux ¹, et l'autre portait en lui les éléments d'un vaste et mystérieux empire intellectuel. « Thomas, dit un autre biographe ², se rendit à Cologne « avec l'ardeur d'un cerf altéré qui court vers l'eau « pure des fontaines, pour y recevoir de la main « d'Albert la coupe de la sagesse qui donne la vie, et « y étancher la soif ardente qui le consumait. » Les désirs de son âme étaient donc enfin satisfaits! il pouvait s'asseoir comme disciple aux pieds du grand maître, et habiter avec lui la même maison! C'était dans la

¹ Voyez Ennen, l. c., p. 20. En 1221 l'Ordre possédait déjà soixante couvents dans huit provinces. Il comptait au delà de trente mille membres en 1244.

² Rodolphe.

rue de Stolk, où s'élève aujourd'hui une caserne d'artillerie.

Nous trouvons sur la vie et les études de saint Thomas d'Aquin dans le couvent de Cologne, et sous la direction d'Albert le Grand, un grand nombre de renseignements intéressants dans les biographes du saint docteur. Thomas, dit l'un d'eux, consacrait tout son temps à la prière, à la contemplation ou à l'étude ¹. Bien que vivant au sein d'une nombreuse communauté, dont les religieux le comblèrent dès le commencement de nombreux témoignages d'affection et d'estime à cause de sa réputation, il préférait cependant la retraite de sa cellule. Dans les réunions il gardait toujours le silence; aux cours publics il paraissait taciturne et ne prenait jamais part aux disputes des autres étudiants. Cette conduite passa d'abord pour une bizarrerie de caractère; on s'étonna ensuite que ses supérieurs eussent pu croire aux talents d'un homme aussi simple, et le juger capable de suivre les leçons d'un Albert le Grand. Ses condisciples allèrent jusqu'à l'appeler en riant le bœuf muet ou le grand bœuf de Sicile. Thomas supporta avec patience ces plaisanteries, les regardant comme de précieux moyens de pratiquer l'humilité. Or il arriva qu'un novice, touché de compassion, s'offrit à l'aider à étudier et à lui répéter dans la cellule les explications des professeurs. Le jeune étranger accepta avec reconnaissance. Un jour, cependant, les matières étudiées présentèrent d'inextricables difficultés. L'obligé répéteur

¹ Voyez les Bolland., vii mars. *Vita sancti Thomæ Aquinatis*, p. 662.

se donna, mais en vain, toutes les peines du monde pour expliquer ce qu'il ne comprenait pas lui-même, et finit par tomber dans un trouble qui alla toujours croissant. Thomas, prenant alors la parole, défit le nœud avec une extrême facilité, replaça la question sur son véritable terrain, et l'expliqua ensuite avec une grande clarté. Son compagnon, émerveillé, le supplia de bien vouloir désormais exercer à son égard les fonctions dont il s'était si témérairement chargé. Thomas ne voulut y consentir qu'après de longs débats, et seulement à la condition que le plus rigoureux silence serait gardé sur ce qui s'était passé. Quelque temps après, Albert proposa à ses élèves une question très-difficile au sujet de l'interprétation du livre des noms divins, communément attribué à saint Denys l'Aréopagite. Prié par son compagnon de lui donner par écrit son sentiment sur cette affaire, Thomas se mit aussitôt à l'œuvre, et résolut le problème avec toute la pénétration et l'habileté d'un dialecticien accompli. Cet écrit étant tombé on ne sait comment entre les mains d'Albert, le grand homme, ravi de la perfection du travail, voulut en connaître l'auteur. On le lui nomma avec empressement, et il eut en même temps la consolation d'apprendre avec quelle douceur et quelle modestie le pieux jeune homme en avait agi à l'égard de son malheureux répétiteur.

Depuis longtemps Albert, si habile à connaître les hommes, avait remarqué les merveilleuses dispositions de son noble disciple, dont la vie humble et solitaire n'avait pu le tromper. Ses prévisions s'étaient déjà parfaitement réalisées dans un premier essai. Il

voulut cependant encore le soumettre à une épreuve publique, afin de pouvoir faire briller ce flambeau aux regards de tous ses disciples. Il commanda donc à Thomas de se tenir prêt à disputer le jour suivant en assemblée solennelle. Le jeune homme obéit, la controverse eut lieu, et toutes les espérances du grand maître furent largement surpassées. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer dans ce jeune religieux de vingt ans : la facilité et la clarté avec lesquelles il développait les passages les plus obscurs, la science et l'érudition étonnantes sur lesquelles il établissait ses arguments, ou le charme de sa parole, qui ravissait tout le monde. Albert enfin avait réservé à l'illustre écolier une épreuve d'un genre plus délicat : « Frère Thomas, lui cria-t-il en simulant le reproche, vous semblez moins remplir le rôle de l'élève qui répond que celui du maître qui interroge. — Maître, répondit Thomas avec une rare modestie, je ne puis autrement résoudre la difficulté ¹. — Bien, reprit Albert, continuez selon votre méthode; mais il me reste bien des objections à faire, je vous en préviens. » On renouvela donc les attaques, on présenta des difficultés plus inextricables en apparence; elles ne servirent qu'à mettre dans tout son jour la prodigieuse

¹ Comme on le voit, Thomas d'Aquin se trouvait assis sur un des bancs de la salle et devait disputer contre un adversaire désigné par Albert. Ses conclusions étaient si précises et si indubitables, que le grand maître lui dit : « Les conclusions sont du ressort du maître, et vous parlez déjà comme un maître. » C'était, en effet, au maître qu'il appartenait de tirer les conclusions dans les controverses. Dans cette circonstance, au contraire, Albert semble avoir lui-même continué la dispute.

pénétration d'esprit du répondant. Albert alors, ne pouvant contenir son admiration, fit entendre ces prophétiques paroles : « Vous appelez celui-ci un bœuf muet; mais, en vérité je vous le dis, ses mugissements dans la science seront si terribles que le monde entier les entendra. »

A partir de ce moment, Albert fut pleinement convaincu des éminentes qualités et de la vocation spéciale de son disciple pour l'étude des sciences, et il se crut doublement tenu à cultiver avec le plus grand soin cette précieuse plante confiée à sa sollicitude par les supérieurs. Non content de lui faire obtenir une cellule voisine de la sienne¹, il lui fit encore part des résultats de toutes ses pénibles recherches, et le prit pour compagnon dans les courses imposées à son obéissance. C'est à Thomas enfin, comme au plus capable, qu'il confia quelque temps après les fonctions de lecteur en son absence.

Ainsi notre bienheureux s'empessa d'élever le jeune Sicilien au poste honorable d'assistant dans les leçons publiques. Thomas était devenu son bien-aimé et la joie de son cœur, car il voyait se préparer en lui un puissant moyen de glorifier Dieu. Sous les yeux et par les soins du grand homme, l'angélique Docteur crût en science et en sainteté pour l'honneur de l'Ordre et de l'Église. Albert déposa dans ce noble jeune homme un fondement scientifique si inébranlable, dit un vieil auteur, que tous ceux qui dans la suite ont

¹ On montrait encore à Cologne, au commencement de ce siècle, les cellules jadis occupées par ces deux héros de la science. Bianco, *Hist. de l'Université de Cologne*.

bâti sur ce roc (de la science de saint Thomas) sont demeurés debout et inébranlables à leur tour jusques aujourd'hui. Un autre biographe s'exprime ainsi : « Semblable au soleil, qui fait participer la lune à sa lumière, Albert a fait passer sa science dans Thomas d'Aquin, qui, à son tour, chercha sans relâche à se saisir du manteau scientifique de son Élie. »

Malheureusement cette première et heureuse réunion de nos deux grands hommes dans le silence et la paix du cloître, à Cologne, ne fut pas de longue durée. Bientôt la voix de l'obéissance les appela l'un et l'autre sur un théâtre où leurs lumières purent répandre un plus vif éclat. Ce théâtre était Paris, l'œil du monde et le centre du mouvement intellectuel à cette époque.

CHAPITRE VII

LE B. ALBERT PROFESSEUR A PARIS.

Depuis quelques années déjà l'ordre des Frères Prêcheurs possédait à Paris, la métropole des sciences à cette époque, une florissante maison. Le saint patriarche Dominique y avait envoyé, en 1216, une petite colonie composée de quatre religieux, hommes simples qui devaient conquérir bientôt à leur Ordre un sceptre d'or dans l'empire de l'intelligence. Arrivés dans cette capitale à la suite de Mathieu de France, ils louèrent

d'abord une maison dans le voisinage de l'hospice de Notre-Dame, près du palais archiépiscopal. Deux ans s'écoulèrent à peine qu'ils obtinrent un magnifique établissement. Jean de Barrastre, chapelain du roi et professeur de l'Université, avait fondé, près d'une des portes de la ville, dite d'Orléans ou de Narbonne, un hospice de pèlerins dédié à saint Jacques, sans doute parce qu'il le destinait aux voyageurs qui se rendaient à Compostelle au tombeau du grand apôtre ; il le céda, en 1128, aux Frères Prêcheurs nouvellement arrivés, qui en firent un cénacle d'apôtres, une école de savants et la sépulture des rois. On connut bientôt mieux les bons religieux, on alla les visiter et assister à leurs prédications, qui faisaient d'importantes conquêtes parmi les nombreux étudiants accourus à Paris de tous les pays de l'Europe. Pendant l'été de 1219 le couvent comptait déjà trente prêtres, dont la foule écoutait avec ardeur les éloquents discours. Les riches donations abondèrent bientôt, mais les Dominicains désiraient par-dessus tout obtenir une chaire à l'Université : c'était là la voie la plus sûre pour se développer, pour mériter l'estime publique et obtenir une salutaire influence sur la jeunesse et sur les sciences. Jusqu'alors ils n'avaient possédé d'écoles que pour les membres de l'Ordre. Mais l'entreprise n'était pas facile, et le succès plus douteux encore. L'Université veillait avec soin sur ses vieux privilèges, auxquels se rattachait le droit de disposer des chaires selon son bon plaisir. Elle craignait d'affaiblir sa propre indépendance en admettant des religieux qui, liés à leurs supérieurs par une

soumission absolue, se laisseraient conduire par eux sans s'occuper des traditions et des autorités de l'école. Aussi refusa-t-elle de les admettre dans sa savante corporation. Mais l'année 1228 offrit à ces derniers une occasion inespérée d'arriver à leur but. Par suite d'une querelle qui éclata entre la reine Blanche et les universitaires, qui ne purent obtenir satisfaction pour les mauvais traitements dont un de leurs membres avait été la victime, ceux-ci suspendirent leurs cours à Paris et se retirèrent, les uns à Reims et les autres à Angers. Les Dominicains, profitant de cette absence des docteurs laïques, demandèrent à l'archevêque et au chancelier la fondation d'une chaire pour leur Ordre. Ils l'obtinrent, quoique plus tard, et, malgré la cessation de la dispute, en érigèrent même une seconde dans le courant de l'année 1230. Les frères Roland de Crémone et Jean de Saint-Gilles furent les premiers qui enseignèrent à l'Université. Celle-ci, irritée de cette violation flagrante de ses antiques privilèges, protesta avec force et fulmina contre les audacieux prêcheurs plusieurs décrets d'interdiction. Cette mesure donna lieu, pendant l'espace de quarante ans, à une guerre de plume et d'invectives, marquée trop souvent, selon la coutume de l'époque, au coin d'une regrettable violence. (On était, en ce temps-là, également énergique dans la haine comme dans l'amour.) Ce conflit n'eut cependant d'autre résultat que la faculté laissée aux religieux de jouir en paix de leurs chaires d'enseignement.

La tempête mugissait encore dans toute sa force, quand à Cologne, où Thomas d'Aquin séjournait de-

puis un an à peine, se tint le chapitre général. C'était le 4 juin de l'année 1245 ¹. Les supérieurs, voulant se convaincre des admirables succès obtenus par Thomas sous la direction d'Albert, comme aussi du talent et des mérites du grand maître lui-même, résolurent de les envoyer tous deux à Paris : Albert, pour y occuper ² une des chaires que venait d'obtenir l'Ordre, et obscurcir par l'éclat de sa doctrine la réputation des autres professeurs ; Thomas, pour y poursuivre le cours de ses études théologiques.

Le maître et le disciple se mirent en route pour la célèbre capitale au commencement du carême, et allèrent frapper à la porte du couvent de Saint-Jacques. C'est là que nous allons voir s'ouvrir une des plus glorieuses périodes de l'enseignement d'Albert. Le grand homme débuta presque aussitôt par l'exposition des *Sentences* de Pierre Lombard. Il s'acquitta de cette tâche avec une profondeur de vue et une subtilité de raisonnement telles, que ses auditeurs en étaient dans la stupéfaction.

On voyait parmi les nombreux disciples accourus de toutes parts autour de sa chaire, des princes, des évêques, des prélats, des comtes, des riches et des pauvres, des religieux et des séculiers, et, à en croire

¹ Echard pense qu'il y fut envoyé pour y enseigner sous un maître en théologie, en qualité de licencié ou de bachelier, afin de pouvoir, après trois ans d'exercice, obtenir le bonnet de docteur. *Script. Ord. Dom.*, I, p. 166.

² Le contemporain Thomas de Cantimpré nous dit : Thomas d'Aquin vint à Cologne et y étudia jusqu'au jour où le célèbre lecteur Albert fut envoyé à Paris, et y obtint, à cause de son incomparable science, une chaire de théologie. *Lib. Apum*, cap. xx.

des écrivains postérieurs, aucun local n'était assez vaste pour contenir cette foule immense, de sorte qu'il se vit plusieurs fois dans la nécessité de parler en plein air ¹. La mémoire, ajoutent ces auteurs, s'en est conservée à Paris jusqu'à nos jours. On montre, en effet, encore, non loin de Notre-Dame, la place Maubert (du maître Albert), où l'on peut voir aussi les ruines d'une petite église gothique avec celles d'un couvent. C'est de la partie la plus élevée de cette place, où se trouve aujourd'hui une fontaine, que le grand homme se faisait, dit-on, entendre à la foule assise à ses pieds sur de la paille répandue sur le sol. Cette tradition cependant est traitée de fable par Noël Alexandre ² et par Echard, qui prétendent que le nom de Maubert, donné à la place dont il s'agit, vient du propriétaire, qui s'appelait ainsi, et que les Frères Prêcheurs possédaient alors de grands édifices et des jardins qui eussent suffi et pour les maîtres et pour tous leurs disciples. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que le nom d'Albert était déjà connu partout et que sa parole tenait lieu d'oracle. S'agissait-il de trouver une solution à quelque point obscur de science? on recourait à Albert; voulait-on l'explication d'un phénomène inconnu? le sentiment d'Albert passait seul pour décisif. Il raconte lui-même un cas semblable, qui montre l'estime dont il était l'objet dans les cercles les plus distingués de Paris. « Quand
« j'étais à Paris, dit-il, parmi les docteurs et dans
« l'Ordre (*de grege*) de Saint-Dominique, le fils du

¹ Prussia, Rodolphe, Jammy et d'autres.

² *Hist. Eccles.*, et Echard, I, p. 166.

« roi de Castille y arriva pour faire ses études. Les
 « cuisiniers de ce prince ayant un jour acheté des
 « poissons, ils en trouvèrent un dans le nombre ap-
 « pelé en latin *Peccet*, plus communément *Pleiss*, et
 « qui était très-grand. On trouva dans le ventre de
 « cet animal, en le vidant, la coquille d'une huître
 « considérable, que ce seigneur me fit remettre en
 « signe d'amitié. Cette coquille portait, dans sa partie
 « concave et lisse, l'empreinte de trois reptiles aux
 « têtes dressées et si parfaitement dessinées, que les
 « yeux eux-mêmes, malgré leur petitesse, n'y man-
 « quaient pas. On voyait, sur la partie extérieure, dix
 « serpents liés ensemble par le cou, mais se séparant
 « par la tête et le reste du corps. Il était même facile
 « d'apercevoir, sur chacune de ces empreintes, l'ou-
 « verture de la bouche et la queue de ces animaux.
 « J'ai possédé longtemps ce précieux coquillage; beau-
 « coup de personnes l'ont vu; je l'ai enfin envoyé
 « comme présent en Allemagne (*Theutonium*) à un
 « de mes amis ¹. »

On voit par ce récit quel éclat jetait alors à Paris le nom d'Albert. Il passait pour l'interprète le plus profond de la nature, puisqu'on s'empresse de soumettre à son jugement des phénomènes naturels aussi singuliers et qu'il reçoit de semblables présents. Il n'y a pas jusqu'aux grands de la terre qui ne lui accordent des témoignages de leur respect. Cette anecdote nous sert aussi à préciser une époque; car le prince dont il est ici question ne pouvait être que le fils de

¹ *Physic.*, p. 238. *Météor.*, I, tr. III, cap. v.

Ferdinand III, roi de Castille, qui avait envoyé aux hautes études ses deux fils, Philippe et Sanche, chanoines de Tolède. Ces deux princes séjournèrent, en effet, à Paris pendant l'année 1245, où l'archevêque Jean de Tolède leur rendit visite après un concile tenu à Lyon ¹.

Le nom de notre bienheureux apparaît encore honorablement mentionné dans un acte public de la même époque. Le Talmud des Juifs ayant été dénoncé au saint-siège comme un livre rempli d'erreurs et de doctrines immorales, le légat du pape, Odon, évêque de Tusculum, exigea des rabbins qu'ils lui remissent ces livres. Il les soumit au contrôle des hommes les plus distingués de Paris, et fulmina ensuite contre eux la sentence suivante, le 15 mai de l'année 1248 :

« Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.
« Amen.

« Les rabbins des Juifs français nous ayant fait
« remettre, à nous qui sommes investi de l'autorité
« apostolique, quelques-uns de leurs livres appelés
« Talmud, nous en avons pris connaissance et les
« avons fait examiner par des hommes compétents,
« expérimentés dans ces sortes de questions, crai-
« gnant Dieu et zélés pour la foi. Comme nous les
« avons trouvés remplis d'erreurs innombrables,
« d'abus, de blasphèmes et d'impiétés qu'on ne peut
« dire sans honte ni entendre sans rougir, et que
« ces livres ne peuvent être supportés sans préjudice
« pour la foi chrétienne, nous déclarons, d'après

¹ *Primacia de la santa Iglesia de Toledo*, vol. ii, p. 757, par Diego de Casteljon, dans Jourdain, p. 288.

« l'avis d'hommes savants consultés par nous à cet
 « effet, qu'ils ne doivent être tolérés en aucune ma-
 « nière ni rendus aux docteurs israélites, et nous les
 « condamnons par la présente sentence. Quant aux
 « autres ouvrages de cette nature que les rabbins ne
 « nous ont pas encore livrés malgré nos fréquentes
 « réclamations, ou que nous n'avons encore pu exa-
 « miner suffisamment, nous les jugerons en temps et
 « lieu, et en ordonnerons selon la justice. »

Parmi les souscriptions des docteurs d'après le conseil desquels cette sentence fut prononcée, nous trouvons, outre celles de l'évêque Guillaume de Paris, de l'abbé de Saint-Victor, des dignitaires et professeurs de théologie de l'Université, les noms de trois docteurs dominicains, à savoir : Jeau Pungenasinus, Albert le Teuton (*Theutonicus*) et Étienne d'Autun¹. Albert, qui en ce temps-là enseignait les *Sentences*² à l'Université de Paris avec ses deux confrères, nous apparaît donc pour la seconde fois entouré d'honneurs et compté au nombre des conseillers du légat apostolique.

Le document reproduit plus haut nous donne de plus un aperçu de la vie religieuse et scientifique de la maison de Saint-Jacques de Paris, et des dispositions topographiques de l'Université à cette époque.

¹ Echard, *Script. Dom.*, I, p. 166.

² Echard pense qu'Albert, en 1245, enseigna en qualité de bachelier sous un maître en théologie, qu'il devint maître lui-même en 1246, et qu'en 1247 il termina sa troisième année d'exercice, dans le but d'obtenir, des mains du chancelier, le bonnet de docteur en théologie.

Il ne faudrait pas croire que les professeurs tenaient leurs cours dans un vaste bâtiment destiné uniquement aux hautes études. Il n'existait pas plus d'édifice universitaire en ce temps-là à Paris que de nos jours. On entendait alors par Université, non pas la réunion des docteurs dans un même local, mais l'ensemble des maîtres en tant que formant une corporation distincte. On laissait au bon plaisir de tous ceux qui avaient reçu l'autorisation d'enseigner le choix des lieux de réunion. De là vient qu'il y avait des cours publics dans toutes les parties de la ville. Ceux qui professaient les arts enseignaient dans la rue de Paille, pendant que les logiciens et les théologiens donnaient leurs leçons dans les cloîtres et les collèges, qui s'élevèrent bientôt au nombre de dix-huit ¹. L'école théologique la plus renommée était sans contredit le couvent des Frères Prêcheurs, qui avaient le droit de posséder deux chaires pour l'enseignement de cette science. Elles étaient occupées, comme nous l'avons dit, en 1248 par trois hommes célèbres : Jean Pungenasinus ², dont les trois ans de lectorat préparatoire étaient achevés ; Albert, qui depuis le même temps expliquait, en qualité de maître, les *Sentences* de Lombard ; enfin Étienne d'Autun, qui n'avait que deux ans d'exercice. La règle était que personne ne pouvait devenir lecteur en théologie à l'Université avant d'avoir pendant trois années consécutives fourni les preuves de sa capacité, en enseignant d'abord sous un

¹ Voyez Daniel, l. c., p. 124.

² Originaire de la célèbre famille des Pointlan. Echard, I, p. 120.

maître, puis seul, ensuite avec un bachelier, et subi enfin diverses épreuves académiques.

Comme les Frères Prêcheurs tenaient à rendre également accessibles à tous les religieux français et étrangers de leur Ordre les avantages de l'Université de Paris, la plus célèbre école qu'il y eût alors au monde, ils faisaient toujours pour cette raison occuper leurs chaires par un Français et un étranger; c'est notre Albert que nous trouvons à l'œuvre, à cette époque, comme représentant des Dominicains allemands. On peut croire aussi que l'ordre des Frères Prêcheurs comptait parmi les habitants de Saint-Jacques un grand nombre de savants distingués ¹, aux pieds desquels venait chaque jour s'asseoir Thomas d'Aquin, suivi d'une ardente et studieuse jeunesse. Rodolphe en cite treize ², tous nobles devant Dieu et devant les hommes, et réjouissant l'Église par les succès de leur zèle infatigable. Quel beau et touchant spectacle! toute différence de nationalité disparaissait sous le froc blanc de Saint-Dominique. Les hommes venus de l'orient et du couchant, du midi et du septentrion, Allemands et Romains, habitaient sous le même toit, unis entre eux par les liens de la

¹ Echard, il est vrai, prétend le contraire, sous prétexte que sans cela ils eussent été, comme Jean, Albert et Étienne, convoqués au conseil par le légat Odon. Mais nous ferons remarquer que l'évêque de Tusculum ne convoqua que les théologiens et les canonistes, et non les professeurs des autres branches, qui n'eussent pu voter dans le cas dont il s'agissait.

² Ces personnages n'ont sans doute habité le couvent de Saint-Jacques que successivement, dans les treize premières années. C'est ce que prétend Prussia, p. 98.

plus ardente charité; ils n'y vivaient que pour les intérêts de la science, de l'établissement et de la propagande du royaume de Dieu dans les âmes! Là s'accomplissait véritablement la parole de l'Apôtre : « Il « n'y aura plus ni Juif ni gentil, ni esclave ni homme « libre; mais tous ne feront qu'un dans le Christ « Jésus ¹. »

Pendant le centre de l'activité scientifique du couvent de Saint-Jacques était sans contredit Albert. Il s'occupait sans relâche, et avec des succès prodigieux, des plus vastes études et de sa charge de lecteur, de sorte que, d'après Rodolphe, ce serait surtout à l'époque de son séjour à Paris qu'il faudrait faire remonter ce magnifique éloge communément donné à Albert le Grand : « Vous avez éclairé tous les « autres, vos écrits vous ont rendu célèbre; vous avez « illuminé la terre, parce que vous avez su tout ce « qu'il est possible de savoir ². »

A cette époque se rattache également une tradition que nous ne pouvons passer sous silence. Elle est rapportée par Thomas de Catimpré, disciple d'Albert le Grand, qui assure l'avoir souvent entendu raconter au grand homme lui-même. « Pour connaître, dit-il, le degré de perfection auquel était parvenu en ce « temps-là le serviteur de Dieu, il suffit de savoir que

¹ Épître aux Galates, III, 28.

² Jammy :

Cunctis luxisti
 Scriptis præclarus fuisti
 Mundo luxisti
 Quia totum scibile scisti.

« l'ennemi de tout bien, l'ancien serpent, voulut le
« détourner de la salutaire pratique de l'étude et l'ar-
« racher à ses sciences chéries. Un jour qu'Albert,
« assis à sa table de travail dans sa modeste cellule
« du couvent de Saint-Jacques, s'occupait, avec son
« ardeur habituelle, de la solution de quelque pro-
« blème scientifique, l'esprit impur se présenta à lui
« sous le masque d'un moine dominicain. Il l'entre-
« tint d'abord, en feignant les dehors de la modestie
« et de la compassion, de sa trop grande application
« à l'étude. Il lui représenta qu'il accablait son corps
« et son âme, qu'il n'avait aucun soin de son âge et
« de sa santé; qu'il passait enfin son temps à des
« choses étrangères à sa profession sans songer à lui-
« même. Albert, instruit intérieurement par l'Esprit
« divin des intentions du fourbe, se contenta, pour
« toute réponse, de faire le signe de la croix, et le
« fantôme disparut. » Ainsi parle la vieille chronique.
Il est certain que le bienheureux prit cette apparition
pour la visite d'un habitant de l'abîme. On pourrait
croire, sans avoir recours au merveilleux, que ce ne
fut point le démon, mais un membre de l'Ordre qui,
entièrement livré à la vie ascétique, fit à Albert, dans
une intention meilleure, la charitable remontrance de
ne pas s'occuper des mille phénomènes de la nature,
mais uniquement du soin de son salut. Ne serait-ce
pas la crainte enfin de perdre trop tôt une perle si
précieuse qui aurait engagé quelque religieux à don-
ner au grand homme l'avis fraternel de ne pas ainsi
ruiner ses forces par un travail trop continu? Quoi
qu'il en soit, on peut voir ici qu'Albert regardait tous

ces conseils comme des insinuations perfides de l'enfer, et qu'il était convaincu que la culture incessante des sciences était sa véritable vocation.

CHAPITRE VIII

LE B. ALBERT RETOURNE A COLOGNE, ET Y ENSEIGNE
POUR LA SECONDE FOIS.

— SES PRATIQUES RELIGIEUSES. — SES LIVRES DE PIÉTÉ.

Avec l'année 1248 s'ouvrit le second chapitre général des Frères Prêcheurs, tenu à Paris, qui, d'après les constitutions, partageait cet honneur avec la célèbre ville de Bologne. On confirma dans cette assemblée la détermination déjà prise de fonder une école savante dans les quatre principales maisons de l'Ordre, afin que les jeunes gens pussent y faire leurs études et obtenir les grades académiques de théologie. Le couvent de Bologne fut désigné pour la Lombardie, celui d'Oxford pour l'Angleterre, celui de Montpellier pour la Provence, et celui de Cologne pour l'Allemagne¹. On voulait évidemment, par ce moyen, remplacer en quelque sorte les Universités, dont l'accès n'était possible qu'à un petit nombre de religieux de l'Ordre, et en offrir ainsi les avantages à tout le monde. L'homme choisi par les supérieurs pour diriger la nouvelle et importante création de Cologne fut Albert le Grand, qui

¹ Voyez Ennen, l. c. p. 22.

venait tout récemment d'obtenir le bonnet de docteur à Paris. Thomas d'Aquin devait l'accompagner à son retour à Cologne pour y enseigner en qualité d'assistant et sous le titre de maître des études. Ainsi furent jetés dans la célèbre métropole allemande les fondements d'une école publique qui, après cent quarante années d'existence, deviendra une université célèbre.

On était à l'automne de l'année 1248 quand Albert, accompagné de son cher et bien-aimé disciple, reprit le chemin de Cologne et recommença son enseignement, qui cette fois ne devait plus seulement s'étendre sur les membres de l'Ordre, mais aussi sur les laïques. A peine, en effet, l'éclatant flambeau eut-il reparu sur le chandelier, à peine son glorieux nom eut-il retenti dans les contrées rhénanes, que les étudiants accoururent par troupes innombrables de toutes les provinces autour de sa chaire. Ce fut l'époque où les études générales ¹ et la science théologique atteignirent leur plus haut degré de splendeur.

De tous les noms de jeunes gens qui, à cette époque, firent leurs études sous Albert, deux seulement, outre celui de Thomas d'Aquin, sont parvenus jusqu'à nous. Le premier, Ambroise de Sienne, étudia à Paris sous Albert (ce puits de science physique et théologique), devint ensuite professeur à Cologne ², et alla mourir à

¹ Rodolphe. Il est dit aussi dans les leçons de Pierre de Prusse : « Sub eo floruit in Colonia studium générale : mox ad eum ex « omni natione et provinciâ discipulorum convolabant examina. »

² On lit dans le *Catalog. Ordinis*, tom. III : « Studuit Parisiis, « mox Coloniae rogatu Imperatoris ac prælatorum jussu docuit. » Echard, *Script. Dom.*; I, p. 401.

Rome en odeur de sainteté après avoir étonné cette ville par l'éclat de sa doctrine.

Le second fut Ulrich d'Engelbrecht (Engelberti) de Strasbourg, qui, après avoir été disciple d'Albert, enseigna à Strasbourg même, devint provincial de l'Ordre, et mourut subitement à Paris, où il devait expliquer les Sentences. Il est célèbre comme écrivain fécond en matières philosophiques et théologiques, et comme facteur des magnifiques orgues de Strasbourg ¹. Ce dernier fait prouverait, ce semble, qu'il se perfectionna surtout dans les arts mécaniques et la physique sous la direction d'Albert.

Il est certain que notre bienheureux maître comptait alors parmi ses disciples un grand nombre d'hommes distingués, dont les noms ne nous sont pas parvenus à travers les siècles. Mais nous avons du moins sur le genre de vie et les travaux d'Albert à cette époque d'intéressants détails que nous allons réunir ici.

Nous mentionnerons d'abord un renseignement qui montre comment le bienheureux savait joindre la culture des sciences aux pratiques de la plus ardente piété. Son élève Thomas de Catimpré raconte que, pendant les longues années de sa carrière enseignante, il récitait chaque jour tous les psaumes de David. Il avait aussi l'habitude, sa leçon terminée, de faire de pieuses lectures et de saintes méditations. Il inspirait ainsi à ses disciples une ardeur infatigable pour l'étude des

¹ Echard, I, p. 356, et *l'Histoire de la cathédrale de Strasbourg*, par Khreiber, p. 69, qui raconte ce fait d'après Grandier, p. 38.

sciences, en même temps qu'il leur offrait l'exemple d'une vie sainte et parfaite. Rodolphe dit, en s'appuyant sur le témoignage de Thomas de Catimpré : « Faut-il s'étonner après cela qu'Albert se soit enri-
« chi de connaissances surhumaines, et que sa parole
« enflammât plus les cœurs que celle des autres maî-
« tres? Nous savons maintenant de quelle source pro-
« viennent ces élans d'amour que nous voyons si sou-
« vent jaillir de ses nombreux écrits. » Si le récit des pratiques de piété de notre grand maître ne reposait pas sur le témoignage d'un homme qui fut pendant de longues années son élève et son confident, nous pourrions difficilement y ajouter foi. Nous serions tentés de regarder comme une chose impossible qu'un professeur si occupé, un écrivain dont les œuvres ne remplissent pas moins que vingt in-folio¹, eût encore trouvé le temps nécessaire à la récitation du Psautier. Mais c'est un fait qui peut nous convaincre une fois de plus qu'Albert fut aussi grand dans la science que dans la prière.

Plus loin nous lisons : « Ce qui nous montre com-
« bien Albert s'attachait à faire part, même au peuple,
« du résultat de ses doctes recherches, et à changer en
« d'autres vérités propres à faire naître la dévotion
« dans les âmes, les problèmes résolus par lui, ce sont
« les quatre livres des *Sentences*, qu'il transforma en
« autant de formules de prières.

« Il composa également une courte paraphrase des
« Évangiles et les réduisit ensuite en prières, afin

¹ Voyez Jammy. Un auteur, dans Fabricius, attribue à Albert huit cents ouvrages. *Bibl. med. et inf. lat.*

« que l'intelligence et le cœur fussent à la fois éclairés et enflammés à la louange de Dieu. Il ne se contenta pas aussi dans les litanies des invocations ordinaires; mais, après les avoir augmentées, il composa en l'honneur de chaque saint une prière courte de mots, mais pleine de sens. »

Voilà comment notre bienheureux maître travaillait à entretenir toujours en lui et dans les autres les flammes de la dévotion.

S'il est vrai qu'il convertit en prières la somme de la foi catholique telle qu'elle se trouve dans les *Sentences* de Lombard, on peut dire qu'il fit ce que tenta plus tard Pierre Canisius dans son célèbre *Catéchisme*, ce petit livre qui contient toutes nos croyances dans quelques formules pieuses que peuvent comprendre les enfants et que nos pères eurent pour fondements de leur éducation religieuse. Cependant cet opuscule ne se trouve point dans les œuvres imprimées d'Albert le Grand ¹. Nous n'avons de lui que quelques prières qui pourraient provenir de cet ouvrage ². Qu'il nous soit permis d'en donner un exemple.

« Soyez bénie, ô humanité de mon Sauveur, qui avez été unie à la divinité dans le sein d'une mère vierge ! Soyez bénie, ô sublime et éternelle Divinité, qui avez voulu descendre jusqu'à nous sous l'enveloppe de notre chair ! Soyez bénie à jamais, vous qui avez été unie à une chair virginale par la vertu de

¹ A moins qu'on ne veuille le confondre avec le *Compendium theologicæ veritatis*, vol. XII, qui est lui-même douteux.

² Rodolphe en donne une au Sauveur Jésus. On en trouve une seconde à la sainte Eucharistie, dans Jammy, vol. XX.

« l'Esprit-Saint! Je vous salue, vous aussi, ô Marie,
 « vous en qui la plénitude de la Divinité a fait sa
 « demeure! Je vous salue, ô vous en qui habita la
 « plénitude de l'Esprit-Saint! Qu'elle soit bénie éga-
 « lement la très - pure humanité du Fils qui, sacrée
 « par le Père, est sortie de vous! Je vous salue, vir-
 « ginité sans tache, élevée maintenant au-dessus de
 « tous les chœurs des anges. Réjouissez-vous, Reine
 « du monde, d'avoir été jugée digne de devenir le
 « temple de la très - pure humanité du Christ! Ré-
 « jouissez-vous et soyez dans l'allégresse, Vierge des
 « vierges, dont la très-pure chair servit à l'union de
 « la divinité avec cette sainte humanité! Réjouissez-
 « vous, Reine des cieux, dont le très - chaste sein
 « procura une digne demeure à cette sainte humanité!
 « Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, ô Épouse
 « des saints patriarches, qui avez été jugée digne de
 « nourrir et d'allaiter sur votre chaste sein cette sainte
 « humanité.

« Je vous salue, virginité féconde et à jamais bénie,
 « qui nous avez rendus dignes d'obtenir le fruit de
 « la vie et les joies du salut éternel. Amen. »

Nous avons dans cette touchante prière un exemple de ces formules où le bienheureux voulait présenter au peuple sous toutes ses faces chacun des articles de la foi. Ne peut-on pas voir aussi dans cet épanchement d'amour une sorte de litanie qu'il aimait à réciter, puisqu'il donne à la sainte humanité de Jésus et au nom de sa virginale mère un grand nombre d'attributs à leur louange, et que le salut s'y renouvelle avant chaque invocation?

Quand on rapporte qu'Albert interpréta les Évangiles, et mit en forme de prière le texte du chapitre, nous ignorons duquel de ses ouvrages on veut parler, et si cet ouvrage est véritablement parvenu jusqu'à nous ¹. Nous croyons du reste pouvoir placer ici, sans trop nous écarter de l'ordre chronologique des écrits d'Albert, ses sermons sur les évangiles ² des dimanches et des fêtes. Ce sont aussi des expositions courtes de certains passages évangéliques, presque toujours suivies d'une prière pour obtenir une grâce particulière. Comme rien n'empêche d'admettre avec certitude qu'Albert s'acquittait alors du ministère de la prédication ³ parmi le peuple (ce qui était loin de répugner aux savants de ce temps-là), nous pouvons faire remonter ces sermons jusqu'à cette époque. Donnons une rapide analyse de leur plan et des vérités qu'ils renferment.

Albert fait précéder son livre d'une touchante préface : « Comme d'après le témoignage de l'éternelle
« vérité, dit-il, le serviteur inutile qui cacha sous la
« terre le talent de son maître au lieu de le faire va-
« loir, fut jugé coupable, privé de son talent et jeté

¹ Ce pourrait être l'ouvrage inédit qu'Echard et Quétif citent ainsi : *Scriptis Albertus super totam Bibliam per modum postillæ*, I, p. 179. Mais Ptolémée de Lucques dit plus expressément encore : « *Hic exposuit magnam partem Bibliæ, quia postillavit Evangelia, Epistolas Pauli, etc.* l. c. Les magnifiques prières seules se trouvent au vol. XII, p. 129, et plus loin.

² Volume XII, dans Jammy. Traduction allemande par Weinzierl, 2 vol. Ratisbonne 1844.

³ Il est dit expressément dans les leçons de Pierre de Prusse : « *Albertus per plures annos doctrinando et prædicando fructus « celeberrimos attulit.* »

« dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs
 « et des grincements de dents, j'ai craint, en n'em-
 « ployant pas le modeste talent que m'a donné le Sei-
 « gneur, d'attirer sur moi la punition du serviteur
 « méchant et paresseux. J'ai donc cédé aux instantes
 « prières de quelques amis, et je livre au public ces
 « modestes sermons. Je conjure ceux qui connaissent
 « la science de l'interprétation des Écritures, qui tirent
 « de leur cœur de grands et magnifiques dons pour les
 « déposer dans le trésor de l'Église, de ne pas m'en
 « vouloir à moi qui suis pauvre, si je n'y place que
 « les deux oboles de la veuve. Le Seigneur a pour
 « agréable ce que chacun offre dans sa maison selon
 « ses moyens. Les uns apportent de l'or, de l'argent
 « et des pierres précieuses; les autres, du fin lin, de
 « la pourpre et de l'hyacinthe. Qu'il me suffise à moi
 « d'offrir des toisons de bœuf et des poils de chèvre¹.
 « Que ceux qui ont faim d'un froment plus pur veuil-
 « lent bien recourir aux ouvrages des grands maîtres,
 « et laisser aux gens simples et ignorants la menue
 « paille de ce livre. »

Telle est cette préface, qui prouve d'une manière si touchante l'humilité et la modestie de notre géant de la science.

Quant au contenu de ces sermons, ils renferment, comme nous l'avons dit plus haut, une courte paraphrase du texte des Évangiles, suivi d'un sens allégorique avec une riche application de l'Écriture et des Pères. Une prière résume ordinairement tout le dis-

¹ Cette image est empruntée à une Préface de saint Jérôme.

cours. Nous choisirons pour exemple l'homélie du bienheureux pour le premier dimanche de l'Avent. Elle a pour sujet de méditation ce passage des livres saints : « Lève les yeux , fille de Sion , voici que vient ton roi avec douceur , monté sur un ânon , ce petit d'une bête de somme. » (*Matth.*, 21 , 5.) Le bienheureux tire de ces paroles et développe les points suivants : Quel est le roi qui vient ? qui est la fille de Sion ? Comment vient le roi ? et pourquoi vient-il ? Ces questions sont résolues les unes après les autres. Le roi est le Christ , à qui Dieu a donné le royaume. Quant à la prophétie de Daniel qui représente le Fils de l'homme comme devant venir sur les nuées du ciel , voici comment Albert l'explique : « On entend par nuées célestes l'amour et la vérité ; c'est , en effet , l'amour et la vérité qui font descendre sur nous la rosée de la miséricorde. Le Fils de l'homme vient assis sur ces nuées , parce que l'amour et la vérité furent les deux motifs pour lesquels il s'abaissa jusqu'à vouloir devenir le fils d'une vierge. C'est par amour qu'il le promit , et c'est par vérité qu'il fut fidèle à sa parole. La vierge Marie fut aussi une nuée sur laquelle le Seigneur vint dans le monde. Isaïe avait dit d'elle : « Voyez ! voici que le Seigneur s'assied sur une nuée lumineuse et descend vers l'Égypte. » Cette nuée fut la bienheureuse vierge Marie , qui fit pleuvoir sur le monde entier la grâce divine. Elle fut une nuée lumineuse , parce qu'on admet qu'elle fut sanctifiée dès le sein maternel , et qu'elle n'a été souillée d'aucune tache. Le Seigneur s'assit en revêtant notre chair et vint ainsi en Égypte , par

« laquelle on entend ce monde, puisque le mot
« Égypte signifie ténèbres et tristesse.

« En effet, les ténèbres et l'ignorance de Dieu
« étaient alors sur les impies, tandis qu'une pro-
« fonde tristesse accablait les justes qui attendaient
« au milieu des larmes la venue du Rédempteur.
« Mais le Christ illumine par son avènement les té-
« nèbres des impies et dissipe la tristesse des justes
« par les plus douces consolations. Par fille de Sion
« on entend chaque âme chrétienne, car Sion signifie
« précepte ou miroir. L'âme doit être fille du com-
« mandement, c'est-à-dire qu'elle doit observer les
« préceptes que Dieu lui a donnés. Par ânesse on
« entend la chair du Christ, chargée des crimes de tous
« les hommes. Mais le roi s'avance avec douceur et
« justice, comme sauveur et comme pauvre. » Le tout
se termine par cette exhortation : « Prions donc le Sei-
« gneur de nous faire solenniser l'avènement de son
« Fils, qui vient avec douceur, de manière à ce que
« nous n'ayons qu'à nous réjouir de sa seconde venue,
« le jugement général. Qu'il nous accorde cette grâce
« Celui qui règne dans les siècles des siècles. »

Voici un autre exemple tiré d'un sermon d'Albert pour la fête de Tous les Saints. Après s'être proposé de dépeindre leur béatitude, il en vient à l'explication de ce passage de l'Apocalypse : *L'Agneau, qui est au milieu du trône, sera leur pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux vivantes* (7, 13-17.) « Dans
« le royaume de Dieu, dit-il, il y a cinq fontaines,
« auxquelles l'Agneau mènera ses élus. La première
« est la source des consolations ; là le Seigneur es-

« suiera toutes leurs larmes. La seconde est la
 « fontaine du repos; car, après avoir séché leurs
 « larmes, l'Esprit, c'est-à-dire la sainte Trinité, dira :
 « Dès aujourd'hui ils se reposeront de leurs fatigues.
 « La troisième est la source du rafraichissement; car
 « ceux qui sont dans le repos seront rafraichis et eni-
 « vrés par la surabondance de la maison de Dieu. La
 « quatrième est la source de l'allégresse. Les élus, en
 « effet, après les consolations célestes, les douceurs
 « du repos et les plus agréables rafraichissements,
 « seront dans la jubilation. Car on chante le salut
 « avec allégresse dans les tentes des prédestinés. La
 « cinquième est la fontaine de l'amour. Comment
 « n'aimeraient-ils pas avec ardeur Celui qui les con-
 « sole, leur procure le repos et les comble de tous les
 « biens? Isaïe dit, en parlant de cette fontaine: « Vous
 « puiserez de l'eau avec joie dans les fontaines du
 « Sauveur. »

« Dans l'abîme, au contraire, il y a, dit-on, cinq
 « fontaines, auxquelles le dragon infernal pousse, bon
 « gré mal gré, les âmes réprouvées, afin qu'elles y
 « boivent. La première s'appelle Styx. Lorsque les
 « âmes boivent à ses eaux, elles se haïssent mutuel-
 « lement. La seconde s'appelle Phlégéon. La vertu de
 « ses eaux est d'allumer la fureur des damnés, d'a-
 « bord contre eux-mêmes; puis contre ceux par la
 « faute desquels ils se sont perdus.

« On nomme la troisième Léthé: à peine les ré-
 « prouvés en ont-ils bu qu'ils perdent la connais-
 « sance et le souvenir des joies antérieures et des plai-
 « sirs passés. La quatrième s'appelle Achéron. Les

« damnés en approchent-ils leurs lèvres? ils tombent
« aussitôt dans une indicible tristesse. La cinquième
« fontaine se nomme Cocyte. La vertu de ses eaux est
« telle, que les âmes réprouvées qui en boivent pleu-
« rent sans se consoler jamais. »

C'est ainsi que les sermons d'Albert développent dans un langage simple et presque naïf les plus profonds mystères de la foi et de la vie chrétienne. On peut les lire maintenant encore avec une grande édification et en retirer des fruits consolants. Le prédicateur choisit de préférence la signification mystique du texte sacré, sans doute parce qu'elle sait mieux découvrir ce qui est enveloppé par les ombres du mystère, et parce qu'elle est aussi plus capable de faire impression sur le peuple, comme l'observait déjà de son temps saint Jérôme. Qui n'admirerait surtout la sainte condescendance du grand homme! Lui qui est accoutumé à parler aux intelligences les plus cultivées de son siècle, il oublie toutes ses effrayantes connaissances et s'entretient, dans un langage aussi simple que l'amour qui l'anime, avec des hommes ignorants et incultes comme un père avec ses enfants. Il déclare expressément qu'il ne parle et n'écrit dans ce livre que pour le peuple sans éducation. Ah! c'est qu'Albert ne cherchait en tout que l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Il fut donc en cela un fidèle admirateur de l'éternelle Sagesse incarnée, un disciple du Christ Jésus qui présente, lui aussi, aux regards du monde entier le spectacle inconnu jusqu'alors d'un attachement sans bornes pour les petits et les pauvres, auxquels il rompit avant tous le pain vivifiant de sa doctrine.

CHAPITRE IX

ÉCRITS PHILOSOPHIQUES ET THÉOLOGIQUES COMPOSÉS PAR ALBERT
A CETTE ÉPOQUE.

Ce que nous venons de dire sur la dévotion et les homélies d'Albert pourrait nous faire croire que cet homme célèbre vivait dans les douceurs de la contemplation des vérités du christianisme, pour distribuer ensuite aux âmes affamées, dans les leçons publiques ou du haut de la chaire, ce qu'il avait puisé aux sources de la divine sagesse. Nous pourrions peut-être ne voir en lui qu'un maître ou un prédicateur pieux, une âme mystique dévorée du zèle de sauver ses semblables. Ce serait se faire une idée fautive, se former une image imparfaite du grand homme. La contemplation, la prière et la prédication n'étaient pour lui que l'accessoire d'une activité plus grande, l'ornement, la joie de sa vie, une douce récréation et un rafraîchissement intérieur de son âme au milieu de ses études les plus sérieuses. L'œuvre principale à laquelle il se sentait appelé étaient, outre l'enseignement, ses travaux comme écrivain, surtout comme écrivain philosophe. C'est là véritablement ce qui lui mérita une gloire que rien ne saurait flétrir. C'est sur ce roc scientifique que repose sa grandeur dans l'éducation de l'humanité. Et ce fut précisément dans les années de son premier

professorat à Paris et à Cologne qu'il mit au jour les ouvrages les plus importants sur ces matières. Nous en avons la preuve, non - seulement dans divers passages de ses écrits, mais encore dans un grand nombre de témoignages contemporains ¹.

Nous allons donner, en présentant une courte analyse, la liste des ouvrages dont la date peut être placée à cette époque. Il faut observer d'abord que toutes ces compositions d'Albert ne sont pas des travaux entièrement personnels sur les matières philosophiques : ce sont, au contraire, pour la plupart, des paraphrases, c'est - à - dire des traductions amplifiées des écrits d'Aristote. Albert nous livre ce philosophe complété, corrigé, christianisé. Il est vrai que dans le cours des siècles précédents les apologistes chrétiens, tels que : Origène, Clément, le grand évêque d'Hypone, et plus tard Scot Erigène, Anselme, ainsi que les Victorins, s'étaient fait un devoir d'exposer dans leurs ouvrages le bon sens, la beauté et la magnificence de la foi chrétienne. Les uns se servirent pour cela d'une argumentation dialectique (scolastique); les autres se contentèrent d'une indication mystique des fruits surabondants et suaves que cette même foi fait germer

¹ Vincent de Beauvais cite déjà l'Histoire naturelle d'Albert, même la Zoologie que le grand homme regarde lui-même comme la dernière partie de la physique. Barthélemy d'Angleterre l'utilise également. Mais Vincent mit en tête de son *Speculum morale* la date 1250, et mourut déjà l'an 1264. Les écrits d'Albert sur la physique devaient donc déjà être connus. Voy. Jourdain, p. 288. Albert rapporte aussi dans l'*Isag. in meteor.*, cap. xxx, qu'il avait en 1240 observé une comète. La composition de sa physique ne peut donc remonter au delà de cette époque.

dans les âmes. Cependant cela ne s'était toujours fait qu'en détail et très - imparfaitement, parce qu'on ne possédait pas encore toute la clarté de forme nécessaire à l'exposition des dogmes chrétiens. Pour rendre sensible l'harmonie qui existe entre la foi religieuse et les connaissances naturelles ; pour exposer le trésor de la révélation comme un tout complet, frappé au coin d'une unité et d'une beauté admirables, et ne contenant rien de contraire aux exigences de la raison humaine, il fallait un système de sciences naturelles qui fût comme un corps où la vérité s'incarnât, pour être comparé avec la vérité chrétienne et lui servir enfin de base. La philosophie d'Aristote parut propre à remplir cette lacune. Elle embrasse, en effet, toute l'étendue des connaissances naturelles ; elle offre une grande finesse de conception, une clarté admirable d'exposition, et des conclusions communes à la révélation. Il était donc difficile de ne pas regarder Aristote comme le représentant de la science de la nature, et de ne pas recourir à ses formules et à ses doctrines pour illuminer et faire comprendre autant que possible la vérité chrétienne. Voilà pourquoi, au temps de la scolastique, on s'attacha à Aristote, on lut, on commenta et on adopta avec une si incroyable ardeur ses écrits et sa doctrine ¹. C'est ce que firent surtout les nouveaux Ordres

¹ De là vient que l'Eglise favorisa également l'étude d'Aristote. Les censures dont furent frappées quelques-uns de ses ouvrages, à Paris l'an 1220, ne tombaient point sur Aristote, mais sur de mauvaises traductions arabes qui contenaient d'abominables erreurs. Ainsi parle Jourdain. Cela n'empêche pas qu'on trouve encore dans chaque nouveau manuel que l'Eglise a défendu l'étude d'Aristote.

appelés à la défense de l'Église. Mais ce fut Albert le Grand qui le premier osa tenter ce pas difficile avec pleine conscience de son succès, et en s'imposant d'incroyables sacrifices; il offrit alors à l'Église d'Occident la science d'Aristote et sa complète interprétation.

Mais il était nécessaire, pour atteindre ce but, de connaître l'ensemble et les rapports de toutes les œuvres du philosophe; il fallut les étudier avec soin, en rechercher le sens, les interpréter et les corriger. L'école ne possédait que les traductions latines d'écrits isolés du Stagyrite, ses travaux sur la logique, d'après Boèce, auxquels s'ajoutèrent ensuite son Éthique, sa Rhétorique et quelques-uns sur la physique. Mais dans les siècles qui précédèrent notre époque, Aristote devint l'objet d'une sorte de vénération en Espagne, où, sous la domination musulmane, les sciences prirent un essort nouveau. Émerveillés par l'éclat des connaissances naturelles qui remplissent ces ouvrages, des savants distingués, Arabes d'origine, et pour la plupart médecins de profession, en avaient fait l'acquisition en Orient. Ils les apportèrent en Espagne, les traduisirent dans leur langue et en firent l'objet de recherches personnelles et d'un vaste enseignement.

Les noms d'Avicenna, d'Avenpacé (Ibn Badschès), (Ibn Poschd) et de Sercal sont connus comme ceux des traducteurs et des interprètes les plus fameux des œuvres d'Aristote¹. Après eux vinrent les savants juifs

¹ Voir sur leur vie et leurs travaux, surtout le vol. VI, p. 188, de l'*Histoire littéraire des Arabes*, par Hammer, et Jourdain, p. 99 et suivantes.

qui s'élevèrent aussi en Espagne à une grande hauteur dans la culture des sciences. Enfin, dévorés de la même soif de connaître, les maîtres et les princes chrétiens coururent eux-mêmes aux sources de la science musulmane, ou se procurèrent des manuscrits arabes des ouvrages d'Aristote. Ils les firent traduire en latin ¹, afin d'en rendre l'intelligence plus générale, et les choisirent ensuite comme l'objet de l'étude la plus infatigable ². C'était surtout aux membres des nouveaux Ordres à introduire dans leurs monastères ces trésors et ces précieux moyens de progrès scientifiques. De là vient que pendant le séjour de notre bienheureux à Paris il existait déjà un grand nombre de traductions latines des ouvrages d'Aristote, qu'il parvint sans doute à se procurer, ou à se faire transcrire par la main des copistes. Il dut également acquérir aisément les traductions du même philosophe faites sur le texte grec, que l'on connaissait alors ³. Il se proposa de composer à l'aide de tous ces matériaux un système philosophique d'Aristote. Il lui fallait avant tout reproduire le texte en adoptant, parmi tous les manu-

¹ Il y avait alors des compagnies entières de traducteurs comme chez les Maures. L'archevêque Raymond de Tolède en fonda une semblable. Jourdain, p. 128.

² Nous devons surtout mentionner Michel Scot, qui traduisit de l'arabe les ouvrages d'Aristote sur la physique. Jourdain, p. 134.

³ Albert parle expressément de ces livres dans son testament. Son contemporain Roger Bacon rassembla également des manuscrits semblables, et y consacra une somme de 2000 livres françaises. Personne, cependant, dit Jourdain, ne s'est donné autant de peine parmi les scolastiques pour acquérir l'intelligence d'Aristote qu'Albert le Grand.

scrits mis à sa disposition, la variante qui lui paraissait la plus convenable ¹. Mais il ne se contenta pas de ce premier travail; il voulut éclaircir les points obscurs de ces ouvrages, combler les lacunes, en mettant à profit les recherches modernes ainsi que ses études personnelles, corriger les erreurs, et mettre enfin dans le tout de l'ordre et de la liaison.

Ainsi prirent naissance les œuvres philosophiques d'Albert. Elles renferment la Philosophie d'Aristote sous une forme populaire, détaillée et christianisée ²: elles nous représentent le prince de l'antique philosophie comme la colonne de la science naturelle avec la merveilleuse harmonie qui existe entre cette dernière et la vérité chrétienne.

Telle était la sublime tâche qui s'offrait aux intelli-

¹ Jourdain, l. c., fait parfaitement connaître les manuscrits dont s'est servi Albert pour chacun des ouvrages d'Aristote. On peut avec son secours se rendre compte si ce furent les manuscrits greco-latins ou arabico-latins. On comprend qu'Albert n'ait pu pour cela s'en tenir aux règles de la critique, mais seulement à son tact philosophique.

² C'est une chose étrange que Schelling ait tout récemment encore manifesté le désir de voir paraître une semblable paraphrase d'Aristote. Il ne connaissait sans doute pas celle d'Albert. Voici ses paroles : « Quant à la métaphysique d'Aristote, il suffit, selon nous, pour résoudre toutes les difficultés, de mettre en regard du texte corrigé et accompagné des notes critiques et grammaticales les plus nécessaires, une traduction complète, et, nous ne craignons pas de le dire, ayant la forme de phrase. Ce travail est indispensable pour la parfaite exposition du sens et du mystérieux enchaînement des doctrines d'Aristote. » Ce que Schelling réclame pour son siècle, Albert l'a fait pour le sien avec un succès qui a permis à H. Ritter de dire que le grand homme avait mieux compris Aristote que tous nos philosophes modernes.

gences d'élite à l'époque d'Albert, et qu'il sut remplir lui-même, en grande partie, dans cette période de sa vie que nous étudions maintenant : tâche accablante, dont l'accomplissement n'était possible qu'à sa gigantesque intelligence, à sa pénétration, à son ardeur infatigable, à sa vaste et profonde érudition, et sans doute aussi à la santé robuste dont l'avait doué la divine providence. Nous avons peine à concevoir comment un homme fut capable d'achever en si peu de temps un travail qui réclamerait de nos jours la plus longue existence.

Nous nous contenterons ici de citer les livres d'Albert qui contiennent des matières philosophiques ; et dont l'origine remonte à cette époque ¹.

En première ligne se trouvent les *Traité Logiques* ², que le grand homme composa sans doute d'abord, parce qu'il regarde partout et toujours la logique comme une préparation et une introduction aux autres sciences. Il nous livre ici les différents ouvrages d'Aristote dans une traduction sous forme de paraphrase, à laquelle il joint, après en avoir fait la critique, les recherches logiques des philosophes antérieurs.

Viennent ensuite les nombreux traités de sciences naturelles, qui portent le titre de *Physique* ³. Albert

¹ Nous nous occuperons plus en détail du contenu de ces ouvrages dans la seconde partie.

² Édition complète de Jammy, vol. I.

³ Ces écrits remplissent les volumes II, III, V, VI, et en grande partie le XX^e dans Jammy, cinq in-f^o par conséquent. Nous avons prouvé plus haut que ces ouvrages appartiennent pour la plupart à cette époque. Les derniers petits écrits seulement pourraient être des compositions de circonstance, publiées plus tard.

donne lui-même dans sa Préface le motif qui le détermina à la composition de ce chef-d'œuvre, en disant:

« Notre intention, en traitant ces questions de sciences naturelles, est d'être agréable autant qu'il est en nous aux frères de notre Ordre. Ils nous demandent depuis plusieurs années de leur composer un livre sur les phénomènes de la nature qui puisse leur servir de cours complet de sciences naturelles, et leur donner un moyen suffisant de comprendre les ouvrages d'Aristote. Bien que nous sentant incapable d'une semblable entreprise, nous n'avons pu résister à leurs prières. Vaincu par la sollicitation de quelques-uns d'entre eux, nous avons accepté et entrepris ce travail. Nous l'avons entrepris avant tout à la gloire de Dieu tout-puissant, source de la sagesse, créateur, conservateur et roi de la nature, et aussi pour l'utilité des frères, et de tous ceux qui liront ce livre et voudront acquérir des connaissances naturelles. »

Qui ne reconnaîtrait une fois de plus, dans ces paroles, le docteur modeste et véritablement chrétien, que l'amour du prochain détermine à un si pénible travail, et qui ne cherche en tout que l'honneur de Dieu et le salut des hommes? C'est ainsi que, marchant toujours sur les traces d'Aristote, mais en le complétant par ses propres additions, il cultiva à fond et sur une vaste échelle toutes les branches des sciences de la nature.

A côté de ces ouvrages se placent les treize livres sur la Métaphysique d'Aristote ¹, qui traitent de l'Inva-

¹ Seconde moitié du vol. III, dans Jammy.

riable, de l'Éternel, comme la physique traite du variable et du mobile. Comme ces recherches se rattachent immédiatement encore aux recherches sur la physique (dans Aristote elles ne formaient qu'un seul et même tout), et comme elles dénotent un travail tout à fait semblable, on peut croire qu'Albert les publia aussi à l'époque la plus éclatante de son enseignement¹. Ici encore Albert a cherché à résoudre les plus profonds et les plus difficiles problèmes, en leur donnant un grand développement et en analysant toutes les recherches scientifiques antérieures. Notre infatigable professeur n'eût-il produit dans cette période de dix à quinze ans que ces travaux philosophiques (remplissant cinq in-folios), il faudrait admirer son ardeur extraordinaire, son étonnante application, sa fécondité et ses admirables aptitudes pour la science. Mais ce que nous venons de mentionner ne comprend pas tout ce qu'il fit comme écrivain à cette époque. Il était encore professeur de théologie, et nous allons voir qu'en traitant les sublimes mystères de la science divine, sa plume n'était pas moins féconde. On sait qu'Albert, pendant le premier séjour de Thomas d'Aquin à Cologne, expliquait les livres de Denys l'Aréopagite. Ces leçons, transcrites de sa propre

¹ Elles existaient déjà lorsque Thomas d'Aquin, vers l'an 1262, fit faire sa nouvelle traduction du grec des livres d'Aristote. Un biographe dit en parlant de Thomas : « Scripsit super philosophiam naturalem et moralem, etc. » Guill. de Toco, c. iv, in Act. Sanct. Albert se serait sans doute servi de ce dernier travail s'il eût existé alors. Dans la Chronique de Staindelius (dans *Œfele, Script.* I, p. 508), Guillaume de Brabant (!) reçoit le nom de traducteur.

main, ou dictées par lui à un copiste ¹, sont parvenues jusqu'à nous.

Comme ce travail est d'une haute importance par rapport à l'action générale d'Albert, vu qu'il nous faut l'admirer ici comme mystique, tandis qu'ailleurs il passe pour le représentant de la scolastique et qu'une vieille tradition s'y rattache, nous ne pouvons nous dispenser d'entrer dans quelques détails.

Ces œuvres de Denys ², dont l'origine peut remonter au v^e. siècle, étaient attribuées, au moyen âge, au fameux Aréopagite converti par les prédications de l'apôtre saint Paul; elles furent, comme telles, l'objet d'une vénération générale et d'une étude profonde. On croyait trouver les plus sublimes mystères de la foi épanouis comme autant de fleurs magnifiques dans cet obscur amas de doctrines sorties du néoplatonisme. Elles renferment, on ne peut en disconvenir, des pensées éclatantes, des vérités frappées au coin d'un christianisme orthodoxe. Elles offrent aussi les fruits salutaires d'une méditation pieuse dans un style plein de richesses et tout éblouissant d'images. Mais aussi les justes bornes y sont souvent outre-passées; elles présentent des tableaux inconvenants, des interprétations arbitraires et des affirmations voisines de l'erreur. La croyance à l'origine apostolique de ces écrits

¹ On trouva dans les bibliothèques des manuscrits qu'Albert lui-même avait écrits et d'autres transcrits par son copiste, mais corrigés de sa propre main. Quetif et Echard, I, p. 172.

² *De Divinâ Hierarchiâ, de Hierarchiâ ecclesiasticâ, de Nominibus divinis, de Mysticâ Theologiâ et litteræ.* Voir à ce sujet la dissertation d'Engelhardt, Sulzb, 1823, ainsi que la *Mystique de Gerres*, vol. I, p. 227 à 233.

recommandait puissamment au moyen âge les doctrines qu'ils renferment, et d'ailleurs l'obscurité¹ même et le mystère dont ils sont environnés avaient un charme secret pour tout le monde. On croyait y trouver une sorte de complément à la révélation biblique, des découvertes sur le royaume de Dieu dans le ciel et son image sur la terre.

Nous ne devons donc pas nous étonner de voir les plus grands esprits d'alors s'imposer la tâche d'approfondir, d'expliquer et de traduire ces écrits mystiques. Albert, après le célèbre Hugues de Saint-Victor, successeur de Scot Erigène, qui en avait antérieurement déjà donné au public² une traduction sous forme de paraphrase, composa, lui aussi, un vaste commentaire³ sur ces livres si universellement estimés, et y découvrit des choses admirables sur le royaume de Dieu.

A cette œuvre du grand maître se rattache encore une vieille tradition que nous ne pouvons passer sous silence. Rodolphe⁴ la raconte ainsi : « Lorsque notre « maître expliquait les ouvrages de Denys, et qu'il « avait déjà terminé le livre sur la Hiérarchie divine, « son courage vint à faiblir à la vue des obstacles con- « tenus dans le reste du travail. Déjà il se disposait,

¹ Scot Erigène dit : « Opus valdè anfractuosum, longèquæ a « modernis sensibus remotum. Paucis apertum, non solùm pro- « pter antiquitatem, verùm etiam cœlestium altitudinem myste- « riorum. » Migne, *Patrolog.*, p. 1034.

² Migne, *Patrolog.*, tome CXXII.

³ Vol. XIII, dans l'édition de Jammy.

⁴ De même Prussia, p. 199. Prussia raconte aussi avoir vu le *codex* qui renfermait et les œuvres de Denys et l'explication d'Albert écrite de sa propre main.

« comme autrefois saint Jérôme, à propos du livre de
« Daniel, à mettre de côté toute la besogne et à la lais-
« ser incomplète, quand le Maître fidèle, qui ne permet
« point que les ouvriers de sa vigne soient tentés au delà
« de leurs forces, lui envoya, dans un songe, l'apôtre
« saint Paul, qui enflamma de nouveau son ardeur, et fit
« disparaître son découragement. Voici comme est rap-
« portée la manière dont le prédicateur des gentils appa-
« rut au bienheureux Albert. Un religieux, renommé
« par sa science et ses éminentes vertus, que la plupart
« croient être saint Thomas d'Aquin, trouva un jour
« une feuille écrite de la propre main d'Albert, sur la-
« quelle étaient tracées les lignes suivantes : Lorsque
« j'eus achevé avec beaucoup de peine le livre sur la
« Hiérarchie céleste, je commençais l'exposition sur
« la Hiérarchie de l'Église. Déjà j'avais parcouru avec
« d'incroyables difficultés le premier chapitre sur le
« sacrement de baptême. Mais lorsque j'abordai le
« second, les forces m'abandonnèrent, et je désespé-
« rais de pouvoir poursuivre, quand après matines
« j'eus cette vision : Je me trouvais dans une église où
« saint Paul célébrait la messe. Consolé au delà de
« tout ce qu'on peut dire, j'espérais qu'il m'éclairerait
« lui-même sur le sens de Denys l'Aréopagite. Lorsque
« l'Apôtre eut prononcé les paroles de l'*Agnus Dei*,
« une grande foule de peuple entra par la porte du
« temple; l'Apôtre la salua avec calme et lui demanda
« ce qu'elle désirait. Voyez, s'écrièrent tous ces gens,
« voici que nous vous avons amené un énergumène,
« et nous vous prions de le guérir en le délivrant du
« démon. Lorsque Satan fut chassé, le grand Paul com-

« munia cet homme avec une particule de l'hostie
« consacrée. A l'ablution des mains, je m'offris comme
« servant et lui dis avec crainte : Seigneur, il y a long-
« temps que je désire être instruit sur les choses mys-
« térieuses et profondes contenues dans les livres de
« saint Denys, mais principalement sur la grâce de la
« véritable sainteté. Il me répondit avec beaucoup de
« bienveillance : Venez avec moi, après la messe, dans
« la maison du prêtre Aaron qui se trouve de l'autre
« côté de l'eau. Je suivis donc l'Apôtre après la fin de
« la messe. Lorsque nous arrivâmes au bord de l'eau,
« l'Apôtre la passa sans difficulté. Mais il n'en fut pas
« de même pour moi ; car à peine eus-je touché les
« flots qu'ils commencèrent à croître jusqu'à l'infini,
« de sorte que le passage me devint impossible. L'A-
« pôtre entra dans la maison d'Aaron qu'il m'avait fait
« voir ; quant à moi, inquiet sur la manière dont je
« pourrais le suivre, je me réveillai tout à coup. Je me
« mis alors à réfléchir, et je trouvai l'interprétation du
« songe. Le premier chapitre expliqué par moi traite,
« en effet, de l'expulsion de Satan du corps de l'homme
« par le baptême. On fait ensuite participer le nouveau
« chrétien au sacrement de l'Eucharistie. Le chapitre
« suivant mène celui qui a reçu le saint chrême jusqu'à
« la maison d'Aaron, car il s'agit dans ce chapitre du
« chrême avec lequel on sacre les évêques. Les pro-
« fondes eaux si subitement accrues avaient effrayé
« ma plume ; mais l'Apôtre m'a rendu, par la grâce de
« Dieu, le passage facile. Je me suis donc remis à
« écrire, et j'ai achevé, Dieu aidant, ce que ma fai-
« blesse personnelle m'avait fait paraître comme chose

« impossible. » Nous voyons par ce récit que ce fut à un songe heureux qu'Albert fut redevable d'avoir surmonté les obstacles de ce livre obscur: ce qui avait été pendant de longs jours l'objet de ses méditations, de ses pensées et de ses lectures, se présente à lui pendant le sommeil, sous la forme d'une vision, et lui offre en même temps la clef de la solution. En temps de veille, les puissances de notre âme ressemblent fréquemment à des troupes dispersées; mais dans un sommeil profond elles se réunissent comme une armée compacte et sont souvent capables de faire alors ce qui eût été impossible en temps de veille. Nous pouvons donc, avec une certaine assurance, regarder ce songe comme une apparition naturelle, vu qu'il manque à tout événement extraordinaire le témoignage d'une illumination directe de Dieu. Nous le pouvons d'autant plus que les différentes parties de ce songe se trouvent reproduites dans le chapitre même de la Hiérarchie ecclésiastique: telles que la marche vers la demeure du grand prêtre Aaron, et les insurmontables obstacles qui s'y opposent, etc. Qu'Albert, du reste, regarde ce songe comme une grâce céleste, nous ne voyons pas qu'on puisse y rien objecter; car tout ce qui est bon vient d'en haut, du Père des lumières, et toute apparition naturelle, entendue dans un sens large, doit être reconnue comme une providence et un message de Dieu, l'auteur de la nature.

Un second ouvrage, non moins important, qu'Albert dut également composer à cette époque, est son *Commentaire sur les Sentences de Pierre Lombard*. On sait que ce Pierre, né à Novarre, professeur de

théologie, puis évêque de Paris en 1164, pourvut par cet ouvrage à une urgente nécessité de l'époque. Il fit un livre qui renferme dans un cadre assez restreint toute la doctrine dogmatique et morale de l'Église, appuyée sur un grand nombre de passages de l'Écriture et des Pères; et toutes les objections possibles sont exposées et invinciblement résolues. Ce livre obtint un tel succès, qu'on le choisit généralement comme livre classique. Les plus fameux théologiens en firent la base de leurs leçons et l'enrichirent de commentaires et d'éclaircissements. C'est ce que fit Albert lorsqu'il enseigna au couvent de Saint-Jacques de Paris, et ce fut sans doute l'origine de son grand commentaire sur le livre des Sentences, qui embrasse encore trois in-folio ¹, et surpasse tous les travaux du même genre en ampleur et en pénétration. Il est curieux de voir comment l'unité apparaît sous sa plume dans un ouvrage qui en manque généralement. Voici le texte qui sert de base à cet important travail : *Je suis sorti avant toute créature de la bouche du Très-Haut. J'ai fait en sorte qu'une lumière éternelle se levât au firmament, et j'ai couvert toute chair comme d'un nuage.* (Ecl., 24.) Ces paroles renferment, d'après notre auteur, les différents sujets de l'ouvrage. *Je sortis de la bouche du Très-Haut* : voilà qui donne le premier livre sur Dieu trine et un. Le passage : *avant toute créature*, représente les créatures dont il est parlé dans le second livre. Les mots : *Je fis apparaître dans le ciel une lumière*, indiquent la matière du livre troisième, où il est traité de la justice du Christ, de la

¹ Jammy, vol. XIV, IV et XVI.

grâce et des préceptes. Ces paroles : *J'ai couvert toute chair comme d'un nuage*, signifient les sacrements, dont parle le livre quatrième. Il eût été difficile, certes, d'imaginer une liaison plus charmante des diverses parties du livre des Sentences. Ce qui mérite encore une mention spéciale, c'est qu'Albert, dans la quatrième partie de cet ouvrage, traite des fautes contre la sainte vertu de chasteté avec une étendue et des détails qui ne devaient être surpassés, longtemps après, que par les expositions de Suarez.

Il en parle surtout au point de vue de la vie conjugale (dist. xxxi), et il cherche, en mettant à profit le riche trésor de ses connaissances naturelles et médicales, à distinguer ce qui est conforme à la nature et permis, de ce qui outrage la nature et devient matière de péché. On ne peut méconnaître la justesse de ce qu'il dit lui-même en parlant de ces sortes de recherches. « A vrai dire, on ne devrait jamais soulever, et encore moins débattre ces questions immorales dont on ne peut guère parler sans rougir. Mais les monstrueux péchés qui se déposent de nos jours au saint tribunal ne nous y obligent malheureusement que trop. Ceux qui croient pallier leurs fautes en disant que de tels actes sont conformes à la nature, sauront enfin qu'ils agissent au contraire contre la nature. » Le grand homme, comme on le voit; ne s'est encore placé sur un terrain aussi difficile et aussi rebutant, que par charité chrétienne, par zèle pour le bien des âmes, et pour donner en même temps aux prêtres d'excellentes règles à suivre dans le pénible devoir de la direction des consciences.

Toutes ces données doivent nous convaincre qu'Albert, pendant cette période de sa vie, ne fut pas seulement professeur et homme de prière, mais qu'en sa qualité d'écrivain il fut semblable à un bel et grand arbre chargé de fruits savoureux et magnifiques.

CHAPITRE X

TRADITION POPULAIRE AU SUJET DU BIENHEUREUX ALBERT.

Les anciens biographes ne relatent rien, il est vrai, des singuliers événements de la vie d'Albert que nous nous proposons de rapporter ici. Nous ne pouvons cependant pas les passer sous silence : l'esprit légendaire des peuples, pour tracer ses images, ne s'abandonne pas entièrement à sa fantaisie, il ne crée point réellement ; il ne fait le plus souvent qu'amplifier un phénomène réel de l'histoire ou de la nature, il le transforme presque malgré lui, d'après l'idéal qu'il se fait du beau, et, après lui avoir donné, par les détails merveilleux qu'il y ajoute, un nouvel éclat, il le livre à la postérité. Aussi pouvons-nous, ce semble, admettre que la plupart des légendes qui se rattachent au nom de notre Albert doivent avoir quelque fondement dans un fait ou dans un motif réel.

Une première légende se rapporte à la construction de l'admirable cathédrale de Cologne. Au temps même

qu'Albert revenait en cette ville (1248), la vieille église romane ¹ avait été en partie détruite par un incendie. Le siège archiépiscopal de Cologne était alors occupé par un homme qui brûlait du désir d'élever au précieux trésor que cette église possédait, aux corps saints des rois mages, un temple qui ne devait point avoir son pareil dans tout l'univers. C'était Conrad de Hochstraden, prince ecclésiastique excessivement puissant, riche, pieux, magnanime et actif, mais quelquefois aussi emporté et violent. « Comme l'archevêque Conrad, dit la chronique colonaise, était riche plus que tout autre en or, argent et pierres précieuses, il commença à construire de grandes et magnifiques choses; il jeta les fondements de la superbe et éternelle cathédrale. »

Il avait, dit-on, plusieurs années auparavant, chargé Albert de lui tracer le plan d'un nouvel et incomparable édifice. La légende raconte, en effet, que le plan de cet admirable monument vient d'Albert, mais qu'il n'est pas tant le fruit de sa science, de ses longues méditations et de ses efforts personnels, que d'une nouvelle faveur de la Mère de Dieu ². « Un jour, est-il dit, Albert était assis dans sa cellule, méditant profondément sur le projet de construction; il demandait avec ferveur d'être éclairé dans l'accomplissement de

¹ Dont le plan et le dessin probables ont été dessinés par Boisserée dans son *Histoire et Description de la cathédrale de Cologne*; Appendice, 1^{er} tableau.

² La légende d'après Ennen, l. c. Il existe, du reste, plusieurs histoires différentes sur le plan de la cathédrale de Cologne, dont l'une a été racontée par A. Dumas dans un livre intitulé *Voyage aux bords du Rhin*.

l'œuvre qu'il voulait entreprendre pour la gloire de Dieu. Soudain un éclair brille à ses yeux : effrayé, il lève la tête et se voit environné d'une douce clarté qui faisait resplendir tous les objets environnants. Voilà que quatre personnages pénètrent dans la cellule ; sur leurs têtes brillaient des couronnes d'or, rayonnantes comme la pierre précieuse exposée à la lumière. Le premier, vieillard d'un aspect imposant, portait une riche barbe dont les ondes éblouissantes couvraient sa poitrine : il avait dans sa main droite un compas. Le second, d'un visage plus jeune, portait l'équerre. Le troisième, homme robuste, au menton ombragé par une barbe noire et épaisse, tenait le mètre ; et le quatrième, jeune homme à la fleur de l'âge, aux boucles abondantes et blondes, avait le niveau. Ils annoncèrent qu'ils avaient été maîtres dans l'architecture sacrée. Ils s'avançaient d'un pas grave et solennel ; venait ensuite la Vierge sainte, mère de Dieu, tenant dans sa main droite un lis dont la blanche corolle resplendissait du plus vif éclat. Les quatre maîtres se mirent alors, avec le plus grand empressement, à tracer, d'après les indications de la Vierge, le plan d'un temple majestueux. Le plan extérieur se dessinait peu à peu au moyen de lignes étincelantes, et formait un monument grandiose tel qu'Albert n'en aurait jamais imaginé. Mais cette belle vision ne fut pas de longue durée. L'édifice tout entier, environné d'un éclat semblable au scintillement des étoiles, prit soudain un ensemble ravissant ; puis tout s'évanouit à ses regards stupéfaits. Cependant Albert conserva dans sa mémoire le dessin merveilleux qu'avaient tracé les quatre maîtres aux cou-

ronnes d'or ¹, d'après les indications de la Mère de Dieu, et il put livrer au prince-évêque un plan capable de satisfaire ses désirs les plus ambitieux. »

Ainsi parle la légende, qui, du reste, est d'origine assez récente. D'après elle, Albert serait le créateur du plan qui a dirigé la construction de l'admirable cathédrale que nous voyons aujourd'hui.

La seconde tradition regarde la fameuse visite rendue par le roi allemand Guillaume de Hollande à Albert le Grand dans son couvent de Cologne ²; le célèbre docteur y aurait donné une preuve de son art magique. La légende est ainsi conçue :

« C'était en l'année 1249, aux environs de l'Épiphanie; le jeune Guillaume de Hollande, élu à l'Empire en 1247, vint à Cologne payer aux saints corps des trois rois mages le tribut de sa vénération, et déposer sur leur tombeau son offrande pour la construction de la nouvelle et magnifique cathédrale. Ami et protecteur des arts et des sciences en Allemagne, il ne voulait point laisser passer cette occasion de rendre une visite au Père Albert, dont la réputation remplissait le monde. Lors donc qu'au jour de la fête des

¹ Les quatre martyrs couronnés, *Quatuor Coronati*, patrons des maçons.

² Cette merveilleuse histoire est d'abord racontée par Jean de Beka (1346), historien de peu d'autorité, et, après lui, par la Chronique belge de l'année 1474, Jean Cuspinianus et Tritheimius. Voir Echard et Quetif, I, 169. A une époque plus récente, cette légende fut ornée des charmes de la poésie par E. Ebert et autres. Voir le légendaire bavarois de Schœppner, I, 417. Nous nous en tenons au récit de Ennen, après nous être permis d'y changer quelques mots seulement.

trois sages, la solennité religieuse du matin fut terminée, le roi se rendit, accompagné d'une suite nombreuse de chevaliers et de courtisans magnifiquement parés, dans le modeste couvent des Dominicains. Guillaume et son brillant cortège y furent reçus avec toutes les marques d'honneur convenables, puis introduits dans la cellule du célèbre philosophe et théologien. Grande fut sa stupéfaction quand il vit tous les merveilleux appareils dont Albert lui donna de vive voix l'explication. Mais son étonnement fut à son comble quand le moine le pria fort de vouloir bien accepter quelques moments de récréation dans le gracieux jardin du monastère. Avec le froid excessif qui avait enseveli la nature entière sous la neige et sous la glace, ceux qui accompagnaient le monarque ne pouvaient prendre au sérieux une semblable invitation; il semblait que le moine voulait leur en imposer. Le roi cependant désira voir quelle surprise allait lui préparer l'art d'Albert. Celui-ci marche le premier, et le prince, accompagné des siens, le suit dans le jardin du couvent. On ne pouvait guère espérer y trouver beaucoup d'agrément. Quel ne fut pas l'étonnement général dès qu'on en eut dépassé le seuil; le souffle rafraîchissant d'un zéphyr printanier, le doux parfum des fleurs, les saisirent agréablement à leur entrée; la végétation la plus luxuriante les environnait: c'étaient les splendeurs d'un mois de mai. Des milliers de plantes rares et exotiques étalaient là leurs corolles aux riches nuances, et parfumaient les airs de leurs délicieuses odeurs. Les arbres semblaient s'enorgueillir de leur brillante et abondante floraison, et en moins de quelques instants ils furent

chargés des fruits les plus attrayants. D'innombrables oiseaux, au plumage varié, roucoulaient, gazouillaient et chantaient tous ensemble avec un accord ravissant ; ils se balançaient avec grâce sur les corolles transparentes des fleurs, sautillaient au milieu des branches et des fourrés, et prêtaient à tout l'ensemble la plus agréable vie. Des papillons de différentes grandeurs voltigeaient au-dessus des fleurs odoriférantes, et se livraient dans leur vol circulaire à leurs capricieuses fantaisies. Des jets d'eau lançaient bien haut dans les airs leurs humides rayons, tandis que le soleil, en s'y réfléchissant, y produisait autant d'arcs-en-ciel d'une admirable beauté. Tout y respirait un air frais et riant, et la nature semblait s'appliquer à déployer en quelques instants tous ses charmes. Albert ne laissa pas à ses visiteurs étonnés le temps de revenir de leur surprise ; il les invita à prendre place à une table dressée en ces lieux, les priant de vouloir bien se contenter du peu que produisait le jardin du couvent. Mais comment dire l'espèce de ravissement des nobles étrangers, lorsqu'ils se virent en présence d'un banquet dont un roi même n'aurait pas eu à rougir ? Des serviteurs élégamment vêtus, de jeunes garçons pleins d'activité, de fraîcheur et de beauté entouraient la table dans un ordre habilement combiné, servaient les seigneurs avec un gracieux empressement, apportaient mets sur mets sans que personne sût d'où ils pouvaient venir. Mais à peine eut-on, après la réfection, prononcé la prière d'action de grâces que le prestige disparut en un clin d'œil. La société se retrouva tout à coup

dans la froide réalité, au milieu des tristesses de l'hiver 1. »

Albert joue ici le rôle de magicien, et passe, nous le voyons, pour sorcier. La troisième légende se rapporte également à l'époque où Albert enseignait à Cologne, et avait pour disciple le jeune Thomas d'Aquin. Voici ce qu'elle nous rapporte 2 :

« Outre la cellule qui lui était affectée dans le couvent des Frères Prêcheurs de Cologne, Albert s'était encore choisi une autre chambre quelque peu écartée, dans laquelle il passait souvent des journées entières, lorsque ses occupations ne l'appelaient pas à l'église ou dans la chaire de professeur. Maint frère du couvent voyait avec une indéfinissable épouvante le mystérieux atelier dans lequel Albert charpentait, martelait, limait et tournait. Thomas, dont une curiosité toujours aux aguets observait le mystérieux travail de son maître, profita un jour de son absence pour examiner de plus près cette intéressante chambre. Il pénètre dans le laboratoire, son cœur bat avec violence. D'étranges animaux qu'il n'a jamais vus, des instruments artistement confectionnés, des vases et de mystérieux appareils y sont exposés. L'étonnement du jeune Thomas augmente à mesure qu'il promène son regard autour de lui. Cependant un mystère l'attire vers un

¹ Dans Ennen, la légende a encore une continuation. Albert est invité à la table du roi, où il renouvelle le sortilège.

² Également inconnue à tous les anciens historiens. Gumpelheimer la rapporte quand il parle du séjour d'Albert à Ratisbonne, sans songer que Thomas d'Aquin n'a jamais séjourné dans cette ville. On la trouve dans Ennen, p. 68.

des coins de la pièce. Un rideau de couleur écarlate, tombant jusqu'au sol en plis longs et serrés, lui semble cacher un objet. Il s'avance, écarte d'une main timide le rideau, et il se trouve en présence d'un talisman aimable dont les charmes menaçaient de surprendre ses sens. Il veut fuir, mais il se sent retenu par une force magique, et il lui faut, malgré lui, tenir ses yeux constamment fixés sur la figure enchanteresse d'une jeune fille. Plus il regarde, plus elle brille à ses yeux, plus les pensées se pressent avec confusion dans son esprit. Mais ce n'est pas tout : voici que cette forme étrange lui adresse, avec une voix humaine, la triple salutation : *Salve, salve, salve!* Le noble étudiant est sur le point de perdre connaissance. Il croit que le prince des enfers se joue de lui ; il cherche, dans la frayeur et le trouble qui le possèdent, à se défendre comme il peut contre le tentateur. Il saisit un bâton qui se trouve à ses côtés, puis s'écriant : « Retire-toi, Satan ! » il frappe à coups redoublés sur le prétendu démon, jusqu'à ce que la statue se brise avec un bruit et un retentissement étranges. Thomas alors se précipite hors de la cellule, lorsque maître Albert se présente sur le seuil ! En apercevant ce qui s'est passé pendant son absence, en voyant anéanti le fruit de sa longue application, il s'enflamme d'une juste colère et apostrophe le jeune étudiant en ces termes : « Thomas ! Thomas ! qu'as-tu fait ? Tu viens de me faire perdre en un instant l'objet de trente années de travaux ! »

D'après cette tradition, notre docteur aurait donc

fabriqué un automate humain capable de prononcer quelques paroles.

Il existe encore d'autres traditions se rattachant à la précédente ; toutefois elles paraissent plus étrangères au domaine de l'histoire. Telle est la légende d'une voluptueuse reine, racontée par les vieux troubadours¹. Pietysila, fille du duc de Saatz, disent-ils, avait, pour assouvir d'infâmes passions, attiré dans son château neuf jeunes hommes l'un après l'autre, et, après les avoir fait tomber dans le crime, elle les avait précipités dans un fleuve par une trappe secrète. La malheureuse voulut agir de même avec Albert ; mais le sage, prévoyant ses desseins, grâce à ses lumières, lui représenta qu'il voyait au-dessus d'elle neuf jeunes gens qui l'avertissaient, et qu'il entendait sous ses pieds le mugissement des vagues qui devaient l'engloutir. La princesse, en fureur, le fait garrotter et précipiter dans les eaux. Mais les liens se rompent, il s'avance avec joie au milieu des flots, et les traits qu'on lui lance se changent en autant d'oiseaux qui voltigent autour de lui. Alors il se rend dans une forêt et attache au bec de chaque oiseau, accouru à lui avec bonheur, des billets avec ces mots : « Neuf ont été assassinés par la reine après avoir servi à contenter ses honteuses passions. » Ainsi fut divulguée la honte de la princesse dans les villes et les campagnes. Elle fut saisie enfin

¹ D'après un chant poétique de Martin Schleich dans le *Knaben Wunderhorn*, II, 237 ; et dans Schœppner, I, 410. Cet auteur en reproduit le texte. La prose dans Mittermayer, légendaire de Gundelfingen, Lauingen, Dillingen, Hochstadt, page 29. Dillingen, 1849.

à la vue de ses forfaits d'une amère douleur : elle se rendit auprès d'Albert, avoua ses crimes, se chargea d'une dure pénitence et entra dans un ordre austère. Et quand quatre-vingts ans furent écoulés, neuf anges la transportèrent dans le royaume céleste ¹.

Une autre légende plus longue a encore rapport aux relations d'Albert avec Guillaume, dont nous avons parlé plus haut. Celui-ci, n'étant encore que comte de Hollande, aurait un jour promis à Albert de lui payer un éternel tribut de reconnaissance et de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Albert alors le pria de ne pas le repousser, quand un jour il se verrait entouré d'une grande puissance, mais de le soutenir de ses aumônes. Le moine, sur la promesse solennelle du comte, donna carrière à son art magique. Un splendide palais apparaît, des chevaliers accourent en foule, le peuple choisit le comte pour roi et le place sur un trône pompeux. Après trois années passées au milieu de toutes les magnificences royales, Albert vint à lui en habit de mendiant : le religieux lui rappelle sa promesse et lui demande du secours. Mais Guillaume, transporté de colère, fait jeter à la porte cet insolent misérable. Aussitôt Albert prononce une mystérieuse sentence ; tout prestige a disparu ; palais et chevaliers se sont évanouis. Guil-

¹ Le dénouement est caractéristique pour le moyen âge. Les grands pécheurs, à cette époque, se tournent-enfin vers la pénitence, et meurent réconciliés avec Dieu. Nos poésies modernes, au contraire, nous représentent la persévérance obstinée dans le vice jusqu'à la mort, ou, ce qui est pis encore, l'apothéose des méchants.

laume est redevenu ce qu'il était auparavant, un pauvre comte ¹. Une autre légende (comme on le voit, l'esprit légendaire du peuple est inépuisable au sujet de notre Albert) nous rapporte ce qui suit : Un cordonnier ambulante vint un jour à Cologne. Comme souvent déjà il avait entendu parler de frère Albert et de ses connaissances, il voulut s'en rendre compte lui-même, et se présenta à cet effet avec sa besace à la porte du couvent des Frères Prêcheurs, où il demanda à voir le frère Albert. Le portier lui demanda le but de sa visite, mais il ne voulut absolument le faire connaître qu'au philosophe lui-même. Celui-ci, l'ayant fait venir dans sa cellule, lui demanda ce qu'il désirait. Le cordonnier lui dit alors : « J'ai déjà entendu raconter bien des choses singulières sur votre science et votre habileté : je viens donc vous prier de m'en faire voir quelque chose, afin que je puisse croire à vos prodiges. Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez donné quelque preuve de votre art. » Albert alors lui ayant demandé de lui donner son sac, y plongea la main et le lui rendit en disant : « Retourne vite à la maison, mais n'ouvre pas ton sac avant d'y être arrivé; ne l'ouvre que quand tu seras chez toi, et tu verras quelque chose. Referme-le ensuite, et reviens ici me dire ce que tu auras vu. » Le savetier, au comble de la joie, avait à peine dépassé les portes de la ville qu'il sentit l'aiguillon de la curiosité. Il s'assit sur le bord du chemin et ouvrit le

¹ Légendaire bavarois de Schœppner, I, 420. C'est sans doute une satire sur le court règne de Guillaume, sur son élévation par le clergé et sa honteuse mort dans un marais.

sac. Mais il en sortit aussitôt deux robustes individus aux mains armées de formes, dont ils le frappèrent si rudement, qu'il pensa en perdre connaissance. Enfin il se rappela qu'il avait entendu dire à Albert qu'il fallait refermer le sac. Il le fit, et sur-le-champ il vit disparaître les deux ennemis qui l'avaient si impitoyablement battu. Notre compagnon n'alla pas plus loin; mais, courant en toute hâte et directement au frère Albert, il le conjura de remettre au moins son sac dans l'état où il était auparavant, ajoutant qu'il ne voulait plus rien savoir de son art. Albert se rendit à ses désirs; mais le savetier se rappela toute sa vie la science du moine philosophe ¹.

Enfin il nous est encore rapporté qu'Albert possédait une coupe magique dans laquelle il ne versait que de l'eau ou du vin, boisson qui lui servait pour la guérison de toute espèce de maladies ².

Telles sont les légendes les plus intéressantes que les temps modernes mêmes racontent sur notre grand maître.

Une foule d'autres traditions de ce genre avaient déjà cours à la fin du moyen âge, de telle sorte que les premiers biographes d'Albert se virent obligés de protester contre elles. Ainsi, nous dit Prussia, on avait inventé la fable qu'Albert avait transporté à Cologne, au milieu des airs, la fille du roi de France ³,

¹ Légendaire de Schœppner, I, 416.

² Voir Bianco. *Histoire de l'Université de Cologne*, vol. I.

³ Il explique aussi, après Thomas de Catimpré, d'où provenait cette fable. Albert avait soutenu à Paris, en présence de l'évêque et d'un grand nombre de docteurs, une discussion sur

qu'il était allé à Rome sur le dos du diable pour absoudre le pape d'une faute ¹; qu'il avait parcouru le globe terrestre avec Alexandre le Grand; qu'il était si petit de taille que le pape, en le voyant, le crut agenouillé et lui dit de se lever. On va même jusqu'à raconter qu'Albert pria expressément le Seigneur de lui permettre de passer quelques jours en purgatoire, afin que, après avoir tout exploré sur la terre, il apprît aussi à connaître ces régions ².

Nous voyons par cet assemblage de légendes combien ont dû frapper, de leur temps, l'apparition et l'activité d'Albert, puisque les mythes et les poésies les plus diverses se sont attachés à sa personne.

On a mis sur le compte de l'illustre religieux tout ce qui fait le sujet de l'admiration des peuples, car on attribue souvent à un grand homme tout ce qu'on a entendu dire des autres. Aussi les actions d'Albert ne nous apparaissent-elles qu'à travers le prisme du caprice légendaire, et son art et ses connaissances prodigieuses lui donnent part à la puissance et à la science divines, ce qui, en dernière analyse, ne pourrait s'expliquer que par un commerce illicite avec le monde des esprits.

le mystérieux *raptus mulierum*, dont l'Allemagne avait offert un exemple de son temps.

¹ Cette histoire est racontée par Vincent de Beauvais dans le *Speculum Hist.*, lib. XX, cap. III; du saint évêque Antidius, dans Prussia, p. 311.

² Ce conte vient aussi de Thomas de Catimpré, qui rapporte d'un homme malade qu'il avait choisi sept années de purgatoire au lieu de la prolongation d'une année de maladie.

CHAPITRE XI

DE LA VÉRITÉ DANS CES LÉGENDES. — PARTICIPATION D'ALBERT
A LA CONSTRUCTION DE LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.
— SON ART MAGIQUE.

La fantaisie légendaire, nous l'avons fait remarquer, ne crée jamais : elle ajoute seulement à un fait accompli, qu'elle sait ensuite parer d'ornements nouveaux. Il ne sera donc pas inutile de remonter à la source de toutes ces traditions pour découvrir, s'il est possible, quel fut le germe de vérité autour duquel est venu croître avec tant de profusion ce nombre presque incroyable de rameaux mythiques. Parlons d'abord de la part qui revient à notre Albert dans la construction de la célèbre cathédrale de Cologne, puisque la légende en attribue le plan à son merveilleux génie. C'est sans doute le charme de quelque récit populaire qui aura déterminé certains archéologues distingués à donner à une fable pieuse des bases scientifiques.

Le chanoine Bocker est le premier qui, dans les appendices de Walraff à l'histoire de la ville de Cologne ¹, se soit prononcé en faveur de cette opinion. Walraff lui-même, dont les travaux sur la mémoire et les reliques d'Albert le Grand placent le mérite au-dessus de tout éloge, rendit hommage à cette tra-

¹ Page 84.

dition à cause de la ressemblance du chœur de la cathédrale avec celui de l'église des Frères Prêcheurs. Il aurait même, dit-on, souvent raconté à ses disciples qu'il avait textuellement lu dans un document du XIII^e siècle, aujourd'hui perdu, qu'Albert prêta son concours à la construction du dôme ¹. Nous trouvons cette opinion plus longuement et plus sagement établie par Creuzer, qui donne une foule de preuves de vraisemblance ². Elle vient d'être récemment adoptée aussi par le docteur Ennen. Enfin le respectable Heideloff va jusqu'à regarder comme chose probable qu'Albert a été celui qui implanta en Allemagne l'usage des constructions gothiques, c'est-à-dire que les mystères de l'ogive, l'art de l'octogone auraient été logiquement et scientifiquement perfectionnés par lui ³. Il va jusqu'à prétendre avoir trouvé qu'on appelait pour cette raison, dans les anciens livres d'architecture, le gothique science albertine. Que faut-il donc penser d'une opinion présentée et défendue par des hommes d'un si grand poids? Est-il vraisemblable qu'Albert crayonna le plan de ce splendide édifice, que les hommes de l'art de toutes les nations regardent,

¹ Communication verbale de M. le conseiller de justice Haas, du vicaire Bock et du professeur Weyden à Cologne. Un vieux curé des environs de cette ville, disciple de Walraff, pourrait encore en rendre témoignage.

² Dans ses *Lettres sur la Cathédrale* (Berlin, 1844; 1^{re} lettre), et dans son *Christlichen Kirchenbau*, I, 378, et alib., où il s'en remet, du reste, pour la décision, à des recherches prochaines.

³ *Der Kleine Altdeutsche*; I, Curs. p. 17 à 25. — Nuremberg, 1849.

à quelques exceptions près, comme le plus parfait modèle du gothique?

Nous sommes certainement convaincu que le grand maître possédait des connaissances étonnantes dans le domaine des mathématiques et de la mécanique; l'architecture ne lui fut pas probablement étrangère, mais il nous est néanmoins impossible de lui attribuer le plan de la basilique de Cologne. Voici d'abord une circonstance digne d'attention. Aucun des biographes d'Albert ne mentionne cette particularité. Ces hommes qui relèvent avec tant de plaisir les mérites de leur héros, et qui nous rappellent avec un soin minutieux tous les hommages dont il fut l'objet, n'auraient certes pas omis de nous apprendre qu'il reçut de son prince la flatteuse mission de tracer le plan de la future cathédrale, et on ne peut pas admettre qu'un travail de cette nature demeurât secret. De plus, un monument de ce genre suppose assurément une longue expérience des constructions gothiques; il ne peut être que l'œuvre d'un architecte dont la vie s'est passée à approfondir cet art. Or cet architecte devait être familiarisé, par un grand nombre de travaux analogues, avec les moyens et les problèmes techniques, puisqu'il s'agissait d'une entreprise qui devait surpasser en magnificence et conséquemment en difficultés toutes celles qui avaient paru jusque-là. Il devait avoir soumis à un long examen et comparé entre eux les monuments gothiques existant alors, au moins ceux dont la France venait d'être dotée. Car le trait d'union qui rapproche de ces dernières la cathédrale

de Cologne et le progrès naturel de celle-ci sur les autres sont incontestables aujourd'hui. Il ne suffisait donc pas d'une connaissance générale des formes et des lois du gothique, de la précision plus ou moins grande dans le maniement du compas, ou encore moins de la science du symbolisme chrétien; mais il fallait une science spéciale, une capacité artistique pour donner aux idées conçues leur expression parfaite. Or cette science, cette capacité ne s'acquiert que par une étude longue, pénible et exclusive. Voilà pourquoi, à la naissance du gothique, le clergé abandonna la direction des bâtiments aux architectes laïques, plus à même de consacrer leur vie entière à cette étude, tandis que le prêtre a une foule d'autres devoirs à remplir. Nous croyons aussi qu'il eût été impossible à Albert de trouver en ce temps-là les loisirs nécessaires pour se plonger dans les vastes et profondes études du gothique et des monuments qu'il avait produits jusqu'alors, ou de concevoir même un plan semblable à celui qu'on lui attribue. N'était-il pas à cette époque professeur dans les grandes écoles de Paris et de Cologne, toujours environné d'une foule d'étudiants, consulté comme un oracle en mille circonstances, et, de plus, écrivain si infatigable, qu'il sut remplir jusqu'à six in-folios du résultat de ses recherches. Ajoutons encore que les travaux modernes sur la cathédrale de Cologne ont mis au jour d'admirables documents ¹.

Il est prouvé aujourd'hui que l'incendie de 1248 ne

¹ Voir surtout la remarquable histoire artistique de Schnaas, V, 510 à 543, qui se base en grande partie sur les Mémoires de Lacombet.

fit éprouver à l'ancienne église que des pertes insignifiantes. On ne voulait d'abord, pour cette raison, que bâtir un nouveau et magnifique chœur et l'ajouter à la nef primitive. La résolution de reconstruire aussi le vaisseau et conséquemment le projet du plan de la basilique actuelle ne furent arrêtés que pendant le xiv^e siècle, époque où Albert reposait depuis longtemps déjà dans la tombe. Pour ce qui est du chœur, on peut affirmer qu'il est une imitation de celui de la cathédrale d'Amiens ¹, et que son plan est dû à un architecte qui habita longtemps la France, et qui à son retour confia au papier des souvenirs artistiques frappés au coin d'une intelligence et d'une originalité incontestables. Cela étant, Albert pourrait tout au plus être regardé comme l'auteur de cette partie de l'édifice; mais peut-on croire que, pendant son séjour de trois ans à Paris, lui, religieux et professeur des *Sentences*, ait pu entreprendre des voyages dans des villes éloignées, qu'il y ait séjourné longtemps pour s'y adonner à l'étude de l'architecture?

Cette hypothèse nous paraît inadmissible. Disons donc avec certains auteurs que l'architecte qui parcourut la France ², y étudia les divers genres de con-

¹ Schnaas met en regard les deux plans et fait ainsi constater leurs points essentiels de ressemblance. *Hist. de l'art*, V, p. 528. Le grand progrès de la cathédrale de Cologne sur les basiliques françaises repose dans le vaisseau à cinq nefs et dans le transept, et non pas dans le chœur, dont les beautés ne sont que des détails.

² Le gothique s'appelle en effet dans le premier rapport allemand : *Opus francigenum*. Villars de Homécourt, dont le célèbre Album nous a été conservé, prouve que les architectes voyageaient beaucoup à cette époque. Schnaas, p. 152.

structions, travailla lui-même dans un chantier et traça enfin le plan du chœur de Cologne, n'est autre que le maçon Gerhard, originaire du village de Riel. Nous voyons du reste cet artiste recevoir, en 1257, une mention honorable du chapitre de la cathédrale et en obtenir, pour ses talents et ses services, de magnifiques récompenses ¹. Ces considérations cependant ne prouveraient pas qu'Albert ne concourût en aucune manière à la construction de la cathédrale. Il est possible, il est même vraisemblable que l'illustre Dominicain, dont l'autorité était si grande pour tous à Cologne, fut convoqué aux délibérations qui eurent lieu au sujet du futur édifice ². Comme il s'agissait de savoir quel style on y emploierait, puisque le nouveau style était en lutte avec la vieille architecture romane, et qu'on avait besoin d'éclaircissements sur les avantages du gothique, sur le symbolisme du nombre sept dans la division du chœur, Albert prit sans doute la parole en faveur des merveilles artistiques qu'il avait vues à Paris et du style adopté dans presque toutes les églises dominicaines, et il fit ressortir facilement le sens profondément mystique de ces formes grandioses. Qu'on lui attribue sous ce rapport une part active dans les travaux de la nouvelle basilique, nous sommes des premiers à le reconnaître ³.

¹ Voir aussi pour la question en litige les monuments artistiques de Guhl et Gaspard, II, p. 86.

² Elles n'ont du reste pu avoir lieu qu'après la pose précipitée de la première pierre que l'on anticipa à cause de la présence du monarque. On trouva encore, lors de la nouvelle restauration, les colonnes rondes de l'ancien édifice choral.

³ Cette opinion a été également émise par Kugler dans la Vier-

Passons à l'examen des autres légendes. Toutes représentent Albert comme un homme capable de produire d'étonnantes apparitions à l'aide de ses connaissances naturelles. Il n'est plus, d'après ces récits, qu'un célèbre prestidigitateur, ou, si l'on aime mieux, un véritable magicien.

Pour ce qui est du fait accompli en présence du roi Guillaume, il repose évidemment sur un fondement historique. Guillaume, après avoir, l'an 1248, assiégé et pris d'assaut Aix-la-Chapelle, fut couronné au mois de novembre suivant, et retourna en Hollande par Cologne. Pendant son séjour dans cette ville, il solennisa avec une pompe extraordinaire la fête des saints rois Mages, patrons de la cité. Or ceci se passait au commencement de l'année 1249. Ce fut aussi dans cette circonstance qu'il visita Albert ¹, attiré par sa grande réputation, et peut-être pour se convaincre par lui-même de la prodigieuse puissance du grand homme.

Il est donc probable qu'Albert profita de cette entrevue pour donner au monarque allemand des preuves étonnantes de sa science, et le rendre par ce moyen favorable à son Ordre. La métamorphose subite du jardin claustral, que le froid rigoureux de l'hiver avait hérissé de glace, en une salle de festin parée de toutes les magnificences de la nature, ne dût-elle être qu'une

teljahrsschrift de 1842. Il est certain que la présence d'un ecclésiastique intelligent, lorsqu'il s'agit de plans d'église à construire, est d'une grande importance. L'expérience le prouve encore de nos jours.

¹ C'est ce que rapportent les contemporains Vincent de Beauvais et Raynald. Quétif, I, 167..

pure exagération ¹, rien n'empêche de croire que l'illustre moine prépara au prince une surprise de ce genre, puisqu'un historien du xiv^e siècle en parle déjà. Peut-être aura-t-il établi dans l'intérieur du jardin quelque serre chaude dans laquelle il traita son auguste visiteur ², qui n'avait encore rien vu de semblable. Il est même très-possible qu'il fabriqua de petites figures mécaniques sous forme d'oiseaux capables de faire entendre des sons; car il parle lui-même de ces sortes de machines comme de produits connus ³. « Les « barbity, dit-il, sont des figures avec barbe longue, « de la bouche desquelles sort un petit tuyau; tandis « qu'à l'un de leurs flancs se trouve attaché un soufflet. Quand on le fait fonctionner, une colonne d'air « s'introduit dans le tube, de sorte que le mannequin « barbu semble jouer de la flûte ⁴ (*fistulare*). » Le grand maître nous indique ainsi comment se confectonnaient ces instruments, et il en parle comme existant encore de son temps. En a-t-il construit lui-

¹ Guillaume Heda dit dans son *Histoire de l'évêque d'Utrecht, Olhon III*. « Claruit hoc tempore Albertus magnus episcopus Ratisbonnensis, vir magnæ doctrinæ, de quo multa fabulantur « in convivio quod paraverat regi. » Dans Quetif et Echard, l. c.

² C'est ainsi que Buhl, à l'article: ALBERT, dans Hersch et Gruber, interprète cette légende.

³ Polit., p. 493. Il explique ici les instruments mentionnés par Aristote. (VI, 3.) Albert, du reste, se laisse évidemment conduire de la consonnance d'un mot à sa signification.

⁴ On voit encore cet instrument dans les cabinets de physique, avec cette différence qu'aujourd'hui on lui donne généralement la forme d'une trompette, et, au lieu du soufflet, un tuyau invisible se rend dans la chambre la plus voisine, où une personne lui communique son souffle.

même de semblables pour les placer dans son merveilleux jardin? Il est clair que nous n'entendons énoncer ici qu'une conjecture. Ce qu'il y a de certain, c'est que Guillaume fut si enchanté de sa visite et de ses rapports avec Albert, qu'il se fit accompagner par lui jusqu'à Utrecht (sur le Rhin), et fit construire, sur sa demande, pour les Frères Prêcheurs, un monastère magnifiquement situé ¹. Il est donc évident que l'accueil fait au roi par notre grand maître plut beaucoup à ce prince, ce qui peut faire supposer quelque événement extraordinaire accompli dans cette entrevue. Si maintenant nous examinons les autres talents surnaturels attribués à Albert, nous ne pouvons pas encore tout rejeter dans le domaine de la fable; car son disciple Ulrich Engelbrecht dit qu'il était versé dans les connaissances magiques ². A Dieu ne plaise que nous ayons l'intention de comprendre, sous ce terme de magie, la magie noire ou les communications intimes avec les esprits de ténèbres, puisque, dans divers endroits de ses ouvrages, notre bienheureux combat avec ardeur contre ces sciences obscures et contre toutes leurs formes ³. Mais, pour quiconque parcourt attentivement ses écrits, il sera impossible de nier qu'il posséda une expérience extraordinaire des phénomènes physiques et mécaniques. Ainsi il est

¹ C'est ce que disent Beka et Guillaume Heda dans Quetif, I, p. 167. De là encore les armoiries du monarque dans les fenêtres et les salles du couvent.

² *In rebus magicis expertus fuit*. Voir Prussia, p. 126.

³ Les passages en question dans Prussia et Quetif, I, p. 167. Albert nous dit qu'il avait lu ces livres, mais sans s'y arrêter, parce que son esprit n'y trouvait aucune jouissance.

difficile de révoquer en doute qu'il ait confectionné des automates capables de prononcer certaines paroles et de faire quelques pas ¹; car il nous en entretient si souvent et avec tant de détails, que nous sommes obligés de prendre ses paroles dans leur sens littéral. C'est ainsi que, dans l'ouvrage sur l'âme ², il dit : « On raconte que Dédalus fit une statue de Minerve « mobile dans tous ses membres, qui chantait par le « mouvement de la langue et semblait sauter (*tripu- « diare*). Voici comment s'explique la chose : Dans « l'intérieur de la statue, les organes se trouvaient « en rapport avec du mercure, par la mobilité duquel « ils semblaient se mouvoir eux-mêmes, comme on « le voit dans certaines autres figures ³. Les pieds « étaient fixés sur des roues dans lesquelles se trou- « vaient des arcs creux et séparés les uns des autres « par de petites cellules. Quand donc le mercure des- « cendait par ces cellules dans l'arc de la partie anté- « rieure, celui de la partie postérieure se levait, le tout « se mettait en mouvement, et l'automate allait d'un

¹ Quand Prussia nous allègue, au contraire, qu'Albert démontre partout que l'homme seul est doué de parole, cela ne prouve rien contre la chose; car le bredouillement de certains mots par un automate ou par un oiseau est loin d'être la parole humaine. Prussia, p. 153.

² Vol. II, p. 23 dans Jammy.

³ Expérience de physique très-habituelle, qui, par conséquent, était déjà connue au temps d'Albert. On l'appelle aujourd'hui les mannequins chinois. Ce sont de petits mannequins membrés et fixés à un tube dans lequel se joue une simple goutte de mercure. Le mouvement de cette goutte imprime à ces automates un mouvement de culbute qui se continue sur un plan incliné jusqu'au terme de ce plan.

« lieu dans un autre ; car il était obligé de se mou-
 « voir dans la direction que lui imprimait le mercure
 « en se déplaçant. »

Il explique dans un autre endroit ¹ comment on peut, à l'aide de la vapeur, rendre sensible la production d'un tremblement de terre. « Prenez, dit-il, un
 « vase solide en terre muni d'une ouverture à la tête,
 « d'une autre dans la partie inférieure et qui repose
 « sur des pieds. Remplissez-le d'eau et placez-le près
 « du feu, après avoir soigneusement bouché les ou-
 « vertures. La vapeur alors se forme dans le vase et
 « augmente toujours en force à mesure que le feu
 « devient plus actif, jusqu'à ce que, s'échappant avec
 « impétuosité par l'une des deux ouvertures, elle
 « pousse l'eau au loin sur les objets environnants. Si
 « elle sort par le bas, elle jette à des distances consi-
 « dérables des tisons, des charbons embrasés et de la
 « cendre chaude. On appelle généralement cette espèce
 « de vase : *Sufflator* (souffleur), et il reçoit pour
 « l'ordinaire la forme d'un homme qui souffle ². »

Il est clair, par ces passages, que notre grand maître s'est réellement servi de ces figures humaines dans ses études et ses leçons de physique. La légende qui rapporte la rencontre de saint Thomas avec un automate de ce genre n'est donc pas tout à fait dénuée de fondement. Il est même très-vraisemblable, d'après

¹ *Meteor.*, lib. III, p. 100.

² Cet instrument s'est aussi conservé dans nos salles et nos cabinets de physique. Mais on lui donne aujourd'hui le nom d'Aeolipil, parce qu'autrefois on attribuait son effet à Éole, le dieu des vents.

ces indications, qu'Albert avait lui-même confectionné une de ces machines capable de faire quelques pas et de proférer le mot *Salve!* C'est peut-être par l'écartement du rideau qui la recouvrait que tout le mécanisme se mettait en mouvement ¹, de sorte que nous pourrions regarder cette tradition comme un fait historique. Il décrit encore d'autres expériences physiques analogues dans son *Histoire naturelle*, et parle d'instruments rares qu'il tenait exposés dans sa cellule.

Enfin, pour ce qui regarde la coupe magique dont nous avons également entretenu le lecteur, la solution du problème est facile, vu que cet objet se trouve aujourd'hui encore à Cologne dans la collection de Walraff. C'est une coupe ordinaire dont le fond se compose de deux plaques de métal : la supérieure percée de trous. Entre les deux se trouve de l'antimoine (*antimonium*). Y versait-on de l'eau? une partie de l'antimoine se dissolvait lentement, et la boisson avait un effet purgatif. Y versait-on du vin? il y avait dissolution plus considérable d'antimoine, et le liquide excitait les vomissements. Albert possédait donc une médecine universelle; il pouvait employer les deux procédés principaux de l'art médical, et il est hors de doute qu'il opéra par ce moyen la guérison d'un grand nombre de maladies ². Avec des expériences et des

¹ Nous remarquons que le fameux peintre Leonardo de Vinci avait dans sa chambre de travail une machine semblable. Elle représentait une petite outre, mais qui croissait tellement en ampleur par la mise en mouvement d'un soufflet, qu'elle remplissait bientôt tout l'atelier. BASARI, *Vie de Leonardo*.

² La plupart des couvents, même en Bavière, ont possédé jusqu'à ces derniers temps, c'est-à-dire jusqu'à leur sécularisation,

phénomènes si surprenants, le célèbre Dominicain devait naturellement faire grande impression parmi ses disciples : on se racontait ce qu'on avait vu ; bientôt des exagérations s'ajoutèrent à la vérité ; on parla d'esprits, d'hôtes étranges aperçus près de lui et avec lesquels il communiquait dans le secret de sa cellule, et la réputation de magicien lui fut acquise.

De là n'était-il pas naturel qu'on lui attribuât aussi ce qu'on raconte d'autres personnages extraordinaires, de sorte que le nom d'Albert devint le canevas sur lequel le caprice populaire se plut à broder tout ce qui s'était passé d'étrange et de mystérieux dans les temps anciens et modernes ¹.

CHAPITRE XII

LE BIENHEUREUX ALBERT DEVIENT PROVINCIAL DE L'ORDRE EN ALLEMAGNE.

Albert avait passé cinq ans à Cologne dans une activité bénie, comme professeur de la plus florissante des écoles, comme écrivain fécond et comme direc-

des coupes de ce genre et disposées de la manière indiquée plus haut.

¹ D'où il suit qu'il ne serait pas impossible que le gothique, dans bien des livres (d'après Heideloff), s'appelât *Ars Albertina*, pour indiquer ce qu'il renfermait de mystérieux, de difficile, de magique. *Albertina* aurait alors le sens de *mystica*. De là vient que plus tard ces livres furent intitulés *Scientia Alberti*.

teur éclairé des âmes ¹. « Il brillait alors, dit Rodolphe, dans l'Église, comme la radieuse colonne de feu dans le camp d'Israël. » Prussia le compare à un astre qui surpassait tous les autres en éclat.

Bien que ce grand docteur ne considérât les honneurs et la gloire humaine qu'avec la plus profonde indifférence, et ne se trouvât nulle part plus heureux que dans l'humble cellule où il se livrait à l'étude paisible des sciences, il était impossible pourtant que tous les regards ne se tournassent pas enfin sur lui, et que les religieux de son Ordre surtout n'ouvrissent à son génie un théâtre d'action plus étendu. L'an 1254 se tint à Worms le chapitre provincial de l'ordre des Dominicains. Convaincue que personne n'était plus digne du commandement qu'Albert, l'assemblée des prieurs l'élut à la charge de provincial pour l'Allemagne. Quelle riche terre s'ouvrait encore à l'influence du grand homme ! N'avait-il pas, en effet, à introduire son Ordre bien-aimé dans mille postes nouveaux ? à fortifier de ses conseils et de sa main les plantations florissantes, à les entretenir dans l'ardeur du premier amour et à les préserver du monstre menaçant de la corruption morale ? La province allemande embrassait déjà, à cette époque, tous les pays qui s'étendent depuis les frontières de la Hongrie jusqu'à l'embouchure du Rhin, c'est-à-dire l'Autriche, la Bavière, la Souabe, l'Alsace, les contrées rhénanes jusqu'à Geldern et Utrecht ; la Hollande, la Zélande,

¹ Prussia (p. 251) rapporte expressément qu'il entendait avec beaucoup d'assiduité les confessions des fidèles et qu'il imposa encore des pénitences de sept ans.

la Frise, le Brabant et la Flandre; puis encore la Westphalie, la Hesse, la Saxe, la Thuringe, la Misnie, le Holstein - Schlewig et les villes des Marais, au nombre desquelles se trouve Lubeck ¹. Quel immense théâtre pour le zèle apostolique d'Albert! Dire adieu à sa chère cellule et au silencieux labeur des sciences, se charger de la conduite d'un grand nombre de couvents et de moines, voilà ce que demandait de lui la volonté divine manifestée par celle des supérieurs. N'importe, il se montrera ici comme ailleurs bon administrateur de son maître et véritable père de son troupeau. Étonnant vieillard! il commence d'abord par surpasser tous les autres dans l'observation rigoureuse des vœux de son Ordre et dans la voie qui mène à la perfection évangélique. Bien que déjà fort avancé en âge, il fait toutes ses visites à pied, un simple bâton à la main. Jamais il ne porte d'argent ²; mais, en fidèle amant de la pauvreté religieuse, il mendie de porte en porte avec ses frères, quand la nécessité l'y oblige, la chétive nourriture dont il a besoin. Aussi jamais les âmes généreuses ne firent-elles défaut à ceux qui s'étaient faits pauvres pour Jésus - Christ. Pour encourager ceux de ses compagnons qui n'aiment pas, comme lui, ce pénible dénûment, il leur en donne partout le plus éclatant exemple. Dans les monastères où il fait quelque séjour, il écrit des livres de sa

¹ Rodolphe appelle ces dernières villes : les marécageuses. Prussia donne la nomenclature de toutes ces contrées, p. 204.

² Prussia, l. c., et Rodolphe. Il portait des souliers, car dans son commentaire sur saint Luc il tire l'épée contre les déchaussés, qu'il traite d'hérétiques.

propre main et les leur laisse à son départ, soit pour dédommager la maison du peu qu'il y a consommé, soit pour faire part à ses frères des fruits de ses connaissances. Il n'était point égoïste de son savoir, dit Prussia, et il agissait ainsi surtout pour faire voir qu'il renonçait à toute propriété, et qu'il ne considérait pas même comme lui appartenant les livres sortis de sa plume féconde. Comme il donnait le premier l'exemple de la pauvreté évangélique, le saint avait le droit d'en exiger la pratique de ses religieux. Ne pouvant par lui-même visiter toutes les maisons de l'Ordre en Allemagne, il leur adresse des lettres d'avertissements et de saintes menaces. Prussia nous en cite une¹ qui commence ainsi :

« Aux frères bien-aimés dans le Christ, aux prieurs
 « et aux couvents de la province d'Allemagne, nous,
 « frère Albert, provincial et serviteur de tous, sou-
 « haitons le salut et la charité fraternelle dans le
 « Christ. Dans la crainte que le vice de la propriété,
 « qui est si contraire à notre bienheureuse condition
 « de pauvres, ne vienne à s'introduire parmi nous,
 « nous défendons à tout religieux de posséder de l'ar-
 « gent ou tout autre objet susceptible de servir à son
 « utilité personnelle ou à celle des autres; nous le
 « défendons, le supérieur dût-il même savoir où se
 « trouvent cet argent, cet objet, et connaître les mo-
 « tifs pour lesquels ils sont employés. Si quelqu'un
 « se permettait de contrevenir à cette défense, c'est-
 « à-dire si un religieux, quel qu'il soit, dépensait de

¹ Page 212.

« l'argent ou retenait en son pouvoir des objets interdits à l'insu de son supérieur, il serait à nos yeux propriétaire et punissable, selon toute la rigueur de nos lois, comme violateur des constitutions de l'Ordre. » Nous pouvons, du reste, nous rendre compte du saint zèle dont il était animé dans ces circonstances par une mesure qui fut prise au chapitre de Worms, où avait eu lieu son élection au provincialat. Ayant appris que des vêtements et de l'argent avaient été trouvés chez un frère convers (*conversus*) décédé à Peteau, dans le diocèse de Saltzbourg, et que ce malheureux avait possédé ces objets à l'insu de son supérieur, le chapitre ordonna l'exhumation de ce frère et en fit jeter le cadavre à la voirie. Tel était le zèle de notre bienheureux et des autres prieurs à poursuivre, même après la mort, les violateurs du vœu de pauvreté, comme autrefois Ananie et Saphyre, pour le même forfait, avaient subi un châtiment terrible de la part du prince des apôtres ¹. Albert fit d'autres ordonnances encore pour affermir parmi ses religieux l'amour de la sainte pauvreté. Le même chapitre de Worms publia le décret suivant : « Qui conque exerce le ministère de la prédication dans l'intérieur du pays doit savoir qu'il lui est absolument défendu de se servir de véhicules dans ses voyages. Il ne peut non plus, sans une raison légitime, monter dans la voiture de qui que ce soit. Nous entendons par raison légitime le cas où, traversant des déserts, on ne pourrait y trouver ni

¹ Prussia, p. 212, et Rodolphe.

« hôtellerie ni moyens de subsistance; quand il faut
« se rendre chez un malade et qu'il y aurait danger
« à mettre du retard; quand on est contraint de trans-
« porter au couvent un frère tombé malade en route,
« ou quand quelque prince nous mande pour affaires
« importantes et qu'il faut s'y rendre au plus tôt. Que
« tout contrevenant reçoive la discipline en présence
« de toute la communauté et qu'il jeûne au pain et à
« l'eau, assis par terre au milieu du réfectoire. Ces
« châtimens ne pourront être remis par dispense. »
Voilà qui fut arrêté à Worms. L'assemblée capitulaire s'étant réunie l'année suivante à Augsbourg ¹ sous la présidence d'Albert, il arriva que ce décret obtint sa rigoureuse application. On y prononça la sentence qui suit : « Nous imposons au prier de
« Reims, pour s'être fait voiturier et pour avoir vêtu
« deux frères convers sans autorisation, sept jours
« de pénitence au pain et à l'eau, cinq psautiers et
« cinq disciplines; au prier de Minden, cinq jours
« au pain et à l'eau, cinq messes, trois psautiers
« et trois disciplines pour s'être rendu au chapitre à
« cheval; aux frères de Trèves, pour avoir introduit
« des femmes dans le chœur de leur église, dans le
« couvent, dans le jardin et les lieux de travail, trois
« jours au pain et à l'eau, trois psautiers et trois dis-
« ciplines. De même les religieux qui cette année
« sont venus au chapitre en voiture ou à cheval, ou
« qui dans d'autres circonstances se servent sans

¹ Albert fut donc aussi à Augsbourg à cette époque. Echart pense que cette assemblée y fut tenue en septembre 1255. *Script.*, I, p. 168.

« nécessité et sans permission de chariots ou de montures, doivent être punis pour cette grave et scandaleuse violation des règles. » Ces dispositions prises par Albert nous font voir quelle grande austérité de mœurs régnait alors en Allemagne dans tous les couvents des Frères Prêcheurs. Ce qui nous paraît à nous permis ou pour le moins indifférent se trouve expié par de sévères pénitences, comme paraissant contraire à la vie pauvre du cloître. Cependant, malgré cette rigueur observée dans l'ordre Dominicain, les maisons établies en Allemagne ne furent bientôt plus suffisantes pour contenir le grand nombre de nobles qui demandaient à y être admis.

Preuve incontestable que cette foule n'était point attirée par la chair et le sang, mais par l'esprit de Dieu, qui voulait, à l'aide des deux ordres nouveaux de Saint-François et de Saint-Dominique, rajeunir la face de la terre.

Nous possédons encore une autre ordonnance publiée dans une lettre par Albert pendant son glorieux provincialat. Il dit, après les salutations d'usage : « Le « souvenir de la pénible charge imposée à ma faiblesse par la sainte obéissance, et les sollicitudes « journalières qu'elle me cause, me pressent de vous « faire part, à vous qui êtes absents, des avis donnés « aux frères présents au chapitre provincial. Afin « donc que la garde des religieux confiés à mes soins, « garde à laquelle je ne puis désormais plus suffire « seul, puisse être plus efficacement partagée par les « prieurs des couvents respectifs, je mets en vigueur « ce que le chapitre général a décrété depuis long-

« temps comme mesure très-salutaire et que l'assemblée provinciale a ordonné depuis peu, savoir :
« Chaque religieux découvrira sa conscience une fois
« l'an à son prieur et lui déclarera toutes les fautes
« dont il se sent coupable, afin que l'état de son âme
« soit parfaitement connu. »

Il est clair que le bienheureux voulait, par cette disposition, faire croître la vertu d'humilité dans l'âme de ses moines, puisqu'il réclame de leur part un si pénible sacrifice, et faciliter en même temps aux supérieurs la censure et la direction des frères confiés à leur sollicitude.

Voilà comment, pendant toute la durée de son provincialat, le grand homme s'est montré semeur infatigable de toutes les saintes vertus et exterminateur empressé de tous les désordres. Les chapitres qui se tinrent à Worms, à Augsbourg, à Erfurth et à Ratisbonne rendirent, à son instigation, un grand nombre de salutaires décrets d'une importance majeure pour l'affermissement et le développement de l'Ordre, qui s'accrut, en effet, à cette époque en Allemagne avec une incroyable rapidité. Albert fut un autre Dominique, un second fondateur de l'Ordre dans l'empire germanique. Il est le premier qui nous apparaisse ici comme ayant reçu de Dieu non-seulement le don de la science et de la sagesse, mais encore le rare talent de l'administration (*chrisma gubernationis*).

CHAPITRE XIII

LE BIENHEUREUX ALBERT FONDE LE MONASTÈRE DE PARADIS.

Les flammes de l'amour divin que les disciples de saint François et de saint Dominique répandaient par leurs prédications et leurs exemples, embrasèrent, en Allemagne, non-seulement une multitude d'hommes qui se consacrèrent au service du Seigneur, mais encore un grand nombre de femmes qui aspirèrent aux mêmes sacrifices. Quand elles virent comment les religieux des Ordres nouveaux parcouraient les voies de la perfection, elles furent enflammées du désir de vivre selon les mêmes règles et de s'engager dans la même route. L'Allemagne vit bientôt surgir de son sol béni une foule de monastères placés sous le patronage de saint Dominique. Le plus célèbre d'entre eux fait remonter son origine à Albert le Grand ; et, comme cette fondation date du provincialat de notre Bienheureux (1259), nous ne pouvons nous dispenser d'en parler ici. Cet événement nous initie à la vie de cette époque : il nous permet d'admirer les prodiges opérés par la parole divine dans l'âme des jeunes gens et des vieillards, des grands et des petits, des riches et des pauvres, et cet étonnant esprit de sacrifice, résultat naturel d'une foi vive, qui se manifestait alors pour le royaume de Dieu. Albert nous apparaît dans cette cir-

constance comme un religieux plein de modestie et de tendre piété, qui met tout son bonheur à procurer la perfection et le salut des âmes. Quelle charmante oasis de paix, dans son histoire, que cet événement, comparé aux époques de tumulte et d'anarchie qui vont bientôt se dérouler sous nos yeux !

Ce que nous allons en raconter ne sera, du reste, en grande partie, que le simple et touchant récit du frère Rodolphe ¹.

« Dans le diocèse de Cologne, dit ce biographe, se trouve la ville de Scæst, autrefois très-opulente. Un religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, appelé Eberhard, y avait souvent annoncé la parole de Dieu, et plusieurs nobles du voisinage, aussi distingués par leur rang que par leurs richesses, résolurent, d'après son conseil, de consacrer à Dieu leurs filles en qualité de servantes vierges. »

Un contemporain, Henri d'Hosthoven, nous raconte avec plus de détail l'origine de la fondation de ce monastère. Il dit que la première pensée de l'érection d'un couvent de Dominicaines, dans le lieu où s'éleva plus tard Paradis, est due au général de l'Ordre, Jean, qui était venu à Scæst en 1252. Il avait chargé le frère Eberhard Clodt, qui s'adjoignit Henri d'Hosthoven, d'acquérir le terrain nécessaire. Les religieux rencontrèrent d'innombrables difficultés et des en-

¹ Nous avons aussi consulté l'ouvrage intitulé *Histoire de la fondation du couvent de Paradis près Scæst*, par le conseiller de justice J. Seibertz, dans la feuille périodique consacrée à l'histoire de la patrie et aux monuments antiques, vol. VII, Munster, 1856, p. 287, etc. L'auteur s'en est tenu au rapport du contemporain Henri d'Osthoven.

nemis déclarés qui combattirent la bonne œuvre projetée. Ils obtinrent cependant les moyens d'établir un monastère, où un grand nombre de femmes et de jeunes filles nobles demandèrent à être admises. Le chevalier Arnold de Widenbrügge, touché par les discours des prédicateurs, vint, avec son épouse et ses filles, pour se consacrer lui-même, et tout ce qui lui appartenait, au Seigneur. Le chevalier Girard de Lo, et sa femme Agnès, amenèrent leurs deux filles; Adelaïde de Rotheim y entra avec les siennes; Henri de Rūden, avec son épouse et sa fille; Christine de Dortmund offrit en sacrifice à Dieu ses filles, avec ses maisons et ses propriétés; d'autres seigneurs et bourgeois des lieux voisins les imitèrent. Écoutons maintenant la suite du récit de Rodolphe : « Les femmes
« et les jeunes filles allèrent loger dans une habitation
« commune, et commencèrent à gravir la montagne
« de la perfection, sans toutefois s'attacher encore à
« aucune règle déterminée ni faire choix d'aucun
« vêtement particulier. Bientôt la réputation de ces
« nobles vierges se répandit au loin comme l'arome
« d'un nectar précieux, et le nombre de celles qui
« manifestèrent le désir de conformer leur vie à la
« leur, augmenta chaque jour davantage. On reconnut
« alors la nécessité de donner à cette sainte entreprise
« une forme stable et déterminée. C'est pourquoi le
« chevalier Arnold ¹, ministre de l'évêque d'Osna-

¹ Henri d'Osthoven en fait le portrait suivant : « C'était un
« homme très-aimable, bien fait, haut de taille, sévère à l'égard
« de ses compagnons d'armes et très-habile dans tous les exer-
« cices militaires. Il était éloquent, fidèle et sincère dans les

« brück ; alla querir le célèbre serviteur de Dieu ,
 « Albert , afin qu'il fondât , par son autorité et sa sa-
 « gesse , un couvent de femmes , selon la règle et avec
 « l'habit de Saint-Dominique. Albert accepta : et lors-
 « qu'il eut appris comment cette pieuse communauté ,
 « pleine de mépris pour le monde , était prête à courir
 « après l'odeur des parfums de l'Époux , il loua Dieu
 « de toutes les forces de son âme. Il les entretint
 « toutes de la règle de l'Ordre et de la clôture à la-
 « quelle elles seraient obligées de se soumettre ; puis ,
 « lorsqu'il vit ces âmes fondées sur l'amour de Dieu ,
 « il détermina le jour où il séparerait des filles du
 « siècle ces pierres précieuses , ces fleurs choisies ,
 « pour les conduire dans le lieu où elles pourraient
 « désormais , comme des vierges sages avec leurs
 « lampes allumées , servir le Christ , l'époux des
 « vierges. Un vendredi , après avoir offert le saint sa-
 « crifice devant elles , et en présence de plusieurs
 « nobles chevaliers , il les mena processionnellement ,
 « accompagné du clergé et du peuple , dans un lieu
 « situé hors des murs de la ville , et qui s'appelait , à
 « cette époque , Alvoldinghusen ¹. Les vierges mar-
 « chaient nu-pieds et portaient des vêtements pauvres ,
 « parce qu'elles avaient fait don de leur personne et
 « de leurs biens à l'asile dans lequel elles se propo-
 « saient de demeurer toujours. Devant l'autel d'un
 « antique oratoire dédié à la sainte Vierge , elles firent ,
 « entre les mains d'Albert , le vœu d'embrasser , elles

« conseils , formidable à l'ennemi , secours assuré de son évêque
 « et de son Église , de ses parents et de ses amis. »

¹ Alvenshausen.

« et leurs successeurs, l'ordre de Saint-Dominique. » Henri d'Hosthoven ajoute encore : « Il leur montra, dans « une chaleureuse allocution, comment elles devaient « désormais vivre selon la règle de Saint-Augustin et « les constitutions des Frères Prêcheurs, aimer la « communauté pour l'amour de Dieu, haïr tout « égoïsme, obéir humblement, avec patience, sans « murmure, sans retard et avec joie ; comment elles « devaient aussi régler leur conduite, mettre de l'ordre « dans leurs occupations, s'entr'aimer cordialement « et se rendre dignes par là des biens que l'Ordre leur « accordait. Il leur rappela la signification des vœux « monastiques et leur promit les récompenses du Ciel « si elles y restaient fidèles. » Puis le vénérable Père ferma sur elles, en versant un torrent de saintes larmes, les portes qui devaient pour jamais les séparer du monde et garantir l'observance des règles. Les vierges chantaient pendant cette cérémonie : « J'ai mé- « prisé le royaume du monde et toutes les parures de « la terre pour le brûlant amour de mon Seigneur « Jésus. » Tout étant terminé, Albert donna sa bénédiction.

« Il permit aussi dans cette solennité, avec l'auto- « risation du légat apostolique, le cardinal Hugo, aux « deux filles du chevalier Arnold, Gertrude et Oda, « de passer de l'ordre des Bénédictines dans le cou- « vent nouvellement fondé. Arnold lui-même quitta « le monde, prit l'habit de Saint-Dominique et se « chargea de l'administration temporelle du nouveau « monastère ¹, pendant que sa femme Gunigonde en

¹ Comme procureur du monastère, Seibertz nous dépeint son

« fut élue première supérieure. Voilà comment cette
« admirable famille sut choisir, dans un saint enthousiasme d'amour, la sublime voie de perfection évangélique. A partir de ce moment, Arnold voulut que ce lieu fût appelé Paradis, soit à cause des charmes de son site, soit pour une raison spirituelle. Comme nos premiers parents avaient, par leur désobéissance, perdu le bonheur du paradis, ces épouses du Christ devaient chercher à en reconquérir les joies par l'obéissance. » Ainsi parle Rodolphe. Albert séjourna quelque temps encore dans le nouveau monastère, dont il réjouit les ferventes religieuses par ses salutaires instructions. Il les exhorta avec instance à ne pas se perdre par l'admission trop facile d'un grand nombre de novices et par des constructions au-dessus de leurs moyens; mais de patienter, au contraire, jusqu'à ce que des acquisitions, des bienfaits ou des aumônes les eussent mises à même d'élever d'autres bâtiments sans compromettre la discipline régulière ¹. Plus tard, quand notre Bienheureux fut revêtu de la dignité épiscopale, il revint en ce lieu pour consacrer l'église qu'on y avait construite.

Voilà comment le grand maître, plein d'expérience et de zèle pour le salut des âmes, construisit une arche sûre, dans l'enceinte de laquelle une troupe d'innocentes colombes trouvèrent un refuge contre les flots du déluge et les orages du monde.

habileté dans cette charge. Il allait jusqu'à porter la besace pendant les quêtes.

¹ Seibertz d'après Henri d'Osthoven. Malheureusement Seibertz, au lieu du texte original complet, ne nous donne qu'un extrait.

CHAPITRE XIV

LE BIENHEUREUX ALBERT EST ENVOYÉ EN POLOGNE
POUR Y DÉRAÇINER LES VICES DU PAGANISME.

A cette époque Albert entendit la voix du souverain pontife, qui l'envoyait à des peuples encore plongés dans l'ignorance et assis pour la plupart à l'ombre de la mort ¹. Les habitants de la Pologne et des contrées environnantes avaient, il est vrai, depuis deux cents ans déjà reçu la lumière de la foi chrétienne. Ils l'avaient même défendue les armes à la main contre des voisins idolâtres; ils avaient eu pour les gouverner des princes d'une vertu exemplaire; mais les interminables guerres, les dissensions intestines, les invasions désastreuses des Mongols et le commerce entretenu avec des peuples païens avaient introduit parmi eux à cette époque une effrayante sauvagerie de mœurs; le christianisme s'y était considérablement affaibli. Un grand nombre de superstitions coupables y avaient poussé de si profondes racines, qu'on n'avait jamais pu les arracher entièrement. A la faveur de l'obscurcissement du soleil de la foi, elles reparaissent

¹ D'après Rodolphe et Jammy, qui s'appuient sur la propre relation d'Albert. Si on admet l'authenticité de la Politique de notre docteur, ce que fait Jourdain lui-même, il est impossible de nier cette légation.

saient comme autant de bêtes fauves. Voilà pourquoi les papes avaient souvent envoyé leurs légats en Pologne pour arracher cette pernicieuse ivraie, pour y établir sur des fondements solides des relations avec Rome et y entreprendre la réforme des mœurs du clergé et du peuple ¹. Cette mission fut aussi confiée à notre Albert, comme il nous l'apprend lui-même ². Il obéit aux ordres de la cour pontificale et se mit en route, accompagné de religieux et d'ecclésiastiques. Après bien des fatigues il arriva sur les frontières de la Saxe et pénétra dans l'intérieur de la Pologne. Quelle ne fut pas sa douleur en trouvant ces malheureux peuples encore soumis au joug de lois barbares et d'usages venus du paganisme le plus brutal ³ ! Il était reçu comme loi qu'on ne devait laisser l'existence à aucun nouveau-né mal conformé, afin que les parents et l'État ne vissent point grandir au milieu d'eux des hommes incapables de les servir. On déterminait même le nombre d'enfants qu'il était permis d'élever, dans la crainte de ne pouvoir plus tard les nourrir. Les vieillards décrépits, impropres au travail, étaient impitoyablement mis à mort; et l'on regardait cet acte

¹ C'est ainsi qu'en 1123, le légat Egidius fut envoyé en Pologne pour la circonscription exacte des diocèses; le cardinal Hugo, en 1146; le cardinal Malabranca en 1189, et le cardinal Pierre, en 1197.

² *Polit.* VII, XI, p. 461. Il y est dit que chez les Slaves appelés Cumans les enfants difformes et les vieillards décrépits sont mis à mort ! *Hunc ritum servant hodie homines habitantes in confinibus Saxonix et Poloniæ, sicut et ego oculis meis vidi, qui fui nuntius Romanæ curiæ ad partes illas, aliis demonstrantibus mihi sepulchra patrum quos ita occiderant.*

³ Rodolphe cite les lois des Prussiens et des Vandales.

barbare comme la preuve la plus certaine d'une grande piété filiale, puisqu'ils étaient par là, disait-on, délivrés des misères de la vieillesse ¹. Il y eut de ces êtres dénaturés qui montrèrent les tombeaux de leurs parents qu'ils avaient ainsi massacrés. Albert gémit sur l'aveuglement et l'impiété de ces hommes qui osaient encore se dire chrétiens. Ces usages épouvantables pouvaient peut-être trouver leur excuse chez des nations que n'avait pas encore éclairées le flambeau de la foi, et qui ne faisaient aucun cas de la vie, des droits et de la dignité de l'homme; mais chez des chrétiens, qui doivent savoir que tous les hommes, images vivantes de Dieu, et créatures rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, sont dignes d'inviolables respects, et que, par conséquent, personne n'a droit sur son semblable comme s'il n'était qu'une chose ou un être égal à la brute, de pareils crimes devaient exciter une juste horreur. Ce qui jusque-là avait été inutilement tenté réussit à l'énergie et à l'éloquence victorieuse de notre apôtre. Nous ne trouvons, il est vrai, aucune relation détaillée ² des résultats de ses travaux; mais on sait de source certaine que le célèbre docteur, par la prédication de la parole de Dieu, fit renaitre les sentiments de la nature dans le cœur endurci de ces hommes, qu'il les soumit au joug des préceptes divins et de la foi, et qu'il termina sa mission apostolique en em-

¹ Nous rencontrons les mêmes infamies chez tous les peuples païens de l'antiquité et de nos temps modernes. Le christianisme seul traite l'homme en homme.

² Rodolphe, auquel nous empruntons notre récit, s'en plaignait déjà de son temps.

portant la consolation d'avoir rendu à l'Église un grand nombre d'âmes ¹. Albert fut donc missionnaire, et travailla parmi les peuples à demi sauvages comme il l'avait fait en étant l'oracle des nations civilisées et le maître des savants.

CHAPITRE XV

LE BIENHEUREUX ALBERT PACIFICATEUR DE COLOGNE.

Pendant qu'Albert étendait au loin sa salutaire influence, une grande querelle survenue entre l'archevêque et la bourgeoisie désola sa chère et bien-aimée ville de Cologne ².

Les marchands de cette ville ³, en possession d'immenses richesses et de grands privilèges, voulurent, dans ce temps de violences universelles, se soustraire peu à peu à la domination archiépiscopale. Mais Con-

¹ Rodolphe.

² Dante l'appelle nettement, à cause du long séjour qu'il fit dans cette ville, Albert de Cologne.

³ D'après Ennen, l. c., p. 37, qui s'en tint apparemment à la chronique rimée de Godefroy de Hagen, à la chronique de Cologne, à la *Securis ad radicem posita* (documents, nos 72, 75, 76, 78, 79, 86, 88, 89, 171), et à l'apologie de la Métropole de Cologne, Albert y est appelé tantôt *lector Fr. Prædicatorum*, tantôt *Chori episcopus*. Ce dernier titre, toutefois, ne se trouve que dans les documents ultérieurs. Voir Kreutzer, *Christl. Kirchenbau*, I, p. 375.

rad de Hochstaden n'était pas homme à supporter de sang-froid cette atteinte à ses prérogatives. C'était le plus courageux, le plus puissant et le premier prince de l'État après l'Empereur. Il résolut donc d'humilier l'orgueil de la bourgeoisie, de lui faire sentir le poids de son courroux, et de n'avoir de repos que quand elle serait soumise à ses volontés. Il commença par révoquer la liberté de péage, dont la ville était en possession, en soumettant toutes les marchandises des négociants de Cologne à l'impôt archiépiscopal établi à Neuss. Il ne respecta pas davantage leur antique privilège monétaire. La coutume jusqu'alors était que l'archevêque ne devait battre monnaie que dans trois circonstances extraordinaires : à l'investiture, à la réception du pallium et au passage des envoyés de la cour romaine; mais Conrad, sans s'occuper des réclamations des habitants et de leurs traditions, fit battre monnaie à son gré. Les autorités municipales se rendirent donc à son palais et lui firent des représentations sur ces empiétements. Conrad, peu habitué à la résistance et encore moins aux reproches, fit une réponse violente, se prépara à la retraite et sortit, en effet, bientôt de la ville. Arrivé dans sa forteresse d'Andernach, il envoya une déclaration de guerre aux bourgeois révoltés. Il fit construire en grande hâte un certain nombre de bateaux de guerre, descendit le Rhin pendant le carême de 1251 et aborda à Neuss, petite ville située vis-à-vis de Cologne. Lorsqu'il s'aperçut qu'il n'y avait aucun résultat à espérer d'un siège, son désappointement fut extrême. Il allait se retirer, quand un ingénieur de sa suite s'offrit à incen-

dier par le feu grégeois la flotte marchande ancrée à l'autre rive. Le prince-évêque accepta la proposition avec joie, car il espérait que des pertes aussi considérables contraindraient les marchands de Cologne à un accommodement avantageux. Mais la tentative échoua ; le canot chargé des matières combustibles fut lui-même détruit par les flammes sans faire éprouver le moindre dommage aux vaisseaux ennemis. Alors le chevalier Hermann de Rittenhoffen conseilla à Conrad d'abandonner le siège et de tenter la voie d'une négociation amicale. « Les bourgeois, dit-il, sont en bonne intelligence, abondamment pourvus de munitions, et par conséquent difficiles à contraindre. » Il ajouta qu'on était en carême, temps peu convenable pour les batailles. L'archevêque, tout passionné qu'il était pour la guerre, accueillit bien ces sages remontrances, conclut une suspension d'armes et fit proposer à la ville une conciliation.

La décision des points en litige fut remise entre les mains du cardinal-légit Hugues de Sainte-Sabine et du frère Albert, lecteur des Dominicains, tous deux membres de l'ordre des Frères Prêcheurs. Chose étrange ! deux pauvres moines sont les hommes de la confiance des deux partis. Le fier archevêque et l'opulente bourgeoisie de Cologne s'en remettent à leur sagesse et à leur justice !

Il fallut attendre une année entière jusqu'à la conclusion définitive de l'accordement qui devait régler à l'avenir les droits réciproques. L'archevêque ne pouvait plus battre monnaie que deux fois et avec bonne empreinte. Les droits de péage établis contrairement

aux privilèges, à Neuss et en d'autres lieux, devaient être abrogés. Les bourgeois, en échange, s'obligeaient à prêter le serment que jamais ils n'introduiraient de marchandises étrangères en leur nom, pour les soustraire par ce moyen aux charges de l'octroi. Enfin une paix générale devait régner entre l'archevêque et la population de Cologne, chrétiens et juifs. L'archevêque s'engageait à défendre la cité; celle-ci, de son côté, devait toujours embrasser les intérêts de son seigneur, puisqu'elle lui avait juré obéissance pour tout ce qui était de ses droits et de sa juridiction. Tel fut ce fameux acte de conciliation formulé par la haute sagesse d'Albert, qui, reconnaissant et protégeant les intérêts des deux parties, devait inaugurer une paix salutaire pour tous; mais les passions humaines ne le laissèrent pas longtemps en vigueur. L'impétueux archevêque, déçu dans ses espérances, résolut de recommencer la guerre à la première occasion. Après plusieurs chicanes préliminaires, la dispute s'enflamma de nouveau, vers 1256, pendant qu'Albert se trouvait en Italie. Peut-être eût-il pu par sa présence étouffer la discorde dans son principe. Les bourgeois firent de redoutables préparatifs, et jurèrent de défendre le droit commun au péril de leur vie. A la tête d'une troupe de mutins des plus déterminés se trouvait Thierry de Falkenberg, qui ne demandait qu'à se mesurer avec l'ennemi à la face du soleil. L'impétueuse armée des bourgeois tomba comme la foudre, près du village de Frechen, sur les troupes de l'archevêque, qui, armé de pied en cap, se tenait au premier rang pour prendre part au combat. La rencontre fut terrible et le choc des plus san-

glants. De part et d'autre régnaient une bravoure indomptable et le mépris de la mort le plus courageux. Lorsque, après une lutte longue et acharnée, le prince-évêque, qui se battait avec une fureur de lion, se croyait maître de la victoire, Thierry de Falkenberg accourut avec sa troupe toute fraîche et se précipita tête baissée sur les bataillons ennemis. Les troupes de Conrad, effrayées, commencent à faiblir, bientôt toute son armée est mise dans une complète déroute. En vain le valeureux archevêque fait des prodiges de valeur, en vain il veut retenir ses soldats; il se voit enfin obligé lui-même d'abandonner son lourd cheval de bataille, de monter un rapide coursier et de chercher son salut dans une fuite précipitée. Cette éclatante victoire donnait à la ville l'espérance d'être pour jamais à l'abri des violences de son pontife. Les négociations furent longues. Enfin, le jeudi de la semaine sainte 1257, on fit de part et d'autre le serment de s'en remettre, pour cette importante affaire, à la sentence des arbitres, qui furent : Gosswin, doyen de la cathédrale; les prévôts de Saint-Séverin et des Saints-Apôtres; le custode de la cathédrale, Philippe, et le lecteur des Dominicains, frère Albert, qui était revenu de sa mission d'Anagni.

Albert nous apparaît donc encore comme un ange de paix. Il fut sans doute l'âme de cet important débat. Son zèle infatigable, son impartialité, son incorruptible amour pour la justice, le rendirent maître des épineuses matières soumises à son jugement. Il démêla avec son étonnante perspicacité d'esprit les nombreuses plaintes, les griefs et les prétentions des

autres, et finit par formuler une sentence arbitrale qui répondait à toute prétention juste, replaçait dans leurs limites les droits de l'archevêque aussi bien que ceux de la bourgeoisie, et prévenait pour l'avenir tout acte de violence. Bien que cet arrangement ne dût pas être encore de longue durée, comme nous le verrons plus loin, toujours est-il qu'Albert avait fait tout ce que pouvait un homme de bien pour établir dans sa chère ville de Cologne une paix solide et durable entre des personnes qu'il entourait d'une affection respectueuse, et qui s'adressaient à lui avec une entière confiance.

Nous avons décrit les luttes politiques qui retentissaient autour de la paisible retraite de notre bienheureux plus longuement que cela n'eût été nécessaire peut-être pour la parfaite connaissance de sa vie. Mais ne sont-elles pas un trait lumineux de l'histoire de l'époque à laquelle il appartient? Ne nous dépeignent-elles pas le caractère, les mœurs et les actes des personnages les plus influents avec lesquels il eut toujours à traiter? Elles nous montrent le fond du tableau et l'entourage au milieu duquel sa personnalité eut à se produire. Cette majestueuse figure nous apparaîtra sans aucun doute encore plus digne d'admiration si nous nous rappelons que pendant ces incessantes tempêtes, ces tumultes et ces continuels cliquetis d'armes, Albert siégeait dans sa chaire à Cologne, enseignant les sciences pacifiques et gouvernant la plus florissante des écoles. Oui, pendant que les vagues de la guerre civile roulaient en mugissant autour des murailles de son monastère, notre illustre docteur, tranquille dans son humble cellule, écrivait

les plus volumineux et les plus profonds de ses ouvrages! Où trouver un témoignage plus certain de la tranquillité d'âme et de l'énergie de caractère du grand homme? Nous venons de le contempler sur un nouveau théâtre, celui de la diplomatie. Il se tient au-dessus des partis comme un messager céleste pour lequel les avantages temporels ne sont rien; aussi tous lèvent-ils vers lui leurs regards avec une entière confiance. Il sait, par son éloquence et son zèle plein de charité, réunir les éléments les plus disparates, éloigner les obstacles à la paix, réconcilier les esprits et les cœurs, et conduire tout à une heureuse fin. On ne peut vraiment nier qu'il ne se soit comporté en maître dans ces épineuses circonstances. Longtemps après encore il était à ce point de vue l'admiration de toute la ville de Cologne, puisque Koelhoff, premier éditeur de sa biographie, ne trouve pas, en 1492, d'éloge plus pompeux à lui décerner à la fin de son livre que celui-ci : « Qu'heureuse es-tu, ô Cologne, d'avoir
« possédé Albert le Grand, qui, par son éloquence,
« apaisait tes guerres et tes séditions intestines! »

CHAPITRE XVI

PERSÉCUTION CONTRE LES ORDRES MENDIANTS. — ALBERT LES DÉFEND
PAR SES DISCOURS ET PAR SES ÉCRITS.

Tandis qu'en Allemagne le bienheureux Albert arrêta les ravages des tempêtes politiques, parcourait le pays pour fonder, visiter et affermir dans la règle les maisons de son Ordre, ou bien se livrait, à l'ombre du cloître, aux plus profondes méditations, en France, la sourde haine de l'Université contre les moines mendiants dégénérait en une guerre ouverte et implacable. A la suite d'un mauvais traitement reçu par quelques étudiants, l'an 1253, les professeurs laïques avaient fermé leurs classes. Les religieux, au contraire, avaient continué leurs leçons. Ce fut l'étincelle qui fit jaillir la flamme des passions ardentes qui couvaient sous la cendre. On exigea des professeurs universitaires un serment que les religieux ne crurent pas devoir prêter; ils furent privés alors de leurs chaires, et, comme ils s'en plaignirent au pape Innocent IV et au vicaire du royaume, le comte de Poitiers, l'Université, de son côté, adressa une circulaire à tous les évêques pour demander leur assistance. Ceci se passait en 1254. Le comte chercha à calmer les esprits; les papes Innocent IV et Alexandre IV envoyèrent des bulles dans lesquelles ils faisaient com-

prendre aux deux partis combien la bonne entente des deux corporations était nécessaire au bien de l'Église, et comment toutes deux étaient appelées à réunir leurs communs efforts pour sa gloire et pour sa défense. Ils comparaient l'Université à l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre et à une lampe brûlante dans la maison du Seigneur; mais ils ordonnaient en même temps la réinstallation des religieux dans leurs charges ¹.

Cependant la tempête ne s'apaisa point. Alors s'ouvrit une guerre de plume qui, selon l'usage de ce temps - là, fut violente et injurieuse; à cette époque, comme le remarque fort bien un historien moderne ², on ne comprenait pas encore l'art d'étouffer son ennemi en le couvrant de roses. A la tête des universitaires se trouvait Guillaume de Saint-Amour, Bourguignon d'origine; homme plein d'audace, de ruse et d'orgueil, qui attaqua les religieux dans des pamphlets haineux, et fit d'incroyables efforts pour leur enlever l'estime du peuple et des princes. Il ne s'arrêtait pas à certains abus qui pouvaient s'être introduits dans leur manière de vivre, mais il dénonçait déjà à l'opinion publique la règle et l'organisation même de ces Ordres comme quelque chose de deshonnête et de contraire à la perfection chrétienne. Il les appelait faux apôtres, parce qu'ils prêchaient, selon lui, sans mission, qu'ils usurpaient le pouvoir des évêques et des curés; il prétendait que leur renoncement aux

¹ Voir pour les détails : Du Boulay, *Histoire de l'Université de Paris*, et Harry Hærtel, Thomas d'Aquin, p. 73.

² Ennen, l. c.

biens temporels n'était point une imitation de Jésus-Christ et des apôtres, qui ne vivaient pas d'aumônes quêtées. Enfin, disait-il, la perfection chrétienne consiste à imiter le Christ dans ses œuvres, c'est-à-dire à travailler et non à mendier. Ce pamphlet, qui se répandit avec une effrayante rapidité et qui fourmillait des plus noires calomnies contre les nouveaux Ordres, provoqua un solennel jugement. Les religieux portèrent leurs plaintes aux pieds de saint Louis ¹, qui revenait de la croisade (1255), et qui s'efforça par tous les moyens possibles d'apaiser la dispute. Il aimait l'Université comme sa fille aînée, mais il eût aussi volontiers donné sa vie pour chacun des deux Ordres ². Il résolut donc de soumettre ce libelle à une assemblée d'évêques pour le faire condamner; mais les Dominicains demandèrent qu'il leur fût permis de le soumettre au pape lui-même. Dès qu'ils l'eurent obtenu, ils députèrent deux docteurs à Anagni, où se trouvait alors la cour pontificale. L'Université, de son côté, envoya au souverain pontife sept docteurs, au nombre desquels était le fameux Guillaume de Saint-Amour, pour faire condamner un autre livre, appelé *l'Évangile éternel*, qu'on attribuait aux Frères Prêcheurs. Le débat se trouvait donc transféré devant la plus haute juridiction de l'Église; c'est là aussi qu'il trouva une prompt solution.

¹ Rodolphe dit : « Nos adversaires étaient si cruels, que si le « pieux roi Louis et son frère Alphonse n'avaient pris les intérêts de l'Ordre, ils auraient exterminé et les Frères et tout ce « qu'ils possédaient. »

² Harry Hœrtel, p. 73.

Le pape Alexandre IV remit le livre de Saint-Amour à une commission de cardinaux chargés de l'examiner, et ordonna à Hugo, général des Frères Prêcheurs, de le faire parcourir avec la plus grande attention par quatre de ses plus habiles théologiens. On conçoit qu'Albert ne devait pas faire défaut dans cette solennelle circonstance. Il avait, en effet, déjà passé les Alpes et se présentait à Anagni, selon le vœu du pape ¹, pendant que son bien-aimé disciple, Thomas d'Aquin, arrivait de Paris et que les Frères Mineurs, de leur côté, envoyaient l'illustre Bonaventure (1256). Albert le Grand, chargé de représenter et de défendre les Dominicains, eut soin de faire transcrire à la hâte ² le livre de Guillaume, pour s'en servir quand il se trouverait devant la cour. Il passa un jour et une nuit à en étudier tous les articles les uns après les autres, et finit par retenir l'ouvrage tout entier dans sa mémoire. Lorsqu'on en fit la lecture en présence des juges de l'assemblée, il se leva et répondit aux audacieux reproches des adversaires avec tant de finesse d'esprit, d'expérience des affaires, avec une éloquence tellement entraînant, que tous les auditeurs furent dans l'admiration de sa sagesse, et louèrent Dieu d'avoir envoyé un tel héros pour délivrer le camp d'Israël de la dévastation des Philistins. Ces réponses de maître Albert aux attaques de ses

¹ Thomas de Catimpré dit expressément qu'Albert fut spécialement mandé par le pape. (Voyez le passage en entier dans Prussia, p. 227.)

² D'après Jacques de Sœst, dit Prussia, p. 233, Albert l'aurait acheté à un prix très-élevé.

ennemis furent soigneusement réunies par son ancien disciple, Thomas d'Aquin, et refondues par lui, après quelques abréviations, en un livre qui a pour titre : *De la Perfection de l'état religieux contre ses détracteurs* ¹. L'Ange de l'école ² doit y donner la substance de la plaidoirie d'Albert, les arguments même de notre grand docteur, bien dignes par conséquent de toute notre attention. En voici les pensées les plus saillantes : « La vie du cloître rend l'homme capable à un plus haut degré de prêcher l'Évangile, puisque, délivré par son vœu du soin des choses temporelles, il peut plus constamment s'attacher à l'étude et à la contemplation. Il n'y a donc pas lieu jusqu'ici de l'exclure de la corporation des professeurs séculiers. Quand on prétend qu'un religieux ne peut ni prêcher ni entendre les confessions, dût-il être muni de l'autorisation de ses supérieurs et du consentement de l'évêque, c'est une assertion tout à fait gratuite. Les Ordres religieux ne prétendent certes pas remplir seuls

¹ Le tout d'après Prussia et Rodolphe, qui s'appuient sur Thomas de Catimpré. Les biographes de saint Thomas lui font jouer le principal rôle dans cette affaire ; mais il est peu vraisemblable que le saint docteur eût pris la parole avant son ancien et illustre maître.

² Thomas a, du reste, traité cette matière dans trois écrits différents : *Contra retrahentes homines à religionis ingressu, de Perfectione vitæ spiritualis, Contra impugnantes Dei cultum et religionem* ; et dans sa Somme, 2^a 2^m q. 186, 189. On n'était pas jaloux, à cette époque, de la propriété de ses idées ou de ses ouvrages personnels. Chacun utilisait les travaux d'autrui, souvent même sans en nommer l'auteur. On ne voulait alors que la propagation du bien, et l'on pensait comme notre François de Baader : « Si l'on me prend ces conceptions-là, j'en émettrai « d'autres. »

ce sacré ministère, leur intention est de prêter les secours de leur zèle au clergé séculier pour le plus grand bien des peuples. Qu'un moine doive absolument vivre du travail de ses mains, c'est encore une erreur ; car les occupations de l'esprit, de même que le soin du salut des âmes, ont pour le moins un égal mérite. Abandonner les biens extérieurs par charité chrétienne n'est point chose qui mérite le blâme, vu que nous avons pour cela l'exemple de Jésus-Christ, des apôtres et d'un grand nombre de saints. Une mendicité forcée, et la pauvreté volontaire qui vit d'aumônes, ne sont point la même chose. Celle-ci s'appuie sur la parole de l'Apôtre : « Ceux qui annoncent l'Évangile doivent vivre de l'Évangile. » Les religieux qui s'occupent jour et nuit à l'étude des saintes Écritures et des sciences sacrées pour se mettre en mesure de publier et d'interpréter la doctrine chrétienne, soit du haut de la chaire, soit par des écrits, ont bien le droit de compter, pour le soutien de leur vie, sur les aumônes des âmes charitables. » Telle est la substance du discours prononcé par Albert à Anagni. Le pape publia une bulle, datée du 18 octobre 1256, qui condamnait le livre de Guillaume comme calomniateur exécrationnel, et en ordonnait l'anéantissement. Cette sentence fut lue en public dans l'église d'Anagni, et le livre brûlé en présence du souverain pontife. Un exemplaire du même ouvrage éprouva le même sort devant le collège universitaire et en présence du roi saint Louis ¹. De plus, les députés laïques durent prêter le

¹ Rodolphe.

serment de recevoir dans leur corporation les docteurs des nouveaux Ordres, de ne plus fermer leurs écoles sans le consentement du pape, et d'enseigner partout que la pauvreté embrassée pour l'amour de Dieu conduit à la perfection, et qu'il est permis aux religieux de vivre d'aumônes, surtout lorsqu'ils se vouent à l'étude et à la prédication. Cette ordonnance fut promulguée le 23 octobre 1256. Quant à l'autre ouvrage, *l'Évangile éternel*, sur lequel on voulait attaquer les Frères Prêcheurs et qui ne venait pas d'eux, ceux-ci le condamnèrent eux-mêmes comme hérétique et exécration, et il fut également anathématisé par le saint-siège. Les ordres mendiants sortirent donc victorieux de cette lutte à jamais mémorable dont la source impure venait en grande partie de l'orgueil, de l'envie et des prétentions jalouses des membres de l'Université.

Voici comment Rodolphe raconte cet événement dans son poétique langage : « Lorsqu'en ce temps - là
« les célestes guerriers Dominique et François éta-
« blirent le camp des Frères Prêcheurs et des Frères
« Mineurs contre la Babylone du monde, et qu'avec
« l'aide de Dieu leur armée commençait à se répandre
« sur toute la surface de la terre, l'antique ennemi de
« notre salut craignit que ces chevaliers ne lui fissent
« perdre beaucoup de butin, de puissance sur les pé-
« cheurs. C'est pourquoi il poussa quelques hommes,
« qui paraissaient être les sages de ce monde, à enva-
« hir, à dévaster ce camp du Christ, et à renverser les
« colonnes de l'Église avec les armes de la calomnie
« et du mensonge. Mais le grand et souverain prêtre,

« Jésus-Christ, qui avait appelé ces Ordres dans
« l'Église, consacrée par son sang, afin que le mal fût
« combattu et exterminé, jeta un regard de miséri-
« corde sur ses serviteurs, et châtia d'une manière
« exemplaire les perturbateurs de la paix. Leur arc
« fut brisé, les flèches se retournèrent contre eux-
« mêmes, et le peuple de Dieu fut sauvé! »

Du reste, une grande partie des adversaires les plus acharnés des moines reconnurent plus tard leur injustice et la réparèrent par des bienfaits. C'est là, il faut le dire, un des traits caractéristiques du moyen âge. Souvent la passion s'élève en flamme violente; un aveuglement, une erreur momentanée, poussent à de grands crimes, mais il est rare de voir persévérer l'injustice et la haine. Souvent les hommes de cette époque sont grands dans le crime, mais ils sont grands aussi dans la pénitence et le repentir. C'est ce qui eut lieu dans cette circonstance. Un des plus implacables ennemis des deux Ordres était maître Christian de Beauvais¹. Il tomba dangereusement malade peu après cette lutte déplorable, et il se repentit amèrement des peines qu'il avait causées aux religieux mendiants. Il leur en demanda pardon, et, pour preuve de sa parfaite réconciliation, il choisit le lieu de sa sépulture chez les Frères Prêcheurs. Il en fut de même de maître Laurent d'Angleterre, qui, après avoir persécuté les moines de la manière la plus indigne, le regretta vivement, légua tous ses livres aux enfants de Saint-Dominique,

¹ Il était aussi chiliaste, et fut, pour cette raison, combattu par Albert dans son Commentaire sur saint Matthieu. Le passage extrait de Thomas de Catimpré se trouve dans Prussia, p. 238.

et trouva aussi au milieu d'eux le repos de la tombe ¹.

Ainsi se termina heureusement cette lutte violente ; et c'est au zèle, à l'érudition, à l'éloquence entraînante d'Albert qu'est due la première couronne dans le gain de cette victoire. Ce qui décida surtout les juges de cette affaire, le pape et les cardinaux, en faveur de l'ordre de Saint-Dominique et de ses représentants, ce furent les plaidoiries d'Albert devant l'illustre assemblée. Sa réputation comme le premier interprète des Écritures et comme prédicateur distingué avait depuis longtemps déjà remué l'Italie. On ne voulut pas laisser passer l'occasion de cueillir quelques fruits à l'arbre si beau de la science sacrée du grand homme. Pendant qu'Albert séjournait à la cour pontificale pour y régler les affaires de son Ordre, le pape Alexandre IV le chargea de donner des leçons en présence de l'assemblée même des juges, et notamment d'expliquer l'Évangile de saint Jean. C'était lui confier la charge de lecteur ou de maître du sacré palais, office que son bienheureux père saint Dominique avait rempli avec beaucoup de succès, et qui est demeuré dans l'ordre des Frères Prêcheurs jusqu'à nos jours. Le serviteur de Dieu obéit avec empressement à cet appel glorieux, et ouvrit son cours d'exégèse devant le cercle d'auditeurs le plus illustre du monde. Il expliqua d'abord tout l'Évangile selon saint Jean, de vive voix et par écrit, avec une profondeur et une érudition telles, que les assistants confessèrent n'avoir jamais rien entendu de semblable sortir de la bouche d'aucun homme ².

¹ Rodolphe.

² « Miro et inaudito more supra omnem hominem exponendo

Si on s'étonnait qu'une exégèse semblable puisse être présentée en si peu de temps et après une si courte préparation, il faudrait se rappeler la méthode d'interprétation suivie à cette époque. On s'occupait peu alors du sens historique et grammatical de l'Écriture, qui demande beaucoup de temps. On s'attachait davantage à l'explication morale, qui s'inspire d'une contemplation solitaire et de l'inspiration du moment. Ceci nous fait comprendre comment Abeillard put s'engager à expliquer, après une préparation de vingt-quatre heures, le livre le plus difficile de la sainte Écriture, et comment il tint parole pour les prophéties d'Ézéchiël. Telle fut aussi la marche suivie par Albert dans l'exégèse qu'il donna alors sur l'Évangile de saint Jean, et qui nous est parvenue dans un travail qu'il retoucha¹ dans la suite.

Ce commentaire² est une œuvre très-étendue qui ne manque pas d'importance aujourd'hui. C'est par les rapprochements de nombreux passages tirés de l'Écriture, par les citations des Pères grecs et latins, surtout des saints : Basile, Chrysostome, Jean Damascène, Augustin, Jérôme et Grégoire; des premiers

« Evangelium Joannis totaliter legit. » Ainsi parle Catimpré dans Prussia, p. 227.

¹ Vol. XXI, dans Jammy. Le manuscrit de ce commentaire (Prussia) se serait trouvé plus tard à Nuremberg. Si nous croyons, nous, que notre commentaire a été retouché ultérieurement, c'est parce qu'Albert renvoie, même dès le début, à l'exposition qu'il a faite des autres évangélistes.

² Sur la couverture se trouve l'indication suivante : « Luculenta expositio ad instantiam Alexandri IV, pro extirpandis hæresibus tunc vigentibus lecta. »

mystiques du moyen âge, de saint Denys, de saint Bernard, de Hugues et de Richard de Saint-Victor, comme aussi des anciens philosophes, tels que Platon, Aristote, Cicéron, qu'Albert cherche à pénétrer le sens de son Évangile; qu'il discute, d'après la véritable méthode scolastique, toutes les questions jusque dans leurs plus petits détails, qu'il entreprend de résoudre toutes les difficultés qui naissent sur sa route. Le prologue, qui contient un chaleureux éloge de l'évangéliste saint Jean, rend déjà palpable ce que nous venons de dire. Il commence par ce passage d'Ézéchiel : *Un grand aigle aux ailes puissantes, aux membres fortement tendus et au plumage varié, vint au Liban et prit la moëlle des cèdres.* L'évangéliste Jean, dit-il, se recommande par trois choses qui le distinguent comme auteur sacré. D'abord par l'emblème, c'est pourquoi il dit : Un grand aigle. Par la sublimité de sa contemplation; aussi est-il écrit : Aux ailes puissantes. Par le fond des matières qu'il traite, d'où il est dit : Aux membres fortement tendus. Par le grand nombre des mystères et des sacrements contenus dans son Évangile, c'est pourquoi on dit : Au plumage varié. Un cinquième caractère est l'obtention du but par la composition de l'Évangile; c'est pourquoi il est dit figurativement : Il vint au Liban. Un sixième et dernier est le don d'incorruptibilité, qu'il eut en partage par la description des mystères divins. Ceci est exprimé par ces paroles : Il a enlevé la moëlle des cèdres. Albert continue à développer les analogies de saint Jean avec l'aigle. L'apôtre a six propriétés semblables à celles de cet

oiseau de proie ¹. L'aigle a la vue si perçante, qu'il est capable, dit-on, de regarder fixement le disque du soleil. Voilà pourquoi il s'appelle *aquila* (de *Acumen*).

Il éprouve ses petits pour voir s'ils lui appartiennent. En effet, dès que ceux-ci sortent de la coquille, leurs yeux sont naturellement fermés. L'aigle alors les saisit l'un après l'autre, les oblige à fixer le disque solaire, et repousse avec violence celui dont il voit les yeux s'humecter. Celui, au contraire, qui est capable de regarder le soleil immobile, est reconnu, nourri, soigné comme lui appartenant. C'est ainsi que Jean, avec une intrépide parole, s'est tourné vers la lumière du Verbe et a chassé du nid de l'Église tous les hérétiques incapables de le contempler. Quant aux catholiques qui regardent ce soleil divin avec une foi sincère, il les nourrit et les entretient avec le lait de sa doctrine au sein de l'Église. De là Ézéchiel dit : « La figure de l'aigle se trouve au-dessus des quatre. » Car les autres évangélistes décrivent l'humanité de Jésus-Christ homme et s'occupent peu de sa divinité ; quant à Jean, il s'élève jusqu'aux profondeurs éternelles de la divinité et s'attache moins à sa naissance humaine. Ézéchiel dit encore : « La figure de l'aigle se montre en haut. » Jean est, en effet, si sublime, que si, comme parle saint Augustin, il avait commencé plus haut, le monde entier ne l'aurait pas compris. Voilà pourquoi le Cantique chante de lui : « Jamais homme pur ne vit dans une plus pure clarté autant

¹ Ces développements auront aussi leur importance, sans doute, pour la symbolique de l'art chrétien.

de mystères accomplis ou futurs ¹. » Pour le reste des qualités propres à l'aigle, Albert ajoute : Son vol est hardi ; c'est un oiseau de proie, mais il aime à partager son butin ; il se pose et vole seul et non en bandes comme les autres oiseaux ; il place son nid dans le creux des rochers ou dans d'autres lieux inaccessibles ; il met enfin très-souvent une améthyste parmi ses œufs pour en éloigner les serpents ². Et il applique symboliquement tous ces détails à la personne de saint Jean.

Donnons un exemple de la méthode exégétique du grand homme en reproduisant un passage du commentaire lui-même. Dans l'explication de la triple demande adressée par le Seigneur à l'apôtre saint Pierre : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ³ ? Albert dit : « C'est là l'épreuve de ceux auxquels on doit confier les fonctions pastorales. On ne les examine pas au point de vue de la science, car ils ont dû recevoir celle du Saint-Esprit, mais au point de vue de l'amour, car c'est l'amour qui est la mesure de la vie, des mérites et des récompenses, comme il est la cause de la fidélité vis-à-vis du troupeau. Mais pourquoi la question se pose-t-elle trois fois ? C'est parce que l'amour du prochain exige trois choses : 1^o l'ardeur de la charité, qui fait aimer avec force

¹ « Tam implenda quam impleta nunquam vidit tot secreta
« purus homo purius. »

² Jean plaça, en effet, le dernier son Évangile dans le nid de l'Église, afin que l'antique serpent ne pût pas distiller le venin de l'hérésie dans la doctrine des autres évangélistes.

³ Chapitre XXI.

« et avec zèle. Voilà pourquoi il est dit : « Leurs flam-
 « beaux sont allumés et ardents. » (Cant., VIII.) 2^o Le
 « discernement dans l'amour, qui fait que nous aimons
 « ce qui doit être aimé et qui nous en fait connaître
 « la raison et le moyen. C'est ce que veut dire le mot
 « amour (*dilectio*, de *dis* et *legere*). Aussi est-il dit
 « (Eccl., XXIV) : « Je suis la mère du bel amour,
 « de la crainte et de la sainte espérance. » 3^o L'ordre
 « dans la charité, afin que nous sachions dans quel
 « degré chaque brebis du troupeau doit être aimée.
 « (Cant., II) : « Il a ordonné en moi l'amour. » Et dans
 « la première Épître aux Corinthiens, XIV : « Que tout
 « se fasse chez vous selon l'ordre. » L'amour divin
 « possède aussi trois caractères, puisqu'il est écrit
 « (Deuter., VIII) : « Il faut aimer Dieu de tout son cœur,
 « de tout son esprit et de toute son âme. » De toute la
 « volonté du cœur, afin que rien ne nous détourne
 « du souverain bien ; avec une entière soumission de
 « l'esprit, pour que nous ne soyons point trompés ;
 « et de toute son âme, ce qui éloigne toute distrac-
 « tion. Quand, en effet, l'écrivain sacré ajoute : De
 « toutes les forces de l'âme, c'est la même chose,
 « parce que ce sont les puissances de l'âme dont nous
 « devons nous servir pour aimer parfaitement. »

C'est ainsi qu'Albert analyse et interprète le texte sacré, en entrant dans tous les détails avec une admirable profondeur. Nous trouvons aussi bien des perles de l'ancienne tradition enfouies dans ce lumineux commentaire. « On raconte, dit notre docteur, que Jean l'évangéliste ne mourut point. Il fut placé dans un tombeau ouvert, et, lorsque plus tard on visita ce

tombeau, on n'y trouva que de la manne, symbole de la grande pureté de son corps. » Albert cependant, ainsi que Hugues de Saint-Victor, ne partage pas cette opinion : ils pensent seulement que le bien-aimé disciple fut ressuscité aussitôt après son trépas, et qu'il fut reçu dans la gloire céleste avec son corps. « On dit également que sainte Anne¹ eut trois époux : Joachim, avec lequel elle engendra la mère du Sauveur; Cléophas, dont elle eut la mère de Simon, de Jude et Jacques le Majeur; enfin Joseph, qui fut appelé Barsabas et qui reçut le surnom de Juste. » Nous lisons de plus que Jean l'évangéliste fut si doux et si aimable, que les ennemis du Christ eux-mêmes se virent contraints de l'aimer. On dit de l'Antechrist qu'il sortira de la race de Dan et aura les Juifs pour premiers disciples.

Ces extraits suffisent pour donner un aperçu de l'œuvre grandiose de notre célèbre maître. Mais ce n'est pas seulement l'Évangile de saint Jean qu'il eut à expliquer à cette époque en présence de la cour pontificale²; tous les livres canoniques passèrent de même par le creuset de sa science profonde. Ces dernières leçons furent-elles rédigées par l'auteur ou se sont-elles perdues? Nous ne le savons pas. Elles n'existent plus.

Albert dut même traiter publiquement des matières philosophiques, comme il le raconte dans sa Somme

¹ C'est ainsi qu'on représente la sainte famille sur un grand nombre d'anciennes gravures.

² D'après Thomas de Catimpré. Jusqu'à ce jour, au moins, cet ouvrage n'a pas été publié.

de théologie ¹. Là encore il réfute avec une égale pénétration le panthéisme d'Averroës, qui prétendait que tous les corps ensemble ne possèdent qu'une âme intellectuelle. « Cette erreur, dit-il, a trois parties : elle est très-dangereuse et compte beaucoup de partisans. Comme ses partisans affirment que la philosophie l'impose, bien qu'elle soit contraire à la foi, il faut la combattre avec la philosophie. » Après avoir terrassé ses adversaires par les plus solides raisonnements, il nous dit : « Toutes ces doctrines furent un jour soutenues par moi devant la cour pontificale, lorsque j'y séjournai par ordre de monseigneur le pape Alexandre. » Cette même époque vit aussi naître le livre que beaucoup ont entre les mains et qui a pour titre : *Contre les partisans d'Averroës* ², ce qui prouverait que l'affaire de cette hérésie se traitait alors en présence du pontife romain, et qu'Albert y prit glorieusement les intérêts de la science chrétienne.

C'est par ces admirables leçons publiques que le grand docteur conquit tous les esprits et les gagna aux nouveaux Ordres, qui étaient devenus, par les intrigues et les odieuses calomnies de Guillaume de Saint-Amour, l'objet de la méfiance et de la haine universelles. Le procès des religieux contre l'Université fut heureusement terminé. Le pape et les cardinaux s'attachèrent aux Frères Prêcheurs par les liens d'une affection et d'une bienveillance sincères, et les soutinrent en tout et partout contre leurs ennemis ³.

¹ Dans le traité *De Anima*.

² Dans Jammy, vol. XX.

³ Rodolphe.

Magnifique témoignage de la profonde impression qu'avaient faite à Rome la personne, l'éloquence et la prodigieuse érudition d'Albert le Grand.

« C'est ainsi, dit Rodolphe, que le bienheureux
« devint l'instrument dont se servit alors la provi-
« dence, ou plutôt la glorieuse Vierge Marie, envers
« laquelle les Frères avaient toujours eu la plus tendre
« dévotion, pour délivrer les nouveaux Ordres de la
« persécution et mettre en fuite leurs redoutables
« ennemis. »

Cette grande tempête contre les moines et la victoire remportée par l'action spéciale d'Albert avaient déjà été prévues à Rome deux années auparavant par un pieux pèlerin. Comme le contemporain Thomas de Catimpré reproduit cette légende, et qu'elle renferme du reste d'intéressantes indications, nous ne voulons pas la passer sous silence ¹.

« Le prévôt d'un monastère d'Augustins ², en Ba-
« vière, appelé Gavilus, homme de très-sainte vie,
« était allé à Rome deux ans avant la grande tribula-
« tion survenue aux moines, pour y négocier une
« affaire. Étant un jour en prière dans la basilique
« du prince des apôtres, il vit en extase l'église se
« remplir tout à coup d'une grande multitude de
« serpents dont les épouvantables sifflements n'ef-
« frayèrent pas seulement ceux qui étaient présents,

¹ *In libro Apum*, dans Prussia, p. 227.

² Il est difficile de préciser de quel monastère on veut parler ici. Il ne faudrait pas, croyons-nous, le placer trop loin d'œttingen, vu que plus bas on parle d'un comte d'œttingen comme en ayant été le voisin.

« mais encore Rome tout entière. Saisi de crainte, le
 « prévôt vit bientôt entrer dans le temple un homme
 « vêtu de l'habit des Frères Prêcheurs. Pendant que
 « son regard étonné contemplant l'inconnu, il lui fut
 « dit par révélation divine que cet étranger s'appelait
 « Albert. Alors les reptiles se jetèrent avec impétuo-
 « sité sur le frère mendiant, le couvrirent de mor-
 « sures et s'attachèrent à ses pieds, à ses mains, à
 « ses bras, à sa poitrine et à toutes les parties de son
 « corps. Mais le pieux moine secoue bientôt avec un
 « mâle courage leurs mortelles étreintes et court à
 « l'ambon ¹, où il commence à lire l'évangile selon
 « saint Jean. Lorsqu'il fut arrivé à ce passage : « Et
 « le Verbe s'est fait chair, » le sifflement des reptiles
 « cessa tout à coup, ils furent chassés de l'église, et
 « la paix revint. Le saint homme ne comprit pas cette
 « vision, et il s'en retourna dans son pays. Or un jour
 « qu'il faisait part à sa sœur, sainte recluse d'Alle-
 « magne, de ce qu'il avait vu à Rome, celle-ci lui
 « dit toute remplie d'une sainte joie : « Chose mer-
 « veilleuse ! cet Albert que vous avez vu dans votre
 « extase vient d'arriver, m'a-t-on dit, chez le comte
 « d'Ottenheim ² pour s'entendre avec lui sur cette
 « contrée ³. » Le prévôt se réjouit beaucoup de cette

¹ Chaire élevée d'où on lisait autrefois l'Évangile. Il paraîtrait qu'alors se serait conservé l'usage de lire au peuple ce dernier Évangile de saint Jean, mais les jours de fête seulement.

² Thomas de Catimpré. On aura probablement voulu dire Comes de Cettingen. (Voir *Hundii Metrop. Salisb.*, II, 216.)

³ Dans Prussia on trouve : « Prope terram istam. » Rodolphe dit mieux : « Propter. » C'est sans doute pendant ses visites comme Provincial d'Allemagne qu'Albert s'arrêta chez le comte

« nouvelle et dit : « Je veux voir et examiner si c'est
« bien lui, car j'espère reconnaître encore le visage.
« qu'il avait pendant la vision. » Il courut donc en
« toute hâte au château d'Ottenheim, où il reconnut
« Albert à des marques très-certaines, à sa pose, à
« son visage, à la couleur de ses cheveux et au petit
« menton qu'il avait sous la lèvre. Il lui fit part de sa
« vision, mais ni l'un ni l'autre ne purent comprendre
« ce que cela voulait dire. Ce qu'il y a de certain,
« c'est que, dans la fameuse dispute arrivée plus tard
« entre les ordres mendiants et l'Université de Paris,
« tout se passa exactement comme le prévôt l'avait vu
« pendant son extase. »

Telle est la légende que nous a conservée Thomas de Catimpré. Nous ne voyons aucune raison de la révoquer en doute : car qui pourrait nier qu'une semblable vue de l'avenir, occasionnée par une élévation des puissances de l'esprit dans la prière, ne soit possible et n'ait eu lieu bien souvent, surtout lorsque nous considérons la vie des saints? L'âme, dans l'état naturel du sommeil, ne parvient-elle pas quelquefois à soulever le voile qui recouvre les événements libres de l'avenir? Quoi! ce qui est donné en petit à l'industrielle araignée et au graisset de nos fenêtres, c'est-à-dire de pressentir l'avenir en pressentant les variations de la température, ne serait pas possible à l'esprit de l'homme sur le Thabor de sa transfiguration, dans l'ardeur d'une sainte prière? Nous croyons donc que ce pèlerin allemand a réellement prévu l'arrivée de la d'œttingen et s'entendit peut-être avec lui sur l'établissement d'un monastère dans cette petite contrée.

tempête. La basilique de Saint-Pierre figurait l'Église catholique, et les reptiles, avec leurs sifflements, représentaient les ennemis acharnés des ordres de Saint-Dominique et de Saint-François. Albert, par ses admirables Commentaires sur l'Évangile de saint Jean, dans lesquels les religieux mendiants étaient représentés comme autant de vrais disciples de Jésus-Christ, foudroya, ainsi que nous l'avons vu, leurs adversaires, et la paix fut rendue à l'Église.

Après avoir passé une année environ dans la péninsule italique (1256-1257) au milieu de travaux pénibles mais féconds en bénédictions, le grand et saint docteur retourna en Allemagne et reprit la culture du champ scientifique confié à sa sollicitude.

CHAPITRE XVII

LE B. ALBERT PROVINCIAL EN ALLEMAGNE POUR LA SECONDE FOIS.
— SON PORTRAIT A CETTE ÉPOQUE.

Peu d'hommes dans l'histoire ont éprouvé comme Albert la vérité de ces paroles : « La vie humaine n'est qu'un pèlerinage. » Une grande partie de son existence, en effet, a été employée en voyages ¹. Et la dif-

¹ Il dit lui-même dans sa *Minéralogie* : « Multos annos exulavi. » C'est-à-dire j'ai été pendant de longues années absent de la patrie. Selon une touchante interprétation reçue au moyen âge, tout homme éloigné de son pays natal était un exilé.

ficulté de voyager était grande à cette époque; au lieu de nos chemins de fer et de leurs machines rapides, l'étranger n'avait devant lui que de misérables routes qui lui manquaient même souvent. Albert s'était de plus imposé la loi rigoureuse de n'aller jamais qu'à pied, par amour pour la sainte pauvreté. Combien ses courses devaient-elles être pénibles et méritoires!

C'est ainsi que, sur la fin de l'année 1256 ou 1257, il revint d'Italie dans sa chère ville de Cologne par des chemins ¹ qui nous sont demeurés inconnus. A peine fut-il arrivé, que de toutes parts on réclama son aide, on mit à contribution sa sagesse et son expérience. Il dut d'abord servir d'arbitre dans le violent démêlé qui s'était élevé pendant son absence. Nous avons dit plus haut l'habileté qu'il mit à rétablir la paix avec l'aide de plusieurs autres personnes honorables. Il se remit ensuite à parcourir les villes et les bourgades, car il portait toujours le fardeau du provincialat. Nous ne trouvons indiqués nulle part les lieux et les couvents qui furent alors l'objet de ses visites. Rodolphe raconte seulement qu'il assista aux assemblées capitulaires de l'Ordre tenues à Erfurth, à Ratisbonne, et qu'il les présida, ce qui dut avoir lieu dans les années 1257 et 1258. L'année suivante nous le rencontrons à Valenciennes, en Flandre ², dans un chapitre général de l'Ordre où, avec le concours

¹ Il serait possible qu'il se fût dirigé avec Thomas d'Aquin par Marseille sur Paris, où ce dernier reçut le bonnet de docteur en théologie l'an 1257. Nous ne possédons cependant aucune indication à ce sujet.

² Valencenis in Hannonia (Hainaut).

de son disciple Thomas d'Aquin, de Bonhomme, de Florentius et de Pierre de Tarentaise ¹, il rédigea un statut sur la manière dont devaient être réglées les études générales ². Nous n'avons trouvé nulle part ce plan d'études, qu'on regarde généralement comme très-approprié aux besoins de cette époque. Albert, sur ses pressantes sollicitations, fut alors délivré de sa charge de Provincial, car nous lisons dans les ordonnances de ce chapitre le passage suivant : « Nous exemptons de leur office les Provinciaux d'Allemagne, de Palestine et de Provence ³. » Tels sont les renseignements de l'histoire sur l'action du grand homme pendant ces années. Nous ne possédons pas d'indications certaines sur les ouvrages qui durent sortir alors de sa plume féconde. Il est cependant fort probable qu'il composa à cette époque le Commentaire ⁴ sur l'Évangile de saint Matthieu, qui s'est conservé tel qu'il fut écrit de la propre main de l'auteur et que l'on garde précieusement à Cologne ⁵. On peut voir par ce monument la diligence et le soin avec lesquels il transcrivait sur le parchemin ses ouvrages. On ne trouve aucune trace d'impatience ou de distraction.

¹ Voir Quetif et Echard, pour la biographie de ces personnages. *Script. Ord.*, I, 140.

² Il est dit dans les Actes : « De Mandato magistri generalis « et defnitorum ad promotionem studii ordinatum est per fratres Bonum hominem, Florentium, Albertum Teutonicum, « Thomam de Aquino, Petrum de Tarentasiâ, magistros theologiæ Parisiis qui interfuerunt dicto capitulo quod lectores, etc. » Echard, I, 140.

³ Echard et Quetif, I, 168.

⁴ Jammy, vol. VIII.

⁵ Nous le décrirons plus loin en détail.

Tout est écrit en droite ligne, d'une main sûre, avec beaucoup d'élégance et de netteté, image frappante de l'ordre qui régnait dans la vie intérieure du grand maître.

Si nous donnons cette date à cette œuvre d'Albert, nous avons lieu de croire que c'est à elle qu'il renvoie si souvent ¹ dans le Commentaire sur saint Luc, composé pendant son épiscopat de Ratisbonne. Quant au caractère de cet ouvrage, il ressemble à celui des autres travaux exégétiques déjà étudiés dans les chapitres précédents. Nous n'emprunterons à ce riche trésor qu'un seul extrait, qui a rapport aux traditions et à la symbolique du moyen âge. L'auteur y explique les emblèmes des évangélistes de la manière suivante : « Matthieu, dit-il, a pour symbole l'homme, parce qu'il a principalement décrit l'humanité de Jésus-Christ dans sa naissance. Marc a le lion, parce qu'il dépeignit le Christ comme un lion dans sa résurrection; Luc, le bœuf, parce qu'il montre le Sauveur surtout dans sa passion. Jean, l'aigle, parce qu'il rapporte l'ascension dans le ciel. » Il ajoute plus loin : « Les apôtres du Seigneur ont été figurés par les douze fils de Jacob, par les douze sources, par les douze pierres attachées au vêtement du grand prêtre, par les douze pierres du Jourdain et par les douze étoiles de l'Apocalypse. Jésus a dû passer sept ans en Égypte et atteindre l'âge de trente-deux ans et demi. Les plantes qui crûrent sous le bord de la robe du Seigneur avaient une vertu analogue à celle* de la robe elle-même. Jacques jeûna

¹ P. E. Commentaire sur saint Luc, ch. xi, p. 47.

jusqu'à ce qu'il vit Jésus après sa résurrection. Anne avait eu de ses trois époux trois filles qui toutes s'appelèrent Marie. »

Nous n'en dirons pas davantage sur ce livre. Passons maintenant à un tableau de la vie et de l'influence de notre bienheureux à cette époque qui trouve ici sa place. Il est extrait du récit d'Humbert de Romans, général de l'ordre des Frères Prêcheurs, contemporain et ami d'Albert ¹. « Cet homme célèbre, « dit l'ancien souverain du Dauphiné, frère Albert, « semblable à l'arbre de vie planté au centre du paradis terrestre, porta sans relâche des fruits d'honneur et de grâce. A ne considérer que les apparences extérieures, il était d'une taille avantageuse et bien doué en forces physiques. Il avait un corps formé d'après les plus belles proportions ² et parfaitement fait pour toutes les fatigues du service de Dieu. Depuis le jour où il entra dans l'Ordre, il marcha courageusement dans le chemin de la justice par l'observation des règles et la mortification de sa chair, cherchant ainsi par un long martyre à triompher des poursuites de l'ennemi. Il passait souvent les nuits dans la prière, et, dans ses sublimes contemplations, il s'offrait lui-même en holocauste sur l'autel du cœur. Le jour, il célébrait les divins mystères sur l'autel sensible avec la pureté d'âme la plus grande et le plus ardent amour. Il était sans cesse occupé, soit à lire, à écrire, à

¹ Rodolphe adopte également ce récit, en disant qu'il se contente de l'habiller d'autres expressions.

² Il était donc beau, et quant au corps et quant à l'âme.

« dicter, à prêcher ou à entendre les confessions ¹.
 « Jamais il n'accorda de repos à son esprit dans les
 « œuvres divines. Et, comme la sagesse n'entre point
 « dans les âmes mauvaises et n'habite pas dans un
 « corps asservi au péché, il conserva toujours la pu-
 « reté de sa conscience, afin de pouvoir lire avec fruit
 « les saintes Écritures, qu'il aimait passionnément.
 « Embrasé des flammes de la charité, il travaillait au
 « salut du prochain avec des succès inouïs. L'exemple
 « de sa sainte vie, sa piété angélique, sa prodigieuse
 « érudition et son zèle infatigable à déraciner l'erreur
 « lui procurèrent une incroyable influence, non-seule-
 « ment en Allemagne, mais presque par toute la terre.
 « Bien que très-aimable dans ses exhortations, il était
 « sévère dans ses reproches et l'ennemi mortel des
 « vices. Il fut aussi un modèle de grandeur d'âme;
 « car, dans le soin qu'il prenait de ses frères en Jésus-
 « Christ, il ne connaissait ni rois ni puissants de la
 « terre. Comme prédicateur, il pesait tout dans la
 « balance de la justice et distribuait à chacun selon ses
 « besoins, soit qu'il parlât aux riches ou aux pauvres.
 « Il frappait tout le monde avec la flèche de la vérité.
 « Il édifiait partout où il séjournait. Il se montra tou-
 « jours véritablement évangélique par l'observation
 « de l'humilité et de la pauvreté qu'exige la règle
 « de l'Ordre. Quand, dans la visite des couvents, il
 « excitait les frères à la pratique du saint zèle, tous

¹ Prussia rapporte, d'après le récit d'un contemporain, qu'Albert, comme confesseur, imposait encore des pénitences de sept ans; mais qu'il savait tenir aux âmes un langage si suave, qu'elles acceptaient volontiers ces lourdes satisfactions.

« écoutaient avec un extrême plaisir la parole de Dieu,
« qui s'échappait de ses lèvres comme d'une source
« du paradis. Ses ordonnances, qu'on retrouve en-
« core dans beaucoup de couvents, prouvent la solli-
« citude avec laquelle il veillait sur ses religieux. Quand
« quelquefois, sur l'ordre du saint-siège ou à la prière
« des évêques, il visitait dans leurs diocèses les mai-
« sons de moines, de chanoines réguliers ou de reli-
« gieuses, afin d'y rechercher ce qui s'y pratiquait
« contre les règles et la perfection, il ramenait avec
« un zèle admirable dans la voie de l'observance tous
« ceux qui avaient eu le malheur de s'en éloigner. Il
« y employait même le fer et le feu quand cela était
« nécessaire. Or, comme il était un miroir sans tache
« de toutes les vertus et qu'on pouvait dire qu'aucun
« homme ne lui fut semblable, qu'aucun n'observa
« au même degré les commandements du Très-Haut,
« il fut comblé des faveurs de Dieu et l'objet de la
« bienveillance et de l'amour de tous. Loin de s'en
« glorifier, il rapportait tout à la grâce : rempli d'une
« profonde humilité, il connaissait l'esprit d'orgueil
« qui cherche à se produire dans de semblables cir-
« constances. Il évita toujours avec soin les coups
« de l'ennemi, afin de ne pas tomber, ébloui par les
« nuages trompeurs des flatteries humaines, dans
« l'abîme de la superbe. Comme tout ce qui vit devant
« la face de Dieu, il marchait en sa présence, toujours
« prêt à aller là où l'appelait l'inspiration de l'Esprit.
« Il méprisa les honneurs terrestres, et n'estima pas
« plus la tiare ou la crosse épiscopale que la besace

« et le bâton du moine. Il n'aima rien ici-bas, si ce n'est le Christ et sa justice. »

Telle est la peinture fidèle que nous fait d'Albert un témoin contemporain. L'auréole de toutes les vertus illumine son front. Il apparaît au milieu de ses frères plein de grâces et de force. Nous ne serons pas étonnés de voir cet éclatant flambeau placé sur un des plus illustres chandeliers de l'Église.

CHAPITRE XVIII

LE B. ALBERT EST NOMMÉ A L'ÉVÊCHÉ DE RATISBONNE.

La célèbre église de Ratisbonne, où Albert avait déjà paru avec bénédiction comme professeur, était tombée en ce temps-là dans un déplorable désordre. L'évêque Albert I^{er}, comte de Pottigau, était loin de remplir dignement son sublime ministère. Comme bien des prélats de cette époque qui se laissaient étourdir par l'éclat des honneurs et le cliquetis des armes, il fut un joueur hardi, un habile politique, mais non pas un bon évêque. Après avoir causé bien des malheurs à son troupeau, il entretenait encore entre les Bohémiens et les Bavares les germes de la discorde et d'une guerre cruelle qui ravageait pour lors son diocèse. Il persécutait les bourgeois de Ratisbonne à cause de leur attachement à l'Empereur. Il n'avait pas même d'ordre dans sa propre maison ; il disposait en

prodigue¹ du patrimoine de l'Église et le faisait servir à ses ambitieux projets. L'exaspération générale fut bientôt à son comble. L'Église n'a-t-elle pas, grâce aux sages dispositions de son divin fondateur, un chef suprême dont les yeux et le bras s'étendent à toutes les régions de la grande famille pour protéger les brebis contre les pasteurs mercenaires et les loups dévorants? Bourgeois et chapitre se réunirent, en appelèrent au pape, lui adressèrent des plaintes contre leur évêque actuel, et demandèrent qu'il leur fût accordé un plus digne pontife². Alexandre IV examina l'affaire, reconnut les torts de l'évêque, le destitua de sa charge et lui enjoignit d'aller faire pénitence dans un monastère. L'accusé, pour obéir à cette sentence, se retira dans le couvent de Sittenberg. Il fallut donc chercher un homme capable de guérir les plaies saignantes de ce siège vacant et de ramener l'Église de Ratisbonne, bouleversée et déshonorée, à sa splendeur première.

Le pape³ jeta naturellement les yeux sur l'homme qui jouissait alors de la plus haute réputation de science et de sainteté : il choisit maître Albert. Il avait atteint sa

¹ Gumpelzheimer, *Histoire de Ratisbonne*; Ratisb., 1830; I, 189.

² Rodolphe.

³ Le chapitre, en cette circonstance, n'avait point la liberté du choix. Les chanoines disent eux-mêmes, dans le document qui regarde l'incorporation de Chammünster : « Frère Albert, que le pape nous a imposé. » Et dans Hochwart (*Œf.*, I, 207), il est dit : « Hic Alberto I dejecto suffectus est per legatum Apostolicæ sedis anno Domini 1260, sub Alexandro IV campano romano pontifice.

soixante-seizième année¹ ; mais, malgré son grand âge, on pouvait lui appliquer ce que l'Écriture dit de Saül, qu'il surpassait de l'épaule et au delà tous ceux de son peuple ; les épaules du vénérable vieillard étaient encore robustes et capables de supporter le fardeau de l'épiscopat.

Albert venait d'être élu définitif de l'Ordre dans le chapitre de Strasbourg², quand on lui fit savoir que la volonté du chef suprême de l'Église le destinait au siège épiscopal de Ratisbonne. Le bienheureux s'en défendit longtemps³ en protestant de son incapacité. N'avait-il pas refusé autrefois⁴ les honneurs qu'on lui destinait ? Comment lui serait-il possible de porter maintenant la crosse et la mitre ? De plus, le général de son ordre, Humbert de Romans, ayant appris en France la promotion d'Albert à l'épiscopat, lui adressa une lettre pressante⁵ pour le conjurer de ne point accepter cette dignité. Comme cette lettre est un témoignage de la haute estime dont Albert jouissait dans l

¹ Rodolphe dit seulement ici qu'il avait déjà sa soixantième année accomplie. Mais Humbert écrit à Albert lui-même qu'il est déjà sur le déclin de l'âge, et que pour cette raison il ne doit point accepter la dignité épiscopale. Saint Anselme, également, ne fut évêque qu'à l'âge de soixante ans.

² D'après Jammy. On ne sait pas au juste où Albert s'arrêta alors. Rodolphe et Prussia citent Rome, où le pape, disent-ils, l'avait tout nouvellement mandé. D'autres prétendent qu'il était à Cologne ; d'autres, qu'il avait été atteint par les ordres du pape au chapitre de Strasbourg. *Vie des Saints*, tom. VIII, p. 25.

³ C'est ce que disent les contemporains Ptolémée de Lucques et Bernard Guidonis, Quetif et Echard, I, 168.

⁴ Fleury, *Hist. ecclésiastique*, tom. XVII, p. 606.

⁵ Rapportée dans Prussia, p. 253.

famille dominicaine, nous devons la citer ici. Elle est ainsi conçue : « A notre très-cher fils dans le Christ, « Albert, lecteur à Cologne, nous, frère Humbert, « inutile serviteur dans l'ordre de Saint - Dominique, « souhaitons le salut éternel dans le paradis, et sur « la terre l'éclat de nombreux mérites et du bon « exemple. Il nous est arrivé par lettre de Rome une « nouvelle capable de nous ébranler profondément si « nous ne placions en vous notre plus ferme espé- « rance. Nous apprenons que la cour romaine vous « destine à un diocèse. Fallût-il ajouter foi à ce bruit, « puisqu'il vient de la cour pontificale, personne « cependant, de tous ceux qui vous connaissent, ne « croira qu'il soit possible de vous y faire consentir. « Qui pourrait croire que vous, arrivé maintenant au « terme de votre glorieuse carrière ¹, fussiez capable « d'imprimer cette tache à votre gloire et à celle d'un « Ordre aux progrès duquel vous avez tant contribué. « Qui donc, je vous prie, notre bien-aimé et très-cher « frère, nous ne disons pas des nôtres, mais de tous « les Ordres pauvres, pourra désormais résister à la « tentation d'accepter des charges si vous les accep- « tez? Votre exemple ne servirait-il pas trop à les « excuser? Oh! nous vous en conjurons, ne vous « laissez point toucher par les conseils et les prières « de Nosseigneurs de la cour romaine, où l'on ne « prend pas les choses si au sérieux. Que les rares « imperfections d'un Ordre qui chérit et honore tous « ses membres, et se glorifie surtout dans le Seigneur

¹ In ultimo vitæ.

« de vous posséder, ne vous découragent point. Ces
« fatigues morales, du reste, dussent-elles être plus
« grandes encore, ne devraient-elles pas être suppor-
« tées par un homme de votre mérite avec des épaules
« de géant? Ne vous laissez pas abattre par le com-
« mandement du pape, qui, dans ces sortes de choses,
« est plus dans les paroles que dans sa pensée. On
« n'a jamais vu faire violence à quiconque résiste
« sérieusement. Cette sainte et passagère désobéis-
« sance augmentera plus votre gloire qu'elle ne lui
« sera nuisible. Considérez le sort de ceux qui se
« sont laissé conduire à ces postes éminents. Quelle
« est leur réputation? Quel bien ont-ils fait? Com-
« ment ont-ils fini? Examinez attentivement le trouble
« et les peines qu'on rencontre dans le gouvernement
« des églises d'Allemagne, et combien il est difficile
« de n'y pas offenser Dieu ou les hommes. Comment
« pourrez-vous supporter l'embarras des affaires tem-
« porelles et le danger de pécher, après avoir tant
« chéri la sainte Écriture et la pureté de la conscience?
« Si c'est l'utilité des âmes qui vous tente, considé-
« rez que vous réduisez à néant, par un changement
« d'état, les innombrables fruits que vous avez faits,
« non-seulement en Allemagne, mais presque dans le
« monde entier, par votre réputation, par vos exemples
« et par vos écrits; tandis que ceux que vous produi-
« riez dans l'épiscopat sont très-incertains. Vous voyez
« encore, notre très-cher frère, que l'Ordre vient
« d'être délivré de grandes tribulations, qu'il est
« aujourd'hui rétabli dans la paix; qu'en adviendrait-
« il si vous alliez le replonger dans une tristesse pro-

« fonde? Nous aimerions mieux apprendre que notre
« très-cher frère est dans la tombe qu'assis sur un
« siège d'évêque. Nous vous en conjurons donc à ge-
« nous, et au nom de l'humilité de la très-sainte Vierge
« et de son divin fils, n'abandonnez pas votre état
« d'abaissement. Tout ce que l'ennemi du salut a
« peut-être disposé dans l'ombre pour la ruine de
« beaucoup se changera alors en une double gloire et
« pour vous et pour notre saint Ordre. Donnez-nous
« une réponse qui nous console et nous réjouisse
« nous et nos frères. Priez pour nous! La grâce de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous!
« Amen. »

On voit par cette lettre quel haut prix l'Ordre entier attachait à la possession d'Albert. Il est clair en même temps que le supérieur général regarde l'acceptation des dignités comme une faute contre les vertus religieuses, contre la pauvreté et l'humilité. De là l'énergie de son langage. Mais Albert n'aurait pas eu besoin des exhortations de son supérieur. Il avait déjà fait tout ce qui était en son pouvoir pour éloigner de lui la dignité épiscopale. Il avait demandé miséricorde avec larmes; mais le pape, qui jusqu'alors peut-être ne lui avait fait connaître son choix que conditionnellement, lui adressa d'Anagni un* bref qui présentait comme faute punissable une plus longue résistance. Cette pièce nous montre une fois de plus dans une vive lumière les mérites de notre grand maître.

« Alexandre, évêque, serviteur des serviteurs de
« Dieu, au frère Albert, lecteur à Cologne. Les devoirs
« de la charge qui nous a été confiée nous obligent

« à nous occuper des églises et à travailler à leur
« accroissement. Mais il est avant tout de notre devoir
« de choisir avec grand soin pour celles qui sont tom-
« bées dans le veuvage, afin qu'elles ne demeurent
« pas trop longtemps délaissées, des pasteurs capables
« de remplir les fonctions ecclésiastiques et d'en aug-
« menter les avantages temporels. Or, comme l'Église
« de Ratisbonne se trouve privée de cette consolation
« par la retraite de notre vénérable frère, son ancien
« pontife, nous nous intéressons, comme il convient,
« avec une affection toute paternelle à ce qui la con-
« cerne. Connaissant donc et ayant pour agréables,
« avec nos frères les cardinaux, les mérites nombreux
« de votre personne, nous avons résolu de vous pré-
« poser à cette Église. Car, comme vous vous désal-
« térez avec ardeur à la source pure de la loi divine
« et à l'eau salutaire de la science, de telle sorte que
« votre cœur en possède la plénitude et que vous avez
« un jugement sain sur tout ce qui regarde Dieu,
« nous avons le ferme espoir que cette Église, qui
« doit être bouleversée au spirituel comme au tempo-
« rel, sera guérie par vous, et que vos incessants
« efforts en répareront tous les dommages. C'est pour-
« quoi nous vous commandons d'obtempérer à notre
« désir ou plutôt à celui de la divine providence, de
« vous soumettre à notre choix, de vous rendre à ce
« diocèse et de prendre soin de sa direction selon la
« prudence que le Seigneur vous a départie. Puis-
« siez-vous, avec la grâce de Dieu, toujours progres-
« ser dans sa réformation! Donné à Anagni, aux
« nones de janvier, dans la sixième année de notre

« pontificat ¹. » Cette lettre est donc datée du 9 janvier 1260.

Un écrit semblable fut adressé au doyen et au chapitre de Ratisbonne pour leur recommander le nouvel élu ². C'en était donc fait. La volonté de Dieu s'était fait connaître. Une plus longue résistance n'était plus possible. Albert n'ignorait pas cette parole de l'Écriture : « Ne pas obéir, c'est ressembler aux sacrificateurs des idoles; et ne pas agir en conséquence, c'est le crime de la rébellion. » Il fallut donc se faire sacrer avec l'huile de la joie, gravir les hauteurs de la dignité épiscopale ³ et charger sur ses épaules le lourd fardeau de l'apostolat.

Les supérieurs de l'Ordre durent aussi alors donner leur consentement, puisqu'il n'était permis à aucun religieux d'accepter une dignité ecclésiastique sans la permission du maître général. Notre bienheureux reçut même, tant de son Ordre que du siège apostolique ⁴, l'exemption de son vœu de pauvreté, vu que, comme évêque et comme prince temporel, il était indispensable qu'il possédât des biens. Albert se mit en route, après ses infructueuses résistances ⁵, avec beaucoup de crainte et de regret pour Ratisbonne,

¹ Voir *Script. Ord. Præd.* de Quetif et d'Echard, tom. I^{er}, p. 168. Fleury, *Hist. ecclés.*, XVII, p. 606. Tous trois tiennent ce document de Bzovius, qui l'a emprunté aux archives du Vatican dans ses Annales de l'Ordre. Prussia l'a également reproduit.

² Quetif et Echard, I, p. 168.

³ Rodolphe.

⁴ Albert le dit expressément dans son testament.

⁵ « Post infructuosa tædia, » dit Rodolphe.

vers l'immense troupeau qui l'attendait. Il arriva, fatigué de la longueur du chemin et accompagné d'un nombre convenable de religieux, aux frontières bava- roises ¹. Pour éviter toute pompe et tout bruit, il n'en- tra dans Ratisbonne qu'après le coucher du soleil et dans le plus grand silence; il se rendit aussitôt à l'église Saint-Blaise, desservie par les Frères Prê- cheurs. Il connaissait bien ce monastère. Vingt années auparavant il y avait coulé d'heureux jours comme professeur. C'était la même petite église romane dont on voit aujourd'hui quelques restes dans la partie du nord; il y avait bien souvent annoncé la parole du salut : il retrouvait la salle d'enseignement où il avait rompu le pain de la science à une multitude de jeunes gens affa- més de vérité. C'est là qu'il demanda à passer la nuit. Les moines, qui voyaient un membre de leur Ordre promu à l'illustre siège de Ratisbonne, l'accueillirent avec un véritable enthousiasme ². Le jour suivant, vers l'heure de l'office, le vénérable pasteur, entouré d'une troupe de religieux, se rendit à sa cathédrale, qui est aujourd'hui dédiée à l'apôtre saint Pierre. Ce temple n'était pas l'admirable édifice gothique ³ que

¹ Prussia, p. 262. Il dit qu'Albert partit de Rome muni de la bénédiction apostolique, et prit le chemin de la Bavière. Notre bienheureux se serait-il réellement rendu en Italie après la ré- ception du bref? Nous ne saurions le décider. Quoi qu'il en soit, le temps (c'était l'hiver) était impropre et trop court pour un voyage semblable. Du reste Albert, comme nous l'avons vu, se trouvait encore à Valenciennes en 1259.

² Prussia. « A fratribus miro cum more receptus est. » P. 262.

³ Voir sur ce point l'excellente *Histoire de la cathédrale de Ratisbonne*, par Schuegraaf. Là où s'élève maintenant la grande

le voyageur contemple aujourd'hui, mais une ancienne église de l'époque romane, plus petite et plus sombre, mais richement parée d'autels, de saints trésors et d'œuvres d'art. Le clergé et le peuple, qui avaient appris l'arrivée de leur évêque, s'étaient rendus en grand nombre à l'église. Albert, environné de clercs et des notables de la ville, pénétra dans le sanctuaire, s'approcha du maître-autel, se prosterna la face contre terre et répandit dévotement sa prière en la présence de son Dieu.

La foule augmentait toujours. Les hommes et les femmes accouraient de toutes les parties de la ville. Quand Albert eut achevé son oraison, le clergé le plaça, au milieu des cris et des chants d'allégresse, sur le trône épiscopal en sa qualité de premier pasteur et le recommanda à Jésus-Christ, souverain pasteur des âmes ¹. Tous louaient le Dieu tout-puissant de leur avoir donné un pontife dont la sainteté et la science éclatante étaient célèbres dans le monde entier. Cette touchante prise de possession eut lieu le mardi de la semaine sainte, c'est-à-dire le 30 mars de l'année 1260 ².

nef, se trouvait autrefois l'église de Saint-Jean. L'enceinte de ce dernier édifice était donc beaucoup moins considérable.

¹ On ne trouve nulle part où Albert reçut la consécration épiscopale.

² Hochwart, chroniqueur de Ratisbonne, dit expressément : « Venit super episcopatum suum Ratisponnensem feria tertia post « Ramos Palmarum. » *Œf.*, I, 207. Or le dimanche des Rameaux tomba cette année le 28 mars. Les autres historiens varient sur l'époque de la promotion d'Albert à l'épiscopat. Hermann de Altaich donne l'année 1258 comme étant celle de sa nomination. *Œf.*, I, 679.

Ici commença une nouvelle et très-importante phase de la vie d'Albert. Jusqu'ici nous avons admiré son action comme savant et comme religieux ; il va maintenant paraître comme prince de l'Église, manœuvrant le gouvernail d'un des plus vastes diocèses de l'Allemagne avec une si haute sagesse et un succès si comblé de bénédictions, qu'à ce point de vue encore il nous sera impossible de ne pas lui payer le tribut de notre reconnaissance.

CHAPITRE XIX

CONDUITE DU B. ALBERT COMME ÉVÊQUE DE RATISBONNE.

Albert, ainsi établi premier pasteur d'un troupeau qu'avaient déjà conduit aux pâturages tant de saints pontifes, prit possession de la résidence épiscopale, située dans le voisinage du Dôme. Cette demeure était assez étroite et d'un extérieur très-ordinaire¹ ; car jusqu'alors les monuments publics avaient plus conservé la simplicité antique. Aux temples seuls étaient réservées la grandeur, la magnificence et la richesse. Le palais était entouré d'une épaisse muraille, destinée à défendre son seigneur, dans ces temps de force

¹ La demeure épiscopale s'étendait depuis l'église de Saint-Jean jusqu'à l'ancienne cathédrale de ce nom. Non loin de là coulait le Danube. GUMPELZHEIMER, *Histoire de Ratisbonne*, I, 201.

brutale, contre les surprises de l'ennemi. Ce fut dans cette forteresse qu'Albert établit sa résidence. Les vieux historiens connaissent un grand nombre d'anecdotes charmantes sur sa manière de vivre comme évêque. Ils racontent avant tout qu'avec l'habit il n'avait point abandonné la vie des religieux parfaits. « Semblable au célèbre Martin de Tours, dit Rodolphe, notre bienheureux conserva dans toute leur vigueur son ancienne humilité et son inviolable amour pour le lis des vierges. » Comme les constitutions de l'Ordre prescrivent la pauvreté et la modération, Albert sut y conformer sa vie pendant tout le temps que dura sa charge épiscopale. Ainsi il ne rougissait pas de paraître en public avec la grossière chaussure en usage dans l'ordre des Frères Prêcheurs, ce qui lui valut le surnom d'évêque aux grandes bottes ou aux souliers lacés ¹. Mais que lui importaient les plaisanteries de la foule? Tout adonné à l'ornement de l'âme, il faisait peu de cas de la parure extérieure. Il manifestait aussi un suprême dédain pour la pompe et les montures richement caparaçonnées, en usage à cette époque parmi les évêques allemands et dans l'opulente cité de Ratisbonne. On va même jusqu'à dire qu'il parcourait son vaste diocèse à pied, muni seulement d'un modeste bâton de voyage, pendant qu'une bête de somme portait ses

¹ Prussia (p. 254) et Rodolphe. Le chroniqueur de Ratisbonne Audipresbyter dit aussi : « Hunc populus ligatum calceam cognominabat eo quod ferret ligatos calceos, sicut est mos deferre fratribus Præd. » *Œf.*, I, 36. Ce sont les souliers lacés par le haut que nous voyons sur les vieilles images.

ornements et ses livres épiscopaux ¹. Cette manière de faire les visites diocésaines, habituellement employée par notre bienheureux, doit d'autant plus exciter notre admiration qu'il avait déjà atteint sa soixante-septième année, et que l'entourage des autres évêques de la puissante Ratisbonne, lorsqu'ils paraissaient en public, était bien différent. Il fallut encore au XIV^e siècle défendre aux prélats de cette ville de se rendre à la diète de l'Empire avec plus de trente chevaux.

Albert ne voulut rien conserver pour lui des revenus de son diocèse, qui consistaient surtout en dîmes, cens et fruits de biens immeubles. On n'en soustrayait que le strict nécessaire pour l'entretien de la cour épiscopale; le reste était employé en partie à couvrir les dettes de ses prédécesseurs, et en partie remis à des administrateurs fidèles pour le soulagement des nécessiteux. C'est ainsi que ce grand serviteur de Dieu observait encore les prescriptions de la pauvreté évangélique, bien qu'elle ne l'atteignit plus personnellement. Il ne conserva en propre que ses ornements, sa vaisselle et ses livres. Comme il n'aimait point les démonstrations extérieures dont l'accablait le peuple toutes les fois qu'il paraissait en public, il ne sortait en ville que dans le cas d'une urgente nécessité. Il s'entourait alors de fervents religieux distingués par leur douceur ou la pureté de leurs mœurs, et parlait avec eux de choses édifiantes, comme de l'essence et des voies de la piété, des progrès à faire dans la

¹ Rodolphe. Ce bâton (épiscopal) de bois est peut-être le même que celui qui se conserve à Cologne dans son tombeau.

vertu, etc. De tels entretiens étaient doux à sa bouche ; mais, lorsqu'il était contraint de traiter des points d'administration temporelle avec ceux qui l'interrogeaient sur ces matières, ces discours étaient sans saveur pour son esprit et sans profit pour son âme. Enfin était-il plus qu'à l'ordinaire circonvenu par la multitude des affaires, il se rappelait son ancienne et heureuse existence au milieu de ses frères dans le silence du cloître, et il gémissait profondément de s'en voir privé ¹.

Ce qui prouve combien le bienheureux avait conservé d'attachement pour son Ordre, c'est l'introduction dans le diocèse de Ratisbonne de la fête du saint patriarche Dominique ², et de l'allocation de quelques revenus pour les chanoines qui assisteraient à cette solennité.

Nous voyons par tous ces rapports qu'Albert, au sommet de la dignité épiscopale, agissait avec la même simplicité, le même esprit de dévotion que lorsqu'il se trouvait encore soumis aux abaissements de la vie religieuse. On se tromperait toutefois bien étrangement en croyant qu'il ne s'adonnait qu'aux pratiques pieuses, et ne songeait qu'au salut de sa propre âme dans un paisible éloignement du monde. Il fut, au contraire, évêque dans toute la rigueur du terme ; il remplit tous les devoirs du pontife comme ceux de prince temporel avec une si haute sagesse,

¹ Textuel d'après Rodolphe.

² Prussia et Rodolphe. Il faut que cette fête soit tombée en désuétude, puisque Hochwart fait remarquer qu'elle ne se solennisait déjà plus de son temps.

une si étonnante exactitude et un zèle si infatigable, qu'il peut être à bon droit compté au nombre des évêques les plus fameux de tous les temps. Tous les historiens, les chroniqueurs de Ratisbonne, aussi bien que ceux de l'ordre des Prêcheurs, sont unanimes sur ce point. Continuons donc à exposer les admirables traits de la vie publique de notre bienheureux maître.

CHAPITRE XX

COMMENT LE B. ALBERT ADMINISTRE SON DIOCÈSE.

Albert avait trouvé son vaste diocèse dans un état déplorable. Les luttes continuelles et les guerres sans cesse renaissantes entre les seigneurs et les villes, la négligence des devoirs épiscopaux dont s'étaient rendus coupables ses prédécesseurs, l'ambition toujours croissante et la soif de jouissances qui dévorait toutes les conditions, avaient amené parmi le clergé et le peuple une grande dépravation morale. Si nous lisons les lettres adressées, en 1260, par le pape Alexandre IV à l'archevêque de Saltzbourg, et par conséquent à l'évêque de Ratisbonne; si nous prêtons l'oreille aux paroles de sainte indignation prononcées par notre bienheureux lui-même dans son Commentaire sur saint Luc, composé à cette époque, nous aurons une idée

de ces malheureux abus. Le pape ¹ se plaint, avec l'expression de la douleur la plus amère, de la honteuse et impudente violation de la sainte vertu de chasteté par certains membres du corps sacerdotal. « C'est
 « par ces hommes, dit-il, que le nom de Dieu est
 « blasphémé sur la terre; c'est par eux que souffrent
 « les sacrements de la vraie foi, car les vases du Sei-
 « gneur sont profanés par leurs mains sacrilèges;
 « c'est par eux que la religion perd le respect des
 « fidèles; c'est par eux enfin que le peuple est trompé
 « sur les choses saintes, et que les biens de l'Église
 « sont en proie à la plus coupable dissipation. Ils
 « sont la cause, ces hommes, que la parole de Dieu
 « perd de sa considération, parce qu'elle est annoncée
 « par des lèvres impures; voilà pourquoi les héré-
 « tiques font de nous l'objet de leurs cruelles moque-
 « ries. Si les puissants du siècle s'indignent, si les
 « impies nous persécutent, si les profanes portent
 « audacieusement la main sur l'héritage du Christ,
 « si le corps tout entier de notre sainte mère l'Église
 « catholique est devenu l'objet du scandale et de la
 « honte universelle, c'est à cause de cette chair cor-
 « rompue que le couteau néglige de retrancher. » Il continue ainsi à sommer les évêques de réprimer les abus par les moyens les plus sévères et d'introduire la réforme parmi les clercs, les menaçant du sort d'Héli s'ils ne lui obéissent. « Agissez de telle sorte, concluait
 « le pape, que, quand viendra le Prince des pasteurs

¹ Le bref tout entier avec ses détails est rapporté par l'abbé Hermann d'Altaich dans ses Annales. *Œf.* I, 680. Il est daté du 15 février 1260.

« et qu'il réclamera de chacun de nous le fruit de sa
 « charge, vous vous teniez sans crainte devant sa face
 « et vous puissiez lui rendre compte de votre admi-
 « nistration. »

Albert lui-même parle, dans son Commentaire, sur les vices des moines, des évêques et des clercs de son temps avec une grande franchise et une étonnante liberté. A propos de ce passage : « Il apparaîtra des si-
 « gnes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, » il s'écrie : « Les étoiles sont les religieux, qui, de même
 « que les astres demeurent fixés au firmament, de-
 « vraient aussi persévérer dans une vie toute céleste, car
 « notre vie est dans le ciel. Et dans le livre des Juges
 « il est dit : « Les étoiles qui demeurèrent à leur place
 « et dans leur cours combattirent contre Sizara. Ces
 « étoiles ont trois rôles à remplir : ces rôles sont l'ob-
 « servation du vœu d'obéissance, du vœu de chasteté
 « et du vœu de pauvreté. Pour le vœu d'obéissance,
 « elles le gardent encore en quelque sorte, ainsi que
 « celui de chasteté; mais le renoncement aux biens
 « périssables de ce monde, il s'est évidemment perdu,
 « car presque toutes sont enclines à l'amour de la pro-
 « priété, et même plus que les gens du monde; c'est
 « pourquoi il est dit dans saint Matthieu (xxiv, 29),
 « qu'elles sont tombées par terre. »

Quant à l'histoire de Lazare (xvi, 21 en saint Luc), qui ne se nourrissait que des miettes tombées de la table du riche, Albert dit : « Ceux qui sont préposés
 « aux églises devraient être riches de science et de
 « paroles divines, afin de pouvoir attirer à la pénitence les pécheurs et le pauvre peuple; et ils de-

« vraient au moins leur donner six miettes (qu'il continue à expliquer). » Mais à la fin il s'écrie avec les accents d'une profonde douleur : « Malheur à nous !
« aujourd'hui personne ne donne au pauvre peuple :
« ces pasteurs d'églises se sacrent, selon l'expression
« du prophète, avec la meilleure huile sans se mettre
« en peine des souffrances de Joseph, c'est-à-dire du
« pauvre. Ils aiment à redire cette parole du pécheur :
« J'ai enfin trouvé le repos ; je veux enfin jouir seul
« de mes biens ! »

Il se livre davantage encore à ses saints gémissements quand il parle des signes avant-coureurs du jugement général (Luc, 21, XXI). Il dépeint la paresse, la passion des jouissances et l'ambition effrénée des clercs en disant : « Ces astres, eux aussi, se sont
« obscurcis, ils ont rétrogradé dans leur course ; car
« ils sont retournés à leur vomissement, c'est-à-dire
« à la vie coupable des laïques. Oui, le clergé, ce
« soleil du monde, a reculé, et voilà pourquoi la lune,
« elle aussi, c'est-à-dire la communauté des laïques,
« a obscurci sa lumière et s'est changée en sang ;
« c'est-à-dire qu'elle s'est tournée du côté de l'amour
« de la chair. » Nous trouvons des reproches plus sévères encore au sujet du passage où les Sadducéens racontent au Seigneur qu'une femme avait épousé sept frères l'un après l'autre sans en avoir eu d'enfants. « A cette femme, dit Albert, ressemblent beau-
« coup d'Églises de nos jours, qui reçoivent comme
« époux, les uns après les autres, non pas sept, mais
« cent prélats, et n'en retirent aucun fruit. » Nous voyons par ces peintures quels étaient à cette époque

l'état des mœurs publiques et l'entourage de notre Albert. Il est vrai que le bienheureux, environné comme il l'était de la lumière éclatante d'une grande pureté morale, apercevait ces taches dans toute leur étendue et leur laideur, telles que les voyait le regard de Dieu même, et il a dû saisir et peindre tous les abus, même les plus petits¹, sous les plus saisissantes couleurs. Le même phénomène ne se reproduit-il pas dans tous les siècles? Les saints, semblables à des montagnes au milieu d'une plaine immense, s'élèvent dans le désert de leur époque et ne cessent de crier contre la décadence des mœurs et la dépravation des peuples. Ils ont les yeux fixés sur le miroir du plus sublime idéal moral, sur l'humanité du Christ; le contraste du monde avec ce divin modèle doit être pour eux un triste et décourageant spectacle. Aussi faut-il peut-être accuser Albert d'avoir représenté son siècle avec des couleurs trop exagérées. Mais la désolation de l'Empire, privé d'un chef; les combats et les dissensions continuelles, le progrès des richesses et du luxe, avaient nécessairement amené bien des abus dans l'Église et dans l'État; le peuple et le clergé avaient

¹ Nous avons déjà raconté plus haut comment il s'indignait contre les chanoines qui n'ouvrent pas même la bouche au chœur. Dans le troisième sermon pour le III^e Dimanche de l'Avent, il flagelle surtout certains usages pernicioeux très-communs de son temps. Ainsi les femmes qui se fardent, teignent leurs cheveux, enlacent des bijoux d'or dans leurs tresses; des hommes et des femmes qui portent des vêtements de laine, de soie ou de toile, retenus au moyen d'agrafes d'or; qui exposent dans leurs maisons des images indécentes, et ceux qui mettent leur plaisir dans les harpes, les timbales, les flûtes, les trompettes et les spectacles: tous ces gens ont la lèpre.

besoin d'une réforme, il faut en croire tous les témoignages contemporains. Les deux nouveaux ordres de Saint-François et de Saint-Dominique avaient, il est vrai, beaucoup fait pour l'amélioration des mœurs; mais il restait encore bien plus à faire.

Albert, loin de perdre courage, se mit à combattre le mal avec ardeur. Ses biographes nous parlent avec une grande abondance de détails de cette époque de sa vie. « Ce que le vénérable pontife, disent-ils, eut d'abord à cœur, ce fut sa vocation ecclésiastique. Il se regardait à bon droit comme le premier pasteur de tous ses fidèles, des brebis comme des agneaux, et il s'adonna avant tout, pour cette raison, à la conduite des âmes. Mais il travaillait avec tant de prudence, que, semblable à cet être qui avait des yeux dans toutes les parties de son corps, il ne fit jamais un faux pas et parut toujours irréprochable aux yeux de son troupeau . »

Il se mit à faire disparaître, par une circoncision spirituelle, tout ce qu'il y avait de mauvais et de désordonné dans les mœurs, commençant d'abord par les personnes engagées dans la milice du Christ pour finir par le peuple. Mais il chercha avant tout à s'assurer le secours de la grâce d'en haut. Pour échapper au tumulte de la ville et aux visites bruyantes, il se retirait souvent dans son petit château de Stauf², éloigné de deux milles. Caché là comme dans un oratoire, il se livrait à de saintes contemplations, et cher-

¹ Rodolphe.

² Rodolphe. Il s'agit ici du château Donaustauf, maintenant en ruines, vis-à-vis de la Walhalla, et dans une position char-

chait à protéger son troupeau avec le bouclier de la prière contre les attaques des loups. Il en sortait pour visiter les monastères, où il voulait voir surtout fleurir des vertus capables de réjouir le ciel et la terre par l'odeur de leurs parfums ¹.

C'est ainsi qu'il visita, soit par lui-même, soit par un délégué, en 1261, l'antique cloître bénédictin de Metten, près de Deggendorf; il consigna le résultat de cette visite dans un mémoire écrit de sa propre main ², et il y recommanda fortement l'observance des saintes règles. Il paraît que, outre l'abbé Hermann de Bas-

mante. (Voir, sur ce château, sur sa position et son histoire, Adalb. Müller, *Donaustauf et Walhalla*. On y a ajouté une vue des ruines du château.

¹ Rodolphe.

² Il est, dit-on, encore conservé, et commencerait par ces mots : « Albertus frater, divinâ miseratione Ecclesiæ Ratisponnensis episcopus, refert de visitatione monachorum Metæ. » La date est du 25 mars 1261. Ainsi parle A. Niedermayr dans l'inscription citée plus haut. Il est dit du reste, dans l'*Histoire de Metten* par le P. Rupert Mittermüller (Staubing, 1857; p. 40) : « Ce n'est pas seulement par le pape qu'Albert (abbé de Metten) fut employé à des négociations; mais son évêque diocésain, le B. Albert le Grand, se servit également de sa personne pour des fins analogues. » Nous lisons, en effet, dans le Codex de la Règle bénédictine qui fut écrit à Metten l'an 1414, que le pieux et savant évêque, peut-être par suite des ordres émanés du pontife romain et des décisions prises au chapitre général réformateur de Saltzbourg, adressa une constitution à tous les abbés de l'ordre de Saint-Benoît, dans laquelle il appuyait principalement sur l'observance des règles, et qu'il chargea les abbés de Metten et de Haut-Altaich de la visite des monastères. Peut-être ceci a-t-il quelque rapport avec la donnée du P. Hermanuer, dans son *Abrégé historique de Haut-Altaich*, p. 174, d'après laquelle le B. Albert le Grand aurait ordonné à Hermann, abbé de Bas-Altaich, d'entreprendre, en 1261, la visite du couvent de Metten.

Altaich, Poppo, nouvel abbé de Haut-Altaich, lui prêta son secours dans le travail du rétablissement de l'ancienne discipline monastique. Car nous lisons dans les Annales d'Altaich : « L'an 1260, le moine Poppo, « homme d'une grande pénétration et piété, fut élu « à la dignité abbatiale de Haut-Altaich. C'est par son « zèle que la discipline monastique commença à se « rétablir dans beaucoup d'endroits du diocèse de Ra- « tisbonne ¹. » Il est donc présumable que l'intervention d'Albert dans cette circonstance ne fut pas infructueuse. Il ne négligea pas davantage les soins nécessaires à l'amélioration morale du peuple. Chaque fois qu'il se présentait une fête, il célébrait lui-même les saints offices dans sa cathédrale et annonçait avec bonheur la parole de Dieu ². Il n'est pas difficile de se représenter comment Albert, dans ces circonstances, remplissait à l'autel les fonctions sacrées de son ministère, lui qui, déjà dans son apparence extérieure, était une des plus vénérables, des plus magnifiques et des plus édifiantes figures. On le voyait revêtu d'une aube sans dentelles qui se déroulait jusque sur les pieds, et qui sur la poitrine et aux extrémités était marquée de quatre raies rouges en mémoire des plaies du corps sacré du Christ. Sur la poitrine se croisaient deux longues bandes étroites, l'étole, dans l'étoffe de

¹ *Annales Hermanni Altahensis abbatibus*, dans *Œf.*, I, 681.

² Nous nous en tenons principalement pour ceci à l'ornement avec lequel on avait paré le corps du bienheureux dans son tombeau, et qu'on peut voir aujourd'hui encore dans l'église Saint-André, à Cologne. C'était la chasuble dont Albert se servait dans les jours de pénitence ou de deuil.

laquelle étaient brodées les images des saints apôtres. Il portait au bras droit une bande analogue, mais plus petite (le manipule). Le corps entier était recouvert du vêtement en usage pour le saint sacrifice, de la chasuble, formée de velours sur soie et pourvue aux deux côtés d'une croix pallium brochée d'or. Elle tombait des épaules, où elle était quelque peu relevée de chaque côté en riche jet de draperie, jusque sur les talons. Il tenait dans sa main une crosse épiscopale très-simple et conforme à l'esprit de sa première condition de religieux. Au bas elle était de bois sculpté, tandis que la courbure de la partie supérieure, faite d'ivoire, représentait sans doute la salutation de l'ange à Marie ¹. Son front était ombragé d'une mitre assez basse, mais pourvue de figures brodées et d'autres ornements. Il descendait ainsi de son trône, placé du côté droit du sanctuaire, et se dirigeait vers l'autel, construit sans doute en style roman avec les matières les plus précieuses et les plus éclatants métaux. Tout autour, dans les stalles magnifiques du chœur, se trouvait réuni son chapitre, dont les principaux membres étaient : Henri, le prévôt; Léon, le doyen; Bergthold d'Oberndorf, archidiacre; Albert de Hutte; Ulrich de Dornberg, prévôt de Saint-Jean; Calhoch, archidiacre; Albert de Pleistein; maître Perchtold, prévôt de Spalt, et Ulrich de

¹ Ce n'est là qu'une conjecture, vu que la crosse qui se trouve encore dans le tombeau de Cologne ne possède plus cet ornement d'autrefois, et que la courbure de fer seule est encore visible. Du reste, le bienheureux parle souvent de l'usage qu'on faisait dans son temps de l'ivoire pour des fins analogues, par exemple pour des ciboires.

Hackelstat¹, avec un grand nombre d'autres chantres et vicaires. C'était une majestueuse couronne autour du pontife, occupé à offrir le sublime sacrifice au milieu des solennels accents de la musique grégorienne.

Albert remplissait souvent le ministère de la prédication, ses anciens biographes nous l'apprennent. Nous avons déjà parlé du mérite doctrinal et littéraire de ses sermons; ils étaient prêchés au peuple en allemand, bien que ceux qui nous ont été conservés soient pour la plupart écrits en latin. Au moyen âge, la coutume suivie par des vieillards élevés dans les monastères était de composer le plan des sermons en latin, et de se servir de la langue du peuple pour les prononcer². Les travaux d'hommes tels qu'Albert n'étaient pas seulement destinés à une paroisse ou à un pays, ils devaient surtout servir aux membres de l'Ordre qui avait réuni derrière les hautes murailles de ses couvents l'élite de la jeunesse de toutes les nations, et produire des fruits dans toute l'étendue de l'Église. Voilà pourquoi leurs écrits ont été composés dans la langue de l'Église, qui est le latin.

Il est regrettable, du reste, que les discours allemands d'Albert ne soient pas parvenus jusqu'à nous; ils seraient sans doute un monument de littérature germanique d'un haut intérêt, comme le sont les ser-

¹ Ried, *Cod. diplom.*, tom. I^{er}, p. 453, parle de ces dix chanoines dans un document daté de septembre 1259.

² Parce qu'on a si peu conservé de discours allemands du moyen âge, quelques-uns en ont conclu qu'on prêchait généralement peu à cette époque. C'est à tort, comme un prêtre de Hambourg l'a récemment prouvé.

mons de son contemporain le Franciscain Berthold, qui, immédiatement après la démission de notre bienheureux, faisait de véritables prodiges par la prédication de la parole de Dieu dans le diocèse de Ratisbonne et les lieux environnants ¹. N'était-ce pas, en effet, l'âge d'or de la littérature allemande le siècle des Wolfram d'Echenbach, des Walter de la Vogelweide, des Conrad de Wurtzbourg († 1287) et d'autres princes de la poésie allemande? La prose commence aussi bientôt à déployer ses aimables fleurs sous la plume de Henri Suso et de Jean Tauler.

Cependant, quand il le fallait, le château d'Albert était ouvert à tout le monde. Quiconque avait besoin d'instruction pouvait l'approcher sans crainte, et recueillait de sa bouche d'utiles conseils et de salutaires exhortations. Le bienheureux était vraiment le pasteur des âmes. Il n'éloignait jamais complètement de sa personne le fardeau des affaires, quelque pénible qu'il fût pour son âme, habituée à la seule activité de l'esprit. Avec quelle ardeur n'eût-il pas souhaité de n'être jamais distrait, dans le repos de la contemplation, par la meule toujours tournante du temporel ²!

¹ Voir *Anonymi farrago Hist. rerum Ratisp.*, dans *Œfel.*, II, p. 505. Berthold, originaire de Ratisbonne, passa pour l'Élie de son temps. Quand il prêchait, le ciel et l'enfer semblaient s'ouvrir devant ses auditeurs. Des pécheurs tombaient sans connaissance, frappés par la douleur que leur causaient leurs crimes; des voleurs célèbres restituaient le bien mal acquis, et les impies changeaient aussitôt de conduite. Quarante à cent mille auditeurs se rassemblaient pour l'entendre. Les sermons de ce religieux célèbre viennent d'être publiés par Pfeiffer, par Gaisser et Stolz, avec de légères modifications.

² Rodolphe.

Mais il regardait avec raison comme une partie importante de sa charge de conserver et de protéger le patrimoine de son Église; il voulait aussi se montrer à ce point de vue bon administrateur de son Maître. A son entrée dans le gouvernement, la maison épiscopale était dans un état de complet désordre. Toutes les caisses étaient vides; on avait contracté des dettes nombreuses, les granges étaient comme balayées, et il ne se trouva pas une goutte de vin dans les caves ¹. Mais peu de temps après l'ordre se rétablit dans cet informe chaos. Albert s'entoura d'hommes fidèles et désintéressés, dont il put se servir avec confiance dans les affaires de l'administration. Tous les biens, les terres et les vignes, furent remis en bon état. Puis, comme nous l'avons dit, il se condamna lui-même, dans sa propre maison, à la plus rigoureuse économie. Plusieurs riches diocésains, séduits par l'éclat de ses vertus, lui firent des présents ². Et bientôt on eut réuni les moyens nécessaires pour amoindrir l'écrasant fardeau des redevances. Les chroniqueurs de Ratisbonne ne peuvent retenir l'expression de leur

¹ Ainsi parle Hochwart, d'après un ancien document. Il dit : « Ego in quodam vetusto codice nostræ Bibliothecæ sic lego : « Sciendum est quod fratre Alberto, ordinis Prædicatorum, qui dictus est Magnus, quondam Ratisponneuse episcopo, veniente super episcopatum suum feriâ tertiâ post Ramos Palmarum, nec in cellario episcopali unicam invenit guttam potus, nec in granario unicum granum bladi, et simpliciter pro se vel equis suis pascendis non invenit quidquam, etiam valens unicum ovum. Item ad culturam vinearum qua tunc infminebat, nec ad fimum comparandum nec ad præbendam vinitoribus administrandam, unicum invenit denarium. *Œf.*, I, p. 207.

² Rüdiger de Bachem lui fit don d'une vigne. *RIED*, I, 470.

étonnement sur le rétablissement des finances épiscopales par Albert pendant les courtes années de son administration. Ils nous ont même conservé le mémoire des dettes couvertes par lui dans l'espace de deux ans ¹. Elles se montaient environ à 442 livres, somme considérable pour cette époque. Ses prédécesseurs avaient même fait des emprunts aux juifs, qui jouaient déjà un rôle important comme banquiers dans toutes les grandes villes d'Allemagne. Albert avait encore une autre manière de s'occuper du bien-être et du patrimoine de son église. Il assista à un synode provincial tenu à Landau sur l'Isar vers la fin du mois de septembre 1260. Les évêques assemblés, Ulrich de Saltzbourg, métropolitain, Conrad de Freising, Albert de Ratisbonne, Henri de Chiemsée et Otton

¹ Hochwart rapporte, l. c. : « Ab eodem die quo episcopatum
 « intravit usque ad secundum annum, quo ei successor fuit
 « substitutus, ecclesiam suam infra scriptis debitis exoneravit.
 « Videlicet apud Aaron Judæum in centum libris, apud Treun-
 « spergarium in l. tt. In quibusdam obligationibus in Hohen-
 « burgk ante montes in lv libris. Apud Tysbach in xx libris.
 « Ad Poxavarium apud Wolfhardum in x libris; apud Gozol-
 « tragerium in xxiii libris; apud Dominum Fridericum de Perge
 « in l. libris; apud dominum de Rorbach in xvii libris, in En-
 « gelhoweheim; apud relictam Domini Goswini in xv libris. In
 « quadam hubâ ibidem in vii libris. Item in aliâ hubâ ibidem in
 « x libris, et in censu cameræ ibidem in xii solidis. Apud Turrin-
 « bart in xvi libris; apud Hanbergarin in xiii tt. Apud præpositum
 « in Stauffe in xxiv libris; apud dominum Z. in Werde pro xii
 « solidis et in carrata vini, quæ tunc valuit v libras; apud Palna-
 « harium in xxv libris et dimidia; apud Conradum Ergoltanga-
 « rium in vi libris; apud fratres Ab. et H. de Porta in ix libris;
 « apud Wisentfarium in ix libris; apud Orelhaimarium in iii li-
 « bris. Apud Essenbach in hubâ iii libris. Apud Raichenbucha-
 « rium in v libris, pro quibusdam pistationibus. »

de Lavant, y prirent deux décisions ¹ ayant rapport à la mise en vigueur de la discipline ecclésiastique et à la protection des biens des églises. Dans la première, ces évêques statuent que les sentences justement portées par l'un d'eux contre un inférieur seront valables pour tous et respectées. Il s'était sans doute présenté beaucoup de cas où des personnes frappées de censures ecclésiastiques se rendaient dans les diocèses voisins et se croyaient ainsi libérées de leurs peines; une punition salutaire devenait ainsi facilement illusoire, et c'est à cet abus que les prélats voulaient porter remède. La seconde décision concernait ceux qui retenaient injustement les gages des églises, percevaient ou s'appropriaient sans autorisation les noales.

Un grand nombre de fraudes et de violences de ce genre avaient probablement eu lieu, dans ces temps où il n'existait d'autre droit que celui de la force, et où les bases de la justice avaient été le jouet de si nombreux bouleversements. C'est pourquoi les évêques déclarent, avec ordre de le publier dans toutes les chaires, que tous ceux qui ont commis un crime semblable, et qui n'y satisferont pas dans l'espace d'un mois, seront éloignés, ainsi que leur famille et leurs serviteurs, de la table sainte et privés de la sépulture ecclésiastique. Albert prenait part aux synodes et exerçait une active vigilance sur le patrimoine des églises, comme son serment épiscopal lui en faisait le devoir. Sa sollicitude toutefois ne s'étendait pas seulement à

¹ Toutes deux sont conservées dans Ried. *Cod. diplom.*, I, p. 460.

ses propres affaires et à la protection des églises; il s'occupait encore avec empressement de procurer les choses nécessaires aux personnes consacrées au service des autels. Plusieurs documents rendent témoignage de cette tendresse toute paternelle de notre bienheureux. Dès le premier jour de son entrée en charge, l'abbé de Bas - Altaich étant venu rendre au nouvel évêque l'hommage et les respects de sa nombreuse communauté, Albert confirma et augmenta une magnifique donation, faite par son prédécesseur Albert I^{er}, en faveur de ce couvent, pour la généreuse hospitalité qu'il en avait maintes fois reçue et à cause du parfum exquis de vertus qui s'en exhalait au loin ¹. Il renouvela l'ordonnance que, de toutes les noales qui avaient lieu sur les biens-fonds ou sur les fonds décimables du monastère, celui-ci pourrait conserver deux parts de la dîme qui revient à l'évêque, mais à charge de donner la troisième au curé du lieu; et, comme le paiement de la petite dîme ne se refuse qu'aux laïques et non aux clercs, le couvent recevra aussi la petite dîme dans les lieux où il perçoit la grande ². Albert récompensait ainsi la salutaire influence exercée par ce monastère, en en augmentant

¹ L'acte dans les *Monum. Boicis*, XI, p. 229. L'évêque dit : « Quoniam multa hospitalitatis obsequia, quæ nobis et nostris « antecessoribus a vestrâ Ecclesiâ sunt impensa, et præcipuè « conversatio laudabilis cujus odor per Dei gratiam de vobis « ubique respergitur, ad favorem vestri non immeritò nos incli- « nat. » Il fut publié l'an 1256.

² *Boicis monum.*, XI, p. 230. On donne faussement comme date l'année 1270. Il est dit à la fin : « Ratispon. Pontificatùs « nostri die primo. »

les revenus par ses propres offrandes. Les membres du chapitre de sa cathédrale ressentirent également sa générosité. Il voyait avec douleur que les revenus en avaient baissé par suite des vicissitudes des temps et de diverses éventualités fâcheuses. Pour remédier à cet état de choses il loua aux chanoines la cure de Cham, qui jusque-là avait été de collation épiscopale. Tout membre du chapitre présent à la messe solennelle, à matines et aux vêpres, devait recevoir un don sur les revenus de cette paroisse avec une part du superflu. Comme ce document ¹ porte dans sa composition un certain caractère d'originalité et qu'il a sans doute été dicté par Albert lui-même, nous le reproduirons en son entier. Il est conçu en ces termes :

« Au nom de la très-sainte Trinité. Amen. Nous,
 « frère Albert, par la miséricorde divine, évêque de
 « Ratisbonne, salut à tous pour jamais ! Le pauvre et
 « le fidèle se sont rencontrés, le Seigneur les a tous
 « deux éclairés. Nous, comme croyant, et le chapitre
 « de notre cathédrale comme pauvre, nous nous
 « sommes rencontrés ; car par la providence de Dieu
 « nous sommes unis par la même piété et par une
 « mutuelle estime et protection. Or le Seigneur nous
 « a éclairés tous deux. Nous d'abord, afin que nous
 « pussions et voulussions jeter un regard de miséri-
 « corde sur la pauvreté bien connue du chapitre et des
 « Frères ; le chapitre ensuite, pour que nos soins
 « fussent efficaces à faire disparaître son indigne mi-
 « sère. Nous avons trouvé, en effet, que les prébendes

¹ Du 16 juillet 1260. RIED, *Cod. diplom.*, I, 458.

« des Frères, même depuis leur fondation, étaient
« maigres et de peu d'importance; qu'en outre elles
« avaient tellement été diminuées par l'ingratitude des
« hommes et de la terre, et surtout par les longs et
« dispendieux procès nécessités par la défense des
« franchises, qu'elles ne peuvent se suffire à elles-
« mêmes ni être d'aucune utilité soit à nous, soit à
« l'Église, comme cela devrait être et qu'il est conve-
« nable. Or, comme nous éprouvions une douleur
« profonde de voir qu'un chapitre si célèbre et si dis-
« tingué, que des Frères d'une vertu si remarquable
« et d'un si grand zèle vécussent dans une pauvreté
« si dangereuse et si déshonorante, nous avons cédé
« la cure de Cham au chapitre pour l'amélioration de ses
« prébendes, pour la gloire de Dieu et l'ornement de
« notre Église, afin que les Frères servissent Dieu plus
« volontiers, vécussent plus convenablement et pus-
« sent désormais devenir avec d'autant plus de zèle et
« d'efficacité les remparts du sanctuaire. Nous vou-
« lons toutefois que cette libéralité cause du profit et
« non des dommages à la susdite église de Cham. Plus
« seront nombreux et vigilants ceux qui aujourd'hui
« y ont intérêt, plus aussi devront être grands les soins
« et les fruits avec lesquels elle sera toujours admi-
« nistrée. La paroisse recevra un prêtre expérimenté,
« puissant en œuvres et en paroles, qui instruira
« autant par ses exemples que par ses prédications.
« Il pourra s'adjoindre dans sa charge d'âmes, selon
« le nombre des succursales, la grandeur et l'état de
« la localité, des prêtres et des clercs autant qu'il sera
« nécessaire et convenable. Il livrera entièrement et

« sans soustraction, à son évêque diocésain, à l'ar-
 « chidiacre, au doyen et au trésorier, les taxes de la
 « cathédrale, ainsi que les autres redevances. La pen-
 « sion qui sera imposée à cette paroisse devra être
 « modérée, afin qu'elle possède les moyens suffisants
 « de payer les impôts et de s'adonner de plus à la
 « pratique de l'hospitalité. La réussite d'une année ne
 « devra occasionner, par rapport au paiement de la
 « pension, ni plaintes ni difficultés; mais on calculera
 « sur les années futures, et la pension sera, quoi qu'il
 « arrive, soldée annuellement et sans contestation.
 « Nous avons, pour confirmer et perpétuer la mé-
 « moire de cette donation, fait écrire le présent certi-
 « ficat, au bas duquel nous avons aussi fait apposer
 « notre sceau. Fait à Ratisbonne, le 16 juillet de l'an
 « du Seigneur 1260 ¹. » Albert était ainsi sans cesse
 occupé à améliorer l'état temporel et spirituel de ceux
 qui combattaient avec lui dans l'armée du Seigneur,
 à étouffer les germes de mécontentement, à répandre
 le règne de la concorde et de la paix et à rechercher
 la prospérité des églises.

Nous avons vu plus haut qu'il s'intéressait avec une
 égale sollicitude aux malades et aux nécessiteux de
 toutes sortes. On nous a conservé un document qui

¹ Dans un acte ultérieur du 26 février 1262, le chapitre déclare
 avoir loué cette cure à titre de pension au prêtre Otton de Ha-
 genbül; mais, celui-ci étant mort, la paroisse paiera annuelle-
 ment à l'avenir 60 livres avec les prébendes, savoir: tous les
 vendredis de l'année, 1 livr.; les 8 autres le jour de la fête du
 bienheureux pontife Albert (4 pfd.); le jour de l'Invention de
 saint Étienne, 2 pfd.; et le jour de la fête de l'ancien évêque
 Albert 1^{er}, 2 pfd. RIED, *Cod. diplom.*, I, p. 463.

en fait foi; il s'y propose de faire de généreuses largesses ¹ à l'hospice Sainte-Catherine, près du pont, à Ratisbonne. Il s'adresse, dans cette pièce, à tous les abbés, prévôts, doyens, curés et vicaires de son diocèse :

« Devant tous, comme le dit l'Apôtre, paraître un jour
« devant le tribunal du Christ et y recevoir selon que
« nous aurons fait le bien ou le mal pendant cette vie
« mortelle, il est de notre devoir de prévenir le jour
« de la dernière moisson par des œuvres de miséri-
« corde, et de semer sur cette terre dans l'attente des
« biens éternels, afin que nous en puissions recueillir
« au ciel, comme récompense du Seigneur, les fruits
« multipliés au centuple; sachant bien et ayant la
« ferme confiance que quiconque sème peu moisson-
« nera peu, que celui, au contraire, qui répand d'abon-
« dantes semences en recueillera la vie éternelle. Or,
« comme l'hôpital de Sainte-Catherine, au pied du
« pont, à Ratisbonne, est chargé au delà de ses forces
« d'une masse de pauvres et d'indigents, au point de
« ne plus pouvoir entretenir ces malheureux sans le
« secours et les aumônes des fidèles, nous vous exhor-
« tons tous dans le Seigneur et vous imposons, pour
« la rémission de vos péchés, d'inviter, d'exhorter les
« fidèles du Christ qui vous sont soumis à prendre sur
« les biens à eux confiés de quoi en faire au susdit
« hôpital de pieuses aumônes et des dons charitables.
« Qu'ils cherchent par ce moyen, et par les autres
« bonnes œuvres qu'ils auront entreprises à la gloire
« de Dieu avec l'aide de la divine bonté, à obtenir un

¹ Ried, *Cod. diplom.*, I, 459.

« jour la récompense éternelle. » Puis il accorde à ceux qui feront des aumônes à ces pauvres une indulgence de quarante jours et la dispense du jeûne pour une année. (*Karinnam annalem* ¹.) Il va même jusqu'à permettre d'absoudre les grands pécheurs qui auraient violé leurs vœux, maltraité leurs parents ou qui n'auraient pu faire un pèlerinage promis, pourvu qu'ils fassent au pauvre hôpital des aumônes correspondantes à leurs méfaits ². Voilà comme notre saint pontife prenait part aux souffrances des pauvres et de tous les affligés. Il était, en effet, convaincu, selon l'esprit admirable du moyen âge, que les infortunés appartiennent surtout à la suite de Jésus-Christ ³, qui avait lui-même fait choix de la pauvreté pour compagnie de sa vie. Il savait que tout ce qui est donné au pauvre pour l'amour du Christ, le Christ le considère comme fait à lui-même.

Enfin nous possédons un autre document qui montre comment Albert étendait aussi sa sollicitude aux choses même les plus petites et les plus indifférentes en apparence, afin d'accroître et d'enflammer toujours davantage la dévotion dans son diocèse. C'était une ancienne coutume dans l'Église de Ratisbonne de se rendre trois fois l'année en procession à la splendide

¹ Quiconque avait reçu cette pénitence au tribunal de la confession, pouvait donc s'en libérer par des aumônes faites à l'hôpital.

² C'étaient des cas réservés à cette époque.

³ De là la sollicitude de la primitive Église pour les pauvres. De là l'amour qu'avaient pour eux les saints. Sur d'anciennes images les pauvres sont appelés *la famille du Christ*, comme à Strasbourg.

basilique des Bénédictins de Prufening, c'est-à-dire pour la fête de saint Georges, le mardi des Rogations et le 12 mai, jour de la dédicace de l'église. Mais comme la dernière de ces processions tombait presque continuellement en un jour de travail, ce qui empêchait un grand nombre de fidèles d'y prendre part, Albert résolut de transférer la fête de la dédicace au premier dimanche après l'Ascension, afin de procurer ainsi à tous la facilité de se joindre à l'édifiant et pieux cortège. Le diplôme de cette concession porte la date du 10 mai 1260 ¹.

Ainsi rien de ce qui se rattachait à la gloire de Dieu ou à l'édification des âmes ne paraissait petit et indifférent à cette grande et sublime intelligence.

Nous avons cherché à montrer par ses traits généraux la vie pratique d'Albert d'après les témoignages historiques existants. Comme on a pu le voir, il fut excellent administrateur et heureux économiste ². Les

¹ Ce diplôme est reproduit dans les *Monum. Boicis*, XIII, p. 217. L'éditeur remarque dans une note : « Ratisbona ante tem-
« pora sic dictæ reformationis sicut festo B. Georgii Martyris, et
« feriâ tertiâ Rogationum, itâ quoque die anniversario dedica-
« tionis, de quâ diploma ait, Priflingam quotannis publico
« supplicantium ritu procedebat, cui supplicationi anniversario
« dedicationis agendæ si non auctor, aptum diem assignando,
« cùm antea non semper in diem Dominicam non incideret, sed
« in 12 maji, adjutor certè per diploma istud exstitit Beatus
« Albertus Magnus. »

² De là quand Rixner dit d'Albert, dans son *Hist. de la Philosophie*, p. 85 du tome III, qu'il était complètement dépourvu d'adresse pour le maniement des affaires communes de la vie; que pour cette raison il avait été pris autrefois pour un imbécile par ses condisciples, et méprisé par ses diocésains comme un moine simple et bonace; nous avons prouvé, ce nous semble,

biographes s'écrient avec admiration, en parlant des résultats de son gouvernement pontifical : « Albert a
« réalisé ce que Cicéron écrivait de Thalès, et Pline,
« de Démocrite, savoir, qu'un philosophe sait aussi
« faire de l'or quand la nécessité l'exige. » Il fut de plus un zélé prédicateur de l'Évangile; nous le rencontrons, comme évêque, tantôt dans sa cathédrale, célébrant les sacrés mystères; tantôt dans des synodes, prenant part avec ses confrères à de salutaires ordonnances; tantôt entreprenant des voyages pour la réforme disciplinaire des maisons religieuses : enfin nous le voyons sans cesse occupé de tous les indigents, de tous les malades, à la misère desquels il s'efforce de porter remède par sa féconde charité.

En vérité, il se présente ici à nous un phénomène rare et tout à fait particulier. Pendant que la plupart des hommes de génie, dont l'existence se passe dans la paisible et douce culture des sciences, ne savent si souvent se mouvoir et régner que dans le monde de l'intelligence, et ne semblent avoir aucune aptitude pour les exigences quotidiennes de la vie et pour les fonctions pratiques d'un emploi, nous admirons dans la personne d'Albert le plus beau et le plus harmonieux mélange de théorie et de pratique, de pensée et d'acte, de spéculation et de vie, de céleste et d'humain. Bien qu'appelé, comme un autre Moïse, à traiter avec Dieu sur la montagne de la contemplation, il ne s'entendait pas moins parfaitement sur cette terre,

d'après les sources, que M. Rixner est dans le faux, et que de tout ce qu'il avance le contraire est la vérité.

dans les bas lieux de la vie, à gouverner le peuple de Dieu, à le conduire, à le châtier et à le nourrir d'un pain solide pour le corps et pour l'âme. L'empressement qu'il mettait à la poursuite des sciences ne lui avait point ôté la connaissance des diverses relations de la vie terrestre; il s'était seulement, dans un sublime essor, placé à un point de vue d'où il jugeait toutes choses dans leurs rapports entre elles et avec l'éternité.

Notre grand maître réalise donc en lui l'idéal du chrétien et du philosophe dans sa plus haute perfection.

CHAPITRE XXI

LE B. ALBERT COMPOSE DE PIEUX OUVRAGES PENDANT SON ÉPISCOPAT.

— DE LA PART QU'IL PREND A DES CONSTRUCTIONS

D'ÉGLISES A RATISBONNE.

Bien qu'Albert, comme nous l'avons vu, s'adonnât avec un merveilleux empressement et un zèle infatigable aux devoirs de sa charge pastorale, il n'oublia pas cependant, pendant ces années, l'objet de ses premières et saintes affections, c'est-à-dire l'étude de la sagesse et la culture des sciences. Dans ces heures fortunées qu'il lui fut permis de passer, loin du tumulte des affaires, dans l'enceinte de son délicieux petit château de Stauf, il se livra en grande partie à la médi-

tation des livres saints, et mit encore par écrit le résultat de ses laborieuses études ¹. Sur cette élévation aérienne, où le petit manoir, environné de bois, trônait dans une silencieuse solitude que ne troublaient ni le riant voisinage du Danube ni le bruissement confus des nombreuses villes et villages qu'on avait sous les yeux, il se sentait de nouveau dans l'élément propre de sa vie, dans ce saint affranchissement du monde si nécessaire à la venue de l'Esprit-Saint dans une âme.

Ce fut là qu'il écrivit, probablement dans le cours de l'année 1261, son ample Commentaire sur saint Luc ², ouvrage que les anciens historiens ne peuvent assez admirer, disant qu'Albert s'y montre comme un second Luc, c'est-à-dire comme un médecin qui sait excellemment guérir les âmes ³. Ce dernier trait peut provenir de ce que dans ce Commentaire il attaque plus violemment que d'habitude les vices de son époque et cherche à y porter un remède efficace. Albert, dit-on, aurait de sa propre main et très-lisiblement transcrit cet ouvrage, qui forme un énorme

¹ Prussia, Rodolphe et les annalistes de Ratisbonne.

² Vol. X, dans Jammy.

³ Rodolphe et Prussia. Ce dernier dit : « Insigne volumen « super Lucam edidit; quod profecto volumen, quàm liber ab « omni sæculari actione Deo soli adhærens exstitit, quo spiritu- « que fervebat declarat lucidè, ità ut plerique constanter dicere « audeant, quod specialissimo dono sancti Spiritus pro tunc « cùm dictaret et conscriberet hoc volumen, sic inspiratus; liber « enim ille spirat celestium charismatum singularem suavitatis « odorem, prolixiorque est liber ipse aliis per ipsum editis vo- « luminibus in Bibliâ. » *Vita Alberti*, p. 265.

volume. Mais Hochwart, qui a vu ce livre au xvi^e siècle, déclare qu'il lui semble impossible qu'un homme, dans l'espace d'une année, puisse transcrire un volume semblable, ne dût-il même avoir aucune autre occupation¹.

Quoi qu'il en soit, que notre bienheureux l'ait écrit lui-même ou dicté à des copistes, ce puissant in-4^o fut laissé par lui comme souvenir aux moines prêcheurs de Ratisbonne, qui le conservèrent précieusement et le firent voir avec enthousiasme aux visiteurs jusqu'au commencement de notre siècle, où il disparut au milieu des ruines du monastère². Ce Commentaire étant le chef-d'œuvre du saint pontife sur la sainte Écriture, nous allons dire quelques mots sur son caractère, et nous en reproduirons quelques passages comme exemples. La composition de cet ouvrage ressemble en général à celle des autres livres exégétiques du grand maître. L'auteur présente par versets le texte de l'Écriture, il en montre l'enchaînement, et développe ensuite le sens de chaque mot par un grand nombre de textes parallèles tirés de la Bible, des Pères et des autres écrivains profanes. Il y recherche avant tout, comme il le déclare du reste lui-même, la signification littérale, puis la morale, tandis que le sens ty-

¹ Dans *Œfele*, I, p. 207.

² Ni la bibliothèque publique de Ratisbonne, ni celle du Palais-Royal de Munich, où nous avons nous-même parcouru le catalogue de Schmeller, sans y trouver de manuscrits des œuvres d'Albert datant du xiii^e siècle, ne possèdent maintenant cet autographe. Heideloff désigne la bibliothèque publique d'Ulm; mais c'est à tort. D'où il suit que les Colonnais sont les plus heureux sous ce rapport.

pique ou prophétique y trouve une application plus rare. Nous nous contenterons de reproduire quelques courts passages seulement, car la plupart sont d'une trop grande étendue ¹.

Voici comme Albert expose la liaison des demandes de l'Oraison dominicale : « Après avoir acquis la bien-
« veillance de celui auquel nous devons tout deman-
« der (par la qualification de Père), le Seigneur réu-
« nit en cinq demandes tout ce qu'on doit solliciter
« comme tout ce qui est nécessaire pour la vie pré-
« sente et pour la vie future. Trois de ces demandes
« ont rapport à l'obtention du bien, deux à l'éloigne-
« ment du mal. Les trois qui se rapportent à l'obten-
« tion du bien se divisent ainsi : deux sont relatives
« à l'obtention d'un bien spirituel, et une, d'un bien
« corporel. Parmi celles qui tendent à un bien spiri-
« tuel, il en est une qui veut le bien de Dieu (*sancti-*
« *ficetur nomen tuum*), et une qui réclame un bien
« méritoire (*adveniat regnum tuum*) qui mène au
« bien de Dieu. De là s'explique la division de ces
« demandes : de même que le bien passe avant le
« mal, de même aussi les demandes relatives au bien
« tiennent le premier rang. Et, parmi les biens, ceux
« qui sont spirituels viennent avant les temporels,
« parce qu'ils ont plus de prix. Parmi les biens spiri-
« tuels, le bien de Dieu passe avant le bien méritoire,
« parce que celui-ci mène au premier, et que la fin
« précède ce qui y conduit. »

Au passage de l'envoi des soixante-douze disciples,

¹ C'est ainsi que la paraphrase du mot Père, dans le *Pater noster*, remplit trois pages in-folio d'impression.

Albert dit, en expliquant le mot deux à deux : « Voici
 « le secret de cette mission. Pourquoi les envoie-t-il
 « deux à deux ? D'abord parce qu'il en fut ainsi figu-
 « rativement dans le livre de la Genèse, VII : Les ani-
 « maux immondes furent introduits deux à deux dans
 « l'arche. De même les disciples font entrer les deux
 « immondes, c'est-à-dire les hommes et les femmes,
 « ou les Juifs et les Gentils, dans l'arche de l'Église
 « comme dans la nappe de Pierre (Act., X), afin
 « qu'ils soient purifiés. Tout ce qui dans la nappe de
 « Pierre était commun, c'est-à-dire impur, est éga-
 « lement appelé saint par Dieu depuis que les Juifs
 « y sont entrés, et tous furent admis au ciel. Cette
 « nappe signifiait, en effet, la blancheur de la robe
 « baptismale, comme aussi l'arche figure le baptême.
 « Une seconde raison, d'après saint Grégoire, c'est
 « qu'il y a deux préceptes de charité. L'amour ne peut
 « exister entre moins que deux, parce que l'amour
 « s'attache à une chose étrangère. (Jean, XIII) : « La
 « marque à laquelle tous reconnaîtront que vous êtes
 « mes disciples, sera l'amour dont vous vous aimerez
 « les uns les autres. » La troisième raison est qu'ils
 « devaient se consoler mutuellement au milieu des
 « fidèles et des païens. (Eccl., IV) : « Il vaut mieux
 « être deux qu'un seul, » car alors ils jouissaient
 « de la consolation d'un soulagement réciproque.
 « (Prov., XVIII) : « Le frère qui est protégé par son
 « frère est semblable à une ville forte. » Dans la pein-
 « ture du crucifiement du Sauveur, où l'évangéliste
 « raconte qu'ils le firent sortir pour le mener dans un
 « lieu appelé Calvaire, Albert remarque : « On appelle

« calvaire la tête de l'homme quand elle est dépourvue
« de la peau, des cheveux et de la chair. Les méde-
« cins lui donnent le nom de crâne. D'où il est dit au
« livre des Rois (iv, 9) : Ils ne trouvèrent plus que
« le crâne et l'extrémité des pieds et des mains. Mais
« le nom de Calvaire, donné à ce lieu, provenait de
« sa destination, car son sommet était jonché d'un
« grand nombre de crânes d'hommes pendus, décapité-
«és ou exécutés. Quand Ambroise remarque qu'on
« l'appelait place aux Crânes parce que celui d'Adam
« y avait été déposé, saint Jérôme parle de ce senti-
« ment comme d'une pieuse mais fausse interpréta-
« tion, vu que nous lisons dans Josué (xiv), qu'Adam
« fut inhumé à Hébron. On dit, du reste, que cette
« explication n'est pas du véritable Ambroise, mais
« d'un autre, surnommé Adopterus, qui a souvent
« falsifié le véritable, en mêlant aux sages sentences
« du grand évêque de Milan ses propres et sottes pro-
« ductions. Les peintres cependant paraissent s'être
« attachés à cette première idée, puisqu'ils repré-
« sentent ordinairement un crâne au pied de la croix.

« Mais Horace disait que les peintres et les poètes
« ont une égale licence de tout oser.

« Ils le crucifièrent donc là afin qu'il fût indiqué,
« par le choix même du lieu, que son crucifiement ne
« devait pas seulement servir aux Juifs qui habitaient
« la ville, mais aussi aux païens répandus dans les
« campagnes environnantes. (Cant., II) : « Je suis la
« fleur des champs et le lis des vallées. » (Daniel, IX) :
« Après soixante-deux semaines le Christ sera mis à
« mort, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son

« peuple. » Et avec lui ils crucifièrent aussi deux voleurs : l'un, qui rentra en lui-même, à sa droite ; l'autre, qui s'obstina dans sa méchanceté, à sa gauche. Ces voleurs figurent, comme le dit saint Augustin, deux croix : la croix de ceux qui souffrent malgré eux, et ils sont placés à la gauche ; puis la croix de ceux qui crucifient volontairement leur chair pour l'amour du Christ, et ceux-là sont à la droite. (Galat.) : « Quiconque est à Jésus-Christ, crucifie sa chair avec ses convoitises et ses désirs. » Il est dit d'une autre croix, dans l'Épître aux Galates, VI : « Le monde est mort pour moi, et je le suis pour le monde. » Au milieu des voleurs ils suspendirent Jésus, comme étant le plus coupable ! (Habac, III, après la Septuagés.) : « On vous reconnaîtra au milieu de deux animaux. » C'est ainsi que fut crucifié le Sauveur, dans un tel lieu et en compagnie de semblables gens ! »

Ces quelques passages suffiront pour donner un aperçu du genre exégétique suivi par Albert dans son Commentaire sur saint Luc. Il dirige toujours avec cela de violentes attaques contre les vices de son époque, ainsi que nous l'avons remarqué. Du reste, nous trouvons encore dans cet ouvrage bien des notices et des remarques intéressantes. L'auteur raconte qu'au temps de saint Luc certains hommes avaient, sous un nom emprunté, répandu beaucoup d'erreurs au sujet du Sauveur, comme Apelles et Basilides ; qu'il existait un évangile apocryphe sur l'enfance de Jésus, des Actes de saint Thomas et de saint Matthieu qui renferment un grand nombre de choses absurdes.

On va jusqu'à dire, dans les Actes de saint Thomas, que le ciel se trouve sur une montagne dont la cime touche à la lune, ce qui est impossible pour des raisons naturelles. Puis il raconte que, de même que Jésus délivra Madeleine de sept démons, il avait aussi guéri Marthe d'un flux de sang et ressuscité Lazare du tombeau; que l'enfant présenté aux disciples a dû être Martial, évêque de Limoges. Plus loin il nous dit que la robe sans couture de Jésus avait été faite d'un travail semblable à celui qui sert aujourd'hui à confectionner certaines espèces de gants. Elle a dû être l'œuvre de la sainte Vierge. Ce fut elle aussi qui, selon la remarque des Pères, entourait les reins de son fils d'un voile qu'elle arracha de sa tête lorsque les bourreaux eurent dépouillé le Rédempteur (II. p. 345).

Albert place au commencement de son précieux travail une comparaison qui mérite d'être mentionnée. « Les hérétiques, dit-il, ressemblent aux renards de Samson; ils ont tous, comme ces animaux, des têtes différentes, mais ils sont liés les uns aux autres par la queue, c'est-à-dire qu'ils sont toujours unis quand il s'agit de combattre la vérité. » Nous n'en dirons pas davantage pour le moment sur ce grand et lumineux Commentaire.

Notre grand maître n'a entrepris à notre connaissance aucun autre travail littéraire à cette époque. Rodolphe, il est vrai, prétend, d'après le témoignage de plusieurs autres biographes, qu'il aurait alors composé le Petit Office de saint Joseph, l'époux de la très-sainte Vierge. Mais il paraît en douter lui-même. Du reste, aucune œuvre de ce genre ne nous a été conser-

vée parmi les compositions du grand homme ¹. Il faut néanmoins convenir que la seule mention d'un Office de cette nature, composé à cette époque en l'honneur du père nourricier de Jésus-Christ, mérite considération; car elle témoigne en faveur du culte rendu à ce saint, dont la dévotion, si l'on en croit les recherches faites jusqu'ici, ne s'est tant développée que beaucoup plus tard. Le moyen âge, en effet, paraît en avoir eu un certain éloignement, pour ne pas donner carrière à l'hérésie de la conception naturelle du Fils de Dieu. Il ne serait pas invraisemblable du reste qu'Albert, en sa qualité d'administrateur et de père nourricier d'un des plus vastes diocèses de l'Église, ait eu une dévotion spéciale envers le père nourricier de son Sauveur ².

Quand même notre bienheureux n'aurait écrit que son Commentaire sur saint Luc ³ au milieu de cette masse accablante d'affaires dont il fut surchargé pendant son épiscopat, ce travail serait à lui seul une preuve plus que suffisante de son infatigable activité dans le domaine de la science sacrée. Ce n'est pas tout cependant : de pieuses traditions lui attribuent souvent une grande part à des constructions d'églises,

¹ Albert parle, du reste, toujours avec beaucoup de respect et d'amour de saint Joseph dans ses Commentaires. C'est ainsi que dans celui qu'il composa sur saint Luc, il tient un langage admirable au sujet des quatre personnages bibliques qui portent le nom de Joseph.

² Voir, sur la dévotion à saint Joseph et son histoire, le livre spirituel du P. Faber. **LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL**, paragt. v; **LE PÈRE NOURRICIER ET SON ENFANT**.

³ Dans Jammy, vol. X.

bâties à cette époque dans les murs de Ratisbonne. On le désigne comme l'auteur du remarquable plan de la cathédrale, et on lui attribue au moins celui de l'église gothique des Dominicains. La construction de la cathédrale d'abord ne peut être due au génie ou à la munificence d'Albert, puisqu'elle ne fut motivée ¹ que par l'incendie de 1270, onze années par conséquent après l'épiscopat d'Albert, âgé alors de près de quatre-vingts ans ². Il était du reste impossible que pendant la courte durée de son administration il résolût et projetât la reconstruction de la cathédrale, car, nous venons de le voir, les finances de l'église et du diocèse se trouvaient dans un état déplorable.

On pourrait avec plus de vraisemblance lui concéder une part dans la construction de l'église dominicaine; avant même l'arrivée d'Albert à Ratisbonne le vieux sanctuaire de Saint-Blaise, desservi par les Frères Prêcheurs, était devenu insuffisant pour les besoins du peuple, qui aimait beaucoup ces religieux et assistait de préférence à leurs prédications. A partir de l'année 1263, nous trouvons des donations faites au couvent et destinées peut-être à des constructions nouvelles ³; or ces donations ont lieu immédiatement après l'épiscopat d'Albert. Quatre ans plus tard, nous lisons que le grand maître, bien qu'éloigné, se rappelle avec amour sa chère église dominicaine de Ratisbonne,

¹ Des restaurations moins importantes étaient devenues nécessaires antérieurement. SCHNAAS, V, p. 585.

² Voir l'*Hist. de la cathédrale de Ratisbonne*, par Schuegraff.

³ Ried, I, p. 470; mais il n'est question que de la commodité des religieux.

puisqu'il accorde une indulgence de quarante jours, applicable à trois jours de fête, à ceux qui la visiteront ¹. Peut-être cette indulgence attira-t-elle des offrandes au nouvel édifice? Nous l'ignorons, car le bref ne contient aucune condition de ce genre. Ce ne fut qu'en 1273 que commencèrent les travaux pour la véritable restauration, qui fut achevée dans le court espace de quatre ans. C'est la plus complète et la plus ancienne création gothique que nous connaissions dans la vieille Bavière ². Cette église à trois nefs se termine par un chœur allongé à trois pans et à nefs latérales très-basses. Les piliers en sont octogones, avec colonnettes et chapiteaux dépourvus d'ornements ³. Ce gracieux monument offre le gothique dans sa plus haute simplicité, tel que le choisissent à dessein les moines mendiants de cette époque, par amour pour la vertu de pauvreté, dont ils faisaient profession. On pensait que le plan de cet édifice avait été probablement donné par Albert, qui l'aurait esquissé pendant son séjour à Ratisbonne. Ce sentiment paraît avoir d'autant plus de

¹ Dans Ried, I, p. 493, il est dit : « Cùm Dominus ad statum « episcopalem nos dignatus sit misericorditer promovere, dignum « arbitramur, quòd nos ipsius Dei cultui impendamus diligenter « tiam ampliozem. » La date est du 6 mai 1267.

² Vu que l'ancienne église paroissiale de Ratisbonne ne permet plus de voir qu'en partie, à l'est, le vieil édifice gothique de 1250. L'église des Dominicains sert aujourd'hui de chapelle de collège; mais elle se trouve malheureusement défigurée par de hideux autels à queues et d'autres indignités semblables.

³ Voir Schnaas, vol. V, p. 584; les figures dans Kollenbach, *Histoire de l'Architecture chrétienne*, planches 30, 6. La description la plus exacte en a été donnée par A. Niedermayr dans la *Gazette des Postes*, année 1856, n° 88.

vraisemblance, que cette église présente une grande analogie avec d'autres monuments du XIII^e siècle appartenant aux Frères Prêcheurs, et dans l'existence desquels la tradition fait aussi jouer un rôle à notre grand évêque ¹. L'excessive simplicité dans les formes, dans les ornements, dans les nervures des voûtes, l'absence de transept et de tour, la nudité des colonnes, etc., ont fait croire qu'un même génie avait donné les plans de toutes ces constructions, ou en avait du moins pris la direction.

Il faut remarquer, au sujet de l'église de Ratisbonne, que les historiens ne disent pas un mot de cette prétendue fécondité artistique d'Albert. Prussia ajoute même, en parlant de son administration épiscopale : « Il n'y éleva aucun monument ², mais se contenta par humilité des églises existantes. » De plus, la continuelle application aux études abstraites de l'école ne rend-elle pas invraisemblables des travaux artistiques qui nécessitent un grand développement de l'imagination créatrice? La raison et l'imagination sont-elles jamais parvenues à un égal degré de puissance? Tous ces grands architectes du moyen âge étaient de pieux artistes, mais non des savants scolastiques. Quant à la ressemblance des premières églises dominicaines, elle consiste surtout dans la simplicité et la pureté de l'en-

¹ Tels sont ceux de Bâle, de Strasbourg, de Fribourg, de Berne, d'Eslingen et de Würtzbourg.

² On lit dans Prussia, p. 265 : « In memoriale sul ipsius putà « in ædificiis novis construendis et ampliandis terræ terminis « nihil attentare voluit, qui ampliorem, non manufactam æter- « nam in cœlis domum intrare cupiebat. »

semble, mais elle cesse par le détail et la variété des parties générales. Ce caractère s'explique assez du reste par l'excessive austérité morale de ces religieux et par leur amour pour la vertu de pauvreté ¹, qui devait se reproduire même dans la construction de leurs monastères et de leurs églises. Il se comprend encore par la rapidité avec laquelle ils élevaient ces édifices, afin de jouir plus vite d'un temple propre au service divin. Si nous voulions faire remonter à notre bienheureux tous les monuments portant ce cachet, il faudrait le proclamer architecte de la plupart des églises dominicaines et franciscaines de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, et même des innombrables églises gothiques que le XIII^e siècle vit surgir partout avec une incroyable rapidité. Albert, bien qu'éloigné, a pu prêter au lieu saint qui se construisait à Ratisbonne le concours de ses conseils et de ses largesses. Il a pu, en sa qualité d'ancien provincial, déterminer en quoi consistait le mode de construction en usage dans l'ordre des Frères Prêcheurs; comment l'église pourrait le mieux correspondre à son but; comment on pouvait trouver les moyens nécessaires à l'entreprise; mais, pour admettre son action comme architecte dans cette circonstance, il nous faudrait, croyons-nous, des preuves plus certaines ².

¹ Les Dominicains paraissent avoir eu des prescriptions particulières pour la construction de leurs églises; car l'évêque Léon dit, dans une donation en faveur de la nouvelle église dominicaine, qu'ils doivent bâtir *secundum morem Ordinis*. RIED.

² Les ordres mendiants, auxquels avaient été confiées et la réforme des mœurs et la défense de la vraie foi, surtout dans le premier siècle de leur existence, ne paraissent pas s'être adonnés

Ne faisons donc entrer dans le riche et pur diadème de notre grand maître aucune perle avant d'être assuré qu'elle lui convienne.

CHAPITRE XXII

LE B. ALBERT RENONCE A SON ÉVÊCHÉ DE RATISBONNE.

Nous venons de voir comment Albert, cet admirable pilote ¹ du Seigneur, gouverna l'Église de Ratisbonne avec un incontestable succès. Ses actes furent toujours marqués au coin du génie, soit qu'il travaillât comme évêque d'un immense troupeau, comme prédicateur des vérités du salut, comme réformateur des mœurs du clergé et du peuple, comme administrateur des biens de l'Église ou comme écrivain philosophe. La vie cependant ne put jamais lui être douce dans cette difficile position. Les calomnies dont on le chargeait durent nourrir et augmenter en lui le désir d'être affranchi de cette sphère d'activité. Car, s'il faut en croire ses biographes, il avait soulevé contre sa personne de nombreux ennemis ² acharnés à noircir sa

aux arts comme les anciens moines. A Rome même, du temps de saint Dominique, ce furent des architectes laïques qui construisirent le premier monastère, et qui périrent écrasés par une chute de matériaux.

¹ Rodolphe.

² Prussia, page 266, et Rodolphe.

réputation. Ces attaques avaient probablement pour prétexte l'étude qu'il faisait des sciences naturelles et des écrivains mahométans et païens. On l'accusait sans doute de s'occuper dans sa retraite de Stauf d'arts défendus, de recevoir la visite et les services des esprits immondes. Toute sa sagesse émanait de cette source impure, et la culture de ces sciences mystérieuses mettait en péril la foi, qu'il avait déjà perdue lui-même. Si nous considérons le témoignage des chroniqueurs de Ratisbonne et les propres paroles du bienheureux, nous ne pourrions douter de ces déplorables rumeurs, si capables d'affecter douloureusement le saint évêque. Hochwart raconte expressément qu'Albert fut accusé de nécromancie ¹, et Gumpelzheimer nous apprend, d'après une légende de l'époque, qu'on avait trouvé dans une chambre secrète du château de Stauf un automate ayant la forme d'une jeune fille, capable de se mouvoir et de balayer le parquet. Quant à Albert, voici comme il s'exprime, avec une sainte indignation, à la fin de son Commentaire sur la Politique d'Aristote, qui, comme l'Éthique, a dû être écrit en ces années-là ² : « Nous avons expliqué ce livre,

¹ *Œf.*, I, 208. Hochwart dit : « De necromantiâ illius non nisi « blaterones ridiculi fabulam commenti sunt, cum virum tam « bonum malis artibus studuisse non sit verisimile multoque « minus credibile. »

² Cet ouvrage et le Commentaire sur l'Éthique ont un caractère un peu différent des commentaires antérieurs d'Albert. Ce ne sont plus des paraphrases, mais des commentaires personnels trahissant presque quelque connaissance de la langue grecque. Peut-être le Commentaire de saint Thomas parut-il dans l'inter valle, et Albert s'en sera-t-il servi? Il n'est pas probable que plus tard il se soit encore occupé d'ouvrages de cette nature, vu que,

« ainsi que les autres ouvrages sur la physique et la
 « morale, pour l'utilité des étudiants. Nous prions
 « donc tous les lecteurs de bien remarquer qu'il n'y
 « est question que des actes volontaires de l'homme,
 « qui, selon Aristote, ne peuvent jamais être soumis
 « à aucune règle. (Albert, comme on voit, excuse ici
 « l'introduction dans un État de diverses coutumes et
 « dispositions qui ne s'accordent pas avec les idées
 « chrétiennes.) Aristote s'attache principalement ici
 « aux États d'Orient et de l'Égypte, dont le mariage et
 « le culte furent toujours impurs comme ils le sont
 « encore aujourd'hui. Et Aristote ne rapporte point
 « ces choses comme étant ses vues personnelles, mais
 « il se contente de dire que ces peuples avaient ainsi
 « ordonné leurs gouvernements. Nous aussi nous
 « n'avons fait dans ce livre qu'expliquer ce qui ar-
 « rive, nous contentant d'en donner les preuves et les
 « raisons; comme dans les autres ouvrages sur la phy-
 « sique, nous n'avons rien dit de nous-même, mais
 « nous nous sommes attaché à rendre le plus fidèle-
 « ment possible les idées péripatéticiennes. Nous disons

dans son Commentaire sur saint Luc, il choisit pour sa fiancée la Théologie, avec une exclusion presque dédaigneuse des autres sciences, en disant : « *Pulchræ sunt genæ tuæ, ut tarturis, hoc est pudoratæ virtutis et castæ veritatis, quæ est Theologia, quæ casta stat intra limites fidei, nec luxuriatur per phantasias, sicut scenicæ meretriculæ aliarum scientiarum. Hæc mulier est de quâ dicitur : Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* » (Ad caput 1. Evang. Luc.) On peut dire qu'avec de semblables vues il est difficile qu'il se soit plus tard encore occupé de recherches philosophiques. Aussi veut-il que cet ouvrage soit immédiatement rattaché à sa Physique.

« ceci à l'adresse de certains désœuvrés qui, pour se
 « consoler de leur paresse, ne cherchent dans les
 « livres que ce qu'ils peuvent y critiquer. Comme
 « l'oisiveté les a engourdis, ils veulent, pour ne pas
 « paraître seuls morts, imprimer une tache à ceux
 « qui se distinguent. Tels sont les hommes qui ont
 « tué Socrate, chassé Platon d'Athènes et persécuté
 « Aristote. Ces êtres sont dans le monde des sciences
 « ce que le foie est dans le corps. Il existe, comme
 « on sait, une certaine humeur galeuse qui s'agglomère
 « dans le foie, et répand en s'évaporant l'amertume
 « dans le corps entier. De même il y a dans le
 « domaine des sciences certains esprits amers et remplis
 « de fiel qui changent tous leurs semblables en
 « amertume, et ne leur permettent pas de chercher
 « paisiblement la vérité. » On voit par ces paroles
 qu'Albert ¹, au moment où il écrivait son Commentaire
 sur la politique, eut à souffrir de violentes accusations
 au sujet de ses travaux scientifiques. Quelles furent
 les raisons d'une animosité si injuste et si grossière
 contre la personne du vénéré pontife? La cause principale
 est sans doute la stupidité de la foule, qui méprise
 facilement l'extraordinaire, n'estime que ce qui
 lui est habituel, comprend mal et dénature toute
 conduite nouvelle; mais, pour d'autres personnes plus
 haut placées par l'éducation ou le mérite sur l'échelle
 sociale, il faut encore, croyons-nous, ajouter d'autres
 motifs.

Il est bien certain d'abord que l'austérité morale du

¹ *Politic.*, p. 500, vol. IV, dans Jammy.

grand évêque, comme ses continuelles et sérieuses exhortations sur la réforme des mœurs, fut pour beaucoup une pierre de scandale et un reproche permanent. « Voulez-vous connaître les motifs de ces
« haines contre Albert, dit Rodolphe dans son laco-
« nique langage, cherchez dans les saintes Écritures,
« et vous trouverez que pour les Égyptiens un agneau
« sans tache était un objet d'horreur. Les amis du
« plaisir disaient haïr le bienheureux parce qu'il
« était trop sévère; les sérieux, au contraire, parce
« qu'il était trop léger. La véritable raison, c'est que
« les hommes de la fourberie et du mensonge ont haï
« l'homme de la droiture et de l'innocence. » Albert avoue du reste lui-même, dans son Commentaire sur saint Luc, que la sévérité de sa conduite comme réformateur lui avait attiré beaucoup de haines et de tempêtes pendant son administration épiscopale, et qu'elle lui avait rendu cette charge sacrée presque insupportable. Il s'écrie, au sujet de ces paroles de l'Évangéliste : « Que celui qui parmi vous est le plus grand
« devienne le plus petit. Que celui qui parmi vous
« est le plus grand dans la puissance ecclésiastique
« devienne comme le plus petit, qui n'est élu à aucune
« dignité; car, dit le philosophe, personne ne choisira
« des jeunes gens pour en faire des généraux d'ar-
« mée, parce qu'évidemment ils ne sont pas encore
« sages. Quiconque s'abaisse soi-même comme cet
« enfant, est-il dit en saint Matthieu, XVIII, est le
« plus grand dans le royaume des cieux, parce qu'il
« est plus propre à l'affermissement de l'Église. Chez
« les premiers chrétiens, en effet, on faisait peu de

« cas de la puissance ou de la considération, mais
 « tous les regards se tournaient vers l'humilité et les
 « exemples de vertus. Du reste, c'est là ce que voulait
 « le Seigneur Jésus, puisqu'il dit : « Apprenez de moi
 « que je suis doux et humble de cœur. Soumettez-
 « vous à mon joug, etc... » Rien n'est plus facile que
 « de conduire les inférieurs avec douceur et humilité,
 « tant que les circonstances le permettent. Mais, dès
 « que les débordements du mal contraignent à agir
 « sérieusement et avec sévérité, la charge pastorale
 « apparaît à un évêque, comme autrefois à Moïse, un
 « insupportable fardeau, surtout quand on ne veut
 « pas, en mettant toutes ses joies dans le luxe, tolé-
 « rer et même défendre les méchants, comme le font
 « certains prélats de nos jours, qui remplissent plutôt
 « la place de Sardanapale que celle de Jésus-Christ. »

Albert indique donc assez les causes de ces haines, de ce système de calomnies employé contre sa personne. C'était parce qu'il avait déclaré aux vices une guerre implacable ¹. Il eût toutefois puisé plus longtemps avec patience à la coupe amère de la persécution par amour pour son divin modèle, le souverain et éternel pasteur des âmes, mais il existait d'autres motifs plus puissants de son dégoût pour sa haute dignité. La position d'un évêque allemand, à cette époque, était tellement contraire aux inclinations, aux désirs de son cœur et à l'idéal qu'il s'était formé d'un représentant du Christ, qu'il se sentait plongé dans de continuelles inquiétudes et sans cesse éprouvé

¹ Prussia dit qu'Albert avait résigné : « cernens in populo duro
 « non posse proficere. » P. 266.

dans le creuset de sa conscience alarmée ¹. Il n'était pas seulement pasteur des âmes, mais encore prince de l'Empire, gouverneur d'un territoire d'une étendue considérable; il lui fallait tenir d'une main la crosse et de l'autre l'épée ²; il ne devait pas seulement distribuer les trésors spirituels, mais aussi conserver et défendre les biens temporels de son Église et de ses sujets. Pour arriver à ce but, de nombreux procès étaient inévitables, et son devoir exigeait qu'il les menât à bonne fin. Sa qualité de prince temporel l'obligeait à prendre part à des fêtes, à assister à des assemblées, ce qui n'avait jamais lieu sans frais considérables et sans une pompe extérieure exigée par sa position.

Bien que l'union du pouvoir temporel et de la puissance spirituelle dans les princes ecclésiastiques de cette époque fût sans aucun doute d'une impérieuse nécessité pour sauvegarder la liberté des églises et du peuple contre les caprices et la tyrannie de seigneurs grossiers, brutaux, qui jouissaient d'un pouvoir excessif, il faut cependant convenir qu'elle entraînait après elle de fâcheux résultats. Elle était pour les évêques

¹ Rodolphe.

² Le contemporain d'Albert, Ptolémée de Lucques, dit avec raison à ce sujet : « Albertus factus est episcopus Ratisponnensis « in ducatu Bavarïæ qui multum honorabilis est. Cæpit onera « episcopatus subire, quæ in Teutoniâ nimis sunt militaria, quia « conservari non possunt nisi cum ense, quæ sibi incubuerunt « pro tempore illo. Considerans igitur statum tranquillum quem « dimisit et barathrum in quem incidit, nec quievit, quousque « accepta fuit sua renuntiatio per summum pontificem. » QUETIF et ECHARD, *Script. Ord.*, I, 169.

et les abbés une tentation permanente d'oublier l'éternité pour le temps, de déchoir du haut du temple de leur sainte vocation dans le gouffre tumultueux du monde, et de préparer ainsi la ruine de leurs ouailles avec leur propre ruine. Ce genre de vie devait surtout entraver les aspirations de l'âme d'Albert, lui qui, comme religieux, avait appris à chérir la perfection évangélique, et dont toute l'activité spirituelle n'avait eu d'autre but que d'y atteindre. Il avait fait voir, comme évêque, qu'il s'entendait à réunir tous ces éléments en apparence contradictoires, puisqu'il sut parfaitement et avec une haute sagesse suffire à toutes les exigences de sa charge; mais il n'en soupira pas moins après la délivrance de ces lourdes chaînes, après cet affranchissement de l'esprit dont il avait joui autrefois. Le pieux pontife gémissait profondément quand il songeait à la Jérusalem de son âme, et, au sommet des honneurs, il soupirait après les pauvres et solitaires refuges de la vie religieuse¹. La tendre délicatesse de sa conscience ne lui laissait pas un moment de repos, parce qu'il craignait toujours que, dans ces contestations judiciaires sans cesse renaissantes, il ne blessât peut-être les droits ou de l'Empereur, de la bourgeoisie, de ses sujets, ou de sa propre Église. Il comprit, remarque Rodolphe, combien il est difficile de gouverner un diocèse en Allemagne sans offenser Dieu ou les hommes². La crainte de voir les voleurs

¹ Jammy, l. c.

² Prussia dit de même : « Timebat de periculo quod Aleman-
niæ episcopo ob temporalis domini gravamen ad multa dam-
nabilia quandoque pertrahit. » P. 266.

profiter de sa négligence et pénétrer dans sa bergerie ¹ n'était pas pour lui un moindre sujet de tourments. Enfin il ne pouvait se défendre de la pensée que par la culture des sciences il ferait plus, dans l'esprit du christianisme, pour la gloire de Dieu et le salut de l'Église, que par le gouvernement d'un diocèse particulier ². Ses travaux scientifiques étaient, en effet, destinés à produire des fruits pour l'Église tout entière. Ils servaient d'arsenal pour la défense de la foi, pour la formation de valeureux champions du Christ ³, tandis que l'administration de sa charge épiscopale ne s'étendait qu'à une partie très-restreinte de la vigne du Seigneur.

Toutes ces considérations, tous ces motifs devaient rendre pénible à Albert l'administration épiscopale de Ratisbonne et lui faire désirer son affranchissement; aussi tenait-il sans cesse ses regards attachés sur Rome, qui lui avait forgé ces chaînes, et suppliait-il

¹ Rodolphe. Cette époque et ces contrées ne furent point à l'abri des machinations hérétiques. Dans une lettre d'indulgences adressée par l'évêque Henry, en 1277, aux moines prêcheurs de Ratisbonne, il leur est expressément enjoint de protéger le diocèse contre les erreurs régnantes « *contra profligendas hæreses.* » On vit aussi apparaître à Ratisbonne, après le gouvernement d'Albert, les prétendus pauvres de Lyon. (Voyez Ried, *Cod. diplom.*, I, p. 548.)

² Ptolémée de Lucques, contemporain d'Albert, présente ce dernier motif comme étant celui qui déterminait le pape à accorder au Bienheureux sa démission. QUETIF et ECHARD, I, 169.

³ Rodolphe. Prussia dit : « *Elegit magis contemplationi et meditationi scibilium et sacrarum litterarum in Ordine de quo assumptus fuerat intendere quam pastoralis curæ negotiis sine fructu servire.* » P. 267.

le souverain pontife, avec une éloquence merveilleuse¹, de vouloir bien le décharger d'un diocèse dont la conduite lui avait toujours été pénible. Il pria longtemps sans être entendu. Le pape Urbain IV céda enfin à ses pressantes sollicitations, et enjoignit, avec l'assentiment des cardinaux, au doyen de l'Église de Ratisbonne, Léon de Tondorf, qui s'était engagé par serment à ne point accepter l'épiscopat, auquel l'avaient unanimement élu les membres du chapitre, sans un ordre formel du souverain pontife, de prendre en main le gouvernement de cette importante Église².

Au comble du bonheur de voir sa prière exaucée, Albert déposa la crosse et la mitre, et retourna avec

¹ Le pape dit lui-même, dans la bulle d'installation de Léon : « Sanè Ratisponnensis Ecclesia per cessionem venerabilis fratris « nostri Alberti episcopi quondam Ratisponnensis ab eo petitam « instanter et tandem de consilio fratrum nostrorum ad nobis « admissam vacante, etc. » (Voir Ried, *Cod. diplom.*, I, 465.) Ptolémée de Lucques, ci-dessus mentionné, ajoute : « Non quievit « donec accepta fuit sua renunctatio per summum pontificem ; « quod facilius impetravit ex suâ gratiositate sermonis et ex « maximâ famâ suæ doctrinæ, quæ totaliter peribat cum ense « et lanceâ curæ pastoralis Germaniæ. »

² Prussia et Rodolphe se trompent en désignant le pape Clément IV comme étant celui qui exauça la prière d'Albert. (Voir Prussia, p. 267). Il dit : « De licentiâ igitur impetratâ per eum « à summo pontifice Clemente quarto, successore Urbani præ- « dicti, relicto præsulatu, relicto patrimonio episcopali, insigni- « que urbe suâ Ratisponnensi, ad ordinis sui paupertatem vo- « luntariè rediit secundo anno præfati Clementis papæ. » Les documents consignés par Ried démentent cette opinion. La solution du problème est qu'Albert ne reparut à Cologne que sous le règne de Clément. Du reste, Hermann d'Altaich dit avec raison qu'Albert résigna entre les mains du pape Urbain. *Œf.*, I; 682.

la vitesse d'un arc détendu à son humble et pauvre vie de couvent. C'est ce que rapporte un contemporain et confrère de notre bienheureux, Bernard Guidonis, dans la chronique duquel nous lisons : « Frère
 « Albert ne s'était chargé qu'à regret de l'Église de
 « Ratisbonne; aussi la rejeta-t-il loin de lui, comme
 « un charbon enflammé qui brûle la main, dès qu'il
 « en eut obtenu la permission, et s'en retourna - t-il
 « à la pauvreté de son Ordre 1. »

Quand eut lieu cette renonciation? Nous ne saurions le préciser. Toutefois les documents qui nous restent semblent marquer l'époque à laquelle Albert aurait quitté l'administration de son diocèse. Dans le diplôme du 26 février de l'année 1262, qui regarde l'église cathédrale de Cham, le grand homme apparaît toujours comme évêque, le chapitre l'appelle encore son vénérable seigneur et pontife 2. Il résulte, au contraire, évidemment du bref publié par le pape Urbain, le 11 mai 1262, et reproduit plus haut par nous, que la démission d'Albert avait déjà eu lieu depuis quelque temps, puisque le chapitre avait élu une commission de cinq membres qui élevèrent à l'épiscopat le doyen Léon. La renonciation dut donc avoir lieu entre le 26 février et le 11 mai de l'année 1262. Nous voyons, en effet, déjà paraître au mois de mai la réponse du saint-siège, datée de Viterbe, qui suppose la signification faite au siège apostolique de la promotion du doyen Léon, accomplie par le cha-

1 Quetif et Echard, *Script. Dôm.*, I, p. 469, et Rodolphe.

2 Ried, *Cod. diplom.*, I, p. 464.

pitre ; il faut croire, vu les moyens de communication si restreints à cette époque, que le bienheureux avait quitté son diocèse deux mois auparavant ¹, de sorte qu'on peut admettre avec une certaine assurance que la renonciation eut lieu dans le mois de mars de 1262.

Les mains d'Albert ne portèrent donc que pendant deux années entières la houlette pastorale de Ratisbonne ². C'était occuper peu de temps, il est vrai, l'illustre siège de saint Wolfgang, mais de grandes choses s'étaient accomplies pendant cette courte administration. Notre grand maître avait rempli sa tâche selon ses forces et remédié efficacement aux désordres de son diocèse. La paix entre l'évêque et le chapitre et la bourgeoisie avait été rétablie, les dettes couvertes, l'état moral du clergé, des monastères et du peuple amélioré autant que possible par des visites, des synodes, par l'emploi diligent de remèdes convenables, par l'exemple de la sainteté, enfin par des prédications et des écrits nombreux. Albert pouvait donc encore à ce point de vue déposer la mitre en sûreté de con-

¹ Tout dans la lettre apostolique fait supposer un certain nombre de jours. Il est dit : « Cùm postmodum inter prædictos « quinze tractatum fuisset diutius super substitutione pastoris, « quatuor ex eis in dictum electum (Leonem) unanimiter et « concorditer consenserunt et ipsum elegerunt canonicè postu-
« landum in episcopum et pastorem Ecclesiæ memoratæ. »

² Les données diverses fournies par les chroniqueurs sur la durée du gouvernement d'Albert (les uns disent un an, d'autres deux, d'autres trois ou quatre) proviennent en partie de ce que sa nomination eut lieu l'an 1259, et en partie de ce qu'il ne retourna à Cologne que plus tard. Ptolémée de Lucques dit, du reste, qu'Albert se démit l'an 1262. Hochwart prétend qu'il fut évêque un an et plusieurs mois. *Œf.*, I, 208.

science, ou plutôt la remettre à son vénérable successeur. Hâtons-nous d'appliquer à ce glorieux évêché ces paroles de l'Écriture : « En peu de jours il a
« rempli de longues années. »

CHAPITRE XXIII

LE B. ALBERT PRÊCHE LA CROISADE EN ALLEMAGNE ET EN BOHÈME.
— SES VOYAGES EN BAVIÈRE, DANS LA SOUABE
ET DANS LA FRANCONIE.

Albert, rendu à une liberté qu'il avait si longtemps désirée, reprit sa chère vie religieuse avec la joie d'un oiseau délivré de l'esclavage. Il est difficile de déterminer les couvents et les lieux dans lesquels il séjourna pendant les premières années qui suivirent sa renonciation. Ses biographes qui vécurent après lui dans le couvent de Cologne nous laissent sur ce point dans une complète obscurité; ils disent, il est vrai, qu'il retourna aussitôt dans sa cellule de Cologne, mais les relations bavaroises sont contraires à cette opinion et nous renseignent même sur la vie et les travaux du Bienheureux à cette époque. Le grand maître paraît s'être retiré, immédiatement après sa démission, dans quelque couvent de son Ordre en Bavière pour y prendre un peu de repos et remettre son esprit de toutes les fatigues inhérentes à son ancienne dignité. Il avait déjà près de soixante-dix ans. Séjourna-t-il à Ratisbonne

même dans le couvent de Saint-Blaise? s'est-il rendu à Saltzbourg ou dans quelque lieu dépendant de ce diocèse, qui a si bien conservé sa mémoire ¹? nous ne saurions le dire avec certitude.

Son éloignement du monde ne fut pas long. La jouissance d'un repos si nécessaire fut bientôt troublée par une mission que lui imposa, malgré son grand âge, la volonté du chef suprême de l'Église. Il lui fallut prêcher en faveur des saints Lieux; le temps de ces gigantesques entreprises, connues sous le nom de croisades, n'était pas encore passé. Bien des fois, dans le cours des deux siècles précédents, l'appel du Père de la chrétienté avait retenti chez les peuples de l'Occident, pour les inviter à arracher aux fils de Mahomet, aux persécuteurs du nom chrétien, le trésor des Lieux saints témoins jadis de la vie et des souffrances du Rédempteur des hommes.

Des armées de cent mille combattants avaient obéi à cette voix venue d'en haut; ces hommes généreux avaient placé sur leurs épaules le signe glorieux du salut et s'étaient unis contre les blasphémateurs du Christ. Les croisades sont un magnifique témoignage de l'inébranlable foi et de l'ardent amour qui animaient le moyen âge chrétien, puisque ce furent surtout des motifs spirituels et religieux qui provoquèrent tant d'actes héroïques de courage et de dévouement. Nous

¹ Dans beaucoup d'églises du pays saltzbourgeois on trouve des images du bienheureux Albert suspendues sous le porche. Il y est représenté accomplissant l'acte de la consécration pendant que le Christ lui communique la réponse à douze questions ayant rapport à la perfection.

savons de quel éclatant succès fut couronnée la première de ces entreprises. La Terre sainte et Jérusalem, la perle des cités du monde, étaient tombés au pouvoir des soldats de la croix; mais les fautes des croisés eux-mêmes, la jalousie dont ils étaient dévorés, l'épouvantable corruption de leurs mœurs, et aussi la bravoure presque invincible des ennemis qui les entouraient, firent rapidement décroître la domination chrétienne dans ces contrées, et elle fut bientôt complètement anéantie ¹. Les expéditions successives de princes et de peuples en Orient n'obtenaient plus que des succès transitoires, et l'Occident apprit en 1265 que les Turcs assiégeaient Acre, dernier boulevard du christianisme en Palestine. Rien n'était plus capable de faire rougir les chrétiens de leur inactivité coupable et de les exciter à unir leurs forces pour tenter une dernière fois de délivrer la Terre sainte.

Le Pape résolut donc de faire prêcher une nouvelle

¹ Walter de la Vogelweide, croisé lui-même, nous apprend par la peinture suivante comment, en Allemagne, on parlait des Croisades au XIII^e siècle. « Personne de nous n'ignore comment « cette contrée est malheureuse, solitaire et abandonnée. Pleure, « Jérusalem, pleure, car on ne se souvient plus de toi. La vie fuit « avec rapidité, et la mort nous surprendra dans le crime. Mais « le pardon se gagne au milieu des dangers et des batailles. Fer- « mons donc les plaies du Christ, et allons briser les chaînes de « la sainte patrie. O vous, Reine de toutes les femmes, accordez- « nous votre assistance ! C'est là-bas que votre Fils a été immolé. « C'est là-bas qu'il reçut le baptême, lui, la pureté céleste, pour « nous purifier nous-mêmes. C'est là-bas qu'il se laissa vendre, « lui le riche par excellence, pour nous racheter, nous pauvres ! « C'est là-bas, enfin, qu'il endura la mort la plus atroce ! Salut, « lance, croix, épines sacrées ! Malheur à vous, païens ! Dieu se « vengera de vos injures par le bras de ses héros ! »

croisade, surtout dans les pays qui n'avaient point à se défendre eux-mêmes contre des ennemis redoutables. L'Espagne étant croisée contre les Maures; l'Angleterre, contre les barons révoltés qui avaient donné des chaînes à leur roi; la Prusse et la Lithuanie, contre les hordes païennes du voisinage; la Hongrie, la Pologne et les contrées environnantes, contre l'invasion des Tartares¹; ce fut à l'Italie, à la France à l'Allemagne que le Pape demanda de sauver la Palestine. L'étendard de la croix flotta partout. Urbain IV adressa au roi Ottokar de Bohême, à Otton margrave de Brandebourg, aux ducs de Brunswick, de Saxe et de Bavière, un bref qui les invitait à prendre part à l'expédition et à la faire prêcher dans leurs États². Albert, qui s'intéressait à toutes les douleurs comme à toutes les joies de son époque, ne pouvait demeurer insensible à cet événement. Il entreprit de prêcher la croisade en Allemagne et en Bohême; bien qu'agé de près de soixante-dix ans, il le fit avec tout l'enthousiasme de la jeunesse³. Ce n'était pas du reste la première fois qu'il recevait cette mission qui lui imposait de nouvelles fatigues. Il l'avait reçue déjà en 1263, deux années auparavant⁴. Albert ne voulut point porter un vain titre, il se mit à parcourir les villes et les bour-

¹ Fleury, *Hist. ecclésiast.*, liv. LXXXV, p. 61.

² Fleury, l. c., page 64.

³ Jammy dit : « Albert fut chargé, à cette époque, par le Siège apostolique, de prêcher la croisade, et excita une incroyable ardeur pour cette entreprise en Allemagne et en Bohême. »

⁴ Conrad de Marbourg, confesseur de sainte Élisabeth, avait également rempli cet office. LE COMTE DE MONTALEMBERT, *Vie de sainte Élisabeth*; Cologne, 1853, page 89.

gades pour intéresser les princes et les nobles au salut de la Terre sainte ¹. Il règne, à notre grand regret, une profonde obscurité sur les routes suivies par notre grand apôtre et sur le résultat de ses négociations. Sa vénérable figure ne fait qu'apparaître çà et là comme un point lumineux, pour s'évanouir plus vite encore. C'est ainsi qu'au mois de mai de l'année 1263 nous le rencontrons dans le monastère de Polling, situé dans la haute Bavière, une des plus anciennes et des plus riches fondations de l'Allemagne ². Il y sera sans doute arrivé en venant de Ratisbonne par Landshut, Freising et Munich, allumant partout sur son passage une pieuse ardeur pour la délivrance des saints Lieux. Comme il était dévoré de la soif du salut des âmes et du zèle de la maison de Dieu, il publia à Polling un bref par lequel il accordait quarante jours d'indulgences à tous ceux qui, à trois jours déterminés, visiteraient l'église du monastère et y participeraient aux sacrements. Cette intéressante pièce est ainsi conçue : « Nous, Frère Albert, jadis évêque de Ratisbonne, « par l'autorité du Siège apostolique, prédicateur de « la croix en Allemagne et en Bohême pour la déli- « vrance des saints Lieux ³ : à tous les fidèles du Christ,

¹ Fleury dit expressément que la prédication de la croisade avait été confiée aux provinciaux des Frères Prêcheurs et Mineurs.

² *Monumenta Boica*, tome X, page 55, et *Hundii Metrop. Salsb.*, III, page 117.

³ La lettre commence par ces mots : « Frater Albertus episcopus « quondam Ratisponnensis, apostolicæ Sedis auctoritate crucis « prædicator per Alemaniam et Bœmiam, pro subsidio Terræ « sanctæ. »

« salut dans le Seigneur ! Nous ne doutons en aucune
 « manière que les mérites des saints obtiennent les
 « célestes joies du Christ à ceux des fidèles qui se
 « rendent dignes de leur intercession par les marques
 « d'une sincère piété et qui honorent en eux Celui
 « qui est leur gloire et leur récompense. Or, comme
 « nous souhaitons procurer aux fidèles l'occasion de
 « participer à ces joies, nous accordons, avec con-
 « fiance dans la souveraine miséricorde du Seigneur,
 « à tous ceux qui, étant confessés et repentants, visi-
 « teront avec piété le monastère de Polling aux trois
 « jours : de l'Invention, de l'Exaltation de la sainte
 « Croix, et de la Fête patronale, une indulgence de
 « quarante jours pour les pénitences imposées. Donnée
 « à Polling¹, le 5 mai de l'année du Seigneur 1263. »

Nous ignorons si, en accordant ces grâces spiri-
 tuelles, Albert y avait mis la condition de donner une
 aumône pour la croisade. Il ne semble pas qu'il en soit
 ainsi, car la lettre n'en parle pas. Il n'eut sans doute
 en vue dans cette circonstance que d'attirer à la visite
 de l'église un grand nombre de fidèles. Le monastère
 en retira probablement quelques avantages ; l'histoire
 nous le représente comme très-pauvre à cette époque².

On ignore également si Albert, pendant ce voyage,
 visita les autres célèbres monastères bavarois du voisi-

¹ *Apud Pollingam* pourrait aussi signifier qu'Albert s'arrêta
 dans un lieu voisin, peut-être dans le château de quelque sei-
 gneur. Certains passages de ses écrits nous prouvent qu'il prit
 souvent place à la table des riches. Il raconte en effet que, man-
 geant un jour des huîtres dans un dîner, il trouva les coquilles
 remplies de perles.

² *Hundii Metrop. Salisb.*, III, page 114.

nage dont les flèches élancées se miroitaient dans les eaux tranquilles des lacs azurés, ou dont les austères murailles se cachaient au milieu des sombres forêts, comme Diessen, Andechs, Wessobrün, Benedictbeurn, Rothenbuch, Steingaden, tous foyers de civilisation, sanctuaires des sciences et refuges des âmes à la recherche de la paix et de la prière; où s'exerçait une hospitalité sans bornes, surtout à l'égard des pèlerins qui venaient des contrées du Nord et se rendaient au tombeau du prince des Apôtres ¹. Malheureusement il ne nous reste aucune donnée sur ces voyages de notre apôtre. Si cependant le livre d'Alchimie contenu dans ses ouvrages était sorti de sa plume (ce qui n'est pas présumable) ², on pourrait admettre qu'il visita ces couvents par amour pour la science, puisque l'auteur dit dans l'Introduction qu'il a parcouru presque tous les couvents et monastères pour connaître les progrès de l'alchimie ³. Nous ne savons pas davantage quelle route il prit à son départ. On peut supposer qu'il se rendit par la Souabe à Ulm la Magnifique, puis à Esslingen et de là à Gmund par les délicieuses vallées du

¹ Ainsi parle le comte de Montalembert dans la *Vie de sainte Élisabeth*, chap. xx.

² Voir Quetif et Echart, *Script. Ordin. Dom.*, I, page 79.

³ *Operum Alberti Mag.*, tom. XXI. Le contemporain Roger Bacon raconte, du reste aussi, que les sciences étaient généralement cultivées dans les châteaux et les monastères. « On remarque, dit-il, surtout depuis quarante ans, un désir passionné de savoir dans les châteaux et les couvents, à côté de l'ignorance universelle du peuple. » *Recherches critiques sur le développement historique des connaissances géographiques du Nouveau Monde*, par Alexandre de Humbolt; trad. allem. d'Ideler; Berlin, 1852, page 70.

Rauen-Alp, puisqu'il met plus tard le couvent des Dominicains de cette dernière ville au nombre de ses héritiers, et qu'il parle à diverses reprises de la Souabe Wurtembergeoise¹, ce qui prouve un séjour souvent répété.

Nous ne trouvons de renseignements positifs sur Albert que dans une pièce datée du 27 mai, époque à laquelle le vénérable maître était à Würzburg. C'est dans cette ville épiscopale de Franconie, si agréablement située et si riche en édifices sacrés, qu'il semble avoir demeuré pendant les mois suivants. Il s'est conservé une tradition qui rapporte qu'Albert habita l'hôtel de Wiesenfeld², situé près du nouveau dôme derrière le doyen : sans doute parce que le couvent des Dominicains de Würzburg était encore en voie de construction. Ici, comme ailleurs, il paraît plein de zèle pour procurer l'avancement de l'esprit religieux et la prospérité des instituts monastiques. Les religieuses Bernardines faisaient bâtir une vaste église pour leur monastère de la Porte du Ciel, situé près de la ville, sur les rives charmantes du Mein³; le Bienheureux voulut contribuer à cette grande et belle

¹ Il parle dans un ouvrage antérieur, dans lequel il avait laissé de quoi pouvoir ajouter des notes à l'avenir, de la disparition subite des eaux du Neckar; d'une pierre que lui avait donnée une comtesse souabe, etc. *Minéral*, p. 231.

² Voir Fries, *Chronique Wurtembergeoise*, I, 355; Oberthür, *Albert le Grand à Würzburg*, dans le *Mnémosyne*, 1829; de même, *Würzburg et ses environs*, par Hefner et Reuss, 1852. Après eux, Bianco, *Hist. de l'Université de Cologne*, page 54.

³ C'est actuellement un couvent de Carmélites. Les Cisterciennes y étaient venues d'ailleurs.

œuvre. Il accorda, en vertu du caractère épiscopal qui lui restait, une indulgence à tous ceux qui aideraient de leurs aumônes l'achèvement des constructions, pourvu qu'ils consentissent à remplir les conditions prescrites. Le diplôme¹ qui nous en est parvenu prouve l'intérêt qu'il prenait à cette église, et nous donne la certitude qu'il portait encore le titre de prédicateur de la croisade. Le vénérable vieillard désira sans doute jouir de quelque repos, et il le chercha dans un couvent dominicain des environs où son frère Henry remplissait les fonctions de prieur². Mais il n'y resta pas longtemps; le Siège apostolique n'avait pas encore déchargé ses épaules du pénible fardeau de la parole, ce qui rendait encore toute retraite impossible. Il ne voulut donc point passer pour un paresseux ou pour un serviteur inutile; il reprit le bâton de voyage, et continua à exciter les seigneurs et les peuples à la guerre contre les disciples fanatiques de Mahomet.

¹ Lang, *Regesta*, vol. III, p. 205. Il y est dit : « Alberti episcopi quondam Ratisponensis per Alimanniam et Bœmiam « crucem prædicantis, indulgentiæ pro conventu monialium « Cœli portæ, Cistertiensis ordinis. Herbipolensis diœceseos ob « oratorii sui sumptuosam constructionem. Datum Herbipoli, « vi kalend. junii (27 mai). » En 1264, l'évêque Iring de Würzburg accorda également des indulgences en faveur de ce monastère, dont il est dit qu'il avait été *magnificè inchoatum*, p. 227. Si, dans un document daté de Cologne, et du mois de mai 1264, il est question d'un *Albertus chori episcopus*, ce ne peut être notre Albert, qui s'intitule toujours, à partir de ce moment, *Quondam episcop. Ratispon.* (Voir l'apologie de la cathédrale de Cologne, page 60.) *Chori episcopus* veut dire aussi régent de chœur.

² A cette époque déjà ou seulement plus tard. Ce n'est pas certain.

On ignore les routes qu'il parcourut. Il revint peut-être par les délicieuses campagnes de la Franconie, par la belle Bamberg et la fière Nuremberg, où plus tard, selon Prussia, se montrait encore sa signature et où s'éleva un modeste couvent de Frères Prêcheurs ¹. Nous ne le retrouvons qu'à Ratisbonne, où il publia, le 18 mars de l'année 1264, un diplôme au sujet du serment fait en sa présence par le chevalier Zacharie de Hag, qui promet, en sa qualité de feudataire des évêques de Ratisbonne, de ne point marier ses enfants sans l'autorisation du Pontife ². Cet écrit prouve qu'après ses diverses pérégrinations Albert revint à son ancienne résidence épiscopale, où il y choisit probablement pour demeure le couvent des Dominicains. Il est encore l'homme de la confiance publique, puisqu'en sa présence et sous son témoignage il se passe un acte de féodalité d'une importance majeure. Mais nous remarquons en même temps qu'il ne porte plus le titre de prédicateur de la croisade. Il obtint, en considération de son grand âge, d'être délivré d'un fardeau

¹ Voir Usseermann, *Episcopatus Bamberg*, page 425 (à NUREMBERG DEPUIS 1248, page 379.)

² Ried, *Cod. diplom.*, I, p. 473. Il commence ainsi : « Nos « Albertus quondam Ratisp. episcopus, universis præsentibus lit- « teras inspecturis volumus esse notum, quòd in nostrâ præ- « sentiâ constitutus Zacharias de Hage miles fide datâ promisit « in manibus domini Leonis Ratisp. episcop., et nihilominus « corporaliter præstitit juramentum, etc. » Sur le sceau d'Albert, apposé au bas, il est dit : « S. Frater Alb. quondam ep. Ratisp. « de Ord. Præd. » Ratisbonne, il est vrai, n'est point citée comme le lieu de la publication ; mais, tous les témoins appartenant à la contrée, il est difficile de douter de la présence d'Albert dans cette ville.

qu'il se hâta de remettre entre les mains des supérieurs du monastère où on le lui avait imposé, c'est-à-dire celui de Ratisbonne. Ainsi nous avons pu le voir, notre grand maître, dans une vieillesse déjà avancée, remplit le rôle de saint Bernard, bien que sur un théâtre moins étendu. Son éloquence entraînant alla réveiller les princes et les populations de la Bavière, de la Souabe et de la Franconie, plongées dans le sommeil de l'indifférence, et ranimer encore une fois leur ardeur pour la délivrance des saints Lieux. Ses efforts n'ont donc pas eu seulement pour but de reconquérir la Jérusalem des sciences à titre de savant chrétien, mais il a aussi généreusement travaillé à arracher la Sion terrestre aux mains des barbares sectateurs de l'Islam.

CHAPITRE XXIV

SÉJOUR PROLONGÉ D'ALBERT A WURTZBOURG.

A peine le bienheureux maître Albert eut-il recouvré la liberté, qu'il s'empressa de retourner dans sa chère ville de Würzburg. Les amis nombreux qui le vénéraient l'appelèrent avec instance, et l'Ordre lui-même se réjouissait de voir le grand homme aller porter le secours de ses conseils à la colonie nouvelle qu'il venait d'envoyer dans la puissante capitale de la Franconie. La douceur du climat et la beauté des campagnes environnantes et des riches coteaux vigno-

bles qui les couronnent, décidèrent sans doute les supérieurs à lui permettre de prolonger son séjour. C'est là qu'il devait se reposer des fatigues excessives des années précédentes. Il retourna donc à Würtzbourg dans le courant de l'année 1264, et y demeura trois ans. Nous ne possédons sur sa vie et ses travaux pendant ce séjour que quelques rares indications d'une sécheresse désespérante; aussi les légendes et les conjectures se chargent-elles de combler les lacunes. Ce qu'il y a de certain, c'est que le vieux maître fut l'objet de la considération universelle. L'évêque, la noblesse et la bourgeoisie l'accablèrent de marques d'estime, de respect et de confiance. C'est ce que prouvent les nombreux documents de l'époque, qui nous le font voir tantôt comme arbitre de paix, tantôt comme témoin dans quelque acte important.

Le 4 décembre 1264, dans le couvent des Frères Prêcheurs, de concert avec Poppo, prévôt de la cathédrale, il termina à l'amiable une contestation survenue entre l'église Saint-Jean-de-Haug et le noble Godefried de Hohenlohe au sujet des droits de prévôté de Hopferstadt et de Rudershausen ¹. Il reparait de nouveau comme médiateur dans les années suivantes. L'évêque Iring de Würtzbourg et frère Albert terminent, par leur sentence arbitrale, un autre différend entre le même chapitre de Saint-Jean-de-Haug et le noble comte de Hohenlohe au sujet des

¹ Le document se trouve dans le *Regesta*, III, p. 235, de Lang. On ne l'y appelle encore que « frater Albertus, episcopus quondam Ratisponnensis. Actum in claustro Fr. Præd., in die Baræ baræ Virginis. »

droits de prévôté de Kœnigshoffen, Wolkshausen, Eichelsee et Herchsheim. Ce fait eut lieu le 10 avril de l'année 1265 ¹.

Quelques mois après il reparaît comme arbitre avec le commandeur des chevaliers de Saint-Jean, Ulrich de Velberg, et statue que les propriétaires de la ferme de Wegen-heim, qui faisaient bâtir un haras à Würzburg, ne pourraient point murer le jour de l'Hôtel-des-Dîmes ². Dans l'intervalle, il s'était élevé de violentes contestations entre l'évêque Iring et la bourgeoisie. Nous allons esquisser rapidement cette lutte, pour montrer le milieu politique dans lequel Albert eut à vivre à Würzburg et donner une idée des orages désastreux que sut apaiser son admirable sagesse.

A Würzburg, comme presque dans toutes les grandes villes d'Allemagne, des Pays-Bas et de la France, les bourgeois, fiers de leurs richesses et de leur force, avaient depuis plusieurs années déjà levé l'étendard de la révolte contre la puissance des évêques; non contents de leur refuser l'obéissance et les contributions, ils s'étaient livrés contre eux et la noblesse à divers actes d'hostilité. L'entremise des comtes de Henneberg les amena enfin à un accommodement qui fut conclu avec l'évêque en 1261. Les bourgeois s'engagèrent à reconnaître et à conserver intacts les droits, l'autorité et les franchises de l'évêque leur seigneur, à protéger dans ses droits le chapitre

¹ Lang, *Regesta*, III, p. 245.

² *Regesta*, III, p. 24, et la *Chronique de Würzburg*, de Fries, 1848, I, 355.

et tout le clergé, à n'admettre comme citoyen ou à n'élire au conseil qui que ce soit sans la connaissance et l'assentiment du pontife, à regarder comme valable la monnaie épiscopale, à payer à l'évêque les redevances d'usage, à ne pas troubler dans leur commerce ou maltraiter les Juifs (placés sous la juridiction épiscopale), enfin à respecter et à défendre dans le besoin l'entourage du pontife.

La paix cependant ne fut pas de longue durée, et en voici la cause. Depuis près de trente ans, le roi Henri VII avait aboli et défendu les corps de métiers dans toute l'étendue de l'Empire. Les charpentiers, les boulangers et les bouchers crurent pouvoir les rétablir de leur propre chef à Würtzbourg. L'évêque et le chapitre de la cathédrale ayant voulu les interdire de nouveau, cette mesure excita parmi les bourgeois un soulèvement général, qui, en 1265, dégénéra en guerre ouverte. Ils se rendirent maîtres de tous les passages et des portes de la ville, excitèrent la populace et les valets des ecclésiastiques, chassèrent de la cité les Juifs et ceux qui refusaient de se joindre à eux, battirent de nouvelles monnaies au nom de l'évêque, et entourèrent les murailles de bastions pour se défendre contre toute surprise. Les ouvriers occupés à ces travaux de défense parcoururent les couvents et les monastères pour se faire donner gratuitement le vin nécessaire; les religieux n'en furent pas prodigues. Irrités de ce qu'ils appelaient une impardonnable avarice, ils envahirent ensemble les cloîtres et vidèrent les caves; et, quand leurs excès les eurent privés de la raison, ils se mirent à piller la salle de

l'évêché, les hôtels des chanoines et des conseillers épiscopaux.

L'évêque Iring, pour réprimer ce désordre, prit les armes et résolut de repousser la force par la force. Le samedi avant la fête de sainte Marguerite, le 11 juillet 1265, il concéda au seigneur Conrad de Trimberg cent cinquante mesures d'avoine sur sa métairie de Rieden et la dîme de Weitoldshausen, à la condition que ce dernier lui prêterait main-forte contre les bourgeois. Les seigneurs de Hohenlohe et de Weinsberg, ainsi que d'autres feudataires de la cathédrale, lui promirent également un secours en cavaliers et en fantassins.

Une terrible guerre civile allait éclater. On parvint cependant par l'entremise de quelques nobles personnages, surtout du comte Louis de Rineck et Henry de Brauneck, à conclure le 26 août 1265 un nouvel accommodement. Notre Albert fut sans doute encore l'homme de confiance de tous les partis, puisqu'il apparaît comme premier témoin dans le traité et qu'il y apposa son sceau. Il suffit du reste de lire le contenu de ce contrat pour comprendre combien son éloquence fut puissante pour adoucir les esprits, et quelle fut la sévérité de sa justice. Les bourgeois, en effet, après avoir renouvelé le serment de fidélité et de soumission à l'évêque, promirent de remettre entre ses mains le sceau et les clefs de la ville, de payer l'afforage pendant huit ans, de n'admettre qui que ce fût comme citoyen ou conseiller à son insu, de respecter ses officiers, de ne plus molester les clercs, la noblesse ou les Juifs, mais, au contraire, de sauvegarder leurs droits et leurs franchises, de reconnaître la valeur des

monnaies épiscopales et d'en livrer les falsificateurs entre les mains de la justice; de rétablir dans leurs domaines les Juifs et les chrétiens chassés de la ville pendant l'émeute, et de ne point les troubler dans leurs affaires.

Une somme de 2000 marcs d'argent devait être remise à l'évêque, aux chanoines et aux conseillers pour les pillages et les pertes qu'ils avaient éprouvés; leurs maisons devaient être reconstruites aux frais de la ville, de plus on devait leur en restituer l'ameublement. C'était à l'évêque à statuer sur le maintien ou l'abolition des corps et métiers. Tous les bastions et autres travaux de défense devaient être détruits; enfin on laissait à la justice du moine Albert de déterminer l'indemnité à accorder à l'abbé de Saint-Burkhard. Comme garants de ces promesses, la bourgeoisie nomma vingt-quatre des plus honorables habitants de la ville, et frère Albert apposa son sceau au bas du traité. Outre notre grand maître et les comtes mentionnés, furent encore présents comme témoins: le doyen et le prévôt de Haug¹. Grâce à sa sagesse et à l'estime dont il jouissait, Albert rendit docile à la justice cette bourgeoisie mécontente, et conjura, pour un temps du moins, les ravages de la tempête².

Mais bientôt survinrent de nouveaux différends.

¹ D'après la *Chronique würtzbourgeoise* de Fries, I, 355, et le *Regesta* de Lang, III, 251.

² Quelques mois après (23 décembre), *Reg.*, III, 255, il confirme de nouveau une fondation anniversaire faite par le surintendant des cuisines impériales, Lupold de Nordenberg, au monastère de Rottenbourg.

L'évêque Iring étant mort au commencement de l'année 1266, les électeurs furent divisés sur le choix de son successeur. Les uns élurent le puissant comte Berthold de Sternberg, et les autres le savant et pieux Conrad de Trimberg. Comme les deux candidats prétendaient faire valoir leur élection, il s'éleva entre eux une dispute très-violente. Le comte Berthold voulut s'emparer par la force des armes du siège épiscopal; mais l'administrateur du diocèse, Berthold de Henneberg, que soutenaient la bourgeoisie de Würzburg et un grand nombre de nobles, le mit en déroute complète à la bataille de Kitzingen, le 8 août 1266 ¹. Berthold y perdit cinq cents hommes, pendant que du côté des Würzburgois plusieurs chanoines paraissent aussi y avoir trouvé la mort. Conrad, dans l'intervalle, s'était empressé d'aller à Rome pour y faire confirmer son élection, mais il mourut de la fièvre comme il en revenait. C'est alors que le chapitre élut le belliqueux administrateur de son église, Berthold, qui occupa enfin le siège épiscopal malgré toutes les oppositions du comte de Henneberg ². Pendant ces tristes divisions et ces luttes déplorables, Albert paraît s'être tenu à égale distance des deux partis et n'avoir vaqué qu'à ses chères occupations scientifiques dans sa cellule. Ce n'est qu'en 1267 qu'un acte public nous le montre de nouveau, rétablissant la paix entre les frères

¹ Dans ce combat flottait la fameuse bannière Cyriaque, longue de 17' et large de 9', faite de lin, avec l'image de A. Kilian et d'un prince. On la voit encore au Cercle historique de Würzburg.

² Fries, l. c., I, p. 371.

hospitaliers de Saint-Jean à Würzburg et le chevalier Marquard, surnommé Cruso et débiteur de l'hôpital ¹.

Tous ces documents et ces détails nous démontrent la vérité de ce que nous disions plus haut : Albert, à Würzburg comme ailleurs, fut l'homme de la confiance publique ; la foi qu'on avait en sa justice faisait soumettre à sa décision tous les différends ; et le vieux maître ne put pas toujours jouir paisiblement du repos qu'il espérait à l'ombre bien-aimée du cloître.

Combien de fois dut-il se jeter au milieu du tumulte du monde, écouter avec patience les débats ennuyeux, rechercher le véritable état des choses, peser les intérêts des partis et prononcer enfin une sentence capable de les satisfaire ! Quel sacrifice, pour un homme dont l'esprit était tout entier dans la sphère des idées, et qui ne trouvait de valeur qu'aux choses éternelles ! Toutefois, comme il s'agissait presque toujours d'établir la paix et d'obtenir ainsi un fruit de salut parmi les hommes, il ne refusait jamais ses services et sa peine ; il savait qu'une grande récompense est promise à ceux qui sont pacifiques, et qui ramènent le calme là où régnait la tempête.

Voilà ce que nous rapportent les traditions écrites sur l'influence d'Albert à Würzburg. Nous devons ajouter à cela qu'il s'occupa, sans doute, du monastère des Dominicaines de Saint-Marc, auquel il fit plus tard une donation dans son testament. C'était pro-

¹ *Regesta*, p. 295, en l'année 1267.

bablement une jeune colonie de vierges engagées dans le chemin de la perfection ; leurs vertus attirèrent sur elles les pieuses libéralités du vénérable évêque.

Les traditions nous racontent aussi qu'Albert dirigea les constructions du couvent des Dominicains, commencé à cette époque, ainsi que celles de leur église, qui fut, en l'année 1274, dédiée à l'apôtre saint Paul ¹. Si l'on entend par ce mot *diriger* l'active participation d'Albert, qui avait pris part aux constructions de plusieurs centaines de couvents et d'églises, nous sommes persuadé que ce bon maître ne refusa pas à ses frères le secours de ses conseils et de son expérience ; mais si l'on voulait conclure de sa présence à Würtzbourg, à cette époque, en faveur de la tradition qui le regarde comme l'auteur du plan et lui en fait diriger l'exécution comme architecte, nous répéterons encore que cette hypothèse n'est fondée sur aucun témoignage historique.

Mais nous pouvons admettre comme certainé la tradition suivant laquelle Albert passa ces années à Würtzbourg dans l'exercice de la prédication ², de l'enseignement et de la composition. Car comment nous représenter le vénérable doyen maître des professeurs et des écrivains autrement que dans la chaire ou à une table de travail ? C'est là le besoin de sa vie. Aussi est-il indubitable que dans son couvent de Würtzbourg il recommença ses leçons, et chercha toujours à gagner des âmes à Jésus-Christ dans le filet de la parole.

¹ Voir Oberthür, l. c., et Bianco, page 54.

² Voir les écrits cités plus haut.

Quels sont les ouvrages publiés par lui à cette époque? Nous n'avons à ce sujet, il est vrai, aucune donnée précise; il ne nous reste que la ressource des conjectures. Comme Albert renvoie, dans son Commentaire sur l'évangéliste saint Marc, à ses anciennes explications évangéliques, il est probable que cet ouvrage fut écrit pendant ces dernières années. Le caractère exégétique de ce livre ¹ ressemble en tout à celui des autres évangiles, que nous avons appris à connaître plus haut.

Nous rapporterons, en fait de traditions contenues dans cet écrit d'Albert, que l'évangéliste Marc, dans la nuit de la prise du Sauveur au jardin des Oliviers, où il fut saisi lui-même à demi nu par les soldats, ne perdit pas seulement ses vêtements, mais encore le pouce. Plus loin il est rapporté que l'Évangile écrit de la propre main de saint Marc se conserve à Aquilée. Nous apprenons enfin que la femme qui fit entendre cette parole : *Béni est le sein qui vous a porté*, s'appelait Marcella, et avait été servante de sainte Marthe.

Nous croyons pouvoir également assigner à cette époque la composition du Commentaire sur la *femme forte*. Les plus anciens catalogues des ouvrages d'Albert le placent toujours à côté des dernières productions du grand homme. Quand, en effet, eût-il été plus propre à commencer des recherches sur l'Église militante de Dieu, sur ses avantages, sur ses dons et son

¹ Ce Commentaire est le moins considérable, et ne contient que 134 pages. Peut-être l'a-t-il écrit dans le couvent de son ordre, à Saint-Marc, en l'honneur de cet évangéliste, dont l'église portait le vocable.

économie, et à produire au jour les admirables conceptions de son génie, si ce n'est après avoir été, comme évêque, membre de la hiérarchie ecclésiastique, et en avoir par expérience étudié de près le merveilleux organisme.

Nous ne croyons donc pas nous écarter beaucoup de la vérité, en admettant qu'Albert se servit en ce temps-là du xxxi^e chapitre des Proverbes pour en faire le sujet de ses leçons et de ses enseignements sur l'essence et la vie de l'Église, en tant qu'humanité régénérée et femme forte du Christ Sauveur.

Albert voit, dans cette peinture que fait Salomon de la femme forte, l'Église représentée dans un type prophétique; il interprète avec une grande érudition chaque mot au point de vue de l'Église, et s'attache à faire participer à sa vie tous ses lecteurs, les laïques, le clergé et les évêques. Il partage ainsi dès le début ce texte sacré : « La femme forte, qui la trouvera ? » Quatre choses sont ici examinées : La première : pourquoi s'appelle-t-elle femme? La seconde : De quelle conformation est la femme cherchée? car elle s'appelle forte. La troisième regarde le mérite de celui qui cherche, lequel est exprimé par le mot *qui*. La quatrième a rapport au zèle de celui qui cherche, et il est indiqué dans le mot *trouver*.

L'auteur continue ainsi, avec une grande abondance de détails, à appliquer ces paroles à l'Église. Elle est femme par quatre propriétés : par le zèle des âmes, par l'instruction, par la douceur et par la sympathie pour ses enfants, caractères auxquels on reconnaît qu'elle reproduit spirituellement les actes de la femme.

Elle fait ressortir la grandeur de sa force en surmontant cinq grandes puissances, à savoir : Dieu et son royaume, le diable et son empire, puis elle-même ¹. Dans le passage où il s'agit de la recherche de cette femme, Albert démontre d'une manière très-touchante comment Dieu, à des distances infinies (il fallait l'union de la divinité avec l'humanité), chercha son Église dans l'œuvre de la création. Il dit, entre autres choses : « Dieu ne nous a trouvés qu'au préjugé (apparent) de sa gloire ; car, vu la grandeur du trésor, il s'estime presque heureux de nous avoir trouvés ! » C'est ce qui est figuré dans le livre de la Genèse (xxvii), quand Isaac, après avoir béni son fils Jacob pour la chasse que celui-ci apporta, lui fit cette question : « Comment donc as-tu pu trouver si tôt ? » Jacob répondit : « C'était la volonté de Dieu que je rencontrais immédiatement ce que je cherchais. » Isaac représente Dieu le Père, dont les prophètes sont les yeux aveuglés, car il en est de la doctrine de la vérité contenue dans les Prophètes comme de ces vapeurs sombres renfermées dans les nuages de l'air. Son fils aîné est le premier Adam, auquel il ordonne de lui apporter du gibier tué à la chasse avec l'arc et la flèche, c'est-à-dire du bien en esprit et en paroles. Or celui-ci s'en alla à la poursuite des animaux de la forêt, c'est-à-dire des jouissances sensuelles. Mais son plus jeune fils, le second Adam, est le Christ fait homme. Il se rend par ordre de sa mère, la miséricorde, qui l'excita à s'incarner, auprès des troupeaux

¹ Par la paix, la patience et la longanimité.

des pâturages les plus voisins et en rapporte deux petits chevreaux, c'est-à-dire le corps et l'âme des pécheurs, et il s'estima également heureux d'avoir trouvé si vite ce qu'il désirait. Et ainsi il obtint secrètement la bénédiction d'Adam. La grâce, en effet, que nous aurions dû recevoir d'Adam par héritage, de telle sorte que nous eussions pu le bénir comme en étant le père, nous l'avons perdue par lui, mais nous avons été retrouvés pour elle par le Christ; c'est pourquoi nous le bénissons avec la bénédiction de la reconnaissance.

Albert explique d'une manière aussi gracieuse le passage où il est dit de la femme forte qu'elle cherchait la laine et le lin. « Nous devons d'abord nous
 « rendre compte de ce que sont la laine et le lin. La
 « laine est ce que l'on enlève à la brebis; le lin, au
 « contraire, est un produit de la terre que les hommes
 « ne convertissent en étoffe qu'au moyen d'un labo-
 « rieux tissage. L'agneau est Notre-Seigneur Jésus-
 « Christ, duquel il est dit dans Isaïe, LIII : « Sem-
 « blable à la brebis qu'on mène à la mort, il n'ouvrit
 « point la bouche. » Et en saint Jean : « Voici l'Agneau
 « de Dieu, voici venir celui qui efface les péchés du
 « monde. » Cet Agneau donne à la femme six espèces
 « de laines. Elle en reçut deux de sa naissance, à
 « savoir : la connaissance de l'exil dans lequel nous
 « sommes ici-bas et le mépris du monde. Le Christ,
 « en effet, est né dans l'exil : car, bien que Bethléem
 « fût sa propriété, il est néanmoins écrit dans saint
 « Jean « qu'il est venu dans son royaume, et que les
 « siens ne l'ont point reçu. » Il a de même méprisé le

« monde, car il n'est point né d'une reine, mais d'une
 « mère pauvre; il ne vit point le jour dans le palais
 « d'un monarque, mais dans une étable. Après sa
 « naissance il n'est point couvert de pourpre et de
 « soie, mais de pauvres langes; ce n'est pas non plus
 « dans un berceau qu'il repose, mais dans une crèche,
 « comme il est dit en saint Luc, II : « Marie enfanta son
 « premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans
 « une crèche, parce qu'il n'y avait plus de place pour
 « eux dans l'hôtellerie. » La croissance de Jésus en
 « âge procura encore à la femme une double laine, à
 « savoir : celle de l'humilité et de la mansuétude,
 « comme il est dit en saint Matthieu, XI : « Apprenez
 « de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous
 « trouverez la paix pour vos âmes. » De la mort du
 « Rédempteur enfin elle retira deux nouvelles espèces
 « de laine : la laine de la soumission et celle de la
 « patience. Il est dit de la soumission en saint Mat-
 « thieu, XXVI : « Que votre volonté s'accomplisse, ô
 « mon Père, et non la mienne. » Saint Pierre dit de
 « la patience (1) : « Quand il était accablé d'outrages, il
 « ne les rendait point; quand il souffrait, il ne faisait
 « point de menaces. » Il est écrit de ces deux vertus
 « dans l'Épître aux Philippiens, ch. II : « Il fut obéis-
 « sant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la
 « croix. »

« C'est donc avec cette laine de l'agneau qu'est faite
 « la robe sans couture du Christ, dont l'Église s'en-
 « veloppe pour conserver la chaleur de l'amour. Quant
 « au lin qui s'échappe de la terre, il signifie la splen-
 « deur des vertus humaines et les exemples des saints

« de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans le champ
 « desquels le lin a crû. Du législateur Moïse la femme
 « forte apprend la douceur nécessaire au gouvernement
 « et le zèle à punir ; les patriarches lui enseignent la
 « fidélité à la parole jurée et l'espérance dans les pro-
 « messes ; les prophètes, la contemplation des mystères
 « de Dieu et la guerre contre les vices ; les apôtres,
 « les œuvres de surérogation (*opera supererogatio-*
 « *nis*) et la persévérance dans l'office de la prédica-
 « tion ; les martyrs, la fermeté dans la foi et la con-
 « stance au milieu des supplices ; les docteurs, l'étude
 « de la sainte Écriture et le zèle dans le ministère des
 « âmes ; les confesseurs, la pénitence et l'attente de
 « la réalisation des promesses ; les vierges, la pureté
 « et le renoncement ; les veuves, la fidélité conjugale
 « et l'humilité ; les époux vertueux, la miséricorde
 « envers les pauvres et la bonne éducation domes-
 « tique. »

Ajoutons encore pour conclure : Au passage où il est dit de la femme forte qu'elle rira au dernier jour (*in die novissimo*), Albert dépeint en traits sévères les causes de ce rire : les joies de l'Église à la fin du monde et dans l'éternité ; l'effroi du jugement général, et les supplices des damnés. « Les principales peines
 « des réprouvés dans l'enfer, dit-il, sont les dix sui-
 « vantes : les ardeurs intérieures et extérieures du
 « feu, les tourments intérieurs et extérieurs du froid,
 « les ténèbres répandues au dedans et au dehors, la
 « puanteur du lac infernal, le fracas et le poids des
 « chaînes brûlantes, l'éternelle présence du démon,
 « l'épouvantable société de ce lieu maudit, les grin-

« cements de dents, les larmes et la captivité dans ce
« sombre cachot. »

Ces quelques citations suffiront pour faire voir comment notre bienheureux développe ici, pour l'édification des lecteurs, la doctrine de la vie intérieure de l'Église. Il est vrai que la forme dont il revêt son argumentation et ses peintures, que ses analyses et ses divisions, poussées jusqu'au plus minutieux détail, ne sont plus de notre goût; mais il est impossible toutefois de ne pas rendre justice à la valeur intrinsèque et positive de ce travail, qui renferme souvent dans les mots les plus simples les pensées et les images les plus éclatantes, et de ne pas admirer la connaissance extraordinaire de l'Écriture et des Pères, qui en jaillit à toutes les pages.

Ces rares documents, qui ne sont souvent que de simples conjectures, renferment tout ce que nous avons pu trouver sur le séjour d'Albert le Grand dans la ville de Würzburg.

CHAPITRE XXV

RETOUR DU R. ALBERT A COLOGNE. — NOUVELLE PACIFICATION.

— IL CONTINUE SON ENSEIGNEMENT ÉCRIT ET ORAL.

Nous ne saurions déterminer d'une manière précise le temps que le vénérable Albert passa en Franconie, au milieu de ces campagnes si fécondes, mais si dou-

loureusement ravagées à cette époque par les tempêtes civiles. Les derniers documents franconois qui contiennent le nom de notre grand maître portent l'année 1267 comme date de leur publication ¹. Fatigué sans doute de ce continuel cliquetis d'armes et de ces interminables luttes de partis à Würtzbourg; appelé aussi peut-être par les Frères d'autres maisons de l'Ordre qui réclamaient sa présence et ses conseils, mais fidèle surtout à la vieille maxime, qu'un prédicateur de l'Évangile ne doit pas longtemps séjourner dans le même lieu ², il quitta, au printemps de 1268, la capitale de la Franconie pour aller visiter et affermir les nouvelles plantations dominicaines de la Souabe et de l'Alsace. Pendant ce temps-là les flammes de la discorde, étouffées autrefois, avaient de nouveau rougi de leurs sinistres lueurs le ciel politique de sa seconde patrie, du berceau de sa grandeur, de sa bien-aimée ville de Cologne. Dans une lutte qui éclata entre l'archevêque Engelbert de Falkenbourg et la bourgeoisie, le prince de l'Église était tombé au pouvoir de ses ennemis, qui le retinrent prisonnier pendant vingt jours. Dociles à la voix de quelques hommes influents, les deux partis se soumirent à un nouvel arbitrage qui aboutit, l'an 1264, à une réconciliation ³; mais elle dura peu. A peine quelques années furent-elles écou-

¹ La lettre d'indulgences accordées aux Dominicains de Ratisbonne (Ried, I, p. 493) est aussi de l'an 1267. C'est donc probablement à Würtzbourg qu'elle fut publiée.

² Dans le Commentaire sur saint Matthieu.

³ Parmi les arbitres élus se trouve aussi Albertus chori episcopus Coloniensis. (Voir l'*Apologie de la cathédrale de Cologne*, p. 60.)

lées, que la paix fut encore troublée par cette intraitable bourgeoisie, qui ne voulait pas se soumettre à l'omnipotence de l'archevêque. Ayant conclu une alliance avec le comte de Jülich, alors en querelle avec l'électeur de Cologne, elle lui envoya de nombreux bataillons bien aguerris. Dans le malheureux combat livré près de Lechenig, en 1267, Engelbert tomba au pouvoir du comte Jülich, qui le retint enfermé pendant trois ans dans son château de Nideggen. Le saint-siège lança l'interdit sur la ville et sur le comte rebelle. Les plus tristes désordres désolèrent Cologne et les vastes domaines de l'archevêché. Albert alors, soit qu'il fût réclamé par la confiance des parties belligérantes, soit qu'il n'ait pu résister à l'ardente affection qu'il portait à sa chère ville, à son pasteur et à ses habitants, quitta en toute hâte le haut Rhin, en 1269, et revint à Cologne pour mettre un terme à cette déplorable anarchie. Lorsque, après une si longue absence, il remit le pied sur le seuil de cette malheureuse cité, il fut reçu avec de grands honneurs, non-seulement par ses frères en religion, mais surtout par les préposés des églises et par le peuple ¹. Tous étaient dans l'allégresse de voir le vénéré pontife revenir au milieu d'eux. L'ardeur de leurs querelles, et la conscience de leur puissance et de leurs richesses, n'empêchaient pas les populations de reconnaître l'autorité de l'intelligence, et il fallut peu de temps à la sagesse d'Albert pour apaiser les inimitiés et conclure enfin

¹ Rodolphe. La chronique de Cologne dit de même : « Il fut « reçu avec de grands honneurs par tout le monde. »

une paix plus durable ¹. Subjugué par la sainte éloquence du vénérable vieillard, le puissant prince-évêque promit de ne tirer aucune vengeance du comte Jülich et de la ville de Cologne, mais de tout oublier en considération de leur repentir. Les bourgeois, de leur côté, jurèrent de reconnaître l'archevêque pour leur seigneur, et de s'acquitter fidèlement envers sa personne de tout ce dont ils lui étaient redevables ; enfin les deux parties firent serment de garder les mutuelles promesses.

Ainsi notre bienheureux ne cesse de remplir le glorieux ministère d'ange de la paix. Nous pouvons dire de lui que la paix naissait sous ses pas au milieu d'une époque de désordre et de guerres civiles. Il peut être appelé le successeur de saint Bernard. Semblable à ce grand oracle du XI^e siècle, qui se lève comme par enchantement de son lit de mort pour rétablir la paix dans la ville de Metz ², entre la chevalerie et les bourgeois, dont les bataillons allaient s'attaquer, le bienheureux Albert nous apparaît sur le théâtre du monde politique armé de l'union et de la concorde contre

¹ L'apologie de l'archevêché de Cologne dit : « L'an 1270 il fut « ajouté à la sentence émanée du Siège apostolique, par l'entre-
« mise de l'évêque de Ratisbonne, que l'archevêque ne tirerait
« aucune vengeance, soit du comte Jülich, soit de la ville de
« Cologne ; mais qu'au contraire il oublierait tout le passé, en sa
« qualité de père de ses ouailles ; que les bourgeois, de leur côté,
« reconnaîtraient Engelbert pour leur archevêque et seigneur, et
« qu'ils lui rendraient tous les devoirs dont ils lui sont rede-
« vables, ce qu'ils ont, du reste, promis (*jurato*). » Cette inté-
ressante pièce n'a malheureusement pas été reproduite. »

² *Histoire de saint Bernard*, par Théod. Ratisbonne ; trad. 1845, II^e partie, p. 274.

ceux que la haine poussait à s'entr'égorger ¹. Tous deux, Albert et Bernard, ont prêché la guerre contre les ennemis du nom chrétien et la paix entre les enfants du Christ. Ils furent diplomates dans le véritable sens chrétien et consolés par les plus admirables succès. La paix soit avec vous ! tel fut l'évangélique salut apporté à ses bien-aimés enfants par l'ancien évêque de Ratisbonne lors de sa réapparition dans les murs de Cologne. Suivons-le maintenant dans la solitude de son monastère. « Il habita son ancienne cellule, nous dit Rodolphe, et recommença à mener son premier genre de vie. Seulement l'exactitude avec laquelle il accomplit chacun des points même les plus petits de la règle fut plus grande, parce qu'il avait occupé une place plus influente dans la hiérarchie ecclésiastique. » Il avait cependant obtenu, en sa qualité d'évêque, la dispense du vœu de pauvreté, comme on a pu le voir ². C'est ce qui nous explique la présence dans le couvent de Cologne d'une ample provision de livres précieux, d'une chapelle épiscopale, de reliques d'un grand prix, de meubles enrichis de diamants, d'or et d'argent, et d'une foule d'autres objets d'art qu'il avait reçus de l'amitié et qu'il avait apportés de Ratisbonne.

Désirons-nous savoir comment notre bienheureux maître passa ces dernières années de sa vieillesse ? les biographes ses confrères en religion répètent toujours la même chose. A peine, disent-ils, installé

¹ Rodolphe.

² C'est ce qu'il raconte lui-même dans son testament.

dans sa chère cellule, Albert recommença à composer des livres et à nourrir ceux qui avaient faim de savoir ¹. Quel ami des sciences ! et quel professeur ! Enseignement et composition, tels sont toujours les besoins de son âme.

Bien que déjà blanchi par l'âge ², et qu'il pût penser qu'il avait bien fait valoir son talent pour la gloire de son Dieu, il ne s'accorde pas encore le repos. Il ne veut point abandonner les sciences, qui avaient captivé sa jeunesse, et pour la culture desquelles il se reconnaissait les plus heureuses aptitudes. Il recommença ses leçons ³ dans l'enceinte du couvent de Cologne, dont les religieux l'entourèrent d'égards et des soins les plus empressés ⁴.

Mais Cologne, la ville bienheureuse, ne devait pas être la seule à puiser à la source de ses vastes et profondes connaissances ; de toutes les contrées du monde les plus lointaines on s'adressait à lui pour avoir une solution à des points obscurs de science, ou pour réclamer son arbitrage dans les matières controversées. C'est ce que fit l'orgueilleuse Lutèce elle-même, qui cependant se croyait l'œil du monde, le foyer des sciences, et se montrait plus fière de ses douze maîtres

¹ Rodolphe. Jammy dit : « Leçons journalières, conférences et « méditations, telles étaient ses occupations. »

² C'est ce que nous voyons sur le portrait du Bienheureux, peint par Fiésole. Nous en avons placé une copie en tête de cette histoire.

³ Le contemporain Ptolémée de Lucques dit qu'Albert remplit pendant dix-huit ans encore l'office de lecteur dans le couvent de Cologne, après sa renonciation à l'évêché de Ratisbonne.

⁴ Comme on le voit dans son testament.

que jadis la Grèce ne le fut de ses sept sages. En ce temps-là, ceux qui avaient suivi l'école des Arabes rapportèrent les erreurs panthéistes d'Averroès ¹, erreurs qu'Albert avait déjà victorieusement combattues en Italie devant la cour pontificale. Ces sectaires soutenaient toujours qu'après la séparation des âmes d'avec les corps, toutes ne devaient plus former qu'une seule intelligence. Après avoir souvent disputé contre cette damnable doctrine, les maîtres en théologie tournèrent leurs regards vers Albert, afin de trouver en lui de nouvelles forces pour la lutte. Un Frère Prêcheur de Paris lui adressa une lettre qui contenait onze questions, auxquelles le savant lecteur de Cologne était prié de donner une réponse. Voici le contenu de cette intéressante missive : « Au vénérable père et seigneur dans le Christ Albert, jadis évêque de Ratisbonne, Ægidius, religieux, bien qu'indigne, de l'ordre des Prêcheurs, souhaite pour son salut de glorifier Dieu par les sciences. J'ai cru qu'il était bon de vous faire parvenir, mon Père, à vous qui êtes illuminé d'une véritable intelligence (*tanquam vero intellectu illuminato*), les propositions suivantes, enseignées dans les écoles par ceux qui à Paris passent pour maîtres en matière de philosophie, afin que, dans les loisirs de votre lectorat ², vous

¹ Prussia dit : « Idem error Averrois iterum pullulavit Parisiis post mortem Alexandri, ita ut magni doctores ibidem contra Averroistas frequentius disputarent : quorum disputatio per Alberti sententiam robur accepit, licet absens esset corpore. » P. 239.

² « Otio vestri imperii », c'est-à-dire sans doute : Quand vous

« puissiez mettre un terme, par une décision précise, à ces questions débattues dans un si grand nombre d'assemblées. » Puis venaient les onze questions, auxquelles Albert répondit, en effet, avec une grande pénétration ¹.

Cette démarche prouve qu'Albert passait à Paris pour un oracle dans les questions de philosophie, et que, dans l'empire des sciences, il était regardé comme un prince au jugement duquel tous s'empressaient de se soumettre. Ces réponses toutefois ne sont pas le seul travail publié à cette époque par notre bienheureux; il a composé sans doute une foule d'autres écrits sur lesquels toutefois nous sommes réduits à des conjectures. On pourrait faire remonter à cette dernière période de sa vie les Commentaires sur les Psaumes ², sur les Lamentations de Jérémie, sur Baruch, sur Daniel, sur les petits Prophètes ³ et sur l'Apocalypse ⁴, en s'appuyant sur le témoignage général des biographes, qui disent qu'Albert, à mesure qu'il avançait en âge, s'appliqua toujours davantage à la culture des sciences divines, et que la méditation des saintes Écritures devint de plus en plus la nourriture de son âme. Il est probable que le vénérable vieillard partagea avec ses frères en religion le fruit de ses études quotidiennes sur les saints livres, et ce fut là sans

serez libre du gouvernement de votre école. Tout professeur des sciences approuvé dans une école s'appelait *regens*.

¹ Cet écrit se trouve parmi les petits traités, vol. XXI. Il commence par ces mots : *Intellectus hominis...*

² Volume VII.

³ Volume VIII.

⁴ Volume XI.

doute l'origine des Commentaires bibliques que nous venons de mentionner. Bien que ces travaux d'exégèse n'aient point l'étendue des premiers, et que l'interprète ne s'attache en grande partie qu'au sens admis par saint Jérôme et à celui d'Aimon pour l'Apocalypse, ils sont cependant encore des preuves étonnantes de l'activité infatigable, de la profonde érudition et de l'inaltérable esprit de notre docteur. Qu'il nous soit permis de cueillir encore quelques fleurs spirituelles dans les parterres toujours si pleins de charmes de ces lumineux écrits. Dans Jérémie (iv), Albert donne l'explication des lamies¹, qu'il appelle des êtres qui déchirent le sein de leur femelle pour en dévorer le fruit. Il semble les prendre pour une espèce de monstre, et il relève ainsi l'antithèse biblique : « Ce sont des êtres si cruels, qu'ils poursuivent et anéantissent même ce qui n'est pas né, sans toutefois refuser la nourriture à leurs petits. Mais les mères de Jérusalem laissent périr leurs enfants d'inanition sur le chemin, parce qu'elles sont elles-mêmes sans nourriture ! » Il compare ensuite les prophéties de Daniel, d'après saint Jérôme, à une crypte de nos vieilles églises : tout y est obscur quand on y pénètre. C'est ici également qu'il émet cette maxime, remarquable cachet d'une âme fortement trempée : « Les criailleries des envieux, dit-il, ne doivent jamais nous empêcher de faire une bonne œuvre ! » Quand le prophète raconte que le roi n'avait choisi pour son service que des jeunes gens sans défauts, notre maître interprète ces paroles en disant :

¹ Traduits ailleurs par *monstres marins*.

« Le Roi des rois, lui aussi, désire qu'on n'admette au sacerdoce que ceux qui sont sans tache dans l'âme et dans le corps. »

Il regarde la célèbre vision de la statue formée de métaux divers comme une prophétie sur les quatre grands empires du monde : celui d'Assyrie, figuré par l'or ; celui de Perse, par l'argent ; l'empire des Grecs, par la terre, et celui des Romains, par le fer. Au sujet des persécutions suscitées contre le peuple d'Israël, Albert dit : « L'Église de Dieu, elle aussi, a des persécutions à essayer de la part des tyrans, des hérétiques et des faux frères, qui minent sourdement l'édifice des mœurs. Tous trois tomberont sur elle au jour de la grande persécution. » Dans le passage où il s'agit de l'ornementation des temples, le bienheureux dépeint de nouveau en traits de flammes l'ardeur de son zèle pour la beauté et la magnificence des églises, partageant en cela cette maxime d'Aristote : « Il convient que le plus distingué ait la plus belle habitation (*magnificum decet habitatio pulcherrima*). » Il compare les douze petits prophètes aux douze bœufs sous la mer d'airain (Rois, III, 7), car ce sont eux qui labourèrent le champ de l'Église mosaïque avec la charrue de la prédication, ou aux douze sources trouvées à Elim par les fils d'Israël, parce qu'ils arrosèrent le peuple de l'eau d'une doctrine salutaire.

Les menaces terribles de ces prophètes lui donnent l'occasion de dévoiler avec un saint zèle les vices de son époque. En commentant Osée, il s'écrie : « Aujourd'hui il existe des prêtres et des juges qui sacrifient trop souvent à deux idoles : à leur ventre et aux

jouissances sensuelles (*Ventri et veneri*). » Il n'épargne pas davantage les défauts des femmes. Il stigmatise surtout leur immoralité et leur excessive intempérance de langue, admettant comme très-judicieuse la maxime de Sénèque, disant que la légèreté d'une femme ne sait taire ce qu'elle ignore.

Quant au contenu et au but de l'Apocalypse¹, notre bienheureux s'en explique ainsi dans sa préface : « De même que l'homme a trois âges : le temps de l'enfance, celui de l'âge mûr et celui de la vieillesse, de même aussi l'Église fut dès son principe dans un état d'enfance; elle passa ensuite à l'âge mûr, mais à la fin elle retombera dans un état de vieillesse et d'affaiblissement. Saint Luc a décrit le premier état dans les Actes des Apôtres; les Épîtres de saint Paul et toutes les lettres canoniques contiennent la peinture du second; le troisième âge enfin se dessine dans l'Apocalypse sous le sublime crayon de saint Jean comme Dieu le lui a révélé. Dans cette dernière phase, à l'arrivée de l'Antechrist, il s'élèvera d'horribles persécutions contre les saints, le nom sacré du Christ sera profané; suivront enfin les vengeances célestes contre les méchants, et les inénarrables joies des élus. Ce tableau des derniers temps doit inspirer une terreur salutaire aux impies, qui sont les sages de ce monde, et consoler au contraire les bons, qui sont les humbles et les petits, en montrant les châtiments infligés aux

¹ Il dit, par rapport à l'auteur de ce livre : « Beaucoup prétendent qu'il fut écrit par Cerinthe, et non par saint Jean; mais : tota Ecclesia recepit hunc librum, et ideò tenendum est pro constanti. »

premiers et les éternelles récompenses accordées aux seconds. »

Albert nous dit, au sujet des sept Églises de l'Asie Mineure, qu'elles sont les symboles de l'Église universelle à cause des sept dons du Saint-Esprit, des sept vertus (trois théologiques et quatre cardinales) qu'elle possède, et des sept œuvres de miséricorde qu'elle accomplit. Elles signifient aussi les sept phases du développement de l'Église au temps des apôtres, ce qui est indiqué par le nom même de ces villes ¹. Elles peuvent encore désigner les sept périodes de l'histoire de l'Église. L'Église d'Éphèse signifie l'époque des apôtres; celle de Smyrne (comme venant de *Canticum*), le temps des martyrs; celle de Pergame (*divisio carminum*), l'âge des hérétiques; celle de Thyatire (*illuminata*), le temps des confesseurs et des docteurs; celle de Sardique (*pulchritudo*), la période des simples élus, lorsque l'Église reçut des biens temporels pour son ornement extérieur; celle de Philadelphie (*salvans hærentem Domino*), l'époque des enfants du siècle qui s'aiment eux-mêmes d'une affection sensuelle; celle de Laodicée (*laudata tribus Domino*), l'âge de l'Antechrist, où les forts formeront le peuple chéri de Dieu.

Pour ce qui est de l'Antechrist, Albert interprète trois images bibliques : « L'Antechrist, dit-il, est comparé à une panthère, à l'ours et au lion : à la panthère tachetée, à cause de sa ruse multiforme; à l'ours, à cause de sa dissolution, car l'ours aime avant tout

¹ C'est ainsi qu'Éphèse équivaut à *Voluntas mea*. Elle était l'Église mère où la volonté de Dieu était la loi de tous, etc. »

ce qui est agréable au palais, comme le miel ; au lion enfin , à cause de son insupportable orgueil ¹.

Ces quelques extraits indiquent suffisamment les petits travaux d'exégèse du grand homme. Il nous reste maintenant à parler de deux autres groupes de compositions magnifiques qui doivent indubitablement leur existence aux dernières années de notre bienheureux maître.

CHAPITRE XXVI

DE L'ARDENT AMOUR DU B. ALBERT ENVERS LE SAINT SACREMENT
DE L'AUTEL. — SES ÉCRITS SUR CE MYSTÈRE.

Plus Albert approchait du terme où il devait passer des régions de la foi aux régions de la vision bienheureuse, plus ses vues sur les mystères divins devenaient lumineuses, plus aussi son amour devenait intense pour celui qui, après être descendu vers nous dans l'incarnation, s'est laissé à la terre d'une façon si merveilleuse dans le sacrement adorable de l'Eucharistie ². Le voile qui cache avec tant de soin l'Invisible aux regards des mortels dans cette vie du temps semblait

¹ Vol. XI, p. 67. Nous remarquons encore qu'Albert regarde comme une erreur de Cerinthe (qu'il nomme quelquefois Cerinthus) l'opinion de ceux qui bornent à mille ans le règne de Jésus-Christ sur la terre.

² Rodolphe.

s'abaisser toujours davantage devant son esprit, et il a écrit ce qu'il a vu de ce mystère dans les extases de la dévotion, ce qu'il a puisé aux sources des sciences sacrées, afin que ces germes de la reconnaissance pussent fructifier au centuple dans tous les cœurs.

Dans ces livres, dit Rodolphe, qu'Albert composa vers la fin de sa vie sur le mystère du très-saint sacrement de l'autel, il n'apparaît plus comme un simple mortel, mais comme un homme rempli de l'Esprit-Saint et rassasié du pain céleste; on dirait le disciple bien-aimé qui repose sur la poitrine de Jésus et contemple à loisir ces redoutables mystères ¹.

Que ces ouvrages sur la sainte Eucharistie aient vu le jour dans la dernière période de l'existence de notre bienheureux, c'est ce que rapportent non-seulement ses deux plus anciens biographes, mais aussi son contemporain et confrère Bernard de Castres, dont voici les paroles : « Frère Albert, évêque de Ratis-
« bonne, si célèbre dans les sciences divines et hu-
« maines, a laissé au monde entier des ouvrages nom-
« breux et variés pour servir à l'explication des saintes
« Écritures et d'autres doctrines. Indiquer leurs noms

¹ Prussia tient le même langage en parlant de ces livres : « In
« tractatu quem de mysterio Missæ composuit, et in libro de
« Eucharistiâ, innotescit omnibus, non communium hominum
« more illum fuisse locutum, sed tanquam inebriatus in cellariâ
« vinariâ nostræ redemptionis mysterium devotiùs excellen-
« tiùsque, quàm credi potest, exposuit, nec cujusvis doctoris in
« hac re tractatus valet hominem in amorem divinæ bonitatis
« et ad regratiandum tantæ dignationi, -vel etiam Missarum
« solemniam ut quis libentiùs frequentet quotidianum officio, effica-
« ciùs si studiosè Alberti librum præfatum perlegerit, allicere. »
P. 178.

« et leur nombre serait une tâche trop longue. Vers la
 « fin de sa vie, lorsqu'il se disposait à passer du temps
 « à l'éternité, il nous a encore éclairci dans un livre
 « de profonds mystères sur le sacrement de l'autel. Il
 « montre de la manière la plus évidente la suavité
 « qu'éprouvait son âme en prenant sa grande connais-
 « sance des saintes Écritures, la pureté de sa foi, la
 « vivacité de son espérance et la violence de son amour
 « pour Dieu 1. »

Nous avons bien trois ouvrages d'Albert à placer ici : le livre sur le sacrifice de la messe, le livre sur la sainte Eucharistie ², et les trente-deux sermons sur le même sacrement ³.

On peut croire qu'il écrivit d'abord ces sermons populaires sur les actes et les paroles de la Messe, puisqu'il y renvoie ⁴ au traité plus volumineux qu'il se propose de composer sur l'Eucharistie pour leur servir de complément. Le livre sur le saint Sacrifice est aujourd'hui encore d'un haut intérêt, parce qu'il n'est pas seulement une explication originale, profonde et suivie de toutes les parties, prières et cérémonies de la messe, mais encore parce qu'il nous donne un aperçu sur certaines propriétés liturgiques, ainsi que sur les pratiques et méditations religieuses de l'époque dans laquelle vivait notre grand maître.

¹ Rodolphe. Le même passage se trouve dans Prussia, p. 179, mais quelque peu raccourci.

² Vol. XXI.

³ Vol. XII. « Sermones planè divini », lit-on sur le frontispice.

⁴ *Ibid.*

Voici comment il s'explique lui-même dans sa préface sur son entreprise :

« Le Seigneur dit dans Isaïe, LXVI, 12 : « Je ferai
 « couler vers vous comme un fleuve de paix, comme
 « un torrent qui déborde, la gloire des Gentils, dont
 « vous pourrez jouir. » Il promet là deux choses : la
 « profusion de ses biens dans la grâce, et la jouis-
 « sance de sa douceur comme avant-goût de sa gloire.
 « Cette participation au bien et l'avant-goût de la
 « gloire s'expérimentent dans la messe ; c'est pourquoi,
 « cédant aux instances d'un grand nombre, j'ai en-
 « trepris d'en expliquer les mystères. La messe se
 « divise en trois parties : d'abord l'*introït*, où, par
 « de puissantes clameurs, on appelle à soi ce bien ;
 « l'*instruction*, dans laquelle on reçoit de lumineux
 « éclaircissements sur ce bien, et l'*offrande*, où a
 « lieu la distribution de ce bien et l'union de l'âme
 « avec lui. L'*introït*, avec ses cris, signifie le désir
 « des patriarches à y être appelés ; l'*instruction* a rap-
 « port à la parfaite manifestation du bien ; l'*offrande*
 « appartient à sa participation, autant toutefois qu'il
 « est possible d'y participer. Ce bien a été demandé
 « et attendu sur la terre, et en venant en ce monde il
 « l'a illuminé et s'est ensuite offert ; de même l'âme
 « attend son avènement dans le sacrement d'amour,
 « et c'est sur cet avènement qu'on instruit les fidèles.
 « Après l'illumination a lieu, dans l'offertoire et la
 « communion, la participation à la grâce parfaite, ce
 « qui constitue le complet mystère de la messe. »

Après cette division Albert donne une explication de la messe, où il fait un judicieux usage des re-

cherches faites par les Pères de l'Église et les écrivains anciens. Il s'attache, en vrai partisan de l'école, à découvrir les raisons de toutes les pratiques et prières qui s'y présentent. C'est ainsi qu'il donne six motifs pour expliquer comment les patriarches de l'ancienne alliance ont soupiré avec tant d'ardeur après la venue du Messie. C'était la dureté de leur position, les poursuites de l'ennemi, la certitude de la promesse, le dégoût causé par une longue attente, et le défaut de ce qui devait les consoler en attendant la présence du Sauveur ¹.

A la question : Pourquoi le *Kyrie* se chante-t-il en grec et non pas en latin? il donne quatre raisons : « C'est d'abord parce que ce fut en Grèce que florissait la plus haute sagesse, comme il est dit dans l'Épître aux Corinthiens, I, 1 : « Les Juifs demandent des signes, et les Grecs recherchent la sagesse. » Or, pour montrer que cette prière a sa raison et sa source dans la plus haute sagesse, on la récite en grec. De même que le Juif connut Dieu par l'Écriture, de même le sage et le philosophe païens le connurent par la sagesse naturelle de la raison, d'où ils furent contraints de lui rendre leurs hommages. Aussi lit-on dans l'Épître aux Romains : « Je ne rougis point de « l'Évangile, car il est de la force de Dieu de sauver « celui qui croit; d'abord le Juif, le Grec ensuite. »

Le Juif a d'abord reconnu la force de Dieu dans l'Évangile par l'Écriture, tandis que le Grec a puisé la connaissance de cette même force dans l'Évangile

¹ De *Sacrif. Missæ*, I, n, page 10.

par la sagesse acquise au moyen de la raison ; le Grec seul, en effet, parmi tous les Gentils était sage de cette sagesse.

Pour deuxième motif, les Pères indiquent l'observation des lois qui florissaient d'abord chez les Grecs, comme le font voir les lois des Douze Tables et la connaissance des Pandectes, qui jusqu'aujourd'hui viennent de la Grèce se répandre chez nous en conservant tout leur mérite; et c'est par cette justice qu'ils reconnurent la justice de la loi de Dieu et la reçurent les premiers parmi les païens. C'est pourquoi l'Apôtre a dit : « La justice est manifestée au Gentil par la foi pour la foi ; » car de même que le Juif reconnut la justice de l'Évangile par la foi en la justice de la loi mosaïque, de même aussi le Grec a reconnu la justice de l'Évangile par la foi en la justice naturelle.

Le troisième motif, pour ce qui regarde la langue, c'est que les Grecs sont les premiers qui reçurent des apôtres l'expression de la foi (en leur langue), comme on le voit par les lettres de saint Paul, qui, à l'exception de la première et de la dernière, furent toutes écrites en grec. Les Évangiles, excepté celui de saint Matthieu, comme les Actes des Apôtres et l'Apocalypse, furent tous écrits en langue grecque. Les sept premières Églises qui représentent l'Église universelle ont été fondées dans la partie de l'Asie Mineure qu'on appelle Grèce. Le quatrième et dernier motif, c'est que la foi nous est venue, à nous autres Latins, des Grecs ; car Pierre et Paul vinrent de la Grèce chez les Latins, et furent pour nous la source et le com-

mencement du salut. Donc, pour honorer la sagesse et la justice des Grecs, pour nous rappeler qu'ils ont les premiers reçu de Paul et de Barnabé la grâce du salut (*Act. Apost.*, XIII), et que cette même grâce a été apportée de la Grèce en Occident, nous conservons, dans le Kyrie, les mots et les syllabes dont ce peuple s'est d'abord servi pour implorer la miséricorde du Seigneur ¹.

Nous avons cru devoir citer cette explication dans tous ces détails, afin de donner un nouvel exemple de la manière dont notre bienheureux traitait toutes les questions qui s'offraient à lui, et aussi afin de faire connaître la haute estime que ce sage chrétien faisait de la sagesse, de la justice et de la langue des anciens Grecs.

Voici d'autres remarques intéressantes.

Albert croit que ce sont les quatre premiers conciles, de Constantinople, de Nicée, d'Antioche et d'Ephèse, qui réglèrent ce qui est relatif au saint sacrifice de la messe; que le pape Grégoire le Grand ne fit qu'en élaguer le superflu et coordonner le tout tel que nous l'avons encore aujourd'hui.

Albert remarque au sujet du *Dominus vobiscum* que le prêtre se tourne et prononce le salut du côté droit de l'autel, d'où l'on voit qu'à cette époque le prêtre ne disait plus toute la messe tourné vers le peuple, mais comme cela se pratique aujourd'hui. Il observe, pour les séquences, qu'elles viennent en

¹ L. c., page 12. Il ajoute que, pour la même raison, on lit encore dans certains endroits, aux grands jours de fêtes, les évangiles en grec.

grande partie de Notker, abbé de Saint-Galles et sont composées d'après le grand *Alleluia*. Le sous-diacre, d'après notre auteur, ne va lire l'épître à l'ambon sans acolytes que parce qu'il annonce des choses cachées et obscures (Ancien Testament). Pour la lecture de l'évangile, dit Albert, tous se lèvent, déposent ou éloignent les ornements qui couvrent les mains, afin qu'elles demeurent libres pour le combat contre Satan. Voiles et chapeaux sont déposés pour que les oreilles soient ouvertes à l'audition de la parole de Dieu ¹. Les douze articles du *Credo* sont attribués par Albert aux douze apôtres et expliqués de façon à faire autant d'arguments contre l'hérésie. « Dans le Canon, dit-il, on prie pour le pape, pour les évêques et pour le roi, en prononçant leur nom ². »

Il est dit, au sujet de la nomenclature des saints dans le Canon, que Jacques le Mineur ressemblait à Jésus par l'extérieur et par la sainteté de sa vie; que Barthélemy a composé un Évangile, et que Clément recueillit en douze livres les Actes de saint Pierre ³. « Au *Memento* des morts, dit Albert, on ne doit point prier pour les méchants déclarés, tels que les Juifs, les païens, les hérétiques, les blasphémateurs, pour ceux qui persévèrent dans le crime jusqu'à la fin et pour ceux qui sont indignes des prières de l'Église; ni pour les parfaits, comme les saints, qui n'ont plus besoin de prières; mais pour ceux qui tiennent le milieu dans le bien, qui ne sont coupables que de fautes

¹ *De Sacrif. Mis.*, page 31.

² *Ibid.*, page 48.

³ *Ibid.*, page 52.

vénieilles, et pour les hommes placés entre le bien et le mal, qui ont expié par la pénitence leurs fautes graves ou n'ont négligé leur perfection que par attachement aux biens terrestres et aux occupations temporelles. Quant aux excommuniés et à ceux qui sont publiquement interdits, l'Église ne leur accorde que des prières intérieures¹. »

Nous lisons au sujet de la fraction de l'hostie : « Autrefois l'hostie, par ordonnance du pape Sergius, était divisée en trois parts, dont l'une était aussitôt consommée par le prêtre comme symbole de l'union de l'Église triomphante avec le Christ; la seconde, plongée dans le calice, comme symbole de l'Église militante nageant dans une mer de souffrances; la troisième était réservée jusqu'à la fin de la messe, comme symbole de l'Église souffrante, qui ne sera réunie au corps du Christ qu'à la fin des temps. Mais aujourd'hui que la foi des fidèles s'est affaiblie, le prêtre consomme incontinent les parties qui représentent l'Église militante et l'Église souffrante. »

Pour la communion, Albert dit : « Avant la collation du baiser de paix, le prêtre baise l'autel ou le calice, ou mieux encore le corps sacré du Seigneur. Les paroles prononcées par lui en cette circonstance sont diverses; chez nous on dit : « Tenez ferme le lien de la paix et de la charité. » En d'autres endroits on ajoute « : afin que vous soyez dignes des saints mys-

¹ *De Sacrif. Mis.*, page 76. Pour le Pater noster; Albert renvoie aussi à ses anciens Commentaires, et dit : « Dans nos écrits sur « saint Matthieu et sur saint Luc nous avons amplement expliqué « le mot *panem nostrum*. »

tères. » Et ailleurs encore : « Que la paix du Christ et de l'Église surabonde dans vos âmes ! »

« La postcommunion, continue notre auteur, est un cri de joie causé par la réception de Dieu, soit parce que autrefois on se la transmettait l'un à l'autre par des chants, ou parce que les prêtres l'ont multipliée ¹. » Comme conclusion Albert dit : « Telles sont, rapidement et en quelques mots, les pensées que nous avons à émettre sur le sacrifice de la messe ; laissant à des intelligences plus cultivées d'en écrire des choses nouvelles et plus profondes. » Admirons ici encore l'humilité du grand docteur, qui a fait certainement preuve dans cet ouvrage d'une érudition et d'un sens extraordinaires. Il renvoie cependant lui-même ses lecteurs à un travail où il se propose de parler sur cet adorable sacrement de la manière la plus universelle et la plus complète. Ce travail promis a été fait ; nous le possédons sous le titre de : *Livre sur le sacrement de l'Eucharistie*. Voici comment l'auteur s'exprime sur le but de ce nouvel ouvrage : « Comme il se présente plusieurs difficultés particulières touchant le tres-saint sacrement de l'autel, nous avons réservé ce sujet pour la fin, afin de pouvoir en parler à loisir, avec véhémence et solidité. Et comme souvent on donne à l'Eucharistie, dans la messe, le nom de grâce, de don, de nourriture, de communion, quelquefois de sacrifice et souvent aussi de sacrement, nous diviserons la matière en six points, et nous rechercherons ce qu'il est possible de dire sur chacun d'eux conve-

¹ *De Sacrif. Mis.*, page 90.

nablement dans la mesure que Dieu voudra bien nous éclairer. »

Albert, dans ces six articles, passe en revue la doctrine générale de l'Église et de l'école sur la sainte Eucharistie avec une érudition si vaste ¹, avec tant de perspicacité, de profondeur et de richesse de pensées, que ce livre peut être appelé la Somme de tout ce qui fut jamais écrit ou pourra être écrit sur ce sacrement. Les types, la matière et la forme, l'institution et les effets de l'Eucharistie y sont exposés avec une étendue telle, que les subtilités trop exagérées de la future scolastique n'auront pas même à s'en occuper. Tout ce que les âges modernes ont mis au jour sur ce sublime objet de la contemplation n'est, pour ainsi dire, qu'un fragment, un écho de ce premier cantique chanté par Albert à la gloire du Saint des saints!

La grande étendue de cet ouvrage, et les matières abstraites qu'il contient, ne nous permettent pas d'en donner ici une esquisse générale. Nous n'en repro-

¹ Il ne fait pas que produire, comme éclaircissement, toute la sainte Écriture, avec ses images et ses récits; il se sert également des sentences des Pères de l'Église pouvant se rapporter au sujet. Les écrivains du paganisme eux-mêmes sont mis à contribution. Virgile, par exemple, se présente avec cette belle maxime qui paraît être devenue celle d'Albert :

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori.

Aristote, Euclide, Cicéron, Avicenna, Galenus, trouvent leurs pensées principales revêtues de la forme poétique par Albert, qui chante :

*Rex sedet in cœnâ turbâ cinctus duodenâ.
Se tenet in manibus, se cibât ipse cibus.*

duirons que quelques passages qui regardent le sacerdoce, la liturgie, le dogme et l'histoire de la culture.

Albert dit, au sujet de la matière du sacrement, qu'on ne peut se servir que de vin naturel et non d'eau de source, d'eau de marais, de lessive, d'eau-de-vie, de bière, d'esprit de rue (*moretum*, boisson composée d'ail, de rue, de vinaigre et d'huile), de moût de pomme, d'eau de rose, d'eau de violette ou de genêt, etc... et il donne les raisons pour lesquelles ces liquides ne peuvent être pris pour la matière du sacrement de l'autel ¹. Pour la seconde substance de l'Eucharistie il ne mentionne que le pain de froment (*panis frumenti*), sans en préciser davantage l'espèce; sans dire si le blé, le seigle, etc..., sont également permis ². Il fait remarquer ensuite qu'il est convenable de se servir pour le sacrement d'un vin noble et généreux. « Maudit soit, s'écrie-t-il avec indignation, celui qui fait servir sur sa table des vins choisis, et ne prend pour le sacrifice du sang de Jésus qu'une liqueur très-ordinaire (*debile vinum*)! Maudit soit quiconque boit à sa table le vin dans des coupes pures et précieuses, et ne se sert que de vases souillés pour le vin destiné au sacrifice de la messe ³! » Quant à la présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, voici comment notre bienheureux s'explique en peu de mots : « Les anciens envisageaient cette question de trois manières différentes. La première opinion était celle-ci : le Christ n'est point

¹ Page 52.

² Il dit plus tard : « Panis triticeus. »

³ Page 60.

contenu sous la forme du pain et du vin ; cela signifie seulement que le Sauveur nous nourrit spirituellement, comme le pain et le vin nous entretiennent corporellement. La seconde opinion soutient que le Seigneur Jésus se trouve sous ces formes, mais que les substances du pain et du vin demeurent aussi. Enfin la troisième dit : Le Christ est tout entier avec son corps, son âme, son esprit, sa divinité et tous ses membres sous ces espèces, et les substances du pain et du vin ne restent point. Quant au premier de ces sentiments, s'écrie Albert tout indigné, ce n'est plus une opinion, mais une hérésie évidente et foudroyée par l'Église, et le livre qui la renfermerait mériterait les flammes. En examinant de plus près la doctrine renfermée dans le second, on trouve (bien qu'on ne puisse la condamner comme hérétique) qu'elle est au moins téméraire et scandaleuse. » Il conclut donc, contrairement à ces deux opinions, que la troisième est la seule orthodoxe, la seule vraie, et qu'il veut la soutenir ¹.

Plus tard Albert dit, au sujet du mot Communion : « Tous les fidèles appellent le sacrement de l'autel Communion, c'est-à-dire communauté, et cela pour sept raisons. Nous y sommes unis à la source de toutes les grâces, à la gloire des anges, aux saints, aux souffrances du corps mystique du Christ ; il fait que nous partageons notre bien en aumônes, que nous avons tout en commun ; il constitue enfin l'union la plus vraie entre les choses divines et les choses humaines ². »

¹ Page 70.

² Page 84.

Le mot Messe s'explique ainsi : « Le sacrifice s'appelle Messe (*Missa*), parce que nous sommes par elle envoyés au Père pour être un jour introduits dans la gloire; ce n'est donc pas parce que c'est le Fils qui lui est envoyé, car il est toujours près de lui, mais parce que nous sommes envoyés au Père comme victimes. »

On sonne les cloches pendant l'élévation de l'hostie, afin que ceux qui ne sont point présents rendent aussi leurs hommages au Dieu descendu sur l'autel ¹. »

Nous lisons relativement à la manière dont s'opère la consécration : « L'effet dans le sacrement eucharistique est produit d'une manière nouvelle, vu que le pain se trouve sacramentellement changé au corps du Christ. La substance du pain, cependant, n'est ni anéantie, ni altérée, ni changée quant à son essence; mais, sans éprouver aucune addition ou changement, toute la substance du pain est changée avec sa matière et sa forme au corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ², sans qu'on ajoute à ce corps divin ou qu'on altère en lui quoi que ce soit. Ce changement a été appelé par les sages et les docteurs de la loi chrétienne ³ du nom propre de *Transsubstantiation*. »

¹ Page 94.

² Page 105.

³ Page 107. Du reste, il combat ici avec vigueur le maître des Sentences Pierre Lombard, qui avait dit : « Les accidents de-
« meurent sans sujet. » Albert répond : « Un accident ne peut
« pas être sans ce en quoi il se trouve; et il ne suffit pas de dire
« que c'est là l'effet d'un miracle. Nous devons rendre raison de
« tout. Les accidents ne restent plus que comme signes de la
« nourriture; ils ne produisent cela que par leur apparence, la-
« quelle n'opère point par une force matérielle, mais par l'idée
« seulement (ou forme de l'intention). Voilà pourquoi il suffit

Ici le grand docteur ne se flatte pas d'approfondir les impénétrables mystères du sacrement de l'autel. Il se contente de dire : « Une foule de choses que l'esprit humain ne peut concevoir demeurent encore cachées dans les secrets de Dieu; il faut les abandonner aux lumières de l'Esprit-Saint, ainsi qu'aux flammes de la piété, sans dissérer plus longuement ¹. »

Il dit enfin, au sujet de la forme de l'Eucharistie : « Nous prétendons que la forme exige seulement les paroles de Jésus-Christ : Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang (*Hoc est corpus meum, hic est calix sanguinis mei*) ². »

Quant à la question de savoir si le Christ a consacré du pain levé ou du pain azyme, Albert, appuyé sur un grand nombre de solides raisons, se prononce pour le pain sans levain, tout en regardant le pain levé comme une matière de la consécration, sinon permise, au moins valide ³.

Voici encore une opinion propre à notre auteur : « S'il existait des pays où l'usage du vin fût de toute impossibilité, nous croyons qu'à cause de l'extrême dommage causé aux âmes par le défaut du sacrement eucharistique on pourrait avec dispense consacrer le

« qu'ils demeurent dans le sacrement comme intentions sensibles, sans devenir des substances. On peut les comparer à la fumée sans feu, au son que l'on perçoit sans voir le corps mis en mouvement. » (Voir page 112.)

¹ Page 115.

² Page 116.

³ Page 133.

corps du Seigneur sans calice ; sauf toutefois à consulter sur ce point la cour romaine ¹. »

Combien de fois faut-il s'approcher de la sainte table? Albert répond : « D'après d'anciens Canons, au moins trois fois l'an. A Noël, à Pâques et à la Pentecôte; parce que le peuple de Dieu se réunissait aussi trois fois l'année pour manger en présence du Seigneur. Le concile de Latran ordonne qu'on se confesse et qu'on communie au moins une fois. Saint Augustin dit qu'il ne blâme pas celui qui communie chaque jour, s'il le fait par dévotion; ni celui qui s'approche plus rarement de la sainte table, s'il s'en abstient par humilité. Le bienheureux Grégoire loue un prêtre qui par dévotion célébrait tous les jours la sainte messe. Saint Jérôme, dans la Vie des Pères, loue un abbé qui, après son entrée dans la vie religieuse, n'osa plus monter à l'autel par respect pour les sacrés mystères. D'où nous croyons pouvoir conclure que le meilleur est de garder un juste milieu. Le plus sûr sera pour vous de célébrer quelquefois et de vous en abstenir quelques autres, sauf le devoir qui commanderait de monter chaque jour à l'autel. Quant à ceux qui reçoivent les femmes à la communion journalière, ils méritent, à notre avis, d'être blâmés sévèrement. Ils sont cause, en effet, que, par l'usage trop fréquent qu'ils en font faire, la sainte Eucharistie perd du respect qui lui est dû. Du reste, le désir qu'en éprouvent les femmes est plutôt le résultat de leur légèreté que d'une dévotion véritable ². »

¹ Page 136.

² Page 138.

Notre bienheureux maître termine enfin ce grand ouvrage par ces touchantes paroles : « Voilà ce que nous avons cru devoir écrire sur la très-sainte Eucharistie, à l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais combien de beautés peut-on y trouver encore! Si le lecteur trouvait dans nos paroles quelque chose qui ne lui convînt pas, il voudra bien n'en accuser que notre ignorance. Quoique ce que nous avons dit n'ait point le mérite de la profondeur; il y rencontrera cependant beaucoup d'enseignements utiles. Amen. »

C'est ainsi qu'Albert a su exposer la doctrine si difficile du mystère eucharistique, d'une façon qui nous autorise à voir dans son livre un travail clair et complet, aussi instructif pour les théologiens qu'intelligible aux intelligences les moins cultivées.

Cependant le zèle dont il était embrasé pour glorifier ces saints mystères et exciter partout en leur honneur la reconnaissance et l'amour, n'était pas satisfait. Il désirait avec ardeur que tous les ministres de la parole évangélique ne se lassassent pas de choisir la sainte Eucharistie comme thème de leurs entretiens populaires, et de faire connaître les prodiges de la libéralité et de la toute-puissance divines. Afin de leur rendre moins pénible une tâche si riche en bénédictions, il transforma lui-même de nouveau toute sa doctrine sur l'Eucharistie et l'exposa dans une série de trente-deux sermons que nous possédons, et que l'éditeur des œuvres d'Albert appelle des discours vraiment divins ¹. Il dit lui-même, dans sa préface,

¹ Volume XII, *Sermones vero divini*.

que son intention est d'ouvrir, par ce travail, un arsenal où les prédicateurs pourront puiser pour le perfectionnement de la vie des âmes, et il ajoute : « De tout ce que nous avons dit, établi et prouvé par les plus lumineux passages de la sainte Écriture, surgira, Dieu aidant, une multitude de sermons. Tantôt ce sera l'une, tantôt l'autre, ou au moins une partie de l'une ou une partie de l'autre de ces homélies, qui pourra, selon le temps et les lieux, servir à l'affermissement de la foi dans les âmes, au perfectionnement de la vie et à la résurrection de la piété générale. » Le grand homme disait vrai, car ces discours avec leurs points excellemment choisis offrent une matière surabondante pour parler au peuple pendant des mois et même des années entières sur le sacrement d'amour.

Comme selon nous ces discours sont des perles précieuses dans le riche trésor des œuvres homilétiques d'Albert, et que sous un autre point de vue elles sont remarquables à plus d'un titre, nous en reproduirons quelques extraits.

Après avoir divisé la matière de l'Eucharistie en sept chapitres qui exposent chacune des parties de la doctrine dans un ensemble parfait et continu, le maître commence par traiter des motifs de l'institution du Sacrement, et en propose trois : l'Eucharistie, d'abord, doit être un souvenir des souffrances de Jésus, elle doit être ensuite un sacrifice, puis une nourriture.

Il recherche, après cela, la forme sous laquelle le Christ nous a laissé ce sacrement. « Le Sauveur, dit-il, s'y donne caché, sous la forme du pain, et de plus sous la forme de pain de froment. »

Plus loin il décrit les prodiges de la toute-puissance divine qui éclatent dans l'Eucharistie. En effet, le véritable corps du Christ s'y trouve présent sous la forme de pain. Toute la substance de cet aliment est changée au corps du Sauveur, et cette étonnante transformation s'opère pendant que les accidents restent ¹.

Il parle en quatrième lieu des dispositions nécessaires pour sa réception, qui exige une foi solide, une grande pureté et une dévotion ardente.

Puis viennent les différentes manières de le recevoir. On peut participer à ce sacrement : sacramentalement (comme les impies qui en jouissent sans effets de la grâce); spirituellement (comme les bons qui ne peuvent le recevoir en réalité); enfin, sacramentalement et spirituellement à la fois.

Il définit en sixième lieu les effets du sacrement et montre comment il est l'arbre de vie au milieu du paradis terrestre de l'Église, arbre qui porte douze fruits comme remèdes aux douze maladies causées au genre humain par la manducation de la pomme dans l'Éden.

Ces douze maladies sont : les tentations du diable, la résistance des passions, les souillures du cœur, l'offense de Dieu, l'affaiblissement de la connaissance

¹ Ici Albert compare la production du corps de Jésus-Christ dans les chastes entrailles de Marie, par le Saint-Esprit, à la production qui en a lieu dans le pain par la consécration. Les rapports des deux naissances sont exprimés dans ces deux vers :

Corpus de pane, corpus de Virgine. Primum
De conversivum, sed materiale secundum.

de soi-même, de l'amour du prochain; l'évanouissement de la suavité intérieure, la faiblesse dans la conservation du bien, la cause de la mort éternelle, la rapide souillure de la vie vertueuse, l'exil au milieu des misères du monde, le changement de toute matière en cendres ¹.

Enfin Albert nous fait connaître le mérite, l'utilité et la suavité du précieux sang, et montre combien il est digne de la mémoire des hommes, de leurs respects et de leurs plus ardents désirs.

Si cette rapide esquisse nous a permis de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ce magnifique travail, les quelques extraits qui vont suivre nous montreront de nouveau la méthode employée par l'auteur pour le développement de ses thèses.

L'excellence du sacrement de l'autel se démontre par les noms mêmes qu'il porte. Le premier de ces noms est : Eucharistie, lequel s'interprète comme il suit : « Eucharistie ² veut dire bonne grâce (*bona gratia*). » La grâce est l'infusion dans l'âme de la bonté divine qui l'assimile à Dieu, la lui rend agréable et lui fait mériter la vie éternelle. A ce point de vue, le corps du Seigneur produit trois effets : il rend l'âme semblable à Dieu, agréable à ses yeux, digne de lui, et lui procure en partage la gloire céleste. Il est dit, du premier de ces effets, dans l'Épître de l'apôtre Pierre, verset 1 : « Le Christ nous a fait don, par sa propre gloire et par sa puissance, des plus grandes et des

¹ Ces douze maux sont divisés en trois classes : *Vincula culpæ, defectus gratiæ, mortis plagæ.*

² Page 290.

plus magnifiques promesses, afin que nous devinions par là participants de la nature divine, » c'est-à-dire semblables à Dieu par des biens véritables. Il est écrit du second dans le Cantique des cantiques, VII : « Que vous êtes belle et pleine de grâces, ô ma bien-aimée et les délices de mon cœur ! » Comme si l'Esprit-Saint eût voulu dire : Parce que vous êtes nourrie de la chair délicate et du sang de Jésus-Christ, vous êtes devenue belle et très-agréable à Dieu. Saint Jean, au verset 6, dit du troisième effet : « Celui qui mange « ma chair et boit mon sang aura la vie éternelle. »

A la question : Pourquoi le Christ s'est-il servi de pain de froment pour la consécration ? Albert, après avoir développé six autres motifs ¹, répond en finissant : « C'est à cause de la ressemblance de son corps « avec le pain de froment, que l'on peut considérer « sous un triple point de vue : quand il est en tas, « quand il est sous la terre, et quand il est devenu « pain. Au premier point de vue il représente le corps « tel qu'il a été conçu par la Vierge ; au second, tel « qu'il a souffert pour nous dans le monde ; et au troisième, tel qu'il est aujourd'hui glorifié dans le ciel. « Dans le premier cas la mère de Jésus est comblée « d'hommages ; dans le second le pécheur est délivré « de ses chaînes, et dans le troisième le bienheureux « est glorifié. Du premier il est dit, au verset 7 du

¹ Ici se présente le fameux sentiment d'Albert. « De même, « dit-il, que d'après les alchimistes l'or se prépare avec toutes « espèces de métaux, au moyen de la purification, de même « aussi des grains de toutes sortes peuvent devenir blé par la « bonté du terrain dans lequel ils sont enfouis (?). »

« Cantique des cantiques : « Votre sein est comme
 « un monceau de froment entouré de lis. » Ce sein est
 « celui de la bienheureuse Vierge. Aussi lit-on dans
 « saint Luc : « Bienheureux est le sein qui vous a
 « porté. » Le monceau de froment sont les membres
 « du Christ tels qu'ils reposaient dans le sein de
 « Marie. Les lis sont la parure virginale qui ornaît
 « ses membres et tous ses sens. On lit, au sujet du
 « second, dans saint Jean, XII : « Si le grain de fro-
 « ment ne tombe dans la terre et n'y pourrit, etc... »
 « Mais quand il est mort il produit quantité de
 « fruits, car le Christ a délivré par sa mort toute l'hu-
 « manité, coupable de la mort éternelle. (Rom. v) :
 « Dieu nous manifeste par là son amour, car son Fils
 « est mort pour nous lorsque nous étions encore pé-
 « cheurs. » C'est parce qu'il s'appelle lui-même un
 « grain de froment (*granum frumenti*) que l'Église
 « persévère à ne pas se servir d'autre espèce de pain
 « pour consacrer le corps du Seigneur. Nous lisons
 « enfin, au sujet du troisième, dans Zacharie, IX :
 « Qu'y a-t-il de beau et de bon en lui si ce n'est le
 « pain des élus? » C'est-à-dire le plus beau, le plus
 « délectable et le plus noble des pains, le corps du
 « Christ dans la gloire des bienheureux. » Notre saint
 docteur parle aussi, au sujet des dispositions de l'âme
 exigées pour la réception du sacrement eucharistique,
 de la nécessité du célibat pour les prêtres et pour les
 religieux ¹. « Saint Luc, dit-il, au chap. XII, parle
 « en ces termes de la continence des moines et de

¹ Page 274.

« ceux qui sont honorés des ordres sacrés : « Que vos
« reins soient ceints, et que tous vous ressembliez
« aux serviteurs qui attendent leur maître. » En effet,
« comme les prêtres et les religieux doivent toujours
« veiller et se tenir prêts à recevoir leur Seigneur, ils
« ne peuvent jamais délier la ceinture de la conti-
« nence. Ils sont tenus, au contraire, à la garder
« constamment et en tous lieux. Il est écrit dans le
« Lévit., XXI : « Les prêtres doivent être saints en
« présence du Très-Haut et ne jamais profaner son
« nom ; car ils offriront l'encens de leur Seigneur et
« les pains de leur Dieu, c'est pourquoi ils doivent
« être saints. » Le vénérable Bède dit à ce sujet : « Si
les prêtres de l'ancienne loi étaient tenus à s'éloigner
de leur femme dès que leur tour était venu d'apporter
dans le temple les offrandes prescrites, combien plus
ceux de la nouvelle alliance, qui doivent toujours être
prêts à consacrer le corps du Seigneur, ne doivent-ils
pas garder une chasteté constante et perpétuelle ! »

Dans certains discours où sont décrites les mer-
veilles accomplies par Dieu dans le sacrement eucha-
ristique, Albert raconte plusieurs légendes gracieuses
dont nous allons donner un exemple. Le lecteur y
verra combien le grand et pieux maître avait conservé
le sentiment vif et intérieur de la foi, comme aussi la
charmante naïveté qui caractérise cette époque. « Il
« y avait, dit Albert, un prêtre qui s'appelait Égidius,
« et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté.
« Depuis longtemps cet homme demandait à Dieu,
« par de ferventes prières, la grâce insigne de con-
« templer la chair et le sang naturels de son Seigneur

« et Rédempteur Jésus-Christ. Un jour donc qu'il
« offrait le saint sacrifice, selon sa coutume, après
« l'*Agnus Dei*, il tomba à genoux et s'écria : « Dieu
« tout-puissant, mon Créateur et mon Sauveur, dé-
« couvrez-moi, bien que je ne sois que péché, la
« nature du corps du Christ : qu'il me soit donné de
« le contempler sous la forme d'un enfant, tel qu'il
« reposait autrefois vagissant sur le sein virginal de
« sa mère. » Or voilà qu'un ange descendit du ciel
« et lui dit : « Lève-toi à la hâte; si tu veux voir le
« Christ, il est là en ce moment, revêtu des habits
« qu'il reçut de sa très-sainte Mère. » Le prêtre se
« leva plein de trouble, et aperçut un petit enfant
« assis sur l'autel. Alors l'ange lui dit : « Puisqu'il
« t'est donné de voir le Christ, que tu as béni sous
« les espèces du pain par les mystérieuses paroles,
« contemple-le avec tes yeux et touche-le avec tes
« mains. » L'heureux prêtre, plein de confiance en la
« miséricorde divine, prit alors, chose étonnante! le
« petit Jésus entre ses bras tremblants d'émotion et le
« pressa contre sa poitrine. Puis, cédant aux irrésis-
« tibles transports de son amour, il colla ses lèvres
« sur les lèvres du Christ et donna plusieurs pieux
« baisers à son Dieu. Ayant ensuite replacé l'enfant
« sur l'autel, il se prosterna de nouveau le visage
« contre terre et supplia le Seigneur de vouloir bien
« reprendre sa forme primitive. Lorsqu'il se fut re-
« levé, il vit que le sacré corps se retrouvait dans son
« premier état, et c'est ainsi qu'il s'unit à lui par la
« sainte communion. »

Nous reproduirons encore, avant de clore ce cha-

pitre, l'explication que donne Albert d'une peinture antique assez commune de son temps. Ce sera une preuve ajoutée à tant d'autres du plaisir qu'il éprouve à utiliser le puissant langage de l'art pour rendre plus intelligibles les vérités du salut. « Dans certains en-
« droits, dit-il¹, les peintres représentent, à droite du
« crucifix, une jeune fille au visage riant et beau et
« au front ceint d'une couronne. Elle figure l'Église,
« qui recueille avec amour, dans une coupe, le sang
« précieux de son divin époux. A gauche se voit la
« Synagogue; ses yeux sont couverts d'un voile, sa
« mine est empreinte de tristesse, et de sa tête pen-
« chée tombe un diadème. C'est elle qui a répandu ce
« sang et qui le méprise encore. Cela veut dire que la
« Synagogue, comme tout homme qui pèche mortel-
« lement, perd trois biens : la lumière de la grâce,
« la paix de la conscience et la couronne d'immorta-
« lité. C'est pourquoi il est dit dans le Prophète :
« Malheur à nous, parce que nous avons péché. C'est
« pour cela que nos yeux se sont obscurcis, que notre
« cœur est en proie à la tristesse, et que la couronne
« tomba de notre front. » La jeune fille de droite
« recueille, au contraire, le sang dans une coupe,
« parce que toute âme fidèle qui tourne vers les plaies
« du Christ un cœur pur, qui reçoit son sang spiri-
« tuellement et avec beaucoup de dévotion, obtient
« aussi la vraie lumière, la joie du cœur et la cou-
« ronne d'une immortelle gloire. »

· Nous avons fait voir par ces courts extraits quels

¹ Page 297.

furent le langage et les écrits d'Albert sur l'adorable sacrement de l'Eucharistie, le plus sublime objet de la foi et de la science chrétiennes. On a pu le remarquer, il est inépuisable quand il parle de l'objet de son ardent amour et de ses continuelles adorations. Il en est de même pour les prières qu'il composa en l'honneur du très-saint Sacrement ¹. Unissons donc notre voix à celle des vieux chroniqueurs, et disons avec eux qu'il a traité ces matières, non comme un étranger auquel elles sont inconnues, mais comme le disciple bien-aimé, qui, en reposant sur la poitrine du divin Maître, lui a ravi tous ses secrets ².

¹ Prussia en donne trois dans l'Appendice à la Vie d'Albert. L'une d'elles est ainsi conçue : « Salve, salus mundi, Verbum « Patris, hostia vera, viva caro, Deitas integra, verus homo. « Tibi incorporati mereamur offerri in templo majestatis divinæ, « ad corpus tuum, quod in dextra Patris est, tibi sociati, ut « æternitatis tuæ futuri simus participes, et beatitudinis tuæ « consortes, et sanctæ incorporationis tuæ concorporales; quia « tibi est honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen. »

Rodolphe croit même qu'Albert a composé un office de la sainte Eucharistie. Toutefois il n'a point été conservé, ou il aura été éclipsé par le chef-d'œuvre de saint Thomas d'Aquin.

² Rodolphe.

CHAPITRE XXVII

DE L'AMOUR DU B. ALBERT POUR LA VIERGE MARIE.
— SES ÉCRITS EN SON HONNEUR.

Si l'odoriférant et suave pommier du sacrement eucharistique ¹ attirait avant tout le regard contemplateur et l'âme amoureuse de notre grand maître, la sainte Vierge Marie, l'admirable lis des vallées, doit paraître comme le second objet de son incessante contemplation et de son brûlant amour. Les chroniqueurs et ses propres écrits nous en fournissent de nombreux témoignages. « Albert était si dévot envers
« la sainte Mère de Dieu, dit Rodolphe, qu'il ne pou-
« vait taire ses louanges, et que, bien plus, il ajoutait
« à tous ses livres quelque chose sur sa Dame bien-
« aimée, ou terminait ses études par un chant à sa
« gloire. Il composa en l'honneur de la glorieuse
« Vierge plusieurs séquences ² sabbatines qui se dis-

¹ Comparaison très-familière au moyen âge, et tirée du Cantique des cantiques. Si nous avons attendu jusqu'ici pour parler de la dévotion de notre bienheureux maître envers la sainte Vierge, c'est à cause de l'analogie frappante que présente cette matière avec celle du chapitre précédent, et aussi parce que Prussia, dans la Vie d'Albert, n'en parle qu'après avoir entretenu ses lecteurs de la construction du chœur de l'église dominicaine de Cologne.

² On n'en trouve point de semblables dans la collection des

« tinguent autant par leur sens profond que par leur
 « harmonie ● leur esprit intérieur. C'est dans le jar-
 « din du monastère ou dans tout autre lieu qu'il
 « aimait à les chanter avec beaucoup de suavité, de
 « dévotion et d'enthousiasme. Souvent des soupirs et
 « des larmes interrompaient son chant, et donnaient
 « ainsi à reconnaître la violence de son amour et la
 « candeur de sa piété. » Quel touchant spectacle que
 de voir le plus grand savant du moyen âge, qui réu-
 nissait en lui toutes les sciences, se promener seul
 dans le jardin du couvent de Cologne et chanter avec
 larmes un cantique de louanges à sa reine Marie!

Prussia, lui aussi, ne sait assez nous parler de cette
 dévotion de notre grand maître pour la sainte Mère de
 Dieu. Il l'appelle le secrétaire de Marie, surpassant
 tous ceux qui ont écrit sur elle. « Car, dit-il ¹, les
 « Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Bernard,
 « les Anselme et les Jean Damascène l'ont aussi
 « exaltée dans un magnifique langage et avec tous les
 « charmes de la plus suave dévotion ; ils ont fait voir,
 « dans un style tout resplendissant de beautés, com-
 « bien elle est aimable, puissante, pleine de mérites,
 « riche en vertus, combien enfin elle est bonne et
 « compatissante ; mais, malgré leurs raisonnements

œuvres d'Albert. Peut-être les rencontrerait-on dans des recueils
 de cantiques? Rodolphe, du reste, a recueilli ce passage dans une
 vieille légende dominicaine, où il est dit : « Ob singularissimam
 « devotionem ad Dominam nostram in horto vel in alio secreto
 « loco solus quasi studens, cantionem cum lacrymis ad beatam
 « Virginem frequentissime suspirando atque singultus immiscens
 « cantare solebat. » PRUSSIA, page 190.

¹ Page 190.

« poussés jusqu'à l'évidence, ils ne sauraient porter
« la conviction dans l'âme de l'auditeur comme notre
« vénérable maître quand il parle de Marie dans ses
« sermons. » Une autre particularité, ajoute le même
biographe, qui prouve encore davantage la tendresse
de son amour pour la Vierge immaculée, c'est qu'il
ne produit jamais son nom seul, mais toujours accom-
pagné de quelqu'une de ces dénominations : la bien-
heureuse, la plus pure, la Vierge bénie, la maîtresse
et la mère de Dieu, la mère incomparable du Créa-
teur. Il nous apprend lui-même, dans une oraison
touchante contenue dans les litanies mentionnées plus
haut, quelle confiance il avait dans son intercession,
et le grand nombre de faveurs obtenues par lui de
celle que l'Église appelle pleine de grâces. Cette prière
commence ainsi : « Sainte Marie, flambeau du ciel et
« de la terre, comme votre nom l'indique; de cette
« terre que vous avez éclairée sur les mystères de
« votre Fils, Verbe du Père éternel, mystères cachés
« en Dieu dès le commencement; vous qui avez illu-
« miné la lumière des anges mêmes... » Il s'écrie à la
fin : « Accordez - moi une intelligence lumineuse, des
« conceptions justes, un esprit fort, une science sûre,
« une foi solide avec une parole correspondante, qui
« procure la grâce à mes auditeurs; c'est-à-dire une
« parole qui serve à l'affermissement de la foi, à l'édi-
« fication de la sainte Église et à l'honneur du nom
« sacré de votre Fils Notre - Seigneur Jésus - Christ,
« une parole qui ne cesse de publier vos louanges et
« d'annoncer vos miséricordes. Qu'elle redise, cette
« parole, ô Marie, que vous ne cessiez point d'accabler

« des dons de votre miséricorde un pécheur aussi
 « indigne que moi, et de manifester par sa bouche les
 « prodiges de votre toute - puissance ¹ ! »

Albert cependant ne se contentait pas d'être le zélé panégyriste et l'imitateur de Marie, son brûlant amour le poussait encore à lui trouver d'autres enfants fidèles et dévoués. Voici comme il s'exprime dans son Sermonnaire ² : « Marie devient sans douleur (A-VE),
 « dans la solitude, la retraite du Verbe, le lit nuptial
 « de l'éternel fiancé, le palais du Fils de Dieu et du
 « plus grand roi, la tente de toute la Trinité sainte et
 « le chantier du grand fabricant du monde (*fabrica*
 « *fabricatoris mundi*). Louons-la donc souvent et
 « sagement (*sapienter*). Souvent, afin qu'elle ne
 « s'éloigne ni de notre cœur ni de notre bouche,
 « comme le conseille Isaïe : « Chante bien, ô homme!
 « Que tes chants retentissent fréquemment, pour qu'on
 « se souvienne de toi. » Sagement, afin que nos
 « louanges soient sincères, de peur qu'elle ne nous
 « dise un jour : Ce peuple m'honore du bout des
 « lèvres, mais son cœur est loin de moi; il me loue
 « sans raison. Sagement, de manière que celui qui
 « loue ressemble à celle qui est louée, et que la
 « louange soit la fidèle expression du cœur. Com-
 « ment, en effet, le voluptueux pourrait-il louer la
 « Vierge? l'orgueilleux, celle qui a été humble? le
 « maudit, celle qui fut comblée de bénédictions cé-
 « lestes? »

¹ Prussia, page 193.

² D'après Prussia, page 194.

Albert agissait donc sans relâche en l'honneur de Marie. Mais il existe surtout quelques travaux importants, monuments impérissables de son amour pour la reine des vierges, de sa constante application à contempler ses gloires et les mystères qui s'y rapportent. Quand même nous ne pourrions attribuer à Albert la composition du grand ouvrage *De laudibus beatæ Mariæ*, bien que les anciens auteurs le comptent au nombre de ses écrits ¹, son travail intitulé *Mariale*, ou sur la Salutation angélique, suffit à lui seul pour nous convaincre de son amour pour Marie, de l'intelligence qu'il eut du rôle rempli par elle dans l'œuvre de la rédemption, de ses grandeurs et de ses gloires. Il se pose, dans ce vaste ouvrage ², deux cent trente questions relatives au mystère de l'Annonciation, et

¹ Rodolphe l'appelle (bien que les termes dont il se sert puissent aussi se rapporter à l'ouvrage authentique d'Albert) un livre plein de piété, d'onction, de rigoureuse orthodoxie et de délicates louanges. Il va même jusqu'à croire qu'en cette circonstance l'auteur aurait été favorisé d'une apparition de la sainte Vierge. Cependant cet écrit n'est point d'Albert, mais de Richard de Saint-Laurent, pénitencier de Rotterdam (Rothomagensis), comme le démontre très-péremptoirement Noël Alexandre, *Natal. Alex. Hist. eccles.*, tome XV, page 238. Nous partageons nous-même ce sentiment, vu que le style pompeux et ampoulé du prologue, comme aussi le défaut de tact et de goût dans le choix des matières, ne concorde point avec la manière d'agir de notre illustre Dominicain. Cette œuvre colossale contient, du reste, tout ce qui jamais a été dit et pourra se dire encore à la louange de la Mère de Dieu. Toutes les vertus possibles, les privilèges, les beautés, toutes les images figuratives de Marie, y sont traités à fond et jusque dans les moindres détails. C'est à dessein que l'auteur a gardé l'anonyme. (Voir Prologue, II.)

² Jammy, vol. XX. Saint Antonin, dans sa Chronique, ch. II, l'appelle le seul écrit véritable d'Albert sur la très-sainte Vierge.

s'exprime ainsi, dans la préface, sur son but et son origine : « Il est écrit, Eccli., xxiv : Celui qui me
« mange aura encore faim, et celui qui me boit aura
« encore soif. Celui qui m'entend ne sera point con-
« fondu, et celui qui agit par moi ne pêchera point.
« Ceux qui me mettent en lumière auront la vie éter-
« nelle. » C'est en nous confiant en ces riches pro-
« messes que nous mettons la main à l'œuvre; autre-
« ment nous nous élèverions trop au-dessus de la
« petitesse de notre esprit et de nos connaissances.
« Mais nous savons que le bras de Dieu n'est pas rac-
« courci, et que tout, au contraire, est possible à
« celui qui a la foi. L'ouvrage que nous entreprenons
« décrit le commencement de l'incarnation du Sei-
« gneur et le mystère de notre rachat. Nous l'entre-
« prenons à la louange et à la gloire de la plus glo-
« riense de toutes les créatures, à l'honneur de l'in-
« comparable Vierge mère de Dieu, plein de foi en son
« recours spécial et en sa miséricorde, qui est l'ancre
« la plus assurée de notre espérance. C'est d'elle que
« nous attendons l'heureux accomplissement et la ré-
« compense de notre tâche. C'est elle qui dirige notre
« volonté, qui nous détermine à écrire et qui connaît
« nos intentions. Nous conjurons donc avant tout la
« miséricorde de Dieu, Père tout-puissant, qui habite
« dans l'inaccessible séjour des clartés divines, d'éloi-
« gner, par les splendeurs de sa lumière, les illu-
« sions de l'erreur, l'ivraie du mensonge, le désir des
« vaines louanges. Qu'il daigne nous faire voir ce qui
« est droit, et de dire le vrai sur la Mère des miséri-
« cordes et de la vérité même. Nous prions également

« ceux qui voudront bien faire à ce petit livre l'honneur de le lire, de ne point attribuer à notre hardiesse les choses qui par leur nouveauté pourraient être pour eux une pierre de scandale, mais plutôt de supporter avec patience les écarts de notre dévotion sans bornes. A Dieu ne plaise que nous exaltions la glorieuse Vierge par des mensonges, ou que nous nous servions d'un langage emphatique pour dire des choses nouvelles et profondes aux esprits éclairés, et rechercher ainsi, non la gloire de l'incomparable Reine des cieux, mais notre propre satisfaction. Nous avons seulement voulu nous rendre utile, par ces modestes pages, aux gens simples et ignorants, comme nous le sommes nous-même. Nous serions bien aise, n'ayant rien de plus digne à offrir à notre bien-aimée souveraine dans notre misère et notre ignorance, que des hommes plus sages prissent de là occasion de parler d'elle et de publier ses louanges. »

C'est avec ces nobles intentions et ce profond esprit d'humilité sincère, qui ne consiste pas seulement dans des mots, mais dans une connaissance toute chrétienne de lui-même, qu'Albert met la main à son magnifique travail. Prenant donc l'évangile de l'Annonciation pour base, il développe, sous la forme habituelle de l'école, sa doctrine sur la Mère de Dieu. Il se pose toutes les questions imaginables, discute les raisons susceptibles d'être apportées en faveur de la réponse affirmative ou négative, puis tire ses conclusions. On pourrait appeler ce livre l'ouvrage le plus universel sur les gloires de Marie, car il renferme une

peinture des plus saisissantes des avantages spirituels et corporels de la Reine des vierges. Il s'appuie, dans ses réponses, sur les textes de l'Écriture, sur les Pères de l'Église et sur des preuves de raison. Quand il ne peut déduire de ces sources une conclusion précise, il a recours aux conjectures, afin de donner carrière à l'imagination, et de l'inviter, elle aussi, à glorifier la divine Mère. Nous allons donner, comme exemple de la méthode suivie dans cet écrit remarquable, qui représente l'art et le caractère des compositions du moyen âge, une série de questions qui, dans notre auteur, ouvrent le traité.

Albert se demande : Était-il nécessaire que l'archange fût envoyé à la Vierge? Quel messenger était le plus convenable pour cette annonce? Cette question rentre dans celle-ci : Le messenger devait-il être un Ange? un Archange? quelque esprit des Principautés, des Puissances, des Forces, des Trônes? quelqu'un des Chérubins ou des Séraphins? Le message devait-il être confié aux trois classes des anges ou à tous les esprits célestes en même temps? L'annonce devait-elle être accomplie par le Père, par le Fils, par le Saint-Esprit, ou par toute la sainte Trinité?

La troisième demande est ainsi conçue : Sous quelle forme l'Ange apparut-il? Avait-il la forme du serpent, de la colombe ou celle de l'homme, et pourquoi? A quel sexe appartenait l'Ange? Quel âge avait-il au moment de l'apparition? Était-ce un enfant ou un jeune homme? Quel vêtement portait-il? Était-il blanc, noir, ou de couleurs variées? A quel moment eut lieu

l'annonciation? Était-ce le matin, à midi, le soir, ou à minuit? Quelle ville était la plus convenable à l'accomplissement de ce mystère? etc... L'auteur se demande plus loin si la sainte Vierge posséda toutes les grâces, grâces sanctifiantes et grâces gratuites (*gratis datæ*), et les sept dons du Saint-Esprit; si elle fut la reine de chacun des chœurs des saints; si elle a fait preuve des vertus cardinales, théologiques, et des vertus privées; si elle posséda les huit béatitudes; si elle réunit en elle les prérogatives de tous les êtres; comment elle était quant au corps; de quelle grandeur? quelle fut la couleur de sa peau ¹ (rouge et blanche mêlées)? celle de ses yeux (noire)? de ses cheveux (noire)? Quel était son âge? La sainte Vierge a-t-elle reçu les sacrements de baptême, de confirmation, de l'Eucharistie, de la pénitence, de l'ordre et de l'extrême-onction? A-t-elle possédé toutes les sciences et tous les arts? les travaux propres à la femme? les arts libéraux, tels que la logique, la métaphysique, les mathématiques, l'astronomie, la musique, la médecine, la jurisprudence, la théologie ²? On se demande même si elle a tout su : si elle fut préannoncée, conçue miraculeusement ³, soumise au péché et à la mort; com-

¹ Ce sont partout des preuves physiologiques et physiognomiques. Il dit, par exemple, de la couleur jaune : « Cette couleur indique le règne du froid dans le corps. Plus le corps est froid naturellement, plus il est pur. Aussi le corps le plus pur a-t-il nécessairement cette complexion. »

² C'est-à-dire, a-t-elle connu les sentences de Pierre Lombard? (q. 85.)

³ Au sujet de la conception de Marie, Albert, ici comme dans tous ses autres ouvrages, se prononce encore pour la purification

ment elle a conçu et enfanté, et enfin si elle a été reçue dans le ciel en corps et en âme.

Donnons ici, comme exemple de la manière dont étaient traitées ces questions, un court développement d'Albert.

La quatre-vingt-dix-huitième demande est ainsi conçue : La bienheureuse Vierge a-t-elle parfaitement possédé les sept arts libéraux ? « Il me semble que oui, répond Albert, car il est écrit : « La Sagesse s'est bâti une maison et elle s'est sculpté sept colonnes. » Cette maison est la bienheureuse Vierge, les sept colonnes sont les sept arts libéraux ¹. Marie a donc dû en posséder la connaissance parfaite.

Dans l'Exode, XII, une femme demande à sa voisine des vases d'or et d'argent. La glose et les saints entendent par là les sciences terrestres. Or les saints doivent connaître ces sciences, et la très-sainte Vierge aussi, conséquemment.

de la très-sainte Vierge de la tache originelle au moment même de sa conception. Il trouve cette opinion renfermée dans ce texte : « *Nigra sum, sed formosa.* » Cependant il en parle quelquefois de telle façon, qu'il se rapproche du dogme de l'immaculée conception. Voici ses paroles : « *Puritas Dei hominis est, peccatum originale nec habere nec unquam habuisse; major quidem post illam est, originale habuisse, sed statim et omnino ab illo mundum datum esse : ergo B. Virgo debuit quidem in originali concipi, sed statim ab illo mundari.* »

Cette opinion, permise au moyen âge et jusqu'à ces dernières années, ne l'est plus aujourd'hui que l'Église a proclamé l'immaculée conception de Marie, article de foi catholique. (*Note du traducteur.*)

¹ La grammaire, la rhétorique, la dialectique, dans laquelle Albert comprend ici la jurisprudence, la logique et la physique; la musique, l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie.

Il est dit au Cantique des cantiques, iv : « Mille boucliers y sont suspendus, toute l'armure des forts. » La tour de David est la sainte Écriture, les boucliers sont les sciences naturelles : or les arts libéraux sont l'arsenal de l'Écriture, et il appartient aux saints de les connaître : donc le même privilège était dû à la Mère de Dieu.

Quelques saints personnages sont loués à cause de leur habileté dans les sciences, comme saint Dominique, qui en a d'abord été instruit par les divines Écritures, et qui passa ensuite à l'étude des vérités les plus sublimes ; de même saint Grégoire, qui ne le céda à personne en fait de sciences libérales ; saint Vincent, sainte Catherine et beaucoup d'autres. Ces louanges ne devaient donc point non plus manquer à la Reine des saints.

Il sera facile, par ces citations, de reconnaître le caractère de l'ouvrage entier. C'est moins un traité dogmatique et savant qu'un poème où l'imagination, comme une industrieuse abeille, rassemble à sa louange, dans tous les champs de la création et sur toutes les fleurs de la science, le miel de ses arguments. Il est vrai que toutes les questions dogmatiques qui s'élèvent habituellement au sujet de la Mère de Dieu trouvent aussi dans cet ouvrage d'amples et lumineux développements ; mais elles sont comme perdues dans une foule de demandes et de recherches qui doivent nous paraître singulières, forcées, puériles et souvent même ridicules. Qu'on les pardonne à l'ardent amour du vieux maître. L'amour ne se rassasie jamais de l'objet aimé, et il trouve chaque jour

de nouveaux charmes, d'admirables beautés là où le regard indifférent de celui qui n'aime pas, ne sait rien découvrir. Tel était Albert aux pieds de Marie la reine de son cœur. Chaque contemplation lui dévoile dans son aimable souveraine de nouveaux privilèges et de nouvelles gloires. Si l'on s'étonne de l'entendre parler des beautés physiques de la Vierge, de le voir rechercher si minutieusement tous ses charmes extérieurs, qu'on veuille bien se rappeler qu'il composa un poëme où il s'efforce de peindre avec des traits et des couleurs dont la précision ne laisse rien à désirer. Qu'on ajoute à cela qu'Albert avait pour son travail un magnifique original¹, et qu'après tout, le moyen âge avait une autre idée que le XIX^e siècle des rapports qui unissent entre eux l'esprit et le corps. Pour les anciens maîtres, rien n'est complètement extérieur, accidentel ou dépourvu de signification; les choses sensibles sont les manifestations et les miroirs du monde moral. De là la grande importance attachée par eux à la conformation et à la pose du corps, dans lesquelles ils croyaient découvrir comme un rayonnement de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, le *Mariale* est un éclatant témoignage de l'érudition, de la sagacité intellectuelle, de l'imagination et du naïf amour de notre grand docteur pour la Mère de Dieu. On lui attribue encore une

¹ Le Cantique des cantiques. C'est d'après un original antique bien connu que Pétrarque, lui aussi, a chanté la dame de son cœur. Après avoir décrit avec une amoureuse complaisance toutes les parties du corps, le nez est la seule à laquelle il n'ait pas jugé à propos d'accorder le même honneur.

Bible Marianique ¹, dans laquelle se trouve rassemblés et brièvement expliqués les passages de l'Ancien et du Nouveau Testament qui peuvent avoir rapport à Marie, et cela depuis le premier verset de la Genèse jusqu'au dernier de l'Apocalypse. C'est encore un de ces livres qu'une patience infinie seule a pu mettre au jour. De quelque côté que se tourne le regard contemplatif d'Albert, quelle que soit la page sacrée que touche sa main, il voit partout Marie !

CHAPITRE XXVIII

LE B. ALBERT VISITE ENCORE DES COUVENTS ET CONSACRE
DES ÉGLISES. — SES PIEUSES MAXIMES.

Les derniers chapitres nous ont fait voir comment maître Albert, dans sa chère cellule du couvent des Prêcheurs à Cologne, se trouve de nouveau profondément absorbé par la contemplation des mystères les plus sublimes de la foi, et comment, soit du haut de la chaire, soit par écrit, il partage avec ses frères les fruits savoureux de ces heures fortunées. Nous serions peut-être tenté de croire que pendant les dix dernières années de sa laborieuse existence, le vénérable vieillard va jouir, dans son monastère, du bienfait d'une solitude ardemment désirée : hélas ! cette

¹ Volume XX, pages 1.-40.

paix complète ne devint son partage que deux ans avant sa mort, comme prélude et préparation au repos de la tombe. Jusque-là, tant qu'il eut la pleine jouissance des forces du corps et de l'esprit, il ne ralentit pas son activité extérieure et ses occupations de tout genre.

Il eût assurément souhaité pouvoir demeurer inconnu dans le silence de son monastère; mais les désirs des communautés religieuses et des populations, les ordres des premiers pasteurs, l'obligent souvent à quitter l'enceinte bien-aimée du cloître, à reparaitre au milieu du tumulte du monde, à entreprendre de longs et pénibles voyages, à charger sur ses épaules affaiblies des fardeaux étrangers et à rendre à la vérité un public témoignage. Nous avons à reproduire, dans le cours de ce chapitre, une longue suite de faits qui tous appartiennent à la dernière période de la vie de notre Bienheureux.

Albert eut toujours avant tout à cœur l'éclat moral de la vie religieuse; aussi toutes les fois que ses supérieurs lui imposaient le pénible office de la visite provinciale, son zèle pour la beauté de la maison de Dieu ne le faisait reculer devant aucun voyage, quelque fatigant qu'il fut. Il ne demandait qu'à faire du bien. S'il venait à apprendre qu'une maison à la fondation de laquelle il avait pris part ne voulait point réussir, il s'empressait de s'y rendre, et remontait tous les cœurs par sa sagesse et ses salutaires exhortations.

Il ne craignait même pas de descendre jusqu'aux prières les plus paternelles, qui ne cessaient qu'avec la totale disparition des abus. C'était toujours la même

sollicitude à arroser les nombreuses plantations de son Ordrè et celles des familles religieuses étrangères à la sienne, à en arracher la pernicieuse ivraie et à les mettre dans un heureux état d'accroissement. Puis à chaque instant aussi la voix des évêques, des prélats réguliers et des villes l'invitait à remplir ses fonctions épiscopales, soit pour rendre par là hommage à la sainteté et à la modestie du grand homme, soit pour remédier à l'absence des princes ecclésiastiques malades ou empêchés ¹. C'est ainsi qu'en revenant de Franconie, pendant son séjour en Souabe et en Alsace, il entreprit, avec l'autorisation des ordinaires de ces diocèses, la consécration d'un grand nombre d'églises et d'autels. Il parut en ce temps-là dans la splendide Esslingen, où les Dominicains possédaient depuis 1219 une résidence dans la banlieue, et avaient, depuis 1233, fait construire un magnifique couvent dans l'intérieur de la ville. Comme leur église, construite avec la beauté simple et pure du gothique primitif, venait d'être terminée, le vénérable vieillard la consacra, avec l'autorisation de l'évêque de Constance, à l'Apôtre saint Paul, le 29 avril de l'année 1268 ².

¹ Rodolphe.

² Voyez *L'art chrétien du moyen âge en Souabe*, par Heideloff, livre IV, page 59 et planche xvi, où se trouve le dessin de cette église. Aujourd'hui ce remarquable édifice sert de cave à vins. Heideloff a adopté la même date que Rodolphe dans sa légende. Binterim donne l'année 1271 comme date de la consécration de l'église. (Voir aussi *Christlicher Kirchenbau* de Kreutzer, I, 378. Anno mclxxi Esslingæ et Antverpiæ Divo Paulo ædes dedicabat.) Nous nous en tenons aux historiens locaux.

Ce fut ensuite l'opulente cité de Bâle qui réclama l'honneur de sa visite et le pria de venir exercer dans ses murs sa puissance épiscopale. Les Frères Prêcheurs, qui y avaient depuis longtemps reçu un bienveillant accueil, avaient commencé à bâtir en 1232 un couvent et une église, dont la construction dura de longues années. En 1261, ils résolurent d'ajouter à la grande nef un chœur spacieux et splendide, qui fut terminé en 1264¹. La consécration épiscopale n'avait point encore eu lieu. Avec quelle impatience ces bons religieux ne durent-ils pas attendre l'arrivée d'Albert ! Le saint pontife, cédant à leurs instances, bénit le chœur de l'église et la dédia au patriarche Dominique avec quatre autels des nefs.

Quoiqu'on ne puisse déterminer d'une manière certaine l'année où notre grand maître remplit à Bâle cet acte de juridiction épiscopale, c'est cependant l'année 1269 qui paraît avoir pour elle le plus de

¹ Cette magnifique église existe encore, mais dans un complet état de profanation. (Voir à son sujet l'ouvrage : *L'Église des Dominicains à Bâle*, par L. A. Burkhardt et Chr. Rieggenbach. *La ville de Bâle*, par Bachmeier; 1855.) Le vaisseau est encore basilique à colonnes avec huit piliers et couverture plate élançée (entre 1232, 1264 ?) Le chœur, édifice tout différent, a sept fenêtres en forme de lancettes avec meneaux. Des colonnes rondes et sveltes supportent les arêtes des voûtes. Au-dessus des fenêtres, entre deux empanons, se trouvent reproduites deux roses trilobées. Les auteurs citent Albert le Grand comme le créateur probable du plan de ce chœur, sans appuyer leur sentiment sur d'autre base que sur la ressemblance de cet édifice avec l'église des Dominicains de Berne et de Ratisbonne (?). Cette ressemblance commune à toutes les églises des ordres mendiants consiste, encore une fois, dans le manque de transept, de tour, d'ornementation extérieure et intérieure.

probabilité ¹. La puissante Colmar se glorifie, elle aussi, d'avoir été honorée de la présence du saint évêque. Les traditions rapportent qu'il y consacra deux maisons de prière : l'élégante église des Frères Mineurs et celle des religieuses Augustines, placées alors sous la direction des Frères Prêcheurs. Ce dernier monument fut dédié à saint Jean-Baptiste ². Que notre Bienheureux, dans ces pérégrinations entreprises après sa démission du siège de Ratisbonne, ait de nouveau visité Strasbourg, la fière cité impériale, où il avait jadis enseigné avec éclat, c'est un fait incontestable, bien que nous ne puissions en déterminer l'année d'une manière précise ³. Strasbourg, comme tant d'autres villes, avait été en ce temps-là le théâtre de sanglantes luttes entre la bourgeoisie et l'évêque, à la puissance duquel elle voulait se soustraire. Mais

¹ Rodolphe donne l'année 1268, mais nous lisons dans *Sunthemii Monasteriologia Frankoniæ* (*OEffel.* II, page 609). « Anno « Domini MCLLXIX : Chorus, majus altare ecclesiæ et quatuor altaria in dicto conventu Basileensi, ab Alb. Mag. episcop. Ratispon. consecrata sunt. »

² Ainsi parle Rodolphe.

³ Rodolphe raconte que, sur les instances de l'évêque Walter de Geroldseck, il ordonna à Strasbourg, en 1268, cent cinquante prêtres et quatre cents clercs. Mais, comme l'évêque Walter était déjà mort en 1263, il faut qu'il y ait inexactitude, soit dans la date, soit dans le nom. Le chroniqueur aura sans doute confondu ce pontife avec Henri IV de Geroldseck, qui occupa le siège de Strasbourg, en 1268. Ce sentiment est partagé par Wimpfeling, qui (dans *OEf.* I, p. 207), prouve : « Albertum episcopum venisse « Argentinam ac in æde sancti Petri junioris aram quamdam « in honorem sanctæ Columbæ V. et M. consecrâsse manibus « suis, anno Domini MCLLVIII. » De même Binterim, qui ajoute que la susdite ordination eut lieu le samedi saint, 1268, le 7 avril. (Voir Kreuzer, *Christl. Kirchenbau*, I, page 378.)

ces troubles n'avaient pas empêché d'entreprendre et de construire de magnifiques églises. Telle était avant tout la splendide cathédrale, dont le majestueux vaisseau, du style français le plus pur, marchait à grands pas vers son achèvement ¹. Albert alla d'abord réjouir de sa présence le couvent des Dominicains, dont la grande et belle église, semblable à tous les monuments de l'Ordre, avait sans doute été également achevée ². Puis il ordonna, à la prière de l'évêque, qui le reçut avec les plus grands témoignages de vénération, cent cinquante prêtres et quatre cents autres clercs. On dit même qu'il consacra un autel à sainte Colombe dans la petite église de Saint-Pierre ³.

Il est regrettable qu'on ne nous ait pas plus conservé de documents sur les courses apostoliques du Bienheureux dans le sud-ouest de l'Allemagne ; bien que, sans aucun doute, il eût souvent encore à y remplir les fonctions épiscopales ⁴.

Lorsque le vénérable vieillard fut de retour dans sa

¹ Il fut terminé en 1275, après avoir été entrepris vers le milieu de ce siècle. L'auteur du plan est inconnu. Erwin de Steinbach n'acheva la fameuse façade qu'en 1277. (Voir Schnaas, *Hist. de l'art*. V, page 509.)

² Aujourd'hui bibliothèque publique. Elle possède encore des colonnes au lieu de piliers, point de transept, voûtes unies avec arêtes, point de ceinture de chapelles, etc.....

³ Édifice très-intéressant parmi les églises de Strasbourg. Ce qui regarde les ordinands est rapporté par Rodolphe et Wimpfeling. l. c. Prussia dit seulement qu'il n'ordonna que cent clercs en un jour, page 273.

⁴ Son souvenir s'est, du reste, conservé à Strasbourg, dans le sens des légendes citées plus haut. Kœnigshofen et Closener l'appellent le grand maître Albert, qui contraignit un démon à lui dévoiler des choses secrètes. Kreuzer, I, page 379.

retraite de Cologne, les fardeaux de ce genre ne lui furent pas plus épargnés. Rodolphe raconte que l'archevêque de Cologne, Siegfried de Westerbourg¹, qui portait à Albert une sincère affection, lui permit d'officier en habits pontificaux dans tous les lieux de son diocèse où il serait appelé. Il ordonna qu'on le reçût partout avec les honneurs convenables, défendant qu'on diminuât les marques de distinction sous prétexte qu'il s'était démis de sa dignité d'évêque de Ratisbonne pour rentrer dans l'humble vie du cloître. Prussia ajoute qu'Albert dut maintes fois faire les ordinations² à la place de ce pontife et remplir d'autres fonctions du ministère épiscopal. Voilà comment le Bienheureux, dans d'innombrables circonstances, dut officier pontificalement dans l'archidiocèse de Cologne et ses environs, surtout pour des consécérations d'églises et d'autels. N'était-ce pas, en effet, l'époque où les nouveaux sanctuaires surgissaient de toutes parts par centaines? N'était-ce pas le temps où l'architecture avait atteint le plus admirable degré de splendeur que peut-être l'histoire connaisse? Les nouveaux Ordres se répandaient avec une étonnante rapidité de

¹ Cet évêque ne commença son pontificat qu'en 1275. Il est hors de doute qu'Albert vécut dans les mêmes rapports avec ses prédécesseurs, comme le prouvent assez les fonctions épiscopales remplies par lui sous leur gouvernement. Prussia dit : « Archiepiscopus Siffridusde Westerborch affectuosè patrem Albertum « dilexit. » Page 272.

² Prussia dit ici avec raison : « Qui virtutibus plenè adornatus « extitit, ab omnibus amabatur; in reverentiâque magnâ habitus « est non solùm apud populares, sed ab ipsis prælatis plurimùm « honorabatur. » Vita Alb. p. 272.

ville en ville ¹ et avaient besoin d'églises correspondant à leur but. Les communautés plus anciennes, comme les chapitres des cathédrales, voulurent, par une sainte émulation ², donner à leurs églises des dimensions plus grandioses et les parer de tous les charmes de la jeunesse, en y faisant resplendir l'ogive avec son majestueux symbolisme et ses effets merveilleux. Les princes et les villes s'empressaient d'élever des monuments analogues, tant pour payer à Dieu la dîme des richesses qu'ils recevaient de sa main bienveillante, que pour embellir leur chère patrie de constructions dignes d'elle.

Il n'y a donc plus lieu de s'étonner si l'on voit dans ce siècle les consécration d'églises succéder aux consécration, et le secours de notre Albert réclamé de toutes parts. Dans la ville de Nymwegen (dépendant du diocèse de Cologne à cette époque), il consacre la splendide basilique des chanoines réguliers, bâtie au centre même de la cité en l'honneur de saint Étienne ³. L'ancien édifice qui avait servi jusqu'alors, et qui était situé hors de la ville, fut démoli ⁴.

Le souvenir de cette consécration, qu'Albert avait entreprise à la prière du comte Reinold de Gel-

¹ Voir le nombre des monastères existant dans le seul Wurtemberg, dans Stœlin. *Hist. du Wurtemb.* II, page 740.

² Un évêque français disait n'avoir d'autre raison de restaurer sa cathédrale que *parce qu'on bâtissait partout.* (Voir Schnaas, V.

³ D'après les données de Rodolphe.

⁴ Pour en conserver le souvenir, on se rendait chaque année processionnellement avec le saint Sacrement et les reliques des saints sur l'emplacement de cet ancien sanctuaire.

dern, s'est conservé dans une inscription qu'on pouvait lire sur la muraille de l'église, et qui était ainsi conçue : « Albert le Grand a béni ce temple comme un agneau¹. » Il consacra également en l'honneur de saint Paul le sanctuaire des Dominicains d'Anvers, en 1271², celui d'Utrecht placé sous le vocable de saint André³ et celui de Maëstricht⁴. Dans l'église de Bochem, près de Brühl⁵, il consacra le maître-autel l'an 1274, et deux autels dans l'église des Frères Prêcheurs de Louvain en 1276⁶. On attribue aussi au Bienheureux la consécration du chœur gothique de la magnifique église de Xanthen⁷, ainsi que celle de l'église claustrale de Paradis⁸ près de Soest.

On s'est empressé de conclure de la consécration d'un aussi grand nombre d'églises, que le Bienheureux avait dû prendre part à leur construction en qualité d'architecte, qu'il en avait dessiné les plans ou au moins dirigé l'exécution. Nous ne répondrons qu'en

¹ « Albertus Magnus templum sacravit ut Agnus. » *Gilbert de la Hage*, dans Echard, l. c.

² Echard, *Script. Ord. Præd.* I, 168.

³ Rodolphe.

⁴ Bianco, *Histoire de l'Université de Cologne*, I, page 31.

⁵ Bianco, l. c.

⁶ Dans le certificat de la consécration du premier de ces autels, il est dit : « In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, est hoc « altare consecratum in nomine B. Catharinæ et Marg. et Nicol. « a vener. Fr. Alb., etc... Anno mclclxxiv. » Bianco, *Hist. de l'Université de Cologne*, I, page 31.

⁷ « Binterim. Suffraganei Colonienses extraordinarii, » page 40. « Xanthis sancti Victoris insignis basilicæ chorum consecravit. » *Christl. Kirchenbau* de Kreuzer, I, p. 377. (Voir Schnaas, V, page 577.

⁸ Rodolphe.

répétant ce que nous avons déjà dit, que les documents historiques se taisent complètement sur cette prétendue coopération, que du reste le grand nombre de ces édifices et la variété infinie de leur forme ont rendu vraiment impossible. Comme les anciennes relations ne nous parlent toujours que de consécérations de sanctuaires et d'autels, nous ne pouvons sans blesser les lois de l'histoire étendre plus loin nos conjectures. Encore une fois, nous ne prétendons pas mettre en doute que notre grand maître porta le plus vif intérêt à l'existence de ces magnifiques églises¹, qu'il prodigua le secours de ses conseils à ceux qui en étaient les fondateurs, qu'il visita, l'âme tout éprise de joie et de bonheur², qu'il contempla et bénit avec un saint empressement ces fleurs nouvellement écloses et si belles de l'architecture chrétienne; ces temples gothiques qui s'élevaient de toutes parts, ornés de leurs riches et merveilleuses parures, ces hymnes de pierre enfin, élevant jusqu'aux nues la gloire du Très-Haut. Ce sont là autant de conséquences naturelles de la tendresse de sa foi et de son zèle d'évêque à cette époque. Ce que nous ne pouvons pas admettre, c'est son rôle d'architecte et d'artiste. Mais, tout en lui refusant la part technique qui lui est attribuée dans la construction de ces sanctuaires

¹ C'est ce que démontrent ses lettres d'indulgences en faveur de deux églises en voie de construction.

² Il applaudissait, comme il le dit lui-même dans un commentaire que nous avons reproduit plus haut, à la maxime d'Aristote : « Magnificum decet magnifica domus ! » Admirable devise pour un évêque, au sujet des maisons de Dieu.

matériels, il n'en reste que plus incontestable qu'il travailla avec une grande ardeur, pendant ses nombreux voyages, à l'édification des âmes.

Il n'était pas rare sans doute que, dans ses visites de villes et de monastères, on s'adressât à Albert dans diverses circonstances pénibles. Tous se pressaient autour de lui; les uns par curiosité, pour voir l'homme qui avait rempli le monde du bruit de son nom; les autres, poussés par le désir de la perfection, pour en obtenir quelques règles de sagesse propres à la conduite de la vie. Ne passait-il pas en effet partout pour le docteur par excellence? Ici on lui soumettait mille questions afin qu'il y donnât une réponse; là on lui demandait quelque pieux souvenir, tout comme de nos jours on s'arrache la signature ou l'image d'un homme célèbre. Souvent aussi il rencontrait sur sa route quelque âme en proie à l'inquiétude ou à la souffrance, et il affermissait son courage par quelques mots consolateurs. Un grand nombre de ces maximes se sont sans doute conservées dans les archives de quelque monastère ou dans le sein d'une famille, et furent ainsi transmises de générations en générations. Voilà comment, aujourd'hui encore, plusieurs de ces sentences attribuées à notre Bienheureux ont cours parmi le peuple des campagnes. Nous ne pouvons naturellement pas répondre de l'authenticité de chacune d'elles en particulier¹; mais elles sont conformes à son es-

¹ Jean Laicus, citoyen de Cologne, les reproduit dans son *Petit Trésor*, page 132. Ces maximes ne sont, du reste, que des fragments des peintures albertines (xvii^e siècle) qu'on trouve dans les montagnes du pays de Saltzbourg, suspendues sous le

prit, et peuvent très-bien être reçues comme reliques du grand homme. Il suffit qu'elles portent le nom d'Albert pour que nous ne soyons point admis à les passer sous silence.

Le Bienheureux disait donc un jour : « Un œuf donné pour l'amour de Dieu pendant toute la vie d'un homme, lui est plus profitable pour la vie éternelle qu'une grande cathédrale remplie d'or donné après sa mort ! »

Il ajoutait : « Si toutes les créatures se trouvaient au pouvoir d'un seul homme, et qu'il s'en défit généreusement à l'heure de sa mort pour l'amour de Dieu, cette action ne lui serait pas aussi profitable pour la récompense éternelle qu'une aumône donnée pour l'amour de Dieu pendant sa vie. »

Une autre fois : « Si nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés dans notre corps, dans nos biens ou dans notre réputation, cela nous est plus profitable que si nous traversions les mers pour aller nous étendre dans le saint Sépulcre. »

« Accepter de la main de Dieu l'amour et la peine avec une parfaite humilité, en reconnaissant l'un et l'autre pour des dons de la Providence, vaut mieux

porche des églises, comme nous l'avons dit plus haut. Albert apparaît au milieu du tableau occupé de l'acte de la consécration ; à sa droite se trouvent sept images plus petites, et autant à sa gauche ; elles représentent les contre-parties de la perfection, lesquelles sont nommées dans le texte. Albert en reçoit l'éclaircissement du Christ lui-même. Malheureusement le contenu ne nous en est que très-imparfaitement présent à la mémoire. La bibliothèque royale de Munich possède trois manuscrits du monastère de Saint-Emmeran, qui contiennent ces sentences, nos 513, 746 et 835, fol. 321, 308, 136.

pour le salut de notre âme que de briser chaque jour sur nos épaules un chariot de verges de bouleau. »

« Si je voulais trouver des ecclésiastiques savants, j'irais à Paris; mais pour m'enquérir des mystères divins, je m'adresserais au plus pauvre des hommes qui fût volontairement pauvre. Nous devons toujours être prêts à échanger ce qu'il y a de plus petit contre ce qu'il y a de plus grand ¹: c'est ce que le Christ nous fait voir dans la personne du jeune homme auquel il dit : « Si vous voulez être parfait, vendez tous vos biens, donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. »

Frère Albert étant un jour arrivé dans un couvent de religieuses de son Ordre, les sœurs le prièrent de leur adresser quelques paroles d'édification; il leur dit alors :

« L'homme reçoit spirituellement Dieu dans son âme, comme le prêtre le reçoit corporellement à l'autel, toutes les fois que, par amour pour lui, il s'abstient d'une faute, ne fût-ce que d'un mot ou d'un regard inutile. »

« Quand l'homme souffre, disait-il aux malades, il s'imagine souvent que sa vie est inutile aux yeux de Dieu. Mais lorsqu'il est incapable de prières ou de bonnes œuvres, ses peines et ses désirs le plongent plus avant dans la divinité que mille autres dans la bonne santé. ² »

¹ C'est-à-dire : « Nous devons être prêts à quitter les biens de ce monde pour nous attacher à Dieu et à sa sagesse. »

² C'est-à-dire qu'il en sait plus sur Dieu que mille autres en bonne santé. Ces trois dernières maximes trahissent davan-

Albert était ainsi sans cesse occupé, dans sa vieillesse, à consacrer au service de Dieu, non-seulement des édifices de pierre ou de bois, mais encore des âmes qu'il édifiait par ses visites, ses conseils et ses consolations. La distance des lieux, la difficulté des voyages dans des chemins impraticables, la perte d'un temps précieux pour la composition de ses savants ouvrages, ne l'arrêtaient jamais; il se faisait tout à tous pour gagner toutes les âmes.

CHAPITRE XXIX

LE B. ALBERT CONSTRUIT LE CHOEUR DE L'ÉGLISE DES DOMINICAINS
DE COLOGNE, ET L'ENRICHIT DE SAINTES RELIQUES. —
TRANSLATION DU CORPS DE SAINTE CORDULA.

Albert, dans ses nombreux voyages entrepris en Allemagne, fut témoin du prodigieux développement de cette sainte passion de bâtir qui forme le caractère distinctif du XIII^e siècle. Il vit s'élever partout de nouvelles églises d'une élégance, d'une grandeur, d'un symbolisme et d'une beauté inconnus jusqu'alors. Les anciens sanctuaires s'étaient parés des formes plus grandioses et des splendeurs du nouveau style. Sa

tage le mysticisme postérieur, dont les maîtres étaient Suson et Tauler.

chère église claustrale de Cologne seule, vieil édifice de l'époque romane, était restée étrangère au mouvement général, sans doute parce que son état ne réclamait aucune réparation. Mais à peine eut-il revu les murs de la métropole germanique, après sa démission, qu'il n'eut plus de repos jusqu'à ce que ce sanctuaire, lui aussi, eût obtenu un agrandissement et une beauté dignes de lui. Il résolut de reconstruire à neuf le chœur de cette église bien-aimée. Voici ce que rapporte Pierre de Prusse sur cette œuvre si méritoire entreprise à l'honneur du Très-Haut par notre vieillard octogénaire : « Lorsque frère Albert s'aperçut que l'enceinte du chœur était devenue trop étroite pour contenir le grand nombre de religieux occupés à la psalmodie, il l'agrandit avec l'autorisation des supérieurs et les aumônes des fidèles. »

Rodolphe, biographe postérieur, en parle plus longuement : « Albert, dit-il, voyant que le chœur de l'église de Sainte-Croix desservie par les Frères Prêcheurs était trop étroit pour la foule des religieux qui psalmodiaient, fit démolir l'ancien édifice avec l'assentiment des supérieurs et la participation toujours croissante du bon peuple de Cologne. Il nivela le terrain, fit asseoir des fondements nouveaux et solides, puis éleva d'élégantes constructions suivant les règles de la géométrie et comme l'architecte le plus habile (*tanquam peritissimus architector*) ¹. »

¹ Ainsi parle Rodolphe. Prussia dit : « Cùm Fratrum necessitatem cerneret, studuit quantòcius relevare; locum namque chori pro psallentium Fratrum catervà considerans nimis esse angustum, de majorum suorum beneplacito latiore

Quant à la date des travaux de cet édifice, on rapporte qu'ils furent commencés en 1271 et terminés en 1278¹.

Pour apprendre à la postérité qu'il devait son existence à l'ancien évêque de Ratisbonne, on plaça plus tard dans l'une des fenêtres du chœur un magnifique vitrail portant l'image du Bienheureux avec celle d'Engelbert en sa qualité de bienfaiteur. Au bas se lisaient ces paroles : « Ce sanctuaire a été bâti par l'évêque Albert, la fleur des philosophes et des savants, l'école des mœurs, l'éclatant destructeur des hérésies et le fléau des méchants. Mettez-le, Seigneur, au nombre de vos saints² ! »

La résolution prise par notre grand maître de construire un semblable sanctuaire dans un âge aussi avancé est digne de remarque et d'admiration. Ne voyons-nous pas reparaître ici, dans le Bienheureux,

« fecit, fultus fidelium auxilio in opere incepto. » *Vita Alb.*, p. 271.

¹ Voir Gelenius, *Vita t.t. Engelberti*, p. 461, et Boisserée, *Histoire de la cathéd. de Cologne*, p. 11. Gelenius rapporte que l'évêque Siegfried, qui fut promu à l'épiscopat, en 1275, vint en aide à Albert dans la construction de cette église. Albert dit lui-même dans son testament que le chœur était inachevé, mais cette pièce ne fut écrite qu'en 1278. Pourquoi Schnaas donne-t-il l'année 1261 (p. 545) comme date du commencement des travaux ? C'est ce que nous ne savons pas.

² Prussia dit : « De quo retrò summum altare ob eandem causam post obitum ipsius in vitrea fenestrâ ubi ipse depictus est unâ cum Archiepiscopo Coloniensi, qui eum sepulturæ honorificè tradidit, hi versus inscripti sunt :

- « Condidit iste Chorum præsul, qui philosophorum
- « Flos et doctorum fuit Albertus, scolaque morum,
- « Lucidus errorum destructor, obexque malorum :
- « Hunc, rogo, sanctorum numero, Deus, adde tuorum. »

l'antique et sainte passion qui enflammait tous les évêques, les princes et les abbés du moyen âge, la passion de glorifier le Très-Haut par l'édification de quelque monument sacré, ou d'embellir ses temples avec les plus riches et les plus éclatantes parures? Semblables à David, qui jura, en présence de son Dieu, de ne revoir sa couche, de ne fouler le seuil de son palais et de n'accorder le sommeil à ses yeux, que quand il aurait fait construire un digne temple à Jéhovah, aucun personnage pieux de cette époque de foi, fût-il prince ou évêque, ne voulait descendre dans la tombe qu'après avoir construit un sanctuaire à l'honneur du Très-Haut. Cette observation se justifie pleinement par la conduite de notre Albert.

Quant à la structure de ce nouveau chœur, nous ne pouvons malheureusement formuler aucun jugement basé sur notre expérience personnelle, car il s'écroula avec les autres parties de l'église sous les coups du vandalisme de 93. Un vieux parchemin se contente de nous apprendre que maître Albert bâtit le chœur à triples nefs ¹.

Le vénérable Walraff, qui a bien pu le connaître, racontait souvent à ses disciples qu'il était en petit la plus fidèle reproduction de la grande cathédrale de Cologne, que, comme elle, il possédait trois nefs avec une ceinture de chapelles ². En admettant que cela fût

¹ *Vinc. Just.* p. 50. « Relicto episcopatu ecclesiæ Ratisponensis, Coloniam venit, et Ecclesiam Fr. Præd. amplians « chorum tripharium extruxit. » KREUZER, *Christl. Kirchenbau*, I, 376.

² Voir Kreuzer, l. c.

vrai, cet édifice serait le seul en son genre parmi toutes les constructions dominicaines de ce siècle. Aucune autre église des Ordres mendiants n'avait, que nous sachions, ces chapelles autour du chœur. Cette disposition était celle des splendides cathédrales de la France¹; mais elle convenait moins aux églises monastiques, parce que la règle obligeait de séparer le chœur du reste de l'édifice.

Si donc ce sanctuaire dominicain avait réellement cette forme, elle ne peut s'expliquer que par le voisinage de celui de la cathédrale, qui commençait à s'élever, et dont on possédait le plan². Il faudrait admettre qu'Albert, ravi de la beauté de ce monument, résolut de construire le chœur de son monastère sur un si magnifique modèle. Il aura sans doute, pour l'exécution de cette œuvre, employé les ouvriers maçons des chantiers de la cathédrale, d'habiles sculpteurs et leurs apprentis, pendant que le peuple se chargeait, par amour pour Dieu, de la démolition

¹ La royale chapelle de Saint-Louis à Paris, elle-même, construite à la même époque et probablement dans les mêmes dimensions que l'église dominicaine de Cologne, ne possède point cet ornement. L'église des Fr. Mineurs de Cologne (consacrée en 1260), construite peu de temps auparavant, et, si l'on en croit les traditions, bâtie par les ouvriers des chantiers de la cathédrale, dans leurs moments de loisir, est également dépourvue de cette particularité. (Schnaas, V, 546.) Elle se trouvait sans doute dans le chœur de l'abbaye cistercienne d'Altenberg, près de Cologne.

² Comme le vainqueur de Morungen (1288), Jean, comte de Brabant, avait déjà doté les fenêtres du chœur de vitraux peints, les constructions en devaient être passablement avancées à cette époque.

de l'ancien bâtiment et du transport des matériaux ¹.

Reste à examiner quelle part notre Albert prit dans la construction de l'édifice. On se demande naturellement s'il ne figura dans cette entreprise que comme le propriétaire qui tient en main la direction générale et en supporte les frais, s'il y présida en qualité d'architecte, ou enfin s'il y remplit l'une et l'autre de ces fonctions. Nous allons consulter sur ce point les relations authentiques. La plus ancienne que nous possédions nous est fournie par maître Albert, qui dans son testament, reproduit plus loin en son entier, fait une mention expresse de la construction de ce chœur. Voici, mot pour mot, comme il en parle : « Je lègue
« l'or, l'argent et les pierres précieuses ² susceptibles
« d'être converties en monnaie, pour l'achèvement du
« chœur de notre monastère, que j'ai fondé de mes
« deniers et entièrement reconstruit à neuf ³. »

Le vénérable pontife se borne donc à dire qu'à l'aide

¹ Que les moines se soient chargés eux-mêmes des travaux concernant la construction de leurs églises, cela pouvait être en usage dans les anciens Ordres voués à la culture des terres et des intelligences. C'est ce qui explique le grand nombre de frères lais (*conversi*) qu'on trouve dans leurs monastères; mais il n'en est pas de même chez les mendiants, qui n'ont pour but que de travailler à la conversion des âmes, par la prédication de la vérité et la culture des sciences. On conçoit facilement que les travaux manuels extérieurs et en grand ne peuvent s'harmoniser avec une semblable vocation.

² C'était la forme usitée au moyen âge pour les biens. On les possédait comme aujourd'hui en actions et en obligations.

³ Le passage est ainsi conçu : « Aurum verò et argentum et
« gemmas quæ possunt in argentum commutari ad perficiendum
« chorum domus ejusdem quem ego de pecuniâ meâ fundavi et
« a fundo erexi, nec volo quod ad usus alienos convertantur. »

de sa fortune, composée depuis longtemps de dons précieux offerts par des amis, il avait pourvu à l'érection totale et non partielle seulement du chœur, dont il ne put voir et encore moins diriger l'achèvement¹. Sur le point d'atteindre aux clairs rivages de l'éternelle patrie, il trouve une grande consolation et une paix profonde dans la pensée d'avoir accompli cette œuvre et fait un tel usage de ses riches trésors. Quant à la construction du monument et à son concours artistique, cette pièce ne nous donne aucun renseignement.

C'est l'inscription de la fenêtre du chœur, dont nous avons parlé, qui nous fournit la plus ancienne donnée suivant l'ordre du temps. Elle dit seulement qu'Albert fonda l'édifice (*condidit*). Or, comme cette expression peut aussi bien s'entendre du propriétaire ou de l'entrepreneur que de l'architecte, nous ne pouvons pas davantage y trouver de solution à notre problème, et là s'arrêtent les documents contemporains.

Quant aux biographes postérieurs, Pierre de Prusse le premier se borne à nous dire qu'Albert agrandit le chœur devenu trop étroit pour les religieux, sans faire mention de la part artistique qu'y aurait prise le grand homme. Rodolphe de Nimègue entre dans plus de détails, et commence d'abord par dire que le grand maître construisit l'édifice suivant les lois de la

(Voir le *Bulletin bavaois de l'Académie des sciences*. Année 1850, n° 5.)

¹ Depuis 1278 jusqu'à 1280, il vécut complètement retiré du monde extérieur et ne s'occupa plus que de l'éternité, comme nous le verrons plus loin. Quant au testament, il porte la date de 1278.

géométrie, à l'instar du plus habile architecte; ce qui veut dire évidemment qu'il en dessina le plan d'après les règles du gothique et de l'architecture. Depuis lui, cette assertion se trouve reproduite presque textuellement par tous les historiens. C'est ainsi que la chronique de Cologne dit, en parlant de l'année 1499 : « Albert bâtit le chœur de main de maître ¹. » Vincent Justinien et Heister rapportent, au XVII^e siècle, qu'il avait, comme le meilleur architecte et suivant la règle et les lois de la véritable géométrie, donné au chœur la forme qu'il possède encore ². Le dernier ajoute : « Albert traça de sa propre main la forme et l'idée du chœur ³. » Ce qui veut toujours dire qu'il en dessina le plan. Enfin Jammy ⁴ dit : « Il a exactement dirigé le chœur du temple des Frères Prêcheurs d'après les lois architectoniques, ce que tout le monde sait généralement aujourd'hui. »

Voilà ce que nous apprennent les témoignages des différents siècles sur le célèbre chœur des Dominicains de Cologne. Ainsi on ne peut décider, d'après les pièces les plus anciennes et même les documents contemporains, si Albert ne fit qu'exercer une surveillance générale sur les constructions et consacrer ses épargnes à en payer les dépenses, ou s'il fut l'au-

¹ Kreuzer, *Christ. Kirchenbau*, I, 376.

² Boisserée, p. 11, et Schnaas, V, p. 546. Il est dit : « Chorum Fr. Prædic. Coloniz civitatis tanquam optimus architectus « juxta normam et veræ geometriæ leges in hanc quam hodie « cernimus formam erexit. »

³ Schnaas, l. c., et Merlo, *Documents sur les artistes colonais*, p. 19. « Chori formam et ideam suis manibus expressit. »

⁴ In Vita Alberti.

teur du plan architectonique. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette opinion prévalut deux cents ans après sa mort, et se trouve reproduite par tous les écrivains postérieurs ¹.

Rien n'empêche, selon nous, d'embrasser l'opinion que voici : S'il est vrai que l'édifice ne fut qu'une miniature de celui de la cathédrale, il est clair que l'architecte s'est borné à une copie réduite du dôme. Que maître Albert ait confié un semblable travail au directeur des loges maçonniques de la cathédrale, qui se trouvaient fort peu éloignées, c'est ce qui nous paraît vraisemblable, à cause des occupations sans nombre qui le retenaient ailleurs et de l'étendue même d'une tâche de cette nature. De plus, il nous sera bien permis d'admettre, surtout si nous considérons les travaux et les devoirs d'un architecte, qu'il ne put, malgré les forces et la fraîcheur de corps et d'esprit qu'il avait conservées à l'âge de près de quatre-vingts ans, diriger en personne des constructions qui durèrent au

¹ Chose surprenante! il ne reste donc aucun renseignement certain sur les connaissances et les productions artistiques d'Albert! Du reste, il n'en parle jamais lui-même. Il nous entretiendra, par exemple, de la chasse des saints rois mages d'une façon très-détaillée; mais il n'y a que les trésors d'histoire naturelle qui l'intéressent dans ce chef-d'œuvre, comme les pierres précieuses avec leur symbolisme naturel. Il ne dit pas le moindre mot sur sa forme artistique. Peut-on accepter l'opinion de L. Schuckling, qui prétend que les conseils d'Albert furent réclamés à Rome, au sujet des constructions de l'église Saint-Pierre, (*Dôme de Cologne*, p. 80.) De quelle église Saint-Pierre veut-on parler? La vieille basilique de ce nom ne subit de restauration qu'en 1450. (Voyez Kugler, *Hist. de l'art.*, 1^{re} édition, p. 341.)

moins dix ans, et qui n'étaient pas même achevées quand il se retira des affaires publiques. Quoi qu'il en soit, il reste toujours au Bienheureux l'incontestable mérite d'avoir, avant sa sortie de ce monde, doté sa chère église claustrale d'un vaste et splendide chœur gothique. Il s'est construit dans cet édifice un magnifique mausolée ; car c'est dans son enceinte qu'il trouva le lieu de son repos terrestre, comme nous le raconterons plus tard. Albert ne se contenta pas de ce premier travail pour son église, il voulut encore l'enrichir de précieuses reliques. :

L'abbesse de Sainte - Ursule, Élisabeth de Westerbouurg, lui ayant fait don ¹ d'un grand nombre de corps provenant de la glorieuse troupe de vierges martyrisées avec l'illustre sainte, il les reçut avec une joie inexprimable, et les déposa pieusement sur les autels et dans d'autres lieux de son église ². Il aura sans doute fait confectionner pour les recevoir des châsses de métal, en forme de petits dômes, propres à être exposés le long des murs et sur les autels. Il laissa aussi à son monastère un magnifique reliquaire contenant une portion de la vraie croix. Le saint roi de France Louis IX lui ayant donné ce morceau de l'admirable instrument de notre salut, il fit faire une monture d'or enrichie de pierres précieuses pour l'expo-

¹ Rodolphe fait monter ces précieuses dépouilles jusqu'au nombre de trois cents. Pierre de Prusse ne mentionne pas spécialement ce don ; mais comme Rodolphe habita lui-même, le couvent de Cologne, il put constater la présence de ces reliques.

² Rodolphe et Jammy.

³ Rodolphe.

ser à la vénération des fidèles ¹. Les traditions du couvent de Cologne ajoutent que le grand maître, en sa qualité d'évêque, bénit (consacra) ce reliquaire par respect pour la croix, comme on a coutume de consacrer les calices, et qu'il éprouva même l'authenticité de la relique en la jetant dans les flammes, d'où elle sortit aussitôt sans le moindre dommage. On raconte encore que notre bienheureux soumit à la même épreuve un autre morceau de la croix possédé par l'église Saint-Cunibert ². Il rendit un nouveau témoignage, par un autre présent fait à l'église de son couvent, de sa profonde vénération pour la croix. Ayant fait exécuter une grande image du Crucifix, il y enferma des reliques de saints ³ avec des particules de la croix, et la fit suspendre au milieu du temple, entre la nef et le chœur, afin qu'elle pût être adorée

¹ Prussia dit : « Hic crucis amator Albertus, pretiosi ligni « portionem non parvam Coloniensi conventui dereliquit in « puro auro inclusam, atque gemmis circumdatam : quod etiam « aureum clenodium, quemadmodum calices altaris solent « benedici, ob reverentiam salutiferi ligni inclusi, est conse- « cratum, ut celebri famâ cognoscimus, eo quòd præfata portio « ligni fertur ab Alberto probata fuisse : et licet scripto commen- « datam non invenimus examinationem ejusdem ligni, quia « fortè amissæ sunt litteræ ex negligentia; ab antecessoribus « tamen nostris continuè hæc narrari sine hæsitatione solent, « quòd ipse venerabilis Albertus, dùm viveret, jam dictam ligni « portionem sic probaverit. Ne enim ipse incertis fidem accom- « modaret, de Dei clementiâ confusus, accepit lignum illud, « atque in ignem projecit, credens non posse consumi ab igne, « si pretiosissimam Christi glebam portâsset, et ecce, mox ut « rogam tetigit, illicò resiliit ex ipso intactum. » Vita Alb., p. 188.

² Prussia, p. 189.

³ Prussia. Rodolphe dit : « Des particules de la croix. »

par les fidèles ¹. Pour exciter davantage la dévotion des âmes pieuses envers cette sainte image, il demanda au frère Salvus, évêque de Recanati et vicaire général du pape Nicolas, une indulgence d'une année et quarante jours pour quiconque viendrait lui rendre hommage ².

C'est ainsi que le saint vieillard enrichit l'église de son Ordre, à Cologne, de trésors proportionnés à sa magnificence. « Cela prouve, disent les biographes, combien il était amoureux de la croix. » Il exprime les mêmes sentiments dans tous ses écrits toutes les fois que l'occasion s'en présente ³. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ses paroles sur la puissance de la croix dans son Commentaire sur saint Luc, ch. ix, au passage : « Que celui qui veut me suivre se renonce lui-même et se charge de sa croix. » Et à cet autre : « Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison. » « Chaque église, dit-il, est spécialement consacrée à la sainte croix, et le Crucifix, comme un maître qui a les yeux fixés sur sa demeure, laisse descendre son regard vers l'autel, enveloppe de ses bras étendus le Saint des saints ⁴, et semble protéger le sanctuaire avec son corps adorable. »

¹ Cette image était donc suspendue à l'arc de triomphe, comme nous le voyons encore dans beaucoup d'églises gothiques.

² Prussia, p. 187. Cet auteur nomme le pape Nicolas IV; mais ce pontife n'ayant ceint la tiare qu'en 1288, il ne peut être question ici que de Nicolas III.

³ Prussia dit : « Sed de Salvatoris venerandâ passione et vivificæ crucis signaculo non tantùm locis debitis et aptis, verùm et incidentaliter sæpe aliis materiis aptando, ne immemor crucis, de eadem est prosecutus, etc. »

⁴ Prussia, p. 185. Comme on le voit, c'était déjà un usage

Le bienheureux maître était si rempli d'amour pour les instruments sacrés de notre rédemption, qu'il ne voulut en être séparé ni pendant sa vie ni après sa mort. Lorsque, en 1483, on fit l'ouverture de son tombeau, dans ce même chœur des Dominicains de Cologne, les religieux trouvèrent, suspendus à son cou, une particule de la sainte croix, un *agnus Dei* en cire virgine et un *pfenning* qu'un des clous du Sauveur avait percé. Il est hors de doute, dit Pierre de Prusse, qu'il portait déjà pendant sa vie ces insignes de notre salut en mémoire des souffrances du Rédempteur, et qu'il voulut les conserver dans la tombe, afin que sa dépouille mortelle elle-même n'en fût pas privée ¹.

Albert donna plus tard encore, dans une solennelle circonstance, une preuve éclatante de sa tendre piété pour les instruments du salut et les reliques des saints. Voici ce que racontent les chroniqueurs, en s'appuyant sur des documents contemporains conservés dans les archives de l'église des Joannites, à Cologne ² : « Le
 « jour de la fête de saint Valentin de l'année 1277,
 « pendant qu'on travaillait à l'église Saint-Jean-
 « Baptiste, on découvrit le corps de la pieuse reine
 « Cordula, l'une des héroïnes de cette immortelle pha-
 « lange de saintes vierges martyrisées à Cologne. Un
 « frère de l'ordre de Saint-Jean ayant été averti à trois
 « reprises différentes de transférer cette sacrée dé-

généralement admis au temps d'Albert, de placer à la place la plus apparente un grand crucifix.

¹ Vita Alberti, p. 186.

² Rodolphe et Prussia, p. 274. Ce dernier donne l'année 1278.

« pouille, il se mit aussitôt à l'œuvre, et trouva à la
« place indiquée le saint corps avec les marques qui
« le distinguent d'ordinaire chez ces admirables chré-
« tiennes. L'odeur la plus délicieuse s'exhalait de ce
« lieu. Le prier, incertain sur la conduite à tenir
« dans une circonstance aussi importante, ne négligea
« pas de prendre conseil. Or comme Albert, l'ancien
« évêque de Ratisbonne, membre de l'ordre des Prê-
« cheurs et lecteur en théologie, qui n'avait pas son
« égal dans les sciences divines et humaines, se trou-
« vait précisément à Cologne, devenue désormais le
« lieu du repos de sa vieillesse, le susdit prier réso-
« lut d'aller lui demander son avis, et laissa en atten-
« dant le corps intact. Il se rendit donc chez le pontife,
« lui raconta son triple avertissement ainsi que l'in-
« vention de la sainte dépouille. Lorsque le vénérable
« Père eut entendu ce récit, il tressaillit d'allégresse,
« se leva et dit : « Je veux aussi aller avec vous, et voir
« comment Dieu a réalisé cette vision. » Le frère Joan-
« nite avait, en effet, vu une vierge sur le front de
« laquelle étaient écrites ces paroles : « Cordula, reine
« et vierge. » Albert suivit le prier et arriva au cou-
« vent des Joannites. Quand il eut entendu le récit
« de frère Ingebrad au sujet de l'invention des saintes
« reliques, il fondit en larmes, loua Dieu du fond de
« son âme, et ordonna aux assistants de chanter un
« *Te Deum*. Pour lui, s'étant revêtu des ornements
« pontificaux, il enleva les reliques de dessous la
« terre et en fit la translation solennelle dans l'église
« des moines de Saint-Jean. Après avoir chanté la
« messe, il déposa le saint corps dans un lieu conve-

« nable, que Dieu rendit célèbre depuis par un grand nombre de miracles. »

Nous éprouvons une certaine émotion en rapportant ces actes et ces paroles de notre saint vieillard. Ce puissant penseur ne se contente pas, dans l'ardeur de son zèle, de construire un magnifique sanctuaire à l'honneur de Dieu et pour les besoins de ses frères, nous le voyons encore honorer les plus petits instruments de notre salut et les précieux restes des saints avec une piété ardente, avec un amour et une foi vraiment surnaturels!

Où trouver une réfutation plus complète du paradoxe d'un fameux libre penseur ¹ du dernier siècle, qui prétendait que l'amour meurt dans l'homme dès qu'il commence à penser? La vie spirituelle d'Albert se déploie avant tout dans le domaine de la pensée; son intelligence parcourt sur ses puissantes ailes toutes les régions de la science de Dieu et des créatures. Les problèmes les plus hardis, en présence desquels notre esprit s'arrête chancelant, de sorte que nous ne pouvons réfléchir qu'avec peine à ce qu'il a pensé le premier, il les embrasse tous avec une sainte tranquillité, un insurmontable courage, et parvient, à l'aide d'une rare puissance de raisonnement et d'une pénétration profonde, à les mener à une heureuse solution. Et c'est avec les précieuses richesses recueillies dans ce vol continu et sublime de son génie qu'il remplit, comme écrivain, le trésor de ses œuvres, c'est-à-dire plus de vingt in-folios. Après avoir ainsi travaillé

¹ J.-J. Rousseau.

presque sans interruption pendant plus d'un demi-siècle dans le domaine de la pensée, il reste toujours rempli d'un amour naïf pour Dieu et pour ses saints ; il demeure pénétré d'une tendre dévotion envers les instruments sacrés de notre salut et les reliques des martyrs, comme l'enfant qui vient de recevoir avec simplicité, de la bouche d'une pieuse mère, les doctrines saintes de la religion ; ou encore comme l'homme des champs, qui, naturellement et sans examen, s'attache avec amour à tout ce qui lui rappelle les souffrances de son Sauveur.

De longues et infatigables études n'avaient donc pas étouffé dans l'âme du saint vieillard cette foi élevée, surnaturelle, qui seule rend heureux. La tension continue et presque excessive de sa puissante intelligence n'avait pu parvenir à éteindre en lui les ardeurs de son naïf et saint amour.

CHAPITRE XXX

LE B. ALBERT ANNONCE LA MORT DU FRÈRE THOMAS D'AQUIN ABSENT,
ET SE REND A PARIS POUR SA DÉFENSE.

Pendant que notre vénérable vieillard était occupé de la construction du chœur magnifique de son couvent à Cologne et de l'édification des âmes par sa parole et ses nombreux écrits, il se préparait dans l'Église universelle un grave et solennel événement.

Il s'agissait de célébrer un nouveau concile général, et la ville de Lyon, placée au centre des pays catholiques de l'Occident, avait été choisie pour le lieu de l'assemblée. On y devait avant tout travailler avec énergie à l'affaire des saints lieux. En outre, on espérait que les Grecs, qui depuis longtemps vivaient dans un schisme déplorable, pourraient enfin se réunir à l'Église romaine. L'empereur grec Michel Paléologue, pressé de toutes parts par ses ennemis et comptant sur les secours de l'Occident, se montrait disposé à revenir à la vraie foi. Le patriarche de Constantinople et un grand nombre d'évêques manifestaient le même désir.

Le pape Grégoire X, dans l'ardeur sainte qui l'animait pour rattacher au tronc vivace et vivifiant de l'Église catholique tous ses rameaux dispersés, convoqua donc, le 13 avril de l'année 1273, ces nouvelles assises, auxquelles il invita tous les dignitaires, les rois et les potentats de la chrétienté; et, pour ne pas se priver de la lumière des plus célèbres docteurs dans la discussion des importantes affaires qui devaient y être traitées, il emmena avec lui à Lyon saint Bonaventure, tout récemment promu au cardinalat. L'autre flambeau de l'Église à cette époque, l'Ange de tous les docteurs, Thomas d'Aquin, le digne disciple d'Albert le Grand, devait y paraître aussi. La voix du souverain pontife l'appela au concile au moment où il enseignait avec un merveilleux éclat dans la célèbre université de Naples. Bien que courbé sous le poids d'une cruelle maladie et épuisé par la multitude de ses travaux, le saint, n'écoutant que les inspirations

de la plus parfaite obéissance, se mit aussitôt en route, accompagné de quelques religieux de son Ordre, et emportant avec lui le livre qu'il avait écrit par les ordres du pape contre les erreurs des Grecs. Cependant après quelques journées de marche, lorsqu'il traversait les champs fortunés de la Campanie, les progrès du mal l'obligèrent à s'arrêter dans un monastère appelé Fosse - Neuve.

« Ce fut là, dit Rodolphe, que Thomas, ce disciple
 « si conforme en tout dans le Christ à son bienheu-
 « reux maître Albert, quitta, par les ordres de Dieu,
 « ce monde de ténèbres pour aller avec les anges
 « vivre dans la gloire du paradis. Il mourut le 7 mars
 « de l'année 1274. »

A l'heure même où Thomas abandonnait la terre, son ancien et vénérable maître, assis à table avec ses Frères dans le couvent de Cologne, se mit subitement à pleurer. Le prieur et les autres religieux l'ayant pressé de leur faire connaître la cause de ses larmes, il s'écria d'une voix lamentable : « Thomas, mon fils dans le Christ, l'éclatant flambeau de l'Église, vient en ce moment même de s'en aller de ce monde vers son Seigneur ! » Et il répandit beaucoup de larmes, et gémit profondément de voir ainsi se prolonger son propre pèlerinage. Ces amers regrets montraient assez qu'il aimait plus le ciel avec ses ineffables joies que la vie dans le temps ¹.

¹ Textuel d'après Rodolphe. Prussia raconte ce fait presque dans les mêmes termes en s'appuyant sur la légende de saint Thomas et sur la chronique de saint Antonin. Il est seulement dit, du reste, dans les actes du procès de saint Thomas : « Al-

Les Frères furent étonnés en entendant ces paroles, et ils observèrent attentivement le jour et l'heure où elles avaient été prononcées. Lorsque, plus tard, les courriers leur apportèrent la nouvelle de la mort de saint Thomas, on vit qu'Albert les avait dites au moment même où l'angélique Docteur était sorti de ce monde ¹.

Pour qui connaît l'union intime de ces deux âmes, éclairées de la même lumière et remplies du même amour; pour qui considère que l'une fut en quelque sorte le reflet et le complément de l'autre; que saint Thomas vécut de longues années dans la compagnie d'Albert, qu'il s'abreuva au puits de sa profonde science, et qu'il sut multiplier au centuple le riche capital de savoir qu'il y avait puisé, il sera facile de comprendre que la mort de l'un devait avoir son contre-coup dans l'existence de l'autre, et que la corde harmonieuse de l'une des lyres sut faire entendre un son plaintif quand l'autre vint à se briser.

Tous les biographes, du reste, s'accordent à voir dans cette vue prophétique comme un présent de Dieu, comme une manifestation de grâces faite au grand homme. « Le Dieu tout-puissant, disent-ils, voulut
« faire connaître aussitôt au bienheureux Albert l'en-
« trée du grand Thomas d'Aquin dans la gloire, afin
« de lui donner l'assurance que l'un et l'autre, après
« avoir été égaux en lumière et en charité, jouiraient

« bertus qui fuerat doctor ejus, audiens mortem ipsius, ploravit
« tunc fortiter, et quotiescumque audiebat postea memoriam
« ejus, plorabat. »

¹ Rodolphe.

« aussi dans le ciel à un égal degré de la vision béatifique ¹. »

Nous voyons par les dépositions du frère Hugo de Lucques, qui vivait avec Albert dans le couvent de Cologne, combien le grand maître était attaché à son disciple avec toute la tendresse d'affection propre à cette époque; combien aussi il était libre de tout esprit de rivalité en voyant sa propre gloire obscurcie par l'éclat qui environnait le front de son élève ².

Dans le procès de canonisation de saint Thomas d'Aquin, Barthélemy de Capoue fut cité comme témoin, et déposa avoir souvent entendu le frère Hugo raconter ce qui suit : « Chaque fois que, dans la suite, Albert entendait parler de Thomas, il se mettait à pleurer. C'était, s'écriait-il, la fleur et l'ornement du monde. Jamais il ne put entendre prononcer son nom sans fondre aussitôt en larmes ³. Ces pleurs continuels affligeaient beaucoup les religieux, parce qu'ils craignaient, vu le grand âge d'Albert, qu'ils ne fussent le résultat de l'affaiblissement du cerveau (*ex levitate capitis*). » C'est ainsi que le vénérable vieillard aimait, avec toute la tendresse d'un père, ce disciple chéri que la mort venait de lui ravir.

Nous allons voir cet amour se traduire en actes. Le bruit s'étant répandu après quelques années que

¹ Rodolphe.

² Voir *Acta Sanctorum. Mens. Martius*, VII, p. 714. « Processus de vitâ S. Thomæ Aquitatis. »

³ « Idem frater Hugo retulit ipsi testi, nunquam idem frater Thomas fuit nominatus, quòd ipse non prorumperet in lacrymas. Ibid. »

les écrits de saint Thomas devenaient l'objet de violentes attaques, frère Albert déclara qu'il se rendrait à Paris pour en prendre la défense; mais les religieux, craignant pour lui et les faiblesses de l'âge et la longueur du chemin, l'en dissuadèrent pendant quelque temps. Ce qu'ils appréhendaient surtout, c'était que la mémoire et la fraîcheur de l'esprit ne vinsent à l'abandonner dans une ville où il jouissait d'une si haute considération et qu'il avait remplie du bruit de sa gloire. Albert, l'ancien et énergique pontife de Ratisbonne, ne voulut rien entendre, et déclara de nouveau qu'il irait à Paris pour prendre la défense d'aussi magnifiques ouvrages. Il se mit effectivement en route, accompagné du seul frère Hugo de Lucques.

Arrivé dans la célèbre capitale, il convoqua l'Université, gravit les degrés de la chaire dominicaine, et débuta par cette proposition : « Quelle gloire y a-t-il « pour un vivant à être loué par des morts? » Continuant ainsi à montrer saint Thomas comme seul doué de vie et tous les autres comme couverts par les ombres de la mort, il fit l'éloge de ses grandes et extraordinaires qualités, et déclara qu'il était prêt à défendre devant une réunion d'hommes compétents les œuvres de Thomas d'Aquin comme étant toutes resplendissantes d'orthodoxie et de sainteté. Et après un grand nombre de discours et de démarches entreprises pour glorifier et faire approuver les écrits de l'angélique Docteur, le grand maître reprit la route de Cologne, toujours accompagné du frère Hugo, qui raconta l'événement au témoin Barthélemy de Capoue.

De retour dans son humble cellule, il se fit lire, les

uns après les autres et par ordre, tous les ouvrages de Thomas d'Aquin, convoqua une seconde et solennelle assemblée, combla l'illustre docteur de magnifiques éloges, et conclut cette nouvelle plaidoirie en disant que ce moine dominicain avait par ses écrits travaillé pour tous jusqu'à la fin du monde, et que désormais tous les autres travailleraient en vain ¹.

En quelle année Albert alla-t-il à Paris pour la défense de son bien-aimé disciple? Nous ne l'avons vue indiquée nulle part. Nous pensons toutefois que ce voyage dut avoir lieu entre 1274 et 1278. Ce récit contemporain caractérise parfaitement notre bienheureux. Il nous le dépeint comme un homme d'une volonté de bronze, qu'aucune considération d'âge ou de faiblesse, aucune représentation des religieux de Cologne, ne parviennent à détourner de la résolution qu'il a prise d'aller à Paris défendre son bien-aimé disciple. Nous ne serons pas moins touchés des humbles sentiments qu'il a de lui-même. Les rudes expressions sous lesquelles il veut les cacher ne font que nous les rendre plus sensibles. Ne regarde-t-il pas, en effet, dans cette fameuse assemblée de Paris, le seul Thomas d'Aquin comme vivant et tous les autres, sans s'excepter lui-même, comme morts? Il va jusqu'à oublier entièrement le prix et le mérite de ses propres ouvrages, puisqu'il célèbre le Docteur angélique comme étant celui qui pour jamais a trouvé toute vérité et résolu tous les problèmes ². Enfin ce récit nous fait

¹ Acta. SS. Mart. 714.

² Nous ne sommes pas le seul à remarquer que ce dernier éloge doit être entendu *cum grano salis*, puisque Albert disait

voir le cœur de notre vieux maître avec toute la vie et la jeunesse qu'il avait su lui conserver. N'est-il pas dit expressément qu'il lui suffisait d'entendre prononcer le nom du bienheureux Thomas pour qu'aussitôt il répandit un torrent de larmes, comme il le montra quand il apprit la douloureuse nouvelle de la mort du célèbre docteur ?

Les anciens biographes se croient obligés de défendre le grand homme, afin que cette grande abondance de larmes versées sur le tombeau d'un ami ne puisse servir de prétexte à un reproche de faiblesse. Nous pensons, nous, qu'Albert le Grand n'a pas besoin de justification, ses larmes ne sauraient imprimer la moindre tache à son noble et magnanime caractère. Il n'est pas de la nature, de la grandeur de l'esprit humain, d'être froid et insensible comme le rocher qui brave les vagues de l'Océan. L'homme, au contraire, n'est véritablement grand, selon nous, que quand il prend une vive part à ce qui touche son cœur et quand il se rive à la chaîne de toutes les affections humaines, pourvu qu'il marche dans les voies de l'esprit et qu'il observe les préceptes divins sans s'en écarter d'une ligne.

lui-même autrefois : « Tant qu'un écrivain n'est pas Dieu, mais « homme, il peut se tromper, et partant on a toujours le droit « de soumettre ses opinions au contrôle, à l'épreuve et à la « correction. » Albert disait ceci à l'adresse d'Aristote.

CHAPITRE XXXI

COMMENT LE B. ALBERT ASSISTA AU CONCILE DE LYON.

La voix du souverain Pontife s'était fait entendre à tous les princes ecclésiastiques et séculiers pour qu'ils eussent à se trouver au concile de Lyon afin de mettre ordre aux importantes affaires de l'Église. Albert reçut-il une invitation? fut-il réellement présent au concile? Ce n'est pas chose à l'abri de tout doute. Les auteurs contemporains n'en parlent pas; mais lui-même raconte dans la seconde partie de sa Somme théologique¹ que les Grecs, au concile de Lyon, furent contraints de rétracter cette proposition : « La fornication entre deux personnes libres n'est point un péché grave. » Ce fait que les historiens ne mentionnent pas davantage lui aura sans doute été rapporté par des confrères revenus de Lyon. C'est pourquoi le critique Echard pense qu'on pourrait souhaiter des témoignages plus authentiques de la

¹ Vol. XVIII, dans Jammy, p. 560. Tract. xviii, distinct. cxxi. Il dit : « Absque dubio et absque ullâ ambiguitate secun-
« dùm fidem catholicam tenendum est, quòd concubitus soluti
« cum solutâ peccatum mortale est, sicut expressè innuit Apo-
« stolus Hebr. ult. in auctoritate superiùs inductâ. Et propter hoc
« Græci qui dicebant quòd fornicatio non esset mortale pecca-
« tum, in concilio Lugdunensi coacti sunt hoc revocare. »

présence d'Albert le Grand au synode de Grégoire X¹. Cependant, comme les anciens biographes de notre Bienheureux ne se contentent pas de décrire en général l'époque de son départ de Cologne, son arrivée à Lyon et ses travaux dans cette ville, mais vont même jusqu'à reproduire la substance d'un discours qu'il aurait prononcé devant le consistoire papal, il nous serait difficile de nier ce voyage du grand maître sans blesser les lois de l'histoire². Les faits de cette nature ne s'inventent pas. Le silence des historiens de l'Église sur l'action d'Albert à Lyon s'explique du reste facilement. Il ne remplissait plus, ni dans son Ordre, ni dans l'Église, de charge assez élevée qui eût pu lui faire un devoir d'assister au concile où il n'avait ni place ni voix délibérative.

Que le pape l'y eût mandé, comme autorité considérable dans le débat des affaires théologiques, cela peut être contesté par la raison qu'il était déjà parvenu à un âge qui rendait impossibles un voyage aussi long et une si grande application d'esprit, et ensuite, parce que Thomas, son disciple, y avait été convoqué comme représentant de l'Ordre et de sa science. Al-

¹ Script. Ord. Dom., I, 168 : « Concilio Lugdunensi II affuisse « quidam dicunt. Id probat Petrus de Prussia ex eo, quòd in « Summá Albertus referat in eo concilio errorem Græcos, quo « dicebant simplicem fornicationem non esse mortale peccatum, « revocare coactos fuisse. Sed cùm id aliundè discere potuerit « forsitan quis magis authenticum hujus facti desiderabit testimonium. » Jammy et Fleury sont pour la présence d'Albert au concile.

² Prussia en parle à la page 278-280. Rodolphe donne plus de détails encore.

bert ne pouvait donc jouer dans cette grande assemblée de princes ecclésiastiques un rôle dont l'importance eût pu attirer sur lui l'attention de l'histoire. Peut-être y fut-il, non comme théologien du pape ou comme ayant voix délibérative au concile, mais comme diplomate, comme délégué de l'illustre monarque allemand Rodolphe de Habsbourg, qui, depuis (29 septembre 1273), avait été promu par les électeurs au souverain gouvernement de l'État, pour mettre fin à de longs et funestes désordres et consolider la paix entre l'Église et l'Empire. Albert, dont l'action politique avait si souvent été couronnée d'heureux succès, devait sans doute, par son témoignage, sa sagesse et son éloquence, obtenir du pape et des hauts dignitaires de l'Église la solennelle reconnaissance du nouvel élu. Peut-être les électeurs de Cologne et de Mayence, auteurs de la promotion de Rodolphe, lui avaient-ils confié cette délicate mission parce qu'ils connaissaient son extraordinaire habileté dans les affaires. Rodolphe lui-même, du reste, avait depuis peu passé par Cologne en revenant de son couronnement à Aix-la-Chapelle, et il avait pu s'entretenir avec le grand homme. Cette négociation politique n'eut point lieu dans une session du concile, mais dans un consistoire tenu dans le palais du pape à cet effet. Voilà comment s'explique le silence des historiens sur la présence du bienheureux Albert ¹ au concile général

¹ Carranza, *Summa Conciliorum*, edid. Schramm, tom. III, p. 159, dit : « Lugduni eodem tempore actum est de Romano imperatore creando et Germanici oratores ad sacramentum, « Nomine Rudolphi Habsburgici nuncupandum admissi sunt,

de Lyon. Nous croyons donc pouvoir admettre le récit des vieux biographes qui veulent qu'il s'y soit rendu l'an 1274.

Rodolphe, d'après les traditions de son Ordre, parle ainsi : « Après avoir pleuré la mort de son bien-aimé disciple, Albert se mit incontinent en route pour aller prendre sa place. Il surmonta la douleur que causait à son âme une aussi grande perte, il ne fit aucun cas de son âge avancé ¹ et se dirigea avec quelques religieux vers Lyon. Arrivé au terme de ce long et pénible voyage, il trouva la vénérable assemblée déjà réunie et fut reçu par elle avec beaucoup d'honneurs. Déjà les cardinaux, les évêques et plus de mille autres personnages, tant prélats que prêtres, se trouvaient aux pieds du pape. » Le roi Jacques d'Aragon, ainsi que les ambassadeurs des rois de France, d'Allemagne, de Sicile, d'Angleterre et d'autres princes encore, étaient également présents ². On y voyait, du seul ordre des Frères Prêcheurs, trois cardinaux et près de trente évêques venus de toutes les parties de l'univers ³. « Deux sur-

« et Othonis IV, Frederici II, et ipsius Rudolphi privilegia et sacramenta lecta fuerint. Sed hæc non in concilio, sed in consistorio acta sunt. » Albert fut un de ces orateurs. Cossart raconte ce fait dans la *Chronologia sacrosancta Conciliorum omnium* de Labbé.

¹ Il avait atteint sa quatre-vingt-unième année.

² D'après Fleury et Hardouin, *Act. Conc.*, VII, p. 687. Prussia et Rodolphe se trompent quand ils disent : « Veniens Lugduni, invenit congregatos Ecclesiæ prælatos, inter quos fuerunt septem reges, quingenti episcopi, abbates et alii prælati plurimi, Græcorum nuntii centum viginti. »

³ Jammy in vita Alb. Maq. Prussia dit : « De Prædicatorum

« tout, ajoutè Rodolphe, surpassaient tous les autres
 « en gloire et en érudition. L'un était Pierre de Ta-
 « rentaise, archevêque Lyon, et depuis peu cardinal
 « évêque d'Ostie. Il monta plus tard sur la chaire pon-
 « tificale sous le nom d'Innocent V. Ce fut lui qui,
 « dans la solennité funèbre de saint Bonaventure,
 « décédé le 15 juillet au milieu des regrets univer-
 « sels, célébra le saint sacrifice et prononça l'oraison
 « funèbre sur ce texte : « Je pleure sur toi, ô mon
 « frère Jonathas, parce que je t'ai perdu. » Il parla ;
 « dans cette circonstance, avec une telle force à la
 « louange du défunt, que tous les assistants fondirent
 « en larmes. L'autre était l'illustre frère Albert, l'an-
 « cien évêque de Ratisbonne, que tous reçurent avec
 « de grandes marques de distinction. »

Albert eut donc la joie, dans sa vieillesse extrême, avant de quitter la terre pour aller jouir de la vue de son Dieu, de contempler le spectacle le plus grand et le plus beau qui puisse être offert ici-bas aux regards des mortels : le spectacle d'un saint concile général, de la réunion, autour du représentant visible de Jésus-Christ, d'un si grand nombre de princes et de docteurs accourus de toutes les parties du monde. Le deuxième concile de Lyon, en effet, tient un rang distingué dans les assemblées de l'Église, soit à cause de l'importance des affaires qui y furent traitées, des heureux événements qui s'y accomplirent, de l'union et de l'esprit admirable de sacrifice dont étaient animés

« autem ordine præter alios doctos viros episcopi plus quàm
 « triginta clarissimi; quibus tamen omnibus eminebant duo
 « clariores, etc. »

tous ses membres ; soit à cause des nombreux encouragements qui lui vinrent de toutes les régions du monde catholique, ou de l'éclat et de la pompe avec lesquels il fut solennisé.

Nous en dessinerons à grands traits l'imposant tableau, tel qu'Albert eut sans doute le bonheur de le contempler. Il y puisa un nouveau zèle pour la glorification de Dieu, la défense de la vérité catholique et la réforme des mœurs. Ces grandes assises sont certainement un des événements les plus remarquables du siècle d'Albert. Elles se rattachent à l'ensemble de sa vie et doivent par conséquent trouver place dans cette histoire.

Quand donc tous les membres de la grande assemblée furent réunis, le premier pasteur de la sainte Église romaine¹, le pape Grégoire imposa, le 2 mai, un jeûne de trois jours à tous les prélats, ainsi qu'à ses chapelains, et publia l'ouverture du concile pour le 7 mai de l'année 1274, dans la cathédrale de Saint-Jean à Lyon. Ce jour-là, c'était un lundi, le souverain Pontife, accompagné de deux cardinaux-diacres, se rendit de ses appartements à l'église métropolitaine, dans le chœur de laquelle l'attendait un trône magnifique, et il récita Tierce et Sexte selon la coutume, parce que c'était jour de jeûne. Quand il eut terminé, le sous-diacre vint avec les sandales et le chaussa, pendant que les chapelains chantaient les psaumes d'usage. Puis il se lava les mains, revêtit ses ornements pontificaux de couleur blanche et le pallium,

¹ Nous reproduisons presque mot pour mot le récit de Sev. Eiii, editio concilii dans Hardouin, VII, p. 687.

comme s'il eût voulu célébrer la messe. Le diacre et le sous-diacre, précédés de la croix, l'accompagnèrent ensuite à l'ambon, où il s'assit sous un riche baldaquin; pendant que Simon du titre de Saint-Martin l'assistait comme prêtre et le cardinal Othoboni comme diacre. Sur le même ambon assistaient aussi comme cardinaux-diacres : Othoboni du titre de Saint-Adrien, déjà nommé, Jacques du titre de Sainte-Marie en Cosmedin, Gottfried du titre de Saint-Georges in Velabro, Hubert du titre de Saint-Eustache, et Matthieu du titre de Sainte-Marie in Porticu. Aux côtés du pape siégeait le roi d'Aragon, assisté également de quelques chapelains en habits de chœur. Lorsque le pontife fut assis, il fit le signe de la croix sur les prélats placés en face. Au milieu de l'église siégeaient les patriarches Pantaléon de Constantinople et Opizius d'Antioche. Sur d'autres fauteuils, à la droite du pape, se trouvaient Jean de Porto, cardinal de Sainte-Rufine, Pierre de Tusculum, gouverneur de Preneste, le frère Bonaventure évêque d'Albane, le frère Pierre d'Ostie et Velletri, Bertrand de Sainte-Sabine et tous les cardinaux-évêques; à la gauche étaient placés : Averus du titre de Sainte-Praxède, Guillaume de Saint-Marc, Siméon du titre de Sainte-Cécile, et tous les cardinaux-prêtres. Après ceux-ci venaient, à droite et à gauche, les primats, archevêques, évêques, abbés et prieurs, avec d'autres prélats ecclésiastiques en grand nombre et sans distinction de rang, parce que le pape avait ordonné que l'on s'assît sans préjudice pour les églises. Au-dessous de l'ambon se trouvaient Guillaume, grand maître de l'Hôpital, et Robert, grand

maître des Templiers, avec d'autres religieux de leurs Ordres. Venaient enfin les ambassadeurs des rois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile et d'autres princes ou barons, avec les procureurs des chapitres et des églises.

Les chapelains commencèrent alors à chanter l'antienne « Exaucez-nous, Seigneur! » après quoi, le pape se leva et dit : « Prions ! » Les cardinaux Othoboni et Jacques dirent, les genoux en terre : « Levez-vous ! » et à voix haute le pape récita l'oraison d'usage. Un des chapelains entonna ensuite les petites Litanies, pendant que le Pontife, les cardinaux et les évêques sans mitre étaient agenouillés et répondaient. Le pape, se relevant ensuite, dit : « Prions ! » le seigneur Gottefried et Jacques répondirent à genoux : « Levez-vous ! » et le pape chanta une autre oraison dans le même ton que la première.

Après quoi, le cardinal Othoboni s'inclina devant le pontife, demanda la bénédiction accoutumée et chanta l'évangile selon saint Matthieu : « Le Seigneur Jésus envoya soixante-douze d'entre eux. » Alors le pape se leva et entonna à voix haute l'hymne : « Venez, Esprit créateur ! » et lorsque toute l'assemblée, sans mitre, l'eut chantée dévotement avec lui, il s'assit sous le baldaquin, et tous les prélats s'assirent sur leur siège. Il commença alors à parler sur ce texte : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous avant ma passion et ma mort. » Ce discours achevé, et après avoir pris un peu de repos, le saint vieillard fit au concile une allocution dans laquelle il lui manifestait la joie et les désirs de son âme, ainsi que les motifs

pour lesquels il l'avait convoqué; c'est-à-dire : procurer des secours aux saints lieux, effectuer la réunion des Grecs et réformer leurs mœurs. Quand il eut cessé de parler, il se leva de son siège et annonça le jour de la seconde session. De retour au lieu où il s'était habillé, il déposa les ornements pontificaux et récita None.

La seconde session se tint la même année et dans le même mois, c'est-à-dire le 18 mai. Tout s'y passa comme dans la première, excepté qu'on n'y imposa point de jeûne, qu'Avernus servit en qualité de cardinal-prêtre, le seigneur Jacques en qualité de diacre, et qu'on y chanta l'évangile selon saint Luc : « Vous êtes le sel de la terre. »

Le pape n'y prêcha point, mais se contenta d'une allocution sur ce qui avait été fait dans la session précédente. On lut ensuite les constitutions sur le zèle de la foi, après avoir congédié tous les procureurs, abbés, princes qui ne portaient point la mitre, à l'exception de ceux qui avaient été personnellement appelés au concile. On renvoya de même les prélats mitrés d'un rang inférieur. Enfin le dernier acte fut la fixation de la troisième session au lundi après l'octave de la Pentecôte, c'est-à-dire au 28 mai.

Entre la première et la seconde session le pape convoqua particulièrement dans son palais les archevêques, évêques et prélats, et leur demanda la dime des revenus de leurs églises pour 6 ans, afin de subvenir aux besoins de la terre sainte. Dans le même intervalle, frère Jérôme et frère Bonagratia, de l'ordre des Mineurs, qui avaient été envoyés avec deux autres

moines chez les Grecs comme nonces de l'Église romaine, firent parvenir au souverain Pontife des lettres qui le réjouirent extrêmement, car elles annonçaient leur prochain retour avec les ambassadeurs de l'empereur. Le pape ayant aussitôt convoqué tous les prélats dans la cathédrale de Lyon, Frère Bonaventure, évêque d'Albano, prononça un discours sur ce passage de Baruch : « Lève-toi, Jérusalem, monte sur le sommet, tourne tes regards vers l'Orient, et contemple tes enfants depuis le levant jusqu'au couchant. » Les lettres furent ensuite lues au milieu des témoignages de l'allégresse universelle. La troisième session eut lieu le 7 juin, et fut célébrée de la même manière que l'avait été la première, avec cette différence, que le cardinal Gottfried de Saint-Georges in Velabro remplit les fonctions de diacre et qu'on chanta l'évangile : « Les disciples s'approchèrent de Jésus. » Cette fois le discours fut prononcé par Frère Pierre, évêque d'Ostie ¹, sur ce texte : « Élevez vos yeux, et voyez autour de vous ; tous ceux-ci sont rassemblés et viennent à vous ! » On lut ensuite les constitutions qu'on avait rédigées, et il fut permis aux membres du concile de s'éloigner de Lyon à une distance de six lieues (*leucas*). Enfin le 24 juin arrivèrent les ambassadeurs ² de Michel Paléologue. Tous les Pères du concile avec leur suite, les camériers et la cour du pape, les vices-chanceliers, les notaires, toute la suite des cardinaux, allèrent à leur rencontre et les

¹ Le célèbre confrère d'Albert le Grand.

² Rodolphe prétend qu'ils étaient au nombre de cent vingt. Hardouin a relaté leurs noms.

conduisirent avec de grandes marques d'honneur au palais du souverain Pontife.

Le saint-père, entouré de tous ses cardinaux et d'un grand nombre de prélats, les reçut dans la cour du palais et leur donna le baiser de paix. Les envoyés remirent alors les lettres de leur royal maître avec celles de beaucoup d'autres évêques. Celles de l'Empereur étaient renfermées dans des boîtes d'or. Ils annoncèrent, en présence du pape, qu'ils venaient pour rendre obéissance à la sainte Église romaine, pour confesser la foi qu'elle professe et reconnaître sa primauté. Cela fait, ils se rendirent à leurs logements. Pour la fête des princes des apôtres Pierre et Paul, qui suivit cette entrevue, ils assistèrent au service divin célébré par le pape dans la cathédrale, en présence de tous les membres du concile. L'épître comme l'évangile y furent chantés en langues latine et grecque; après quoi Frère Bonaventure acheva son discours.

Lorsque ensuite on eut chanté le Symbole apostolique, dans lequel les cardinaux, les évêques et les chantes entonnèrent, tandis que les chanoines de l'église répondirent, le patriarche grec avec tous les archevêques de Calabre, le Frère Prêcheur Morbecca et le Frère Mineur Jean de Constantinople, pénitenciers du pape, très-versés dans la langue grecque, commencèrent solennellement à chanter le même Symbole; et quand vint le fameux passage : *Qui procède du Père et du Fils*, ils le reprirent trois fois, et avec beaucoup de solennité. Le patriarche, les archevêques et le logothète entonnèrent ensuite des hymnes grecs

à la louange du pape, qui, pendant qu'ils se tenaient debout, à côté de l'autel, continua et termina le divin sacrifice.

Le 3 mai, le pontife manda l'évêque de Louvain, et le contraignit, en lui reprochant plusieurs fautes graves, à se démettre de sa dignité. Le jour suivant il reçut au palais les ambassadeurs du roi des Tartares, qui voulait contracter une alliance avec les princes chrétiens contre le sultan d'Égypte et de Syrie. Les cardinaux, les évêques avec leur suite, étaient aussi allés, par ordre du pape, à la rencontre des nouveaux venus.

Dans la quatrième session qui se tint de la même manière le 6 juillet, un vendredi, les ambassadeurs grecs reçurent une place à la droite du pape après les cardinaux. Lorsque le cardinal Humbert eut chanté l'évangile, et le cardinal Pierre évêque d'Ostie prêché le sermon, le saint-père commença l'allocution à l'assemblée. Il y exposa les motifs pour lesquels il l'avait réunie, et raconta comment les Grecs étaient revenus volontairement et contre toute attente à l'obéissance de l'Église romaine, comment ils en reconnaissaient la foi et la primauté sans exiger aucune compensation temporelle.

Il rappela comment il avait écrit à l'empereur des Grecs pour lui faire savoir que s'il n'était point librement résolu de revenir au giron de l'Église romaine, il lui envoyât du moins des fondés de pouvoir avec lesquels on pût délibérer. « Mais, continua le pontife, « ce prince, sans admettre nos propositions, a reconnu spontanément, par la grâce de Dieu, les

« croyances et la primauté de l'Église latine, et il a
« envoyé des légats chargés de nous exprimer de
« vive voix ce qu'il nous dit lui-même dans ses
« lettres. »

Ayant ainsi parlé, il fit lire les missives de l'Empereur, de son fils et celles d'un grand nombre d'évêques de la même communion. Elles étaient, les unes et les autres, renfermées dans de magnifiques boîtes d'or et traduites en latin. La lecture de ces écrits achevée, un des légats, le logothète, fit connaître à haute voix qu'il avait, de la part de l'Empereur son maître, à prêter le serment de reconnaître la foi de l'Église romaine et à promettre qu'il y serait toujours fidèle. Le pape alors entonna le *Te Deum*, qui fut chanté jusqu'à la fin avec une grande piété et au milieu des larmes générales. Après la récitation de l'oraison d'usage, il adressa à l'assemblée une nouvelle et courte allocution, pour exprimer la joie dont était inondée son âme; elle commençait par ces mots : « J'ai désiré ardemment de manger cet agneau pascal avec vous. » Le patriarche et les archevêques grecs descendirent ensuite dans la nef et se placèrent sur des sièges élevés, de manière à avoir derrière eux les cardinaux-prêtres. Quand on eut chanté le *Credo*, que le saint-père avait entonné en latin, l'évêque de Constantinople avec tous les Grecs présents le reprirent dans leur langue et répétèrent deux fois solennellement le passage : « Qui procède du Père et du Fils. » Le pape, après cela, dit encore quelques mots, fit lire les lettres adressées au concile par le roi des Tartares, pendant que les ambassadeurs de ce prince se tenaient debout

en face de l'ambon , et il fixa le jour pour la session suivante.

Cependant l'allégresse générale devait être troublée par un douloureux accident. Le 15 juillet, vers l'heure de Matines, mourut Frère Bonaventure, évêque d'Albane, homme d'un savoir et d'une éloquence rares, d'une sainteté au-dessus de tout éloge, doué, pendant sa vie, d'une mansuétude qui lui gagnait tous les cœurs. Il était bon, affable, doux, compatissant, rempli de vertus, aimé de Dieu et des hommes. Il fut enterré le dimanche chez les Frères Mineurs de Lyon. Le pape assista lui-même au convoi funèbre avec tous les évêques présents au concile et avec toute sa cour. Pierre, évêque d'Ostie ¹, *célébra la messe et prêcha sur ce texte* : « Je pleure sur toi, ô mon frère Jonas, parce que je t'ai perdu. » Beaucoup de larmes coulèrent, bien des sanglots se firent entendre ; car le Seigneur avait accordé à cet homme la grâce de se faire chérir de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître.

Le jour suivant se tint la sixième session. Avant que le pape entrât dans l'église, Frère Pierre, évêque d'Ostie, baptisa l'un des ambassadeurs du roi tartare avec ses deux compagnons, et le souverain pontife leur fit faire des habits d'écarlate comme en portaient les Latins. Tout se passa dans cette séance comme dans les précédentes.

Lorsque le cardinal Matthieueut chanté l'évangile

¹ La parenté traditionnelle qui existe entre l'ordre de Saint-Dominique et celui de Saint-François exige que ce soit un Dominicain qui prononce l'oraison funèbre d'un Frère Mineur.

du jour, on lut les constitutions nouvellement rédigées; après quoi Grégoire X adressa au concile un discours dans lequel il dépeignit l'irréparable perte causée à l'Église par la mort de Frère Bonaventure. Il ordonna à cet effet, à tous les prélats et prêtres du monde entier, de chanter une messe pour le repos de son âme et une seconde pour ceux qui seraient morts en se rendant au concile, ou pendant sa tenue, ou en s'en retournant. Comme il était déjà tard, la séance fut remise au lendemain.

Le 17 juillet eut lieu la dernière session. Le pape, revêtu de ses ornements pontificaux, se rendit à l'église et monta sur l'ambon avec quelques évêques qui lurent les constitutions. Après quoi, le pontife adressa au concile une dernière allocution, dans laquelle il rappelait les trois motifs qui en avaient amené la convocation, ajoutant avec une extrême joie que l'affaire des Grecs et celle des saints Lieux avaient été, par la grâce de Dieu, menées à bonne fin. Quant à la réforme des mœurs, il dit que les représentants des églises conduisaient le monde à sa ruine, et qu'il était étonné que quelques-uns ne voulussent pas quitter la mauvaise voie. Il les avertit de se convertir, afin qu'on n'eût pas à rendre des décrets pour la réforme; « sans quoi, ajouta-t-il, nous prendrons d'énergiques et sévères mesures pour votre amélioration morale. Pour la bonne administration des cures qui demandent des représentants capables et fidèles à la résidence, on fera bientôt ce qui sera nécessaire. » Il avait été impossible au concile de s'en occuper, à cause du grand nombre d'affaires qu'il avait à traiter. Après le

chant de l'oraison d'usage, le pape congédia tous les évêques, puis donna la bénédiction apostolique. Le cardinal Othoboni dit encore : « Allons en paix ! » Le concile fut terminé. Tels sont les grands événements dont le vénérable Albert fut le spectateur. Quelle sainte allégresse dut lui donner ce triomphe de l'Église ! Combien la réunion de tant d'hommes illustres de son ordre dut-elle réjouir son cœur ! Quelle satisfaction pour sa soif de connaître, de pouvoir converser avec ces Grecs et ces Tartares ; mais surtout, de quelle consolation fut-il inondé quand il entendit dans la bouche du souverain Pontife l'écho de ses plaintes continuelles sur la décadence des mœurs, et qu'il lui vit rendre les plus salutaires décrets pour leur réforme !

Qu'il nous soit permis, avant de clore ce chapitre, d'ajouter quelques réflexions sur l'influence d'Albert dans cette célèbre circonstance. Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, le vénérable religieux n'eut aucun rôle spécial à remplir au concile. Les biographes lui attribuent cependant une double action dans cette assemblée. Ils parlent d'abord du succès de ses démarches en faveur de Rodolphe de Habsbourg, puis de sa lutte contre les erreurs des Grecs. Ils disent, au sujet du prince allemand : « Albert prononça en présence du pape, dans un consistoire secret, un magnifique discours, en faveur du roi Rodolphe nouvellement élu ; il avait choisi pour texte ces paroles du prophète : « Voici que je vais leur envoyer un capitaine et un sauveur qui les délivrera ¹. » Notre bien-

¹ Prussia dit : « Frater Albertus coram Domino papâ Grego-

heureux maître paraît donc avoir dépeint sous les couleurs les plus éclatantes ce fondateur de la maison de Habsbourg; il semble l'avoir présenté aux yeux de tous comme ayant toutes les qualités requises dans un bon prince, et le ferme propos de rendre à l'État, après un déplorable interrègne¹, la justice et le bon ordre, de rétablir ensuite entre l'Église et l'Empire la paix troublée depuis si longtemps, et d'arracher enfin les saints Lieux aux païens et aux fanatiques sectateurs de Mahomet. Rodolphe, en effet, avait déjà donné d'éclatantes preuves de sa bravoure personnelle, de son incorruptible amour pour la justice et de sa tendre dévotion. Cette dernière qualité se manifesta surtout dans la solennité de son couronnement à Aix-la-Chapelle, où, à la place du sceptre impérial qui vint à manquer, il saisit un crucifix au milieu des acclamations générales.

Que les efforts d'Albert et des princes ecclésiastiques allemands, au nom desquels il avait pris la parole, aient obtenu d'heureux résultats pour Rodolphe, c'est ce que constate l'histoire. A partir de cet instant le pape fut complètement gagné à sa cause et fit tous ses

« rio X atque concilio verbum fecit pro domino rege Romano-
 « rum, sumens pro themate illud : Ecce ego mittam eis salva-
 « torem et propugnatozem qui liberet eos. » P. 280.

¹ On connaît les plaintes formulées sur l'état de l'Empire pendant cet interrègne. Un poète de l'époque s'écrie : « C'est à vous, « Seigneur, que nous, pauvres misérables, nous nous plaignons « d'immenses disgrâces. Le diable a semé sa semence dans ces « contrées. Le trouble règne partout. Nous sommes sans droit. « La justice fut créée par votre main pour protéger vos enfants. « Veuves et orphelins pleurent de ce que les princes ne se « réunissent pas sous la conduite d'un capitaine romain. »

efforts pour obtenir l'abdication de son rival ¹, Alphonse de Castille, qui n'avait jamais mis le pied en Allemagne, et assurer ainsi au nouvel élu la paisible jouissance de la couronne. Grégoire écrivit bientôt après à Rodolphe pour lui apprendre qu'il le reconnaissait, avec l'assentiment des cardinaux, comme roi des Romains.

« De plus, ajoutait-il, nous vous avertissons de
« vous préparer à recevoir de notre main la couronne
« impériale lorsque nous vous manderons, ce qui,
« comme nous l'espérons, aura lieu bientôt ². » Il écrit encore au nouveau roi dans une seconde lettre de se rendre à la frontière de l'Empire la plus proche et de lui en donner connaissance. Il avait manifesté publiquement le désir de connaître personnellement l'homme dont Albert lui avait tracé une si glorieuse image ³.

Si nous demandons maintenant quelle fut la part que prit Albert aux controverses théologiques agitées dans le concile, Rodolphe nous l'apprend en ces termes : « Le vénérable Père Albert terrassa à Lyon
« plusieurs erreurs, et notamment celle des Grecs. Il
« sut convaincre dans une dispute publique et amener
« à une rétractation ceux qui prétendaient souiller la

¹ Par plusieurs lettres, et enfin dans une entrevue qu'il eut avec lui à Beaucaire, où il l'engagea à renoncer à ses prétentions. (Voy. Fleury, *Hist. ecclésiast.*, livre LXXXVI, p. 203.)

² La lettre est datée du 7 septembre 1274.

³ L'entrevue eut lieu l'année suivante à Lausanne. Rodolphe s'y rendit avec toute sa famille et plusieurs princes allemands. Il y jura de défendre les droits et les possessions de l'Église romaine. Il y prit enfin la croix avec toute sa noblesse. FLEURY.

« sainte Église de Dieu par des rapports impurs. A
 « sa parole, les adversaires de la vérité, comme frap-
 « pés de la foudre, n'osèrent plus se mouvoir, sem-
 « blables aux croassantes grenouilles que les roule-
 « ments du tonnerre rendent muettes. »

Ce récit semble faire croire que les Grecs soutenaient plusieurs erreurs à la rétractation desquelles ils auraient été contraints. Mais autant qu'il est permis d'en juger par les actes mêmes du concile, il n'aurait plus été question d'écarts semblables, puisque les Grecs, à partir du jour de leur arrivée, se déclarèrent prêts, au nom de leur Empereur, à reconnaître toute la véritable foi telle que la prêche l'Église romaine. Il n'y a donc plus qu'une double hypothèse possible : il y eut des discussions sur les erreurs des Grecs pendant les semaines qui précédèrent leur arrivée, et l'on détermina les points dont la rétractation serait exigée ¹; ou il fut établi, pendant la durée même du concile, par les maîtres en théologie présents, des disputes publiques, sortes de tournois intellectuels ayant pour objet les erreurs réelles ou faussement attribuées aux Grecs. Les théologiens de Constantinople soulevèrent-ils ces opinions sur la luxure ² et les défendirent-ils

¹ Ceci paraît ressortir d'un sermon de saint Bonaventure et du livre composé par saint Thomas d'Aquin contre les erreurs des Grecs. Du reste il est beaucoup de choses qui ne furent point relatées dans les actes du concile, comme, par exemple, la quête pour la construction de la cathédrale de Ratisbonne. (Voyez Schuegraff, Histoire de cette cathédrale, I, p. 82.)

² Ce n'est certes pas faire injure au caractère querelleur et argutieux des Grecs de cette époque que d'admettre comme chose certaine qu'ils aient vu peu de gravité dans telle faute de luxure,

par le moyen des interprètes? Nous ne le savons pas. Cependant le récit d'Albert qui les combattit et les réfuta par d'inattaquables arguments semble confirmer cette dernière hypothèse.

Ces quelques éclaircissements suffisent sans doute à montrer la part prise par le grand maître au concile de Lyon. Dussions-nous, du reste, être certains seulement de sa présence à cette lointaine assemblée, ce serait assez pour admirer son étonnante vieillesse : il lui fallait pour entreprendre un semblable voyage la vigueur du corps et de l'âme. Et quand nous lisons ensuite qu'il sut terminer avec honneur des négociations diplomatiques, travailler au salut de l'empire d'Allemagne par son entraînant éloquence, et se distinguer dans de savantes controverses, nous devons convenir que la vieillesse avait respecté ses forces, bien qu'il eût atteint déjà sa quatre-vingt-unième année.

Dans plusieurs régions de l'Italie, l'hiver, loin de nuire aux fruits de l'oranger, leur donne au contraire plus de douceur et un parfum plus délicat¹. De même les glaces de l'âge n'abattirent pas Albert, ce noble fruit suspendu à l'arbre majestueux de l'Église, et son intelligence, au contraire, semble en avoir reçu une maturité plus belle, une saveur plus précieuse.

sous prétexte qu'elle n'est qu'un *naturale*. Albert les réfute victorieusement dans un article de sa Somme, en disant : « *Nativa naturalia in homine sunt ordinanda lege, civilisatione et ratione, quia ratio est natura formalis hominis, etc.* » *Summa*, II, xviii, xxii, p. 550.

¹ D'après Erdmann dans les *Lettres psycholog.*

Appliquons-lui donc le mot célèbre de Michel-Ange :
 « La vertu donne une jeunesse éternelle ¹. »

CHAPITRE XXXII

DERNIERS ÉCRITS DU BIENHEUREUX ALBERT.

« Après la clôture du concile de Lyon le vénérable
 « Albert revint à Cologne, et s'adonna de nouveau avec
 « son zèle ordinaire à l'œuvre de Dieu. » Ainsi parle
 Prussia ². Que faut-il entendre par cette œuvre de
 Dieu? Le même biographe l'explique en racontant
 aussitôt comment le célèbre docteur faisait merveille
 par ses prédications et les enseignements de l'école.
 Rodolphe en donne un sens plus probable encore
 quand il dit : « Albert, à partir de ce moment, vu son
 grand âge, attendait l'heure de sa prochaine déli-
 vrance, ce qui ne l'empêcha pas de composer encore
 et d'accomplir d'autres œuvres salutaires. Il écrivit
 encore, après le concile, les dernières parties de son
 grand travail sur l'admirable omnipotence de Dieu,
 le livre sur l'Eucharistie, et l'intéressant opuscule
Comment on doit s'attacher à Dieu. »

¹ Tel est le motif donné par Michel-Ange lui-même des traits de jeunesse avec lesquels il avait peint la Vierge aux Douleurs.

² *Vita Alb.*, page 280. « Peracto concilio Lugdunensi, venerabilis Albertus Coloniam rediens, operi Dei, prout illi consuetudo erat, institit ferventer. »

Ainsi Albert travaille à la vigne sacrée jusqu'au moment du grand et redoutable voyage vers l'éternelle patrie. Hâtons - nous donc de donner une rapide esquisse des ouvrages mis au jour par sa plume féconde dans les dernières années de son pèlerinage terrestre.

Comme nous avons déjà donné une analyse du livre sur l'Eucharistie ¹, il ne nous reste plus qu'à soumettre les deux autres à un court mais diligent examen. L'un est un fruit mûr et suave de sa profonde science théologique, de son admirable pénétration et de son merveilleux talent pour l'enseignement. L'autre est une simple et charmante petite fleur éclose dans le riche parterre de son âme, au suave parfum de laquelle il voulait se fortifier lui-même et les autres à l'approche de la mort. Dans le premier il enseigne la plus haute science; dans le second, le plus grand art : dans l'un il se montre scolastique distingué, dans l'autre il revient à nous avec l'aimable auréole du mystique judicieux et plein d'expérience.

Dans l'âme d'Albert comme dans tous les grands esprits de l'Église, ces deux tendances, loin de se contredire, sont au contraire établies, par la profession de la même foi et de la même sainteté, dans une intimité de rapports des plus touchantes.

Nous remarquons, au sujet du premier de ces ouvrages, qu'Albert écrit à cette époque, d'après ce que nous avons dit plus haut, la deuxième partie de

¹ Ce livre se trouvait plus tard encore à Cologne. Il fut transcrit, en partie par les copistes d'Albert, et en partie par lui-même. *Script. Ordin. Dom.*, I, p. 175.

sa grande Somme théologique ¹, ou au moins l'étendit et la compléta, puisqu'il y fait mention des matières débattues dans le concile de Lyon. Il en avait sans doute déjà achevé à une époque antérieure la première partie avec le plan de l'ensemble, et s'en sera servi dans ses nombreuses leçons publiques. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne parle pas encore du chef-d'œuvre de son disciple Thomas d'Aquin, mis au jour pendant ces dix dernières années. On ne voit pas qu'il ait connu cette célèbre Somme avec ses divisions logiques de matières, ses preuves plus originales et plus brièvement exposées; il s'attache, au contraire, avec une fidélité presque servile aux pas du maître des *Sentences*.

Cette Somme théologique de notre Albert ², qu'il ne commença, d'après ce qu'il dit lui-même, que sur les instances de ses Frères et de beaucoup d'autres personnes ³, ne devait pas être un sujet de dogmatique et de morale dans le sens moderne, mais la science universelle de Dieu et du monde, du ciel et de la terre, de la vie de Dieu, des créatures et des œuvres humaines. Elle devait être un miroir destiné à représenter Dieu et les universaux dans leur véri-

¹ Voici ce qu'en pense le contemporain Ptolémée de Lucques. « Hic Summam theologiæ inchoavit, sed non complevit. Fecit tamen duo volumina quæ ad divinam naturam pertinent et emanationes creaturarum, etc. »

² Volumes XVII et XVIII, dans Jammy.

³ Il dit au commencement : « Cupientes igitur petitionibus fratrum satisfacere et multorum aliorum nos quasi ad hoc compellentium, de hâc scientiâ et scibilibus ejus inquiremus. » P. 5.

table jour, au moyen de la révélation positive et de la recherche naturelle du vrai. Il traite dans la première partie, après avoir résolu les questions préliminaires sur le but et le mérite de la théologie, la doctrine de Dieu un et trine, de l'essence, des propriétés et des processions divines. Il entre pour cela jusque dans les plus minutieux détails, et fait preuve d'une érudition qui trahit les recherches les plus effrayantes dans les écrivains sacrés et profanes. L'objet de la seconde partie est le monde des créatures et sa corruption par le péché. L'être et les propriétés des créatures ¹, ainsi que l'essence de tous les péchés, y sont également soumis aux plus amples investigations. La troisième partie devait traiter du libérateur de ces maux, du Christ, et de la route enseignée par lui pour acquérir les vertus. La quatrième enfin devait parler de la participation des hommes à la grâce du rachat dans les sacrements, comme aussi du retour de toute créature à Dieu dans les derniers temps. Cette partie n'a pu être achevée par Albert; peut-être ne voulut-il pas l'étendre davantage ² par égard pour la Somme de Thomas d'Aquin, qui venait de paraître.

Pour qui voudrait connaître les rapports qui existent entre cette Somme et celle du Docteur angélique,

¹ Albert a traité la même matière dans un autre ouvrage intitulé *Summa de Creaturis* (vol. XIX). Il y parle longuement et avec beaucoup de sagacité, 1^o de *quatuor Cœlis* (materia prima, tempus, cœlum, Angeli), et 2^o de *Homine*.

² Ce n'est que plus tard qu'un religieux a extrait ces deux dernières parties du Commentaire d'Albert pour l'ajouter aux Sentences de Pierre Lombard. (Voir Echard, *Script. Ord. Præd.*, I, p. 176.

nous dirons que l'avantage demeure à l'œuvre thomiste au point de vue de l'originalité des divisions, de la plus grande concision et précision des thèses et des preuves, du positif dans la conduite générale, de l'exclusion d'une foule de recherches inutiles, et de l'achèvement presque total des parties qui ne furent pas même traitées par Albert. La Somme albertine, à son tour, mérite sans contredit l'honneur d'avoir frayé la route au travail de saint Thomas. On ne peut, en effet, s'empêcher de croire, en comparant ces deux colossales productions, que Thomas, dans la composition de son ouvrage, se servit des premiers travaux de son maître, qu'il utilisa ses idées, ses divisions et ses arguments ¹. Il semblerait même qu'il ne voulut écrire qu'un manuel pour des étudiants, mais un manuel plus court, embrassant tout le nécessaire de la science théologique, et qu'il regardait la grande Somme d'Albert comme très-convenable aux esprits cultivés et aux théologiens ².

¹ Ils divisent souvent de suite, en un grand nombre d'articles, un objet, même de ceux que Pierre Lombard ne connaît pas encore, et soulèvent à ce propos un grand nombre de questions. C'est ainsi, par exemple, que pour l'explication du *Liber vite* ils ont l'un et l'autre trois articles, et usent très-souvent des mêmes passages de la sainte Écriture et des Pères. (Voir *Summa divi Thom.*, I, quest. 24, et *Summa Alberti*, I, q. 69.) Seulement Thomas est toujours plus court; il choisit avec plus de soin les preuves qui lui paraissent convenir, et laisse de côté celles qui lui semblent superflues. Comme on le voit, il admet et discute ce qu'il y a de bon dans son devancier pour abandonner ce qui s'y trouve d'imparfait.

² Saint Thomas dit, en effet, au commencement de sa Somme : « Quia catholicæ veritatis doctor non solum provecos debet instruere, sed ad eum pertinet etiam incipientes erudire, etc. »

Un autre avantage de la Somme de notre Bienheureux, c'est la plus grande abondance de détails et la richesse des thèmes. On y remarque surtout la prépondérance du caractère philosophique, dans lequel on laisse aux preuves de raison et aux autorités naturelles un bien plus grand jeu que dans saint Thomas. Mais ces deux ouvrages ont communément leur point de rencontre dans une rigoureuse orthodoxie. Tous deux se servent de cette méthode scolastique qui soulève, met à nu et anéantit toutes les difficultés; tous deux enfin furent laissés inachevés par leurs illustres auteurs. A ce point de vue, ils ressemblent à nos majestueuses cathédrales gothiques construites aussi au XIII^e siècle. On peut les comparer sous bien des rapports à ces deux monuments de la science divine, qui n'ont pas été non plus terminés.

Albert s'occupa donc encore de la continuation et de la correction de son ouvrage capital sur la science théologique dans les années de son extrême vieillesse (1275-1278), comme le rapportent les biographes. Il fit même suivre ce premier et gigantesque travail d'un petit écrit ¹ ascétique pour se délasser sans doute des

¹ Un excellent petit livre analogue est celui que l'on connaît sous le nom de *Paradisus animæ* ou *Enchiridion de virtutibus veris et perfectis*, dans Jammy, vol. XXI; réédité l'an 1823 par feu l'évêque Sailer pour le clergé du diocèse de Ratisbonne; Ratisb., Rotermond. On ne trouve indiqué nulle part quand Albert le composa. Il renferme de judicieuses recherches sur la véritable essence des vertus privées. « Il est nécessaire de s'éclairer sur ce point, dit l'auteur; car de même qu'on ne peut rien acheter avec de la mauvaise monnaie, de même il est impossible d'acquérir le ciel avec des apparences de vertus. » Il ajoute en

fatigues de l'enseignement, pour édifier ses Frères et se préparer lui-même à son prochain retour dans la patrie. Cet opuscule nous fait trop bien connaître le grand homme dans tout l'éclat de sa maturité morale, de sa parfaite humilité et de son généreux renoncement à tout ce qui est terrestre, pour que nous n'en donnions pas au moins une légère esquisse. Si la lecture de la Somme fait grandir notre étonnement en présence d'Albert, celle-ci devra augmenter pour lui notre amour et notre respect.

D'après le témoignage des biographes, ce petit livre roulait sur la manière dont l'âme doit s'attacher à Dieu ¹; et ce fut le dernier travail achevé par notre Bienheureux. Voici comme il s'exprime lui-même, dans l'introduction, sur la substance et le but de ce charmant ouvrage : « Ayant voulu encore écrire quelque chose pour bien finir, autant que cela est possible, dans cette région d'exil, nous nous sommes demandé comment l'homme doit se débarrasser, autant que faire se peut, de toute chose, s'attacher ainsi à Notre-Seigneur et Dieu, uniquement, librement, sans en-

terminant, avec un profond sentiment d'humilité : « Je vous confesse, ô Dieu très-saint, que je ne suis point encore arrivé au commencement d'une de ces vertus que je viens de décrire dans toute leur perfection. » Puis il ajoute pour le lecteur : « Donnez, ô mon Dieu, à ceux qui voudront bien lire ces pages ou qui les méditeront, une vertu véritable et parfaite. Je suis persuadé que celui qui en recevra une les recevra toutes. Qui progressera dans une progressera dans toutes. Qui reculera en une reculera en toutes, et qui n'en a pas une ne les a pas toutes, parce que toutes sont réunies dans la grâce. Amen. »

¹ *De Adhærendo Deo*, vol. XX, dans Jammy. Une traduction libre en a été publiée par Casseder; Cologne, chez Heberle, 1851.

traves et pur de toute faute. Le but de la perfection chrétienne c'est l'amour, et c'est par l'amour que nous nous attachons à Dieu. Tous, de nécessité de salut, doivent tendre à cette union à Dieu par la charité, qui se montre par l'observation des commandements et la conformité de notre volonté au bon vouloir du Très-Haut, ce qui exclut tout acte contraire à l'essence de l'amour, c'est-à-dire les péchés mortels. Les religieux se sont engagés à acquérir la perfection de l'Évangile et à observer ses conseils comme moyen d'arriver plus facilement au terme, à Dieu. L'observation des conseils évangéliques exclut tout ce qui empêche l'ardeur de l'amour de s'abîmer en Dieu complètement. Il faut donc pour cela le renoncement à tout : au corps, à l'âme, les vœux monastiques exceptés. Comme Dieu est esprit, ceux qui se font gloire d'être ses serviteurs doivent l'adorer en esprit et en vérité, c'est-à-dire avec connaissance, amour, raison, affection et dégagement de toute image. C'est ce que veulent dire ces paroles : « Quand vous priez, retirez-vous dans votre cellule, fermez-en la porte et priez votre Père céleste en secret. » C'est-à-dire retirez-vous dans l'intime de votre cœur, fermez la porte des sens, et adressez ainsi votre demande au Père en esprit et en vérité, avec un cœur pur, une confiance tranquille et une foi sincère. Cela ne se fait bien que quand l'homme, délivré de toutes choses étrangères, se retire au dedans de lui-même, chasse de son âme et oublie tout, et chaque chose en particulier ; quand, en présence de Jésus-Christ, pendant que les lèvres se taisent, l'esprit seul présente au Seigneur Dieu avec confiance et

abandon l'objet de ses désirs, et par ce moyen s'abîme, se répand, se dilate, s'enflamme et se dissout ¹ en lui avec toute l'ardeur de la charité, avec toutes ses forces, purement et complètement. »

Albert traite de cette haute perfection, de ce renoncement à toutes les créatures et de la perte de l'âme en Dieu, en seize chapitres, avec la méthode, la simplicité et la naïveté charmante des anciens mystiques. Si nous ne rencontrons point chez lui les images sombres ou éclatantes, les épanchements d'amour qui caractérisent ces derniers, il l'emporte par la clarté, la précision et la vigueur de l'exposition, ce qui est sans doute un résultat de ses études scolastiques.

Il arrive ensuite à décrire comment l'âme qui aspire à une plus haute perfection doit purifier sa volonté, son esprit et ses connaissances de tout ce qui n'est pas Dieu; comment elle doit se recueillir intérieurement; comment, dans tout ce qui lui arrive, il faut qu'elle s'en remette toute à Dieu et qu'elle ait sans cesse ses regards portés sur lui. « Rien ne doit plus
« te troubler, ô âme, ni le monde, ni tes amis, ni le
« bonheur, ni l'adversité, ni le présent, ni le passé,
« ni l'avenir, ni toi-même, ni tes semblables. Tes
« fautes passées même ne doivent point t'abattre
« outre mesure; pense, au contraire, dans la simpli-
« cité du cœur, que tu es avec Dieu hors du monde,
« que déjà tu te trouves dans l'éternité séparée du

¹ Nous n'avons sans doute pas besoin de faire remarquer que toutes ces expressions ne doivent point être prises dans un sens panthéiste. Il n'est question dans tout l'opuscule que de l'unité de la volonté avec Dieu et non de l'unité de substance.

« corps, et ne t'inquiète plus des choses de la terre,
 « de la guerre ou de la paix, de la pluie ou du
 « beau temps. Cherche plutôt à te conformer entière-
 « ment à Dieu, à ne plus vivre que pour lui et à lui
 « être inviolablement attachée ¹. » L'auteur fait ensuite
 l'éloge de la contemplation (*contemplatio*) comme
 d'une pratique très-importante. « Il ne peut, dit-il,
 « y avoir de contemplation (qu'elle se fasse avec la
 « raison ou avec l'esprit) plus utile, plus parfaite, et
 « dans laquelle on goûte plus de bonheur, que celle
 « de Dieu lui-même, du Créateur, du vrai et du plus
 « grand bien, duquel, en qui, par lequel et pour
 « lequel tout existe, qui se suffit infiniment à lui-
 « même et à tous; qui réunit en lui, de la manière la
 « plus pure et de toute éternité, toutes les perfections;
 « dans lequel rien n'existe qui ne soit lui-même, qui
 « est la cause de toutes les choses transitoires et l'im-
 « muable principe de tout ce qui change; dans lequel
 « vivent les formes éternelles des êtres raisonnables,
 « privés de raison et temporels; qui remplit tout et
 « chaque chose en particulier de lui-même; qui est
 « plus près et plus intimement uni à chaque chose
 « qu'elle ne l'est elle-même à elle-même; en qui tout
 « se réunit et vit éternellement ². »

Tel est le sublime objet de cette contemplation. Mais Albert permet aux âmes plus faibles d'abaisser leurs regards vers les créatures pour s'élever de là vers le Créateur et s'enflammer d'amour pour lui. Le

¹ Chapitre VIII.

² Chapitre IX.

progrès dans la connaissance et l'amour divins devra cependant toujours être le but de toute méditation. « Car, ajoute notre auteur, autre est la contemplation du chrétien catholique, autre celle du philosophe païen. Le philosophe médite pour sa propre utilité, et voilà pourquoi il met en jeu sa raison. Son but est uniquement de connaître et de savoir. Le chrétien, au contraire, contemple par amour pour celui qu'il contemple, par amour pour Dieu; aussi n'a-t-il pas seulement pour fin une connaissance raisonnée, mais il passe de l'amour aux saintes affections. »

Albert nous apprend ensuite comment la dévotion sensible n'est pas tant à désirer que la conformité à la volonté de Dieu ¹, et comment celle-ci est seule nécessaire. Il montre encore comment on doit se conduire dans les tentations et les peines intérieures. « Le serviteur du Christ, dit-il, doit souffrir en présence de son Seigneur et non pas prendre la fuite, perdre patience, murmurer et se plaindre d'une piqûre de mouche, comme l'est une petite tentation, un mépris, un revers de fortune, une calomnie ou toute autre peine semblable. Oh ! si on élevait seulement une bonne fois vers Dieu la main de la bonne volonté, comme ces moucheronns auraient vite disparu ! En vérité, ceux-là seuls jouissent de la paix qui ont bonne volonté. »

Le vieux maître nous enseigne ensuite combien nécessaire est la prière, et quelles en doivent être les qualités. « Comme par nous-mêmes, dit-il, nous sommes impuissants pour tout et principalement

¹ Chapitre x.

« pour le bien, et comme nous ne pouvons rien offrir
 « à Dieu qui ne lui appartienne déjà, nous devons
 « toujours prier comme il nous a enseigné de sa
 « bouche bénie et par son exemple, c'est - à - dire
 « comme des coupables, des pauvres, des mendiants,
 « des infirmes, des gens privés de secours, des es-
 « claves, des enfants, et comme ceux qui se méfient
 « d'eux-mêmes. Nous devons lui exposer avec une
 « profonde humilité, avec crainte et amour, ordre et
 « recueillement, avec une douleur véritable et sin-
 « cère, avec grand désir, avec soupirs du cœur, sim-
 « plicité d'esprit et entière confiance, les dangers qui
 « nous environnent de toutes parts, de telle sorte
 « cependant que nous nous livrions et confiions en
 « lui jusqu'à la fin ¹. »

L'examen de conscience, le mépris de soi-même et la soumission à la providence divine sont aussi d'excellents moyens de se mettre sans réserve entre les mains de Dieu, comme l'enfant qui se confie sans inquiétude aux bras de sa mère. « Consolons-nous, dit Albert, nous avons la bienheureuse parole de l'Apôtre : le Seigneur connaît les siens, et il est impossible que quelqu'un d'entre eux se perde au milieu des attaques, des tempêtes, des erreurs, des tribulations, des schismes, des persécutions, des discordes, de l'hérésie, des troubles et des tentations infernales ; car le nombre des élus, ainsi que leurs mérites, ont été prévus de toute éternité, de telle sorte que le bien et le mal, ce qui leur est

¹ Chapitre XIII.

« propre comme ce qui leur est étranger, le bonheur
« et l'adversité devront servir à leur salut. Bien plus,
« les souffrances ne les rendront que plus glorieux.
« Abandonnons donc tout avec pleine et entière con-
« fiance à la miséricordieuse providence de Dieu. »

C'est ainsi qu'Albert, après s'être lui-même débar-
rassé de toutes les créatures, indique aux autres,
d'une manière facile et attrayante, dans cet aimable
petit livre, la voie unique de la perfection et du salut.
C'est le digne couronnement de sa carrière d'écrivain !

CHAPITRE XXXIII

TESTAMENT DU B. ALBERT.

Albert présentait toujours davantage l'heure de son retour vers le Seigneur, et, bien que son intelligence et son corps eussent conservé leur vigueur, il voulut en temps opportun mettre ordre aux biens considérables dont l'avait gratifié pendant sa vie la main paternelle de la divine providence. Il voulut que le chœur de la charmante église du couvent, dont il avait lui-même commencé les constructions, se continuât et fût achevé de même après sa mort, et que la précieuse collection de ses livres, composée avec tant de peines et au prix de si nombreux sacrifices pendant sa longue existence, ne fût point pillée ou dispersée, mais qu'elle portât, au contraire, des fruits

riches et abondants. Son intention était également de faire parvenir quelques aumônes aux monastères qui l'avaient entouré d'une affection spéciale ou qui éprouvaient alors des besoins particuliers. Il dressa donc de ses dernières volontés un acte qu'il fit approuver et sceller par des témoins dignes de foi. Voici la teneur de ce remarquable document ¹, dont la copie n'a été rendue à la lumière que depuis quelques années :

« Nous, Albert, ancien évêque de Ratisbonne et
 « Frère Prêcher à Cologne, souhaitons à tous ceux
 « qui liront ces pages salut et pleine charité. Tous
 « connaissant, et personne ne pouvant ignorer notre
 « droit à la possession de biens temporels à cause de
 « l'exemption du vœu de pauvreté à nous accordée
 « par le pape et par notre Ordre, tous sachant aussi
 « par conséquent que nous pouvons, selon qu'il nous
 « plaît, disposer de notre fortune, nous avons résolu

¹ C'est un des grands et nombreux mérites du professeur Schmeller, bibliothécaire bavarois, d'avoir retiré des trésors jusqu'ici inconnus de la bibliothèque de Munich, ce document si plein d'un si haut intérêt. Il le trouva dans le supplément de l'ouvrage intitulé *Summa Naturalium*, attribué à Albert (non pas à l'état de manuscrit, comme le pense Schmeller, mais imprimé sous le titre de *Biblia pauperum*), écrit par un membre du collège bénédictin de Saint-Ulrich à Augsbourg, le R. P. Pfister, qui l'a copié sur l'original à Cologne, comme il le déclare lui-même : « Istam copiam rescripsi Coloniae de littera origi nali
 « de verbo ad verbum, nec addendo nec demendo, sub anno
 « Domini m^o c^o lxxviii. quart. Calend. Febr., quæ dies tunc fuit Domi-
 « nica in Sexagesimâ. » L'original n'a pu en être retrouvé à Cologne, malgré toutes les recherches de M. de Bianco. Schmeller fit connaître son heureuse découverte à l'Académie des sciences de Munich, dans un discours prononcé en 1850. (Voir *Annales savantes* ; an 1850, n^o 5, p. 44.

« d'en disposer de notre vivant et dans l'état d'une
 « parfaite connaissance, afin qu'après notre mort ces
 « mêmes biens, sous l'influence d'une autorité ou
 « de commandements étrangers, ne soient point em-
 « ployés à un usage autre que celui auquel nous les
 « avons destinés depuis longtemps. Or comme les
 « Frères de la maison de Cologne, au milieu des-
 « quels nous avons enseigné et passé la plus grande
 « partie de notre vie, ont bien mérité de nous par
 « leurs bienfaits et les nombreux services qu'ils nous
 « ont rendus, de telle sorte que nous ne pouvons pas
 « ne pas récompenser leur affection et leur bienveil-
 « lance avec justice, grâce et faveur spéciale, nous
 « voulons être enterré chez eux, et léguons audit
 « couvent toute notre fortune en trois parts, savoir :
 « tous nos livres à la bibliothèque commune (*libraria*
 « *communi*¹), et tous les ornements de notre cha-
 « pelle. Quant à l'or, l'argent et les pierreries suscep-
 « tibles d'être converties en monnaie, nous les des-
 « tinons à l'achèvement du chœur de leur église, que
 « nous avons fondé de nos deniers et fait complète-
 « ment reconstruire à neuf. Nous ne voulons pas que
 « ces objets soient destinés à d'autres usages. Cepen-
 « dant il sera donné, sur les biens ci-dessus men-
 « tionnés, quatre-vingt-dix pfennings aux trois cou-
 « vents de femmes de Saint-Marc à Würzburg,
 « de Sainte-Catherine à Augsbourg, et de Gmund

¹ On sait la valeur qu'avaient les livres à cette époque. (Voir Springer, *Paris au XIII^e siècle*, page 143.) Un bréviaire se payait, en 1228, 16 livres parisis. Un livre des évangiles, 4 livres 10 s. (= 512 fr.) etc.

« près d'Esslingen, à chacun trente pfennings. Si
« quelqu'un, Dieu veuille que cela n'arrive pas! se
« permettait après notre mort de changer ces dispo-
« sitions, qu'il sache qu'il attirera sur sa tête cou-
« pable la malédiction du Dieu tout-puissant, et qu'au
« redoutable jour des vengeances, devant le tribunal
« du Juge souverain, il nous rendra compte de sa
« conduite. Nous nommons comme exécuteurs du
« présent testament : le provincial d'Allemagne, le
« prieur de Cologne, le Frère Henry, prieur de Würtz-
« bourg, Frère Gottfried le médecin ¹, et Frère Gott-
« fried de Douisbourg ², afin que, comme nous en
« avons la confiance, ils fassent fidèlement et intégra-
« lement observer les dispositions ci-dessus mention-
« nées. En foi de quoi nous avons écrit ce testament
« de notre propre main, y avons apposé notre sceau
« et l'avons fait ratifier par le sceau prioral du cou-
« vent de cette ville. Pour plus grande sûreté encore,
« nous y avons fait apposer les sceaux de deux che-
« valiers bourgeois de Cologne : du seigneur Bruno
« dit Hartfust, procureur des Frères, et du seigneur
« Daniel dit le Juif, et cela en leur présence. Nous
« instituons également ces deux personnages, avec
« les religieux nommés ci-dessus, exécuteurs de ce
« que nous avons établi.

¹ Dans le langage du moyen âge, *Physicus* signifie presque toujours médecin. La connaissance de cet art n'était pas encore à cette époque le privilège d'un corps particulier. A Paris, l'art de la médecine, quant à la pratique, était généralement confié aux femmes.

² Son confesseur, d'après une donnée de Prussia.

« Fait à Cologne, l'an 1278, au mois de janvier ¹. »

Cette dernière page du vieux maître nous le montre de nouveau avec son énergie de caractère et sa précision d'action, avec cette fermeté de langage qu'on retrouve chez tous les grands hommes de cette époque et surtout chez Albert. Nous pouvons y admirer sa reconnaissance, cette vertu habituelle des saints, son esprit de sacrifice, et l'abandon qu'il fit de tout ce qu'il possédait pour le consacrer à la seule gloire de

¹ Nous reproduisons aussi le texte latin de ce document, d'après Schmeller, à cause de son importance :

« Testamentum] domini Alberti. Universis præsentis has literas
 « inspecturis: Frater Albertus, episcopus quondam Ratisponnensis,
 « ordinis Fratrum Prædicatorum in Coloniâ salutem cum pleni-
 « tudine caritatis. Cùm sit omnibus manifestum et non possit
 « in dubium aliquatenus devenire me posse in rebus tempora-
 « libus propria possidere ratione exemptionis ab Ordine et a
 « summo Pontifice mihi factæ et pro voluntatis meæ arbitrio
 « possessa prout mihi placuerit dispensare, cogitavi et statui
 « de rebus meis vivens, sanus et incolumis ordinare, ne post
 « mortem meam cujusquam auctoritate vel ordinatione ad usus
 « alios transferantur, quàm ad quos ego ipse concepì à multo
 « tempore deputare.

« Quia igitur fratres domûs Coloniensis apud quos mansi et
 « docui pro majori tempore vitæ meæ erga me promeruerunt
 « beneficiis et obsequiis pluribus et diversis, ut ipsorum affectum
 « pariter et officium meritò prosequi debeam speciali gratiâ et
 « favore, quapropter etiam apud ipsos eligo sepulturam, uni-
 « versa quæ habeo do et lego conventui memorato ipsa trifariè
 « dividendo, scilicet libros meos universos librariæ communi,
 « ornamenta mea omnia sacristiæ, aurum verò et argentum
 « et gemmas quæ possunt in argentum commutari, ad per-
 « ficiendum chorum domûs ejusdem, quem ego de pecuniâ
 « meâ fundavi et à fundo erexi, nec volo quòd ad usus alienos
 « convertantur.

« Volo tamen quòd tribus claustris sororum, videlicet ad San-

Dieu, à la construction d'une église et à des fondations religieuses.

Il avait ainsi avec une pleine et entière liberté renoncé à tous les biens terrestres, et il pouvait désormais tranquillement attendre l'heure de la délivrance.

« ctum Marcum apud Erbipolim et ad Sanctam Catharinam in
 « Augustâ, et in Gamundiâ apud Ezelingam, nonaginta libræ
 « hallensium de dictis bonis meis dentur : triginta cuilibet
 « æqualiter dividendo. Si verò aliquis, quòd absit, post mortem
 « meam hanc ordinationem meam attentaverit immutare,
 « maledictionem omnipotentis Dei se noverit incursum et
 « mihi in die iudicii coram summo Iudice de violentiâ respon-
 « surum. Exsecutores autem testamenti mei ordino provin-
 « cialem Teutoniæ, priorem Coloniensem, Fratrem Hainricum
 « priorem Herbipolensem fratrem meum carnalem, Fratrem
 « Godefridum physicum et Fratrem Godefridum de Duisburg,
 « ut omnia supradicta sicut eis confido fideliter et immutabi-
 « liter exsequantur. In cujus rei testimonium præsens scripsi,
 « sigilli mei appositione unâ cum sigillo Prioris ibidem decrevi
 « munimine roborandum, et ad majus firmamentum omnium
 « prædictorum, sigilla duorum militum civium Colonen-
 « sium, videlicet domini Brunonis dicti Hartfust procuratoris
 « Fratrum et domini Danielis dicti Judæi præsentibus volui
 « applicari, quos ambos etiam statuo exsecutores præmissorum
 « cum Fratribus supradictis. Actum anno Domini **MCCLXXVIII**
 « mense Januario. »

CHAPITRE XXXIV

COMMENT LE BIENHEUREUX ALBERT MET FIN A SON ENSEIGNEMENT.
— SES DERNIERS JOURS ET SA BIENHEUREUSE MORT.

Albert regardait sa chaire d'enseignement comme le poste que lui avait destiné la divine providence pour être le principal théâtre de sa vie. Aussi continua-t-il à Cologne de professer la théologie jusqu'à ce que son chef et son roi Jésus-Christ lui fit connaître qu'il voulait le récompenser de ses nombreux et pénibles travaux. Mais l'événement qui mit fin à sa glorieuse carrière nous est diversement rapporté par les chroniqueurs. Les auteurs contemporains se contentent de dire que la mémoire abandonna le vénérable pontife deux ans avant sa mort. Ptolémée de Lucques ¹ raconte dans son histoire de l'Église : « Après s'être démis de son évêché, Albert choisit pour résidence l'école de Cologne, où il recommença ses leçons jusqu'à l'époque de sa mort, ce qui embrassait encore une période de dix-huit années à peu près. Il attira dans cette ville un grand nombre de bons écoliers et y composa quelques-uns des ouvrages mentionnés plus haut.

« Enfin l'an du Seigneur 1280, lui-même étant

¹ Voir Echard et Quetif, *Script. Ord. Præd.*, I, page 169.

âgé de plus de quatre-vingts ans, il s'endormit du sommeil des justes. Et bien que trois ans à peu près avant son trépas il eût considérablement perdu de cette mémoire nécessaire au développement des matières scientifiques destinées à l'éducation des autres, lui qui auparavant surpassait par une grâce spéciale d'en haut tous ses confrères dans le professorat, sa piété, cependant, et son zèle pour Dieu ne se refroidirent point, et il accomplit toujours avec une scrupuleuse exactitude tout ce qu'exigeait de lui sa profession de religieux. » Ainsi parle Ptolémée de Lucques. Bernard Guidonis raconte dans son histoire des hommes illustres de l'Ordre, après un magnifique éloge d'Albert, qu'il mourut l'an du Seigneur 1280 ; mais il ne mentionne aucun événement particulier avant sa mort.

Plus tard, l'an 1413, Valéolétanus ¹ écrivait : « Il arriva un jour que le bienheureux Père Albert, courbé par l'âge, était selon son habitude assis dans sa chaire au couvent de Cologne et donnait sa leçon devant une nombreuse et illustre assemblée. Comme il cherchait péniblement des preuves pour la corroboration de sa thèse, sa mémoire commença tout à coup à lui faire défaut, au grand étonnement de tous. Après avoir gardé le silence pendant quelque temps, il se remit de son trouble et s'exprima en ces termes : « Mes bien chers, je veux vous faire connaître le passé et le présent. Quand dans les jours de ma jeunesse je m'adonnai à l'étude et m'y

¹ *Scip. Ord. Dom.*, I, page 169. Cette légende a pour titre, dans sa Vie d'Albert le Grand : *De Termino Alberti Magni.*

« distinguai, je choisis pour mon partage, sous l'im-
« pulsion de l'Esprit-Saint et par ordre de la bien-
« heureuse Mère de Dieu, l'ordre des Frères Prê-
« cheurs, et cette divine maîtresse m'excita à m'y
« appliquer constamment à l'étude. C'est aussi ce que
« j'ai fait par de persévérants efforts et avec le secours
« de la prière. J'ai toujours obtenu par ce dernier
« moyen ce que je ne pus puiser dans les livres. Or,
« comme je conjurais souvent avec larmes et soupirs
« cette douce et compatissante Vierge, et que je la
« pressais une fois avec ardeur de vouloir bien me
« donner la lumière de la sagesse éternelle, et de for-
« tifier en même temps mon cœur dans la foi, afin
« que jamais je ne fusse absorbé par la science de la
« philosophie, ni ébranlé dans mes croyances, elle
« m'apparut et me consola par ces paroles : « Persé-
« vère, mon fils, dans la vertu et les travaux de l'é-
« tude. Dieu protégera ta science et la conservera pure
« pour le bien de son Église. Afin que tu ne chancelles
« pas dans ta foi, toutes tes connaissances et tes illu-
« sions philosophiques te seront enlevées à la fin de ta
« vie. Tu reviendras comme un enfant par l'innocence
« et la naïveté de ta foi, après cela tu t'en iras à Dieu.
« Et quand un jour, dans une leçon publique, tu per-
« dras la mémoire, ce sera le signe de la prochaine
« visite de ton Juge. » Mes bien-aimés, ce qui m'a été
« annoncé vient de s'accomplir. Je sais et reconnais
« maintenant que mon temps est écoulé et que le
« terme de ma vie est proche. Je confesse donc de-
« vant vous que je crois fermement tous les articles
« de la foi chrétienne, et je conjure instamment ceux

« que cela regarde de m'administrer les sacrements
 « de l'Église quand il le faudra. Si j'avais dit ou écrit
 « quoi que ce soit, ou si à l'avenir je disais quelque
 « chose qui ne fût point en rapport avec la croyance
 « catholique, que cela soit anéanti. » Après avoir
 ainsi parlé, il mit pour toujours fin à ses leçons, répandit un torrent de larmes, dit à tous un cordial et touchant adieu, descendit de sa chaire et se retira dans son humble cellule.

Rodolphe s'est aussi approprié ce récit de Valéolétanus, mais il ajoute encore ce qui suit : « A partir
 « de là tous les principes philosophiques échappèrent
 « à sa mémoire ; il ne retint que le texte des saintes
 « Écritures et celui d'Aristote. » Sous la plume de Prussia cette légende reçut une importance plus haute encore et des embellissements beaucoup plus riches. Cet auteur met dans la bouche d'Albert, en cette circonstance, l'histoire déjà connue de son ancienne incapacité et de l'apparition de la Mère de Dieu accompagnée de deux vierges¹. On voit comment se déve-

¹ Déjà reproduite par nous, page 100. En relisant une seconde fois la *Vie d'Albert* de Prussia, nous crûmes avoir trouvé l'explication de la légende qui parle de la faiblesse d'intelligence d'Albert pendant sa jeunesse et de sa tentative d'évasion. On trouve, en effet, dans les *Vitis Fratrum*, que le grand homme racontait souvent à ses frères, comme sujet d'édification, l'histoire suivante : « Quand j'étais provincial d'Allemagne, il y avait
 « dans un certain couvent un novice très-arriéré en âge et en
 « connaissances, mais qui ne manquait nullement de ferveur
 « monastique et d'autres qualités non moins précieuses. Les
 « religieux lui ayant donc un jour dit, par mode de plaisanterie, que le provincial le chasserait de l'Ordre, il en eut
 « excessivement peur. Lorsqu'il entendit, pendant la messe de

loppa et s'embellit cette légende qui a pour fondement cette vieille tradition de l'affaiblissement de la mémoire du maître pendant les trois dernières années. Les biographes postérieurs n'ont fait pour la plupart que reproduire le récit de Valéolétanus et de Prussia. Nous ne croyons donc pas blesser les lois de l'histoire en embrassant l'opinion du critique Echard, confrère du Bienheureux, lequel juge ainsi ce point :

« Qu'un homme de quatre-vingt-quatre ans, dit-il, ait été affaibli, brisé par les veilles nocturnes, les jeûnes et une continuelle application à l'étude ; qu'il ait enfin perdu la mémoire et qu'il soit, si l'on veut, redevenu enfant, il n'y a là rien d'étonnant ni d'extraordinaire : c'est un état inhérent à la fragilité humaine, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de recourir à des visions et à des miracles dont l'ancien Ptolémée de Lucques ne parle pas ¹. »

Ce qui est certain, c'est que le vénérable maître Albert perdit à peu près vers les trois dernières années de son pèlerinage ² la mémoire nécessaire au dé-

« la nuit de Noël, ces paroles de saint Ambroise : Vous ver-
« rai-je, mon Dieu? Persévérerai-je? Me trouvera-t-il? etc, il
« répandit un torrent de larmes, commença à prier avec fer-
« veur; puis, s'appliquant à lui-même ce passage, il dit : Sei-
« gneur Jésus, qu'en pensez-vous? Est-ce que je vous verrai?
« me permettra-t-on de demeurer dans cet Ordre? Et, après avoir
« longtemps répété les mêmes paroles, il entendit une voix qui
« disait : Tu me verras et tu persévèreras dans l'Ordre! » (Voir
page 234 de la *Vita Alberti* de Prussia.)

¹ *Scrip. Ord. Dom.*, I, p. 170.

² Au mois de janvier 1278, il écrivit son testament, dans lequel il se dit très-bien portant au physique comme au moral. Il mourut en novembre 1280. L'affaiblissement de la mémoire n'a donc dû commencer qu'après la composition du testament.

veloppement des thèses scientifiques, soit subitement, par suite d'un coup d'apoplexie, ou à la longue. Les vieillards perdent le souvenir des choses qu'ils ont acquises pendant le cours de leur vie par une forte application de leurs facultés intellectuelles, et ne conservent que la mémoire des jours de leur enfance et des principales vérités du salut : c'est là un phénomène qui se constate souvent chez un grand nombre d'entre eux ¹. Albert paya aussi ce tribut à la pauvre nature humaine, et regarda le dépérissement de sa mémoire comme l'appel de Dieu, qui lui enjoignait d'abandonner cette chaire des sciences sacrées qu'il avait illustrée pendant plus d'un demi-siècle.

Il ne vécut plus alors que pour Dieu et son salut. Voici ce que rapportent à ce sujet les historiens de Cologne : « Lorsque le prêtre du Seigneur, dit Rodolphe, eut connu par cet événement que son pèlerinage allait finir, il commença par détourner son esprit de toutes les choses extérieures ; il n'écrivit ni ne dicta plus rien ; mais, séparé de la terre et ne vivant plus que pour Dieu, il cheminait en pensées et en désirs vers l'éternelle patrie ². Il cessa également tout rapport avec les personnes qui vivaient encore au mi-

¹ Le grand Newton, bien qu'arrivé au sommet des connaissances naturelles, n'en oublia pas moins, sur la fin de sa vie, toutes ses admirables découvertes. Il en est de même de Kant, pour ses recherches critiques si pleines de pénétration.

² Rodolphe. Prussia dit : « Venerabilis Pater Albertus, tali « signo sui recessus certificatus, ex tunc nunquam aliquid « scripsit; quasi puer innocens et columbinus inter fratres, « quamdiu supervixit, conversatus est, orationibus continuis « insistendo. » P. 303.

lieu du tumulte du monde : ce qui le prouve, c'est que l'archevêque Sigfried étant venu au monastère dominicain, quelque temps après l'événement mentionné plus haut, pour visiter selon son habitude son cher Albert, l'ami de Dieu et des hommes, il frappa à la porte de sa cellule en disant : « Albert, êtes-vous là ? » Mais le vénérable vieillard n'ouvrit plus et se contenta de répondre : « Albert n'est plus ici, il y fut autrefois. » Le pontife, en entendant ces paroles, poussa un profond soupir et répandit un torrent de larmes. « C'est bien vrai, dit-il à ceux qui l'accompagnaient, Albert a été ici, mais il n'y est plus. » Il voulait dire que cet homme célèbre, après s'être exténué sur la terre par l'enseignement, la prédication de l'Évangile, la composition, et la pratique des plus austères vertus, détaché alors de toutes les choses d'ici-bas, ne vivait plus que comme un homme céleste qui sans cesse a les yeux fixés sur l'immortelle patrie¹. »

Quelle courageuse abnégation de soi-même et des biens périssables de ce monde ! le puissant archevêque de Cologne, le premier prince de l'Empire, son supérieur, son bienfaiteur et son ami n'obtient pas de le voir. Le vieux maître ne veut plus contempler que ce qui est éternel !

Sans cesse, à partir de ce moment, la pensée de la délivrance fut présente à l'âme d'Albert. Il avait toujours souhaité que son corps pût reposer à l'ombre de la croix, au milieu de ses frères, dans la sainte ville de Cologne. Il espérait pouvoir, au jour de la résur-

¹ Rodolphe.

rection générale, aller à la rencontre de son Juge avec tous ces saints parmi lesquels tant de milliers de martyrs attendent la venue de leur Seigneur. C'est pourquoi il s'était depuis longtemps choisi, à l'exemple des anciens justes, le lieu de son repos dans l'église de son monastère. Il visitait chaque jour son tombeau et priait pour lui-même les vigiles des morts comme pour un homme déjà mort au monde. Il visitait aussi les autels et les sépultures des saints. Il les saluait dévotement de loin comme concitoyens et amis de son Dieu, et les conjurait avec larmes de l'aider de leur charitable intercession¹. Souvent sans doute il aura redit cette belle et touchante prière qu'il avait composée autrefois : « Seigneur Jésus-Christ, comme le temps de
« mon passage de ce monde à l'éternité est proche,
« laissez-moi élever les yeux de mon âme vers vous,
« laissez-moi m'asseoir sur l'herbe de la convoitise
« charnelle, sur l'herbe des possessions et de la gloire
« du temps, afin que je me rende digne d'être ras-
« sasié avec les cinq pains spirituels : avec la crainte
« du jugement, l'horreur du péché, la douleur du
« repentir, la honte salutaire de la confession et des
« sacrifices de la satisfaction ; avec les deux poissons
« de la persévérance dans les résolutions et du désir
« d'avancer toujours davantage, ou avec les trois
« pains que le petit enfant possède ici-bas, le petit
« enfant de l'humilité, afin que je puisse, fortifié par
« l'espérance du secours de la divine grâce, remplir
« le vide de mon âme, entrer dans le paradis, dans

¹ Rodolphe.

« le palais de Dieu et prendre part à sa gloire ; enfin,
 « avec les deux poissons de la patience et du support
 « des défauts. Accordez ces choses à votre serviteur,
 « à Jésus, vous qui vivez et réglez avec le très-doux
 « Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.
 « Amen ¹. »

Le grand serviteur de Dieu soupirait ainsi après sa délivrance, lorsque l'heure du suprême départ sonna ; et l'illustre savant, cassé de vieillesse et de fatigues, entendit descendre du ciel cette consolante parole : « Courage, bon et fidèle serviteur, viens participer à la joie de ton Maître ! » Après avoir reçu avec d'admirables sentiments de dévotion les sacrements de l'Église, il rendit, dans sa cellule, assis sur une pauvre chaise, en présence des frères agenouillés et en pleurs, sa belle et sainte âme au Dieu qu'il avait si fidèlement servi, et il chanta avec un enthousiasme divin ces paroles du Psalmiste : « Nous vîmes dans la cité de Dieu ce que nous avions entendu ². » C'était un vendredi 15 novembre de l'année 1280, dans la septième année du règne du roi Rodolphe de Habsbourg, dans la soixante-quatrième depuis la fondation de l'Ordre, six ans et quatre mois après la mort de saint Thomas d'Aquin, que s'éteignit Albert le Grand, ce soleil de la philosophie ³. Il avait atteint l'âge de quatre-vingt-sept ans.

¹ Voir Jammy, volume XII, page 152. Oraison pour le vingt-cinquième dimanche après la fête de la Trinité.

² Rodolphe.

³ Rodolphe. Prussia dit : « Consummatis vitæ suæ annis octoginta septem, gloriosus senex in cellâ suâ sedendo super

Le corps de l'illustre Dominicain, revêtu des ornements pontificaux, fut placé dans un sarcophage de bois. Tous les conventuels des églises de la pieuse ville de Cologne, l'archevêque Sigfried, beaucoup de nobles et une foule innombrable de peuple ¹ l'accompagnèrent; on le déposa dans le chœur de l'église claustrale, à côté de la sainte croix, devant le maître-autel. Cette lugubre cérémonie se fit au milieu du deuil et des larmes universels et se termina par la célébration d'un service funèbre des plus splendides ².

L'église de Ratisbonne, dont le grand maître avait été évêque, désirant posséder la précieuse dépouille de son saint pasteur, envoya aussitôt des commissaires à Cologne pour la réclamer ³; mais les moines ne se laissèrent point ravir un si rare trésor. Ils n'en envoyèrent à Ratisbonne qu'une relique considérable (*exca*, les intestins), qui furent inhumés, dit-on, dans la basilique de Saint-Pierre, derrière le maître-autel ⁴.

« sedile, circumstantibus eum fratribus ac orantibus ubertimque
« flentibus, in Coloniensi conventu feliciter in Domino obdormivit. »

¹ Rodolphe. Fleury, *Histoire ecclésiastique*, livre LXXXVII, page 303.

² Rodolphe. Nouvel avertissement donné à tous de ne point avoir honte des larmes versées sur le tombeau des grands hommes. La sainte Écriture elle-même n'exalte-t-elle pas Moïse, Josué, Josias et Judas Machabée, avec les plaintes d'une profonde et amère douleur?

³ Voir Fleury, l. c.

⁴ Rodolphe et Winheim, *Sacrarium Agrippense*, page 172. Bianco, *Histoire de l'université de Cologne*, page 34. Les nouvelles constructions de la cathédrale étaient du reste en telle voie de progrès, que cette inhumation a pu se faire dans le chœur récemment achevé. La consécration (provisoire) par

Sur le tombeau du bienheureux maître, dans l'église de Cologne, fut placé un marbre magnifique portant cette inscription : « L'an du Seigneur, MCCLXXX, le quinzième jour de novembre, mourut le vénérable seigneur frère Albert, ancien évêque de Ratisbonne, de l'ordre des Frères Prêcheurs et maître en sacrée théologie. Que son âme repose en paix. Amen¹. »

Nous avons déjà dit plus haut que la fenêtre centrale du chœur de cette église avait également été enrichie du portrait de notre Bienheureux et de celui de l'archevêque Sigfried. Enfin sa tombe reçut une seconde plaque de bois avec de beaux vers à louange dont voici la traduction ² :

« Cit-git le Phénix des maîtres, l'incomparable, le

l'évêque Léon avait déjà eu lieu l'an 1276. Schuegraff, *Histoire de la cathédrale de Ratisbonne*.

¹ Bianco, *loco citato*, page 34. « Anno Domini MCCLXXX, XVII
« Calend. Decembris, obiit venerabilis dominus Frater Albertus,
« quondam Eccles. Ratisponensis episcopus, magister in theolo-
« giâ. Requiescat in pace. Amen. »

² Voici le texte latin d'après Rodolphe :

Phoenix doctorum, paris expers, philosophorum
Princeps, verborum vas fundens dogma sacrorum,
Hic jacet Albertus, præclarus in orbe, disertus
Præ cunctis, certus assertor in arte repertus,
Major Platone, vix inferior Salomone,
Quem tu, Christe, bonæ sacrorum junge coronæ.
Annis bis denis minus actis mille tricennis
Christi nascentis de corporis exit habenis,
Quintâ post festum Martini luce molestum
Omne petendo Deum transiit, agens jubilæum.
Qui legit hos versus, mox ad tumulum retroversus
Inclinans dicat Collectam cum *Requiescat*.

Rodolphe n'a plus les deux derniers vers. Ils se trouvent dans Prussia.

« prince des philosophes, le vase d'où se répand au
« dehors l'huile embaumée d'une science sainte. Ici
« repose Albert, plein de gloire par toute la terre,
« éloquent par-dessus tous les autres, regardé comme
« l'athlète le plus habile dans l'art de la dispute, plus
« grand que Platon, à peine inférieur à Salomon.
« Unis-le, ô Christ, à la bienheureuse troupe de tes
« saints. Vingt années avant 1300 de la naissance du
« Sauveur, il abandonna la prison de son corps. Cinq
« jours après la fête du grand évêque de Tours Mar-
« tin, il s'en alla libre de toute dette, soupirant après
« son Dieu, pour célébrer l'éternel triomphe. Que
« celui qui lit ces vers se retourne vers sa tombe, s'y
« agenouille et y récite l'oraison avec un *Requiescat.* »

C'est ainsi qu'Albert termina heureusement sa longue et fructueuse carrière. Après avoir passé quatre-vingt-sept ans en ce monde, après avoir édifié pendant près de soixante ans l'ordre de Saint-Dominique et y avoir occupé avec gloire pendant plus d'un demi-siècle la chaire d'enseignement, comme peut-être aucun autre professeur ne l'avait encore fait; après avoir entrepris d'innombrables voyages pour l'honneur de Dieu, soutenu d'indicibles fatigues et de rudes combats, rempli vingt-un in-folio du résultat de ses laborieuses recherches, son âme, comme un fruit suave et précieux, fut reçue par le Maître de la moisson dans les greniers éternels. Pour son corps, qui n'avait jamais connu l'inaction ici-bas, il reposait enfin à l'ombre de la croix sainte du Sauveur, afin que, ainsi placé parmi les martyrs, il pût, au jour de la dernière résurrection, aller à la rencontre de son juge.

Albert clôt ainsi la lumineuse série des héros de la science et de la sainteté donnés à l'Église triomphante par le XIII^e siècle. Et, de toutes ces grandes lumières, saint Dominique, saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et notre chère sainte Élisabeth sont ceux dont l'éclat est le plus merveilleux et le plus resplendissant, depuis les siècles des apôtres et des martyrs.

La terre n'avait pas envoyé au ciel une procession plus sublime et des parfums de vertu d'une plus suave odeur.

CHAPITRE XXXV

COMMENT DIEU GLORIFIA SON SERVITEUR APRÈS SA MORT.

Nous ne savons pas si Albert pendant son pèlerinage terrestre et par la toute-puissance de Dieu opéra des miracles¹. Ils n'étaient du reste pas nécessaires pour constater ses hautes vertus². Ne fut-il pas lui-même un prodige, dans toute sa vie, dans son déve-

¹ Son disciple Thomas de Catimpré dit bien : « Miraculis « multis claruit, » mais il n'en spécifie aucun. Prussia, page 377.

² Prussia et Rodolphe font ici allusion à saint Jean-Baptiste et à saint Augustin, qui n'ont également point fait de miracles. Prussia pense que la cause peut en être attribuée à la négligence des religieux à les faire connaître.

loppement intellectuel et dans son activité vraiment merveilleuse. L'étendue de son érudition, sa fécondité comme écrivain dans toutes les branches des connaissances humaines, ses étonnants travaux comme professeur, comme supérieur d'Ordre et comme évêque, et de plus sa perfection morale, ses pratiques austères, sa sainte humilité, la naïveté de sa foi, l'ardeur de son amour pour Dieu et pour le prochain, tout cela semble inexplicable par les seules voies naturelles. Aussi Albert passait-il parmi ses contemporains pour un miracle de la grâce.

Les succès obtenus par lui dans le domaine de la science, les combats livrés à tout ce qui s'appelle antichrétien, les conquêtes réalisées par là dans l'empire des esprits pour la vérité divine et pour Dieu, voilà des faits qui ne peuvent s'expliquer que par une participation spéciale aux faveurs célestes. Albert, encore une fois, n'avait donc pas besoin d'opérer, pendant son pèlerinage, ce que nous appelons des miracles. Mais lorsque son âme fut admise dans le repos éternel, le Seigneur fit voir au monde par des phénomènes frappants, dont les historiens nous ont laissé des preuves, combien cet instrument de la grâce lui avait été agréable. Sa main toute-puissante voulut bien répandre des fleurs merveilleuses sur le tombeau de son fidèle serviteur. « Le corps du bienheureux Albert, dit Rodolphe, « n'avait été placé dans une première sépulture que « jusqu'à l'achèvement complet du chœur qu'il avait « fait construire pendant sa vie. Cet édifice une fois « terminé, la dépouille du vénérable évêque devait « recevoir une sépulture plus convenable. On ouvrit,

« en effet, la tombe dans laquelle on l'avait d'abord
 « descendue, parée selon la coutume de l'Église des
 « ornements pontificaux et étendue sur les reins. Le
 « saint corps fut retrouvé tout entier, en bon état,
 « avec tous ses membres, tous ses ornements, et exha-
 « lant une délicieuse odeur ; mais cette fois il était
 « retourné (*supinus*)¹, la face contre terre, comme
 « il avait coutume de se mettre quand il priait pendant
 « sa vie. Il avait donc repris dans son sépulcre, et
 « comme par miracle, la position qui autrefois lui
 « avait été la plus chère et la plus habituelle. » Voilà
 ce que nous apprend Rodolphe d'après le témoignage
 de l'ermite Jérôme de Saint-Paul, qui avait assisté à
 la translation.

Il est impossible de préciser l'époque à laquelle se fit la première ouverture du tombeau. Rodolphe pense qu'elle eut lieu environ trois ans après la mort du Bienheureux. Valéolétanus² dit, « longtemps après son inhumation » ; de sorte qu'Échard présume qu'elle n'eut lieu qu'au XIV^e siècle. Quoi qu'il en soit, nous voyons, d'après ces rapports, combien de temps durèrent les constructions du chœur de l'église dominicaine et quelles devaient être la perfection et l'élégance de ses formes.

Ce qu'il y eut de prodigieux dans cette translation, ce fut qu'après une si longue suite d'années, le corps,

¹ Echard lui-même avoue son impuissance à expliquer cette étrange position du corps, vu que *supinus* signifie, « courbé en arrière. » On veut évidemment dire ici que le cadavre était retourné.

² *Script. Ord. Dom.*, I, page 170. Valeolétanus dit, chap. II : « Longo tempore post sepulturam facta est. »

après avoir été préservé de toute corruption , exhalait encore un si suave parfum. Les religieux en louèrent Dieu et replacèrent avec le plus grand soin la sainte dépouille, cet instrument du Saint-Esprit, dans l'ancien cercueil, et celui-ci dans une crypte qu'ils avaient fait creuser¹. Ce n'est donc qu'à cette époque seulement que fut faite la tombe de pierre dans laquelle on trouva plus tard le sarcophage en bois avec les vénérables reliques. Cette translation avait puissamment contribué à la glorification du bienheureux serviteur de Dieu ; mais auparavant déjà, c'est-à-dire quelque temps après sa mort, des âmes pieuses assurèrent avoir joui du spectacle du ciel et connu la gloire d'Albert dans l'autre vie. Le Frère Gottfried de Douisbourg, compagnon et confesseur de notre Bienheureux, priait sans cesse pour le repos de l'âme du vénérable Père. Or, un jour qu'il était resté à l'église après l'heure de Matines, Albert lui apparut, environné d'un éclat merveilleux et paré des ornements pontificaux les plus magnifiques. Son front était surmonté d'une mitre épiscopale au milieu de laquelle étincelait un superbe diamant qui illuminait de son éclat magique le sanctuaire tout entier. Le bon moine, que cette apparition avait presque privé de ses sens, reconnut Albert et lui demanda comment il se trouvait. « Très-bien, mon fils, répondit celui-ci ; les sens de
« l'homme ne sont pas capables de saisir la clarté et la
« splendeur dont le Seigneur a daigné m'environner
« dans sa miséricorde. Cette beauté corporelle ne peut

¹ Rodolphe.

« en faire naître qu'une faible et imparfaite idée. Les
 « rayons lumineux qui, du sommet de cette mitre,
 « se répandent avec abondance sur mon front, signi-
 • « fient la gloire ineffable que je possède. Les autres
 « pierres précieuses qui couvrent mes vêtements sont
 « les livres sur la sainte Écriture que j'ai publiés avec
 « la grâce de Dieu pour la défense de la foi et pour
 « faire connaître la divine sagesse. Et comme pendant
 « ma vie j'en ai beaucoup arraché aux ténèbres de l'i-
 « gnorance pour les conduire à la lumière de la vérité
 « et à la connaissance de Dieu, le Seigneur a accordé
 « à mes prières la délivrance de six mille âmes des
 « flammes du purgatoire. » Il disparut après ces pa-
 roles. A Trèves ¹, mourut une femme de Vilsarbrück
 qui avait fidèlement servi Dieu jusqu'à la quatre-vingt-
 deuxième année de son âge. Quinze jours après son tré-
 pas, elle apparut à son confesseur Théodorich, lecteur
 des Frères à Trèves, le salua avec bonté et lui donna
 l'assurance de son bonheur dans la possession de
 Dieu. Le moine lui ayant demandé si elle connaissait
 Albert, qui venait de mourir tout récemment dans le
 couvent de Cologne, elle répondit : « Je le connais
 très-bien.—Où est-il? » reprit le lecteur, et la bienheu-
 reuse de répondre : « Il se réjouit bien au-dessus de
 nous d'une joie inexprimable. »

Une abbesse de Cisterciennes allemandes priaït
 avec ses sœurs pour Albert qui venait de mourir, parce
 que sa science et ses conseils les avaient souvent con-
 duites dans la voie du progrès spirituel. Un matin

¹ Prussia, page 325.

que cette religieuse s'était un peu assoupie, elle vit devant l'autel le Bienheureux se disposant à parler au peuple; il était debout, et ses pieds ne touchaient point le sol. « Grand Dieu ! s'écria-t-elle alors tout effrayée, Frère Albert va tomber, car il n'a point de marche-pied. » Mais une personne respectable qui se tenait près de là lui dit : « Frère Albert n'a rien à craindre, il est impossible qu'il tombe désormais. » Ainsi consolée, la pieuse abbesse écouta la prédication du Bienheureux, qui débuta par ces mots : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu. » Il poursuivit la lecture évangélique jusqu'à ces autres paroles : « Plein de grâce et de vérité, » auxquelles il ajouta cette réflexion : « Telles sont les merveilles que je contemple maintenant de mes propres yeux. »

Enfin la bienheureuse Mechtilde de Helpède, cistercienne, qui depuis son enfance avait voué à Dieu sa virginité et vécu dans une innocence angélique, rapporte ce qui suit dans son *Petit Traité de la grâce spirituelle*¹ :

« Cette vierge vit entrer au ciel les âmes du seigneur Albert, de vénérable mémoire, et du Frère Thomas d'Aquin, de l'ordre de Saint-Dominique. Elle aperçut un trône sur lequel était assis le Roi du séjour des saints et deux vénérables personnages qui s'avançaient vers le Roi. Sur leurs vêtements étaient écrites, en lettres d'or, des paroles d'un éclat merveilleux et qui en exhalaient un suave parfum. De-

¹ On en a récemment publié une édition refondue avec soin, à Ratisbonne, chez G. J. Manz, 1857. Il n'y est pas question de l'apparition. Prussia la rapporte, page 328.

« vant ces personnages marchaient deux anges qui
« portaient des chandeliers d'une beauté ravissante et
« qui s'arrêtèrent devant celui qui siégeait sur le trône
« de majesté. La vierge apprit alors par révélation
« que les deux personnages qu'elle avait vus n'étaient
« autres qu'Albert et Thomas d'Aquin. Illuminés ici-
« bas par la connaissance divine et embrasés du feu
« de l'amour spirituel, tous deux furent présentés
« au Roi par les deux anges comme participants aux
« dons des chérubins et des séraphins. Les paroles
« lumineuses écrites sur leurs vêtements en lettres
« d'or représentaient la science qu'ils avaient eue de la
« divinité et de l'humanité de Jésus-Christ, et qu'ils
« avaient enseignée dans leurs nombreux ouvrages ;
« c'est pourquoi leur âme jouissait déjà d'un bonheur
« sans égal, comme si elle eût été du plus délicieux
« parfum. Ils sont devenus semblables aux saints,
« parce qu'ils se sont appliqués pendant cette vie passa-
« gère à leur ressembler en tout, par leurs vertus et
« par leur science. »

C'est ainsi que des âmes pieuses firent connaître au monde, après la mort d'Albert, la félicité dont Dieu avait enivré son serviteur. Sans exagérer la valeur de ces visions, nous devons cependant faire remarquer qu'il serait injuste de les rejeter complètement ; car cette époque de foi vivante était certainement plus voisine du monde des esprits que nous, dont le cœur est refroidi par le souffle glacé du doute, et qui ne semble avoir d'intelligence que pour les choses sensibles et palpables. Si l'être le plus faible peut se communiquer à nous par l'influence qu'il exerce sur nos

organes, pourquoi une semblable manifestation serait-elle impossible à des esprits éminemment supérieurs, comme, par exemple, au Roi et au Créateur du monde des esprits? Toutes ces visions, ne fussent-elles que les rêveries d'une imagination pieuse et contemplative, elles mériteraient encore d'être connues à cause de leur valeur poétique et de la simplicité de leur caractère.

Depuis la première translation, le corps de notre Bienheureux demeura pendant presque deux cents ans, au milieu du chœur de l'église dominicaine à Cologne, l'objet d'une vénération profonde et le but de pieux pèlerinages. Mais enfin, lorsque l'Université de Cologne, sortie en grande partie de la fameuse école d'Albert, se fut élevée à son plus haut point de splendeur, et que la section de théologie eut obtenu la considération et l'estime universels, l'humble tombeau du grand maître de la science ne parut plus convenable au grand nombre des étudiants. On voulut élever à ce génie extraordinaire un mausolée plus splendide et plus digne, comme beaucoup de savants de moindre mérite en avaient obtenu. Touché des prières incessantes de cette célèbre école, Sixte IV permit l'ouverture du tombeau ainsi que la translation du corps, en priant Hermann, archevêque de Cologne, de ne pas mettre d'obstacle à la réalisation d'une aussi louable entreprise¹. Or, comme le général des Dominicains,

¹ Voir le bref adressé par le pape Sixte IV à Hermann, archevêque de Cologne, le 26 avril 1483. Il est dit : « Venerabili fratri Hermanno Archiepiscopo Coloniensi : Venerabilis Pater, salutem et apostolicam benedictionem. Petit, ut nobis relatum

Salvius Casetta, se trouvait précisément à Cologne à cette époque, l'ouverture du tombeau fut arrêtée pour le 11 janvier de l'année 1482¹. Le Provincial d'Allemagne, Jacques Stubach, le prieur du couvent de Cologne, Jacques Sprenger, qui devait diriger l'entreprise, le recteur de l'Université, Ulrich d'Esslingen, les professeurs, les docteurs et les étudiants furent tous présents à la rédaction de cet acte.

Il fallut se donner de grandes peines pour éloigner, à l'aide de solides instruments, l'énorme pierre qui fermait l'entrée du caveau; mais on trouva enfin ce que l'on cherchait. Bientôt apparut le sépulcre de pierre avec le sarcophage de bois qui contenait la sainte dépouille. Celle-ci était encore parée des ornements épiscopaux. La tête portait la mitre quelque

« est, dilectus filius Salvius Casetta ord. Præd. Magister generalis, corpus bonæ memoriæ Alberti magni Ratisponensis Ep. « ex humili, in quo jacet, loco elevari, eo consilio, ut honoratius illi sepulcrum concederetur, supplicante et insistente « maximo studio univensa Albertistarum scola, quæ in illâ « Universitate maximæ est auctoritatis; quoniam indignum « videtur memoriam tam illustris viri carere eo sepulcri honore, « quo minoris meriti homines sæpe decorantur. Quare cùm pro « parte scolæ prædictæ nobis de hoc fuerit vehementissime « supplicatum, hortamur fraternitatem tuam, ut honoratissimum hujusmodi eorum desiderium non impedias, quo « memoria tanti viri hoc genere ornamenti honestari possit. « Datum Romæ anno Domini MCDLXXXIII die vigesima sextâ « Aprilis, Pontificatûs nostri anno duodecimo. » Bianco, page 50.

¹ Prussia et Rodolphe reproduisent cet acte comme témoins auriculaires; le dernier surtout nous le transmet en son entier dans son Lib. Manuscrip. in-fol. *de Viris illustr. Ord. Præd.* La copie dont nous nous sommes servi se trouve dans les archives de Ratisbonne qui concernent Albert.

peu endommagée; la main droite tenait la crosse pastorale, dont l'extrémité supérieure était de plomb et la partie inférieure de bois également endommagée. Un anneau de cuivre fut trouvé dans le doigt de la main gauche et des sandales aux pieds. Si tous ces objets prouvaient l'amour du bienheureux Albert pour la sainte vertu de pauvreté, les témoignages de son ardente dévotion ne manquèrent pas davantage. Au cou du corps étaient suspendus un petit crucifix contenant une particule de la sainte croix, un petit paquet de soie qui renfermait un *Agnus-Dei* en cire, puis un pfenning percé autrefois par un des clous du Sauveur. Le corps lui-même n'avait presque reçu aucune atteinte. Quelque peu de terre le couvrait seulement. Le couvercle du sarcophage de bois ayant été détruit par le temps et l'humidité, les religieux, après avoir fait disparaître la terre sans toucher au corps, trouvèrent la tête presque intacte, la matière des yeux était encore dans leurs orbites, et la chair couvrait le menton avec une partie de la barbe. On pouvait même voir encore une oreille desséchée. Les épaules étaient parfaitement intactes, les membres garnis de chair desséchée, et les pieds tenaient aux jambes.

On s'étonna que le saint corps, après avoir passé un aussi long temps sous la terre, répandit encore une odeur de nature à ravir d'admiration tous les assistants. Ceux qui présidèrent à la translation détachèrent le bras droit, destiné au pape Sixte ¹, et replacèrent le reste des saintes reliques, avec leur parure primi-

¹ Qui l'offrit aux Frères Prêcheurs du couvent de Bologne.

tive, dans un tombeau plus honorable, qu'on avait construit de façon à ce qu'elles pussent toujours être offertes à la vénération des fidèles ¹. Nous ne pouvons malheureusement plus dire quel fut ce nouveau et remarquable monument, puisqu'il disparut comme tant d'autres au commencement de ce siècle. Il est vraisemblable toutefois qu'il était fait de pierre, élevé au-dessus du sol et enrichi de sculptures. Au milieu aura été placé le sarcophage de bois, muni d'un dessus transparent qu'on pouvait découvrir ².

Depuis cette mémorable translation, un grand nombre de pieux fidèles visitèrent les reliques, et beaucoup de personnes malades y obtinrent leur guérison. C'est ainsi que, d'après Prussia ³, un jeune aveugle, fils d'un pauvre artisan de Cologne, recouvra subitement la vue au tombeau du grand maître et put se livrer à l'apprentissage d'un métier. Une femme que d'atroces souffrances retenaient depuis plusieurs années sur sa couche, obtint une santé parfaite après un vœu fait au bienheureux Albert.

Un homme qui avait perdu l'odorat au point de ne pas remarquer la présence d'un cadavre en putréfaction placé auprès de lui, visita avec plusieurs autres pèlerins le tombeau du vénérable serviteur de Dieu. Pendant qu'il contemplait avec délices les saintes re-

¹ Le général de l'Ordre accorda, à cet effet, une permission particulière. Bianco, page 50.

² Prussia dit quatre ans après la translation : « Totum corpus « superius indissolutum quoad ossa et indivisum usque hodie in « eâdem tumbâ jacet ! »

³ Page 336 - 349.

liques, il sentit, à son grand étonnement, le suave parfum qui s'en exhalait. Un autre malade fut délivré à Cologne de la dyssenterie, et un Frère de l'Ordre, de douleurs de tête si violentes, qu'il lui était impossible de dormir, de chanter au chœur, ou de percevoir même le son le plus éclatant ¹.

Telles sont, parmi un grand nombre d'autres, les fleurs merveilleuses répandues par la main toute-puissante de Dieu sur le tombeau de notre grand docteur. Non content de préserver le corps de la corruption, le Seigneur fit connaître au monde, dans différentes visions, la béatitude accordée à son âme, et permit que de nombreuses guérisons s'opérassent sur le magnifique mausolée construit par la pieuse et célèbre école de Cologne.

¹ Les miracles du B. Albert furent chantés par Prussia et Flaminus. Le poëme de ce dernier fut imprimé en 1517 à Bologne. Voici le travail de Prussia :

Illuminas oculos, Pater,
 Egramque sanas feminam.
 Confers odoratum tui
 Corpusculi fieri redditus,
 Prope integer divinitus,
 Fluxumque sanguinis sistis,
 Sanum caput reddis, gravem
 Paralysim solvis. Cum eo
 Grati fideles prædicent
 Cœleste bonum quodlibet !

CHAPITRE XXXVI

COMMENT LES HOMMES ONT CÉLÉBRÉ LA MÉMOIRE D'ALBERT.

Tandis que le Tout-Puissant rendait témoignage à la gloire de son illustre serviteur, les hommes au milieu desquels il avait vécu, pour le salut et l'enseignement desquels il avait opéré de si grandes choses, étaient sans cesse occupés à célébrer son nom, ses mérites et sa mémoire. Tous les siècles, depuis sa mort jusqu'aujourd'hui, ont déposé de nouvelles couronnes sur sa tombe en signe de leur amour et de leur vénération ¹. Des monuments publics s'élevaient dans tous les lieux qu'Albert avait honorés de sa présence; on recherchait avec ardeur ses reliques, ses livres et ses manuscrits; son nom était glorifié par des cantiques, des légendes, des histoires et des discours publics. Toutes ces manifestations prouvent la haute estime dont jouissait le grand maître du moyen âge comme professeur, comme théologien, philosophe, naturaliste, et surtout comme modèle de perfection chrétienne.

Peu d'hommes dans l'histoire ont le front ceint d'une auréole plus lumineuse; peu d'hommes sont

¹ Si les ennemis, les calomnies et les outrages n'ont pas manqué à Albert, il en fut redevable à ses suréminentes vertus et à sa prodigieuse influence.

plus connus et plus applaudis dans tant de contrées, par les peuples les plus savants et par ceux qui sont les moins policés, aux points de vue les plus divers touchant les matières religieuses. Nous énumérerons d'abord les monuments publics qui témoignent du souvenir laissé ici-bas par le bienheureux Albert.

Nous avons déjà raconté comment les Dominicains consacrèrent sa mémoire dans leur église de Cologne par la construction d'un superbe tombeau, par une épitaphe à sa louange et par de magnifiques peintures sur verre. Dans le couvent adossé à cette église se trouvaient aussi les deux cellules occupées autrefois par maître Albert et par son bien-aimé disciple Thomas d'Aquin, cellules qu'on fit voir jusqu'au commencement de ce siècle ¹. Plus tard elles avaient été converties par les deux coadjuteurs de Walenbourg en une seule chapelle où se célébrait annuellement l'office divin. Ce cloître posséda avec bonheur jusqu'à une époque très-avancée des reliques d'Albert plus précieuses encore, parce que c'étaient des reliques de sa belle intelligence, comme le manuscrit propre de son Commentaire sur saint Matthieu et celui du Livre sur les Animaux. Mais, pendant que ce dernier écrit disparaissait sous les décombres du monastère à l'époque de sa destruction, le premier fut sauvé et conservé précieusement dans les archives de la ville de

¹ D'après Bianco. Analogie frappante avec les bancs de repos et les allées de Nymphæum, près du Mieza, où Aristote et son fameux disciple Alexandre le Grand se promenaient et se reposaient ensemble. Ces bancs et ces allées furent longtemps l'objet de la curiosité des voyageurs.

Cologne par les soins intelligents du professeur Walraff¹. C'est un magnifique volume en parchemin, in-quarto, composé de deux cent cinquante-une pages, au frontispice duquel se lisent ces mots, tracés par une main étrangère : « Albert le Grand a écrit ce livre de sa propre main ou de sa propre plume². » On remarque dans ce manuscrit beaucoup de soins, d'exactitude et de netteté. La seconde partie seule semble avoir été copiée plus rapidement.

La reliure en peau qui protège ce remarquable ouvrage est d'un grand intérêt, parce qu'elle porte à l'extérieur l'empreinte un peu endommagée d'un portrait d'Albert. Le Bienheureux y est représenté en évêque, assis sur un siège, la tête baissée, comme celle d'un homme plongé dans la méditation de quelque problème scientifique. Le visage est sérieux, très-caractérisé, un peu large et sans barbe. Le nez est fort, les lèvres resserrées, les yeux pleins de feu et d'expression. On peut du reste facilement reconnaître à l'exécution générale, aux ornements et au jet de draperie qui ornent l'un des coins du livre, que cette reliure ainsi que l'image ne sont pas du temps d'Albert, mais appartiennent tout au plus au xv^e siècle. Le luxe dont les âges postérieurs devaient, par vénération, parer ce manuscrit du grand homme est comme la récompense de l'humilité avec laquelle il éloignait

¹ C'est aux bontés particulières de M. l'archiviste de Fuchs et de M. l'intendant de justice que nous devons l'avantage d'avoir pu examiner, à Cologne même, cet intéressant manuscrit d'Albert.

² Albertus Magnus hunc codicem proprio suo digito sive calamo conscripsit.

de ses livres, pendant sa vie, les ornements trop précieux.

On conserve aussi à Cologne la fameuse coupe à la prétendue vertu magique dont nous avons parlé ¹.

Chose remarquable ! la noblesse française a cherché, au commencement de ce siècle, à remettre en honneur à Cologne la glorieuse mémoire d'Albert le Grand. L'an 1811, la rue de Stolk, où jadis l'illustre Dominicain avait fait preuve d'une activité si féconde en bénédictions, et où s'élevait le monastère des Frères Prêcheurs, reçut, par ordonnance, le nom de rue Albert-le-Grand. Le principal monument de cette rue, la création d'Albert, le chœur splendide des Dominicains, avec l'église tout entière, s'écroula, dans les dix premières années de notre siècle, sous les coups du vandalisme moderne, qui détruisit également quatre-vingts autres édifices, églises ou monastères, dans la noble cité de Cologne. C'est une caserne d'artillerie qui remplace aujourd'hui l'ancien couvent des Frères Prêcheurs. Le magnifique mausolée d'Albert lui-même ne put trouver grâce devant les démolisseurs, à cette époque de douloureuse mémoire. Lorsqu'on ouvrit alors le sarcophage, les restes du grand homme tombèrent presque tous en cendres ; les ornements seuls et une partie de la crosse pastorale demeurèrent entiers. Toutes ces reliques furent transportées dans

¹ Page 82. Elle se trouvait autrefois dans le trésor du couvent de Cologne, devint ensuite propriété de M. le conseiller de cour le docteur Comes, à Cochheim sur la Moselle, lequel, en 1847, en fit don au musée de la ville. L'inscription en est ainsi conçue : *Scyphus B. Alberti Magni Ord. Præd.*

² Bianco, page 56.

l'église cathédrale de Saint-André. Les ossements, ainsi que les deux morceaux de la crosse pastorale en bois (ayant chacun une longueur de cinquante centimètres), et dont l'un portait encore à sa partie supérieure la courbure de fer ou de plomb, furent de nouveau enfermés dans un petit coffret de bois que l'on suspendit à la muraille de l'entrée latérale nord de l'église.

O grand homme, où vos cendres se trouvent-elles ! Sur le couvercle de cet étrange reliquaire se voit, dans la posture d'un homme à demi debout, la hideuse figure d'un évêque avec un livre et un bâton pastoral. Elle représente, dit-on, le bienheureux Albert ¹ ! Quant aux ornements, ils furent gardés et déposés dans la sacristie supérieure de l'église, où on peut encore les voir. Ils se composent de la chasuble, du manipule et de l'étole ; l'étoffe en est d'un velours sur soie remarquable et de couleur violette.

La chasuble est d'un poids considérable, et possède encore la forme antique d'un manteau chargé de plis qui couvre tout le corps et a besoin d'être relevé aux bras. Sur la partie antérieure et postérieure est dessinée une croix (*aurifrisia*) en forme de pallium, composée d'étoffe d'or et ornée de carreaux ou d'étoiles rouges et vertes.

L'étole est une bande longue et étroite descendant

¹ Les actes de cette translation se trouvent dans les archives paroissiales de Saint-André. Nous sommes redevables des notices historiques mentionnées ici, aux bienveillants éclaircissements qu'a bien voulu nous transmettre M. le curé de Saint-André, à Cologne.

jusqu'aux extrémités de l'aube et ornée de douze images très-petites, mais complètes, des douze apôtres. Le manipule, de forme semblable, mais plus court, porte les images de saintes vierges, et, aux extrémités, les empreintes de deux saints de l'ordre de Saint-Dominique ¹. Ce remarquable ornement d'église nous fournit quelques renseignements qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. En supposant qu'il soit celui dont fut parée la dépouille mortelle d'Albert lorsqu'on la descendit au tombeau, en 1280, quelle solidité n'avaient pas les étoffes anciennes consacrées au confectionnement des habits sacerdotaux, puisque celui-ci résista si puissamment à toutes les forces combinées de destruction, et qu'on peut s'en servir aujourd'hui encore ! La couleur violette elle-même ne manque pas de signification. Il paraîtrait qu'à cette époque elle tenait très-souvent lieu de couleur noire, même dans nos contrées ². Était-ce peut-être la coutume d'enterrer les prêtres avec les couleurs de la pénitence ?

Tels sont, y compris le collége Albertin, qui fut si longtemps célèbre, les précieux souvenirs d'Albert le Grand que la religieuse Cologne a possédés ou possède encore.

Ratisbonne, dont l'illustre Dominicain occupa le

¹ Dire qu'un manipule datant de 1280 portait déjà les images de deux saints de l'ordre de Saint-Dominique pourrait faire naître un doute dans l'esprit de quelques-uns. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ornement a été pendant quatre cents ans enfoui dans le tombeau du Bienheureux.

² C'est ce qu'on lit dans W. Durand, *Rational des divins offices*, livre III, chapitre XVIII. « *Violaceo colore uti in diebus quibus est usus nigri coloris non est inconveniens.* »

siège épiscopal, tient sans contredit le second rang parmi les villes allemandes qui le comptent au nombre de leurs illustrations. Comme nous l'avons déjà raconté, il s'est conservé dans cette ville une magnifique salle du moyen âge qui porte le nom d'école Albertine. C'est dans cette construction carrée attachée au cloître de l'ancien couvent des Frères Prêcheurs, du haut de la belle chaire gothique encore debout en face de la porte d'entrée, que la puissante parole du bienheureux maître retentissait aux oreilles de ses nombreux disciples. Il est vrai que l'ornementation et les sculptures de la salle et de la chaire ¹ indiquent une époque plus récente ; mais il est possible, il est même vraisemblable qu'Albert avait déjà donné dans ce lieu ses savantes leçons. Un évêque postérieur de Ratisbonne, Albert Ernst, comte de Wartemberg (né en 1636), qui avait été un ardent admirateur des vertus et du prodigieux savoir de notre Bienheureux, convertit cette salle en une chapelle, sans toucher toutefois à son ancienne disposition ². Il y dressa un autel (de forme pyramidale) qui se trouve actuellement encore adossé à la muraille à droite de l'entrée, et au milieu duquel se voit un buste argenté d'Albert tenant en main un livre et le serpent (antique symbole de la logique). A la partie inférieure de ce buste est pratiquée une ouverture dans laquelle apparaît une relique considérable du Bienheureux avec cette inscription :

¹ Sur la partie extérieure de la chaire se voit l'image de saint Vincent Ferrier, et aux deux côtés de la porte, celles du bienheureux Albert et de saint Thomas d'Aquin.

² Voir l'*Histoire du prévôté de Heinspach* de Zierngihels.

Reliquiæ sacræ scapulæ B. Alberti Magni ¹ *episcopi Ratisponnensis, Ord. Præd. meritissimi.* Une autre inscription porte ces mots : *Scolam hanc B. Alberti Magni episcop. Ratisp. patroni diœcesis meritissimi, in quâ et D. Thomam discipulum habuit, suâ adhuc antiquitate venerabilem Albertus Ernestus episcop. Laodicensis administrator Ratisp. can. gen. et cap. imp. in sacellum et altari instructam ac insignibus ejusdem sancti reliquiis decoratam solemnè S. Rom. Eccl. ritu consecravit anno dom. MDCXCIII die 18 Jul. Dom. sept. post Pentecost.* Plus tard cette chapelle obtint encore une rénovation, comme l'indique une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée : *B. Alberti M. O. Pr. episcop. Ratisp. scola consecr. MDCXCIII, renov. 1768.*

¹ Un os de l'épaule que l'ancien évêque Albert avait obtenu du couvent de Cologne, comme nous le dirons.

² On voit encore quelques inscriptions et épitaphes importantes dans cette salle. Ainsi à droite et à gauche, en entrant, on remarque les images : d'un évêque, probablement d'Albert (au bas de laquelle on lit : « *Mirabilis est scientia sanctorum*), » et celle de saint Thomas d'Aquin, incrustées dans les bancs. On voit de plus cette singulière épitaphe gravée en lettres d'or sur une colonne : « *Anno 14 (09?) in oct. D. Barth. obiit venerab. « P. Joh. Herold sacræ theologiæ lector et prior conventûs Nu- « remb. Hic sepult. fuit doctissimus vir et sanctific. seipsum « discipl. christianâ, qui multa eruditè scripsit. Cujus sepul- « chrum cùm Suevi violare tentarent, sacro horrore percussi (?) « recesserunt. Sub eodem tumulo requiescit Henricus Comes « de Monte et Sausen quibusdam Suso dictus, qui obiit anno « millesimo trecentesimo in die Thomæ ap. quem B. Henricus « Suso, filius ejus, Ord. Præd. è purgat. flammis suis precibus « in cœlum venire vidit.* » Il s'agirait donc ici du père du célèbre Henri Suso ! Preuve en même temps de l'antiquité de la chapelle.

Lorsque la révolution vint ravager nos contrées, le couvent des Dominicains de Ratisbonne et sa chapelle furent livrés à la profanation. Ce ne fut que dans ces dernières années que ce remarquable sanctuaire fut délivré des choses qui le remplissaient ¹ et rendu à une destination sainte. C'est là qu'aujourd'hui les étudiants reçoivent l'instruction religieuse. Pouvait-on trouver un local plus convenable pour l'éducation morale de la jeunesse que cette antique école où retentirent jadis les accents du maître de la science sacrée? Dans l'église encore existante des Dominicains, qui, du reste, rappelle assez par elle-même le souvenir de notre Bienheureux, on ne trouve que quelques peintures modernes et sans valeur artistique². Plusieurs biographes racontent que dans cette même église se trouve une tribune en pierre du haut de laquelle Albert aurait autrefois fait entendre la parole de Dieu.

Lorsque Ratisbonne, comme tant d'autres cités allemandes, se fut donnée au schisme du xvi^e siècle, ce sanctuaire tomba aux mains des protestants. Or, dit-on, quand pour la première fois le ministre de la prétendue réforme monta dans cette chaire, il perdit subitement la parole, et ne la recouvra que lorsqu'on lui

¹ D'après M. le lieutenant Schuegraff, elle était remplie de tonneaux de bière et de vieux meubles.

² La statue placée dans les environs du portail, et qui passe généralement pour être le portrait d'Albert, n'est autre, sans aucun doute, qu'une image de saint Dominique, qu'on a plus tard encore, par un palpable non-sens, couronnée d'une mitre épiscopale.

en eut élevé une autre à côté de celle-ci ¹. Quoi qu'il en soit, nous n'avons pu découvrir la moindre trace de ce monument, construit à l'époque de notre saint pontife. Ratisbonne, cette fière cité, possède donc presque tous les édifices consacrés par la mémoire de son glorieux maître et évêque Albert II.

Lauingen, berceau du grand homme, n'a pas moins fidèlement conservé son souvenir. Non-seulement cette ville montre, dans un coin de la place du Marché, la maison où il a dû recevoir la naissance, mais elle possède aussi un tableau remarquable, avec inscription consacrée à celui dont l'éclatante réputation a fait connaître le nom de Lauingen dans l'univers entier. Sur la place même du Marché se voit encore la tour dont nous avons déjà parlé, et qui fut construite, de 1457 à 1478, dans le but de protéger les habitants contre les attaques de l'ennemi. Cette tour est carrée, d'un gothique élégant, octogone à sa partie supérieure, et se termine aujourd'hui par une gracieuse coupole. Bien que spécialement destinée à devenir un observatoire, elle sert cependant aussi à honorer les personnages célèbres et à célébrer les fêtes de Lauingen. A sa base, sur les murs, sont peintes deux figures de grandeur naturelle, dont l'une représente Albert le Grand en habits pontificaux, et l'autre, la bienfaitrice de Lauingen, Gisèle de Schwabek ². Sous l'image d'Albert se lit cette inscription : « Albert le Grand, « célèbre par sa science, est né à Lauingen, l'an 1193.

¹ Ainsi parle Jammy dans sa préface des œuvres complètes d'Albert le Grand.

² Voir sur ce point le légendaire de Mittermayer.

« Il fut évêque, et vécut quatre-vingt-sept ans. » Voici la teneur d'une autre inscription latine gravée près de l'image d'Albert :

Albertus Magnus civis clarissimus olim
 Lauingæ doctor magnus præsulque sacrorum
 Inclytus, omnigenæ scriptor celeberrimus artis,
 Sic oculos, sic ora senex vultumque gerebat.

Au-dessus des deux figures se trouve représenté, comme merveille de la nature, le cheval blanc de Lauingen, qui vécut, dit-on, dans cette cité au temps d'Albert. C'est sans doute un symbole de la grandeur intellectuelle de notre bienheureux. On lit au-dessous l'inscription suivante :

Miræ molis equus, velox et saltibus aptus,
 Prælongus ter quinque pedes et corpore magnus,
 Nascitur Alberti Lauingæ sub lare magni ¹.

Malheureusement toutes ces peintures, dans l'état où elles se trouvent aujourd'hui, ne remontent pas au delà des années 1685 ou 1782, époque où la tour a subi une restauration. Les inscriptions promettent une ressemblance exacte avec l'original ; il ne faut cependant pas les croire, car l'image d'Albert ne représente

¹ Un vieux dicton populaire raconte que cet animal ne s'était jamais laissé conduire que par la main du petit Albert, qui aurait donc déjà, pendant son enfance, fait éclater la prodigieuse puissance qu'il devait un jour exercer sur la nature. On trouve d'autres versions encore sur ce cheval blanc dans le légendaire de Lauingen. Raiser parle plus au long de ces inscriptions dans son *Histoire de la ville de Lauingen* (1822), page 79.

qu'une figure barbue, très-ordinaire et dépourvue d'expression. Sa tête surtout porte une mitre ridicule par son excessive hauteur, comme le sont toutes celles dont les peintres de cette époque ornaient le front des évêques sur leurs tableaux. Les habitants de Lauingen honorèrent la mémoire d'Albert en lui dédiant le second autel de leur magnifique église, après l'avoir enrichi de plusieurs reliques du saint.

La Bavière, elle aussi, même dans ces derniers temps, n'a pas épargné les louanges au grand maître. Le Walhalla, près de Ratisbonne, montre avec orgueil, parmi ses tableaux des grands hommes de l'Allemagne, une inscription commémorative d'Albert conçue en ces termes : *Albert le Grand, évêque de Ratisbonne, né en 1205, mort en 1280* ¹. Aux provinces d'outre-Rhin qui surent ainsi payer par de nombreux monuments publics leur riche tribut de reconnaissance au grand professeur de philosophie et de théologie, vint aussi se joindre l'Italie, ce théâtre de son éducation secondaire, de sa vocation religieuse et de ses éclatants triomphes dans les combats contre les adversaires des ordres religieux.

Padoue d'abord, où il fit ses hautes études, montre son buste dans le Prato della Balle, où cette cité honore les hommes qui dans ses murs ont cultivé les sciences avec un succès particulier ². On voyait aussi

¹ C'est par erreur que dans la biographie des écrivains du Walhalla, il est surnommé comte de Bollstøtt. Plus tard les Bollstøttois devinrent citoyens de Nørdlingen (Raiser.)

² Selon une probabilité qui s'appuie sur une tradition étrangère.

l'image du grand homme dans le chœur de la cathédrale d'Orviète ¹.

On la rencontre en outre dans différents endroits de la Péninsule, là surtout où sont rassemblés les grands génies du monde catholique ou seulement les illustrations de l'ordre de Saint-Dominique. C'est ainsi qu'on peut la voir dans le cloître du couvent de Saint-Marc, à Florence, où le fameux dominicain Jean de Fiesole (né en 1337, mort en 1455) a peint en magnifiques fresques les portraits de toutes les célébrités de l'ordre des Frères Prêcheurs ². Au près de la croix de Jésus - Christ, aux côtés du pape Innocent V, du cardinal Hugues, de saint Antonin, du bienheureux Jourdain de Saxe, de saint Raymond de Pennafort, de saint Vincent Ferrier et de beaucoup d'autres, apparaît aussi *Albertus Magnus de Alemaniâ* ³ comme un vieillard vénérable, revêtu d'habits pontificaux, plein de solennité et d'illumination. Figure vraiment admirable, qui brille comme un astre de première

¹ Voir le *Christlich. Kirchenbau* de Kreuzer, page 379. Dans la *Storia del duomo di Orvieto*, page 106, il est appelé : « Alberto cognominato il magno Vescovo di Ratisbona. »

² Que l'on consulte pour toutes ces peintures de Fra Angelico de Fiesole, le remarquable ouvrage : « San Marco convento dei « Padri Prædicatori in Firenze illustrato et inciso principalmente nei dipinti del B. Giovanni Angelico, colla vita dello « stesso pittore e un sunto storico del convento medesimo di « P. Vincenzo Marchese, Domenicano. » Fir. 1845, deux volumes.

³ Nous avons choisi l'image d'Albert qui se trouve en tête de cet ouvrage, pour frontispice, parce qu'elle est le plus ancien, le plus vrai, sans aucun doute, et le plus expressif de tous les portraits du Bienheureux. Il nous est parvenu une copie de la peinture originale du couvent de Florence.

grandeur dans ce firmament splendide des illustrations dominicaines. On voyait autrefois, on trouve même aujourd'hui encore des portraits du grand maître dans une foule d'autres localités d'Italie ¹.

Mais ce ne fut pas seulement par le langage de la peinture que le monde offrit ses tributs d'admiration au bienheureux Albert, la poésie, l'éloquence et l'histoire rivalisèrent, dans tous les siècles, pour honorer sa tombe de leurs plus belles louanges. Nous ne rapporterons que les plus importants de ces témoignages.

Écoutons d'abord le prince de la poésie chrétienne, le Dante. Il n'a point oublié Albert dans cet immortel chef-d'œuvre qui résume toutes les connaissances de son époque, et qu'on peut à juste titre appeler le prélude du jugement général. Dans le dixième chant du *Paradis* ¹ apparaissent au poète tous les grands docteurs de l'Église, lorsque, dans son ascension, il arrive au soleil. Là, au nom de tous, Thomas d'Aquin lui adresse ainsi la parole :

« Je fus une brebis de ce troupeau sacré que Domi-
 « nique conduit par un pâturage où trouve une abon-
 « dante nourriture qui ne s'en écarte point. Lui, qui
 « se tient à ma droite, le plus près de moi, fut mon

¹ On en trouve en taille-douce dans Bullartius, Raderus, Jammy, et dans l'*Enchyridion* du maître, édité par le vénérable évêque Sailer. Bien qu'appelés *Veræ effigies*, ces portraits ne portent cependant aucune trace de l'esprit de notre bienheureux maître. Ce ne sont que des figures de moines du xvii^e siècle, dépourvues de vie et d'expression.

² Vers 94-100. (Voir la savante traduction et les commentaires sur le Dante, par Philaëthe, VIII, page 127. On peut même trouver dans cet auteur un abrégé de la vie d'Albert et un fréquent usage de ses doctrines.)

« frère et mon maître, c'est Albert de Cologne, et
« moi, je suis Thomas d'Aquin. »

Certes, il est glorieux pour Albert de se trouver en pareille compagnie et dans un tel séjour !

Plus tard, un confrère d'Albert revêtit de la forme poétique toute sa vie et ses œuvres. C'est la *Legenda metrica B. Alberti*, que Jacques le Badois publia en vers hexamètres¹. Les miracles furent chantés par les Frères Prussia et Flaminius, comme nous l'avons dit ailleurs.

Plus tard encore, le nom du Bienheureux fut célébré dans des épigrammes et dans des pièces poétiques de genres différents. Le cardinal Bembo, connu par son peu d'attrait pour la scolastique, a dit d'Albert :

Naturæ si quid te rerum fortè latetat :
Hoc legis in magno, Teutone magne, Deo.

Janus Vitalis² fait son éloge en ces termes :

Natura has violas, ratio hæc tibi lilia passim
Ad tumulum spargunt, Teutone magne, tuum :
Purpureis quorum tribulos avellis ab hortis ;
Et pulchris violis lilia mista seris ;
Aviaque abstrusa pandis penetralia causa ;
Verè igitur Magni nomine dignus eras.

Ferdinand Palamius :

Magna parens altrixque virùm Germania, alumni
Incedis meritò laude superba tui.

¹ Appendice à la *Legenda Alberti* écrite en prose, par Rodolphe de Nimègue, et publiée à Cologne en 1490. Bibliothèque royale et nationale de Munich.

² Cette citation est empruntée à Bianco.

Naturæ ac rerum vires, causasque latentes
 Hoc nemo nobis doctiùs explicuit.
 Magnus ob egregias fœcundi pectoris artes
 Dictus es : at Christi nunc ope major eris.

Antoine Flaminius :

Qui docuit rerum Albertus cognoscere causas,
 Non rerum oblitus jam jacet in tumulo :
 Sed cœlo meliore sui cum parte receptus,
 Nunc gaudet meliùs discere, quàm docuit.

Jean Latomus :

Quantum erat, hoc quondam cognomen, Magne, tulisse,
 Quùm solidè doctus nullus in orbe foret !
 Esto : vetustatis factum laudatque probatque,
 Et tibi posteritas sancit habetque ratum.

Notre Henri Bebel se joint aux panégyristes du grand homme par ces vers :

Cedite, philosophi, quos Græcia jactat alumnos,
 Extulit et si quos Itala terra suos.
 Quos longè Albertus vicit tam nomine claro,
 Gloria Suevorum Teutonicique soli
 Par decus ingenii : nec fas sperare nepotes :
 Hic novit, quidquid tota Sophia docet.

Jérôme Treutler dépeint la merveilleuse apparition d'un tel flambeau au milieu des prétendues ténèbres du moyen âge :

Magnus eras, quamquàm te barbara sæcla tulerunt ¹ :
 Attamen ingenio divite magnus eras.

¹ Epigrammatographie de Hübsch, 11^e partie, page 21. Reusner, Icon. Ed. Basile, tome II, dans Bianco, page 37.

Celsa nec est varias famam quæsisse per artes :
Pluribus hoc vitii quando cuculla parit!

Le professeur de Cologne Ortwinus Gratius, qui publia, en 1508, un discours à la louange de la philosophie, célèbre aussi le grand maître dans une pièce plus étendue, et composée dans un goût tout à fait antique. Il s'exprime ainsi :

Græcia quid jactas Socratem, divumque Platonem ¹,
Quid vel Aristotelem, Thespiadumque choros?
Palladiosve viros omnes, turbamque sophorum
Et veterum quosvis fama senilis habet.
Roma potens quondam vasti decus et caput orbis,
Æbalium quid tu fers super astra Numam?
Quid Lepidum, geminos quid tu venerare Catones,
Aulum, Scipiadas, Fabriciumque gravem?
Illustrem Syllam, fortem quid tollis Iulum,
Et capitulinos laudibus usque patres?
Discite certatim dignis extollere divum
Laudibus Albertum, Pontificemque pium.
Umbram illi Sophiæ solùm, non mystica nôrunt,
Non arcana Dei, cœlicolasque Deos.
Contra hic doctrinâ præsul consultus in omni
Et scripturarum frugifer auctor erat.
Aera, Vulcanum, mare, cœlum, sidera, terram,
Novit, et immenso quod tenet orbis agro.
Elysiis alii (si dignum est) vallibus errant,
Noster Olympiaco regnet in orbe pater.
Quin vos nunc superat hic philosophatos omnes,
Qui Polyphemus erat, Christicolùmque caput.
Huic Eoa domus, huic serviat ultimæ Thule,
Et totâ pergat posteritate frui.

¹ Bianco, page 38.

Hunc celebrent Latii, meritosque adjungat honores
 Hellas, et hunc orbis totus ad astra vehat.

Enfin Raderus chante, dans sa *Bavaria Sacra*, I, page 281 :

Quod tibi, magne Pater, natura noverca negarat,
 Mater celestis præstitit ingenium.

An sua noluerit prodi miracula mundus,
 Nescio, Magne; tibi prodita cuncta scio.

Prisca Stagira suum tot ab annis jactet alumnum.

Non canat Albertum Norica terra suum :

Illius doctas mirentur sæcula chartas,

Miror ego solvas post tria sæcla manus.

Jammy, en dernier lieu, ajoute au premier tome de la collection des œuvres d'Albert un poème latin, dont les surabondants éloges se répandent et sur le maître et sur le disciple. Nous venons de le voir, les louanges du grand docteur retentissent également en Italie, en Allemagne et en France, dans la bouche des poètes les mieux inspirés. Mais comment réunir maintenant, comment tresser une couronne de tous les jugements portés sur les mérites d'Albert, dans toutes les branches des connaissances humaines, par les plus grands savants, par les écrivains les plus compétents et les plus distingués? Tous s'accordent dans les mêmes sentiments d'admiration et de louanges. Nous ne ferons entendre que les voix les plus célèbres. Commençons par le jugement du pape Pie II mentionné par les anciens biographes. Voici comme ce pontife s'exprime dans une lettre : « Dominique, né en Espagne, « a apporté une nouvelle lumière sur le globe terres-

« tre. Parmi ses disciples, il en est beaucoup qui ob-
 « tiennent d'admirables succès par la prédication de
 « l'Évangile. D'autres se distinguent par leur érudi-
 « tion, comme Albert le Grand, auquel, comme on
 « croit, aucune branche des connaissances humaines
 « n'était inconnue¹. » Souvent déjà nous avons men-
 tionné ce que les disciples du bienheureux maître
 pensaient de lui. Thomas de Catimpré, que nous con-
 naissons, disait : « Albert a surpassé tous les autres
 « par sa science. » Ulrich Engelbrecht de Strasbourg¹
 remarque : « Mon maître Albert fut si divin dans
 « toutes les sciences, qu'il peut à juste titre être ap-
 « pelé la merveille et la stupeur de notre siècle. Il
 « était non moins versé dans la magie. »

Le célèbre Sixte de Sienne (né en 1520), également
 religieux prêcheur, le premier qui ait joint la sévérité
 à la science dans l'interprétation des saintes Écritures,
 place Albert parmi les exégètes les plus distingués.
 « Albert, dit-il, fut un homme d'une admirable éru-
 « dition. En fait de connaissances divines, peu lui
 « furent étrangères; quant aux sciences humaines, il

¹ Rodolphe et Prussia, page 260.

² Voyez *Scriptores Ord. Præd.*, I, page 170. Il en parle dans
 le livre intitulé : *De Summo bono*. Lib. IV, tract. III, cap 9.
 « De Subst. spiritualib., de modo apparitionis Angelorum. » Il dit
 dans ce dernier traité : « Aliter ab omnibus præmissis sentit
 « doctor meus dominus Albertus, episcopus quondam Ratispon-
 « nensis, vir in omni scientiâ adèd divinus, ut nostri temporis
 « stupor et miraculum congruè vocari possit, et in magicis
 « expertus, ex quibus multùm dependet hujus materiæ scientiâ. »
 Ce qui s'appelle ici connaissance de la magie, serait sans
 doute appelé de nos jours mystique naturelle et non pas sor-
 cellerie.

« les posséda peut-être toutes. D'une sagacité d'esprit
 « et d'une étendue de mémoire presque incroyables,
 « il a tenu le premier rang parmi les théologiens et les
 « philosophes que l'Allemagne a enfantés avant ou
 « après lui. Il obtint, à cause de la multitude et de
 « l'élévation de ses connaissances, le surnom de
 « Grand; honneur qui ne fut accordé à aucun savant
 « depuis que le monde existe ¹. »

Le saint archevêque Antonin de Florence appelle notre Bienheureux « un homme qui illumine le monde par la sainteté de sa vie et par la réputation de sa science, avec les papes Alexandre IV, Urbain IV, Clément V, Grégoire X, Innocent V, Adrien V, Jean XXI et Nicolas III ². »

S'agit-il des historiens proprement dits? eux aussi s'accordent dans un concert unanime de louanges.

« Après le bienheureux Albert, dit Trithemius, on
 « ne vit plus d'homme qui l'égalât, qui fût si versé
 « dans toutes les connaissances, si instruit dans les
 « arts, et qui possédât au même degré toutes choses ³. »

On trouve mentionné dans la Chronique belge cet éloge si connu : « Albert fut grand dans la magie, plus grand dans la philosophie, et le plus grand dans la théologie. »

L'historien bavarois Aventin⁴ compare Albert à Varron et célèbre sa science et ses connaissances linguis-

¹ *Bibliothèque Sanct*, livre IV. Echard, *Script. Ord. Dom.* I, page 170.

² Rodolphe.

³ De *Script. eccles.*, page 195, ed. Col. 1546.

⁴ V^e Livre des *Annales de Bavière*. Nous examinerons dans la

tiques. « Albert, dit-il, fut plus grand que Varron, « car rien ne lui a été étranger. Il sut tout à la perfec- « tion, et nous ne connaissons pas de plus fidèle inter- « prète de la nature après Aristote. Lisez ses écrits sur « la dialectique, sur les mathématiques, sur la phy- « sique, sur l'éétique, sur la métaphysique et sur la « théologie; parcourez même, pourquoi ne pas le « dire? ses œuvres sur la magie, si remarquables « et si pleines de justesse. On dirait qu'il ne s'attacha « jamais qu'à un seul objet. Il ne connaissait pas « moins les doctrines de Platon, d'Épicure, de Pytha- « gore et des autres philosophes que celles d'Aristote. « Il fut le premier Latin qui rechercha ce qu'il y a de « bon dans les philosophes grecs, latins, hébreux, « arabes et égyptiens. Il est le premier parmi les Latins « qui ait écrit des commentaires sur les ouvrages d'A- « ristote, d'Euclide, de Pierre Lombard et d'autres « encore. Il fut enfin l'homme éloquent de son siècle, « et il est encore le plus savant du nôtre. »

Hochwart de Ratisbonne dit dans le troisième livre de sa Chronique: « Albert II de Lauingen, surnommé « le Grand, non à cause de la hauteur de sa taille, « mais pour les preuves qu'il a données de l'érudition « et des connaissances les plus variées¹. »

Le prêtre André écrit également dans sa Chronique

suite jusqu'à quel point elles sont exactes. Tous ceux qui à partir de cette époque ont écrit sur Albert ne le connaissent, pour la plupart, que par oui-dire. L'âge moderne seulement a fait effort vers la vérité des faits. Ritter, Alexandre de Humboldt, Jourdain, Néander et Frédéric de Mayer se sont mis à lire les œuvres du Bienheureux.

¹ Voir *Œf.* I, page 207.

des évêques de Ratisbonne : « Albert le Grand, lec-
 « teur à Cologne, de l'ordre des Frères Prêcheurs,
 « fût un homme d'une science vraiment prodigieuse,
 « comme ses écrits en font foi¹. »

Les historiens de Cologne, surtout, sont infatigables à publier la gloire de leur célèbre concitoyen et docteur. Laissons parler au nom de tous Ortwin, cité plus haut, qui, dans son pompeux panégyrique de la philosophie, s'exprime en ces termes : « Au-dessus
 « de tous les génies qui ont cultivé les sciences philo-
 « sophiques, apparaît le vénérable Albert le Grand,
 « qui sut réunir en lui la sagesse de Socrate avec l'a-
 « bondance de Platon, l'invention d'Aristote, la pro-
 « fondeur de Pythagore, les charmes d'Isocrate, la
 « suavité de Théophraste, la force de Démosthène et
 « l'éloquence de Cicéron. Il égala tous les autres en
 « mérite, et conquit le ciel par l'éminente sainteté de
 « sa vie. Il n'est point de lieu entre les mers, quelque
 « éloigné ou inconnu qu'il soit, qui ne se délecte dans
 « sa science et qui ne l'élève jusqu'aux nues par ses
 « continuelles acclamations. Il est surtout digne d'é-
 « loges, parce qu'on peut lui ajouter trois noms :
 « celui de polyhistorien, de philosophatos et de
 « polygraphatos, c'est-à-dire qu'il a été grand
 « connaisseur, plus grand philosophe, et le plus
 « fécond des écrivains sur les matières les plus di-
 « verses et les plus ardues. La lecture de ses nom-
 « breux ouvrages nous montre avec toute la clarté
 « du soleil, que la possession d'aucune véritable

¹ Œf. I, 36.

« science ne lui a manqué ; car il a non-seulement
 « bu à la coupe des sciences grammaticales et de la
 « rhétorique, mais il a aussi trempé ses lèvres avec
 « une sorte d'avidité dans l'amère boisson de la dia-
 « lectique, dans le miel de la musique, dans les eaux
 « claires et limpides de la géométrie et dans la coupe
 « pleine de nectar de toute la philosophie. »

Si les auteurs anciens s'accordent ainsi pour dire qu'Albert mérite le surnom de Grand que lui reconnaissent déjà ses contemporains, les savants modernes ne leur cèdent pas en tributs de reconnaissance et d'admiration. Nous ne dirons rien des honorables jugements de Jean Müller, de Mentzel ¹, de Wachler ², de Grösses ³, parce qu'évidemment ils n'ont pas eu des productions de notre grand penseur une connaissance basée sur des études personnelles, et que, par conséquent, ils ont le plus souvent émis sur elles des vues inexactes. Il en est de même des remarques de Buhl, de Rixner et de Hegel. Mais quant aux importants témoignages de Jourdain, cet habile connaisseur de la philosophie du moyen âge ⁴, de Henri Ritter et d'Alexandre de Humboldt, le célèbre interprète et historien de l'univers, ils doivent trouver place ici.

« Comme théologien et comme philosophe, dit le
 « premier, Albert est l'homme le plus extraordinaire

¹ *Histoire des Allemands*, 3^e édition, Stuttgart, 1837, page 357.

² *Histoire littéraire*.

³ *Manuel de l'histoire littéraire de tous les peuples du monde*, II, 2, 1, page 244.

⁴ *Histoire des écrits d'Aristote au moyen âge*. Trad. allem. de Stor. Heidelberg, 1831. Page 284.

« de son siècle et peut-être de tous les temps antérieurs. »

Ritter, qui dans son *Histoire de la philosophie* a de nouveau rendu à la scolastique l'estime et la considération qui lui sont dues, qui a cherché avec une incroyable application à s'initier aux travaux et à l'esprit de cette fameuse école ¹, et qui pour cette raison s'est mis à étudier plusieurs des ouvrages d'Albert ², consacre aussi au grand homme, dans sa célèbre histoire, un abondant tribut d'éloges et de vénération. « Il fallait, dit-il entre autres, une ardeur semblable à celle qu'on connaît à Albert, pour pouvoir pénétrer dans le formidable labyrinthe des écrits aristotéliens, pour s'approprier les doctrines des commentateurs du vieux philosophe qui pullulaient à cette époque, et pour connaître tout le reste de la philosophie des temps antérieurs, sans toutefois se laisser étourdir par ces masses compactes de la tradition. Les éclaircissements qu'il ajoute aux Sentences de Pierre Lombard, sa *Somme théologique* et ses ouvrages d'édification pouvaient, ce semble, paraître incompatibles avec cette immense tâche, mais ils ne sont qu'un témoignage de plus en faveur

¹ On n'a à déplorer dans Ritter que l'absence de théologie catholique, sans laquelle, il faut l'avouer, il peut bien être impossible de comprendre pleinement la scolastique.

² Il lut la *Somme théologique*, la *Summa de Creaturis*, la *Philosophia pauperum* (?), ainsi que d'autres traités de moindre importance, comme celui de *Naturâ et origine animæ*, de *Unitate intellectûs contra Averroem*, de *Intellectû et intelligibili*, de *Causa et processu universitatis*. (Voyez l'*Hist. de la philosophie* de Ritter, VIII^e partie. Hambourg, 1845. Page 184 - 250.)

« de l'esprit avec lequel il savait régir les vagues
« confuses de la tradition philosophique ancienne sans
« s'en laisser surprendre. Il ne s'agissait pas seule-
« ment d'apprendre à connaître et d'apprécier la phi-
« losophie d'Aristote, mais la plus lourde partie du
« travail consistait à la faire entrer dans le cercle
« d'idées reçu dans la chrétienté occidentale. Albert
« le Grand l'a fait. Pour lui, la philosophie aristoté-
« licienne n'était point une tradition étrangère; il sa-
« vait ce qu'on peut en retenir et ce qu'il en faut re-
« jeter. Il agit de même avec les péripatéticiens arabes
« et Platon. Il a satisfait, nous sommes obligés d'en
« convenir, à une tâche dont l'accomplissement récla-
« merait une vie tout entière. Toute la philosophie
« postérieure du moyen âge repose sur ses succès. »

Ritter ajoute encore : « Nous reconnaissons en lui
« un homme qui, par son application et sa persévé-
« rance au travail des recherches, réclame pour le
« temps où il vécut, un rang distingué dans l'histoire
« des connaissances naturelles. Ajoutons à cela qu'il
« ne négligea point ses travaux sur la dialectique pas
« plus que son système de théologie, et nous saurons
« alors apprécier le magnifique génie dont l'avait doué la
« divine providence. Thomas d'Aquin et Duns Scot ont
« mis à l'ombre son système théologique; Roger Ba-
« con l'a peut-être surpassé par la subtilité de ses
« recherches dans la nature au moyen des mathéma-
« tiques; mais tous utilisent ses travaux, et pas un
« d'eux n'a su comme lui réunir les deux côtés de
« cette laborieuse tâche. »

Alexandre de Humboldt, ce glorieux prince des

sciences naturelles modernes, qui rencontre souvent dans ses recherches l'imposante figure d'Albert, consacre aussi à sa mémoire des paroles de reconnaissance et d'admiration. Il dit dans son remarquable ouvrage sur le développement historique des connaissances géographiques du nouveau monde¹ :

« Albert, déjà, n'avait pas le moindre doute que la
 « superficie de la terre ne fût habitée jusqu'au cin-
 « quantième degré latitude nord, tandis que cent ans
 « encore avant lui, Edrisi comme Aristote plaçait dans
 « la zone tempérée du Nord toute la partie habitée
 « de la terre. Albert, par son ardeur à faire mieux
 « connaître les écrits d'Aristote qui commençaient à
 « se répandre peu à peu en Espagne sous l'influence
 « des Arabes et des rabbins arabisants, fut pour l'Eu-
 « rope chrétienne ce qu'Avicenne avait été pour l'O-
 « rient. Ses divers traités sont plus que de simples
 « paraphrases des travaux d'Aristote. L'œuvre déjà
 « mentionnée : *Liber geographicus de Naturâ loco-*
 « *rum* est un abrégé de la connaissance physique de
 « la terre dans lequel l'auteur développa, avec beau-
 « coup de sagacité, comment la différence des lati-
 « tudes et la structure de la superficie de la terre
 « causent la différence des climats. » Humboldt ajoute
 dans une note : « Les remarques et les conclusions
 « d'Albert sur la chaleur plus ou moins grande qui
 « s'apprécie par l'angle d'incidence, sur les varia-
 « tions avec les degrés de latitude et les saisons, sur
 « le froid et la chaleur, et sur les agitations des mon-

¹ Traduction allemande de Ideler. Berlin, 1852. Tome 1^{er}, page 66.

« tagnes, sont admirables au delà de toute expres-
 « sion pour l'époque dans laquelle vivait cet homme
 « si célèbre par son savoir universel. »

Humboldt raconte encore dans le même endroit qu'on avait vu dans la doctrine d'Albert sur l'habitabilité du globe jusqu'au cinquantième degré sud, une prophétie qui reçut sa réalisation dans la suite (trois ans après la mort d'Americ Vespuce), par l'expédition de ce marin célèbre.

Le même savant dit aussi de notre grand maître dans une lettre adressée à Ernest Mayer à Halle : « Je
 « me suis beaucoup occupé de ce grand homme à Pa-
 « ris, lorsque je travaillais à mon histoire de la phy-
 « sionomie générale du monde. Dernièrement encore,
 « j'ai fait voir dans l'examen critique de la géographie
 « du xv^e siècle, comment, par exemple, son traité
 « *de Naturâ locorum* contient le germe d'une excel-
 « lente description physique de la terre, comment il
 « reconnut avec sagacité l'influence qu'exercent sur
 « les climats, non-seulement les latitudes, mais aussi
 « cette conformation de la superficie qui modifie le
 « rayonnement de la chaleur. »

Jourdain tient aussi, au sujet de notre Bienheureux, un langage on ne peut plus profond et plus flatteur¹.

Alexandre de Humboldt parle encore d'Albert dans le *Cosmos*², et il s'attache à mettre au grand jour ses faiblesses aussi bien que ses mérites. « Primitive-
 « ment, dit-il, Albert a voulu faire des métaux parfaits

¹ Voir Linnæa de Schlechtendal. Vol. X, page 659, et Vol. XI, page 547.

² Volume II, page 234.

« avec des imparfaits. Ses expériences en sont une
« preuve. Dans le livre *de Naturâ locorum*, il parle
« des climats, de l'angle d'incidence solaire et de la
« chaleur d'une façon surprenante. Mais il croit en-
« core à la possibilité pour le seigle de devenir fro-
« ment, pour les feuilles de hêtre pourries de devenir
« des bouleaux, et pour les branches de chêne, de la
« vigne. »

Enfin nous ne pouvons nous dispenser de mentionner encore un spirituel panégyriste d'Albert des temps modernes. C'est le docteur Erdmann, professeur à Halle. Après avoir, dans un discours tout pétillant d'esprit ¹, attiré l'attention sur la haute importance d'Albert en matière philosophique, il le proclame, avec Paracelse et Jacques Bœme, le principal type de la philosophie allemande. Il dit de lui après plusieurs remarques piquantes : « Le Godefroid de Bouillon
« dans la croisade des idées fut Albert le Grand. Il a
« été le canal par lequel la fleur de la philosophie
« antique, c'est-à-dire les enseignements d'Aristote,
« et la philosophie alexandrine, née du judaïsme après
« son contact avec les idées grecques, firent leur entrée
« dans le moyen âge. Ces deux doctrines, expulsées du
« monde catholique, avaient rencontré chez les Arabes
« protection, traducteurs et commentateurs. Traduits
« de l'arabe en latin par des médecins juifs, ces écrits
« tombèrent ainsi, avec les commentaires des mu-
« sulmans, entre les mains d'Albert. Il existe une
« preuve convaincante de l'application avec laquelle il

¹ Ueber die Stellung, *Deutscher Philosophen zum Leben*. Berlin, 1850, chez W. Herz.

« les étudia; ce sont les vingt-un in-folio dans les-
« quels il n'a fait, en grande partie, que défendre et
« expliquer leurs doctrines. Quel admirable spectacle
« de voir assis, comme disciple, aux pieds du païen
« Aristote, le grand docteur de l'Église, qui (comme
« si le philosophe de Stagyre n'était pas assez peu
« chrétien) se le fait commenter par des infidèles,
« interpréter par les Juifs, produisant ensuite lui-
« même, avec un égal respect, des textes de l'Écri-
« ture, des maximes d'Aristote, des sentences des
« Pères de l'Église, d'Avicenne et de l'Israélite David,
« afin d'asseoir plus solidement la vérité de la doctrine
« chrétienne. Chose étonnante, mais qui se conçoit :
« car il faut que le cercle entier des idées antichré-
« tiennes de la sagesse mondaine soit mis au ser-
« vice de l'esprit de Jésus-Christ. Que l'on comprenne
« ensuite les tentatives persévérantes de la scolas-
« tique pour fondre la philosophie grecque, c'est-à-
« dire celle d'Aristote, avec les enseignements de l'É-
« glise, on se verra contraint de regarder Albert,
« (tellement ses travaux ont peu laissé à faire à ses
« successeurs) comme son plus illustre représentant.
« De même pour ce qui regarde sa manière de traiter
« les questions philosophiques, comme, par exemple,
« la subtilité étonnante avec laquelle il analyse ses
« conceptions; aucun de ceux qui sont venus après lui
« n'ont su le surpasser d'autant qu'il avait lui-même
« surpassé ses devanciers. Enfin l'emploi d'une ter-
« minologie sévère, presque toujours aristotélicienne,
« assez souvent mal traduite en allemand, et qui au-
« jourd'hui encore est indispensable à la philosophie

« d'outre-Rhin, remonte à la scolastique et à son
« célèbre aïeul. La plupart des termes scientifiques
« employés en philosophie, et qu'on trouve chez Kant
« et ses successeurs, se montrent déjà dans les écrits
« d'Albert le Grand ¹. »

Tous les siècles, comme on vient de le voir, sont donc venus déposer sur le tombeau de notre grand maître des couronnes de louanges et d'admiration. Des hommes de toutes langues, de tout état et de toute croyance, n'ont pu lui refuser le tribut de leurs hommages. Tous sont unanimes à convenir que le surnom de Grand lui a été justement attribué et qu'il fut le prodige de son époque.

¹ Ces magnifiques éloges donnés à Albert par Erdmann n'en sont cependant pas moins d'une maigre valeur, car évidemment il ne connaît presque pas lui-même son héros. Tout ce qu'il nous fait connaître sur sa vie est inexact ou a été recueilli de travers. Lorsqu'il prétend que les vingt-un in-folio ne contiennent, pour la plupart, que la défense de la philosophie aristotélico-arabe, on voit qu'il n'en a vu que la couverture; il eût trouvé dans l'intérieur que six volumes seulement sont consacrés à la philosophie, tandis que les autres traitent de matières théologiques et ascétiques.

CHAPITRE XXXVII

DE LA VÉNÉRATION DONT LE B. ALBERT FUT ENTOURÉ PAR L'ÉGLISE.

Aux magnifiques éloges que la terre prodigua dans une si abondante mesure à l'illustre enfant de saint Dominique se joignit encore une reconnaissance d'un prix bien plus relevé : nous voulons dire la sanction de ses vertus admirables par la bouche de l'Église. Tandis que le monde n'admire que ses talents naturels, sa grandeur humaine et les conquêtes faites par lui dans le domaine des sciences par le laborieux emploi des facultés naturelles, l'Église, au contraire, ne s'attache qu'à la glorification de sa personnalité par les lumières de la grâce, au chef-d'œuvre de sa vie, résultat du concours simultané de la liberté humaine et de l'amour de Dieu. Pendant que le monde s'extasie devant la puissante étendue et la profondeur de ses connaissances, l'Église s'est prononcée sur la perfection de sa volonté, sur son énergique persévérance à servir son Dieu jusqu'à la fin et sur l'éclatante sainteté de sa vie. Depuis la mort du Bienheureux, la foi en sa gloire dans le ciel s'était universellement répandue dans les lieux qu'il avait honorés de sa présence. Son culte se développa successivement. Quelques fidèles commencèrent d'abord à l'invoquer dans leurs besoins ou à visiter pieusement son tombeau. Cinquante ans

après sa sortie de ce monde, on agita déjà la question de sa canonisation.

S'il faut en croire Rodolphe ¹, le pape Jean XXII, ce grand ami des sciences, aurait, en 1334, ordonné des informations sur la canonisation d'Albert. Ce fut sans doute après avoir, l'an 1323, inscrit Thomas, le Docteur angélique, au catalogue des saints. Cependant le procès, pour des motifs qui nous sont inconnus, n'eut pas de suite à cette époque.

Pendant cet intervalle, le culte d'Albert prit chaque jour de nouveaux accroissements au sein de la population de Cologne. Les Dominicains se virent alors dans la nécessité de procéder à l'ouverture du tombeau. Lorsqu'ils eurent retrouvé la précieuse dépouille et constaté plusieurs guérisons obtenues par l'attouchement des reliques, ils publièrent, avec l'autorisation du pape Innocent VIII, un Office en l'honneur du bienheureux maître ². Ils lui érigèrent aussi un autel, et célébrèrent l'anniversaire de sa mort avec une grande magnificence dans les couvents de Ratisbonne et de Cologne.

Au commencement du XVII^e siècle, un évêque et

¹ Prussia dit seulement : « Cùm beatus Thomas, ejus discipulus, sanctorum adscriberetur catalogo, de Alberti etiam canonizatione, ut aiunt, tractabatur; licet propter negligentiam fratrum qui causam non agitabant, prosecutione careret. » *Vit. Alb.*, page 220.

² C'est Pierre de Prusse qui, en 1487, a entièrement composé l'histoire destinée à être chantée au chœur, de même que les antiennes, les répons, les leçons, les hymnes et la messe avec ses séquences. Les actes originaux de ce qui vient d'être dit et de ce qu'on dira dans la suite se trouvent encore à Ratisbonne.

prince bavarois, qui, avec le nom d'Albert, portait au serviteur de Dieu une grande vénération, reprit l'affaire pendante de la béatification avec tout le zèle et la persévérance que l'on reconnaît aux hommes de ces contrées. C'était Albert IV, comte de Torringen et évêque de Ratisbonne († 1649). Il commença d'abord par prendre ses informations pour savoir comment se célébrait à Cologne la fête du grand homme. Deux ans après, il pria les Frères Prêcheurs de cette ville de lui donner le chef ou le crâne du Bienheureux, leur manifestant le désir d'exposer dans son église cathédrale cette relique renfermée dans un vase précieux. Mais les Dominicains ne purent se séparer de leur cher trésor. Pour satisfaire cependant en quelque façon le prince-évêque, le fondé de pouvoir du général des Prêcheurs, Thomas Marmus, prit dans le sépulcre l'os du bras gauche et l'envoya à Ratisbonne le 18 janvier 1619. Vers le même temps, l'évêque Albert IV demanda au pape Paul V que la fête du Bienheureux, qui déjà se célébrait à Cologne et à Ratisbonne, fût étendue à toutes les paroisses dépendantes de cette dernière ville; mais les négociations traînèrent en longueur. La congrégation de Rome, à la tête de laquelle se trouvait le célèbre Bellarmin¹, répondit d'abord qu'à Rome on ne savait rien de l'affaire et des prétendus miracles d'Albert, et qu'il fallait donc avant tout intenter un procès auquel on était, du reste, disposé. Cette réponse étant parvenue à Ratisbonne, on s'empressa de prouver que ladite fête

¹ Les lettres autographes adressées à l'évêque sont d'un très-grand intérêt.

se célébrait depuis longtemps déjà avec un immense concours de peuple chez les Dominicains, qu'Albert portait le nom de Bienheureux dans tous les vieux livres et martyrologes, et qu'on connaissait de lui un grand nombre de faits miraculeux. Enfin le comte de Toringen délégua son propre chapelain, Menzel, à Rome, avec mission de pousser l'affaire avec vigueur ; il pria en même temps le duc Guillaume de Neubourg, l'électeur Maximilien à Munich et l'empereur d'Allemagne, Ferdinand, de s'intéresser pour lui près la cour pontificale. Ceci se passait l'an 1622. Or, lorsque l'enquête eut parcouru tous les degrés voulus, le pape Grégoire XV, qui dans l'intervalle avait succédé à Paul V, le 15 septembre 1622, déclara qu'il était permis à l'Église de Ratisbonne de célébrer tous les ans, le 15 novembre, un office solennel en l'honneur du bienheureux Albert ¹. C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'on pouvait compter le grand homme au nombre des saints de l'Église, qu'il avait pratiqué les vertus dans un degré héroïque, et que des miracles avaient manifesté sa gloire.

L'évêque Albert fit de plus, en 1622, une fondation de 500 florins, avec l'autorisation du pape, pour que la fête du Bienheureux se célébrât chaque année dans le chœur de la cathédrale. Le pape Urbain VIII, à son tour, cédant à de nombreuses instances, étendit le privilège de l'Église de Ratisbonne à toutes les maisons

¹ Ainsi parlent Altamura, page 55, et la *Vie des Saints*, tome VIII. Paris, chez Louis Germeau, 1739. Les documents conservés à Ratisbonne montrent, au contraire, qu'en 1623 ce décret n'était pas encore connu.

de l'ordre des Frères Prêcheurs répandues dans les États romains, en Allemagne et en Italie.

Enfin Clément X permit à tous les couvents dominicains du monde de célébrer l'anniversaire du trépas d'Albert le Grand. La canonisation n'eut cependant jamais lieu, sans doute parce que le trop grand nombre d'années écoulées et la négligence des contemporains du Bienheureux rendirent impossible cet acte solennel.

C'est ainsi que plusieurs papes ont déclaré la mémoire d'Albert une mémoire bienheureuse, et décrété que son âme, sans aucun doute, avait obtenu la gloire céleste en partage. Et comme, à partir de ce moment, la fête du saint fut célébrée avec pompe dans tout le diocèse de Ratisbonne, de même aussi, à Cologne et dans beaucoup d'autres localités, le 15 novembre devint bientôt un jour solennel.

A peine le décret de béatification fut-il promulgué que Cologne s'empessa, en 1624, à en manifester sa vive joie par des offices chantés, par des processions et des panégyriques auxquels assistèrent les magistrats, toute l'Université et le nonce apostolique¹. A partir de l'an 1602, le 15 novembre fut aussi solennisé avec une pompe toute royale dans l'église des Frères Prêcheurs.

Les maîtres ès arts, les docteurs, le collège Albertin et les trois gymnases de la ville honorèrent toujours cette fête de leur présence, y renouvelant chaque fois leur consécration au grand maître de la philosophie.

¹ Voyez Bianco, page 51.

Depuis ce jour enfin des autels furent érigés en l'honneur du Bienheureux dans plusieurs villes d'Allemagne, commé à Ratisbonne, à Cologne, à Lauingen, et l'ordre entier des Dominicains en récita l'office propre le 15 novembre. Les leçons sont tirées du livre de la Sagesse, la légende fut composée par Prussia, et le reste est pris du commun d'un confesseur pontife avec cette oraison :

« Exaucez, nous vous en conjurons, Seigneur, la
« prière que nous vous adressons en ce jour de la
« fête de notre bienheureux confesseur et évêque
« Albert, et daignez nous remettre nos fautes par
« les mérites de celui qui reçut la grâce de vous ser-
« vir fidèlement. Par Notre - Seigneur Jésus - Christ.
« Amen. »

Voilà comme l'Église elle-même mit le comble à tous les tributs de louanges dont le monde avait si largement honoré la mémoire d'Albert le Grand. Elle a déclaré que cet illustre et immortel savant avait pratiqué les vertus de la vie surnaturelle, la foi, l'espérance et la charité, dans un degré héroïque; que personne ne l'avait encore surpassé en sagesse, en modération, en justice; enfin que Dieu, par son intervention, avait réellement opéré des prodiges. La science et la sainteté, qui glorifient le plus l'homme dans les choses qui dépendent de la volonté, sont les deux couronnes qui orneront le front d'Albert aussi longtemps que règnera l'invincible Église de Dieu.

CHAPITRE XXXVIII

ÉCRITS DU B. ALBERT.

Albert s'est élevé lui-même le monument le plus splendide de sa gloire par les ouvrages qu'il a publiés sur toutes les branches des connaissances humaines. Leur énumération exacte sera peut-être toujours impossible, car il n'en existe aucun catalogue contemporain, et beaucoup n'ont jamais été imprimés; d'autres demeurent encore enfouis dans les bibliothèques, et bien des productions étrangères ont été mises au nombre de ses écrits. Labbe prétend qu'Albert a doté le monde de huit cents ouvrages, de sorte qu'il pourrait lui seul suppléer à toutes les bibliothèques¹; il est certain, ne dussions-nous voir là qu'une hyperbole poétique, qu'il a mis au jour une quantité prodigieuse d'ouvrages, et qu'il a bien surpassé tous les écrivains² antérieurs en fécondité. Il a parlé de toutes les matières divines et humaines avec une érudition vraiment étonnante.

Nous avons déjà appris à connaître la plus grande

¹ *Implevit orbem octingentis voluminibus, satis unum omnibus Bibliothecis.* Dans Fabr., *Bibl. med. et infim. Lat.* Lib. I, 114.

² Chrysippe, Épicure, Aristote, Origène, Augustin, Duns Scot, sont ceux qui s'en approchent le plus. Aucun d'eux cependant ne fut aussi universel qu'Albert.

partie des livres d'Albert dans l'examen de sa vie. Mais nous n'avons pas pu nous occuper d'un grand nombre d'autres écrits sur la date desquels il n'existe aucun document certain. Il est donc nécessaire de donner maintenant le catalogue le plus complet possible des ouvrages de notre grand docteur ¹. Nous nous en tiendrons, pour la plus grande partie de cette nomenclature, à la liste de Pierre Jammy, qui a publié ², l'an 1651, la première et seule collection des œuvres d'Albert le Grand en vingt et un in-folio. Nous utilisons aussi la bibliothèque Vaticane, ainsi que les éditions antérieures des ouvrages détachés de notre bienheureux maître.

Nous énumérerons d'abord les écrits authentiques publiés dans l'édition de Lyon; nous y ajouterons ceux qui manquent à cette édition et qui furent imprimés séparément ou ne le furent jamais. Enfin nous donnerons la liste des ouvrages imprimés ou manuscrits qu'on attribue faussement à notre auteur.

¹ Nous nous servons à cet effet des travaux de Pierre Jammy (*Præmium*), de Fabricius (*Biblioth. mediæ et infimæ Latinitatis*, lib. I, p. 114-122) et surtout de l'excellent travail de J. Quetif: *Script. Ord. Dom.* I, pages 171-183. C'est dans ce dernier ouvrage que sont rapportées avec exactitude les sources des manuscrits et des éditions des œuvres d'Albert prises séparément. Nous avons également utilisé la dissertation du docteur Choulant dans le *Janus* de Henchel. Année 1845, pages 127-160, et le catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale de Munich.

² *Opera B. Alberti Mag., Ord. Præd.* Ed. Petrus Jammy. Lugduni, 1651. Tom. XXI.

I

ÉCRITS AUTHENTIQUES ET IMPRIMÉS
D'ALBERT LE GRAND.

Nous pouvons, à l'exemple du dominicain Jammy, les diviser en deux classes : 1^o ceux qui ont rapport à la philosophie ou généralement aux sciences naturelles, et 2^o ceux qui traitent des questions théologiques.

A la première classe appartiennent les écrits contenus dans les six premiers tomes de l'édition lyonnaise, savoir :

Le premier volume embrasse les traités sur la logique : Des Prédicats, IX traités, *de Prædicabilibus*. — Des Dix Prédicaments, VII traités, *de Decem Prædicamentis*. — Des Six Principes de Gilbert la Porrée, VIII traités, *de Sex Principiis Gilberti Porretani*. — Sur les deux livres d'Aristote, de l'Interprétation, ou *Peri Hermenias* ¹, *in libros duos Aristotletis de Interpretatione, sive Peri Herminias*. — Du Syllogisme *simpliciter*, c'est-à-dire sur le livre des Premiers Analytiques, XVI traités ², *de Syllogismo, id est in Posteriorum Analyticorum librum*. — De la Démonstration, c'est-à-dire, sur le livre des Derniers Analytiques, X traités ³, *de Demonstratione, id est in Posteriorum Analyticorum librum*. — Huit

¹ Kostete. Paris, année 1303, XLII peciis. *Script. Ord. Dom.* I, page 172.

² Kostete. XVIII peciis.

³ Id. XXI pec.

livres sur les Topiques ¹, *super Topicorum libri*. — Sur les deux livres des *Sophisticis Elenchis* ², *super Libros duos de Sophisticis Elenchis*.

Le deuxième tome contient des traités de physique ³ : Sur les huit livres *de Physico auditu, in libros octo de Physico auditu*. — Du Ciel et du Monde, iv livres, *de Cælo et Mundo*. — De la Génération et de la Corruption, xi livres, *de Generatione et Corruptione, lib. xi*. — Des Météores, iv livres, *de Meteoris, lib. iv*. — Des Minéraux, v livres, *de Mineralibus, lib. v*.

Le troisième tome contient les écrits sur la psychologie et sur la métaphysique : Les trois livres de l'Ame, *de Animâ, lib. iii*. — Les treize livres des Métaphysiques, *Metaphysicorum, lib. xiii*.

Le quatrième tome est consacré aux matières éthiques et politiques : Dix livres des Éthiques Nicomachiques, *Ethicorum Nicomachiorum, lib. x*. — Huit livres des Politiques, *Politicorum, lib. viii*.

Le cinquième tome renferme les petits traités physiques (*Parva Naturalia*) : *De Sensu et Sensato, lib. i*. — De la Mémoire et de la Réminiscence, i livre, *de Memoriâ et Reminiscentiâ*. — Du Sommeil et des Veilles, i livre, *de Somno et Vigiliâ*. — Deux livres des Mouvements des Animaux, *de Motibus Animalium, libri duo*. — De l'Age, ou Jeunesse et Vieillesse, i livre, *de Ætate, sive de Juventute et Senectute*. —

¹ Kostete. XXI pec.

² Id. XVI pec.

³ La physique et la métaphysique parurent aussi à Venise de 1517-1519, en trois volumes, édités par M. Antoine Zimara.

De l'Esprit ou de la Respiration, II livres, de *Spiritu et Respiratione*. — De la Mort et de la Vie, I livre, de *Morte et Vitâ*. — De *Nutrimento et Nutribili*, I livre. — De la Nature et de l'Origine de l'âme, I livre, de *Naturâ et Origine animæ*. — De l'Unité de l'intellect contre Averroës, I livre, de *Unitate intellectûs contra Averroem*. — De l'Intellect et de l'Intelligible, II livres, de *Intellectu et Intelligibilis*, lib. II. — De la Nature des lieux, I livre, de *Naturâ locorum*. — Des causes et des propriétés des Éléments, I livre, de *Causis et proprietatibus Elementorum*. — Des Passions de l'air, I livre, de *Passionibus aeris*. — Des Végétaux et des Plantes, VII livres, de *Vegetabilibus et Plantis*. — Des Principes du mouvement progressif, I livre, de *Principiis motus progressivi*. — De la Procession de l'univers d'une cause première, I livre, de *Processu universitatis à causâ primâ*. — Miroir astronomique ¹, *Speculum astronomicum*.

Le sixième tome renferme la zoologie : *Opus insigne de Animabilis*, XXVI livres.

La seconde catégorie des ouvrages d'Albert embrasse ceux qui traitent des matières théologiques.

Dans le tome septième sont contenus : les Commentaires sur les Psaumes, *Commentarii in Psalmos*.

Dans le huitième tome : les Commentaires sur les Lamentations de Jérémie, *Commentarii in threnos Jeremiæ*. — Les Commentaires sur Baruch, *Commentarii in Baruch*. — Les Commentaires sur Da-

¹ Plusieurs doutent de son authenticité. Il existe cependant bien des motifs intrinsèques et extrinsèques de le croire tel.

niel, *Commentarii in Daniel*. — Les Commentaires sur les douze petits prophètes, *Commentarii in XII prophetas minores*.

Dans le neuvième tome : les Commentaires sur saint Matthieu, *Commentarii in Matthæum*. — Les Commentaires sur saint Marc, *Commentarii in Marcum*.

Dans le dixième tome : les Commentaires sur saint Luc, *Commentarii in Lucam*.

Dans le onzième tome : les Commentaires sur saint Jean, *Commentarii in Joannem*. — Notes ou Commentaires sur l'Apocalypse, *Postilatio sive Commentarii in Apocalypsum*.

Le tome douzième contient : les Sermons du temps, *Sermones de tempore*. — Oraisons sur les Évangiles dominicaux de toute l'année, *Orationes super Evangelia dominicalia totius anni*. — Panégyriques des Saints, *Sermones de Sanctis*. — Trente-deux Sermons sur le Sacrement de l'Eucharistie, *Sermones xxxii de Sacramento Eucharistiæ*. — Le Livre de la Femme forte, *Liber de Mulieri forti*.

Le treizième tome offre : les Commentaires sur Denys l'Aréopagite ¹, *Commentarii in B. Dionysium Areopagitam*.

Les tomes XIV, XV, XVI contiennent : les Commentaires sur les livres I, II, III et IV du Maître des Sentences, *Commentarii in librum I, II, III, IV Sententiarum Magistri*.

Le dix-septième tome contient : la première partie

¹ Un autre ouvrage intitulé : *Compendium theologicæ veritatis*, et compté au nombre des écrits d'Albert, n'est point de lui, mais de Hugues de Strasbourg.

de la Somme théologique, *Prima pars Summæ theologicæ*.

Le dix - huitième tome : la seconde partie de la Somme théologique, *Secunda pars Summæ theologicæ*.

Le dix - neuvième tome : la Somme des Créatures, divisée en deux parties, dont la première traite des quatre *coævis* : de la Matière première, du Temps, du Ciel et de l'Ange; la seconde traite de l'Homme : *Summa de Creaturis, divisa in duas partes, quarum prima est de quatuor coævis, Materia prima, Tempore, Cælo et Angelo, secunda est de Homine*.

Le vingtième tome : le *Mariale*, ou deux cent trente questions sur l'évangile *Missus est* ¹, *Mariale, sive Quæstiones cccxxx super Evang. Missus est*.

Le vingt et unième tome renferme divers mélanges (*miscellanea*) : de l'Appréhension et des Modes d'appréhension, 1 livre ², *de Apprehensione et apprehensionis Modis*. — Philosophie des pauvres, ou Isagoge sur les livres d'Aristote, sur l'Entendement physique, sur le Ciel et le Monde, sur la Génération et la Corruption, sur les Météores et sur l'Ame, *Philosophia pauperum, sive Isagoge in libros Aristotelis de physico Auditu, de Cælo et Mundo, de Generatione et Corruptione, de Meteoris et Anima*. — Du Sacrifice de

¹ Les deux autres écrits mentionnés ici : *De Laudibus B. Mariæ Virginis*, lib. XII, et la *Biblia Mariana*, ne sont pas d'Albert.

² Cet ouvrage est douteux, Quetif le croit apocryphe. On le rencontre souvent imprimé sous ce titre : *Summa Naturalium*. C'est un manuel de physique pour les étudiants.

la Messe, 1 livre, *de Sacrificio Missæ, lib. 1.* — Du Sacrement de l'Eucharistie, 1 livre, *de Sacramento Eucharistiæ, lib. 1.* — Paradis de l'âme, ou opuscule des Vertus, *Paradisus animæ, sive de Virtutibus libellus.* — Opuscule sur la nécessité de s'attacher à Dieu ¹, *de adhærendo Deo libellus.*

Tels sont les ouvrages recueillis dans la collection complète des œuvres d'Albert, et qui peuvent lui être attribués.

II

Il en existe cependant encore d'autres reconnus pour authentiques par les autorités les plus anciennes et les plus respectables, tels que Ptolémée de Lucques, Pignon, Valéoletanus et Prussia ². Ces écrits, à l'exception de quelques-uns, n'ont pas été imprimés jusqu'ici. Ils sont perdus ou demeurés enfouis dans les bibliothèques. Beaucoup ne sont que des extraits des ouvrages mentionnés plus haut.

De ce nombre sont les suivants :

1. Sur toute la Bible par mode de notes, *super totam Bibliam per modum postillæ.*
2. Sur quelques livres et textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, *super aliquot libros et textus veteris et novi Testamenti.*

¹ Les autres écrits mentionnés ici, tels que : *De Alchymid libellus*, et le *Scriptum super arborem Aristotelis*, sont déclarés apocryphes.

² La liste s'en trouve en grande partie dans les *Script. Ord. Dom. I.*

3. Apostilles sur Job, *Postillæ super Job.*
4. Sur les Cantiques, *super Cantica.*
5. Sur Isaïe, *super Isaiam.*
6. Sur Jérémie et sur Ézéchiël, *super Jeremiam et Ezechielem.*
7. Sur toutes les Épîtres de saint Paul, *super omnes Epistolas B. Pauli Apostoli.*
8. Contre les Guillemistes adversaires des religieux, *contra Guillemistas impugnantes religiosos.*
9. Livre contenant la solution à un grand nombre de questions et adressé aux Parisiens, *liber multarum quæstionum determinativus ad Parisienses.*
10. Grand nombre de Proses ou Séquences et autres sujets pieux, comme la prose de la Trinité, commençant par ces mots : *Profitentes unitatem* (dans les vieux Missels de l'Ordre). *Multæ Prose seu Sequentiæ et alia devota, inter has prosa de Trinitate, quæ incipit : Profitentes unitatem.*
11. Un Office du Corps du Christ qui n'est point d'usage commun dans l'Église, avec diverses proses sur le même Sacrement, *unum Officium de Corpore Christi, quod non est in usu communi Ecclesiæ, cum diversis prosis de eodem Sacramento.*
12. Sur le livre des Noms divins, de Denys l'Aréopagyte, *Supra librum Dionysii de divinis Nominibus.*
13. Livre sur l'Art de prêcher, *liber de Arte prædicandi.*

14. Livre de la Réparation de l'homme déchu, de *Reparatione hominis lapsi*.
15. De la Longueur et de la Brièveté de la vie, de *Longitudine et Brevitate vitæ (?)*.
16. De la Différence entre l'esprit et l'âme, de *Differentiâ spiritûs et animæ*.
17. Quinze livres de questions contre les Averroïstes, *liber xv questionum contra Averroistas*.
18. De l'Unité de la forme (sans doute extrait de la Somme?), de *Unitate formæ*.
19. Des Pierres et des Herbes (extrait de la Minéralogie et de la Botanique), de *Lapidibus et Herbis*.
20. Cinq livres sur la Vie monastique et quatre sur la Vie économique, de *Monasticâ libri quinque, et de Œconomicâ libri quatuor*.
21. Questions sur les livres des Éthiques (?), *Quæstiones super libros Ethicorum*.
22. Huit livres des Politiques (?), *libri octo Politicorum*.
23. Deux livres des Économiques (?), *libri duo Œconomicorum*.
24. Deux livres des Grandes Morales, *libri duo Magnorum Moralium*.
25. Problèmes d'Aristote, *Problemata Aristotelis*.
26. Exposition sur les trois livres des Rhétoriciens, *Expositio in tres libros Rhetoricorum*.
27. Somme de la Science arithmétique, *Summa de Scientiâ arithmeticâ*.
28. Somme de la Science musicale, *Summa de Scientiâ musicali*.

29. Somme de la Science géométrique, *Summa de Scientiâ geometricæ.*
30. Somme de la Science de la perspective, *Summa de Scientiâ perspectivâ.*
31. Somme la plus complète de l'Astronomie, *Summa copiosissima de Astronomiâ.*
32. Commentaire sur l'Arithmétique de Boèce, *Commentatio Arithmeticæ Boethii.*
33. Commentaire sur la Musique du même, *Commentatio Musicæ ejusdem.*
34. Commentaire sur la Géométrie d'Euclide, *Commentatio Geometricæ Euclidis.*
35. Sur l'Almageste de Ptolémée, *in Almagestum Ptolomæi.*
36. Sur la Perspective d'Alacène, *in Perspectivam Alacenis.*
37. Le livre de la Sphère du monde¹, *liber de Sphærâ mundi.*
38. Le livre des Imaginations des astrologues (sans doute un extrait du Miroir astronomique, *Speculum astronomicum*, ch. x), *liber de Imaginibus Astrologorum.*

¹ Albert dit lui-même qu'il a traité toutes les sciences physiques et mathématiques avant la métaphysique, en langue latine, puisqu'on lit au commencement de sa Physique : « Cùm sint tres « partes essentielles Philosophiæ : Physica, Metaphysica et « Mathematica, nostra intentio est omnes prædictas partes « facere Latinis intelligibiles. Primò complebimus, Deo dante, « scientiam naturalem, deindè loquemur de Mathematicis « omnibus et intentionem nostram in scientiâ divinâ finie-
« mus. »

Pignon et Valéoletanus, comme aussi leur successeur Prussia, paraissent les avoir tous lus eux-mêmes.

39. Somme dans laquelle Albert réproûve les sciences magiques et combat la Nécromancie, la Géomancie, l'Hydromancie, la Pyromancie, la science des Aruspices, l'Horoscopique, l'Augure, les Maléfices, les Sortilèges et les Prestiges. (Sans doute un extrait du Miroir astronomique, *Speculum Astronomicum*. ch. XVI). *Summa ubi improbavit scientias magicas, Necromantiam, Geomantiam, Hydromantiam, Aeremantiam, Pyromantiam, Aurispiciam, Horoscopicam, Augurium, Maleficia, Sortilegia, Præstigia impugnavit.*
40. Le livre de la Nature des Dieux, divisé en plusieurs parties ou opuscules, *liber de Naturâ Deorum, in plures partes sive libellos distinctus.*
41. Livre de l'homme immortel, *liber de Homine immortali* (peut-être le même que l'ouvrage intitulé : *de l'Origine et de l'Immortalité de l'âme, de Origine et Immortalitate animæ*).
42. Le livre des Douze alphabets, *liber de Duodecim alphabetis* (sans doute composé d'extraits de l'Histoire naturelle d'Albert, où les minéraux, les plantes, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons et les serpents, etc., seraient coordonnés par ordre alphabétique).
43. *Liber de Ingeniis purgandis et erigendis*, c'est-à-dire, livre sur les machines destinées à porter l'eau et les fardeaux. Ces machines reçurent en France le nom d'engins, terme qu'on traduisit par le mot *ingenia*. Thomas d'Aquin avait pro-

- mis un travail semblable à l'Université de Paris : *De Aquarum ductibus et ingeniis erigendis* ¹.
44. De la Logique ou Dialectique, *de Logica sive Dialecticâ*. Est-il différent des autres imprimés sur la logique?
 45. Sur le livre des Divisions de Boèce, *super Boethii librum de Divisionibus*.
 46. Sur les livres des Modernes par mode d'exposition littérale, *super libros Posteriorum per modum expositionis litteralis*.
 47. Somme grammaticale, *Summa grammaticalis*. (*De modo significandi?*)
 48. Livre de l'Art oratoire, *liber de Arte rhetoricâ*.
 49. Exposition sur les anciens Docteurs grammairiens, *expositio in antiquos Doctores grammaticales*, c'est-à-dire, *Priscianum in majori et minori voluminibus* et autres auteurs.
 50. Des Intelligences et Substances séparées, *de Intelligentiis et Substantiis separatis*. (Ce n'est là, sans doute, qu'un extrait de la Métaphysique ou de la seconde partie de la Somme théologique.)
 51. Livre sur la Médecine, *liber de Medicina* (aussi appelé *Alberti experimenta*).
 52. Livres sur l'Art d'appréter les laines, sur l'Art stratégique (Prussia dit *Aratura*), sur l'Agriculture, sur la Chasse, sur la Navigation et sur l'Art théâtral, *libri de Lanificio, de Armaturâ*

¹ Voir les *Script. Ord. Dom.* I, 181.

de Agriculturâ, de Venatione, de Navigatione, de Theatricâ.

Outre ces ouvrages, déjà connus des plus anciens catalogueurs, tels que Pignon et Valéoletanus, les bibliothécaires de Lyon citent encore, en 1646, les écrits suivants comme venant d'Albert et existant encore à leur époque. Ces écrits ne sont, du reste, que la répétition des ouvrages déjà mentionnés, avec des titres différents et sous une forme raccourcie.

1. Sur la sainte Écriture, *de Scripturâ sacrâ.*
2. Petites notes sur l'Évangile de saint Matthieu pour le jour de l'Épiphanie, *Notulæ super Evangelium Matthæi de Epiphaniâ Domini.*
3. Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Passio magistralis D. N. Jesu Christi.*
4. Annotations sur les livres de saint Augustin : les Confessions, la Trinité, de la Quantité et de l'Immortalité des âmes, la Genèse, de la Discipline ecclésiastique, etc., sur l'Opuscule de saint Jean Chrysostome : « Que personne n'est offensé si ce n'est par soi-même », sur les Sentences de Prosper. *Annotationes in S. Augustini Libros : Confessionum, de Trinitate, de Quantitate et Immortalitate animarum, super Genesim, de Disciplinâ ecclesiasticâ, etc., in libellum S. Joannis Chrysostomi : Quod nemo læditur nisi à seipso, in Sententias Prosperi.*
5. Table sur les quatre livres des Sentences, *Tabula super quatuor libros Sententiarum.*

6. Du Bien et de la nature des biens, *de Bono et naturâ bonorum. (Summa de Bono.)*
7. De la Grâce de Dieu, *de Gratiâ Dei.*
8. De l'Origine et de l'Immortalité de l'âme ¹, *de Origine et Immortalitate animæ.*
9. De la sacrée Théologie, *de sacrâ Theologiâ.*
10. Théologie positive, morale, scolastique, mystique, symbolique et oratoire, *Theologia positiva, moralis, scholastica, mystica, symbolica et concionatoria.*
11. De la Crainte multiple, *de Timore multiplici.*
12. Enchiridion des vraies et parfaites vertus (Paradis de l'âme), *Enchiridion de veris et perfectis virtutibus (Paradisus animæ).*
13. Oraisons sur les Sentences, *Orationes super Sententias.*
14. S'il est expédient pour l'homme de vouer l'entrée en religion? *An expediat homini vovere ingressum in religionem?*
15. Des quatre Vertus cardinales, *de quatuor Virtutibus cardinalibus.*
16. De l'Art de bien mourir, *de Arte benè moriendi.*
17. Petits traités : du Livre de vie, de l'Évacuation de la charité, de l'Ordre de la charité dans la patrie. Des Vertus cardinales. Des Dons, de la Combinaison des dons, de la Crainte, de la Science, de la Sagesse. Des Vices en général et de l'Usure en particulier. Du Mensonge. Différence entre la mansuétude et la miséricorde.

¹ Imprimé à Nuremberg en 1493.

- Parvi tractatus, scilicet : de Libro vitæ, de Evacuatione charitatis, de Ordine charitatis in patriâ. De Virtutibus cardinalibus, de Donis, de Combinatione donorum, de Timore, de Scientiâ. De Vitiis in communi, et specialiter de Usurâ. De Mendacio. Quomodo differant mansuetudo et misericordia.*
18. Un volume des Sacrements, *volumen unum de Sacramentis.*
 19. Discours divers, *Conciones diversæ.*
 20. De l'Art de parler et de se taire¹, *de Doctrinâ dicendi et tacendi.*
 21. De l'Office de la Messe, *de Officio Missæ* (sans doute le même que l'écrit *de Sacrificio Missæ*).
 22. De l'Oraison Dominicale, *de Oratione Dominicâ.*
 23. Litanies du temps et des saints, *Litanicæ de tempore et de sanctis.*
 24. Petites Oraisons sur la Passion du Seigneur, *oratiuncula de Passione Domini.*
 25. Des Mystères de la Messe, *de Mysteriis Missæ* (le même que plus haut?).
 26. Des Cheveux de la sainte Vierge, et sur ces paroles : *Regina Angelorum.* Les quinze joies de la Vierge. Question du Miroir de Marie. Discours sur la sainte Vierge. *De Capillitiis B. V., et in illa verba : Regina Angelorum. Quindecim gaudia Virginis. Quæstio de Speculo Muriæ. Conciones de B. V.*

¹ Imprimé à Paris l'an 1491.

27. Commentaire sur le cantique *Magnificat*, *Commentarius in canticum Magnificat*. (Extrait du Commentaire sur saint Luc?).
28. Somme de la B. Vierge et Traité des martyres des Saints, *Summa B. V. et Tractatus de Martyriis Sanctorum*.
29. Des Antepredicaments, du Contingent et du Possible, des Postpredicaments, des Définitions, *de Antepredicamentis, de Contingenti et Possibili, de Postpredicamentis, de Definitionibus*. (Extraits des œuvres logiques?)
30. Isagoge sur la Physique, *Isagoge in Physicam*. (Sans doute la *Philosophia Pauperum*, aussi appelée *Compendium Philosophiæ naturalis, Parva Summa naturalium?*)
31. De la mobilité du Corps selon les lieux, *de Corpori mobili secundum locum*.
32. Du Sens commun et des autres puissances de l'âme, *de Sensu communi et aliis potentiis animæ*.
33. De la Nature des Oiseaux, des Quadrupèdes, *de Avium Naturâ et Quadrupedibus*. (Extrait de l'ouvrage *de Animalibus*.)
34. De l'Homme et de ses différentes définitions, *de Homine et diversis ejus definitionibus*. (Extrait de la Somme *de Creaturis*.)
35. Texte avec Commentaire *parvorum naturalium*, recueillis dans la doctrine d'Albert le Grand par Jean de Munich, *parvorum naturalium textus, cum Commentario ex Alberti doctrinâ collecto per Joannem de Mechlinga*.

36. De la Perfection de l'âme, *de Perfectione animæ.*
37. Philosophie morale, *Philosophia moralis.*
38. De la Direction astronomique et des astres, *de Directione astronomicæ et de astris.*
39. S'il est permis d'avoir recours aux jugements des astres? *an licitum sit uti judiciis Astrorum?*
40. Sur le Miroir astrolabique, *in Speculum astrolabicum.*
41. Éphémérides.
42. Des causes, *de Causis.* Ne ressemble pas à l'ouvrage : *de Causis et Processu universitatis à causâ primâ.*
43. De l'Être et de l'Essence, *de Ente et Essentiâ.*
44. Sur diverses questions, *de Diversis quæstionibus.*
45. Diverses questions théologiques. Principes universels. *Variae quæstiones theologiæ, et de universalibus Principiis.*
46. Du Destin, *de Fato.* Le même qui se trouve contenu dans les ouvrages de saint Thomas d'Aquin.

Tous ces écrits, dont un grand nombre, comme nous l'avons dit, ne sont que des extraits recueillis dans les grandes compositions d'Albert (comme aussi le livre *de Falconibus, asturibus et accipitribus*), portent son nom et lui appartiennent probablement. On lui en attribue un certain nombre d'autres encore en partie imprimés et en partie manuscrits ; mais leur contenu et des preuves extrinsèques d'un grand poids doivent lui en faire refuser la paternité.

III

Ces écrits apocryphes sont :

1. Le Compendium de la vérité théologique, *Compendium theologicæ veritatis*, probablement composé par Hugues de Strasbourg ¹.
2. L'ouvrage insigne sur les louanges de la bienheureuse Vierge Marie, *Opus insigne de Laudibus beatæ Mariæ Virginis*, composé probablement par Richard de Saint-Laurent ².
3. Opuscule sur l'alchimie ³. *Libellus de Alchymiâ*.
4. Sur l'arbre d'Aristote ⁴. *Super arborem Aristotelis*, par Richard de Saint-Laurent.
5. L'incomparable traité sur la condition de l'âme raisonnable et sur ce qui lui est nécessaire pour connaître Dieu, se connaître elle-même et les autres créatures. *Tractatus incomparabilis de conditione Creaturæ rationalis, et quæ ei sunt ad Deum, seipsum et alias creaturas cognoscendas necessaria*.
6. Troisième (partie de la Somme) du Christ et des Vertus. *Tertia (pars Summæ) de Christo et Virtutibus*.
7. Quatrième partie. Des Sacrements et de la gloire de la Résurrection. *Quarta de Sacramentis et*

¹ Jammy, Volume XIII.

² D'après Quetif et Noël Alexandre.

³ Quetif. On y cite Roger Bacon. L'art de faire de l'or avec des métaux imparfaits y est décrit d'une façon on ne peut plus cavalière.

⁴ Tous deux admis par Jammy, vol. XXI.

Gloria resurrectionis. Ces deux ouvrages furent composés par un successeur d'après le commentaire d'Albert le Grand sur les Sentences.

8. De l'Enfantement de l'homme et de sa formation dans le sein maternel, de *Partu hominis et formatione hominis in utero*. Ce n'est qu'un résultat d'un travail sur les livres IX et X de l'ouvrage de *Animalibus*.
9. *Liber de Secretis secretorum Alberti in quo mira et inaudita posuit*. Il parut souvent imprimé sous ce titre : *De Secretis mulierum*. La Congrégation de l'Index s'exprime ainsi sur cette publication répandue au loin : *Alberto magno doctori egregio falso adscriptus libellus de Secretis mulierum omnino prohibetur*. Que cet écrit ait été faussement attribué à Albert, c'est chose visible par cela seul qu'il y est souvent cité par l'auteur. On croit généralement que ce livre est l'œuvre de Henri de Saxe, un des disciples d'Albert le Grand ¹.
10. Livre des agrégations, ou Secrets des vertus des pierres, des herbes et des animaux ², *Liber ag-*

¹ Voir *Script. Ord. Dom.* 1, 180. Il est répandu en un grand nombre de manuscrits et d'imprimés. On en trouve aussi une traduction allemande revue par le docteur Hartlieb de Munich et dédiée au duc Sigmond, dans la collection des manuscrits de la bibliothèque royale de Munich. Cod. Germ. 261. 1-50. (Voir, pour les diverses éditions, le docteur Choulant, page 144.)

² Ignorant et sot assemblage d'éclaircissements sur les forces magiques des corps naturels. C'est d'après ce livre ridicule que Haller et Sprengel ont jugé Albert le Grand !

gregationum sive secretorum de virtutibus herbarum, lapidum et animalium.

11. Des Merveilles du monde¹, de *Mirabilibus mundi*.
12. Des Secrets de Henri de Saxe : de la formation du fœtus, *De Secretis super Henricum de Saxoniam, super formata fœtu* (commentaire du premier déjà cité).
13. Des secrets de la Nature ou de la physionomie, de *Secretis Naturæ seu de physiognomiâ*. L'auteur de cet ouvrage est Michel Scot, le célèbre mathématicien et astronome qui vivait sous le règne de Frédéric II (* 1290).
14. De la Nature ou des Natures des choses, de *Naturâ seu Naturis rerum*. Cet ouvrage vient d'un disciple d'Albert, Thomas de Catimpré, que nous avons cité souvent².

Ajoutons encore une liste de manuscrits qui se trouvent dans la bibliothèque royale de Munich. Ces manuscrits sont des œuvres authentiques ou apocryphes d'Albert le Grand. Nous n'indiquerons pas les nombreux manuscrits des livres albertins que Jammy regarde comme indubitablement imprimés, on trouve ainsi presque toutes les compositions physiques ou d'exégèses de notre docteur. Notre intention est de

¹ Collection fantasque de tours d'adresse. Par exemple : comment peut-on faire le temps ? Comment peut-on voler ? Il est dit à ce propos : « Tunica ad volandum debet esse longa, gracilis, a pulvere illo optimè plena. »

² *Script. Ord. Dom.* I, 183. Répandu en un grand nombre de manuscrits et d'imprimés.

faire connaître seulement les ouvrages qui ne se rencontrent point dans la collection du Dominicain et qui sont peut-être demeurés inconnus jusqu'aujourd'hui ; de même que les livres munis d'autres titres, et qui ici portent le nom d'Albert.

1. Du Corps du Christ, n° 8383¹, de *Corpore Christi*.
2. De l'Incarnation, de la passion et de la mort de Dieu, n° 8386, de *Incarnatione, passione et morte Dei*.
3. De la Considération du sang du Christ², de *Consideratione sanguinis Christi*.
4. De la Considération du bien et de la Nature des biens, ou Somme du bien, de *Consideratione boni et Naturâ bonorum, sive Summa de bono*, manuscrit du XIV^e siècle, cl. 4 (45-140). *Incipit opus Fratris Alberti de Ordine Prædic. de Naturâ Boni*. Commencement : *Quid me dicis bonum? Nemo...* Il traite, vers la fin, de la virginité, où il touche à tous les actes de l'impureté des femmes³.
5. Teg. 483. Livre de la Nature⁴, *Naturbuch*.
6. Teg. 175. Miroir des noms de l'Astronomie⁵, *Speculum de Nominibus Astronomie*.

¹ Probablement extrait de l'ouvrage : *De la sainte Eucharistie*, première partie.

² Deuxième partie de l'ouvrage cité plus haut.

³ Remarque de Schmeller. Ce livre, du reste, n'est sans doute qu'un extrait du commentaire sur les Sentences.

⁴ Le livre de la Nature, de Catimpré, déjà cité plus haut, se trouve en un grand nombre d'exemplaires allemands.

⁵ *Speculum astronomicum*, que nous avons déjà mentionné.

7. Teg. 276. Discussion entre le corps et l'âme (?), *Disputatio inter corpus et animam.*
8. Teg. 186. De la Confession, *de Confessione.*
9. Teg. 184. Litanies du Temps et des Saints, *Litanie de Tempore et de Sanctis.*
10. Teg. 713. Traité sur la Salutation angélique, *Tractatus super Salutationem angelicam.*
11. Teg. 531. De la Crainte multiple de Dieu, *de Multiplici Timore Dei.*
12. Teg. 276. De la Transfiguration du Seigneur, *de Transfiguratione Domini.*
13. Aug. dom. 12. Commentaires d'Albert le Grand sur toutes les Épîtres de saint Paul¹, *Alberti M. Commentarii in omnes Pauli Epistolas* (inédits et n'existant nulle part, d'après la remarque du bibliothécaire).
14. Le même Commentaire du couvent de Kaisheim. 71.
15. Windb. 97. Des Dons de la Nature, et du Corps humain², *De Donis naturæ et de Corpore humano.*
16. Clm. 4774. 1.-84. Des Louanges de la B. V., par Albert le Grand, xx livres, *Alb. M. de Laudibus B. V. Libr. xx.* Prolog. *Maria, tu illa magna, etc...*³.
17. Clm. 5178. Louanges de la B. V., *de Laudibus*

¹ Ce sont les commentaires cités plus haut.

² Sans doute extrait de l'ouvrage : *De Animalibus*, ou bien *De Homine.*

³ L'ouvrage apocryphe cité plus haut.

B. V. Commencement : *Clara est quæ nunquam morte, etc...*

18. Clm. 916, fol. 25-30. *Chiromantia quæ in fine dicitur Alberti*¹.
19. Emmer. 317. fol. 1006. De l'arc-en-ciel, des comètes, des douze vents, des herbes, des diamants et des arbres odoriférants².
20. De l'Amour, *Von Lieb und Minn.* traduit par le docteur Hartlieb à Munich. Cat. docen., f. 243. Est-il authentique?
21. Cod. germ., 215, f. 117-120. Des Propriétés du feu qui signifie l'opération de l'Esprit-Saint dans les âmes. *Von den Eigenschaften des Feuers, die bedeuten des Hl. Geist Wirkung in den Seelen des Menschen.*
22. 513, fol. 136. Discours de l'évêque Albert, *Pischoff Albrecht sprach in ainer predig.*
23. 746, fol. 308. Visite du Frère Albert des Prêcheurs comme évêque dans un couvent de femmes. *Bruder Albrecht der Prediger war ein pischoff der cham in ein frauenkloster.*
24. 835, fol. 321. *Pey Bischof Albrechts zeiten des Predigers de fragt in Thomas der Brediger*³.
25. Alb. 33. (fol 1-95). Somme des sciences naturelles, *Summa Naturalium*, v livres. Clm., 4344, fol. 217. Testament d'Albert⁴.

¹ Sans doute apocryphe.

² Extrait de la Physique d'Albert.

³ Ces trois fragments sont contenus dans les Sentences d'Albert.

⁴ Schmeller se trompe quand, s'appuyant sur ce titre de

26. Clm. 11881, fol. 70-100. Somme des Confesseurs, *Summa Confessorum*, qui commence ainsi : *Lingua mea calamus scribæ...*
27. 8^o Clm. 4627, (541-545) *Rota in medio rotæ per Alb. Ep. Rastisp.* Parallèles entre les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament.
28. Clm. 221, fol. 223. Miroir mathématique de l'incomparable Docteur Albert (le même que le Miroir astronomique). *Speculum mathem. mirabilis Doctoris Alberti (idem cum Speculo astronomico)*.
29. Ibidem. Fragment des principes des Jugements. *Fragmentum de principiis Judiciorum.*
30. Cód. Ebersb. 100, chart., in-fol., 174. Louanges de la B. V., *de Laudibus B. V.* A la dernière page se trouve écrit : Le Frère André de Rott a relié ce livre, l'an LI: *Frater Andreas de Rott ligavit hunc librum, anno LI.*
31. Clm. 534. Du Mouvement, *de Motibus (?)*. Fol. 220. De la forme résultant dans le miroir, *de Forma in speculo resultante.*
32. Clm. 453, fol. 87. Perspective d'Albert le Grand, (extrait de la Physique). *Alberti Magni Perspectiva (ex Physicâ)*.
33. Clm. 453, fol. 191. Du sens commun, 195, — *de sensu communi.* — 195, Des cinq puissances de l'âme, *de Quinque potentiis animæ.*

Jammy : *Philosophia Pauperum*, croit que cet ouvrage doit être rangé parmi les inédits, car Choulant cite à lui seul treize éditions de ce travail probablement apocryphe.

- Fol. 206. Des quinze problèmes, de *Quindecim problematibus*.
34. Ibid. 429, fol. 148. *Alberti Dubia*.—*ibid.* 444, fol. 197. Expériences d'Albert le Grand sur les herbes, sur les pierres et sur les animaux. Fin des matières traduites par lui du grec et de l'arabe en latin. *Alberti Magni experimenta de herbis, lapidibus et animalibus, expliciunt, quæ à græco et arabico in latinum transtulit*.
35. Ibid. fol. 208. *De Ornatu mulierum secundum totum corpus*. (Extrait du Commentaire sur la femme forte (?), *ex Com. de mulieri forti*).
36. Ibid. 202. Livre d'Albert sur les plantations des arbres et la conservation du vin, (extrait du livre des Plantes (?). *Alberti liber de Plantationibus arborum et de Conservazione vini, (ex libro de Plantis)*).
37. Ibid. 449, fol. 1. Traité de la foi et des lois par le seigneur Albert. *Tractatus de fide et legibus, à domino Alberto, ed.*
38. Clm. 11360, fol. 1-74. De la forme de la prière, de *Formâ orandi*. (Sur le *Pater* et l'*Ave*.)

Tels sont les manuscrits que possède le riche trésor de la bibliothèque royale de Munich des ouvrages encore inédits, ou moins connus, authentiques ou apocryphes d'Albert le Grand. Comme ils offrent peu de nouveau quant aux sujets qui y sont traités, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'en donner des extraits.

Nous avons ainsi pu jeter un coup d'œil d'ensemble

sur ces écrits, dont une partie porte le nom glorieux d'Albert, et qui se sont répandus en Allemagne, en France et en Italie, les uns manuscrits, les autres imprimés. Quand même un grand nombre d'entre eux devraient appartenir à d'autres auteurs, quand même beaucoup ne sembleraient être que de simples extraits des grands ouvrages d'Albert, et que plusieurs ne seraient que de simples traductions des travaux d'écrivains antérieurs, il reste cependant toujours une telle quantité d'ouvrages qui se présentent comme étant les productions personnelles de notre célèbre docteur, que nous ne pouvons assez nous étonner de l'universalité de son action littéraire. Il n'est presque aucun objet dans l'ordre naturel ou surnaturel qui ait échappé à son esprit de recherche. Il n'en est presque pas sur lesquels il n'ait écrit ses propres remarques ou celles d'auteurs étrangers. Ses œuvres formaient véritablement une bibliothèque dans laquelle on pouvait trouver une solution conforme au temps, à tous les problèmes dans toute l'étendue du savoir et de l'existence; elles formaient une encyclopédie systématique de toutes les sciences connues au moyen âge. Nous pouvons donc dire une fois de plus qu'Albert a été le plus fécond écrivain du monde.

CHAPITRE XXXIX

SCIENCE DU B. ALBERT.

Après avoir mis sous les yeux du lecteur le catalogue étonnant des ouvrages de notre grand-maitre, il nous reste à indiquer les matières qu'ils traitent et à donner une appréciation de leur valeur dans le domaine des sciences. Nous avons déjà parlé dans plusieurs chapitres des progrès d'Albert sur les époques antérieures et de la glorieuse tâche qu'il a entreprise et remplie. Nous avons dépeint à grands traits le caractère de ses principaux ouvrages sur la théologie, et nous en avons présenté un certain nombre d'extraits pour servir d'exemple. Il ne s'agit plus maintenant que d'offrir un coup d'œil d'ensemble sur ses recherches et ses conquêtes intellectuelles (surtout dans le domaine philosophique), et de montrer ce qu'Albert a fait dans chaque science prise séparément. On ne peut exiger que nous résumions ici le système complet de ce fameux scolastique, puisque nous savons qu'en matière de philosophie il se base principalement sur Aristote, qu'il adopte généralement le système du Stagyrite, qu'il se contente d'y corriger les points contraires à la foi chrétienne et de compléter surtout les lacunes qu'on y trouve. Autrement, il nous faudrait analyser dans ce livre toutes les œuvres d'Aristote, travail assurément

superflu après les expositions qu'en ont donné de main de maître les Ritter, Brandiss, Zeller et autres. Nous n'exposerons donc, à peu près, que les travaux personnels à Albert, travaux dans lesquels le penseur chrétien corrige ou complète Aristote. Nous ne parlerons par conséquent que de ses progrès sur ce philosophe et sur tous ses autres devanciers. De même, nous nous arrêterons peu, pour la partie théologique, aux doctrines généralement admises, communes à tous les docteurs et signalées dans les écrits du Bienheureux; préférant nous appuyer davantage sur ce qui lui appartient spécialement et sur sa manière de traiter les questions longtemps controversées ou encore irrésolues¹. Nous savons que la pensée fondamentale de toutescolastique comme de tout l'ensemble de la philosophie chrétienne, n'est autre que celle-ci, savoir: que la raison et la foi ne se contredisent pas, que l'une et l'autre reposant sur les révélations du même Dieu, bien loin de se contredire, doivent toujours être en parfaite harmonie². Aussi tous les docteurs chrétiens s'appliquèrent-ils à démontrer que l'ensemble des vérités révélées forme un tout magnifique, frappé au coin de l'unité et d'un merveilleux accord avec la raison.

Mais tandis que dans la première période du moyen

¹ Nous nous servons à cet effet des livres imprimés d'Albert, qui suffisent assurément. Les citations sont toujours extraites de l'édition générale des œuvres d'Albert par Jammy.

² La proposition contraire: à savoir qu'une proposition vraie philosophiquement peut être théologiquement fausse, est aussi expressément rejetée par l'Église.

à ce que les recherches rationnelles s'arrêtaient elles-mêmes aux quelques traditions de la philosophie græco-romaine, l'Occident chrétien prit connaissance dans le XIII^e siècle de la philosophie aristotelico-arabe et du système complet d'Aristote. Il l'adopta avec ardeur, et le mit à profit pour l'explication et la défense de la doctrine révélée. Alexandre de Halès, qui professait déjà à Paris en 1222, en fit, dit-on, le premier la tentative. Mais Albert seul pouvait saisir avec son regard d'aigle toute la portée du but à atteindre et le poursuivre ensuite avec un infatigable courage. Il était convaincu que là se trouvait, à l'état de germe, l'ensemble d'une science rationnelle susceptible d'être mise en face de la théologie et de faire paraître cette dernière dans toute sa rationnalité et son victorieux caractère de doctrine vraie. Mais pour cela il était nécessaire de posséder et de comprendre l'ensemble de la science d'Aristote. Aussi se procura-t-il des traductions latines, d'après le grec ou l'arabe, de tous les ouvrages du vieux philosophe; et il composa peu à peu, à l'aide de tous ces matériaux, une nouvelle version, en grande partie sous forme de paraphrase, de tous les livres aristotéliens connus à cette époque¹. Son ignorance du grec prouve assez qu'il n'a pu se servir dans ce travail du texte original, mais de traductions seulement. Nous en serons convaincus, si nous lisons la singulière signification qu'il se plaît à donner aux mots².

¹ Jourdain mentionne, l. c., les traductions dont se servit Albert pour chacun des livres d'Aristote.

² *Epicuræi* signifiait, d'après lui, des gens étendus sur leur

Nous n'avons pas plus de preuves qu'il ait connu l'arabe et l'hébreu, bien qu'il analyse¹ les mots de ces langues qui s'offrent à lui.

Il n'est donc pas étonnant qu'avec ce manque de moyens critiques, il se soit glissé bien des erreurs dans le texte reproduit par le grand homme. Il sait, du reste, la plupart du temps saisir, par une sorte d'instinct philosophique, ce qui est exact et meilleur dans les passages douteux ou altérés.

Le défaut de connaissances historiques suffisantes sur les premiers philosophes de la Grèce, fait aussi que nous rencontrons quelquefois, à ce point de vue, des erreurs qui paraissent ridicules. Il compte par exemple les disciples de Pythagore parmi les stoïciens²;

peau nonchalante (*super cutem*), ou bien qui s'occupent de futilités (*curantes*). « *Athecnia* dicitur ab a, quod est sine et « *thecnia*, quod est ars. Endymion de *in* et *dymion* (intellectus). « *Dæmon* græce, in latino sonat intellectum. Numerus à latino « *nutu*, græcè *memer*. *Nichomacha* dicitur à *nicos*, quod est « *victoria*. A. d. s. » C'est ainsi qu'il traduit Pergamum, Ephesus, Philadelphia, et toutes les villes de l'Apocalypse, comme nous l'avons vu plus haut. *Periodus* de *peri* (circum) et *odos* (harmonia.) De là les plaintes de Roger Bacon. Il n'existe pas quatre savants, disait-il, qui connaissent la grammaire grecque, bien qu'un grand nombre parlent cette langue. (Journal, p. 640).

¹ Il dit par ex : « *Stella* Abnoch arabicè, quod latinè sonat « *hircus*, etc. *Galaxia* arabicè *maiaraterii*, *alcha* est quod « *movetur*. » In *libr. Meteor.*, page 11. Il a adopté dans sa botanique et sa zoologie un grand nombre de noms arabes. Pour les mots hébraïques il s'en tient strictement à saint Jérôme. C'est ainsi qu'il interprète Jérusalem, Salomon, David, dans ses œuvres d'exégèse. Il traduit le mot *Aleph* par *doctrina*, *He*, *esse*, *Vau*, et a. d. s.

² *Metaph*, p. 36.

il dit que Socrate était Macédonien, qu'Hésiode porta aussi le nom d'Homère ¹, qu'Anaxagore et Empédocle étaient tous deux originaires d'Italie, et que la ville natale d'Empédocle s'appelait Fragurambice. Il reconnaît cependant lui-même la corruption probable de ce dernier nom par les Arabes ².

Bien que les œuvres d'Albert contiennent un certain nombre d'erreurs qui s'expliquent du reste assez par l'imperfection des études à cette époque, elles n'en ont pas moins eu, dans leur ensemble, et pour ce qui est de la doctrine, une haute valeur et d'incalculables conséquences pour l'avenir.

Albert donna le premier, sous une forme accessible, même aux étudiants, l'ensemble d'Aristote, tantôt simplement traduit, tantôt avec des additions, des commentaires et des corrections. Il utilisa à cet effet les travaux des écrivains antérieurs arabes et chrétiens; adoptant dans ces écrits ce qu'ils renfermaient de bon, et rejetant ce qui lui paraissait inadmissible. Il sera facile à quiconque voudra se donner la peine de jeter seulement un coup d'œil sur les écrits du grand maître, de se convaincre que, dans ce travail, il ne s'est point montré l'aveugle admirateur ou le copiste

¹ Metap., p. 54.

² Il nous dit en parlant de Cœlo et Mundo, c. 78 : « Empe-
« docles Italicus fuit de civitate, quæ vocata est Fragurambice ;
« propter quod Fragicensem eum vocant, et in rei veritate fuit
« Siculus. Licet sciamus Heraclitum fuisse Græcum natum de
« Epheso, quidam tamen Saracenorum dicant eum fuisse Sas-
« ciensem, et quidem de civitate Karistes, cujus causam esse
« puto, quia Saraceni nomina philosophorum et civitatum fre-
« quenter habent corrupta. »

du philosophe de Stagyre, et que le surnom de singe d'Aristote n'a pu lui être donné que par des ignorants ¹.

Il déclare en effet en plus de cent endroits : Ici Aristote a erré. Il défend ses corrections des erreurs aristotéliennes contre ses adversaires, en disant qu'Aristote n'était pas un dieu, qu'il a pu conséquemment se tromper, et qu'il est permis de le corriger. Quelquefois il s'arme de Platon contre Aristote et embrasse le parti du premier. Il va jusqu'à dire que l'union des philosophies platonicienne et aristotélienne forme la vraie philosophie. Où est après cela la servitude?

Albert ayant traité la Logique, la Physique, la Métaphysique, l'Éthique et la Politique d'Aristote ², nous allons donner une vue d'ensemble de tous ses travaux sur ces matières.

I. Dans sa LOGIQUE, Albert donne la traduction des traités du philosophe, et les enrichit d'introductions et d'additions puisées en partie dans les ouvrages de Porphyre, de Boëce, de Jean Damascène, de Denys le Pseudonyme, des deux Victorins, d'Avicenne, de Gilbert la Porrée, et en partie empruntés à ses propres recherches. Le premier livre d'Albert qui doit trouver place ici traite des *Prædicats*, où il est surtout fait usage de l'Introduction de Porphyre aux Catégories d'Aristote. Dès l'entrée en matière, le grand

¹ Ritter aussi défend Albert contre cette grossière injure. Vol. VIII, p. 191.

² Il commenta de même la Rhétorique, mais cet ouvrage est demeuré inédit, et on ne lui attache pas la même importance qu'aux autres.

maître cherche à sauver l'honneur de la logique comme science, en prouvant que ses recherches et son enseignement ont pour objet quelque chose de commun et de général à toutes les sciences. Le but de toute science, en effet, est de chercher l'inconnu par le connu. Toutes ont ainsi de commune la conclusion; et comme la logique traite précisément du syllogisme, de ses éléments et de ses lois, il s'ensuit que son objet est commun, et que conséquemment elle est une science spéciale (*scientia specialis*). Albert distingue ensuite la logique naturelle de la logique artificielle. La connaissance logique, dit-il, repose en chaque homme comme dans un germe (*seminarium*). Par la contemplation des choses nous arrivons à l'admiration, de l'admiration nous sommes induits à conclure, et par la conclusion nous est donnée la connaissance parfaite. Ainsi procède la pensée naturelle, et c'est là aussi la logique naturelle. La science de la logique doit imiter cette logique naturelle; elle enseigne à former des conclusions avec art. Cette science marche en tête de toutes les autres et a d'inappréciables avantages. Elle est utile au bonheur, elle délivre des imaginations, condamne les erreurs, découvre les faussetés, et donne la lumière d'une contemplation droite en toutes choses¹.

Albert traite encoré dans ce livre, et à la manière des anciens maîtres, les cinq universaux connus (con-

¹ « Logica præ omnibus consideranda est scientiis, nam est utilis ad felicitatem, liberat à phantasiis, errores damnat, ostendit falsitates, lumen dat rectæ contemplationis in omnibus. I. 30. »

cepts généraux), tels que le genre, l'espèce, la différence, le *proprium* et les accidents.

A ces premiers travaux se rattache, comme second livre, le traité des *Prædicaments* (propriétés fondamentales), au nombre desquels il place : la substance, la quantité, la relation et la qualité. Les *Postprædicaments* des péripatéticiens postérieurs se trouvent également mentionnés ici.

Dans le livre suivant sur les six principes, Albert s'en tient en grande partie aux recherches de Gilbert la Porrée¹ et traite des concepts : de la forme, de l'activité, de la passivité, du temps, du lieu, de la situation, de la durée et de la mesure (*de magis et minus*).

Viennent ensuite les livres aristotéliens *Peri Hermenias* (du mot et de la proposition)², les premiers et les seconds analytiques (de la conclusion et des trois figures de conclusion, de la preuve et de la définition), puis les huit livres des *Topiques* (sur le syllogisme et le paralogisme), enfin les deux livres des *Elenches* (sur les conclusions sophistiques). Pour clore toute la liste de ses écrits sur la logique, Albert y ajoute encore l'aveu de l'imperfection de son travail, sans omettre toutefois la déclaration de leur originalité. « Nous ne possédons pas, dit-il, de travaux primitifs sur la logique artificielle. Nos lecteurs voudront donc bien nous pardonner nos omissions et

¹ Il le dit lui-même, I, p. 195.

² C'est ici qu'il donne cette belle interprétation : « Oratio est oris ratio, i. e. ratio sermone explicata. »

« accepter avec reconnaissance ce que nous avons
« découvert. »

Comme on le voit, Albert ne se regarde pas ici comme le simple traducteur d'Aristote, et il ne l'est certes pas non plus. Il a le mérite, à ce point de vue, d'avoir le premier exposé la logique, non-seulement comme une description naturelle de la pensée, mais comme science philosophique, comme introduction à toutes les sciences et comme organe de la connaissance dans le sens de la dialectique. Il a également réuni en un cours complet de logique toutes les recherches particulières des anciens. Il est, en un mot, le père de la logique scolastique. Il suffit du reste de comparer la logique d'Albert avec les œuvres du moyen âge postérieur sur la même matière, pour voir combien sont peu sensibles les progrès obtenus depuis les travaux du grand maître.

II. La PHYSIQUE d'Albert suit aussi de bien près les ouvrages d'Aristote. Il traite dans des écrits presque innombrables tous les objets qui appartiennent à cette science. Nous avons déjà fait remarquer plus haut comment, dans son introduction aux livres de physique, il entre lui-même dans de grands détails sur le but et la méthode qu'il se propose dans ce genre de travail. « Notre intention, dit-il, en traitant de la science naturelle, est de satisfaire, selon nos moyens, les religieux de notre Ordre qui nous prient depuis plusieurs années de leur écrire un livre sur la nature, dans lequel ils puissent avoir un cours complet des sciences naturelles, et qui leur offre une clef pour

« l'intelligence des ouvrages d'Aristote. Bien qu'im-
« propre à une entreprise de cette nature, nous ne
« pûmes cependant résister à leurs sollicitations. Vaincu
« par les instances de quelques-uns d'entre eux, nous
« avons enfin accepté la tâche et nous l'avons entre-
« prise, d'abord à l'honneur du Dieu tout-puissant,
« qui est la source de la sagesse, le créateur, l'ordon-
« nateur et le roi de la nature, ensuite pour l'utilité
« des Frères, et par là même de tous ceux qui, en
« lisant ce livre, voudront acquérir des connaissances
« naturelles.

« Quant à la méthode adoptée par nous dans cet
« ouvrage, elle consistera à suivre l'ordonnance et les
« vues d'Aristote et à dire le nécessaire pour son in-
« terprétation, sans toutefois faire aucune mention du
« texte. Nous ferons en outre des digressions propres
« à éclaircir les doutes et à compléter ce qui, dans la
« doctrine du philosophe, se montre sous un langage
« trop concis et reste par là inintelligible à bien des
« gens. Nous diviserons tout notre travail en chapitres.
« Quand le titre indiquera simplement la matière, on
« saura que ce chapitre est pris des œuvres d'Aris-
« tote; mais lorsque le titre annoncera une digression,
« cela signifiera qu'elle vient de nous comme devant
« servir à compléter ce qui aura été dit. En procédant
« ainsi, nous livrerons des écrits en aussi grand
« nombre et de même nom qu'Aristote lui-même.
« Nous ajouterons encore çà et là des parties incom-
« plètes de certains livres et quelquefois des ouvrages
« interrompus ou inédits qu'Aristote n'a point compo-
« sés, ou qui, en supposant qu'ils soient sortis de sa

« plume, ne sont pas arrivés jusqu'à nous; mais dans ce cas on en sera averti par le traité suivant. » Albert nous initie donc lui-même à ses relations avec le prince de l'antique philosophie pour ce qui regarde la physique. Son intention, ici encore, est de nous offrir Aristote corrigé, éclairci, perfectionné.

Il aborde après cela la division des matières. « Toute la philosophie réelle, qui nous est suggérée par les œuvres de la nature, tandis que la philosophie idéale émane de l'esprit, se divise en physique, métaphysique et mathématique. D'après la nature des choses, la première de ces sciences est celle qui traite de l'être en soi, non pas en tant qu'uni au mouvement et à la matière sensible; ce serait la première philosophie, la métaphysique ou la théologie¹. La seconde, d'après la nature des choses, ce sont les mathématiques, qui se comprennent avec mouvement et matière sensible en soi, mais non d'après leurs rapports *in concreto*². La dernière est la physique, qui considère les choses dans leur être et leurs rapports avec le mouvement et la matière³. Mais, comme la première essence (*quidditas*) est la cause de laquelle émanent et la quantité et l'être déterminé d'un objet sensible d'après ses formes actives et passives, il s'ensuit évidemment que la première est cause de la seconde et de la troisième;

¹ Recherche-t-elle p. ex. ce qu'est la substance? rien de variable ou de sensible ne doit être admis dans le concept.

² Elle étudie p. ex. la circonférence et la ligne, sans s'occuper en cela du bois ou du sable sur lesquels le cercle peut être décrit.

³ Le ciel, les éléments, le cœur, la bouche, etc., ne peuvent être compris sans matière ni changement.

que les mathématiques et la physique ont la métaphysique pour base et reçoivent d'elle leurs principes. De là il résulte encore que la métaphysique est la science commune, en tant que traitant de l'être en soi; les autres ne sont que des sciences particulières, parce qu'elles ne considèrent que certaines parties de l'être, c'est-à-dire en tant que sujet à la grandeur, ou à la grandeur et au mouvement. C'est au métaphysicien qu'appartient l'étude des principes, et c'est de lui, comme aussi du logicien (par l'argumentation), que dépendent le mathématicien et le physicien.

« De tout ce que nous venons de dire, il résulte de plus que la physique, par son objet, occupe la dernière place parmi les sciences de la philosophie réelle, mais elle passe la première par ordre d'enseignement. L'enseignement, en effet, ne commence pas toujours par ce qui, en soi, occupe le premier rang, mais par ce qui est plus facile à saisir. Or, comme notre connaissance repose sur les sens, l'enseignement sera plus facile si nous commençons par les objets susceptibles d'être saisis par les sens, l'imagination et la raison, que si nous prenions pour point de départ ce que nous pouvons comprendre par l'imagination et la raison réunies ou avec la raison seule. Nous commencerons donc, avec l'aide de Dieu, par traiter de la physique, nous parlerons ensuite des mathématiques, et terminerons notre travail par la science divine.

« On parle des êtres simplement variables (*mobilis*) dans les livres des principes physiques (ou encore, *de auditu physico*), parce qu'on les connaît mieux par

l'ouïe que par le raisonnement. Il en est de même du ciel et du monde, de l'origine et de la destruction. Le premier livre, en effet, traite du variable en général; le second, du variable au point de vue du lieu, de la situation (*situs*); le troisième, du variable au point de vue de la forme. Le variable au point de vue de la situation peut encore conduire à une double considération : on peut d'abord rechercher l'impression laissée par un corps céleste dans les éléments, qui tendent à une forme, comme aussi dans les corps mixtes; il faut conséquemment connaître ses rapports avec le lieu de l'origine de ces impressions, ce qui se fait dans le livre qui traite de la longitude et de la latitude des pays (*terrarum*), des États et des lieux habitables. Quant aux impressions elles-mêmes, il faut les étudier dans le livre *sur les causes des propriétés des éléments et des planètes*. Un corps mixte et mobile peut être ou sur la voie du mélange ou déjà constitué dans l'être mixte. On parle des corps qui se trouvent sur la voie du mélange dans les quatre livres *des météores*. Quant aux corps naturels effectifs, ils sont ou inanimés ou animés. Ce qu'il y a de plus simple c'est la substance inanimée, dont la science nous est fournie par les livres qui traitent des minéraux.

« La science des êtres animés a deux parties : le principe de tous ces êtres est l'âme, dont il faut par conséquent s'occuper tout d'abord. On peut considérer dans l'âme son essence et ses forces, dont parlent les livres *de l'âme*, ou bien ses actes et ses divers états. L'essentiel de l'âme en soi, en tant qu'unie au corps, c'est la vie, qui a la mort pour contraire. Ces objets sont

traités dans le livre *des causes de la vie, de la mort et de la longue vie*. Les actes de l'âme se distinguent d'après les différentes puissances : d'après la puissance végétale, sensible et intellectuelle. La vie végétale consiste dans la nutrition, la croissance et la génération. Ces deux derniers points sont traités dans le livre *de la procréation* ; celui *de la nutrition* traite du premier. A l'activité sensible appartiennent la faculté de sentir et le mouvement local. On parle de la première dans les *Traité du sommeil et des veilles, du sentiment et de l'objet perçu, de la mémoire et du souvenir*. Le second se voit dans le livre *des mouvements des animaux*. On trouve un mouvement spécial chez ceux qui ont des poumons, dont l'office est d'aspirer, puis de rejeter l'air pour son assainissement. Cette matière est traitée dans le livre *de la respiration et de l'expiration*. Un ouvrage propre à compléter toute cette doctrine, c'est le traité de Constabenuce sur la différence qui distingue l'esprit d'avec l'âme.

« L'activité intellectuelle de l'âme se trouve décrite dans le subtil *Traité de l'Intellect et de l'Intelligible (de Intellectu et Intelligibili)*. Il faut ajouter en outre la science du corps animé, qui est ou végétatif ou doué de sentiment. Les livres des végétaux traitent des différents corps végétatifs, tandis que ceux des animaux s'occupent des corps animés. »

Telle est la division choisie par Albert pour son cours de sciences naturelles; telle la liaison intrinsèque qu'il sut établir, avec cette subtilité qui n'appartient qu'à lui, entre chacune des doctrines d'Aris-

tote ¹. Dans l'étude de chaque livre en particulier, nous ne reproduirons que ce qui est propre à Albert, ce en quoi il a enrichi la *Physique* du philosophe de Stagyre; ce qui apparaît comme ayant été l'opinion en vogue au temps du grand maître, ou enfin ce qui peut servir de supplément à l'histoire des sciences. Au premier livre de sa *Physique*, dans lequel il admet trois principes dans la nature, la matière, la forme et la privation, Albert réfute la doctrine des Éléates ². Comme dénominations de la matière, il allègue les

¹ Les ouvrages sur ces matières se trouvent séparés dans Jammy. Le volume II renferme : *De physico auditu, de cælo et mundo, de generatione et corruptione, de meteoris, de mineralibus*; le volume III contient les trois livres de *Animâ*; le volume V les *Parva Naturalia* : *de Sensu et sensato, de memoriâ et reminisc., de somno et vigiliâ, de motibus animalium, de ætate, de spiritu et respiratione, de morte et vitâ, de nutrimento et nutribilibus, de naturâ et origine animæ, de unitate intellectûs contra Averroem; de intellectu et intelligibili, de naturâ loci, de causis proprietatum elementorum, de passionibus aeris, de vegetalibus et plantis, de principiis motûs progressivi; de processu universitatis à causâ primâ, speculum astronomicum*. Enfin on trouve, dans le volume VI, les vingt-six livres de *Animalibus*; dans le volume XXI, la *Philosophia pauperum* ou *Isagoge*.

² *Lib. Physic., I, p. 23*. Voici comme il en parle : « Hanc « materiam totam substantiam et totum esse omnium corporum « esse dixerunt : quia formam, quæ est in materiâ, esse non « perceperunt, sed putabant ipsam per non vere ens distingui : « quia formas et accidentia non dixerunt esse nisi in sentire et « apparere et non in esse, sicut adhuc multi dicunt; quorum « pater erroris est Alexander (Epicurus) et David de Dinanto, « qui secutus est Alexandrum in hoc : et idem dixerunt, quod « id, quod est extrâ vere ens, et hoc non est ens, sed videtur « esse secundum sensum et æstimationem, et quod homo et « asinus sunt unum, sed apparent alia : et contradictoria sunt

suivantes : *Hyle, subjectum, massa, materia, origo et elementum*. Symboliquement, *sylva, mater, femina* ¹, et en donne l'explication convenable. Il fait ensuite spécialement ressortir la distinction de Dieu d'avec la matière. « Dieu, dit-il, est la cause première, motrice et directrice, tandis que la matière est mue et gouvernée. Dieu produit toutes choses de lui-même; tout, au contraire, ne sort de la matière que par la première cause. Dieu est la perfection même; la matière est ce qu'il y a de plus imparfait. Enfin la matière première n'est parvenue à l'être que par Dieu, la cause première. » L'être et les différentes dénominations de la forme (*divinum, optimum, appetibile, idea et paradigma*) sont également soumis au plus profond examen, qui nous fait voir que le grand maître reconnaît déjà ici les formes en Dieu et dans les choses matérielles comme actives et dans leurs véritables rapports ². En parlant des causes, Albert admet aussi un contingent (*contingens* ³) et même un *fatum*, mais il

« simul vera, si appareat unum uni, alterum alteri, quia cum « materiâ primâ una sit, id quod agit pluralitatem, non est vere « ens, sed esse videtur. »

¹ *Lib. Physic.*, I, p. 44.

² *Lib. Physic.*, p. 54. « Idea dicitur et paradigma et imago, « secundum quod procedit ab exemplari suo, quod habet in « causâ primâ. Omnis enim forma, quæ per esse est in materiâ, « priùs fuit in motore primo : propter quod dictum Boethii est « verum, cum dicit : Mundum mente gerens pulchrum pulcher- « rimus ipse, similique imagine formans. Si ergò consideretur « forma in exemplari primo, dicitur idea. Si autem conside- « retur ratione formæ, ad quam omnis forma sit in materiâ illâ, « dicitur paradigma, etc. »

³ *Lib. II Physic.*, p. 87. « Contingens quod non habet causam « per se, sed per accidens quod est efficiens. »

leur donne un sens chrétien ¹. En traitant plus loin du but assigné à toute formation naturelle, Albert explique les monstruosités comme étant des défauts dans lesquels tombe la nature, ne pouvant atteindre un but déterminé à cause de l'altération d'un principe naturel.

Il cite à ce propos bon nombre de cas dont il aurait lui-même été témoin; telle la naissance d'un enfant avec onze langues, onze bouches et vingt-deux lèvres, et plusieurs autres hermaphrodites ². Dans ses vastes recherches sur le temps, Albert combat de la manière la plus solide l'opinion (il nomme saint Augustin) qui prétend que le temps n'existe que dans l'âme ³. Il explique pourquoi tout ce qui est immobile (comme le

¹ *Lib. II Physic*, p. 92. « *Dispositio Providentiæ infusa toti isti contentioni causarum dicitur fatum.* » Il fait aussi la distinction que tout ne tombe point sous la puissance du destin. La substance, p. ex. l'ordre et le mouvement des cieux ne lui appartiennent pas, mais seulement les choses qui sont variables d'une certaine manière et que le fatum tient réunies de peur qu'elles ne soient détruites. Telles sont les matières des choses qui naissent et sont sujettes à la destruction. Il s'étend davantage sur ce point dans sa *Somme de théologie*.

² *Physic. II*, p. 100. « *Meis temporibus præstata fuit puella, quæ nata fuit dependentibus uberibus et cum pilis inguinis ut ascellarum. Ad visum probavimus in quibusdam esse utrumque sexum, ut à sapientibus discerni non potuit.* »

³ Il définit par contre le temps avec Aristote : « *Tempus est numerus motus acceptus à priore et posteriore in motu existentibus.* » *II*, p. 190. Il prévient aussi, à ce propos, son panégyriste, le professeur Erdmann, dans l'étude de l'essence de l'ennui, et dit entre autres : « *Constat anima in uno desiderabili, et idè non percipit motus, qui in se fiunt, et idè tantò minùs percipitur motus, quantò jucundius est illud, quod contemplatur.* »

ciel, par exemple) n'est point compris dans le temps, parce que le temps est la cause de l'altération des choses. Le grand maître établit la distinction suivante entre : *æternitas, ævum, et tempus* ¹. *Æternitas est mora vel spatium continuum non intersectum : eo quod totum suum esse simul habet et perfecte. Ævum est spatium eorum, quorum esse stabile est, sed tamen vices habent in potentiis, sicut intelligere et velle.*

Dans son septième livre de Physique, Albert nous enseigne que tout mouvement présuppose un moteur. Il rapporte à ce propos plusieurs faits étranges pour prouver que le principe du mouvement de l'homme ne se trouve ni dans le cœur ni dans la tête : « Averroës, dit-il, a vu un bélier aller et venir après qu'on lui eut coupé la tête. Un de mes amis ayant un jour arraché la tête à un grillon, le vit se mouvoir et chanter encore dans le creux de sa main durant l'espace d'une demi-lieue ². »

Dans le huitième livre, Albert traite des propriétés du mouvement, et prouve d'abord qu'il n'est point éternel à Dieu, vu que Dieu existait de toute éternité, avant le monde, comme cause première. Il renvoie judicieusement, à ce propos, la question de ceux qui disent : « Qu'a donc fait Dieu pendant cette longue suite de siècles qui précédèrent la création du monde? — Ces hommes sont des insensés, dit-il ³, car dans

¹ D'après Boëce et Gilbert la Porrée. II, 208.

² *Lib. VII Physic.* 291. Ce dernier fait s'explique du reste facilement, vu que le chant des grillons n'est autre chose qu'un bruit extérieur produit par le battement des ailes contre le ventre.

³ Saint Augustin tenait déjà le même langage.

l'éternité il n'y a ni tôt ni tard, ni long ni court espace de temps, vu que tout cela n'indique que l'extension d'une grandeur par des parties. L'éternité de Dieu est un indivisible présent qui n'est point le terme (*terminus*) d'un objet composé de parties liées entre elles, mais l'essence de l'éternité même ¹. »

Albert soutient contre Averroës que le mobile aussi bien que le mouvement ont commencé et furent produits du néant. Il fait ensuite cette remarque : « Rien ne peut certainement être produit de rien par génération, mais bien par l'acte d'un premier moteur ². » Contre le sentiment d'un grand nombre de théologiens et de philosophes arabes, chrétiens et juifs, qui prétendaient que le ciel avait d'abord été en puissance de la matière et n'en était sorti ensuite que par voie de génération, Albert dit : « Nous soutenons, nous, que tout fut créé en même temps, que le temps est aussi vieux que le ciel et son mouvement, et que celui des choses matérielles n'a pris naissance que dans le mouvement des cieux ³. »

Nous rencontrons également ici sa défense contre ceux qui, à propos de son *Traité de l'éternité du monde*, lui faisaient le reproche de ne pas avoir compris le philosophe, ou lui demandaient comment une si profonde intelligence n'avait pas reconnu cette vérité. « Qui croit, dit-il, qu'Aristote était Dieu doit croire nécessairement qu'il ne s'est jamais trompé.

¹ *Lib. Physic.*, VIII, p. 313.

² *Lib. VIII Physic.*, p. 317. Nous voyons qu'Albert sait maintenir l'idée chrétienne contre le panthéisme.

³ *Lib. VIII*, p. 320.

Mais si on admet qu'il fût homme, pourquoi n'aurait-il pas erré comme nous ¹? » A ce propos il fait encore observer que l'origine du monde n'est point physique et ne peut être démontrée physiquement; « voilà pourquoi, ajoute-il, Aristote n'en a rien dit dans sa Physique ². » Albert est contre l'opinion qui pense que les cieux émanent de la cause première par le moyen d'intelligences pures placées au premier rang sur l'échelle des êtres ³, comme beaucoup l'ont enseigné.

La doctrine sur le mouvement nous porte, en dernière analyse, à étudier Dieu comme premier moteur, que l'on ne doit point se figurer à l'état de corps ou de puissance dans un corps, mais comme éternel et indivisible ⁴.

Dans le livre suivant, *du Ciel et du Monde*, nous trouvons encore des remarques personnelles au grand homme. Il dit en parlant du nombre trois, dans *la Nature*: « Quelques législations ordonnent de prier vers l'orient, comme celle de Pythagore, qui en cela se rencontre avec la loi chrétienne. Quelques-unes ordonnent de prier vers le midi, comme celle de Trismégiste, laquelle a cela de commun avec la loi mahométane. D'autres enfin enjoignent à leurs adeptes de prier vers l'occident, telle est la loi de Moïse et des Juifs ⁵. »

Le ciel est pour Albert ce qui embrasse tout, le

¹ *Lib. Phys.*, VIII, p. 332.

² *Ibid.*, p. 333.

³ *Ibid.*, p. 334.

⁴ *Ibid.*, p. 384.

⁵ *Lib. de Cælo et Mundo*, p. 4.

cinquième élément, simple, sans contraire, en mouvement de rotation, sans pesanteur ni légèreté, sans génération ni corruption, perpétuel, sans changement, mais fini et un, où se trouve aussi Dieu comme moteur et indivisible, sans toutefois être contenu par lui ¹. Il n'y a qu'un monde.

Relativement à l'origine et à la fin douteuse du monde, Albert s'appuie sur la doctrine de Moïse, qui enseigne prophétiquement et non physiquement que le monde a commencé, non par génération, mais par création, et qu'il cesserait par la volonté de Dieu, non pas qu'il ne doive plus exister désormais, mais qu'il apparaîtra dans un autre état, où les bons et les méchants recevront la récompense proportionnée aux œuvres de leur vie ².

Voici une sentence du grand maître qui est digne de remarque : « Nous n'avons pas à rechercher dans la nature comment Dieu créateur se sert, selon son bon vouloir, des créatures pour des prodiges par lesquels il fait éclater sa puissance, mais bien ce qui, dans les phénomènes de la nature, peut arriver naturellement et d'après les causes naturelles ³. » Nous ar-

¹ *Lib. de Cælo et Mundo*, p. 18. Albert cite à ce propos, comme curiosité, l'enseignement des anciens Égyptiens, lesquels prétendaient que le ciel est un grand animal qui se nourrit des exhalaisons de la mer. Il expose en même temps l'opinion suivante : les étoiles reçoivent leur lumière du soleil, mais elles la reçoivent intrinsèquement et non par l'extérieur. Saturne parcourt son orbite en trente ans, Jupiter en douze, et Mars en deux.

² *Ibid.*, p. 68.

³ *Ibid.*, p. 75. Voilà certes un axiome entièrement conforme aux principes des études naturelles modernes.

rivons au fameux passage sur l'habitabilité de la terre et la diversité des chaleurs. « Il n'y a, dit Albert, que la quatrième partie de la superficie de la terre qui soit habitée ; elle ne l'est plus vers le nord à partir de la ligne septentrionale qui correspond à notre position 1. Il est des étoiles qui produisent le froid, d'autres la chaleur. Celle-ci ne provient donc ni du mouvement seul ni de la lumière, bien que les rayons lumineux concentrés dans le miroir ardent attirent le feu et la chaleur. Mais comment expliquer ce phénomène ? Nous disons, sans préjudice d'une autre opinion meilleure, que le mouvement, la lumière et quelques étoiles sont causes de la chaleur. Mais la lumière la cause d'une double façon : par la proximité et l'assemblage des rayons (*reflexio*). Là où la lumière se trouve plus rapprochée, comme dans Mars et le Soleil, là aussi règne une chaleur plus grande 2. Cette proximité est possible d'une triple façon : d'abord par la brièveté du diamètre ; en second lieu, par l'opposition au zénith de la tête et au diamètre, ou bien à la ligne qui s'é-

¹ *Lib. de Cælo et Mundo*, p. 88. Telle est l'opinion tant admirée par Alexandre de Humboldt, et par laquelle Albert surpasse en connaissances les temps passés. Il traite la même thèse avec plus d'étendue encore dans un autre écrit spécial intitulé : *de Naturâ locorum*, dans le volume V, p. 268 et p. l. Il nous apprend dans un endroit qu'il veut donner ici son opinion personnelle, et qu'il exposera plus tard, dans le livre des météores, le sentiment des autres. Le livre de *Naturâ loc.* a donc été écrit avant notre traité. Il parle, dans cet ouvrage, de nos antipodes, de l'influence des zones, des montagnes, des forêts et des mers ; sur le talent, la beauté et le tempérament de l'homme, comme nous le verrons plus loin.

² *Ibid.*, p. 108 et 109.

carte peu du diamètre ; enfin par l'étrécissement du cercle dans lequel le soleil ou quelque autre étoile se meut avec une lumière chaude. Par brièveté du diamètre, nous entendons la plus petite partie du diamètre excentrique qui attire une étoile incandescente ; car il engendre là une chaleur plus intense que dans les lieux situés dans l'aphélie de cette étoile, et voilà pourquoi certains philosophes disent qu'au delà de l'équateur, vers le midi, les lieux sont plus chauds qu'à l'opposé de l'équateur, vers le nord, parce que l'aphélie du soleil se trouve au nord et son périhélie au midi. C'est ce qui fait encore dire à plusieurs que le milieu de la terre, au midi, est inhabitable au moins dans trois ou quatre climats à cause de l'excessive chaleur.

L'opposition de la lumière au zénith et au diamètre a lieu quand le soleil tombe diamétralement sur la tête ; le rayon, dans ce cas, retombe sur lui-même, la réversion se faisant toujours dans les mêmes angles, et la ligne du diamètre étant la plus courte entre celles qui se mènent du même point au même point. Les rayons qui tombent à côté du diamètre produisent une chaleur d'autant plus grande qu'ils se réfléchissent davantage dans un angle aigu. Voilà pourquoi les contrées les plus chaudes sont celles par-dessus le zénith desquelles le soleil passe ; et parmi celles dont il s'écarte, celles-là sont d'autant plus chaudes qu'il s'en éloigne moins ; et moins il s'en détourne, plus aussi est étroit l'angle de réflexion. Par rétrécissement de la sphère, nous entendons le point de la sphère duquel le soleil demeure longtemps sans beaucoup s'écarter à

cause de l'étroitesse du cercle, comme on le voit dans le zodiaque à la fin du Sagittaire et au commencement du Capricorne; de même à la fin des Gémeaux et au commencement du Cancer, dans lesquels le soleil semble stationner par 24 degrés à peu près dans le même lieu à cause de l'inclinaison du zodiaque. Les 12 degrés aux termes des Gémeaux diffèrent peu des 12 degrés du commencement du Capricorne au terme du centre, et le soleil, se levant par les degrés qui sont à la fin des Gémeaux et redescendant par ceux du commencement du Capricorne, décroît vers le point du solstice d'été. Voilà pourquoi il s'arrête à peu près dans le même lieu, et ses rayons se fortifient considérablement au point qui se trouve sous ces degrés. C'est ce qui fait aussi que le pays d'Éthiopie, situé sous le centre, est plus chaud que les contrées qui sont sous l'équateur. Mais le cas existe bien davantage encore aux derniers degrés du Sagittaire et aux premiers du Capricorne, parce qu'alors se rencontrent les trois causes de la chaleur : la brièveté du diamètre, la hauteur diamétrale au-dessus du zénith et l'étrécissement du zodiaque. Aussi est-il hors de doute que ces régions sont brûlantes et inhabitables à cause de l'excessive chaleur.

La seconde cause de la chaleur est le brisement des rayons. Dans ce cas un grand nombre d'entre eux convergent vers un même point, comme cela a lieu pour le beryl, le cristal ou un verre rond rempli d'eau. Il arrive même que, pour la même cause, une tache sèche imprimée dans le drap s'enflamme si le vent ne vient point aspirer la fixité de la chaleur, ou si les

rayons tombent trop obliquement, comme pendant l'hiver ¹.

Nous trouvons encore ici d'autres observations d'Albert : « Les étoiles d'un cercle sont de même espèce; les cercles divers sont d'espèces et de mouvements divers; la terre est ronde et possède un mouvement de rotation.

« C'est aux astronomes qu'il appartient de calculer l'influence que peut avoir chaque étoile sur les riches et sur les individus. Ptolémée a écrit deux livres sur cette matière. Nous ne nions pas que l'influence des étoiles ajoute des forces aux choses, comme aux maisons nouvellement construites, aux habits; mais cela doit s'entendre, comme dans l'animal, des facultés d'accroissement, du changement de la matière en chair, en sang et en membres. C'est ainsi que les étoiles ne forment toutes ensemble qu'un même corps; les individus croissent par la puissance du tout.

« Toutes les étoiles reçoivent leur lumière du soleil; leurs couleurs varient d'après la noblesse de leur genre ou d'après leur densité.

« Les étoiles ne sont point enflammées.

« Le soleil se trouve au milieu des étoiles.

« Toutes les étoiles sont de six grandeurs différentes.

« Il est des points qui ne peuvent se prouver dans
« l'enseignement sur le ciel, mais on trouve des rai-
« sons de convenance qui suffisent. Nous suivrons
« sur ce point les traces d'Aristote, sans toutefois

¹ *Lib. de Cælo et Mundo*, p. 111.

« omettre ce que nous pourrions ajouter d'autres auteurs ou de notre propre fonds. »

Quant à l'ombre de la lune ou aux taches qui y apparaissent, Albert dit : « On pensait jadis que l'image empreinte dans la lune, laquelle ressemble à un miroir, n'était autre chose que la réflexion des montagnes et des mers répandues sur toute la surface du globe. Nous n'admettons pas cette manière de voir, et nous disons que cette figure est dans la nature de la lune, qui est d'espèce terrestre. Autant que nous avons pu savoir par des observations assidues et fréquentes faites à vue d'œil, l'ombre de la lune paraît s'étendre de l'orient vers la partie inférieure de l'arc de cette planète, et avoir la forme d'un dragon qui tourne la tête vers l'ouest et la queue vers le levant. Cette queue ne se termine pas en pointe. Elle a, au contraire, la largeur d'une feuille présentant, l'une à côté de l'autre, trois parties d'un cercle. Derrière le dragon se dresse la forme d'un arbre dont les branches partent du milieu du tronc et se dirigent obliquement vers l'orient. Contre la partie oblique du tronc se trouve appuyé, par les épaules et la tête, un homme dont les jambes pendent de la partie supérieure de la lune vers l'ouest.

« Les astronomes placent les plus grandes forces dans cette figure ¹. »

Albert dit, en parlant de la porosité, dans le livre sur *la génération* : « Tous les corps ne sont point poreux; les corps mathématiques ne le sont point du

¹ *De Cælo et Mundo*, III, p. 120. Il dit encore : « Un corps mathématique est divisible à l'infini, mais non pas un corps physique. Toute génération vient de la corruption. »

tout; les physiques ne le sont qu'accidentellement. C'est ainsi qu'un corps humide n'a point de pores, ou bien elles s'anéantissent très-rapidement ¹.

« L'orbite du soleil, dans lequel se trouve la source de la chaleur, sert à mouvoir le feu; le disque de la lune, au contraire, sert à mouvoir l'eau; de là vient la différence du flux et du reflux de la mer selon la grandeur et l'âge de la lune ².

La période de l'homme comporte trente-cinq à quarante ans, et sa vie tout entière en embrasse conséquemment quatre-vingts. Cette durée peut cependant être interrompue soit par une nourriture malsaine, par une mort violente ou d'une autre manière. La révolution des astres n'entraîne jamais avec elle de nécessité fatale par rapport à la vie de l'être engendré ³. »
Nous lisons dans les livres *des météores* ⁴ :

« Tout mouvement, excepté celui qu'on appelle local, ne produit pas la chaleur; donc le mouvement n'engendre pas la chaleur par lui-même. Le mouvement ne la produit pas toujours non plus, puisque nous voyons qu'une eau rapide est plus froide qu'une

¹ *De Generatione*, p. 39.

² *Ibid.*, VI, p. 41.

³ *De Generatione*, p. 67. A ce propos, encore une interprétation de mots à la façon d'Albert. « *Periodus Græcum nomen dicitur à peri, quod est circum, et odos, quod est harmonia in cantu.* »

⁴ « *Meteorum græcè nomen à meta, quod est trans, et theorum, quod est contemplatio, sc. eorum, quæ sunt trans, i. e. in alto generata, vel à meta, quod est de, et theorin, quod est videre: quia est de his quæ visu accipiuntur in aere generata, sicut galaxia, et iris et hujusmodi.* » *Lib. Meteor*, IV.

« eau immobile ou stagnante. On constate aussi, au contraire, que le plomb d'une flèche décochée dans l'espace se fond au contact de l'air. Un calcul géométrique démontre qu'en hiver le soleil est plus près de notre globe, et cependant la chaleur n'en est pas plus intense ¹. »

La voie lactée n'est autre chose qu'un grand nombre de petites étoiles placées les unes à côté des autres dans l'orbite où se répand la lumière du soleil ; voilà pourquoi elle nous apparaît comme un cercle blanc semblable à de la fumée ; il s'y trouve aussi des étoiles d'un volume plus considérable qu'il est facile de distinguer ².

Les comètes paraissent surtout dans le ciel du sud, selon la diversité des temps ; le cas se présente surtout pour la ville d'Arim, située sous l'équateur, au milieu du monde : 90 degrés vers le nord, 90 vers le pôle sud, 90 vers l'orient et 90 vers l'ouest de la terre habitée ³. Pourquoi les comètes (dont il y a cinq espèces, selon Albert) signifient-elles la guerre ou la mort d'hommes puissants ? Notre savant répond en peu de mots :

« Il ne semble pas que ce soit le cas de parler ainsi ; car les comètes paraissent dans un pays habité par des riches, des pauvres, des princes et des mendians. Les comètes ont aussi une cause qui ne dépend d'aucune autre. Elles ne peuvent donc ni signifier ni amener la guerre, et ne sont ni causes, ni

¹ *Lib. Meteor*, p. 11.

² *Ibid.*, p. 13.

³ *Ibid.*, p. 19.

« puissances, ni signes. Il faut cependant observer,
 « d'après Albumasar, que l'influence des feux d'une
 « comète n'est causée dans l'air que par une planète,
 « quand elle n'est point gênée par la lune; car c'est
 « elle qui meut la vapeur humide et aqueuse par la-
 « quelle ces feux pourraient être amoindris. En défi-
 « nitive, ces sortes d'influences sont de la complexion
 « de Mars; elles proviennent aussi quelquefois de la
 « conjonction de cet astre avec Jupiter. Pour ce qui
 « regarde la mort du riche et du pauvre, on peut dire
 « que la comète signifie deux choses; quant au trépas
 « des monarques, on le remarque davantage à cause
 « du haut rang qu'ils occupent dans la société. La co-
 « mète émane certainement d'une cause naturelle, qui
 « n'a aucun rapport avec les puissants du monde, mais
 « sa cause première est Mars. Cette planète excite les
 « éléments, provoque la colère, la chaleur, la sèche-
 « resse, et semble pour cette raison signifier la mort
 « violente; mort qui n'est point nécessaire, mais vers
 « laquelle on ne fait que s'incliner. La comète n'est
 « autre chose qu'un signe, comme un avertissement
 « aux arrêts duquel on peut se soustraire par des ré-
 « solutions meilleures ¹. »

Albert nous donne dans son premier traité, livre deuxième *des météores*, de vastes et profonds éclaircissements sur les brouillards, la rosée, les frimas, dont Aristote n'a dit que peu de choses.

En parlant de la rouille des blés, il en expose ainsi les effets : « Elle dessèche les grains, les feuilles des

¹ *Lib. Meteor.*, p. 20.

arbres ; elle les brûle et les frappe d'infécondité. Cependant les animaux, surtout les brebis, consomment avec beaucoup d'avidité les plantes sur lesquelles tombe cette rosée, et comme le miel cru corrode l'abdomen, il donne la mort aux moutons qui en mangent trop ; comme, de plus, il est à la fois chaud et sec, il engendre en eux le choléra. C'est ce qui fait qu'on trouve fréquemment, quand on ouvre ces brebis mortes, qu'elles sont brunes à l'intérieur ¹. »

Albert dit à propos du phénomène de la neige : « La vapeur de la neige renferme en mélange beaucoup de substances terreuses, aussi provient-elle des fleuves qui arrosent la terre ; ce qui le prouve, c'est que l'eau de neige dissoute n'est point pure, et qu'on se salit souvent les mains lorsqu'on les lave dans cette eau ; voilà pourquoi les eaux de neige fécondent le sol et font croître les semences ². »

Comme la pluie provient de vapeurs mêlées de beaucoup de substances terreuses qui la rendent douce, il arrive quelquefois qu'un grand nombre d'animalcules aquatiques, tels que des petites grenouilles, des vers et des poissons, s'engendrent avec elle. Voici comment : Quand la chaleur renfermée dans la nue commence à s'évaporer, elle attire à elle la fine humidité, laquelle renferme un bon mélange d'éléments terreux ; c'est ce qui fait qu'elle est muqueuse ; mais laissez parvenir cette viscosité au contact de l'air, elle commencera à se durcir, à se reposer, puis à se transfor-

¹ *Lib. Meteor.*, p. 34.

² *Ibid.*, p. 36. Excellentes observations.

mer en peau, dans laquelle l'incessante percussion de la chaleur finit par amener la vie. L'influence des astres y ajoute ensuite une âme sensitive, et l'animal existe ¹.

Dans ses recherches sur l'origine des fleuves, Albert cite les plus grands du monde connu, avec les montagnes où ils prennent leur source. Voici ce qu'il nous apprend sur l'Allemagne, d'après une ancienne cosmographie : « Le Danube vient des Alpes; le Rhin et le Rhône s'échappent des chaînes de la Souabe; l'Elbe, des montagnes de la Bohême; le Chymis et l'Athysis, de la chaîne des Alpes germaniques. » Il observe à ce propos que les noms des montagnes et des fleuves ne sont maintenant plus les mêmes, et qu'ils changeront peut-être encore ².

Le grand homme raconte comme phénomène remarquable de son temps : « Il s'est passé quelque chose d'extraordinaire en Allemagne, dans un lieu nommé Laufen. Là se trouve une eau très-profonde appelée *Neckar*, laquelle était mise à sec pendant trois heures du jour sur une étendue d'un mille. En deçà et au delà de cette distance, les eaux non-seulement ne manquaient pas, mais n'étaient pas même diminuées. M'étant transporté sur les lieux, j'en examinai la constitution, et il ne me fut pas difficile de trouver la cause du prodige. Ce terrain est très-ferme, les rives sont hautes, et le fleuve coule entre des montagnes assez basses. Par suite de l'emprisonnement des vapeurs entre leurs flancs, le lit de la rivière, après

¹ *Lib. Meteor*, p. 38.

² *Ibid.*, p. 47.

s'être divisé, s'élevait; aussi les eaux, se retirant à l'origine de ce soulèvement, disparaissaient - elles à la fin. Les vapeurs une fois dissipées, le terrain reprenait sa première position, et les eaux de couler comme auparavant ¹. »

Quant au phénomène que plusieurs pays ont été submergés, tandis que d'autres furent mis à sec, Albert en donne et des exemples et des raisons ².

Il dit relativement à la mer Rouge : « Elle s'appelait autrefois mer Verte, parce que le froid de ces pays en rendait les eaux verdâtres, comme toutes les eaux glacées sorties des montagnes. Aujourd'hui on l'appelle mer Rouge, parce que les ardeurs incessantes du soleil en rendent le sable rouge. Plusieurs rois, comme Assuérus et Adrien, ont voulu mener des canaux de là à tous les grands fleuves d'Orient pour le service de la navigation; mais on reconnut bientôt, à l'aide de procédés géométriques, que cette mer, étant plus élevée que le sol à cause de la multitude de ses eaux, faisait craindre le débordement et la salaison des fleuves. On pourrait de nos jours creuser ces canaux, parce que la mer est plus desséchée, et que cet avantage de la navigation n'entraînerait pas les mêmes fâcheux résultats ³. »

Albert fait observer à ce propos que, naturellement, jamais la mer n'avait couvert tout le globe, et qu'elle ne se dessècherait jamais complètement ⁴.

¹ *Ibid.*, p. 51.

² *Ibid.*, p. 55.

³ *Ibid.*, p. 53.

⁴ *Ibid.*, p. 57.

Il allègue plusieurs expériences pour prouver que l'eau de mer est plus pesante que l'eau douce. « Un œuf, dit-il, surnage dans celle-là ; tout surnage dans la mer Morte. Les eaux douces occasionnent plus rapidement la submersion des vaisseaux ¹.

Il cite aussi, parmi les eaux médicinales sulfureuses d'Allemagne, Areymen, Calyen et Grossona en Saxe ². [?]

Pourquoi les eaux de montagnes, bues en grande quantité, occasionnent-elles les écrouelles? Albert en donne la raison suivante : « Ces eaux, vaporeuses et froides, font descendre du cerveau beaucoup de substances superflues (*phlegmatiques*) qui, arrivant à la gorge, engendrent une enflure qu'on appelle écrouelle ³. »

Voici comme il nous apprend à éprouver l'eau au point de vue de la pesanteur : « Plongez, nous dit-il, deux morceaux de drap semblables dans deux eaux différentes ; faites-les bien sécher ensuite. La pièce la plus légère indiquera la meilleure eau ⁴.

« La cuisson rend aussi l'eau moins lourde ⁵. »

La dissertation sur les vents, leurs espèces, leurs causes, l'époque de leur origine et leurs effets, est on ne peut plus intéressante ⁶.

A propos des tremblements de terre ⁷, Albert dit :

¹ *Lib. Meteor*, p. 65.

² *Ibid.*, p. 65.

³ *Ibid.*, p. 67.

⁴ *Ibid.*, p. 68.

⁵ *Ibid.*, p. 69.

⁶ *Ibid.*, p. 70-87.

⁷ Nous lisons encore : « Vidimus terræmotum in Lombardiâ,

« J'ai vu dans la ville de Padoue, en Lombardie, comment on fit la découverte d'un puits fermé depuis longtemps. Un homme y étant descendu pour le purifier après qu'on l'eut ouvert, il y expira, suffoqué par les vapeurs malsaines du souterrain; un second mourut de même. Un troisième, voulant savoir pourquoi les deux premiers tardaient tant à reparaître, se pencha au-dessus de l'orifice du puits, mais il éprouva aussitôt une faiblesse dont il ne revint qu'après deux jours. Les eaux de cette citerne ne devinrent bonnes et potables qu'après l'exhalaison complète des vapeurs corrompues dont elle était remplie ¹.

Pour l'explication des tremblements de terre ², notre philosophe raconte l'expérience que nous avons déjà reproduite plus haut. « Prenez, dit-il, un vase de terre solide, bien creux à l'intérieur, muni au haut d'une petite ouverture, et d'une autre quelque peu plus grande vers le milieu; que ce vase ait des pieds pour l'empêcher de toucher le sol : remplissez-le d'eau, fermez chaque ouverture avec du bois, placez ensuite le tout au milieu d'un brasier ardent. Il se forme alors dans le vase une vapeur qui se fortifie peu à peu et cherche à sortir par l'une des deux ouvertures. Lorsqu'elle fait irruption par le haut, elle jette l'eau sur

« sole existente in Capricorni signo, et erat in pluribus civitatibus illius regionis et frequentius circa mediam noctem. »
Lib. Meteor, p. 95.

¹ *Lib. Meteor*, p. 96.

² Il explique aussi, avant cela, les fentes des murailles. « Quand un mur, dit-il, est construit avec du ciment calcaire, il arrive que la vapeur qui s'échappe de la chaux occasionne des crevasses. » P. 98.

les objets qui avoisinent le feu ; quand , au contraire , elle s'échappe par le bas , elle lance l'eau dans le feu et disperse par sa force les tisons , les braises et la cendre chaude dans les lieux environnants ; voilà pourquoi cet appareil est communément appelé souffleur (*sufflator*) , et reçoit d'ordinaire la forme d'un homme qui souffle .

« Plusieurs villes de Normandie , dit encore Albert , ont été submergées à notre époque par l'Océan ¹ .

« On a également vu , ajoute-t-il , des îles s'élever du milieu de la mer par suite d'un tremblement de terre . C'est ainsi que naquit l'île Thérèse , dans la mer Égée , à la vue des navigateurs ² . »

On lit dans la dissertation sur le tonnerre et les éclairs : « Un nuage fumeux , noir , est rempli d'éléments terreux et chargé de substances inflammables ; qu'une fange humide vienne à l'allumer par son contact , il s'y forme aussitôt , par la cuisson , une pierre noire ou rouge qui , s'échappant de la nue , déchire , met en pièces les poutres et les arbres , passe à travers les murailles , et reçoit du peuple le nom de carreau de foudre (*securis tonitru*). Nous en vîmes nous-même de nos propres yeux ³ . » Albert traite au long des effets de la foudre sur les hommes , les animaux et les plantes . Il en recherche toujours les causes

¹ *Lib. Meteor.* « Accidit nostris temporibus submersio plurimarum villarum in Normandiæ partibus. » P. 100.

² *Ibid.*, p. 101.

³ *Ibid.*, p. 115. Il ajoute plus loin qu'il était déjà tombé des métaux , du fer surtout , et même un veau mort , selon Avicenne .

naturelles, et applaudit à l'opinion de ceux qui, comme Ennius et Sénèque, pensent que la foudre est lancée par Dieu lui-même. « Le Seigneur tout-puissant, dit-il, gouverne la nature et en dirige les phénomènes par des causes naturelles. Ce sont ces causes que nous recherchons en physique, vu qu'il n'est pas aussi facile de découvrir les desseins de la Providence, qui est moins rapprochée de nous ¹.

« La couronne de certaines étoiles (*corona, halo* ²) s'explique comme le phénomène qui nous frappe dans les bains. L'obscurité produite par la compression de l'air, dans les salles où ils se prennent, fait paraître un cercle analogue autour de la lampe ³. Aussi les couronnes sidérales paraissent-elles le plus fréquemment après le vent du sud. »

Nous trouvons encore d'autres observations personnelles à Albert sur l'arc-en-ciel (*speculum solis in aquosâ nube*), ses dénominations, ses couleurs, ses causes et l'époque de ses apparitions. « Pour prouver, dit-il, que l'arc-en-ciel n'est qu'une apparence, plusieurs prétendent qu'une pierre octogone, comme le cristal, placée à demi dans l'ombre et à demi exposée à un rayon solaire pénétrant par la fenêtre, reproduit les couleurs de l'arc-en-ciel sur la muraille opposée ⁴. »

¹ *Lib. Meteor.*, p. 118. Il explique également pourquoi les orages ne viennent qu'en été, et surtout pendant les chaleurs du jour, rarement le matin.

² Il dit résolument à ce propos : « Aristoteles confusè tradit « coronarum significationes. »

³ *Lib. Meteor.*, p. 122.

⁴ « Mais ils se trompent, dit-il, car : *Lux omnium colorum* « est hypostasis et substantia formalis. »

Il donne aussi, toujours à propos de l'arc-en-ciel, la singulière explication de la fable d'Apollon et du Serpent Python. (*Essai sur la philosophie de la mythologie* ¹.)

« D'anciens poètes racontent qu'Iris se tient au-des-
« sus de la chambre de Junon, où se trouve enfermé le
« reptile; que le dieu du soleil attaque cette chambre à
« coups de flèches pour tuer l'animal prisonnier, parce
« que Junon contraria sa mère, Latone, lorsqu'elle le
« mit au monde avec Diane, et qu'elle eut l'audace de
« les assaillir dans leur berceau. Or Apollon, qui signi-
« fie le soleil, bondissant hors de sa couche, mit à mort
« le monstre avec ses flèches, et délivra ainsi de ses
« morsures et Latone sa mère et Diane sa sœur. Eu-
« ripide, qui passe pour l'inventeur de cette fable,
« prétend qu'Apollon était, pour cette raison, adoré
« dans l'île de Délos sous la forme d'un jeune homme
« ailé, tenant dans sa main gauche des flèches avec
« lesquelles il tue le serpent étendu à ses pieds, et
« qui cherche à saisir avec sa queue le berceau de la
« petite Diane. Le sens profond de cette allégorie est
« selon nous : Latone, ou la terre, est d'abord le chaos
« dans lequel le monde commence; ce qui est plus
« vrai encore, Latone est la matière première qui,
« étant mêlée avec l'antique chaos, tous les contraires
« et toutes les formes, engendra surtout les corps cé-
« lestes lumineux ainsi que les corps arides de la
« terre, desquels et dans lesquels prit naissance la
« génération subséquente. Mais Junon, déesse de l'air,

¹ *Lib. Meteor.*, p. 126.

« selon Euripide, s'y opposa avec son dragon, c'est-
 « à-dire avec la vapeur dont l'air était mélangé, qui
 « s'éleva en serpentant comme un reptile, et ne per-
 « mit pas que le soleil brillât ni que l'éther (Diane)
 « demeurât en vie. C'est alors qu'Apollon, devenu
 « plus robuste, bondit de son berceau, frappa la
 « vapeur de ses rayons comme avec autant de flèches,
 « éclaircit l'éther, dessécha le globe et poursuivit le
 « monstre blessé, que Junon reçut ensuite dans son
 « nuage. C'est sur lui que l'astre du jour darde depuis
 « ce temps ses feux, dont on voit, en effet, les traces
 « dans l'arc-en-ciel. »

Albert rend donc hommage, ici comme dans plu-
 sieurs autres endroits de ses écrits, à la signification
 naturelle des anciens mythes ¹.

Un peu plus loin le grand homme corrige encore
 Aristote. « Aristote, dit-il, enseigne que l'arc-en-ciel
 lunaire ne paraît que deux fois en cinquante ans. Il
 faut qu'il ait emprunté ce sentiment à d'autres, car
 d'habiles expérimentateurs assurent avoir observé ce
 phénomène deux fois en un an. Nous-même et nos
 amis, tous observateurs très-compétents, avons été
 témoins de la même chose. L'opinion d'Aristote ne
 repose du reste sur aucun fondement raisonnable ². »

Il nous propose une expérience de la réfraction de

¹ Voici comme il explique la croyance universelle que Jupiter lance la foudre : « Cela signifie, dit-il, que l'étoile Jupiter
 « attire à soi tous les vents. C'est là ce qui occasionne les
 « roulements que nous entendons dans les airs. » *Meteor.*,
 page 120.

² *Meteor.*, p. 128.

la lumière solaire : « Placez au soleil un verre de cristal rempli d'encre, le rayon sera aussitôt absorbé et éteint. Les anciens, comme aussi beaucoup de modernes, ne connaissaient pas la propriété des miroirs.

« La pierre d'iris brise également la lumière ; on la rencontre en grande quantité sur les bords de la mer Rouge et en Allemagne ¹. » Albert corrige de nouveau le philosophe de Stagyre en disant : « Aristote pense qu'il ne peut paraître que deux arcs-en-ciel à la fois ; nous disons, nous, qu'il peut en paraître trois et davantage encore ². »

Autre observation personnelle : « Nous avons vu nous-même, avec beaucoup d'autres, un arc (*arcus vel virga*) en plein midi pendant le mois de mars, lorsque le soleil s'approchait de la tête du Bélier, dans l'équinoxe du printemps ³. »

Dans l'examen de *l'origine et de la dissolution des choses*, Albert, outre les obstacles à la corruption cités par Aristote, cite encore le baume, la myrrhe, l'aloès, le sel et l'influence exsiccatrice du soleil. « Toutes ces substances, dit-il, empêchent la corruption à cause du rapide dessèchement de l'humidité ; la chaleur qui se trouve en elles aspire assez vite le superflu des éléments humides pour resserrer, au contraire, les solides. »

Dans sa longue et savante dissertation sur la *Digestion et la nourriture*, Albert dit : « Les hommes qui travaillent des mains s'échauffent par la fatigue et le

¹ *Meteor.*, p. 135.

² *Ibid.*, p. 136.

³ *Ibid.*, p. 141.

mouvement : or, l'échauffement ayant pour résultat de disperser les esprits et d'attirer à la superficie du corps la chaleur interne, celle-ci perd intérieurement de son intensité et n'a plus la force de digérer les substances solides; il lui faut une nourriture molle, comme celle que l'on a fait bouillir; la nourriture bouillie est donc celle des gens qui travaillent des mains. Pour ceux qui s'occupent d'études, leur cerveau, échauffé par son activité, attire ce qui se trouve de liquide dans l'estomac et le change en humeurs superflues : des mets humides, tels que la chair bouillie, sont donc mauvais pour ces hommes : voilà pourquoi ceux qui s'occupent de philosophie doivent leur préférer les substances rôties. »

Nous lisons encore au sujet de la nutrition : « Dire que tout ce qui se compose de plusieurs éléments ne peut conserver sa vie avec un seul, comme la salamandre, le hareng et l'esturgeon, c'est prendre l'apparence pour la réalité ¹. »

L'opinion d'Albert sur le procédé des alchimistes est on ne peut plus remarquable : « Nous ne nions pas précisément, dit-il, qu'à l'aide d'un feu bien entretenu, ardent et tranquille tout à la fois, on ne puisse faire de l'huile, du nitrate et de l'or avec toutes sortes de choses, comme le prétendent les chimistes; mais ce sont là des systèmes très-difficiles à comprendre, et la science ne saurait complètement en constater les principes ². »

¹ *Meteor.*, p. 172.

² *Ibid.*, p. 178. Il regarde donc la science de faire l'or comme

Albert nous donne aussi des notions sur diverses manières de préparer les fromages et la cuisson des bonnes tuiles. Celles-ci doivent d'abord être bien séchées au soleil, et ne peuvent devenir bonnes lorsqu'elles sont faites pendant l'hiver. Il explique encore comment le fer se fond rapidement, comment on peut sécher le mercure, et pourquoi les arcs et autres objets de ce genre doivent être faits en corne ou en bois noble, etc. ¹.

Voici la manière de voir du grand maître sur les différentes espèces de charbons : « Les charbons, dit-il, sont de deux sortes. Les uns se tirent des os ou du bois sous l'action du feu, que l'on éteint simplement dans l'eau, ou bien de branches encore vertes que l'on embrase en ayant soin de les couvrir de terre, de sorte que le feu dessèche l'humidité qu'elles contiennent, et les consume entièrement sans pourtant les réduire en poudre. Ce sont ceux qui durent le plus longtemps au feu. Les autres se forment d'eux-mêmes dans un terrain gras et humide, qui, desséché par la chaleur intime du sol, se change en une terre noire et très-pesante, morcelée à l'infini, moins que la cendre pourtant ; c'est le charbon dont le feu est le plus intense, et que préfèrent ceux qui travaillent les métaux. On en trouve en Allemagne et en France, près de la ville de Liège. »

Ici Albert passe à la *minéralogie*. Il en parle dans cinq livres, et distingue les pierres, les métaux et les

possible théoriquement, mais non pratiquement, opinion digne d'être souscrite par les naturalistes modernes.

¹ *Meteor.*, p. 180, 191.

métaux mixtes, tels que l'alun, etc... « Nous n'avons, « dit-il, trouvé aucun livre d'Aristote sur ces ma- « tières, mais seulement des extraits. Ce qu'Avicenne « en a écrit dans le troisième chapitre de son premier « livre ne suffit pas. Hermès Cuatès, roi des Arabes, « Dioscoride, Aron et Joseph, qui se sont prononcés « sur les pierres précieuses, ont traité de leurs es- « pèces particulières après en avoir donné l'explica- « tion. Pline ne nous en donne aussi qu'une connais- « sance très-imparfaite dans son *Histoire naturelle*, « vu qu'il ne fait qu'indiquer en général la cause « de ces êtres. Tout en laissant de côté le sentiment « de ces philosophes, comme aussi les questions des « alchimistes sur la fusion des pierres entre elles, sur « leur vertu médicinale comme élixir, sur leur esprit « et leur corps, nous donnerons une connaissance « suffisante des minéraux en en indiquant la matière « et la liaison, les formes et les accidents ¹. »

Dans son premier livre Albert traite des minéraux en général; dans le second il parle de chacun d'eux en particulier. Relativement à leur matière, les pierres, selon le sentiment du grand homme, participent à la terre ou à l'eau ².

« La matière des minéraux plus ou moins transpa- rents n'est point l'eau pure. Ce qui le prouve, c'est

¹ De *Mineralibus*, p. 211. Albert nous donne donc encore ici un travail tout à fait personnel, et nous ne pouvons trop louer la prudence avec laquelle il omet de s'occuper des étranges disputes des alchimistes et des fabricateurs d'élixir de son temps.

² De *Miner.*, p. 211.

que la science confectionne le verre transparent à l'aide d'un feu très-intense qui se rend maître de l'humidité même dont se trouve imprégnée certaine cendre, telle que celle du plomb, du caillou, du fer, etc. 1. » Albert fait à ce sujet une belle comparaison entre le procédé de la nature et le travail des chimistes. « Là, dit-il, la nature opère sans difficulté et sans gêne, avec une puissance dont la sûreté et la merveilleuse vertu ne peuvent venir que du Ciel, avec le concours d'intelligences qui ne se trompent jamais, si ce n'est dans les choses accessoires, comme dans l'inégalité de la matière. Mais ici tout se fait avec peine et beaucoup d'erreurs, la science n'ayant à sa disposition aucune de ces forces célestes, mais seulement le concours simultanément du génie (*ingenii*) et du feu 2.

« La cause de l'existence des minéraux est la puissance formatrice minérale des pierres 3.

« Les pierres n'ont point d'âme, parce qu'elles n'ont ni vie, ni alimentation, ni organes 4.

« C'est au bord des eaux ou sur les montagnes que naissent toujours ou presque toujours les pierres, avec plus ou moins de lenteur. C'est ainsi que sur les rives du fleuve Glône (?) elles croissent dans un intervalle de trente-trois ans 5. »

Dans l'explication de la naissance des pierres de toute espèce, Albert parle d'un grand nombre de pé-

1 *De Mineral.*, p. 213.

2 *Ibid.*, p. 213.

3 *Ibid.*, p. 214.

4 *Ibid.*, p. 215.

5 *Ibid.*, p. 215.

trifications d'être vivants dans certaines sources d'eau, comme, par exemple, dans les Pyrénées. On aurait trouvé, d'après lui, près de Lübeck, une branche d'arbre pétrifiée sur laquelle se pouvait voir encore un nid plein de petits oiseaux, qui avaient éprouvé le même sort lors de la submersion de l'arbre par la mer. « Dans le Gothland, ajoute notre auteur, l'empereur Frédéric plongea à demi dans les eaux d'une source son gant muni du sceau impérial, et, après trois jours, la partie inférieure de ces objets était pétrifiée, tandis que la partie supérieure était restée dans son état naturel ¹. »

Le grand homme entre aussi dans de grands détails sur les accidents de certaines pierres, comme sur leurs couleurs, leur dureté ², leur porosité et les empreintes d'animaux qu'on y trouve quelquefois ³.

On traite dans le second livre des *pierres précieuses*. Albert soutient d'abord qu'il existe en elles une vertu secrète qui ne vient pas de leur composition, mais de leurs espèces et de leurs formes substantielles ⁴. Il les énumère ensuite les unes après les autres par ordre alphabétique, et se sert autant de son expérience personnelle ⁵ que des ouvrages d'Aron et d'Avicenne pour les décrire dans leur manière d'être et leur efficacité.

¹ *De Miner.*, p. 216.

² Il cite à ce propos le diamant comme étant le plus dur des pierres et capable de couper toutes les autres.

³ *De Miner.*, p. 220.

⁴ *Ibid.*, p. 226.

⁵ Quelques-uns de nos amis en ont trouvé deux de l'espèce calydonyx à Schwalbenmagen pendant le mois d'août. Et plus loin : « Temporibus nostris Borax extractus est de buffone parvus

Il dit à ce propos, avec on ne peut plus de raison : *Scientiæ naturalis non est simpliciter narrata accipere, sed in rebus naturalibus inquirere causas* 1.

Albert décrit également les pierres en leur qualité de remèdes médicaux et de moyens curatifs sympathiques, et expose la signification de leurs noms. Il compte quatre-vingt-seize pierres précieuses, dont il fait connaître et les propriétés et le lieu originaire.

Voici une de ses anecdotes au sujet du drakonite :
 « Nous avons vu dans la Souabe allemande, au milieu
 « d'une prairie encaissée entre des montagnes, une
 « pierre sur laquelle étaient rassemblés cinq cents
 « serpents. Comme le maître du terrain faisait faire
 « un chemin par ce lieu-là, les soldats les taillèrent
 « en pièces avec leur glaive. Sur la terre, parmi les
 « herbes, était étendu un reptile beaucoup plus grand
 « que les autres, qui fut également coupé par mor-
 « ceaux. On trouva sous sa tête une pierre noire sem-
 « blable à une pyramide tronquée, qui n'était point
 « transparente, mais bleue, et elle portait une très-
 « belle empreinte de l'animal. L'épouse du seigneur
 « nous fit don de cette merveilleuse pierre, ainsi que
 « de la tête du serpent. Nous conservâmes ces deux
 « objets pendant de longues années. »

En parlant de l'écythe, Albert dit : « Nous avons vu nous-même, à Cologne, comment des cigognes, qui

« viridis ! » Il ajoute : « Carbunculus lucet sicut carbo in tenebris, talem vidi ego. »

1 *De Miner.*, p. 229.

nichèrent longtemps dans un jardin, plaçaient toujours une pierre au milieu de leurs œufs ¹. »

Plus loin il dit encore : « Nous avons trouvé un grand nombre de pierres d'iris dans les montagnes d'Allemagne, entre le cours du Rhin et la ville de Trèves. Elles étaient toutes de grandeurs diverses et octogones.

« Nous vîmes trouver à Ostfranken, en Allemagne, une pierre d'aimant d'une grandeur et d'une force prodigieuses, très-noire, semblable à du fer rouillé et recouverte de poix. On trouva aussi, de notre temps, un aimant qui attirait le fer par un côté et le repoussait par l'autre. Un de nos amis, curieux expérimentateur, nous racontait avoir vu un jour, chez l'empereur Frédéric, une pierre d'aimant qui n'attirait pas le fer, mais c'était le fer qui l'attirait elle-même ².

« On trouve beaucoup de perles en Flandre et en Allemagne; un jour que nous mangions des huîtres à table, nous en sortîmes dix de notre bouche ³.

« Le memphytis (?), préparé comme boisson, se donne à ceux qui doivent endurer l'opération du feu : il les empêche de sentir aucune douleur ⁴.

« Le saphir détruisit devant nos yeux deux anthracites (*anthraces*), et pénétra dans un œil sans le blesser ⁵.

« On rapporte avoir vu par expérience que le sma-

¹ *Miner.*, p. 231.

² *Ibid.*, p. 233.

³ *Ibid.*, p. 234.

⁴ *Ibid.*, p. 235.

⁵ *Ibid.*, p. 236.

ragde rend chaste, et que tout acte contraire à cette vertu le met en pièces ¹.

« La pierre à miroir (*specularis lapis*) s'emploie pour les fenêtrés au lieu du verre, mais alors on se sert de bois au lieu de plomb pour l'enchâssure ².

« La topaze, jetée dans une eau bouillante, la refroidit subitement et de telle sorte, qu'on peut l'en retirer avec la main. C'est ce qu'a fait à Paris un de nos amis ³.

« Le birites (?) brûle la main qui l'effleure rapidement, comme le fait aussi quelquefois la chouette, selon que nous l'avons souvent entendu dire ⁴. »

Dans le troisième traité, Albert, pour condescendre aux vœux de ses Frères, fait connaître ce qu'il sait en fait d'empreintes sur les pierres. Voici ce qu'il rapporte comme exemple :

« Étant encore jeune homme (*juvenis*), nous allâmes
 « un jour à Venise, où l'on taillait du marbre destiné
 « à la décoration des murs d'une église. Or il arriva
 « que sur la paroi déjà polie d'une de ces pierres,
 « nous apparut la magnifique tête d'un monarque avec
 « couronne et longue barbe; le front seul nous sembla
 « trop roide. C'était là, pour nous spectateurs, un
 « dessin tracé par la nature. Interrogé sur la cause
 « de cet étrange phénomène, nous avons répondu que
 « cette pierre avait été formée de vapeurs, dont la
 « nature est de s'élever toujours.

¹ *Miner.*, p. 237. A ce propos encore un exemple d'étymologie :
 « Græcè sonat sarcos carnem, phagos autem comedere. »

² *Ibid.*, p. 237.

³ *Ibid.*, p. 237.

⁴ *Ibid.*, p. 237.

« Longtemps après, lorsque nous étions à Paris
« parmi les docteurs, et dans l'ordre de Saint-Domi-
« nique, le fils du roi de Castille arriva dans cette
« ville pour y faire ses études. Ses cuisiniers ayant
« donc un jour acheté des poissons, ils en reçurent
« un appelé en latin *peccet*, plus communément
« nommé *pleiss*, et qui était très-grand. Lorsqu'il fut
« ouvert, on trouva dans son ventre la coquille d'une
« huître des plus considérables, que le prince nous fit
« remettre en signe d'amitié. Ce coquillage présentait
« à l'intérieur l'empreinte de trois serpents à têtes
« levées, auxquelles les yeux eux-mêmes, malgré
« leur petitesse, ne manquaient pas. On voyait sur la
« partie extérieure dix autres reptiles liés ensemble
« par le cou, et séparés par la tête et le reste du
« corps. Chacune de ces empreintes reproduisait même
« l'ouverture de la bouche, ainsi que la queue de ces
« animaux. Nous avons possédé longtemps ce coquil-
« lage et l'avons fait voir à plusieurs personnes. Plus
« tard nous l'envoyâmes en présent à un de nos amis
« d'Allemagne¹.

« Il existe à Cologne, dans la châsse des saints rois
« mages, un onyx d'une grandeur remarquable, large
« d'une main et au delà. Cette pierre ressemble à un
« serpent. On y voit reproduites, l'une à côté de
« l'autre, deux têtes d'enfants d'une éclatante blan-
« cheur. Au-dessus d'elles gît un noir reptile qui les
« engloutit. Sur la mâchoire de l'une se voit une tête de
« Maure excessivement noire et pourvue d'une longue

¹ *Ibid.*, p. 238.

« barbe, tandis que plus bas, sur la gorge, reparait
 « la sinistre couleur du serpent, de sorte que cette
 « tête semble environnée d'une couronne de fleurs. (?)
 « Nous vîmes nous-même que ce n'était point là du
 « verre, mais de la pierre, et nous en conclûmes que
 « la nature seule, et non la science, était l'auteur de
 « ce merveilleux dessin ¹. »

Dans le troisième livre Albert parle des métaux ² en général, de leur matière, du lieu de leur origine, des causes de leur formation et de leur forme essentielle. Il distingue sept métaux principaux par analogie avec les sept planètes, savoir : le mercure, le plomb, l'étain, l'argent, le minerai, l'or ³ et le fer. Il traite après cela des propriétés des métaux, de leur ductilité, de leur couleur, de leur goût, de leur odeur, de leur combustibilité, de leur transformation en général, et décrit enfin, dans le quatrième livre, les sept principaux métaux individuellement pris.

Dans le cinquième livre il parle des *media (corps mixtes)*, comme le sel, le vitriol, l'alun, l'arsenic blanc, jaune et rouge, le markasite (*marchasita, la pyrite sulfureuse sans doute*), le soda (*nitrate*), le tuchia et l'électrum.

On peut voir par ces quelques indications qu'Albert

¹ *Miner.*, p. 239. Albert attribue encore ces sortes d'empreintes sur les pierres communes et précieuses à l'influence d'une constellation.

² Il raconte, à ce propos, avoir une fois séjourné dans un pays riche en métaux dont il étudia la nature.

³ Il cite comme mine du meilleur or en Allemagne, Turbeth (?). La Bohême, selon lui, en contiendrait aussi beaucoup.

possédait en fait de minéralogie des connaissances remarquables, et qu'il ne mérite aucunement la note d'ignorance dont se plaisent à le flétrir la plupart des livres qui traitent ces matières. Ceux qui font à sa division des minéraux ¹ (en pierres, métaux et media) le reproche d'être imparfaite, ceux qui l'accusent d'avoir encore sacrifié à la superstition et au préjugé, devraient savoir qu'il eut peu de devanciers dont les travaux eussent pu lui servir pour cette science; qu'il vécut au XIII^e siècle et non au XIX^e, et que tout ce qui nous paraît, à nous modernes, purs préjugés, pourrait bien ne pas mériter cette qualification ². Ils ne refuseront sans doute pas leur hommage à ses vues originales, à ses efforts pour donner des observations propres, à son sentiment sur l'alchimie, etc... On ne peut nier qu'il n'ait parcouru ce vaste domaine des sciences naturelles avec une grande prédilection et un succès non moins remarquable. Le naturaliste Chou-lant regarde ce livre du grand homme comme un des plus importants écrits sur l'histoire naturelle au moyen âge ³.

¹ Ce qui le prouve, c'est que la tradition qui prétend qu'Avicenne avait déjà divisé les minéraux en quatre classes (en pierres, métaux, substances sulfureuses et sels), est inexacte. (Voir la Minéralogie d'Okken, p. 26.)

² C'est ainsi que la vertu des métaux et des pierres précieuses sur la nature physique et morale de l'homme a été constatée naguère dans la personne de la visionnaire de Prévost. Il est remarquable, du reste, que dans ses citations Albert ajoute toujours la particule « dit-on », p. ex. Le smaragde, dit-on, opère, etc...

³ Dans le *Janus*, p. 131.

Des recherches sur le monde naturel inanimé Albert passe au monde animé, et d'abord au principe de la vivification, qui est l'âme. Il s'en tient encore en général à l'immortel ouvrage d'Aristote sur l'âme (en trois livres); mais il y ajoute des vues personnelles, des amplifications, des remarques et des corrections dont nous allons reproduire quelques extraits. Albert explique d'abord la substance, puis les facultés de l'âme. Il dit, pour faire connaître la possibilité et l'importance de cette discipline :

« Bien que nos connaissances aient leur point de départ dans le principe sensitif, elles ne s'arrêtent cependant pas à ce qui revient naturellement à ce principe, elles ne concluent pas avec lui; mais elles s'élèvent avec force vers l'infini, vers ce qui est difficile et loin des choses sensibles, c'est-à-dire jusqu'à la cause première, jusqu'aux intelligences, jusqu'à elles-mêmes. » Et comme l'intelligence, source de la connaissance, appartient à l'âme; comme la sainteté elle-même repose sur le témoignage de l'âme (*principia sunt nobis innata*), et que celle-ci est la forme du corps, la psychologie ne contribue pas seulement à la connaissance des choses naturelles, mais elle prête aussi son secours à la science divine en tant qu'elle nous montre le plus noble objet de l'intelligence divine. Elle est pour cela la plus importante des sciences ¹.

Quant à l'essence de l'âme, Albert dit qu'elle est forme, substance incorporelle, différente de toute

¹ Dans Jammy, vol. III. *De Animâ*, p. 3.

nature des corps ¹ et principe du mouvement ². Il rapporte enfin avoir lui-même vu dans la magie que des anges munis d'un corps et des âmes privées du leur s'étaient transportés d'un lieu dans un autre.

Nous lisons sur l'origine des âmes, des plantes et des animaux : « Quelques-uns de nos collègues pensaient que les âmes des bêtes et des plantes proviennent de la transmission (*extraductione*) par les parents, en ce qu'elles en reçoivent, croyaient-ils, des particules ; mais la division n'est point possible dans l'âme. La puissance (de l'âme ³) se trouve dans le germe.

« Les âmes végétale, sensible et intellectuelle sont une substance avec propriétés naturelles. »

« Les âmes qui n'agissent que dans des organes corporels (végétative et sensible) ne durent pas toujours, mais elles doivent périr avec le corps. Il n'en est pas de même de l'âme intellectuelle. »

Dans la doctrine sur la faculté sensible, Albert décrit chacun des sens avec ses phénomènes ⁴, et dit entre autres : « La fantaisie tient le milieu entre la mémoire, qui renferme les intentions, et la faculté imaginative, dans laquelle se trouvent les formes reçues par un sens ; elle se sert de toutes les deux en tant qu'elle

¹ Albert traduit toujours les *Enteleches* d'Aristote par : *Perfectiones sive actus*.

² A cela il ajoute d'une manière admirable : « Ità habet « translatio Arabica : Græca (Latina) autem translatio dis- « cordat ab hâc et, ut puto, est mendosa. In multis inveni- « mus Græcas translationes emendatiores quam Arabicas. »

³ *De Anima*, p. 38.

⁴ Il appelle la lumière : « Tantum qualitas luminosi cor- « poris. »

réunit et divise leurs objets, et agit également dans les songes et dans l'état de veille.

« Le milieu de tous les sens est le sens commun, qui se trouve dans le cerveau antérieur, où convergent les nerfs sensibles. Dans la première partie du cerveau mitoyen repose le jugement; dans la partie postérieure du cerveau, où naissent les nerfs moteurs, se trouve la mémoire. Que cette partie vienne à être blessée dans un animal, il perd aussitôt la mémoire. La fantaisie habite au milieu du cerveau mitoyen. Lorsque cet organe manque à une bête elle ne peut plus se supporter; la rage s'en saisit ¹.

« On fait de bons mathématiciens avec les gens à belle imagination, parce qu'ils retiennent facilement les figures; s'ils s'éloignent des choses sensibles, s'ils vivent dans la solitude, étrangers à tout soin de la chair et à toute délectation corporelle, ils deviennent prophètes, parce qu'alors les objets sensibles ne gênent pas chez eux l'influence céleste.

« La raison pour laquelle les hommes bâtissent d'une autre manière et élèvent des constructions plus variées que les bêtes, qui en cela restent toujours égales à elles-mêmes, c'est que ceux-là agissent raisonnablement (*cum ratione*); celles-ci, au contraire, sont mues davantage par la nature; ceux-là ont la raison jointe à la fantaisie, il n'en est pas de même pour les animaux. De là vient que les œuvres d'imagination des êtres irraisonnables se ressemblent toutes, tandis que la raison les rend diverses chez les hommes.

¹ De *Animâ*, p. 116. Donc phrénologie et kranioscopie!

« Il y a une faute dans la version d'Aristote ; on y trouve, en effet, que les fourmis et les abeilles n'ont point d'imagination. On a voulu sans doute parler d'autres animaux, car personne n'ignore que celles-ci construisent des cellules avec beaucoup d'art.

« Nos songes ont rarement pour objet les odeurs, et nous rêvons plus souvent de couleurs et de figures ; cela vient de ce que les objets perçus par le sentiment se gravent mieux dans notre imagination que les simples qualités ¹. »

Après avoir traité au long de l'âme végétative et sensible, Albert parle de l'âme raisonnable et dit : « Il nous faut prendre une autre voie, car, selon nous, les actes sont avant les facultés ; nous commencerons donc par les premiers. Nous reproduirons entièrement Aristote, les péripatéticiens, Platon, et enfin notre opinion personnelle. Par contre nous abhorrons les doctrines des auteurs latins (Arabes), qui ne font trouver aucun repos à l'âme, parce qu'ils n'enseignent pas le vrai. Nous conjurons instamment nos collègues de bien peser tous les doutes qui pourront surgir dans ces matières, et de rendre grâce au Très-Haut lorsqu'ils trouveront une solution complète : si leurs incertitudes demeurent, qu'ils veuillent bien ne pas rougir de savoir douter dans des choses si admirables et si profondes. Ces incertitudes intellectuelles ne peuvent être que très-utiles à ceux qui marchent vers le sanctuaire de la science divine ². »

¹ *De Animâ*, p. 130.

² *Ibid.*, p. 131.

Il prononce ensuite cette maxime : « L'âme est quelque chose d'admirable, mais ce qui en elle est plus admirable que tout le reste, c'est que l'homme désire connaître par lui-même. »

Puis il combat avec une visible indignation les Arabes : Avempace, Abubacher, Averroës, Avicebron et Algazel, qui n'admettaient qu'une intelligence dans tous les hommes ¹. »

Il continue ainsi à distinguer : *l'Intellectus possibilis, universaliter agens, speculativus et adeptus* ².

Par rapport aux relations de l'âme avec le corps, Albert dit : « L'âme est la substance et la forme du corps, mais non réciproquement ³.

« L'âme ne meurt point avec le corps, et elle n'existait pas avant lui. Comme elle est essentiellement différente du corps, elle ne peut prendre part à sa destruction.

« La mort du corps ne la détruit point; elle reçoit, au contraire, un être beaucoup plus noble, car c'est alors que, se tournant tout à fait vers la raison active comme vers sa forme, elle reconnaît par là, libre de toute matière, ce qui constitue sa souveraine félicité. Elle n'existait point avant le corps, puisqu'elle en est la motrice. Aussi peu le nautonnier peut-il être avant son navire.

« C'est une folie de prétendre que de toutes les âmes il n'en restera qu'une après la mort, parce que

¹ *De Anima*, 138.

² *Ibid.*, p. 169.

³ *Ibid.*, p. 170. « Anima est forma et substantia corporis » : c'est-à-dire le principe de subsistance et de formation du corps.

les âmes ne seraient individualisées que par le corps ¹. »

Enfin Albert parle encore, comme Aristote, des puissances motrices de l'âme. Il dit contre Averroës : « Le cœur n'est point cause du mouvement, comme le démontre l'anatomie, mais il s'exécute par les muscles. Nous voyons naître dans chaque muscle mobile un nerf qui communique avec le membre mis en mouvement ². »

Le grand homme donne de savantes remarques sur la conscience et le libre arbitre (*liberum arbitrium*)³.

Enfin il se prononce en maître sur les rapports de certaines parties de l'âme entre elles en disant : « Les principes sensible, végétatif et rationnel se trouvent chez l'homme dans une seule âme. Ceux-là se trompent qui prétendent que le principe végétatif commence d'abord dans l'embryon, que le sensible vient après pour être enfin remplacé par l'intellectuel ; que même l'intellectuel vient du dehors, tandis que les deux premiers se développent intérieurement. L'âme possède toujours toutes ses puissances, mais elle ne les utilise pas toujours toutes. Les unes s'altèrent par l'âge et la faiblesse du corps, comme le nautonnier s'affaiblit quand son navire se brise ou fait eau quelque part. »

« L'âme est un germe, non comme l'acte en ce dont il est l'acte, mais comme l'artiste dans son œuvre ⁴. »

Nous venons de le voir, Albert a réellement amplifié,

¹ *De Anima*, p. 170.

² *Ibid.*, p. 179.

³ *Ibid.*, p. 180.

⁴ *Ibid.*, p. 189.

enrichi de nombreuses corrections, précisé davantage et fourni d'observations personnelles et savantes la psychologie d'Aristote. Mais longtemps avant cette légère peinture de la vie animale à laquelle il donne pour base un livre d'Aristote mentionné plus haut, le grand homme avait déjà traité, avec plus de détail et de profondeur, dans plusieurs dissertations détachées, des phénomènes principaux (*operationes*) des êtres vivants, sans toutefois omettre dans ce travail tous les petits écrits du philosophe de Stagyre sur ces matières. Ces dissertations sont celles qui parurent sous le nom de *PARVA NATURALIA* ¹, et qui renferment encore des notices et des recherches du plus haut intérêt. Elles traitent *des sens et des perceptions sensibles, de la faculté mémorative et du souvenir du sommeil et des veilles* ², *des mouvements des animaux, de l'âge, de la jeunesse et de la vieillesse, de l'haleine et du mode de respiration, de la mort et de la vie, de la nourriture et de l'objet nourri, de la nature et de l'origine de l'âme, de l'unité de l'âme contre Averroës* ³, *de l'entendement et de l'intelligible, de la nature des pays, des causes et des propriétés des éléments, des*

¹ Dans Jammy, vol. V.

² Il donne ici la description des somnambules d'après des observations faites personnellement (p. 77). Il explique par la faiblesse du sens de l'odorat, pourquoi nous rêvons si rarement d'odeurs. Il dit, en parlant de l'interprétation des songes : « Elle est difficile. On ne peut nier absolument que, dans certaines circonstances, les songes signifient quelque chose ; car quel est celui qui n'en a pas eu de significatifs ? On ne peut non plus, d'autre part, l'affirmer positivement, etc. »

³ Il énumère trente-six raisons contre le sentiment de ce philosophe.

variations de l'air, des végétaux et des plantes; des principes du mouvement local, des causes et de la production de l'univers d'une cause première, enfin de l'astronomie avec tous les écrits qui s'y rapportent (Speculum astronomicum).

Ce sont là autant de thèmes qu'Aristote n'a point connus ou sur lesquels il n'a fait aucune recherche. Albert s'en saisit et les travaille au moyen de procédés qui n'appartiennent qu'à lui.

Nous ne reproduirons, de toute cette masse de recherches scientifiques, que trois exemples, bien propres, selon nous, à compléter le tableau du caractère et de la science du grand maître. D'abord le traité *de Naturâ locorum*, le *Speculum astronomicum*, et l'ouvrage intitulé *de Plantis*. Le traité *de Naturâ locorum*, dont nous avons déjà parlé plus haut, est le sommaire des connaissances géographiques du célèbre dominicain; c'est la géographie physico-politique du XIII^e siècle, et de plus, une mine de notices et de connaissances naturelles pour cette époque. Voici comment Albert s'explique dès son début sur la nécessité de cet enseignement géographique: « Ceux, dit-il, qui enseignent les sciences naturelles sans rien dire de la diversité des lieux, agissent mal; ils s'imaginent pouvoir se consoler de leur ignorance en prétendant que tout cela n'est pas nécessaire; mais il faut toujours, dans les phénomènes de la nature, pousser les recherches jusque dans les moindres détails. Il en est de même pour l'étude des espaces (*de locis*). »

Il commence donc, en marchant sur les traces de Platon et d'Aristote, dont les livres sont perdus, selon

lui, par traiter les questions qui se rapportent à ces matières.

Et d'abord de l'habitabilité des diverses parties du globe ¹. Il regarde comme habitable et effectivement occupée la partie située depuis l'équateur jusqu'au pôle sud, et après avoir réfuté les fables répandues sur ce sujet, il accorde que ces régions sont d'un difficile accès ², parce qu'il faut voyager à travers une immense solitude de sable très-dangereuse à cause des ardeurs du soleil.

Les pays, au contraire, situés aux deux pôles sont inhabitables, selon lui, à cause du froid ³. « Quelle est l'étendue de ces contrées? on l'ignore. Mais nous croyons que le froid les rend toutes inhabitables pendant l'espace d'un mois et davantage encore. La raison pour laquelle nous possédons si peu de connaissances sur ces pays, c'est que des brouillards permanents couvrent la mer. De plus, les glaces pendant l'hiver, et le dégel au commencement de l'été, rendent la navigation très-dangereuse, pour ne pas dire impossible. Si on y trouve des animaux, ils doivent avoir la peau très-épaisse pour les garantir contre les rigueurs des frimas. Les ours, les loups sont sans doute de couleur blanchâtre, et nous pensons qu'ils ne de-

¹ Il dit à ce propos : « Quidquid dicturi sumus in libro *Meteorum* hoc erit opinionis aliorum, hic autem verè scripsimus « opinionem nostram. » P. 272.

² Il fait observer ici : « Vidi homines quosdam, qui causam « quare non transeat dicunt esse inaccessibiles montes præ-
« ruptos et desertos. »

³ « Cependant, dit-il, l'intensité en est quelque peu amoindrie par les vagues de l'Océan. »

meurent pas toujours dans ces lieux. Les poissons eux-mêmes émigrent pendant l'hiver vers le couchant et ne reviennent que pendant l'été. Les plantes telles que l'avoine, l'orge, acquièrent quelquefois de la force dans ces contrées, mais le froment ne réussit jamais; il dégénère en un autre fruit. »

Albert, après cela, étudie la longitude et la latitude des lieux habitables, décrit les antipodes avec les pays qu'ils renferment¹, ainsi que les sept climats au point de vue de la chaleur et du froid. Il dit entre autres de l'hémisphère inférieur (*inferius hemispherium*) : « De ce que personne n'est venu à nous de l'autre hémisphère, il ne s'ensuit pas qu'il ne contient pas d'habitants; c'est l'immensité de l'océan intermédiaire qui environne ces régions de toutes parts qui nous empêche d'y parvenir par la navigation. Si toutefois on a jamais abordé quelque part, ça dû être sous la zone torride, où les rivages sont beaucoup plus rapprochés. Il ne faut pas croire ceux qui disent que personne ne peut habiter dans ces parages, sous prétexte qu'on tomberait de la terre : croire à la chute de ceux dont les pieds sont opposés aux nôtres est la plus grossière des ignorances; car lorsqu'il est question de l'hé-

¹ « Oppositè habitant, quorum est unus parallelus secundùm « latitudinem eandem, sed non est eis longitudo una, sed potiùs « distant per maximam longitudinem, quæ potest esse per « circulum : hoc autem est quandò elongatur à se per totum se- « micirculum : tunc enim distant per longitudinem totam diame- « tri et convertunt contrà se pedes invicem, ità quòd diameter « inferior circuli paralleli per Zenith capitum et per pedes et per « centrum semicirculum transit, et isti vocantur antipodes, etc. »
P. 275.

misphère inférieur du globe, on ne parle jamais relativement à nous, mais *simpliciter*. »

Après avoir parlé de la différence des lieux occasionnée par les montagnes, les mers et les forêts; après avoir surtout savamment décrit l'influence qu'exercent ces créatures sur les pays dans lesquels elles se trouvent, Albert étudie les modifications subies par certains êtres, comme les plantes, les animaux et les hommes, à cause de la diversité des lieux ¹. Quant à l'homme, le grand maître explique très-spirituellement les diverses propriétés des races d'après la disposition des contrées qu'elles habitent, comme la couleur noire, les cheveux crépus, la bouche avancée, la blancheur des os, les dents, le rapide développement, la poltronnerie, la mollesse et l'imbécillité des nègres, etc... Les Goths, les Daces et les Slaves, y compris les Germains ², forment pour lui un agréable contraste. Il trouve en dernier lieu un beau terme moyen dans les peuplades romanes, qui tiennent le milieu entre la barbarie du Nord et la mollesse des races méridionales.

Vient ensuite la description des hommes d'après la

¹ On trouve ici d'admirables observations, vrais germes d'une géographie des plantes et des animaux. « Aucun point du globe ne ressemble un à autre quant à la force, comme rien ne se ressemble tout à fait au même point de vue. De là vient que la plante déplacée ne croît plus. Le froment dégénère en seigle (*siligo*), et le seigle devient froment selon les lieux. »

² « Ils sont, à cause de l'intensité du froid, de haute taille, forts, féconds, courageux, mais naturellement inaptes à l'étude. Cependant lorsqu'ils s'y mettent ils y persévèrent et deviennent meilleurs que d'autres. On peut s'en convaincre par les Mila-

différence des pays et selon qu'ils habitent sur les montagnes, au milieu des mers ou dans des contrées marécageuses, exposées aux vents, etc... « Ceux, dit-il, qui habitent des plaines pierreuses, froides et sèches, sont très-robustes et osseux; ils ont les articulations très-avancées, sont hauts de taille, guerriers intrépides et constants dans les fatigues des combats. Ils ont les membres noueux et des mœurs indomptables. Ce sont de véritables hommes de pierre. Les montagnards ont souvent le cou et le gosier scrofuleux, à cause de l'eau flegmatique dont ils font usage et qui engendre habituellement ces sortes d'excroissances. » On trouve de plus ici plusieurs indications sur la manière de construire les habitations d'après la diversité des sites, pour les rendre salubres et conformes à leur destination.

Vient après cela la cosmographie, pour laquelle Albert dit vouloir en grande partie s'en tenir à la description de l'empire romain faite sous le règne de César-Auguste. Il divise la terre en trois parties : l'Asie, l'Afrique et l'Europe; mais en faisant toutefois remarquer qu'il est mieux d'en admettre quatre : l'Orient, l'Occident, le Nord et le Sud. Il compte trente mers, trente chaînes de montagnes et cinquante-sept grands fleuves, dont il dépeint l'origine et le cours; il donne également les noms des îles, des villes principales et des peuples qui habitent chacune des parties du globe.

nais (Lombards?), qui maintenant s'occupent de lois, d'arts et de sciences, pour lesquelles les Daces ne manifestent aucun goût. »

Dans sa nomenclature des villes allemandes apparaît aussi Agripia, au sujet de laquelle le grand homme fait cette remarque : « Cette cité s'appelle aujourd'hui Cologne, où fut compilé le livre de César (*compilatum est*)¹. »

Il dit au sujet de Patavum : « Cette ville se nomme maintenant Padoue, et fut très-célèbre pour l'étude des sciences. » Nous lisons ensuite pour Paris : « C'est le boulevard des philosophes. » Albert cite encore au nombre des villes allemandes non mentionnées par Auguste : Constantia, Bassilea, Argentina, Vormatia, Maguntia (Mayence), Herbipolis (Würtzbourg), Augusta (Augsbourg), Radispona (Ratisbonne), Vienna (Vienne), Salaunga (Saltzbourg), Patavia (Passau), Ephordia, Alvetast (Alberstadt?), Madeburg, Bernamund, le monastère Assuenich (*monasterium Assuenich?*), Padembruna (Paderborn), Lubeck, Tragetum (?)².

En énumérant les divers peuples germains, il prétend que le nom d'Allemands leur vient du lac d'Allemagne, situé au pied des Alpes; mais, dit-il, on les appelle Suèves (Suevi); Würtzbourg est qualifiée de capitale des Franks de l'Est³.

Dans la fixation des limites des trois parties du monde, l'Afrique a pour point d'arrêt, selon notre géographe, le mont Atlas et les Iles Fortunées⁴.

¹ Page 286.

² Ici le texte renferme évidemment des fautes d'impression : *Tradispona*, *Vicenna*, etc.

³ P. 287.

⁴ P. 289.

Nous lisons au sujet des Iles Britanniques : « Elles ont une longueur de huit cents milles sur deux cents de largeur. A l'est se trouvent les îles Ortodas, au nombre de trente-deux, comme on dit, dont plusieurs sont inhabitables et désertes à cause des rigueurs du froid et des ténèbres qui les couvrent. On prétend qu'une d'entre elles est plus inhabitable que toutes les autres, c'est l'île Tilé. Très-éloignée des autres, elle n'a peut-être jamais été visitée des hommes ¹. »

Ces quelques extraits sont un nouveau témoignage qu'Albert posséda, en fait de géographie, des connaissances dont on ne peut nier l'importance pour le temps où il vivait, qu'il sut conserver les anciennes traditions et s'efforça d'en élargir considérablement le cercle. Ne nous apparaît-il pas comme un prophète de l'Amérique dans le passage où il est fait mention de l'île Tilé?

Dans son *Speculum astronomicum* ², le grand maître nous donne un aperçu des opinions, des recherches et des ouvrages astronomiques dont le moyen âge s'occupait avec tant de prédilection. Il distingua l'astronomie théorique et l'astronomie pratique. La première est la science qui étudie la forme, le mouvement, la grandeur et les apparitions des corps célestes. Il cite à ce propos une foule d'écrits grecs,

¹ P. 291. Dans le texte on trouve Tilé, mais il est fort probable que l'original portait Tulé.

² P. 658-666. Contesté à Albert par plusieurs auteurs. Il diffère en effet quelque peu, quant au style, des autres ouvrages du célèbre docteur. En général, cependant, il y a plus de preuves en faveur de l'authenticité.

arabes et juifs sur cette science qui ne renferme absolument rien de contraire à la foi.

La seconde est l'astronomie pratique (*astronomia judiciaria*). Elle fait voir comment Dieu, avec ses instruments, forme et gouverne les choses ici-bas¹, les étoiles mortes ou muettes au firmament. Cette science est très-propre à augmenter en nous l'amour du Créateur.

Elle a pour subdivision : l'étude des révolutions occasionnées par la constellation des astres, des naissances, pour savoir sous quelle étoile on est venu au monde, et avec quel succès on peut entreprendre une affaire; l'étude de diverses autres questions, comme par exemple : Telle entreprise réussira-t-elle ou non? Quand cela arrivera-t-il? ou bien, Quels empêchements y mettront obstacle? enfin l'étude des choix : Quelle est l'heure la plus propre à chaque action? Albert fait aussi connaître les ouvrages permis; mais il s'élève avec force contre les représentations et les livres superstitieux, comme les images d'Eoz et de Germath, auxquels on rendait une espèce de culte vénérien; celles de Bélénus et d'Hermès, qu'on exorcisait au nom de cinquante-quatre anges, et qui, après avoir été encensées, se dépeignaient sous les noms de sept objets bons et de sept autres mauvais. *Hæc est idololatria pessima*, dit Albert : *absit ut exhibeamus creaturæ honorem debitum Creatori*. Le grand homme observe encore au sujet des détestables écrits qui traitent de ces matières : « Il y a longtemps que nous les

¹ P. 658.

avons lus, et jamais notre esprit n'y rencontra le repos ; nous ne voulions que les parcourir rapidement, afin de pouvoir nous moquer des sots qui en font cas et les combattre avec leurs propres armes ; voilà pourquoi le nom de ces livres et de leurs auteurs est sorti de notre mémoire. » Il en cite cependant encore un certain nombre. « Mais, ajoute-t-il, le plus pernicieux de tous est celui qu'Aristote écrivit pour le roi Alexandre, son disciple, et que beaucoup appellent la mort de l'âme. »

Les observations ultérieures du grand maître nous font voir que, tout en souscrivant aux maximes de l'astrologie, il sut se maintenir dans le chemin de la vraie foi. « Les astrologues prétendent, dit-il, que la naissance du Christ d'une mère vierge, ainsi que son annonce faite par un ange, avaient été figurés emblématiquement sur la voûte céleste ; qu'une vierge avait paru entre deux épis, nourrissant un petit enfant, et qu'avec eux il y avait encore un homme. Cela est juste, non pas en tant que cette apparition dans le Ciel fût cause que le Sauveur naquit d'une mère vierge, mais lui-même a été cause que les cieux le prédirent, puisque c'est son bras qui les a étendus comme une tente au-dessus de nos têtes et qui a créé toutes les étoiles ; le grand livre de l'univers devait en parler également ¹. »

Albert n'abandonne pas davantage le dogme de la libre volonté. « L'influence des astres, dit-il, ne fait que pousser l'homme à choisir plus rapidement une chose ou une autre pour laquelle il se sent des pro-

¹ P. 663.

pensions. L'âme n'est point responsable de ce qu'elle devient sous l'action céleste, mais de l'usage ou du non usage de ces avertissements. »

Après avoir ainsi donné sa part d'estime à une astrologie respectable, on ne peut en disconvenir, il repousse du nombre des sciences¹, en terminant, la nécromancie (dont les ouvrages méritent cependant d'être conservés plutôt que détruits), la géomancie, l'hydromancie, l'aréomancie, la pyromancie et la chiromancie. Cette dernière pourrait peut-être faire partie de la physiognomonique et contenir d'importantes vérités. Albert se montra donc encore, dans cet ouvrage, véritable observateur et homme d'expérience, qui sut heureusement se tenir au-dessus des flots de la superstition dans lesquels avaient péri tous ses devanciers.

Nous arrivons au célèbre traité du grand maître sur les plantes². Après avoir donné pour base à ce nouveau travail un ouvrage apocryphe d'Aristote corrigé au moyen d'additions, de remarques savantes et personnelles, de recherches empruntées aux docteurs juifs et arabes, augmenté du double et complètement transformé, il nous donne, en huit livres, un traité sur la physiologie, l'anatomie, la classification des plantes, sur l'agriculture et le jardinage, tel qu'on n'en possédait pas avant lui de semblable, et qu'après lui, les savants, pendant de longs siècles, ne crurent pas pouvoir mieux faire que de s'en tenir aux résultats de ses recherches et de son exposition du monde vé-

¹ « Non merentur dici scientiæ, sed garramantiæ, » c'est-à-dire des contes de fous.

² Vol. V, p. 342-507.

géral. Albert occupe dans l'histoire de la botanique un rang des plus distingués¹. Jetons, pour nous en convaincre, un coup d'œil rapide sur le contenu général de cet important ouvrage.

Le premier livre traite les questions suivantes : La plante est-elle animée? l'âme des plantes est-elle douée de sentiment et de désir? dort-elle? Les plantes sont-elles génératrices? La faculté de se multiplier sans génération constitue-t-elle un privilège pour l'âme des plantes? Quelle est la constitution de la vie végétale? Comment se divisent les plantes et quelles en sont les espèces²?

Pour la première question, Albert répond que la plante est animée comme tout corps qui se meut par lui-même, car sans mouvement il n'y a ni croissance, ni alimentation, ni multiplication. Mais là s'arrête l'activité de l'âme végétale.

Voici comment il parle du sommeil des plantes³, après leur avoir refusé le sentiment et le désir : « Quelques philosophes, dit-il, comme Socrate et Platon, ont attribué le sommeil aux plantes ; car il est reconnu que le sommeil provient de la pression du froid contre

¹ C'est à M. Ernst Meyer que nous sommes redevables de l'apologie du grand maître sur ce point. Ce savant, dans le *Linnée de Schlechtendal* (Albert le Grand, ou Appendice à l'histoire de la botanique. Vol. X; Halle, 1836, p. 641-741), réfute les anciens reproches adressés à Albert et fait admirablement ressortir ses nombreux et grands mérites. Nous nous en tenons en partie à ses recherches.

² Il les divise ici au point de la forme, de la floraison, du fruit, de la culture, du parfum et de la couleur.

³ P. 352.

les parties extérieures du corps d'où celui-ci se refuse au monde externe. Voilà l'essentiel ; quant à savoir si le froid descend de la tête ou vient d'ailleurs, ce n'est là qu'une question accessoire , puisque les animaux acéphales dorment aussi. Il en est de même pour la durée du sommeil ; car il est des bêtes qui dorment l'espace d'une demi-année, d'autres moins. Or, comme l'enveloppe extérieure des plantes se contracte et se ferme pendant l'hiver, comme leur suc et leur chaleur sont refoulés au dedans, il faut soutenir aussi qu'elles sommeillent. Il est des plantes qui dorment, même pendant la nuit, car leur corolle se contracte vers le soir pour ne s'ouvrir qu'à l'influence de la rosée du matin. Qu'on ne s' imagine pas que les plantes aspirent sans cesse leur nourriture. A l'époque des grandes chaleurs elles végètent pendant la nuit, et pleurent durant les ardeurs du jour, qui les privent, par l'évaporation, de leur suc et de leur vie. Voilà pourquoi on trouve pendant l'hiver des plantes qui, malgré la contraction de leurs parties externes, sont néanmoins abondamment pourvues de sève à l'intérieur ¹. »

Albert, tout en croyant très-fondée cette opinion des socratiques, ne l'admet cependant pas, et regarde le sommeil comme un privilège de la vie sensible. .

Relativement à la génération des plantes, il observe qu'elles n'ont qu'une très-lointaine analogie avec le sexe opposé ².

¹ Ernst Meyer dit à ce sujet : « Est-il possible, pendant les « cinq siècles depuis Albert jusqu'à Linnée, de trouver quel-
« que chose de mieux sur le sommeil des plantes? Nous en
« doutons. »

² « Jusqu'à la découverte de la véritable fonction génératrice de

Dans le second livre ¹, il traite de la division et de la diversité des plantes. Quant à la division de l'espèce commune des plantes en sous-espèces, il compte au nombre de celles-ci : les arbres, les arbustes (*arbuta*), les broussailles, les arbrisseaux, les champignons, les herbes et le reste. Il pense toutefois que cette division n'est pas logique, parce que la nature plante ne ressort pas aussi parfaitement dans le champignon que dans l'arbre. Les plantes occupent, d'après cela, divers degrés de perfection indiqués par la division ci-dessus établie. Toutes les espèces mentionnées se transforment aussi les unes dans les autres, comme l'arbuste en arbre, le seigle en froment, *et vice versa*.

Dans son enseignement sur les parties des plantes, Albert en distingue trois classes : 1^o *Integrales essentielles*, qui conviennent à toute plante élevée et servent à la conservation de l'individu, comme le suc, les nœuds, la racine, la moelle, l'écorce, le bois et la chair. 2^o *Accidentales essentielles*, qui sont propres au plus grand nombre des plantes élevées et servent à la conservation de l'espèce : ainsi les feuilles, comme enveloppes protectrices des plantes et des parties de la fructification qui sont les fleurs et les fruits. 3^o *Accidentales non essentielles*, qui ne sont nécessaires ni

certaines organes déterminés des plantes, conséquemment jusqu'à R. J. Camerarius, des naturalistes à jeun ne purent, au moins lorsqu'ils n'avaient pas l'occasion d'étudier la feuille du dattier, laisser prévaloir un sentiment contraire.» Paroles d'Ernst Meyer, l. c., p. 668.

¹ Il ne parle ici qu'une fois de Pline et de Théophraste, en disant qu'on leur prête telle opinion, d'où l'on voit qu'il ne s'en est point servi.

à la conservation de l'individu ni à celle de l'espèce, comme les épines. Toutes ces parties, avec leur destination, leur forme¹, leur couleur², sont ensuite décrites séparément. Le troisième livre traite des fruits (*semences*), de leur goût et de leur odeur. On y trouve aussi la description des différentes espèces de fruits, de leur forme (*ronde ou pyramidale*), de leur couleur, de leur goût et de leur odeur.

Le quatrième livre a pour objet les puissances naturelles ou les vertus des plantes, leur *generatio originaria*, avec le lieu de la naissance. Albert parle enfin, à ce dernier point de vue, de la végétation des montagnes, des hauts lieux, des mers, des marais, des versants de collines, des déserts, des régions polaires, etc...

Relativement à la germination des plantes, le grand docteur fait cette intéressante observation : « On trouve, dit-il, dans la germination une triple diversité : quelques plantes poussent leur germe par le haut, comme le cerfeuil, le gland, la noix ; d'autres par le bas, comme le froment, l'orge, le seigle et les grains de cette nature ; d'autres le poussent autour de leur racine, comme le poireau, l'olive, etc...³ »

¹ Trois formes principales se rencontrent dans les fleurs : la forme boule, cloche, et la forme étoile.

² Albert rappelle ici qu'une rose devient blanche dans la vapeur soufrée.

³ Meyer dit à ce propos : « Ces remarques sur la germination des plantes, qui devaient conduire à la découverte de la place de l'embryon dans l'œuf du végétal, ne sont-elles pas d'un mérite au moins égal à la fameuse entithèse de Cesalpini, « le *cor plantarum vel superius vel inferius spectans* ? » Page 708.

Autre observation : « On trouve à peine une plante qui se dépouille de ses feuilles, à moins qu'elle ne s'approche de la constitution du bois. La raison est, que les feuilles des plantes tiennent lieu comme de branches et sont de même nature que la tige, d'où il se fait qu'elles durent aussi longtemps qu'elle. De telles feuilles pourrissent sur leur tige plutôt que de tomber. »

Après s'être attaché, bien qu'à regret, dans les livres précédents, à l'écrit apocryphe d'Aristote, Albert marche seul et parle de son propre fonds dans les trois derniers qui doivent, selon lui, servir de complément aux autres.

Il expose dans le cinquième la commixtion et la métamorphose des plantes, et à ce propos reparait encore l'opinion que le seigle peut devenir froment (c'est-à-dire que les genres se transforment les uns dans les autres; mais non les espèces); que le frêne, le bouleau, naissent de racines de chêne pourries; enfin que, dans une contrée appelée Alumnia, on voit même des rameaux de chêne plantés en terre produire, après leur corruption ¹, de magnifiques pieds de vigne.

Dans le livre dixième se trouvent la nomenclature et une description très-intéressante de tous les arbres, arbustes, broussailles et herbes les plus connus. Le grand homme nous dit à ce sujet en vrai naturaliste : « Tout ce que nous rapportons ici vient soit de notre propre expérience, soit de l'emprunt que nous en avons fait à des auteurs qui, nous en sommes con-

¹ Il enseigne avec non moins d'exactitude l'ennoblissement des sauvageons.

vaincus, n'écrivent jamais que ce qu'ils trouvent confirmé par leur expérience personnelle; car l'expérience seule peut donner la certitude dans de semblables choses. (*Experimentum solum certificat in talibus*). »

Il énumère donc par ordre alphabétique les arbres et arbustes les plus connus, et en décrit les feuilles, les fruits, les fleurs, et surtout la vertu médicinale ¹. Il donne de même la description de chaque herbe séparée et par ordre alphabétique.

Le septième livre traite des plantes économiques, de leur ennoblissement et de leur culture (au moyen du labour, de l'engrais, de la semaille, de l'entement). Mais comme le contenu de cet ouvrage fut en grande partie emprunté à Palladius et passa plus tard, presque mot pour mot, dans le *Petri de Crescentiis opus ruralium commodorum*, nous ne mentionnerons que la nomenclature des plantes rurales propre à Albert. Il compte parmi les produits d'un champ ensemencé : le froment, l'épeautre, l'orge (l'orge céleste qui doit, selon lui, être fauchée avant la complète exsiccation des graines, à cause de leur chute rapide), l'avoine, le seigle (*siligo*), la vesce, la fève, le pois, le pois-chiche, la lentille et la semence de lin. Il place au nombre des

¹ Nous trouvons ici des renseignements très-précieux sur tous les remèdes, ou à peu près, mis en usage dans les familles. Le grand nombre des remèdes contre la morsure des reptiles venimeux prouvent que ces animaux étaient très-nombreux en Allemagne. Nous trouvons aussi des recherches linguistiques. C'est ainsi qu'Albert pense que le mot *Laurus* vient de *laude dignus*, parce que les hommes dignes d'éloges en étaient ordinairement couronnés. Le D s'est, dit-il, changé en R, comme on dit *auricula* pour *audicula*, *meridies* pour *medidies*.

plantes de jardin : le chou, le poireau, le poreau, le navet, le céleri, le persil, la salade, le cresson, le fenouil, la menthe, la pastenade, l'arroche, le sénévé, la citrouille, le melon, l'hysope et la rue. Se trouvent parmi les plantes des jardins vergers : la cerise, la prune, la poire, la pomme, la noix, la noisette, la pêche, la mûre, l'amande, la figue, l'olive, le laurier, le myrte et la grenade ¹.

Albert donne encore en terminant de précieuses notions sur la culture de la vigne.

Qui n'admirerait, après ce rapide coup d'œil jeté sur le contenu du remarquable traité de botanique de notre grand maître, l'érudition, la connaissance de détails, le talent d'observation qu'on y remarque, et ne souscrirait au jugement qu'en porte M. Meyer en ces termes : « Il n'existe pas un seul botaniste avant Albert qui lui soit comparable, si ce n'est Théophraste qu'il n'a point connu ; après lui, personne qui ait peint sous de plus saisissantes couleurs la nature des plantes, qui l'ait plus approfondie jusqu'à Conrad Gesner et Cesalpini. Honneur à l'homme donc qui domina si parfaitement la science à son époque, qui sut lui faire faire de si étonnants progrès sans être une seule fois, nous ne dirons pas surpassé mais égalé pendant l'espace de trois siècles ; à cet homme revient la plus belle couronne ². »

Albert termine son cours de sciences naturelles par

¹ A côté du nom de chacun de ces arbres se trouvent aussi sa description, sa vertu, et de précieux avis sur les soins qu'il réclame.

² Linnæa, l. c. p. 731.

la zoologie. Il a réuni dans ses vingt-six livres sur les animaux¹ toutes les recherches possibles sur ces matières. Il est vrai qu'ici encore il utilisa de préférence les ouvrages de ses devanciers² : d'Aristote, qui, dit-il, composa soixante livres zoologiques; de Pline, d'Avicenne (*de Animalibus*), de Constantinus (moine du Mont-Cassin au XI^e siècle), d'Alchisor (poète arabe), d'Althirneumon (Alkméon de Crotone), d'Arotinius (Aratus?), de Cassiodore (*Cassianensis*), dont l'ouvrage *de Coitu animalium*, est aujourd'hui perdu, de Dianor Bronensis (Diogène Apolloniate), de Fiacinor (qui passe pour être d'origine grecque), de Pharzès (*Divisiones*), de Siomor Cabronensis (*Syennensis Cyprius*), d'Omeliomus (*des Polybus d'Aristote*), de Jorach, d'Adelin et de Sémérion (écrivains arabes, sans doute, dont Frédéric II se procura des traductions pour son ouvrage sur la chasse aux oiseaux de proie), et d'autres. Cependant il n'en demeura pas là, mais augmenta encore toutes ces recherches par de nombreuses observations et vérifications personnelles.

Les dix-neuf premiers livres forment encore une paraphrase libre des travaux zoologiques d'Aristote, tels qu'ils étaient exposés dans la mauvaise traduction latine de Michel Scot : quant aux sept autres, ils furent composés par Albert lui-même avec le secours des Arabes pour compléter le philosophe de Stagyre. Voici

¹ Dans l'édition de Jammy, vol. VI.

² Voir la dissertation de Buhle : *de Fontibus unde Albertus Mag. libris xxvi animalium materiam hausert*. Dans les *Commentat. Soc. regiæ scient. Gottingensis*, vol. XII, 1793 et 1794, p. 94-115. (Voir également la vérification qu'en a donnée Jourdain, les traductions d'Aristote, p. 316-320.)

comme il s'explique sur le contenu, l'ensemble et l'origine de cette œuvre importante ¹ :

« Nous diviserons, dit-il, la science des diverses classes d'animaux d'après un double point de vue. Il s'agit d'examiner d'abord leur différence de conformation, d'activité et d'origine, puis en faire connaître les causes propres et naturelles. Nous traiterons donc dans les dix premiers livres des différences, des conformations, de l'anatomie, des actes et de la génération des animaux, pour expliquer ensuite, dans les neuf suivants, la vie et les causes physiques de tous ces phénomènes. » Le chapitre se termine par ces paroles : « Nous devons donc ajouter à ces livres un sérieux examen du corps entier de l'animal, tant par rapport aux genres que par rapport aux espèces de bêtes qui nous sont connues. Pour ce qui est des genres, nous rechercherons d'abord les causes de la complexion des animaux, et traiterons des causes de sa perfection ou de son imperfection par rapport aux actes de l'âme qui peuvent être déterminés relativement aux puissances de la vie. Quant aux espèces, nous examinerons celles qui marchent conformément à leur espèce, puis celles qui volent de leur nature et d'après leur espèce; après cela, celles qui nagent d'après leurs propriétés, celles qui rampent de leur nature et par caractère; enfin celles qui font partie de l'espèce serpent, comme le lézard, le crocodile et le dragon. Nous compléterons cette science, en terminant, par l'examen des vers et des animaux annulaires (*annulosa*), d'après leurs caractères distinctifs. Bien

¹ Lib. I, cap. 1.

que ce travail supplémentaire reproduise des choses que nous aurons déjà dites, nous croyons néanmoins très-utile que nos lecteurs le lisent attentivement, afin de mieux apprendre à connaître la nature des animaux quand ils trouveront décrite, spécialement et par son nom, celle de chacun d'eux; et aussi, pour que ceux dont nous pourrions peut-être ne pas reproduire les noms, en parlant des animaux en général, ou dont le nom serait cité par nous en grec ou en arabe, soient néanmoins connus par l'énumération, en latin, de leurs propriétés. Nous donnerons donc dans nos vingt-six livres, dont les chapitres sont divisés par ordre, toute la suite de cette science, et nous ajouterons sept livres encore à ce qu'Aristote a bien écrit sur ces matières. »

Cet extrait nous donne les indications nécessaires sur le contenu et l'origine de chacun des traités du grand maître, qui renferment des dissertations très-étendues et très-détaillées sur l'anatomie, la physiologie de l'homme et des animaux; sur la systématologie, la peinture du monde animal, et même sur la physionomie et la ginæcologie¹. Notre intention est de ne reproduire de toutes ces vastes compositions que les passages qui renferment *des observations ou des vues personnelles à Albert*, ou qui pourraient être de quelque intérêt par rapport au temps où il vécut, à

¹ Son disciple Thomas de Cantimpré, sous l'impulsion d'un motif on ne peut plus chrétien, traita, dans son ouvrage de *Naturis rerum*, de l'art gynæcologique, parce que, à défaut de cette science, il arrive qu'un grand nombre d'enfants périssent avant de naître, ou au moins avant d'avoir reçu le baptême. (Voir Prussia, *Vita Alb.*, p. 167.)

l'état des sciences à cette époque, aux mœurs et à sa propre vie.

Le grand homme dit en s'appuyant sur Philémon¹, au sujet de la couleur de la peau : « La couleur tendre et noire indique l'homme rusé, faible, et convient aux habitants des quatre premiers climats. La couleur blanche et rouge dénote l'homme agile et courageux ; c'est la couleur des Allemands surtout, et des habitants des sixième et septième climats. La couleur excessivement blanche, mêlée de pâleur, montre un défaut de forces, à cause de l'abondance et de l'excès de flegme.

La couleur rouge, non pas rouge clair, mais rouge foncé, indique toujours la fourberie. La couleur altérée par une certaine pâleur est le triste stigmate de l'homme énervé par l'amour sensuel, de l'homme faible et lâche, quand cette pâleur est naturelle et non le résultat d'une maladie. Mais lorsque ce dernier caractère est remplacé par un teint brun et plus grisâtre, c'est le signe de l'homme bavard, immodéré et colère. Une couleur vive avec des yeux flamboyants dénote une tendance à la folie. Le teint tenant le milieu entre le blanc et le noir et tirant sur le brun, signifie l'homme de moyens et de bonnes mœurs. »

Voilà comme Albert sait entrer dans le plus grand détail au sujet de la signification physionomique de toutes les parties du corps humain ; mais il ajoute avec beaucoup de raison : « Ces signes, quoique indiquant les dispositions naturelles prédominantes dans la vie

¹ Lib. I, 3, 7.

des hommes, ne le font cependant pas toujours et nécessairement, mais très-souvent et avec vraisemblance ¹.

En parlant des dents, de la bouche et de la langue, Albert rapporte le trait suivant : « Le récit d'Avicenne nous rend également croyable ce qui arriva, dit-on, très-peu de temps avant l'époque actuelle. On prit à la chasse, dans les forêts saxonnes, vers la Dacie, au fond d'un roc solitaire, deux monstres velus ayant presque en tout la forme humaine. La femelle était morte par suite des blessures des chasseurs et des morsures dont l'avaient couverte les chiens; quant au mâle, il fut pris et apprivoisé. On lui enseigna à se tenir debout et à marcher sur ses pieds; il parvint même à prononcer quelques mots, mais très-imparfaitement. Sa voix était faible comme celle d'une biche, et il n'avait point de raison; aussi ne montra-t-il jamais *de honte de son ignorance naturelle* et cherchait-il sans cesse à satisfaire les appétits de la volupté ². »

Albert dit au sujet des arêtes des poissons : « Le poisson appelé *huso* (*hycthyocolle*) n'a point d'os ou d'arêtes si ce n'est dans la tête; cet animal se rencontre fréquemment dans les eaux du Danube; il est grand, et son museau est long comme celui de l'esturgeon. »

Le grand maître rapporte en outre, quand il traite de la voix des animaux, qu'on avait déjà vu un oiseau nommé en Grèce *andochia*, en Allemagne *fauvette*, et qui ressemble au rossignol, couvrir les œufs d'oiseaux

¹ *De Animalibus*, p. 95.

² P. 104.

étrangers comme ceux du coucou, et apprendre ensuite son propre chant à ces nouveaux petits.

Il dit encore à propos des diverses traditions en cours sur la fécondation des poissons : « Nous croyons que de tout cela rien n'est vrai, car *nous avons attentivement observé nous-même*, nous avons interrogé les plus anciens pêcheurs et de la mer et des fleuves, nous avons vu de nos propres yeux et entendu de nos propres oreilles, qu'à l'époque de l'accouplement les poissons placent leur corps l'un contre l'autre, et de cet attouchement résultent le lait et les œufs ¹. »

Albert observe encore au sujet de l'émigration des oiseaux : « La fauvette de jardin, dit-il, ne quitte jamais certains pays d'Allemagne. On la trouve notamment toujours en Souabe; mais elle émigre pendant l'été du nord de la basse Allemagne où l'eau se trouve en abondance, pour y revenir pendant l'automne. De même la corneille bigarrée (*cornix varia*), dont le plumage est en partie d'un gris cendré et en partie noir, quitte la basse Allemagne pendant l'été, revient à l'automne et y séjourne pendant l'hiver. Quant au sud de la haute Allemagne, elle ne l'abandonne jamais, parce que la basse Allemagne possède un grand nombre de contrées abondantes en eau dont l'évaporation adoucit l'air pendant l'hiver; tandis que dans la haute Allemagne l'air est très-pur et le pays a plus d'élévation; voilà pourquoi elle s'y rend pendant l'été ². »

Plus loin : « Le faisan seul semble voyager de forêts

¹ *De Animalibus*, p. 177.

² *Ibid.*, p. 224.

en forêts dans la première partie de l'hiver ; cependant, malgré toutes ces pérégrinations, il ne change jamais de pays en Allemagne. Il arrive quelquefois que dans ces sortes de voyages il s'arrête dans les jardins, dans les fermes ou dans les villes. C'est ainsi qu'on surprit à plusieurs reprises cet oiseau dans *le jardin de notre monastère de Cologne*, où il se reposait sur un arbre des fatigues du vol ¹. »

Le grand maître raconte dans ses descriptions de nids d'oiseaux qu'un grand nombre de ces petits êtres nichaient dans les profondes crevasses des rochers qui servaient de fondements à son petit château près du Danube, ce qui prouve que ce livre fut encore augmenté plus tard après sa démission du siège de Ratisbonne.

Il dit en parlant des cygnes : « De notre temps, un cygne se battit un jour avec un aigle, en présence d'un grand nombre de nos religieux ; et ils s'élevèrent si haut l'un et l'autre, qu'ils devinrent presque invisibles. Ils redescendirent après un intervalle de deux heures. L'aigle était au-dessus de son rival et venait de le jeter par terre, quand un de nos serviteurs courut à ce dernier et s'en saisit. Nous avons remarqué que le cygne chante à chaque douleur qui l'opresse, et non pas seulement quand un des siens vient à mourir ². »

Nous lisons dans un passage où il est question de la prudence des divers animaux : « Voici, au sujet des faucons, une remarque faite par nous-même, lorsque

¹ *De Animalibus*, p. 225.

² *Ibid.*, p. 254.

nous étions encore jeune homme : Quand nous nous rendions dans les champs avec des chiens-oiseleurs, ainsi nommés parce qu'ils savent trouver les oiseaux, des faucons nous suivaient en volant au-dessus de notre tête et donnaient la chasse à ces derniers, effarouchés par la meute : les pauvres petites bêtes, pleines de frayeur, venaient s'abattre à nos pieds et se laissaient prendre à la main. Nous finissions toujours par en donner une à chaque faucon, qui s'envolait aussitôt ¹. »

« On trouve, dit notre savant naturaliste, dans une ville d'Allemagne appelée Augsbourg un nombre prodigieux de corbeaux. Ils rencontrent, en effet, dans ce lieu une abondante nourriture, à cause de la multitude de corroyeurs qui y tannent des peaux de bêtes ². »

« Une réunion de corbeaux dans le même lieu est un présage de mort, si l'on en croit le proverbe. Nous avons, en effet, entendu dire à des gens dignes de foi qu'un jour ces oiseaux apparurent en si grand nombre sur un manoir de la haute Souabe, appelé Château Rouge (*Castrum rufum*), que les murailles, les divers corps de bâtiments en étaient devenus noirs, et que le comte, maître du château, mourut le jour même. Les corbeaux s'envolèrent ensuite, et le bruit courut qu'ils avaient emporté l'âme du défunt ³. »

Dans son livre huitième, Albert parle d'un certain animal très-rusé, semblable au renard, que les Fran-

¹ *De Animalibus*, p. 260.

² *Ibid.*, p. 258.

³ *Ibid.*, p. 261.

çais appellent *fissau* et les Allemands *illibenzum* ¹. »

Dans le vaste traité sur le progrès de la génération, dont il croit l'étude difficile mais non moins nécessaire, le grand homme cite encore des expériences personnelles : « Nous avons vu, dit-il, à Cologne une fille qui, à l'âge de neuf ans, n'avait pas encore la taille d'un petit enfant de trois cent soixante-cinq jours ². »

Il ajoute modestement à la fin de cette dissertation qui explique tous les phénomènes en ce genre : « Tout cela n'est que conjecture. Peut-être le vrai se trouve-t-il dans les raisons que nous avons données, peut-être est-il dans d'autres causes que nous donnerons dans la suite si Dieu veut bien nous les faire connaître. »

Nous trouvons des observations propres à Albert dans le traité des avortements. Il dit aussi au sujet de la couleur des animaux : « Nous avons déjà vu un loup blanc. D'autres personnes ont vu de même un grand nombre de passereaux de couleur semblable ³. »

Dans le chapitre consacré aux causes et à la croissance des dents chez les animaux, Albert dit que des vieillards, surtout du sexe féminin, font encore des dents appelées dents de sagesse (*dentes intellectus*).

Notre naturaliste décrit le pygmée comme étant l'animal le plus semblable à l'homme, possédant l'usage de la parole mais non de la raison; capable enfin de parler du particulier seulement, jamais du général, etc ⁴... »

¹ *De Animalibus*, p. 252.

² *Ibid.*, p. 469.

³ *Ibid.*, p. 536.

⁴ *Ibid.*, p. 564.

Il entre aussi dans de longs détails sur les différences qui existent entre l'homme et la bête ; il appelle l'homme un être, non-seulement spécifiquement, mais en quelque sorte génériquement distinct de la brute ¹ ; il fait voir comment chez l'homme le sens central ou la sensibilité se trouve à son plus haut point de développement, et comment les autres sens sont aussi plus parfaits que chez les animaux. La main, d'après Albert, est l'organe de la raison et des arts ; c'est l'homme qui possède la forme corporelle la plus parfaite, car elle se déploie harmonieusement selon les trois dimensions ; il n'est pas de mouvement plus parfait que celui de l'homme ; l'homme seul marche la tête levée vers le ciel ; chez lui seul il y a transformation, purification des puissances et des appétits par la raison de l'âme. La tempérance, en effet, et la chasteté dominant en lui l'appétit végétatif ; l'humilité, la douceur, la bravoure et d'autres vertus étouffent l'ambition et l'appétit irascible (*irascibilis*) ².

Enfin, à partir du livre vingt-deuxième, Albert décrit en particulier et par ordre alphabétique chacun des animaux les plus connus. Il s'excuse de son procédé antiphilosophique, en disant qu'il est débiteur des ignorants comme des sages, et que cet enseignement est surtout nécessaire aux premiers. Après avoir donné la description de l'animal, de ses propriétés, de son genre de vie, de sa signification médicinale et économique, il compte au nombre des quadrupèdes :

Alches, alpec (appelé *leumzam* par les Italiens,

¹ *De Animalibus*, p. 561.

² *Ibid.*, p. 562 et suiv.

les Allemands et les Français), aloi, ana, anabula ¹ (appelé *séraph* par quelques-uns), analopos, asinus, anager, aper, akabo ², ahanes. Bonachus, bubalus bos. Camelus, canis ³, chama, calopus, camelopardus, caper, capreolus, castor, catum, cattus, confusa (animal mythologique), cervus, chimera, cyrogrillus, cuniculus, cricetus (*Germanicè* hamster), cyrocrotos, cataleba, damina, daxus, durau. Elephas, equus ⁴, equicervus, eale, encchiros, emptra, hericius (herinaceus et cyrogrillus), eriminium. Falena, furo, furio, fela, finga. Glis, gali, genocha, guesselis (rosarulæ vulgariter vocatæ). Ibex, ibrida, istrix, iona. Leo, leopardus, lepus ⁵, leutrochocha, leoncophona, lacta (hyène), lamia, lauzani, linx, lincisius, lupus, luter. Mulus, monoceron, molosus, manintomorion, manticora, musquelibet, mammonetus (*apud Italos* spinga), murilegus, mustela, mus, martarus. Neomon (suillis). Onager, onocentaurus, orix, oraflus, ovis. Pardus, panthera, pyradum, pegasus (cum alis), pilosus, papio, pathio, putorius, pirolus. Ramifer (*in partibus Norwegiæ et Suediæ*). Simia. Tigris, taurus, tramem, tragefalus,

¹ De notre temps, dit Albert, l'empereur Frédéric en amena un semblable avec lui.

² La moelle de son pied gauche sert, dit-on, à composer un breuvage d'amour. P. 580.

³ Ici se trouve l'enseignement le plus détaillé sur les diverses espèces et l'éducation des chiens de chasse, sur la manière de dresser les chiens domestiques, etc...

⁴ Encore enseignement complet sur les espèces, l'éducation et la guérison des chevaux.

⁵ Le grand homme nous donne à ce propos la consolation que la destruction complète des lièvres est impossible, vu leur double multiplication.

trogodida, talpa. Unicornis ¹, ursus, urnus (*Germanicè* visent). Vulpis, varius. Zubro (*longitud. 15 cubit.*), zilius.

Albert passe de là à la description des oiseaux, au sujet desquels il traite au long des dix-sept espèces de faucons, de leurs mérites, des soins à leur donner et de leur guérison, d'après le livre de l'empereur Frédéric II ².

Il dépeint ensuite de la même manière les bêtes aquatiques ³ (*natantia*), les animaux rampants (*serpentes*) et les bêtes dépourvues de sang (*parva animalia sanguinem non habentia*). Enfin voici la conclusion de cet immense travail sur les animaux : « Ainsi se termine notre œuvre sur les animaux, ainsi que le grand ouvrage sur les phénomènes naturels (*opus naturarum*), pour l'exécution desquels nous avons suivi la marche que nous nous étions proposée, savoir : de reproduire la doctrine péripatéticienne. Personne ne trouvera ce que nous pensons nous-même sur ces

¹ Il nous fait également part de la charmante tradition qui parle des marques de respect manifestées par cet animal en présence d'une vierge.

² Il dit à ce propos qu'une de leurs maladies s'appelle, en Allemagne, *hungrimal*, et qu'on y donne le nom de *smirle* à une espèce de faucons.

³ Le Borbocha s'appelle en Allemagne (où l'on en prit un dans le lac de Constance, à 300 pieds sous l'eau), *abmuicen*, ou *alquappen*, ou encore *lumpem*. P. 650. On prit au temps d'Albert deux baleines : l'une dans la Frise, près d'un lieu appelé Stauria; l'autre en Hollande, à Utrecht. La tête de cette dernière donna quarante mesures de graisse. P. 653. Le meilleur saumon se pêche dans le Rhin, à Cologne. Il a une longueur de 1-2 aunes. P. 658.

sciences naturelles. Que si quelqu'un doute, qu'il compare nos paroles avec celles des péripatéticiens ; puis, qu'il approuve ou qu'il rejette, pourvu qu'on veuille bien se rappeler que nous ne sommes que traducteur. Quant à ceux qui seraient tentés de nous blâmer, sans avoir ni lu, ni comparé, ce ne serait évidemment que par haine ou par ignorance ; mais les reproches de semblables gens nous touchent fort peu. »

Ces quelques extraits suffiront sans doute pour nous faire apprécier le colossal mérite d'Albert dans le domaine de la zoologie comme dans tant d'autres. Comme on a pu le voir, les recherches de tous les anciens auteurs, les écrits des Grecs, des Romains, des Arabes et des savants occidentaux du moyen âge ont été rassemblés, mis à profit autant que faire se put, et se sont réunis sous sa plume en un tout imposant et magnifique. Quoique ici encore il ajoute souvent foi à des fables, bien que nous rencontrions encore chez lui des récits et des conseils qui sentent la superstition, il est cependant impossible de ne pas admirer son ardeur extraordinaire, son amour pour les expériences personnelles qui ont, il faut en convenir, donné naissance à d'heureux résultats ; ses continuels efforts pour compléter Aristote ; sa division naturelle des animaux, laquelle ne repose point sur la structure d'un organe, mais sur l'ensemble de la constitution de l'animal¹. Quelle condescendance à étudier et à décrire chaque animal séparément² ! Quelle délicatesse et quelle re-

¹ Voir à ce propos Bona Meyer, *Zoologie d'Aristote*. Berlin, 1855.

² Schelling dit avec raison : « Le naturaliste sans étude de

tenue dans la reproduction de ces recherches et récits traditionnels qui traitent avec une candeur et une naïveté étonnantes de toutes les opérations animales ! Avouons-le , Albert s'est créé pour jamais une place honorable dans l'histoire de la zoologie ¹.

MÉTAPHYSIQUE. Nous savons qu'Aristote rédigea comme couronne et complément de sa physique certains travaux sur la première philosophie, qui devaient traiter de l'être en soi, et que ces travaux furent plus tard réunis sous le titre de Métaphysique. Albert, dans ses treize livres de ce nom ², cultiva également avec beaucoup d'étendue et une admirable perspicacité cette science, la plus sublime de toutes les sciences naturelles, et qui se rapproche la plus de la science révélée. Ici encore il se sert pour base du livre d'Aristote, dont il donne la paraphrase, tout en mettant à profit les recherches postérieures, et complète ou corrige, dans des digressions, ce qu'il y trouve de défectueux. Nous ne voulons toujours reproduire dans cette histoire que quelques pensées ou déductions personnelles à notre

« détails, ressemble à un général sans soldats; mais réciproquement aussi, les études de détails sans esprit philosophique sont comme une armée sans chef à la bataille. Albert réunit les deux. »

¹ Voir surtout, pour les inappréciables mérites d'Albert comme naturaliste : Pouchet, *Histoire des sciences naturelles au moyen âge, ou, Albert le Grand et son époque*. Paris, 1853, p. 278-296. (Voir de plus : Bulletin de l'Académie royale de Belgique, Rormanns, tom. XIX, n° 1. Enfin *Gervasi otia imperialia* de Félix Liebrecht. Hannover, 1856. Avant-propos IX.)

² Dans Jammy, vol. VII.

grand maître, regardant encore une fois comme déjà connu le système du Stagyrite, avec tout ce qui est commun à la scolastique ¹.

Albert dit au sujet du nom et de l'objet de la métaphysique : « Ces livres parlent de choses divines et immuables sur lesquelles vient s'appuyer tout le reste. Le physicien met en principe qu'il existe un corps mobile, et le mathématicien un *quantum* composé; or ces propositions doivent se prouver simplement par des principes. La tâche de cette divine science est donc d'affermir les objets comme les principes de toutes les sciences. C'est pourquoi on l'appelle transphysique, comme prouvant tout par des principes qui surpassent l'être physique. Elle porte aussi le nom de science divine, parce qu'elle étudie le divin, ce qu'il y a de premier et de meilleur, ce qui donne la plénitude à tout être, l'être, en un mot, en tant qu'il apparaît comme première émanation de Dieu, comme première création avant laquelle rien ne fut fait. Elle est la consommation de la connaissance divine en nous ². »

« Pour connaître les choses en elles-mêmes, la métaphysique est nécessaire : la connaissance des individus dans leurs propriétés exige absolument les autres sciences ³.

« Nous trouvons l'origine de cette science, qui se

¹ Henry Ritter a, du reste, donné une très-ample exposition du système métaphysique d'Albert. *Histoire de la philosophie*, vol. VIII.

² *Métaph.*, p. 4. Qu'on ne s'offusque pas du mot *émanation*. Cette pensée n'est point panthéiste.

³ *Métaph.*, p. 4.

« passe de toute autre, dans le désir naturel et général qu'ont les hommes de savoir ¹. »

Voici comme Albert s'exprime dans le sens d'Aristote, relativement à la question de la connaissance : « La raison (*intellectus possibilis*) est comme une table rase préparée pour tout ce qui peut s'apprendre naturellement, et au moyen de laquelle nous désirons tout connaître. Toutefois on n'y tend pas comme vers le contraire, mais comme le mal vers le bien, la femme vers l'homme ².

« On appelle arts mécaniques ceux auxquels on s'applique, non à cause d'eux-mêmes, mais par utilité : telles sont les professions de charpentier, de cordonnier ; les arts libéraux, au contraire, sont ceux que nous apprenons en vue d'eux-mêmes, comme la danse, la musique, etc. ³.

« La connaissance s'acquiert formellement par l'expérience et l'universel.

« C'est une erreur de croire avec Platon que la connaissance nous est innée ; la connaissance n'est innée dans l'homme qu'à l'état de possibilité et de commencement.

« La métaphysique seule est une science entièrement libre, parce que son étude n'est exigée par aucune autre science ni aucune utilité ⁴.

« La métaphysique n'est point une science active ;

¹ *Métaph.*, p. 5.

² *Ibid.*, p. 6.

³ *Ibid.*, p. 8.

⁴ *Ibid.*, p. 18.

mais elle est contemplative, car elle a pour unique but la connaissance ¹.

« La métaphysique est aussi une science libre (moins la grammaire, la logique et la rhétorique, qui s'étudient en d'autres choses), parce qu'un esprit préoccupé des soins du nécessaire ne peut philosopher. Elle est une science divine, parce qu'elle vient de Dieu. Elle convient à l'homme et non à la femme. Les poètes prétendent que les dieux portèrent envie aux hommes à cause de cette science, et que, pour cette raison, Apollon avait mis Hippocrate à mort. Cette fable n'a d'autre sens que celui-ci, savoir : cette science est très-relevée, et les hommes y aspirent ardemment ². »

« Toutes les sciences mènent à la métaphysique. La science naît aussi chez nous des choses naturelles et mathématiques pour se terminer à la contemplation de l'objet divin. C'est pourquoi on l'étudie la dernière, et les philosophes qui ont passé de l'étude des autres sciences à l'étude de celle-ci, y consacrent toute leur existence ³.

« Le sentiment de Xénophanes, que Dieu est tout, plut aussi à David de Dinando : ce philosophe adopta ce qu'il put en comprendre, mais l'intelligence qu'il eut de ce mot ne fut point profonde ⁴.

« Les Éléates et leurs partisans sont rustiques et grossiers dans leur philosophie (*agrestes et rustici*) ⁵.

¹ *Métaph.*, p. 19.

² *Ibid.*, p. 20.

³ *Ibid.*, p. 22.

⁴ *Ibid.*, p. 43.

⁵ *Ibid.*, p. 46.

« Sachez que *personne ne devient parfait en philosophie, si ce n'est par la connaissance des deux philosophies de Platon et d'Aristote* ¹.

« L'universel passe avant les individus (*præter singularia*), car sans cela il n'y aurait point de science, les individus étant infinis ².

« S'il en est qui concèdent quelque chose par estime ou par amitié pour celui qui tient tel ou tel langage, ils doivent se rappeler que les hommes, même les plus respectables, ne furent pas des dieux, mais des hommes, et qu'ils ont pu se tromper : il ne faut aimer personne au point d'être prêt à sacrifier la vérité à l'affection. Quoique vous aimiez et la vérité et vos amis, donnez cependant toujours la préférence à la vérité ³.

« L'harmonie d'une chose avec l'expression employée dans la parole constitue la *véracité* du langage ⁴.

« Le nombre trois est le premier nombre parfait. Toute chose est triple (vu que dans toute composition se trouvent un commencement, un milieu et une fin). Le nombre trois magnifie aussi le Dieu glorieux ⁵.

« Nous parlons des universaux sous quatre points de vue : au point de vue de l'acte, de la puissance, de la nature et de l'opinion. Pour ce qui est de l'opinion, il en est qui appellent universel une chose qui en réa-

¹ *Methaph.*, p. 67.

² *Ibid.*, p. 91.

³ *Ibid.*, p. 140.

⁴ *Ibid.*, p. 152.

⁵ « Per numerum ternarium Deus magnificatur gloriosus. »
Métaph., p. 212.

lité n'en est pas un, comme quand un objet (le monde et Dieu) ne pouvant de sa nature être possédé par le grand nombre, est néanmoins regardé comme communicable. Voici donc comment on appelle l'universel, *ante rem*, *in re*, *post rem*, et par rapport (*ratione*) à l'universalité.

« L'universel se nomme *ante rem* à un double point de vue : d'abord parce que tout est dans l'intellect de la première cause, comme dans la lumière formatrice et première, et que conséquemment cette cause est aussi la forme de tout ce qui est. On donne ensuite à l'universel le nom d'*ante rem* sous un autre point de vue; non pas au point de vue du temps, mais au point de vue de la substance et de la relation, et c'est là la forme ou cause formelle de l'être d'une chose. L'universel *in re* est cette même forme à laquelle beaucoup participent effectivement ou selon la puissance; on range cette forme au nombre des universaux, parce que, en soi, elle est toujours communicable et qu'elle se transplante d'un objet sur beaucoup d'autres. L'universel *post rem* est la forme dans l'être abstrait, et c'est en ce sens qu'on dit que l'expérience et la mémoire constituent l'universel¹. Enfin l'universel *in ratione universitatis*, qui ne l'est qu'en apparence, comme nous l'avons montré plus haut.

« Les formes accidentelles doivent être distinguées des formes substantielles.

« Tout nom signifie une substance avec une qualité².

¹ *Métaph.*, p. 221.

² *Ibid.*, p. 302.

« Toute l'école stoïcienne soutient que les universaux sont les principes et les substances des choses. La secte d'Épicure, la plus ancienne de toutes, disait, au contraire, que le particulier et les choses sensibles sont plus à considérer comme principes que les universaux ¹.

« La substance première est simple et placée au-dessus de tout nom. On ne la conçoit pas d'après sa perfection et sa supériorité, mais seulement d'après la capacité correspondante à l'intelligence qui la conçoit, et c'est pour cette raison qu'on la qualifie mieux par voie de négation que par voie de position. Mais, une fois nommée, on comprend ce nom par négation, éminence et cause; comme quand je dis : Dieu est substance, que j'ajoute immédiatement qu'il n'est point substance parce qu'il n'appartient pas à un même genre avec la substance, et que je dis enfin qu'il est au-dessus de toute substance et cause de toute substance.

Il en est ainsi de toutes les dénominations. Les noms qui les qualifient expriment toujours la noblesse et la bonté, comme l'être, l'intelligence, la substantialité, la sagesse, la force, la bonté, l'activité et le mouvement; tout cela se trouve en Dieu, et subséquemment dans les autres créatures ².

« Les péripatéticiens croient que les corps célestes ont des âmes avec intelligence, faculté imaginative et désirs. D'autres (comme Algalzel, Moïse et Isaac)

¹ *Metaph.*, p. 349.

² *Ibid.*, p. 372. On voit ici comment Albert surpasse Aristote et utilise Denys le Pseudonyme.

pensent qu'il existe hors de ce monde des intelligences gouvernées par les astres sous l'influence de la substance première. Nous ne voulons pas dire si ces opinions sont vraies ou inexactes ¹.

« La raison ne comprend pas toute action du supérieur sur l'inférieur (*nisi per motum corporis animati*); il faut dans ce cas recourir à d'autres principes tirés de la révélation de l'esprit (?) et des croyances religieuses; mais il n'est pas question de cela dans la philosophie péripatéticienne, tous ses sectateurs ont d'autres principes ².

« On distingue dix ordres (*ordines*) de substances motrices; malgré cela aucun mortel ne comprendra jamais tous les mouvements célestes ³.

« D'après les disciples de Socrate il existe un Dieu souverain, père de tous les dieux, cause de tout. Sous lui sont les douze divinités, créatures premières incorporelles et immobiles; après celles-ci viennent les dieux corporels, les planètes et les étoiles; sous ceux-ci, les dieux terrestres, qui ont sous leur tutelle les produits de la terre ⁴.

Albert, comme on le voit, nous a aussi rendu, dans

¹ *Métaph.*, p. 374. Le grand homme se prononce encore ici avec la plus grande réserve sur la question de savoir si les étoiles sont gouvernées par les esprits. Il dit cependant à la page 381 : « Ce qu'il y a de certain, c'est que les intelligences ne meuvent pas les astres comme l'âme meut le corps, mais comme le moteur meut le mobile. Il parle toujours, plus tard, dans le sens des péripatéticiens. »

² *Ibid.*, p. 388.

³ *Ibid.*, p. 390.

⁴ *Ibid.*, p. 392.

un commentaire libre et avec un grand nombre d'améliorations, toute la métaphysique d'Aristote. Il a déposé dans treize livres, comme le philosophe grec, sa doctrine sur le suprasensible, sur les universaux, sur les principes des sciences, sur les noms des choses, sur les accidents, sur la substance, la forme, la substantialité, sur la mesure, sur les modes de la substance (et à ce propos sur Dieu), sur les esprits purs et sur les principes des choses sensibles. On ne peut disconvenir qu'il n'ait fait preuve dans ce domaine des études abstraites, comme ailleurs, d'un zèle extraordinaire, d'une surprenante perspicacité d'esprit et d'un remarquable talent de conciliation au sujet d'antithèses extrêmes et apparentes. Il connaissait déjà la vérité enfouie aussi bien dans le réalisme que dans le nominalisme, et chercha la conciliation de ces deux systèmes. La distinction de la forme substantielle de la forme accidentelle lui est déjà propre, et quant à la doctrine sur Dieu et sa cognoscibilité, il nous la livre avec beaucoup plus de perfection que son idôlâtre devancier. En un mot, il mena si loin l'édifice de la métaphysique scolastique, que ses successeurs n'eurent plus qu'à amplifier, à parfaire ou à préciser davantage certaines parties séparées.

ÉTHIQUE. Albert nous a également laissé un Commentaire des dix livres d'Aristote sur l'éthique, qu'il enrichit et augmenta de doctrines empruntées aux ouvrages de Cicéron, de Denys, de Boëce, d'un ancien commentateur, de saint Bernard et d'autres écrivains. Voici comme le grand maître s'explique lui-

même au commencement de son travail au sujet de ses rapports avec le philosophe de Stagyre : « Le nom, dit-il, de l'auteur que nous expliquons ici est Aristote. Bien qu'un grand nombre d'auteurs aient traité de la vertu, tous cependant n'ont pas achevé leur travail. Un auteur se recommande par trois choses : par son nom, par sa science et par le mérite de ses vertus. Or Aristote signifie, étymologiquement parlant, position de la vertu (*positio virtutis*), ou encore position de l'œuvre, ce qui convient bien à l'homme qui fut disciple de Socrate pendant l'espace de vingt-deux ans, comme nous le lisons dans sa vie, et qui n'écrivit et ne philosopha jamais que sur la vertu. Par la science, parce qu'aucun autre ne parcourut, comme lui, tout le domaine de l'intelligence humaine. Socrate, il est vrai, mérite en général beaucoup d'éloges, mais ses enseignements n'embrassèrent jamais plus que les vertus morales. C'est à Platon que revient la distinction de la vertu purificatrice et purifiée dans l'âme; mais il ne considéra pas assez chacune d'elles au point de vue du genre et de l'espèce. Aristote a parlé plus parfaitement que tous les autres des genres et des différentes espèces de vertus; il a distingué l'antérieur et le subséquent, les œuvres, les propriétés et les effets. Voilà pourquoi il parle du bien de l'homme dans quatre livres; il traite des principes du bien, de ses genres, de ses espèces et de ses accidents dans les *Éthiques*, et, dans l'ouvrage intitulé *de Laudabilibus bonis*, il parle de ce qui précède le bien dans l'homme, des puissances de l'âme, de leurs effets et de leurs actes. Il traite du bien de l'homme en tant qu'être domestique

et conjugal dans l'économique, et du bien de l'homme citoyen d'un État dans les livres politiques.

« La gloire d'Aristote est d'avoir été chassé d'Athènes à cause de la vérité, de la justice de sa doctrine et de la pureté de ses mœurs. Il aima mieux fuir devant une fureur aveugle que de sacrifier le vrai. Les Athéniens, qui tuèrent aussi Socrate, ont toujours été les ennemis du bien.

« Quant à l'ouvrage lui-même, voici quel en est le titre : *Éthique Nicomachique d'Aristote de Stagyre*, ce que le commentateur explique ainsi : Éthique vient du mot *Éthos*, qui veut dire mœurs. On l'appelle *Nicomachique* parce qu'elle est adressée à Nicomaque, qui fut père, fils ou parent d'Aristote. Il composa une autre Éthique appelée Eudémique, d'Eudème, son ami, auquel elle fut soumise; elle ne s'écarte presque pas de la première quant à l'expression. Il a aussi écrit un livre intitulé *les Grandes Morales*, non de ce qu'il renferme des matières différentes, mais parce qu'il traite de plusieurs sujets, tels que de la concorde, de la bonté, de la douceur, dont l'Éthique ne fait aucune mention. Les matières contenues dans notre ouvrage sont, il faut le dire, traitées plus parfaitement et plus au long que dans *les Grandes Morales*. Quelques Arabes prétendent que Nicomaca vient de *Nikos*, qui signifie victoire, parce qu'il est ici question du triomphe remporté par l'homme sur ses vices par les vertus; mais ce n'est là qu'une fiction dénuée de tout fondement. Quant au mot de Stagyrite, surnom d'Aristote, il vient de la ville de Stagyre, patrie du philosophe.

Albert, après cette introduction, traite en dix livres,

à l'instar d'Aristote, de *la Science morale*. Il examine dans le premier livre le concept, le mérite et le but de l'Éthique, ainsi que le concept du bien et du bonheur; dans le deuxième, les principes de la vertu en nous; dans le troisième, du libre arbitre, de la volonté et des vertus cardinales; dans le quatrième, de la libéralité, de la grandeur d'âme et des vices opposés; dans le cinquième, de la justice en général et en particulier; dans le sixième, des vertus de l'intelligence, du savoir, de l'art, de la prudence et de ce qui l'accompagne; dans le septième, de la tempérance, de l'intempérance et de la volupté; dans le huitième, de l'amitié, de ses parties et de ses espèces; dans le neuvième, des obstacles à l'amitié; dans le dixième enfin, du bonheur de la contemplation.

Pour l'exécution de chacun de ses plans, le grand maître, comme nous l'avons dit, s'attache presque toujours aux pas du philosophe grec. Nous n'extraierons de ces lumineuses compositions que quelques passages qui pourront avoir un intérêt particulier au point de vue de l'histoire, de la linguistique ou de la philosophie.

Les voleurs, dit-il, sont appelés en latin *fures*. *Fur enim est qui in furno, hoc est in nigro rem, contractat alienam invito alio* ¹.

Les *gymnasia* sont des luttes circulaires qui s'exécutent avec efforts. Le gymnase grec s'appelle en latin *lucta*.

« Les habiles physionomistes prétendent que le

¹ *Ethic.*, p. 162.

point fondamental de leur doctrine consiste en ceci : savoir, que l'homme conserve les propriétés de l'animal avec lequel il a de la ressemblance dans un ou plusieurs membres. Un monstre dans le corps est aussi un monstre dans l'âme ¹. »

Au sujet des vertus, Albert se demande si elles sont infuses par Dieu, et il fait remarquer que les théologiens soutiennent l'affirmative pour les trois vertus. « Mais, ajoute-t-il, nous n'avons pas à nous en occuper dans la science naturelle ².

« L'éthique est une science pratique et n'a pas seulement en vue d'enseigner le bien à l'homme, mais elle tend surtout à le rendre meilleur.

« *Amicus græcè philotos a philos, quod est amor, et tos, quod est articulus præpositivus, quod est talium* ³.

« Le mensonge est toujours péché, même le mensonge officiel (dit par patriotisme). On ne le met cependant pas en ligne de compte, pour le bien de la chose publique. De là on comprend la conduite de Jahel, de Dalila et de Judith ⁴. »

Albert défend la monogamie, qui paraît être contre nature, en s'appuyant sur la nature elle-même et sur le but du mariage. La polygamie n'a été permise que dans le cas de manque de population.

« Le plus grand bonheur de l'homme est de voir

¹ *Ethic.*, p. 62.

² *Ibid.*, p. 63.

³ *Ibid.*, p. 67.

⁴ *Ibid.*, p. 123.

son intelligence élevée à l'état de contemplation. Cet heureux mortel est l'ami de Dieu. »

POLITIQUE. Albert traite de la science politique avec encore plus de détails et de soins. Ici, comme pour l'éthique, il demeure presque exclusivement attaché aux traces du grand philosophe grec, dont il commente les dix livres sur la politique. Toutefois cet ouvrage du grand maître s'écarte d'autant par la forme de tous ses autres travaux examinés jusqu'ici, qu'il ne nous apparaît plus comme simple paraphrase du texte aristotélicien, mais comme véritable commentaire personnel. En tête se trouve toujours le texte intègre d'Aristote (dont Jammy donne deux traductions : l'*antiqua* et celle de Léonard Aretinus); puis vient le commentaire, qui explique chaque mot, suit pas à pas l'argumentation et s'attache, par des exemples, à rendre intelligible ce qui a été dit. Nous rencontrons rarement l'opinion personnelle et opposée du commentateur. Dans le passage grec où il est dit qu'il y a des esclaves par nature, Albert se contente de reproduire l'argumentation du philosophe; il en est de même pour ce qui regarde la communauté des femmes et des biens. Il ne contredit Aristote que dans certains cas, comme dans la question des causes, des révolutions et des changements dans les institutions gouvernementales. Il dit à ce propos :

« Socrate a prétendu qu'une institution primitivement bonne ne peut jamais tomber. Aristote soutient, au contraire, que les États durent jusqu'à ce que leur temps soit accompli, ou qu'un motif quelconque,

comme, par exemple, l'appauvrissement de certain potentat, le pousse à le renverser. Le Stagyrite oublie cependant quelque chose, car, d'après Ptolémée, cela peut dépendre de la position des étoiles. Il est possible, du reste, qu'un gouvernement défectueux devienne meilleur, comme Hippocrate, qui, malgré ses penchants à toute espèce de mal, se rendit cependant maître de tous ses vices; ou encore comme ce roi de Perse qui foudroyait toute injustice avec ce seul mot : « *Non decet regem* 1. »

Au passage où Aristote recommande la surveillance (*custodia*) des femmes publiques et des éphèbes, Albert dit : « Cette loi s'observe aujourd'hui encore dans les États d'Orient, où l'impureté régna toujours : races abominables de sodomites et d'hérétiques contre nature. Voilà pourquoi Albumasar dit de Mahomet, dont ces peuples sont partisans : « L'emblème de la doctrine de Mahomet est le scorpion, qui, d'après les astronomes, signifie mensonge. » Ce puissant scélérat n'a, en effet, jamais enseigné que le mensonge et des doctrines honteuses 2. »

En fait de notices particulières, nous reproduisons les suivantes :

« Les Scythes sont un peuple d'esclaves; le pays des Celtes (*Celta*) est une île de la mer 3.

« Chez les Scythes, le jour de la fête de Bacchus, on portait çà et là une coupe appelée par les Anglais *wuisheile*, et que nous nommons *garsel* : celui-là

1 *Politic.*, p. 345.

2 *Ibid.*, p. 383.

3 *Ibid.*, p. 400.

seul pouvait y porter les lèvres qui avait abattu un ennemi ¹.

« Aristote ne parle pas des relations à entretenir avec les gouvernements voisins, mais il en est question dans un code intitulé : *les Anciens et les Nouveaux Digestes*, qui embrassent trois parties. Ce code toutefois repose plus sur des décrets impériaux que sur des conclusions de raison ².

« Socrate dit à Solon, dans le *Timée*, qu'avant 9,000 ans il y avait en Égypte un gouvernement remarquable. Cela ne peut être, puisque le monde n'a pas cet âge.

« Scylla (c'est-à-dire chien, car ces rochers ont la forme de têtes de chien) et Charybde sont encore aujourd'hui des lieux redoutables pour les vaisseaux; ils se trouvent à une demi-journée l'un de l'autre ³.

« Dieu n'agréait aucunement l'immolation des taureaux que lui offraient les Juifs, mais il les tolérait à cause de la dureté de ce peuple; il aimait mieux, en effet, qu'on lui sacrifiât qu'aux divinités étrangères ⁴. »

Albert rejette absolument l'opinion d'Aristote et de ses successeurs sur l'éternité du monde ⁵.

Il rapporte aussi, au sujet de la position des temples dans une ville, un remarquable passage de Vitruve

¹ *Politic.*, p. 400.

² *Ibid.*, p. 415.

³ *Ibid.*, p. 427.

⁴ *Ibidem.*

⁵ *Ibid.* La vérité, dit-il, est que : « *Primus motus per motum non inceptit.* »

conçu en ces termes : « Les temples de Vénus ne doivent point être construits dans la ville, mais à l'extérieur, dans des lieux verdoyants, afin que les femmes honnêtes, témoins des lascivités de ce culte infâme, ne soient pas entraînées au désordre. Qu'on bâtisse les sanctuaires de Mars hors des murs, dans des lieux rocailleux et abruptes; à Saturne, dans les bois et les bocages; à Jupiter, sur les collines et sur les plus hautes montagnes. La beauté extérieure doit correspondre à la magnificence du culte intérieur ¹. »

Nous trouvons ici un certain *Remigius* cité par Albert comme lexicographe grec : *Remigius dicit in expositione græcorum vocabulorum* ².

Il parle aussi d'un ouvrage d'Aristote intitulé *de Disciplinâ*, mais il doute qu'il soit réellement de ce philosophe.

Voici maintenant quelques singularités assez intéressantes sur la vie de famille : « Tout enfant rabougri, dit-il, est mis à mort, même de nos jours, chez les païens, comme, par exemple, chez les Slaves appelés Cumans. Il en est de même pour les vieillards incapables de travail ³.

« L'avortement d'un fœtus est une faute moins grave que le meurtre de l'enfant né.

¹ *Politic.*, p. 437. Extrait qui pourrait peut-être nous donner de nouvelles lumières sur la construction des temples dans les temps anciens.

² *Ibid.*, p. 438.

³ *Ibid.*, p. 461. C'est à ce sujet qu'il raconte sa mission dans la Saxe et la Pologne, comme nous l'avons rapporté plus haut.

« L'adultère est sévèrement puni, Dieu même le condamne à la peine de mort. De nos jours, les lois humaines ordonnent que les deux coupables soient conduits nus à travers la ville et fouettés de verges; que la femme adultère soit séparée de son mari et perde sa dot, à moins que celui-ci ne consente à la reprendre ¹.

« Aristote dit, avec raison, que ceux qui tiennent de mauvais discours doivent être précipités dans des fosses remplies de boue, et cela en présence d'une grande assemblée ².

« Il en est qui donnent à la vertu active la préférence sur la vertu intellectuelle; d'autres font le contraire ³.

« *Germania* équivaut à *germinans populos* ⁴. »

La conclusion de tout cet important ouvrage sur la politique se trouve dans l'extrait déjà reproduit plus haut, où notre grand maître prétend ne vouloir exposer ici que l'opinion des péripatéticiens, et se sert contre ses propres contradicteurs d'un langage qui ne possède rien moins que le cachet de la mansuétude. Voilà comme Albert sut s'approprier toute la science naturelle des temps anciens, comme il sut l'enrichir des trésors précieux de son expérience et de ses recherches personnelles, de manière à en présenter aux yeux de ceux qui désirent s'instruire un système complet et très-étendu.

A ce premier système vient se rattacher, en second

¹ *Polit.*, p. 462.

² *Ibid.*, p. 467.

³ *Ibid.*, p. 472.

⁴ *Ibid.*, p. 476.

ordre, celui de la science surnaturelle, de la théologie, comme couronne et complément de la science naturelle. Donnons, pour terminer, quelques courts exemples des travaux extraordinaires du grand maître dans ce sublime ressort ¹.

THÉOLOGIE. Nous avons pu nous rendre compte, par un grand nombre de maximes d'Albert déjà connues, de ce que pensait le grand homme sur les rapports de la foi avec la science naturelle. Il regarde la philosophie et la théologie comme deux domaines séparés, l'étude de la philosophie péripatéticienne et l'étude de la théologie comme deux choses tout à fait différentes; mais il est non moins certain qu'il reconnut l'insuffisance de la philosophie pour la pleine et entière intelligence du vrai. Il est des vérités qui ne sont propres qu'à la science de la foi, laquelle constitue le complément nécessaire de la science naturelle ². La science de la foi donne aussi une certitude plus haute que la raison, vu que celle-là repose sur une infusion divine, tandis que celle-ci n'a d'autre base que les opinions humaines ³. De là vient qu'Albert se

¹ Extrait de la théologie d'Albert, dans Cranmer : continuation de l'*Histoire universelle* de Bossuet. (Leipsick 1759-1786.) Vol. VII.

² *Summa Theol.*, p. 6. « Noster intellectus perficitur luminibus « et elevatur : et ex lumine quidem connaturali non elevatur ad « scientiam Trinitatis et Incarnationis et Resurrectionis. Ex « lumine autem fluente à superiori naturâ, ad supermundana « elevatur, quæ potentiâ solâ divinâ et voluntate sunt. Et his « lumine desuper fluente assentit, et certius ea scit, quàm ea « quæ ex naturali sibi connaturali accipit. »

³ « Theologia stat intra limites fidei, nec luxuriatur per phan-

permet de corriger la philosophie des péripatéticiens dans les passages où elle s'attaque évidemment à la doctrine chrétienne. Il est, du reste, loin de souscrire à la possibilité même d'une contradiction entre la raison et la foi ; car, dit-il, toutes deux reposent sur l'expérience. La foi est une opération de Dieu en nous, une épreuve de la grâce que nous élevons ensuite à notre connaissance ; tout savoir naturel émane de même de l'expérience, et nous concluons ici des effets à la cause. Or la cause de l'expérience extérieure et surnaturelle, c'est le même Dieu ¹.

Albert regarde cependant la théologie comme une science, même comme la plus parfaite et la plus nécessaire ; « car, dit-il, nous ne pouvons, à l'aide de la seule lumière qui nous est innée, connaître suffisamment les devoirs à remplir pour le salut. Voilà pourquoi la théologie, dût-on savoir toutes les autres sciences, est encore nécessaire, parce qu'en elle, à l'aide d'une illumination surnaturelle, l'homme apprend ce qu'exige l'affaire de son bonheur futur ².

« *tasias, sicut scenicæ meretriculæ aliarum scientiarum.* » Dans le Commentaire sur saint Matthieu, page 5, et dans la Somme, page 6 : « *Quod scitur ex primo veriùs scitur, quàm id, quod scitur ex aliquo secundorum, sed quod scitur per inspirationem, scitur ex primo, ergò veriùs scitur quam aliqua alia causa.* »

¹ « *Duo sunt modi revelationis. Unus quidem modus est per lumen generale nobis. Et hoc modo revelatum est philosophis ; hoc enim lumen non potest esse nisi a primo lumine Dei. Aliud lumen est ad super mundana contuenda, et hoc est elevatum super nos. Et hoc lumine revelata est hæc scientia.* » *Summa Theolog.*, p. 12.

² *Summa Theolog.*, p. 12.

« La théologie se sert aussi de l'argumentation, non au point de vue de la chose elle-même, puisque le tout repose sur la vérité première, mais au point de vue de la position, en tant que toute conséquence de la position doit être concédée et tout ce qui lui est contraire mis à part. Il faut défendre la vérité du dogme contre les hérétiques; c'est pourquoi saint Augustin et d'autres ont fait usage de preuves rationnelles, selon cette parole de l'apôtre Pierre (1, 3) : « Soyez toujours prêts à rendre raison de votre espérance et de votre foi à quiconque le demandera ¹. »

Dans la question de l'essence de la théologie, Albert se demande si elle est une science pratique ou théorique : « A vrai dire, dit-il, la théologie est pratique et consiste dans l'exercice de la vertu théologique ou principale; car, bien que cherchant le vrai, même dans ce qui fait l'objet de notre jouissance ou de notre usage, elle le rapporte toujours à l'appétit, afin que, par ce moyen ou par la raison aimante, elle trouve la plus haute vérité dans la foi ou dans ce qui s'ensuit, le plus grand bonheur par l'espérance ou dans ce qui en émane, les plus grands biens par l'a-

¹ *Summa Theolog.*, page 15, et plus au long encore, page 60 :
 « Tres rationes sunt propter quas bonum est querere rationes
 « credendorum. Una est, ut melius cognoscatur creditum. Melius
 « enim cognoscitur, quod duabus viis cognoscitur, quam quod
 « unâ; et sic quod fide et ratione cognoscitur melius cognoscitur,
 « quam quod cognoscitur solâ fide. Secunda est propter inductio-
 « nem simplicium ad fidem, qui facilius inducuntur per rationem
 « persuasivam. Tertia est propter contradictionem infidelium
 « convincendam, qui non possunt convinci nisi per rationem,
 « quia Scripturam non accipiunt. »

mour. Elle a aussi recours à l'histoire, aux commandements et aux comparaisons pour rendre la vie méritoire. Enfin elle fait usage des sacrés cantiques (comme des psaumes) pour alimenter la dévotion¹. »

Comme on le voit, Albert fait l'éloge de la théologie dans le sens du plus parfait mysticisme; il la regarde comme science proprement pratique et comme fil conducteur à la sainteté. Il n'est pas ici question de schisme entre la mystique et la scolastique.

En fait de preuves, Albert met en usage dans ses écrits théologiques, outre la sainte Écriture, toute la littérature sacrée et profane de l'antiquité et des âges chrétiens. Les Pères de l'Église qu'on trouve le plus souvent mentionnés sont : saint Grégoire de Nysse (appelé Nicenus par Albert), saint Chrysostome, Grégoire, Eusèbe de Césarée, Ambroise, Augustin, Jérôme, Jean Damascène, Fulgence, Isidore, Victorius, Anselme et Bernard; les autres auteurs sont : Boèce, Raban Maur, Præpositivus, Haimon, Guillaume d'Aunton, Jean Scot (Erigène, dont il cite seul le Commentaire sur Denys l'Aréopagiste), Hugues et Richard de Saint-Victor, Gilbert de la Porrée, Pierre Lombard et plusieurs autres. Enfin nous trouvons même Virgile, Cicéron, Ovide, Homère, Platon, Aristote et les écrivains arabes, cités, soit comme autorités, soit comme objets de réfutation.

Nous ne reproduirons, à propos de l'enseignement d'Albert sur Dieu, que les extraits suivants. Dans la question de la cognoscibilité de Dieu, il se prononce

¹ *Summa Theolog.*, p. 11.

pour l'affirmative et dit : « Autre chose est de toucher une chose avec sa raison, de s'absorber dans l'objet de la connaissance; autre chose est de saisir et de comprendre cet objet. Le premier est possible par rapport à Dieu, le second ne l'est pas, comme dit saint Augustin: « Je puis bien voir Dieu, mais non le comprendre¹. »

Est-il possible de connaître la Trinité de Dieu avec les seules forces de la raison? Albert répond : « Les philosophes n'ont pu à l'aide de la raison naturelle connaître la trinité des personnes; car l'âme humaine ne parvient à la connaissance que d'un objet dont elle possède en elle-même les premiers principes. Les premiers principes, en effet, sont comme des instruments à l'aide desquels elle s'instruit elle-même et passe de la faculté de connaître à la connaissance réelle. Or elle possède en elle comme principe, qu'une nature simple et indivisible n'existe pas personnellement en trois personnes distinctes entre elles; aussi n'admet-elle rien pour ou contre cette question, à moins qu'elle ne soit élevée par la grâce ou par l'illumination d'une lumière supérieure². »

Peut-on prouver l'existence de Dieu? Est-elle connue en soi, ou est-elle seulement un article de foi? Albert répond à ces demandes en disant : « On peut prouver

¹ *Summa Theolog.*, p. 30.

² *Ibidem.*, p. 32. On prétend, du reste, plus tard, que les philosophes doivent avoir une certaine connaissance de la Trinité, vu que tout ce qu'il y a de noble dans les créatures doit se retrouver éminemment en Dieu; or comme l'Un en Trois et le Trois en Un se rencontre dans le monde créé, il doit aussi se trouver en Dieu.

une chose dans un sens large et strict, en général (*communiter*) et en particulier. On prouve, en général, ce qu'au moyen d'une démonstration quelconque (*ostensione*) nous savons exister en soi ou dans une autre, et c'est ainsi qu'il est possible de prouver l'existence de Dieu. On appelle preuve stricte le syllogisme qui conclut à l'aide d'un moyen terme essentiel et convertible : que ce moyen terme soit cause ou effet, ou un équivalent de l'un ou de l'autre¹. Cette preuve peut être directe (*ostensiva*), ou indirecte (*ad impossibile*). Or on ne peut démontrer directement que Dieu est, parce qu'il n'a aucune cause hors de lui, qu'il ne s'épuise pas par ses effets, enfin parce qu'il n'a donné aucun signe parfaitement expressif de son être. Il est possible de prouver l'existence de Dieu d'une manière indirecte; car si on admettait que Dieu n'est pas, il s'en suivrait une foule de conséquences impossibles 2. »

De là, Albert ajoute encore aux arguments ordinaires en faveur de l'existence de Dieu, deux preuves nouvelles tirées du mouvement et de l'être circonscrit³.

Dans ses recherches sur la simplicité de Dieu, le grand homme foudroie tout panthéisme en disant : « Dieu n'est ni forme essentielle, ni matière d'aucune chose, ni ne peut l'être. Saint Bernard disait très-judicieusement que Dieu n'est pas le principe maté-

¹ C'est-à-dire que le terme moyen doit être la cause de la proposition à démontrer ou un effet qui l'épuise entièrement (de là, convertible); ou bien il faut que ce soient des images, des signes qui épuisent complètement la cause.

² *Summa Theolog.*, p. 63.

³ *Ibid.*, p. 65.

riel ou essentiel, mais le principe causal de toutes choses ¹. »

A cette opinion se rattache aussi sa doctrine sur l'éternité de toutes vérités, sur l'être éternel de la vérité de toutes choses en Dieu : « La vérité est éternelle, dit la foi catholique. » Mais quelle est cette vérité ? C'est celle de la lumière divine formant les idées de toutes choses, prédestinant les créatures à être ce qu'elles sont, à ne pas être autres qu'elles-mêmes ; assignant le temps où il sera vrai d'elles qu'elles ont été ou qu'elles seront. Pour les vérités formées en ce monde, et que l'on distingue en vérité représentative et vérité objective, en vérité contingente et vérité nécessaire, en vérité complexe et vérité in complexe, en vérité sensible et vérité intelligible ; avant l'existence du monde et du temps elles n'étaient pas dans cette lumière divine, si ce n'est comme l'effet est dans sa cause première avant d'exister en lui-même ².

Dans ses vastes recherches sur le bien et le mal, Albert dit : « Le mal ne peut d'aucune façon provenir effectivement (*effective*) du souverain bien, car le plus grand bien ne peut avoir que le caractère de la bonté ; et bien que ses effets, comme la création, soient libres, la volonté, cependant, ne peut être séparée de l'essence, et tout ce qu'il appelle à l'être a sa racine dans le bien et y est incliné. Au contraire, toute autre chose que le bien, mais qui y prend part, peut devenir mauvais. En effet, un renversement naturel, un abandon

¹ *Summa Theolog.*, p. 76.

² *Ibid.*, p. 119.

volontaire de la voie droite peuvent corrompre cette chose, la détourner du bien, la pousser à un acte mauvais, et en faire par ce moyen une cause de mal ¹.

Après avoir parcouru toute la sublime thèse du mystère de la sainte Trinité et l'avoir exposée avec une étendue et une profondeur qu'on chercherait en vain dans les autres théologiens, le grand maître parle, à propos de la science divine, de la réprobation, et complète à ce sujet le fameux Pierre Lombard. Ce docteur avait enseigné que la réprobation n'est autre chose que la prescience des crimes de quelques-uns et la préparation de leur malheur éternel ². Albert dit : « La réprobation est la prescience de la malice de quelques-uns, mais non la prédétermination ; elle est de plus la préparation au châtimement. Il y a donc trois choses dans la réprobation : la prescience de la malice, c'est-à-dire la simple connaissance sans aucune causalité, par laquelle Dieu prévoit ce qui est futur. La seconde est la future malice en celui qui doit tomber sous le coup de la réprobation. La troisième est la damnation préparée qui convient aux pécheurs. Et à ce point de vue, prévoir ne signifie pas seulement une simple vision, mais une connaissance active, laquelle importe le commandement, l'ordre et la préparation. Et dans ces trois choses, la première n'est en aucune manière la cause de la seconde, mais la seconde est cause de la troisième. La réprobation, en effet, est la contrepartie de la prédestination, qui consiste dans la prescience de la

¹ *Summa Theol.*, p. 146.

² *Lib. I. Sentent, distinct. XL, 4.*

bonne vie et dans la préparation de la grâce pour le présent, de la gloire pour l'avenir 1. »

Albert reprend la question du destin dans sa Somme théologique, mais en lui donnant un sens conforme aux principes du christianisme. « On peut, dit-il, donner du destin (*fatum*) différentes définitions selon les divers aspects sous lesquels on le considère. Ou dans l'objet qu'il règle, c'est une disposition inhérente, et telle est la définition qu'en donne Boëce. Considéré dans son rapport avec son principe, il est, et c'est encore Boëce qui le définit ainsi, l'enchaînement mobile et l'ordre dans le temps des choses dont la simplicité divine a disposé l'exécution; dans ce sens le destin comprend les causes de tout ce qui se fait, depuis le principe universel et premier jusqu'au dernier effet. Or le mot destin (*fatum*) étant le même que le mot grec qui, d'après Grégoire de Nysse et Hermès Trismégiste, signifie l'ordre des causes, cette définition est véritable et le désigne dans toute son extension; c'est donc une disposition inhérente aux causes mobiles et à leurs effets, disposition qui sert d'instrument à la Providence pour faire toutes choses dans leur ordre 2. »

En parlant de l'omniprésence de Dieu, Albert se demande également si plusieurs anges peuvent se trou-

1 *Summa Theolog.*, p. 366.

2 *Ibid.*, p. 383. Mais il rejette en même temps toute nécessité pour l'homme de s'astreindre à ces dispositions : « Erraverunt dicentes, quod illæ dispositiones imponerent necessitatem ad gerenda, ut quæcunque quis ageret, de necessitate fati et coactione id faceret; cùm non necessitati subdatur animus hominis, cùm semper liber sit et dominus actuum suorum, quia in ipso est facere, quod vult vel non facere. »

ver en même temps dans le même espace : « Ils ne le peuvent, dit-il, non à cause de l'occupation quantitative du lieu, mais à cause de la confusion des actes. »

L'être incréé seul peut se trouver dans un lieu de manière à ce que ses actes demeurent différents des actes de celui dans lequel il se trouve ¹.

Il n'admet pas davantage qu'un ange puisse être dans plusieurs lieux à la fois, substantiellement, parce qu'il a une substance indivisible ².

On trouve déjà, dans plusieurs endroits de la théologie du grand maître, la distinction des quatre manières d'être dans l'espace : *Modus absolutus* (l'être de Dieu dans l'espace), *definitivus* (les anges), *circumscriptivus* (les corps), *miraculosus* ou *sacramentalis* (Jésus-Christ dans l'hostie consacrée ³).

Les anges peuvent-ils prendre un corps? Albert répond : « Le philosophe ne peut dans cette question que dire peu de choses ou rien; il faut ici s'en remettre entièrement à l'autorité des saints et de la sainte Écriture ⁴. »

A la question, Si Dieu aurait pu mieux faire les choses qu'il ne les a faites, il répond par une distinction : « Il est de foi, dit-il, que Dieu n'a fait aucune créature incapable de devenir meilleure entre ses mains; car sans cela l'œuvre finie épuiserait la puis-

¹ *Summa Theolog.*, p. 413.

² *Ibid.*, p. 415.

³ *Ibid.*, p. 417.

⁴ *Ibid.*, p. 426. Il fait observer, à ce propos, que l'ange prend dans l'éther la matière nécessaire à la formation de son corps.

sance infinie : donc en soi les choses pourraient être meilleures, mais relativement à l'univers elles ne pourraient l'être ni le devenir. On peut les appeler le plus grand bien, car elles émanent de l'infinie sagesse, de la plus active puissance et de la meilleure volonté du Créateur. Ajoutons encore qu'elles ne pouvaient mieux convenir à l'ordonnance générale du monde ¹. »

Plus loin, dans la délicate question : Si Dieu peut faire quelque chose contre la nature, Albert observe, d'après saint Augustin, que le mot nature a un triple sens. « On appelle nature, dit-il, le cours ordinaire de la nature qui se trouve dans les plantes et les animaux ; on appelle encore nature la vertu active et passive au moyen de laquelle elle peut, par une activité physique, produire une chose d'un corps passif, ce qui est conforme au cours de la nature ; on donne enfin le nom de nature à la *natura naturans*, c'est-à-dire à cette sujétion naturelle du côté de la nature créée, et à cette puissance naturelle dont se sert la *natura naturans*, c'est-à-dire Dieu, pour faire dans la création tout ce qu'elle veut. Cela a lieu de deux manières : d'après les lois de la nature et d'après le libre arbitre. Voilà pourquoi il est des choses qui sont au-dessus de la nature (*supra*), d'autres contre (*contra*), d'autres enfin à côté de la nature (*præter*).

« Sont au-dessus de la nature celles qui ne sont pas en puissance, mais qui par l'omnipotence divine peuvent faire partie d'une matière. Telle, selon saint

¹ *Summa Theolog.* p. 446.

Denys, la résurrection. Est contre nature tout ce qui semble déroger au cours ordinaire de la nature. Ainsi l'enfantement d'une vierge sans préjudice de sa virginité, la guérison d'un aveugle et la résurrection d'un mort. Ces faits ne sont pas au pouvoir de la nature, mais ils peuvent s'accomplir par la toute-puissance divine, qui, selon l'ordre naturel, peut faire dans les êtres subordonnés ce qu'elle veut. Le miracle, dit saint Chrysostome, est ce qui ne peut être accompli que par la seule volonté divine.

« Enfin, *præter naturam* sont les événements qui, à la vérité, ne dépassent pas le pouvoir de la nature, mais qu'elle n'accomplit pas ordinairement. Telle fut la métamorphose de la verge d'Aaron en serpent (*Exode*, VII). Le germe reptile reposait dans la verge, puisque la corruption de tout objet semblable peut donner naissance à ces sortes d'animaux; mais dans cette circonstance il se fit subitement, ce qui d'ordinaire n'arrive qu'à la longue. Nous disons donc que Dieu agit, dans tous les miracles, contre la nature dans la première acception de ce mot, mais il ne fait jamais rien contre elle dans le second et le troisième sens du mot nature; car s'il faisait quoi que ce soit dans le second sens, il se serait ennemi à lui-même, et il renverserait ses propres lois s'il agissait dans le troisième sens. D'où il faut conclure, qu'à dire vrai, Dieu ne fait rien contre, mais *supra et præter naturam* ¹. »

¹ *Summa Theol.*, p. 456, et plus clairement encore, p. 473 :
 « Natura dicitur tribus modis. Primo modo dicta natura regula
 « immobilis est providentiæ quæ unumquodque ad debitum
 « naturæ suæ finem gubernatur et ducitur. Et contra hanc

Ces passages, tirés de la doctrine d'Albert sur Dieu un et trine, doctrine exposée par lui dans le plus grand détail, avec un regard rétrospectif sur tous les noms, propriétés et processions divines, avec des réponses à toutes les questions susceptibles d'être soulevées sur ces matières, peuvent nous donner quelque idée de la place qu'occupe le grand maître dans le développement du dogme et de ses rapports avec les problèmes les plus difficiles de la science théologique. Nous allons soumettre aussi à un rapide examen son enseignement sur les créatures, et reproduire ses maximes et ses opinions les plus significatives sur cet important sujet ¹.

Chose remarquable! Albert engage ici une lutte ardente contre les plus graves autorités, contre ses

« naturam non potest Deus facere, sicut nec contra seipsum.
 « Secundo modo dicitur natura lex sive dispositio obedientialis,
 « quàm omnis natura ad Deum ordinatur, ut fiat in eâ, quid-
 « quid Deus voluerit. Et hæc natura se habet ad naturam primo
 « dictam; sicut se habet fatum ad Providentiam. Et contra hanc
 « naturam Deus iterùm nihil potest præcipere nec facere sicut
 « nec contra seipsum. Tertio modo dicitur natura solutus et con-
 « suetus cursus naturæ. Et contra illum potest facere et præci-
 « pere Deus, maximè præcepto probationis et instructionis :
 « quia in illis actum non vult Deus, sed aliquid circa actum. »
 On trouve plus de détails encore dans la *Summa Theolog.*,
 page 192.

¹ Vol. XVIII, dans Jammy. Albert se sert d'une charmante comparaison en commençant cette seconde partie de son travail :
 « Semblable à Moïse, dit-il, dont le front était illuminé d'un rayon
 « de feu lorsqu'il redescendit de la montagne après son colloque
 « avec le Tout-Puissant, notre intelligence devrait aussi être
 « remplie de lumière après que nous avons parlé de Dieu, cette
 « montagne lumineuse, afin d'avoir de ces bas lieux du monde
 « des créatures une vue vraie, fidèle et claire.

maitres chéris, Platon et Aristote, qui avaient émis une foule d'erreurs sur l'origine du monde. Après avoir réfuté au long le premier de ces philosophes, dont le système des trois principes, Dieu, les idées et la matière, ne fait du souverain Être que le réformateur de l'univers, le grand homme s'attache à découvrir les erreurs d'Aristote sur les principes et l'éternité du monde. Il va jusqu'à donner à un des chapitres de son travail le titre : *de Erroribus Aristotelis*. D'où l'on peut voir une fois de plus avec quelle justice certains philosophes modernes et de bas étage l'ont surnommé le singe d'Aristote.

« Aristote, dit Albert, en concluant l'éternité du monde de l'éternité du mouvement, s'est trompé. Le moteur est éternel, mais non le mobile. Le mouvement ne commença qu'après la création du mobile par le moteur; car la création n'est pas un mouvement, mais un appel à l'être, par la seule volonté divine, de toutes les choses qui n'étaient pas auparavant, qui ne sont rien en soi et qui sont de rien. Aristote s'est donc étrangement trompé dans sa démonstration (*multum erravit* ¹). »

Pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé le monde plus tôt? Albert répond en disant : « Les dispositions de sa sagesse et les lois de l'ordre ne le lui permettaient point. » Cette question équivaut du reste à celle-ci : Pourquoi le Christ a-t-il tant retardé son incarnation? Voici la réponse qu'en donne l'Apôtre au verset 4 de son Épître

¹ *Summa Theolog.*, p. 59. Il réfute de la même manière les sept preuves apportées par Rabby Moïse à l'appui de l'éternité du monde.

aux Galates : « Lorsque la plénitude des temps fut arrivée, Dieu envoya son Fils ; » et, par plénitude des temps, saint Paul entend ici l'époque qu'avait précédée le Dieu trine. Veut-on savoir en outre pourquoi Dieu n'a pas voulu créer plus tôt ? Nous répondrons avec saint Augustin que cette demande est dépourvue de sens, parce que l'homme n'a pas à s'enquérir des causes de la volonté divine. Cependant, pour ne pas rester débiteur d'une réponse, nous ferons observer que les anciens donnaient pour raison la non-convenance, parce que, prétendaient-ils, la créature, dans le cas dont il s'agit, eût été égale à Dieu, tous deux étant alors éternels. Nous disons, nous, que la création ne pouvait être faite de manière à être éternelle et sans commencement de durée. Dieu n'envisage pas ce qu'il peut faire, ses actes n'étant guidés par aucun besoin personnel, mais ce que les lois de sa sagesse et l'impulsion de son amour lui représentent comme convenable et avantageux à la créature. »

Quant aux anges, Albert ne prend pas son point de départ, pour les distinguer entre eux, dans l'espèce, mais dans la perfection de leurs offices, qui appartiennent au service du royaume céleste. Il les divise en neuf chœurs (*in tres trinos ornatus*¹). Au sujet du lieu de leur séjour, Albert nous parle aussi du ciel de la Trinité : « Dans le ciel de la Trinité, dit-il, il n'y a rien que la Trinité elle-même. Ce ciel n'est point un corps, mais l'extraordinaire élévation de la Trinité même, qui conserve et protège tout ce qui est. Aucune

¹ *Summa Theolog.*, p. 78.

créature ne se trouve dans le ciel de la Trinité, parce que rien ne peut atteindre à l'égalité de l'élévation divine. La sainte Vierge elle-même, en tant que créature, n'habite pas ce glorieux séjour. Bien que par delà les chœurs des anges il n'y ait rien que le ciel de la Trinité, il est certain toutefois, pour ce qui regarde la différence des demeures dans la béatitude, que les chœurs des anges n'égalent pas Dieu; car entre l'élévation divine et l'élévation des créatures angéliques il y a une distance infinie, aussi bien dans les degrés du mérite que de la gloire. La sainte Vierge seule est dite s'élever au-dessus des chœurs angéliques, faveur qui n'est accordée à aucun saint ¹.

Les anges ont-ils connu le mystère de l'Incarnation? Albert dit : « Une glose prétend que les anges supérieurs le connurent à cette parole : Que la lumière soit! et que les autres l'apprenent de l'Église, c'est-à-dire par la prédication des apôtres. On peut dire aussi que les esprits célestes connaissent de deux manières : par la parole, et (*in proprio genere*). Cette distinction posée, nous disons que, par la parole, ils ont connu le mystère de l'Incarnation dès le premier moment de leur existence; mais *in proprio genere*, ils ne le connurent qu'après son accomplissement ². »

En parlant de la chute des anges, le grand maître réfute l'opinion manichéenne, d'après laquelle la terrible lutte décrite dans l'Apocalypse n'aurait été que celle des démons contre Dieu. C'est une erreur, dit

¹ *Summa Theolog.*, p. 89.

² *Ibid.*, p. 136.

Albert, car ce combat fut terminé sur-le-champ et sans aucun effort par la volonté divine 1.

Comme péché des anges Albert ne mentionne que l'orgueil, parce qu'ils se crurent les égaux de Dieu. Il ne laisse cependant pas d'incliner vers l'opinion de saint Bernard, d'après laquelle Lucifer, sachant qu'un jour Dieu s'unirait de la manière la plus intime à une créature intelligente, et s'imaginant que cette créature ne pouvait être que lui-même, se serait livré à l'orgueil, complu dans sa beauté et cru l'égal de Dieu.

Les lieux dans lesquels furent précipités les mauvais anges sont l'enfer, ce qu'il y a de plus bas (comme châtiment très-convenable à la superbe), et l'atmosphère, où leur punition doit encore servir au bien, c'est-à-dire à l'épreuve des justes. Dans le Traité de la création, qui renferme le plus vaste commentaire de l'œuvre des six jours, les mots ciel et terre signifient, d'après notre auteur, la créature spirituelle et matérielle.

De plus : « Le ciel et la terre ont été créés avant chaque jour, car le jour est produit par l'oscillation de la lumière ou du soleil levant et couchant. Jour (avant le quatrième jour) veut dire temps, parce que le jour est la principale partie du temps 2. »

Dans la question de l'origine des âmes, Albert rejette l'opinion de ceux qui la croient *ex traduce, una ex alia, sicut corpus ex corpore*, comme aussi la préexistence des âmes aux corps, et dit positivement que chaque âme est créée par Dieu immédiatement,

1 *Summa Theology.*, p. 148.

2 *Ibid.*, II, p. 296.

la création étant un acte auquel nulle créature ne peut participer, et qui n'appartient qu'à l'auteur de tout ce qui est. C'est la complexion du corps qui cause la transmission des propriétés paternelles ou maternelles sur les enfants. Enfin le repos de Dieu, mentionné dans les Écritures, se rapporte aux genres et aux espèces. Tous ces points sont de foi catholique, ajoute Albert ¹.

Il explique l'union de l'âme et du corps en disant qu'elle se fait par le *medium congruentiæ*, lequel pousse les extrêmes à une égalité parfaite; la partie supérieure dans la chair, et la partie inférieure dans l'âme. La partie supérieure dans la chair est la sensualité (*sensualitas, quam anima influit corpori organico*), la partie inférieure dans l'âme est l'imagination (*phantasticus spiritus qui defert formas sensibiles ab organis sensuum ad animam, quem probat Avicenna esse corpoream* ². »

Albert réfute les trente preuves des Arabes en faveur de l'unité des âmes par trente-huit raisons contraires ³.

« Le corps d'Adam, dans l'origine, était animal (*animale*) et non spirituel, c'est-à-dire qu'il avait besoin de nourriture et était génératif. A cet état était approprié l'usage des fruits et des légumes; il ne connaissait cependant pas encore l'usage des viandes, dont il ne se servit qu'après la chute, lorsque le péché eut frappé de mort son malheureux corps ⁴.

¹ *Summa Theolog.*, p. 366 et 368.

² *Ibid.*, p. 378.

³ *Ibid.*, p. 380.

⁴ *Ibid.*, II, p. 401.

« Le sommeil du premier homme fut un sommeil profond. Il y avait perdu l'usage des sens et était abîmé dans la contemplation du mystère de la naissance de l'Église, savoir, comment elle sortirait un jour du côté du Sauveur ¹. »

Albert mentionne, au sujet des dons naturels à l'âme humaine, la *sensualitas*, *ratio*, et le *liberum arbitrium*, et se livre sur ces matières aux plus vastes recherches.

Pour la doctrine sur la chute originelle et ses suites, il s'en tient surtout à l'autorité de saint Augustin et de Pierre Lombard.

La grâce, d'après notre savant théologien, est un état et une qualité qui rend l'homme capable d'œuvres méritoires pour la vie éternelle, que Dieu nous accorde sans notre coopération, et qui met la volonté, en la prévenant, dans la possibilité d'accomplir des actes méritoires ².

La syndérèse est, selon notre auteur, une puissance de l'âme complétée par un *habitus* (*potentia completa habitu*); en tant que puissance, les saints et les philosophes la placent parmi les puissances; en tant qu'état (*habitus*), ils la comptent au nombre des états ³.

¹ *Summa Théol.*, p. 405.

² *Ibid.*, p. 461. Albert mentionne également ici toutes les définitions connues de la grâce et cherche à les rapprocher.

³ *Ibid.*, p. 465. Il ajoute aussitôt après : A vrai dire elle est un *scibile formaliter*; mais *formaliter* un *habitus in potentia* ou bien *potentia habitualis*, p. 469. Il distingue encore, après cela, la syndérèse de la conscience, disant que celle-là est une

La conscience est-elle du domaine de la raison? « La conscience, répond le grand maître, fait partie de la raison pratique, c'est-à-dire de la raison considérée comme directrice de nos actes; on l'en appelle le flambeau, car elle incline toujours au bien et murmure contre le mal : et c'est là ce que veulent dire les saints, qui en font une partie de la raison. Mais elle n'a aucun rapport à la raison spéculative, je veux dire à ces actes de raisonnement par lesquels nous apprenons les sciences spéculatives. De même, quand on demande si elle est du domaine de la volonté, il faut distinguer la volonté naturelle et la volonté délibérée : sans doute la conscience n'est pas sans la volonté naturelle, mais elle n'a aucun rapport avec la volonté délibérée. C'est ainsi que se résolvent les objections, et il est inutile de traiter plus longuement ce sujet.

Pénétrons toutefois plus avant, et cherchons s'il peut arriver à la conscience de pécher. La conscience, considérée dans ce qui lui est propre, ne pèche pas; mais elle a deux rapports, l'un avec sa règle, qui ne l'égaré jamais, l'autre avec les facultés qu'elle gouverne, le libre arbitre, la raison, la volonté, auxquels, dit saint Grégoire, elle est étrangère et supérieure : à cause de cette union il peut se faire qu'elle tombe, comme tombe le cavalier quand son cheval s'abat; la faute est au cheval, non pas au cavalier; celui-ci ne peut être coupable que de n'avoir pas serré le frein de sa monture pour l'empêcher de broncher.

puissance de l'âme, et celle-ci un *habitus*; mais elles ont des caractères communs.

C'est ainsi que l'on peut quelquefois imputer à la conscience le péché du libre arbitre, de la raison et de la volonté; elle est coupable de n'avoir pas empêché leur chute¹.

« La conscience n'est jamais entièrement morte dans aucun homme, qu'il soit encore voyageur ou parmi les réprouvés. Seulement chez ceux-ci elle n'est plus une inclination au bien, mais le désespoir causé par le châtement, conséquence du péché.

« Les vertus se divisent en vertus théologiques et vertus cardinales. Cette division se rapporte à la cause efficiente. Les vertus théologiques poussent l'homme vers le but divin et lui sont infusées par Dieu. Les vertus cardinales, au contraire, poussent au juste milieu dans les appétits, et les actes s'acquièrent par l'enseignement². »

La comparaison que fait Albert entre la création et la justification est des plus ingénieuses : « Toutes deux, dit-il en terminant, ne sont pas des miracles (*miracula*), mais elles sont miraculeuses, vu que, à cause de leur caractère de sublimité, elles transportent l'homme dans une surabondance d'admiration. L'œuvre de la régénération est toutefois plus admirable par cela seul qu'elle est une preuve plus manifeste de l'amour et de la bonté divines, comme le dit le diacre dans la bénédiction du cierge pascal : O inappréciable épanchement d'amour ! pour sauver l'esclave, le Fils a été livré ! »

¹ *Summa Theolog.*, II, p. 467.

² *Ibid.*, p. 480.

A la question : Comment la foi active dans l'amour accomplit la justification, Albert répond ¹ : « La justification du pécheur ne vient pas de nous, encore moins d'un mouvement sorti de nous, mais de Dieu seul, qui est l'auteur de la force et de la grâce, par lesquelles l'esprit de l'homme reçoit la guérison de ses blessures et est rendu capable d'œuvres méritoires. Le libre arbitre provoque ensuite lui-même le mouvement (*motus ipse elicitur à libero arbitrio*); mais c'est la grâce et la vertu d'en haut qui le placent dans un tel état, qu'il devient capable de mérite. Saint Augustin dit en ce sens que la grâce mérite augmentation, afin qu'augmentée elle puisse mériter la perfection ². »

Albert mentionne comme trois hérésies opposées à la grâce les doctrines de Pélage, de Jovinien et de Manès, et les réfute toutes principalement avec les armes de saint Jérôme et de saint Augustin.

Quant au péché originel, dont il cherche encore à réunir les diverses définitions, voici quel est son sentiment contre quelques opinions particulières : « Le péché originel est aussi bien une coulpe qu'un châtiement, d'après la foi catholique. Il ne se transmet point du côté de l'âme, car l'âme n'est point transplantée par voie de dépouillement; mais le péché se transmet par l'origine corrompue (*ex corruptâ origine*), laquelle est transmise à l'enfant par la semence ³. La corruption passe, pour le péché originel, de la chair dans

¹ *Summa Theolog.*, p. 482.

² *Ibid.*, II, p. 481.

³ *Ibid.*, p. 491.

l'âme, qu'elle flétrit par la corruption de la coulpe et du châtement ¹. »

La concupiscence est essentiellement une de ces punitions qui proviennent de la faute originelle ².

En se demandant s'il est quelque chose de la nourriture qui passe dans l'essence même de la nature humaine, notre savant cite un écrivain du nom de Gimundus, auteur d'un livre intitulé *de Corpore Christi*, contre Bérenger ³.

Il observe, en parlant du *fomes peccati* : « Ce *fomes* était complètement anéanti dans la sainte Vierge ; selon Pierre Lombard, le Saint-Esprit l'avait purifiée du péché par la grâce prévenante (*purgavit*) et délivrée du germe même de ce mal maudit. »

D'après notre auteur, la différence entre le péché véniel et le péché mortel consiste en ceci : « La faute vénielle est une parole, un acte ou un désir *præter legem Dei* ; la faute grave, au contraire, *contra legem Dei* ⁴. »

Albert donne aussi la plus longue étendue à sa discussion de la doctrine des péchés mortels et de leurs fils.

¹ *Summa Theol.*, p. 499. Il définit encore le péché originel : « Est culpa et pœna in parvulis à parentibus ad parvulos transmissa per concubitus seminalem. »

² *Ibid.*, p. 503.

³ *Ibid.*, p. 509.

⁴ *Ibid.*, p. 518. Il établit à ce propos huit classes de péchés en les considérant : par rapport au *reatus peccati*, *instrumenta peccati*, *materia*, *causæ*, *inclinantia ad peccatum*, *fines peccatorum*, *penes eum*, *in quem peccatur*, *formale in peccato*.

En traitant de l'impureté, le grand homme parle de certaines gens qui s'intitulaient les hommes du nouvel esprit (*de novo spiritu*), et qui ne regardaient point comme péché les attouchements déshonnêtes, etc... « Ce n'est encore là, dit-il, qu'une nouvelle hérésie éclore des doctrines perverses de Pélage ¹. »

Dans son traité de la Concupiscence des yeux il énumère toutes les fautes qui s'y rapportent et ajoute ensuite : « Les soins donnés à tout ce qui est noble et bon, comme à la culture des sciences libérales, sont permis, et n'appartiennent conséquemment pas à cette source mortelle. Il n'en est pas de même de l'étude des arts magiques, de la nécromancie, par exemple, car ils sont mauvais, inutiles et défendus par l'Église ². »

Albert rejette absolument l'axiome : Le but sanctifie les moyens, comme quand un homme se fait voleur pour nourrir un malheureux ³.

Il définit le péché contre le Saint-Esprit : « Un péché commis avec une malice certaine, un péché qui n'a point d'excuse, dont un des symptômes est l'endurcissement de l'esprit, dans lequel la crainte de Dieu disparaît pour faire place au mépris de ses saintes lois ; et ainsi ce crime consiste dans la malice permanente d'un cœur impénitent ⁴. »

Dans la question des rapports à garder avec les puissances séculières et ecclésiastiques, l'illustre Do-

¹ *Summa Theolog.*, II, p. 552.

² *Ibid.*, p. 579.

³ *Ibid.*, p. 581.

⁴ *Ibid.*, p. 589.

minicain fait cette importante remarque : « Il faut obéir aux autorités civiles, pour ce qui tient à l'ordre de l'État et de la communauté (*civilitatis et communitatis*), sans leur manifester aucune résistance; mais si elles commandaient quoi que ce soit contre les lois de Dieu, il faudrait non-seulement ne pas obéir, mais encore résister énergiquement ¹. »

Nous lisons ce passage, extrait de la règle de Saint-Benoît : « Il faut obéir au supérieur, dût-il commander l'impossible ². »

Albert dit en peu de mots, à la fin de son ouvrage sur le Pape : « Le souverain pontife a la plénitude d'autorité. Il est le préposé légitime de tous les hommes, car il tient la place de Dieu sur la terre ³. »

Voilà jusqu'où s'éleva notre grand maître dans sa *Somme de théologie*, dans sa vaste et scolastique exposition du dogme et de la morale du catholicisme, dans la construction de ce majestueux système dont nous sommes redevables à la scolastique, et qui n'a peut-être pas son pareil dans le cercle des autres sciences.

Les deux autres ouvrages sur le Rédempteur du péché et les bienfaits apportés aux hommes par lui, comme aussi sur les sacrements et les fins dernières, n'ont pas été achevés, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Il avait cependant déjà entrepris à une époque antérieure les questions presque innombrables, les recherches si profondes et si difficiles qui se rattachent

¹ *Summa Theolog.*, p. 595.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 596. Seul passage dans les écrits d'Albert sur la position dans le monde et les droits du souverain Pontife.

à ce sujet dans son fameux Commentaire des Sentences de Pierre Lombard. Or, comme il s'attache davantage ici aux opinions et aux maximes de son prédécesseur, comme ses efforts ne paraissent avoir pour but que d'allier les enseignements de ce dernier avec toutes les doctrines des autres autorités, nous nous croyons d'autant moins tenus d'extraire de ce volumineux écrit certains passages spéciaux que, par l'examen d'autres traités ¹, nous avons déjà fait connaître, dans le cours de cette histoire, les opinions du bienheureux maître sur le mystère de l'Incarnation, sur les vertus des sacrements et les fins dernières. Nous nous bornerons à un seul extrait, qui semble avoir fait passer Albert pour le créateur d'un mot important, d'un *terminus technicus*, lequel joue depuis lors un rôle remarquable dans la théologie dogmatique.

En traitant du mode d'opération des sacrements, Albert se demande comment opéraient ceux de l'ancienne loi, et plus spécialement, s'ils obtenaient au moins la rémission des péchés véniels. Il répond par la négative, et fait observer que *nunquam à Deo peccatum dimittitur sine gratiâ. Nullam autem virtute propriâ gratiam illa sacramenta contulerunt. Ergo virtute propriâ nunquàm peccatum aliquod curaverunt. Quod videtur esse concedendum, nisi per accidens, scilicet per opus operans.*

Le célèbre théologien décidait par là que l'élément opératif, dans les sacrements de l'ancienne loi, était

¹ Dans les ouvrages intitulés : *Mariale*, de *Eucharistid*, de *Muliere forti*, dans les Commentaires sur la sainte Écriture et dans le *Paradisus animæ*.

l'œuvre du récipiendaire et non celle du sacrement comme tel; tandis que dans ceux de la nouvelle alliance le sacrement opère comme sacrement. Il était presque inévitable qu'Albert, après avoir expliqué le premier mode dans le sens de *per opus operans*, dit ensuite des sacrements de la loi de grâce qu'ils opèrent *per opus operatum*, c'est-à-dire par eux-mêmes (indépendamment du ministre qui les confère et du sujet qui les reçoit), et en communiquant ainsi aux éléments leur plus haute puissance. Cette fameuse terminologie s'établit aussitôt d'elle-même. Elle se retrouve chez tous les théologiens postérieurs, et passa même dans les décisions du célèbre concile de Trente ¹.

Ces passages sont tirés du système théologique d'Albert. Quant aux propriétés caractéristiques et à la foule de ses ouvrages d'exégèse, nous en avons suffisamment parlé ailleurs. Nous ferons seulement observer encore que le grand maître maintient le principe, qu'il faut tenir pour saint et inspiré le livre que l'Église regarde comme tel. (Prologue du Commentaire sur l'Apocalypse). Il cherche souvent dans son exégèse des Évangiles à faire ressortir l'harmonie de certains passages qui sembleraient, à première vue, dénoter une divergence de langage dans les évangélistes. Les deux généalogies du Seigneur sont pour lui des tables généalogiques de saint Joseph. Enfin le fameux passage où saint Matthieu, chap. v, parle du divorce, doit s'entendre, selon lui, d'une séparation de table et de

¹ Voir le *Comment. ad libr. IV Sententiar., Distinct. I, article 9*, et l'article *opus operatum* dans le VII^e volume du *Lexique ecclésiastique fribourgeois*, par Mattes.

lit seulement. Ces pages consacrées à l'examen des écrits d'Albert ont permis à nos lecteurs, nous aimons à le penser, de jeter un rapide coup d'œil sur les travaux du grand homme dans l'immense empire des sciences. Nous l'avons vu parcourir, comme philosophe, toutes les régions des sciences naturelles avec une prédilection toute particulière, en mettant à profit toutes les recherches antérieures et le flambeau de ses observations personnelles à la main. Nous l'avons vu donner à ses travaux sur la physique, l'astronomie, la météorologie, la géographie physique, la minéralogie, la botanique, la zoologie, la physiologie, l'anatomie, la physiognomonique et la psychologie, la plus grande étendue, et obtenir dans ces matières des succès dont l'éclat ne pouvait s'attendre de la situation dans laquelle se trouvaient les études à cette époque. Pendant que dans ses traités de mathématiques il se plonge avec une ardeur infatigable dans le monde des nombres placé entre le suprasensible et le sensible, il étudie et nous expose ensuite, dans sa logique et dans sa métaphysique, le monde de l'esprit, les mouvements et les productions de l'intelligence, le monde du supra sensible et du sensible; dans sa Politique et son Éthique, enfin, il nous développe les principes du droit et de la morale. Il préférerait cependant à toutes ces sciences, simples filles de la raison humaine, la théologie, la science de Dieu. Il la regardait comme la reine des sciences; ses décisions lui paraissaient fondées sur le roc inébranlable; sa méthode lui semblait plus sûre, son empire plus magnifique, ses découvertes plus vastes, plus nombreuses et plus célestes que celles de

toutes les autres sciences. Ce sont ces parages que sa grande intelligence aimait surtout à visiter. De là ces nombreux écrits d'exégèse, de dogme, de morale et d'ascétisme que nous admirons aujourd'hui encore. C'est pour la théologie, pour sa gloire et sa défense qu'il aura sans doute entrepris ses longues pérégrinations à travers les lointains séjours des sciences naturelles : et toutes les connaissances qu'il rapportait, comme un glorieux butin, de ses laborieuses veilles, lui servaient pour la décoration du palais de cette grande reine ; de sorte que nous trouvons une fois de plus constatée l'exactitude de cet éloge magnifique : « Albert fut le Godefroy de Bouillon que le moyen âge stupéfait vit marcher triomphant à la tête de la croisade des sciences naturelles, conquérir le premier cette Jérusalem occupée par les païens, les Juifs, les sectateurs de Mahomet, et la remettre au pouvoir de la chrétienté pour le service de l'Église catholique. »

FIN

SUPPLÉMENT



A la page 5. — D'après l'histoire authentique de Lauingen par Raiser (1822), que nous n'avons pu consulter que plus tard, Lauingen (*Logena*) n'était, en 890, et sous le gouvernement d'Arnulfe, qu'un village (*villa*), avec un territoire de soixante-dix Huben et demie ¹. Dans les lettres de partage des comtes Louis et Henri de Bavière (1269), elle porte le nom d'*oppidum* (lieu fortifié), et enfin celui de *civitas* sous le gouvernement postérieur du comte Louis le Sévère. Elle obtint des murailles de circonvallation en 1307. Le bourg moderne de Faimingen était autrefois un castel romain, tandis que Lauingen servait de bains aux Romains de la classe aisée.

A la page 6. — Bollstadt est aujourd'hui une paroisse éloignée de Lauingen de six lieues et non de deux comme nous l'entendimes dire dans cette dernière ville. Dans un acte du monastère de Kaisheim,

¹ Petite partie de terre labourable.

publié le 12 mars de l'année 1271, à Nordlingen, Hermann de Hurnheim cède en fief sa terre de Balgheim à Henri, surnommé le Bollstadtois, et aux fils de Frédéric de Bollstadt, Sifrid et Frédéric.

Entre autres témoins apparaît Henri de Bollstadt avec droit de domesticité. Dans un deuxième document, les héritiers de Sifrid dit de Bollstadt et citoyen de Nordlingen : Sifrid, Frédéric, Tuta, Kuni-gonde et Adélaïde, échangent ce fief hommager, pour cause de dettes, contre une somme d'argent, avec le monastère de Kaisheim (Raiser, pag. 80). Il est donc constant, par le contenu de ces pièces, que la famille du Bollstadt survécut, et qu'une de ses branches alla habiter la ville de Nordlingen, qui lui accorda le droit de cité, mais où elle s'appauvrit probablement.

A la page 35. — Y placer le récit qui se trouve en note à la page 251, parce qu'il nous semble que les cruelles souffrances qu'Albert raconte avoir été endurées pendant son provincialat par un jeune novice de l'Ordre, lui furent simplement attribuées à lui-même par des biographes postérieurs.

A la page 117. — Nous ajoutons encore aux légendes sur Albert le récit suivant : « Cédant au désir de l'Empereur Frédéric Barberousse, l'illustre dominicain évoqua du tombeau, à l'aide de son art magique, l'âme de l'impératrice Maria. Celle-ci apparut en effet à son époux, à l'heure de minuit, superbement vêtue et avec des traits si ressemblants, que Barberousse la reconnut aussitôt. » Ferdinand Denis raconte ce fait

dans l'ouvrage intitulé : *Le Moyen Age et la Renaissance*. Pouchet le mentionne dans ses sciences occultes , pag. 6, et dans son histoire des sciences naturelles au moyen âge, pag. 255. Mais comme l'empereur Barberousse ne vivait déjà plus quand Albert vint au monde, l'invention de cette fable saute aux yeux.

A la page 244. — Un acte du chapitre diocésain d'Augsbourg cité par Raiser, pag. 80, montre qu'Albert, pendant ses pérégrinations comme prédicateur de la croisade, séjourna aussi à Donauwörth dans le monastère de Sainte-Croix, où il conclut, le 13 mai 1263, un accommodement entre l'évêque Hartmann d'Augsbourg et le comte Louis d'Ëttingen. Il fut stipulé que le comte recevrait tous les biens appartenant à l'héritage paternel de l'évêque situés à Neresheim avec de grandes dépendances et des droits nombreux, moyennant la somme de 450 marcs d'argent, et que le château de Stein près Botfingen lui serait de nouveau rendu. En pensant, à ce propos, qu'Albert était encore évêque de Ratisbonne, parce qu'il est dit au titre de l'acte, *Venerabilis Pater frater Albertus episcopus, tunc apostolicæ sedis legatus*, M. Raiser s'est trompé, car dans l'acte du couvent de Polling, dressé le 12 mai de cette même année et que nous avons reproduit à la page 157 de cette histoire, Albert s'appelle déjà *quondam episcopus Ratisponensis*.

On aura sans doute omis le mot *quondam* dans le document du chapitre d'Augsbourg.

A la page 351. — Nous lisons dans la *legenda aurea*

du bienheureux Jacques de Voragine, touchant la mort de saint Thomas d'Aquin : « Trois jours avant le tré-
« pas du grand docteur, il parut dans le ciel, au-
« dessus du couvent où habitait Albert, un astre qui
« avait une queue d'une longueur effrayante. Mais aus-
« sitôt que le vénérable vieillard se fut assis au mi-
« lieu de ses frères pour la réfection du soir, cette
« étoile pâlit et disparut soudainement. A cette vue,
« l'illustre évêque fut saisi d'effroi, il répandit un tor-
« rent de larmes et s'écria d'une voix prophétique :
« Le Frère Thomas d'Aquin, mon bien-aimé fils dans
« le Christ, le flambeau de l'Église, vient d'être, à l'in-
« stant même, appelé dans le sein de l'Éternel ! » Voir
Pouchet, pag. 241.

A la page 422. — L'artiste qui dans l'année 1571 exécuta les peintures de la tour de Lauingen, construite par maître Henri de Schlittenhelm, s'appelait Georges Brentele : les vers latins apposés au-dessous des tableaux furent composés par le docteur Nicolas Reussner, alors professeur au gymnase de Lauingen. Les peintures subirent des restaurations en 1615, 1685 et 1782. — Voy. Raiser, pag. 84.

A la page 418, note 1. — La Société des artistes avait arrêté, il y a quelques années, le projet de faire exécuter une chasse précieuse; mais ce projet n'eut point de suite, nous ignorons pour quelle raison. Mais enfin il a plu à Dieu, qui élève les humbles, que les restes mortels de son serviteur, devenu grand non moins par son humilité que par sa doctrine, reçussent

de nouveau les honneurs dus aux saints. Il a envoyé à quelques-uns de nos concitoyens la bonne pensée de procurer aux restes de ce grand génie un tombeau dans l'église de Saint-André. L'un d'eux, connu comme amateur distingué, a donné généreusement une antique châsse, en style moyen âge, artistement travaillée; et de jeunes époux, en reconnaissance des grâces que Dieu a répandues sur leur union, ont pourvu non-seulement aux frais de restauration de cette châsse, mais ont fait encore ériger un magnifique autel dans une chapelle de l'église de Saint-André, où une chasuble remarquable du Bienheureux sera pareillement déposée.

Le Souverain Pontife ayant, par un décret de la Congrégation des Rites, en date du 27 novembre 1856, mis Albert au nombre des saints de l'archidiocèse de Cologne, et ordonné que sa fête fût célébrée le 16 novembre, ce jour devait aussi être celui de la translation des saintes reliques et de la consécration du nouvel autel.

Le 14 novembre, à deux heures de relevée, on procéda à l'ouverture du coffre qui renfermait les reliques. Son Éminence le cardinal archevêque y avait député, en qualité de commissaires, MM. Strauss et Schnepfer, curé doyen. En outre furent présents : MM. Stupp, premier bourgmestre; Wayer, architecte émérite de la ville; le conseil des marguilliers; deux médecins, deux notaires et quelques autres personnes. Après lecture de la lettre de Son Éminence et de l'acte dressé en 1804 par M. Glessner, chanoine protonotaire, sur la translation du corps du bienheureux Albert le

Grand, de l'église des Dominicains de la collégiale de Saint-André, on constata l'identité et l'intégrité du coffre, dont on ouvrit les deux serrures avec deux clefs conservées dans les archives. Il est facile de se figurer l'émotion des assistants lorsqu'ils virent le couvercle du vieux coffre se relever, et les ossements du grand homme apparaître après qu'on eut enlevé l'étoffe de soie rouge qui les recouvrait. Ces restes bénis furent retirés avec précaution, rangés et comptés par les médecins, et les notaires en dressèrent un acte authentique. Outre les ossements qui existent encore presque dans leur intégrité, on trouva dans le coffre presque toutes les parties de la crosse épiscopale, qui avait été enterrée avec lui, ainsi qu'un vieux coussinet sur lequel on voyait exprimé symboliquement ce verset du Psalmiste : « *Comme le cerf altéré soupire après l'eau des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !* »

Sous le coussinet qui soutenait la tête on trouva un écrit du nonce apostolique à Cologne, daté du 2 juin 1693, constatant qu'une relique du bienheureux Albert le Grand avait été retirée de la châsse pour l'évêque de Ratisbonne. Toutes ces reliques furent assujetties sur une étoffe de soie rouge et placées dans la nouvelle et magnifique châsse, et acte en fut dressé en latin par les deux notaires, signé par tous les assistants et revêtu du sceau archiépiscopal. Un double de cet acte, écrit sur parchemin, fut déposé dans la châsse, qui fut enfin scellée du sceau de l'archevêque.

Le 16, jour de la fête, dès le grand matin, arriva monseigneur le coadjuteur pour procéder à la consé-

cration solennelle de l'autel; et malgré l'heure peu avancée il s'y trouva une multitude de fidèles. On avait retrouvé dans les archives de l'église la boîte en plomb dans laquelle le suffragant Jean Nopélius avait, lors de la consécration de l'autel, le 10 août 1512, enfermé et scellé des reliques de martyrs avec leurs authentiques. On jugea convenable d'enfermer dans le nouvel autel cette même boîte avec les mêmes reliques et les trois grains d'encens, en y ajoutant des reliques de saint André, apôtre, du bienheureux Albert le Grand et de son illustre disciple, saint Thomas d'Aquin. On déposa également dans la boîte une copie sur parchemin des anciens actes, avec celui de la nouvelle consécration; et cette boîte, scellée du sceau de monseigneur le coadjuteur, fut placée au centre de l'autel et recouverte du clausoir.

La consécration terminée, monseigneur le coadjuteur, portant la chasuble dont on avait revêtu le vénérable corps pour l'ensevelir, en 1280, inaugura l'autel. Bien que cet autel n'ait pu être achevé pour le jour de la cérémonie, il était facile de voir que cette dernière demeure serait digne du Bienheureux. La base et la table sont sculptées dans une très-belle pierre. La partie antérieure de la table repose sur trois piliers en marbre, dont les chapiteaux, ainsi que le dossier, sont couverts de rinceaux d'un goût parfait. Le rétable forme également une riche sculpture massive en bois de chêne, portant sur les deux côtés les statues de l'empereur saint Henri et de sainte Gertrude. La statue du bienheureux Albert, placée sous un superbe baldaquin, en ornera le sommet. Ces statues sont dues

au talent et à la piété d'un jeune Frère du tiers ordre de Saint-Dominique, dont plusieurs œuvres en ce genre ont mérité les suffrages des connaisseurs. L'autel porte l'inscription suivante :

HENRICUS SCHOLLENBERG, CIVIS COLON., ET GERTRUDIS NARGAU, UXOR EJUS, POST CONJUGIUM XXV ANNORUM FELICITER PERACTUM, IN HONOREM B. ALBERTI MAGNI, EPI., DONO DEDERUNT HOC ALTARE A RMO. DNO. JOANNE ANT. FRIED. BAUDRI, EPO. ARETHUSIN., IN PART. EMI. ARCHIEP. JOIS., CARDINALIS DE GEISSEL, VICARIO IN SPIRIT. GENERALI, DIE XVI NOVEMBR. MDCCCLIX CONSECRATUM.

Pourrait-on douter du vif intérêt que les Colonnais prenaient à cette solennité, en voyant toute la journée des personnes de tout rang empressées à visiter l'église Saint-André, moins pour admirer la beauté du monument que pour rendre leurs hommages aux restes d'un saint qui illustra leur cité? Mais ce fut surtout le soir que l'église se remplit d'une foule compacte, accourue pour entendre le panégyrique, dans lequel l'orateur peignit à grands traits cette admirable figure du moyen âge. Il représenta d'abord Albert comme un jeune homme aux sentiments élevés, qui sut préserver de tout égarement son cœur avide de savoir, et allier à une science prodigieuse la foi et la candide piété de l'enfance. Puis il exposa les services rendus par le Bienheureux dans le domaine des sciences naturelles, de la philosophie et de la théologie, sans cesser d'être le pauvre et humble Frère Albert. Il ne pouvait passer sous silence les services qu'il avait ren-

dus à l'Église et à l'État en combattant des doctrines perverses, en rétablissant la paix entre les princes et les peuples, et en réformant les mœurs de son temps. Il termina son discours par l'humble aveu de la faute commise par les Colonnais en tardant de rendre à ces reliques les honneurs de la translation; mais la solennité présente était une réparation, généreux élan du patriotisme et de la piété. L'orateur avait su mêler aux éloges des réflexions pleines d'éloquence et d'à-propos sur les aberrations de la science moderne et leurs causes.

Enfin une dernière et imposante cérémonie vint clore et couronner dignement cette grande solennité. Au milieu des flots pressés de la foule on vit défiler une longue procession de pieux fidèles, portant des cierges allumés et chantant des cantiques. Ils étaient suivis par six prêtres portant la châsse où reposent les restes vénérés. Quand ils eurent déposé leur précieux fardeau sur l'autel destiné à le recevoir, le chant du *Te Deum* retentit sous les voûtes, exécuté par toute l'assistance avec un religieux enthousiasme. Ainsi se termina cette mémorable journée, qui laissera d'impérissables souvenirs dans tous les cœurs chrétiens de la ville de Cologne, et surtout dans l'âme des enfants de saint Dominique. (*Extrait de l'ANNÉE DOMINICAINE, février 1860, par le traducteur.*)

INDICATION

DES SOURCES CONSULTÉES



I. *Beati Alberti Magni, Ratisbon. Episcopi. Ord. Prædic. opera quæ hactenus haberi potuerunt, sub Th. Turco, N. Rodulphio, J. B. de Marinis, ejusdem ordinis magistris generalibus, in lucem edita studio R. Petri Jammy, sacr. theologiæ doctoris conv. Gratianop. ejusd. ord. XXI vol. Fol. Lugduni 1651.* Cette unique édition complète des œuvres d'Albert connues à cette époque, fut préparée par les soins des généraux de l'Ordre ci-dessus mentionnés, avec le secours des bibliothèques françaises et de la bibliothèque Vaticane à Rome. Pierre Jammy, qui semble avoir été chargé de la rédaction, ne possédait pas un talent critique remarquable, comme le démontrent assez l'admission d'écrits évidemment apocryphes, le grand nombre de fautes typographiques les plus choquantes et la vie du Bienheureux, placée en tête de l'édition, dans laquelle on trouve admises sans distinction, au rang des faits historiques, toutes les légendes traditionnelles. Cette édition des œuvres d'Albert le Grand forme la source principale où nous avons puisé pour notre travail. Dans les citations nous indiquons le volume et la page, afin d'alléger la

peine de ceux des lecteurs qui voudraient recourir au texte original.

II. *Thomæ Cantipratani Bonum universale de proprietatibus apum*. Composé l'an 1261 par le célèbre disciple et confrère d'Albert le Grand, Thomas de Catimpré, ce livre renferme beaucoup de notices intéressantes sur le grand maître, qui ont d'autant plus de mérite, que l'écrivain fut témoin oculaire et auriculaire de ce qu'il raconte. Il en a paru un grand nombre d'éditions. Nous nous sommes servi de la neuvième de Douai, année 1627.

III. *Vitæ Fratrum*, écrites par le Frère Gérard de Frachetto, à l'issue du chapitre général de Paris et par ordre du Maître général Humbert. Publiées vers l'an 1256, elles racontent aussi des scènes de la vie d'Albert. Martène, tome IV, *Thes. vet. anecd.*, 1716.

IV. *Bernardi Guidonis : De Generalibus et Provincialibus Prioribus Ordinis Prædicatorum*. Ce moine évêque, Français de nation, surnommé de la Guionne, originaire des environs de la Rochelle, écrivit vers l'an 1304 d'amples observations sur l'ouvrage d'Étienne de Salanhac : *De quatuor in quibus Deus ordinem Prædicatorum insignivit*. Il continua aussi un autre travail du même auteur : le Catalogue des Généraux, des Cardinaux, des Évêques, des plus fameux docteurs de l'Ordre de Saint-Dominique et des décrets de chapitres. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il nous transmet sur Albert le Grand, dont il fut un des plus jeunes contemporains, un certain nombre de remarques et de jugements qui sont loin de manquer d'intérêt. Martène, tome VI *Vet. Script.* Mamachi en parle dans les *Annales des Frères Prêcheurs*, vol. I. *Præfatio*, page xxxvi. Voyez Quétif et Échard dans les *Script.*, ord. *Præd.* I, par 579. Ceux-ci donnent des extraits dans la *Vita Alb.*

V. *Tholomaei de Luca* (+ 1314). *Historia ecclesiastica nova*, dont voici le titre : *Incipit chronica Summorum Pontificum et sacrorum Doctorum ac principum concurrentium eum eis ecclesiasticæ historiæ novæ sub brevitate edita*. Venant d'un disciple de saint Thomas d'Aquin, ces données sur Albert ont un grand prix. Dans Quétif et Échard, I, p. 169.

VI. *Ludovici de Valle Oleti* (Hispani), *brevis historia de vitâ et doctrinâ Alberti Magni* dans la *tabula quorundam doctorum Ordinis Præd.* Cette légende, la plus ancienne qui ait été faite sur Albert, écrite en 1413 par un religieux qui habita longtemps le couvent de Paris, raconte la première, et déjà sous une forme assez brillante, toute la vie du grand homme. Elle parle aussi, mais non sans inexactitude, des ouvrages du maître. Voy. *Script. Ord. Præd.*, I, 789.

VII. *Legenda et Processus de vitâ sancti Thomæ Aquinatis*. *Acta SS. mens, Mart. VII*, renferment d'intéressantes notices sur les relations d'Albert le Grand avec son célèbre disciple Thomas d'Aquin.

VIII. *Laurentii Pignon, Chronicon Ord. Præd.* (composée vers l'an 1434). Cet auteur donne dans le *Catalogus quorundam doctorum qui doctrinâ floruerunt*, lequel forme une partie de la chronique, une légère esquisse de la vie et des travaux scientifiques d'Albert. Les extraits dans Quétif, *Vita Alberti*.

IX. *Vita B. Alberti doctoris magni ex Ordine Prædicatorum, Episcopi Ratisponensis, compilatore R. P. Petro de Prussia, ejus. Ord. theologo*. Cet ouvrage fut composé à Cologne par le Frère Pierre, proprement dit Elgaste, qui était originaire de Dantzic, d'où lui vient le surnom de Prussia. Il fut imprimé pour la première fois à

Cologne en 1486. Plus tard il en parut encore plusieurs éditions. Nous nous sommes servi de celle d'Anvers, 1621, dans laquelle la *Vita Alberti* se trouve jointe à l'opuscule de *adhærendo Deo*. L'intention de cet écrivain avait été d'écrire une histoire authentique du bienheureux maître, après que l'ouverture de son tombeau eut fait un si grand bruit. Après avoir donc parcouru à cet effet tous les monuments existants, tels que, comme il le dit lui-même dans sa préface, Thomas de Catimpré, Ulrich d'Engelbrecht de Strasbourg, tous deux disciples d'Albert, Bernard Guidonis, Guillaume de Toko (biographe de saint Thomas), Gérard de Frachetto, qui avait composé les *Vitæ Fratrum*, les légendes colonaises, enfin les œuvres d'Albert elles-mêmes, il se mit à écrire la vie du grand homme. Le style de ce livre est remarquable et les matériaux en sont précieux ; seulement leur ordonnance laisse beaucoup à désirer. On y remarque aussi une certaine tendance à vouloir purger Albert des accusations de magie, de sorcellerie et d'autres indignités semblables que lui valurent ses profondes études des sciences naturelles. Cette tendance nuit beaucoup à la perfection de l'ensemble du travail de Prussia. Il suit assez fidèlement les récits des premiers biographes, sans pouvoir toutefois s'affranchir des traditions inventées plus tard. Il se croit si certain de n'avoir partout dit que la vérité, que personne, selon lui, ne doit se permettre d'ajouter quoi que ce soit à son récit, sans être parfaitement assuré de l'exactitude de ce qu'il raconte. « *Non enim, dit-il, sancti nostris* « *delectantur mendaciis, qui jàm veritatis lumen sunt* « *adepti.* » Cette histoire d'Albert le Grand étant la première qui ait paru en Allemagne, et surtout qui ait été écrite à Cologne même d'après les documents primitifs, nous en avons aussi fait une des bases de notre exposition de la vie et des œuvres de l'illustre Dominicain.

X. *Legenda B. Alberti, pro choro Ord. Præd., ab eodem Petro de Prussia, breviter composita.* On la trouvé dans les bréviaires dominicains.

XI. *Legenda Alberti, ex Lectionario antiquo manuscripto sumpta. Explicit per me Joannem Schwolzer, conv. Pfortzhem, 1492.* C'est l'ancienne Leçon de la Vie d'Albert employée par Prussia et continuée après la translation du corps de notre Bienheureux par le prieur de Pfortzhem; on la trouve dans les archives de Ratisbonne.

XII. *Legenda venerabilis Domini Alberti Magni, Ratisponensis quondam Episcopi Ecclesiæ, Ordinis Fratrum Prædicatorum.* L'auteur est Rodolphe de Nimègue (*Noviomagensis*), Frère Prêcheur du couvent de Cologne. Il nous apprend dans son prologue qu'il a composé cet ouvrage d'après un autre plus considérable attribué au Fr. N. (Pierre de Prusse?), qui l'écrivit après la translation du corps du bienheureux Albert. Rodolphe, lui aussi, veut, comme il le dit lui-même, s'en tenir exclusivement aux traditions de ceux des Pères qui ont été disciples du grand homme ou qui l'ont pour le moins connu pendant sa vie. Il parle peu des miracles d'Albert, quoique Thomas de Brabant ait cru devoir en entretenir ses lecteurs. « On ne connaît pas non plus, dit Rodolphe, les prodiges opérés par saint Jean-Baptiste. » Le livre de Rodolphe fut remis en 1488, pendant la tenue du chapitre de Pfortzhem, au Frère Jacques de Bâle, alors vicaire général de l'Ordre, pour qu'il voulût bien le faire connaître. Ce religieux en fit faire la lecture devant les membres du chapitre, et, après en avoir obtenu l'approbation, il chargea le couvent de Cologne de le publier. Il parut dans cette ville en 1490, imprimé par le libraire Kolhoff, dans le format in-quarto, avec une gravure sur bois, qui représentait Albert enseignant

ses disciples. Cette légende de la vie de notre bienheureux maître (en trois livres), entièrement écrite avec la naïveté et la candeur charmante de cette époque, forme, à cause de sa perfection, du lieu de son origine et de son approbation par un chapitre de l'Ordre, la seconde source principale pour notre travail.

XIII. *Legenda metrica B. Alberti Magni à Jacobo Baudensi.*

Ce n'est que le complément et la simple versification de la légende ci-dessus mentionnée.

XIV. *Laurentii Hochwarti catalogus Episcoporum Ratisponensium.* Cet ouvrage, écrit par ledit chanoine de l'Église de Ratisbonne, vers l'an 1550, renferme également une courte *Vita Alberti II, Episcop. Ratisp.*, dont nous nous sommes principalement servi pour la peinture du séjour de notre pontife à Ratisbonne, et qui offre quelques documents d'un haut intérêt. Voyez *Œffele, Script. rerum Boicarum*, I, 207.

Ici s'arrête le catalogue des plus anciennes biographies ou légendes du bienheureux Albert. Les compositions qui vont suivre ne sont, pour ainsi dire, que des extraits ou des amplifications libres et entremêlées de fables des principales légendes mentionnées ci-dessus. Ces écrits sont :

XV. *Antonii J. Flamini Forocorneliensis Vita Alberti in vitis virorum magnorum Ord. Præd., lib. III.*

XVI. *Leandri Alberti : De Viris illustribus Ord. Præd. lib. sex in unum congesti. Bononiæ, 1517.*

XVII. *Seraphini Razzi. Vite dei santi del sacro Ordine de prædicatori, così nomini come donne. Firenze, 1577.*

XVIII. *Vita B. Alberti Magni, per Vincentium Justinianum. Coloniae*, 1625.

L'auteur ayant enseigné dans le couvent de Cologne, le livre ne manque pas d'un certain mérite.

XIX. *Vita B. Alberti Magni. ed. P. Jammy.* Elle sert d'introduction à l'édition complète des œuvres d'Albert, 1651.

XX. *Ambrosii de Altamura Panagion, sive SS. Dominicanorum eloquia. Neapoli*, 1671.

XXI. *Raderi Bavaria sancta*, II, pages 281-290. *De B. Alberto M., Ep. Ratisp. Monachii*, 1704.

C'est au savant Quétif que nous sommes redevables de la première exposition critique de la vie et des œuvres d'Albert le Grand. Ce religieux, dans son célèbre ouvrage :

XXII. *Scriptores Ordinis Dominicanorum*, I, pag. 162-184, entreprit de faire disparaître dans la vie d'Albert tout fait légendaire ou anti-historique. Il publia aussi une revue complète de ses écrits imprimés, manuscrits, authentiques et apocryphes. Malgré sa grande concision, ce travail est cependant le meilleur qui ait été fait sur la vie de notre grand homme.

XXIII. On trouve encore des biographies et des recherches sur la personne et les actes d'Albert le Grand dans les Annales dominicaines de Bzovius, dans les Histoires ecclésiastiques : de saint Antonin, de Noël Alexandre (tom. XV, p. 256, éd. Bing.), de Fleury (tom. XVIII, p. 608, Bruxelles, 1716), et dans la continuation de l'Histoire universelle de Bossuet, par Crammer, (vol. 7). Dans les Histoires littéraires de Trithemius (*de Script. Eccl.*, c. 464), de Henricus Gandevensis (*de Script. Eccl.*, c. 23, p. 125), de Cave (*Hist. litt. Script. Eccl.*, voce ALBERTUS), de P. Bayle

(*Dict. hist. et critique*, I), de A. Fabricius (*Biblioth. lat. mediæ et infim. Ævi*, I, p. 44).

De Erch et Gruber (*Encyclop. génér.*, II, 364. L'article sur Albert le Grand est de Bayle). Dans les histoires de philosophie de Brucker (tom. III, 788), Tiedemann (*Esprit de la philosoph. spécul.*, vol. IV), Rixner (*Manuel de l'hist. de la philosophie*, 2 vol., pag. 85 et suiv. 2^e éd., 1850), Henri Ritter (*Hist. de la philosophie*, vol. VIII, pag. 179-256); enfin dans les Vies des Saints d'Alban Buttler (trad. allem. par les docteurs Röss et Weiss, vol. XX, p. 348), et dans le remarquable ouvrage critique : *Vie des Saints* (Paris, 1760), etc...

Les histoires les plus récentes de la vie du grand maître furent publiées par :

XXIV. POUCHET. *Histoire des sciences naturelles du moyen âge, ou, Albert le Grand et son époque*, Paris, chez J.-B. Baillière, 1853, pages 203-320. L'esquisse biographique est sans critique et d'un mérite médiocre, vu que l'auteur n'a fait que l'emprunter à des compilateurs plus récents, tels que Bayle. Quant à la critique des connaissances naturelles, surtout de la zoologie et de la physiologie d'Albert, elle est pleine d'originalité et de signification. Nous n'avons pu malheureusement profiter de cet ouvrage pour ce qui regarde ces matières.

XXV. DOCTEUR ENNEN. *Albert le Grand*, dans l'Almanach populaire catholique de l'année 1856, Cologne et Neuss, pages 10-41.

XXVI. DE BIANCO. *Histoire de l'Université et des méthodes d'enseignement de Cologne*, 1856. Le premier volume, déjà paru, renferme une esquisse biographique d'Albert travaillée avec beaucoup de soin.

XXVII. BORMANS. (*Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, XIX). Thomas de Catimpré indiqué comme une des sources où Albert le Grand et surtout Mœrlant ont puisé les matériaux de leurs écrits sur l'histoire naturelle.

XXVIII. NAUDÉ. *Apologie des grands hommes soupçonnés de magie*, Amsterdam, 1712.

Quant à certaines particularités de la vie ou des travaux d'Albert, nous nous réservons d'en indiquer les sources dans les passages convenables.

ERRATA



Page 6, ligne 14. *Au lieu de* : Habsbourg, *lisez* : Hohenstauffen.

Page 9, note 2. *Au lieu de* : imbuendis, *lisez* : imbuendus.

Page 93, ligne 16. *Au lieu de* : égalemet, *lisez* : également.

Page 97, ligne 14. *Au lieu de* : in-folios, *lisez* : in-folio.

Page 119, ligne 8. *Au lieu de* : Creuzer, *lisez* : Kreuzer.

Page 145, note 2. *Au lieu de* : occulis, *lisez* : oculis.

Page 243, ligne 3. *Au lieu de* : tombés, *lisez* : tombées.

Page 462, ligne 9. *Au lieu de* : sur les livres des modernes, *lisez* : sur les derniers analytiques.

Page 570, ligne 28. *Au lieu de cette phrase* : D'autres (comme Algalzel, Moïse et Isaac) pensent qu'il existe hors de ce monde des intelligences gouvernées par les astres sous l'influence de la substance première. *Lisez* : D'autres, etc., pensent qu'il existe hors de ce monde des intelligences qui gouvernent les astres sous l'influence de la substance première.

TABLE DES MATIÈRES



PRÉFACE DE L'AUTEUR.	1
CHAPITRE I. — Pays, naissance et jeunesse du bienheureux Albert. — Méthode d'éducation et d'enseignement à cette époque.	5
CHAPITRE II. — Vie du B. Albert à l'université de Padoue. — En quoi consistait alors l'étude de la philosophie et des arts libéraux.	19
CHAPITRE III. — Lutttes du B. Albert dans le choix d'une vocation. — Son entrée dans l'ordre des Frères Prêcheurs.	28
CHAPITRE IV. — Le B. Albert comme jeune religieux. — Ses progrès dans les sciences et la vertu. — Les études théologiques à cette époque.	34
CHAPITRE V. — Le B. Albert professeur et prédicateur dans les villes allemandes de Cologne, d'Hildesheim, de Strasbourg, de Fribourg et de Ratisbonne. — Son école, sa chaire, sa méthode d'enseignement dans cette dernière ville.	42
CHAPITRE VI. — Le B. Albert professeur à Cologne pour la seconde fois. — Arrivée de saint Thomas d'Aquin. — Ses relations avec le grand maître.	56

- CHAPITRE VII.** — Le B. Albert professeur à Paris. — Fondation du couvent de cette ville. — Comment les Frères Prêcheurs obtinrent des chaires à l'université. — Considération dont jouissait Albert. — Son activité. — Une tentation. 65
- CHAPITRE VIII.** — Le B. Albert retourne à Cologne et y enseigne de nouveau. — Ses pratiques religieuses et ses écrits d'édification à cette époque. — Peintures de ses prières et de ses discours. 77
- CHAPITRE IX.** — Ouvrages philosophiques et théologiques composés par le B. Albert en ce temps-là. — Caractère général de ses écrits. — Ses devanciers. — Ses compositions logiques, physiques et métaphysiques. — Ses commentaires sur Denys le Pseudonyme et sur les Sentences de Pierre Lombard. 89
- CHAPITRE X.** — Ce que la tradition populaire raconte aujourd'hui encore au sujet du B. Albert. — Anciennes et nouvelles traditions. — Légendes concernant la cathédrale de Cologne. — Réception du roi allemand Guillaume. — L'automate parlant et marchant. — La coupable princesse Pietisyla. — Le châtiment du roi Guillaume et le savetier indiscret. — Légendes apocryphes. 105
- CHAPITRE XI.** — Degré de véracité de ces légendes. — Participation d'Albert à la construction du dôme de Cologne. — Sa science magique. — Ses figures parlantes et ses coupes magiques. 118
- CHAPITRE XII.** — Le B. Albert provincial de l'Ordre en Allemagne. — Ses pérégrinations et les sévères ordonnances qu'il promulgue dans cette charge. 130
- CHAPITRE XIII.** — Le B. Albert fonde un monastère de religieuses à Paradis près de Soest. 138

- CHAPITRE XIV. — Le B. Albert est envoyé en Pologne pour y déraciner les restes du paganisme. 144
- CHAPITRE XV. — Le B. Albert arbitre de paix à Cologne. — Division entre les habitants de cette ville et leur archevêque. 147
- CHAPITRE XVI. — De la grande tribulation qui survint aux moines Prêcheurs, surtout en France. — Albert les défend de vive voix et par écrit. — Commentaire sur l'Évangile de saint Jean. — Ouvrage contre les partisans d'Averroës. — Une vision. 154
- CHAPITRE XVII. — Le B. Albert provincial en Allemagne pour la seconde fois. — Son portrait à cette époque. — Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu. — Il est délivré de sa charge. 173
- CHAPITRE XVIII. — Le B. Albert est élu à l'évêché de Ratisbonne. — Ses résistances. — Son entrée à Ratisbonne. 180
- CHAPITRE XIX. — Conduite du B. Albert comme évêque de Ratisbonne. — Vêtements. — Apparence extérieure. — Langage. 190
- CHAPITRE XX. — Comment le B. Albert administra son diocèse. — Ses efforts pour l'amélioration des mœurs publiques. — Grand nombre de ses prédications. — Il officie souvent pontificalement. — Il prend part à des synodes provinciaux. — Présents faits aux monastères pauvres et au chapitre de la cathédrale. 194
- CHAPITRE XXI. — Comment le B. Albert compose de pieux livres pendant son épiscopat. — Commentaire sur l'Évangile de saint Luc. — Office de saint Joseph. — S'il prit part à des constructions d'églises à Ratisbonne. — Construction de la cathédrale et de l'église des Dominicains. 216

- CHAPITRE XXII.** — Le B. Albert renonce à son évêché de Ratisbonne. — Raisons qui l'y déterminent. — Calomnies. — Commentaire sur l'éthique et la politique d'Aristote. — Difficultés de la position d'un évêque allemand à cette époque. — Prières du Bienheureux pour obtenir sa démission. — Elles sont exaucées. 229
- CHAPITRE XXIII.** — Le B. Albert prédicateur de la croisade. — Des croisades en général. — Comment le Bienheureux parcourt la Bavière, la Souabe et la Franconie. 241
- CHAPITRE XXIV.** — Séjour prolongé d'Albert à Wurtzbourg. — Il paraît souvent comme arbitre de paix. — Commentaire sur l'Évangile de saint Marc. — Le livre de *la femme forte*. 251
- CHAPITRE XXV.** — Le B. Albert retourne à Cologne. — Il y rétablit la paix. — Son heureux séjour au couvent. — On réclame son jugement de Paris. — Ses commentaires sur les psaumes, sur les lamentations de Jérémie, sur Baruch, Daniel, sur les petits prophètes et sur l'Apocalypse. 266
- CHAPITRE XXVI.** — De l'ardante dévotion du B. Albert envers le très-saint Sacrement. — Ses écrits sur ce sujet. — Le livre sur le sacrifice de la Messe. — Le livre sur la sainte Eucharistie. — Sermons sur le très-saint sacrement de l'Eucharistie. 278
- CHAPITRE XXVII.** — De l'amour du B. Albert envers la glorieuse Vierge Marie. — Ses écrits sur ce sujet. — Le *Mariale* ou livre sur le salut angélique. 304
- CHAPITRE XXVIII.** — Le B. Albert visite des couvents et consacre des églises à Esslingen, à Bâle, à Strasbourg, à Colmar, dans le diocèse de Cologne et dans les Pays-Bas. — S'il s'occupe de constructions d'églises

- dans ces différentes localités. — Pieuses maximes du maître. 316
- CHAPITRE XXIX. — Comment le B. Albert bâtit le chœur de l'église dominicaine à Cologne et l'enrichit de saintes reliques. — Anciennes traditions sur cette construction. — Si Albert est l'auteur du plan. — Translation du corps de sainte Cordula. — Sa vénération profonde pour les reliques des saints. 329
- CHAPITRE XXX. — Le B. Albert annonce la mort de saint Thomas d'Aquin absent et se rend à Paris pour sa défense. 344
- CHAPITRE XXXI. — Comment le B. Albert assista au concile de Lyon. — Causes et tenue de ce concile. — Rôle qu'y jona Albert comme ambassadeur du roi Rodolphe de Habsbourg. 352
- CHAPITRE XXXII. — Derniers écrits du B. Albert. — Somme de théologie et ses rapports avec la Somme de saint Thomas. — Le paradis de l'âme. — Comment on doit s'attacher à Dieu. 372
- CHAPITRE XXXIII. — Le testament du B. Albert. 384
- CHAPITRE XXXIV. — Comment le B. Albert met fin à son enseignement. — Affaiblissement subit de sa mémoire. — Ses derniers jours et ses dernières occupations. — Sa mort et son inhumation. — Épitaphes. 390
- CHAPITRE XXXV. — Comment Dieu glorifia son serviteur Albert après sa mort. — Translation du corps. — Visions touchant la béatitude d'Albert. — Guérisons. 402
- CHAPITRE XXXVI. — Comment les hommes célébrèrent la mémoire d'Albert. — Monuments commémoratifs à Cologne. — Inscriptions tumulaires. — Cellule. — Au-

tographe du commentaire sur saint Matthieu. — Autre autographe. — Coupe magique. — Reliques du bienheureux. — Sa chasuble et sa crosse pastorale dans l'église Saint-André à Cologne. — Monuments commémoratifs à Ratisbonne. — École et chaire d'Albert. — Porte et autel à Lauingen. — Portraits du grand homme dans les églises d'Italie, principalement celui de Florence. — Son éloge par les poètes, les orateurs, les historiens, les naturalistes et les philosophes.	414
CHAPITRE XXXVII. — De la vénération accordée au B. Albert par l'Église. — Procès de sa canonisation. — Son office.	444
CHAPITRE XXXVIII. — Écrits du B. Albert. — Écrits authentiques imprimés dans l'édition de Jammy, avec les authentiques inédits. — Écrits apocryphes. — Catalogue des ouvrages manuscrits, pour la plupart inédits, présents dans la bibliothèque royale de Munich, et qui portent le nom d'Albert le Grand.	450
CHAPITRE XXXIX. — Science du B. Albert. — Caractère général de cette science. — Sources où il a puisé.	477
<i>I. Science naturelle :</i>	
A. Logique.	483
B. Physique, dans laquelle il comprend l'enseignement général de la nature : comme la météorologie, la géographie physique et politique, la minéralogie, la psychologie, la botanique, la zoologie, l'anatomie et la physiologie.	485
C. Métaphysique.	564
D. Éthique.	572
E. Politique.	577

TABLE DES MATIÈRES.

639

II. Science théologique :

Exégèse, Dogme et Morale.

582

SUPPLÉMENT.

611

INDICATION DES SOURCES CONSULTÉES.

621

ERRATA.

631

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Tours. — Impr. MAME.

BIBLIOTHÈQUE DOMINICAINE

ŒUVRES DU R. P. LACORDAIRE , 6 vol. in-8°.	36 fr.
— Les mêmes; 6 vol. in-12.	20 fr.
LETTRÉS A UN JEUNE HOMME SUR LA VIE CHRÉTIENNE , par le même; chaque lettre, in-8°.	50 c.
SAINTE MARIE-MADELEINE , par le même; 2 ^e édit., grand in-18.	2 fr.
DIALOGUE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE , traduit par E. CARTIER; 2 vol. in-12.	5 fr.
FALSIFICATION (de la) DES SUBSTANCES SACRAMENTELLES , par le R. P. Pie-Marie ROUARD DE CARD, des Frères Prêcheurs, docteur en théologie; in-8°.	1 fr.
LA FOI, LES ŒUVRES, LA PRIÈRE , ou Commentaire du symbole des Apôtres, etc.; opuscules de S. THOMAS D'AQUIN, traduits par un religieux dominicain; in-12.	2 fr.
HERNSHEIM (le P.) , des Frères Prêcheurs. — Notice biographique par le R. P. DANZAS; in-18.	50 c.
LETTRÉS DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE , traduites par E. CARTIER; 3 vol. in-8°.	15 fr.
MANUEL DES FRÈRES ET SŒURS DU TIERS-ORDRE de la Pénitence de Saint-Dominique, par le T. R. P. JANDEL; in-18, <i>prix net</i> : 2 fr. 50 c.	
MANUEL DU T.-S. ROSAIRE , par le R. P. PRADEL, des Frères Prêcheurs, approuvé par le R ^m e P. Maître général du même ordre; in-18. 1 fr. 80 c.	
MÉDITATIONS SUR LA VIE ET LES VERTUS DES SAINTS ET BIEN-HEUREUX de l'ordre de Saint-Dominique; in-12.	3 fr.
ŒUVRES DU B. HENRI SUSO , de l'ordre des Frères Prêcheurs; traduites et publiées par E. CARTIER; 2 ^e édition, in-8°.	4 fr. 50 c.
OFFICE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE , suivi de l'office de Saint-Dominique; 3 ^e édition, gr. in-32.	1 fr.
PASTEUR APOSTOLIQUE (le) , par le R. P. DUCOS, des Frères Prêcheurs; nouvelle édition revue et corrigée par le R. P. BION; 2 vol. in-12.	6 fr.
VIE DE FRA ANGELICO DE PISOLE , par E. CARTIER; in-8°.	7 fr.
VIE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE , par le B. RAYMOND DE CAPOCE; traduite par E. CARTIER; 2 ^e édition, in-12.	5 fr. 50
DE LA RELIGION NATURELLE ET DE LA RELIGION CHRÉTIENNE par le R. P. A. POTTON, des Frères Prêcheurs; in-8°.	6 fr.
DE LA VOCATION RELIGIEUSE , par le même; in-32.	1 fr. 50
SAINTE JOSEPH, SES GLOIRES ET SES PRIVILÈGES , par le R. P. POTTON; in-18.	1 fr. 80
ŒUVRES DU VÉNÉRABLE LOUIS DE GRENADE , traduites par M. l'abbé COUISSINIER.	
— MÉDITATIONS SUR LA PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST ET SUR LES GRANDES VÉRITÉS DE LA FOI ; in-12.	2 fr.
— MÉDITATIONS SUR LA VIE DE J.-C. ; in-12.	2 fr. 25 c.
— MÉMORIAL DU CHRÉTIEN ; in-12.	2 fr.
— TRAITÉ DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE ; 2 vol. in-12.	3 fr. 50 c.
SERMONS DE JEAN TAULER , des Frères Prêcheurs, traduits de l'allemand par M. Charles SAINTE-FOI; 2 vol. in-8°.	10 fr.
ESPRIT DU T.-S. ROSAIRE , par M. l'abbé DEBENEY; in-12.	2 fr.

PRINCETON U.

Princeton University Library



32101 073818534

